VUE DE L'ABBAYE AU XVe SIÈCLE

TEXTES IGNATIENS

4ème Série : "CHRONICON" DE J.A. DE POLANCO

X

C H R O N I Q U E S

DE LA C O M P A G N I E DE J É S U S

par le Père Jean-Alphonse de Polanco

Couverture : MONTMARTRE *au début du XVIe siècle*
Au sommet, l'Abbaye bénédictine ;
à flanc de coteau, la Chapelle dite
"des Martyrs".

Année 1552

R O M E

1. Au début de cette année, la Compagnie comptait quarante trois résidences, bien qu'il y eût seulement quatre Provinces distinctes : l'Inde, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, hormis Rome. Il y avait quatre Provinciaux, à savoir : les Pères François Xavier, Simon Rodriguez, Antoine Araoz, Paschase Broët ; les autres Maisons de France, de Germanie, d'Italie et de Sicile dépendaient du P. Ignace sans Provincial. S'étaient ajoutés, dans l'année écoulée, quatorze lieux où les Nôtres commencèrent à résider : en Inde, à Amanguchi et Chiora ; au Brésil qui n'était pas encore érigé en Province, Pont Saint Vincent, Saint Esprit, Saint Amarus près de Pont Securus; déjà un premier Collège avait été établi dans la cité Saint Sauveur ; à ces quatre Maisons était préposé le P. Emmanuel de Nobrega qui assurait les fonctions de Provincial, sans en avoir le titre ; le Portugal s'accrut du Collège d'Evora; en Espagne, Ognate, Burgos, Medina del Campo ; Vienne en Germanie ; en Italie, le Collège Romain, Ferrare, Florence et Naples. Outre ces quatorze Maisons, des classes avaient été ouvertes, la même année, à Bologne et Venise. De même que la Compagnie s'était remarquablement agrandie par de telles fondations, de même le fit-elle quant au nombre de ceux que le Seigneur appelait à cet Institut.

2. Au tout début de cette année 1552, le Père Ignace avait décidé d'établir un nouveau Provincial au Portugal et d'en éloigner le P. Simon Rodriguez, comme il sera dit ci-dessous. C'est alors que la Province d'Espagne, d'ailleurs trop grande

pour être aisément gouvernée par un seul homme, fut divisée en deux Provinces: l'une, dite de Castille, resta au même P. Antoine Araoz ; l'autre, d'Aragon - qui embrassait le royaume de Valence et la principauté de Catalogne -, fut confiée au P. Simon. On y comptait quatre Collèges, savoir : Saragosse, Valence, Gandie et Barcelone.

3. A notre Maison de Rome, les ministères usuels: prédications, leçons à l'église les jours de fête après-midi, confessions et communions surtout, prirent une telle ampleur que l'église elle-même ne pouvait pratiquement contenir la foule des participants et que nos Prêtres n'étaient pas en mesure d'y satisfaire. Quant aux entretiens spirituels et autres oeuvres ordinaires de piété, on en a traité assez souvent ; qu'on le tienne pour dit cette année. Bien que de nouveaux groupes de Pères aient été envoyés pour des fondations et que des Collèges déjà fondés aient été renforcés, et assez considérablement, en personnel, nombreux pourtant étaient ceux qui étaient admis à Rome et ceux qui, reçus dans d'autres Provinces, y étaient envoyés : aussi une soixantaine de personnes habitaient dans notre Maison et la foule des frères qui survenaient obligeait à envoyer missionner de nouveaux groupes de compagnons.

4. Au Collège Romain les étudiants se multipliaient de jour en jour, vu que, de la Maison professe les jeunes, après leur probation, y étaient envoyés. Aussi le nombre des étudiants se serait-il accru tant et plus si l'on n'en avait envoyé beaucoup dans de nouvelles résidences. Ainsi, au début de cette année, les Collèges de Florence et de Naples ayant été récemment ouverts, vingt-cinq étudiants plus ou moins s'y trouvaient.

5. L'un de ceux qui furent admis dans la Compagnie cette année, fut le Dr. Martin Olave, homme réputé pour son érudition, notamment à Paris où il avait été nommé Docteur en Théologie. Sa piété était plus célèbre encore que sa science. Comme il aspirait depuis longtemps à la vie parfaite, il avait quitté la Cour de l'Empereur Charles, où il faisait fonction de chapelain. Il s'était rendu à Dillingen pour aider aux travaux assidus du Cardinal d'Augsburg pour fonder son Collège et son Université de Dillingen. De là il avait été envoyé par le Cardinal au Concile de Trente où il s'employa à merveille aux affaires très importantes qui s'y traitaient. S'étant acquitté de ses fonctions, où son éloquence n'était pas moins admirée que sa doctrine et son intégrité de vie, à la dissolution du Concile, il vint à Rome et entra dans la Compagnie.

6. C'est d'Espagne que le P. Jacques de Guzman ainsi que le P. D. Gaspar Loarte avaient écrit au Père Ignace leur projet de vocation. Il les admit et leur permit de venir à Rome, s'ils y trouvaient consolation. Ayant un peu voyagé en Espagne, ils le firent, bien qu'on leur en eût laissé le choix et adressé des lettres patentes pour qu'ils puissent se rendre, selon qu'il leur plairait davantage, en quelque lieu que ce fût, où se trouvait une Maison de la Compagnie.

7. Durant toute l'année, le Collège Romain s'employait à enseigner les lettres grecques, latines et hébraïques. Il disposait, à cette fin, de maîtres fort érudits et dévoués, entre autres Maître Joachim, venu de Paris. Il se trouva pourtant quelques professeurs ou pédagogues assez insolents pour prétendre le reprendre publiquement dans une classe du Collège et cela contre toute raison et avec un notable scandale. L'affaire fut dénoncée au Cardinal de Compostelle, protecteur du Collège. Il prit

soin d'envoyer les perturbateurs au cachot. Il advint, la même semaine, que deux jeunes gens quittèrent leur maison paternelle. Leurs mères vinrent à notre église, à l'heure des Messes ; leurs plaintes et leurs cris remplirent notre église ; elles firent de même scandale au Collège, de toutes parts, et jusque dans les demeures de quelques Cardinaux. Le Collège, disaient-elles, avait été fondé par les Nôtres à Rome pour attirer chez nous des fils de famille ou, pour parler comme elles, les ravir. Cependant ni l'un ni l'autre de ces jeunes, à propos de qui s'éleva la tempête, n'avait été admis à la Maison ni au Collège.

8. Emu de ces incidents, le Père Ignace fit écrire aux diverses Maisons de la Compagnie que les Nôtres n'admettent aucun élève de nos écoles sans le consentement des parents. Il y aurait plus de dommage à troubler et nous aliéner les parents que de profit à accueillir leurs fils, compte tenu du bien général. Il ne manquerait pas d'autres moyens pour exaucer les bons désirs de ceux qui seraient appelés à notre Institut, puisqu'ils pourraient se rendre dans d'autres Maisons de la Compagnie. Il exhorta aussi nos professeurs, dans le cas où des maîtres d'école leur reprocheraient leur ignorance, à répondre humblement que de fait ils en ignoraient plus qu'ils ne voudraient, mais, qu'ils s'efforçaient toutefois de servir Dieu et le prochain avec le maigre talent que le souverain père de famille leur avait confié. Qu'ils l'emportent finalement par la modestie sur l'insolence. Le nombre des étudiants externes allait croissant dans nos classes et atteignait déjà les 300.

9. L'ouverture, cette année-là, du Collège Germanique fut provoquée par la pénurie de prêtres dans la Province de Germanie, capables d'aider leurs compatriotes par la parole et par l'exemple.

Le Cardinal Morone, très réputé pour sa prudence et son expérience, connaissait bien cette pénurie; c'est avec une rare charité qu'il s'intéressait à cette nation où il avait longtemps vécu, au nom du Siège Apostolique. Il jugea qu'on ne pourrait trouver, pour que le Saint Siège vienne en aide à ces provinces, aucun moyen plus approprié que de former à Rome de jeunes allemands choisis pour leur bon naturel, de telle sorte qu'ils retournent dans leurs provinces avec des bénéfices ecclésiastiques, étant formés à la piété, à la science et à une bienveillance accrue envers ledit Saint Siège (qui aurait bien mérité d'eux).

10. Cependant il ne voyait pas à qui confier cet établissement, si notre Compagnie ne s'en chargeait pas. Il traita donc de cette affaire avec le Père Ignace qui était pleinement d'accord et à qui semblait très utile de rétablir une discipline déjà défaillante en nombre d'endroits et d'affermir et propager la religion en ces contrées : il offrait son concours pour promouvoir une institution si bienfaisante. Le Cardinal Morone, accompagné du Cardinal de Sainte Croix, à qui ce projet plaisait fort, se rendit auprès du Souverain Pontife, qui entra avec grande joie dans ces vues, qui parfois lui étaient venues à l'esprit, sans qu'il les eût toutefois tirées au clair ; il résolut de grand coeur de pousser le projet. L'exécution en fut retardée quelque temps par les guerres ; lorsque le Souverain Pontife en eut fini avec celles de Parme et de Mirandola, sur les instances desdits Cardinaux, il érigea par des Lettres Apostoliques le Collège dit Germanique, sous la direction de notre Compagnie pour qu'y fussent enseignées les lettres et les bonnes moeurs.

11. Bien qu'il fût question à la fois d'appliquer des revenus ecclésiastiques et d'acheter une maison, il sembla bon, pour ne pas retarder cette sainte entreprise, de s'établir dans une maison de location. Le Souverain Pontife lui-même et la plupart des Cardinaux du Saint Office, déclarèrent sur parchemin ce qu'ils comptaient donner pour l'entretien des Germains. Avant tout autre, le Souverain Pontife promit de verser cinq cents pièces d'or chaque année. Quant aux autres, selon les possibilités ou le bon vouloir de chacun, ils s'engagèrent à fournir l'un cent pièces d'or, un second cent vingt, les autres plus ou moins. Le total s'élevant à presque trois mille pièces d'or chaque année, l'on confia au Père Ignace la charge de fixer quelques points essentiels quant aux qualités que devaient présenter les jeunes et à la façon de les recruter. Au début, quoiqu'on eût décidé que cent étudiants et plus viendraient au Collège, on résolut, pour asseoir l'oeuvre, de ne pas aller au-delà de trente ou quarante.

12. Comme je l'ai dit, le Collège était appelé Germanique. La Bohème, pourtant, la Pologne, la Hongrie et d'autres pays du Nord, qui avaient besoin d'ouvriers apostoliques, dans les régions infestées par l'hérésie, étaient comptés comme Germanie. Le Père Ignace écrivit donc tant aux Pères Claude Jaÿ et Canisius qu'aux Pères Léonard et Adriaenssens qui séjournaient à Vienne, Ingolstadt, Cologne et Louvain, d'envoyer à Rome des jeunes gens de ces pays, qui auraient de seize à vingt-deux ans et certains même plus avancés en âge, s'ils semblaient éminemment doués, capables d'apprendre à coup sûr et qu'ils puissent être marqués par l'enseignement moral et littéraire qu'ils recevraient. Qu'ils soient tous d'allure distinguée, de bonne santé, aptes à supporter le poids des études, et donnent bon espoir de devenir de

bons et vigoureux ouvriers de la vigne du Seigneur. Plus forte sera, au départ, leur formation littéraire, plus tôt on pourra les renvoyer en Allemagne: qu'on choisisse donc les plus instruits. On tiendra certes compte de leur noblesse, car cela donne plus de crédit dans ces pays. Si au début des jeunes gens nés ne pouvaient venir, que du moins ne leur manque pas la noblesse d'âme ; l'on veillera plus tard à envoyer des jeunes de noble naissance.

13. L'on exigeait d'eux seulement qu'ils obéissent à leurs maîtres et aux autorités du collège en ce qui regarde les moeurs dignes d'un chrétien et la doctrine. Il fut établi aussi que viendraient au Collège ceux-là qui voudraient suivre l'état ecclésiastique et, le moment venu, accéder aux ordres sacrés. C'est à leur intention surtout que le Père Ignace décida que ne seraient pas enseignées seulement les trois langues, comme l'on faisait jusqu'alors ; mais aussi les disciplines libérales et enfin que des leçons de théologie scolastique et d'Ecriture sainte leur soient données au Collège Romain. Ils habitaient une maison distincte, à laquelle s'étaient joints quelques-uns des Nôtres dont la présence les aiderait à vivre dans le devoir ; toutefois ils devaient tous venir à notre Collège, le matin et l'après-midi, pour les leçons et autres exercices scolastiques. C'est pourquoi fut établie à leur usage une maison proche du Collège. Cette année même, sur la fin, nombre de jeunes gens furent envoyés, mais presque tous de la Germanie inférieure. Quelques-uns d'entre eux avaient achevé leur cours des Arts.

14. On signifia aux Nôtres de ne plus envoyer à l'avenir ni Flamands, ni Hollandais, ni Brabançons, du moment qu'ils disposaient à Louvain d'une Université catholique célèbre. Bien plus, quant aux jeunes de Clèves, de Julia, de Gueldre

et des Frisons, qui, selon les Constitutions du Collège, n'en étaient pas exclus, il fut écrit de n'en pas envoyer davantage, sans consulter le P. Ignace, de manière à laisser plus de place aux jeunes de Germanie supérieure.

15. Le Collège s'ouvrit avec environ vingt quatre jeunes ; plusieurs devaient y être admis bientôt, mais avec choix et selon les occasions. De plus les Constitutions du Collège Germanique furent envoyées aux Nôtres ; c'est d'après elles qu'on examinerait qui envoyer. Toutefois cette année et aussi l'année suivante jusqu'à la réforme des études en automne 1553 en Humanités, les jeunes se perfectionnaient dans les lettres tant latines que grecques et hébraïques. On ne commença en effet, jusqu'à cette époque, ni cours de philosophie, ni cours de théologie. Pour ceux qui avaient étudié déjà la philosophie, il fut réglé qu'ils s'emploieraient à reprendre les cours déjà suivis.

16. Au cours de ces mois, vinrent, des premiers, Maître Henri Blyssen, Maître Paul Hoffaeus, Maître Hermann Dorkens et Maître Théodoer Van der Lindt. Ce dernier devint ensuite chanoine de Bratislava. Les trois autres entrèrent dans la Compagnie, se signalèrent par leur vie et reçurent de Dieu un talent éminent pour la prédication, l'enseignement et aussi le gouvernement.

17. Comme l'estime pour la Compagnie allait croissant à Rome quant à l'enseignement et l'éducation de la jeunesse, le Cardinal de Compostelle, spontanément, parla au Père Ignace de confier à la Compagnie le Collège qui avait été érigé à Compostelle. Il était tellement enclin à réaliser ce projet que, disait-il, les étudiants obtiendraient de Dieu pour lui pardon et miséricorde de ses péchés s'il avait donné le gouvernement

de ce Collège à la Compagnie. En tant qu'archevêque, il était lui-même le Protecteur, mais non pas seul. L'était avec lui le Comte de Monterey. Il lui écrivit, protestant qu'après avoir étudié attentivement le profit qu'en tiraient ceux qui étaient admis au Collège de Rome ou aux autres Collèges, il jugeait ne pouvoir en aucune façon mieux pourvoir son Collège de Compostelle qu'en le remettant à la Compagnie. Elle y établirait des professeurs et se chargerait tant des lettres que de la vie morale. Le Père Ignace accepta ce que lui proposait le Cardinal. Outre qu'il s'agissait d'un superbe édifice et de deux mille ducats de revenus, la ville même, cité de Saint Jacques de Compostelle, l'attirait pour sa dévotion. A la demande du Cardinal, il écrivit au P. Torrès, recteur du Collège de Salamanque, qu'il s'occupât de l'affaire. Ce qu'il en advint sera traité ci-dessous.

18. L'enseignement doctrinal trouvait au Collège une moisson déjà mûre ; car tous les étudiants y étaient instruits avec soin. Les prisons publiques ne furent pas seulement animées par des entretiens, mais reçurent aussi les secours de la confession, aussi bien la Turris Nona que la Turris Sabella et celle du Capitole (tel est leur nom) où la fête de Pâques s'était passée sans ce sacrement.

19. Le bon renom et le crédit de la Compagnie, surtout auprès des grands personnages, rendaient très difficile de persuader à certains Cardinaux qu'il ne convenait pas d'élever le P. François de Borgia à la dignité du cardinalat. A ce propos beaucoup de gens faisaient courir beaucoup de bruits : notre Compagnie devait être une sorte de pépinière où choisir maints Evêques et Cardinaux. Le Père Ignace affirmait, au contraire, que notre

Compagnie servirait Dieu et l'Eglise et, avec la grâce de Dieu, se rendrait utile, dans la mesure où il lui serait permis de se maintenir à son humble rang. Si on ouvrait la porte aux dignités, elle menacerait ruine : incapable dès lors d'être utile à l'Eglise de Dieu ni à la façon de ses débuts, ni d'aucune autre. En ce qui touche le P. François de Borgia, le Père Ignace en traita non seulement avec les Cardinaux, mais avec le Souverain Pontife Jules III lui-même, suppliant humblement qu'on le laissât en son état, lui qui, par goût de l'humilité, avait renoncé à son duché. La bienveillance du Souverain Pontife rassura, sur ce point, le Père Ignace.

20. Cette année, le même Pontife Jules III concéda à notre Compagnie par lettres apostoliques en forme de Bref ce qu'il avait d'abord accordé de vive voix quant à l'absolution des hérétiques et la dispense des jeûnes et des aliments interdits. Il confirma en outre les privilèges concédés jusque là à la Compagnie auxquels on jugerait qu'il n'a été dérogé par aucune dérogation : pouvoir d'anticiper ou retarder l'office divin ; que les Nôtres puissent être promus par les Nôtres aux grades de maîtrise et de doctorat, si les Recteurs des Universités refusaient de le faire gratuitement; qu'ils puissent être promus en dehors de l'Université sur permission du Préposé Général et jouir des mêmes privilèges que ceux promus dans les Universités ; que les profès malades ou âgés, incapables de travailler dans la vigne du Seigneur, soient entretenus dans les Collèges, par décision du Préposé Général. Je n'oublierai pas que le Souverain Pontife, en accordant ce dernier privilège qui lui avait été soumis à la suggestion du Père Simon Rodriguez, ajouta ces mots par manière de plaisanterie : "je ne voudrais pas que ces Pères deviennent paresseux pour autant". Il signifiait ainsi qu'on usât très modérément de ce privilège et qu'il ne le concédait pas tout à fait de gaieté de coeur.

21. Le Souverain Pontife manifestait non seulement une bienveillance mais une estime peu ordinaire envers les membres de la Compagnie. Aussi lorsque l'illustre Comte de Montorio, au nom du Vice-Roi de Naples, lui demanda pour Naples le P. Salmeron, répondit-il que lui était nécessaire au Concile la présence du P. Salmeron. A la Duchesse de Florence qui lui avait demandé avec instance le P. Jacques Laynez, il le refusa : ces deux Pères étaient indispensables au Concile contre le venin des hérétiques ainsi qu'il s'en était déjà convaincu à l'époque où il était Légat. Il avait eu connaissance, sur le rapport du Père Ignace, du décret de l'Archevêque de Tolède dont nous avons fait mention plus haut. Nul argument, nulle démarche des grands d'Espagne n'avaient abouti à ce qu'on revînt sur la mesure prise. Le Souverain Pontife pensa qu'il fallait y remédier. Comme il ne convenait pas d'en user avec l'Archevêque en rigueur de droit, il se chargea d'arranger lui-même l'affaire. Il ordonna donc qu'on écrive en son nom à l'Archevêque et au Cardinal Poggio, légat du Siège Apostolique en Espagne, pour leur exprimer sa violente surprise devant un tel décret de l'Archevêque et signifier qu'on annulât toute l'affaire et qu'il fût permis à la Compagnie (à qui il adressait maintes louanges) d'user de ses privilèges. S'étant fait lire ses lettres, avant la signature, il ne jugea pas suffisant le bien qu'on disait de la Compagnie et il enjoignit à son Secrétaire d'ajouter quelques mots indiquant à quel point était aimée et appréciée la Compagnie dans le monde catholique. Aussi bien ne voulait-il pas attester seulement ce qu'il éprouvait lui-même, mais il fit valoir le témoignage de toutes les provinces chrétiennes. C'était de sa part la preuve qu'il savait d'expérience avec quel attachement on demandait de toutes parts les hommes et les Collèges de la Compagnie.

22. Entre autres oeuvres pies qui se faisaient à Rome, la Compagnie s'employa à réconcilier Don Ascanius Colonna avec la Duchesse Dôme Jeanne d'Aragon. Comme, de fait, ils s'accordaient assez mal, la Duchesse vivait loin de Dom Ascanius. Don Marc Antoine Colonna, leur fils aîné et commun héritier, tenait le parti de sa mère. Ayant donc étudié d'abord les dispositions de Don Ascanius lui-même, Ignace envoya à la Duchesse un prêtre de la Compagnie porteur d'une lettre où il lui demandait la permission de lui rendre visite, soulignant qu'il n'était porté à le faire par absolument aucune créature, mais seulement par le Créateur, et ce pour le service de Dieu. La Duchesse reçut avec bienveillance le messager et la lettre et fit savoir que la venue du Père Ignace lui agréerait. Le 2 novembre, le P. Ignace partit donc pourla ville d'Alvito en compagnie d'un autre prêtre et un ou deux frères coadjuteurs. Il pleuvait, sa santé n'était pas fameuse; il estima pourtant qu'il ne fallait rien différer pour une forte pluie (c'était en effet son habitude, le temps fût-il contraire, de ne pas renoncer à ce qu'il pensait devoir faire pour l'honneur de Dieu) Il se mit donc en route. Le Seigneur lui donna assez de forces, quoiqu'il dût se lever deux ou trois heures avant le jour, pour qu'à l'aller et au retour il se sentît mieux qu'il n'avait coutume à la maison. Quant au principal de l'affaire, durant les deux jours et demi qu'il demeura à Alvito, il obtint à peu près tout ce qu'il souhaitait. Pourtant lorsque plus tard la Duchesse fût venue à Rome, d'autres gens, se mêlant de cet accord, voulurent y procéder à leur discrétion, d'autre manière qu'au début. Et l'accord presque assuré par le Père Ignace, ils le firent échouer.

23. Durant le bref séjour qu'il fit à Alvito, outre les nombreuses confessions que le prêtre qui l'accompagnait entendit avec d'heureux fruits, le Père Ignace s'employa, moyennant le crédit de la Duchesse, à ce que la population fût amenée à la confession mensuelle. Après que les premiers des familiers de la Duchesse se furent adressés au prédicateur de la place et aux prêtres qui avaient charge de paroisses, pour qu'ils favorisent cet usage plus fréquent des sacrements, il arriva que quelques notables s'y mirent, se proposant d'inviter les gens par l'exemple, comme d'autres par la prédication et les exhortations. On fit aussi savoir que Madame la Duchesse regarderait avec attention qui observerait cette sainte coutume de la confession et de la communion mensuelles.

24. D'Alvito le Père Ignace se rendit à Cyperano, ville sise aux confins du royaume, mais qui appartient à l'Eglise, où se trouvait le Cardinal de Burgos. Bien qu'il n'y passât qu'une nuit, il s'entendit avec le Cardinal pour que fût assurée, à Alvito, la fréquentation mensuelle de la confession et de la communion. On en chargea, moyennant l'autorité du Cardinal, notre frère Sébastien Romée ; il n'était pas encore prêtre, mais il avait été envoyé ad tempus à Cyperano, sur les instances du Cardinal, y avait fondé une école où les enfants de la ville apprendraient les lettres, les bonnes moeurs et la doctrine chrétienne et s'y était livré à d'autres oeuvres pies pour le bien des âmes. Il s'efforça donc, par ses prêches et ses encouragements, d'amener les gens à la confession fréquente ; quelques confessions furent entendues avant son retour à Rome. Comme le temps ne permettait pas au prêtre compagnon du Père Ignace, d'en entendre certains, on leur fit promettre de se confesser à d'autres prêtres. C'est alors que le Père Ignace, dix jours après son départ de Rome, y revint en bonne santé.

25. L'archevêque de Gênes avait écrit au Père Ignace pour demander que des religieux, appelés Barnabites par les Milanais, s'unissent à la Compagnie. Ils avaient, en effet, en Lombardie, quelques maisons pourvues de revenus. Le P. Ignace lui répondit qu'il aimait ces Pères et avait la meilleure opinion de leur vertu et de la droiture de leur vie ; toutefois, on lui avait proposé jadis une fusion semblable avec une autre congrégation de prêtres religieux(c'étaient les clercs réguliers, nommés théatins) et que cela ne nous avait semblé convenir d'aucune façon au service de Dieu qu'eux comme nous devions assurer. Les motifs avaient paru d'un tel poids à celui qui projetait cette fusion, qu'il avait été pleinement convaincu qu'il n'était pas expédient de la faire. Pour les mêmes raisons, écrivit-il audit Archevêque, il ne conviendrait pas de s'unir avec les prêtres religieux de Saint Barnabé. Cependant, lorsque certains de ces Pères avaient été appelés à Rome et s'y étaient trouvés dans une pénible épreuve, peu de temps auparavant, le Père Ignace avait eu souci de les aider activement ; et quand l'Evêque de Calahorra, à la fin du Concile de Trente (dont nous parlerons ci-dessous) était venu à Milan, et s'était vu confier par le Souverain Pontife la cause de ces religieux, le Père Ignace avait écrit audit Evêque, grand ami de notre Compagnie, des lettres instantes pour lui recommander ladite affaire. Le Père Ignace aimait ces Pères pour cette raison particulière que le P. Emmanuel Miona, venant de Paris à Rome pour entrer dans la Compagnie et tombé malade près de Milan, avait été reçu avec grande charité par les Pères de saint Paul et Barnabé qui l'avaient soigné ainsi que son compagnon jusqu'à ce que, rétabli, il ait poursuivi sa route : bienfait que le Père Ignace n'oublia jamais.

26. Quelques Collèges furent acceptés cette année : nous en parlerons sous peu. Dans ces Collèges et certains autres, comme il arrive lorsqu'ils ne sont pas fondés en revenus, on pouvait manquer du nécessaire. Aussi le Père Ignace voulut-il qu'on y observât ce qu'il avait fixé pour le Collège Romain, savoir qu'on y règlerait, sur le conseil du médecin, en qualité et quantité, la nourriture, le sommeil et le vêtement, et qu'on s'en tiendrait à ce qu'il aurait jugé nécessaire pour assurer la santé et les forces corporelles. Si l'on n'avait pas les moyens nécessaires pour exécuter les prescriptions du médecin, qu'on réduisît plutôt, pour partie, le monde des étudiants, en les envoyant ailleurs, afin d'assurer aux autres le nécessaire. Si les revenus du Collège ou ce que fournissaient la cité, un Prélat ou tous autres qui s'étaient chargés d'alimenter le collège, ne suffisaient pas à pourvoir au nécessaire, selon les règles susdites, le Père Ignace enjoignit qu'on recourût aux ressources de la sainte mendicité, pour ne pas trop peser sur nos bienfaiteurs ordinaires et ne pas priver des membres du Christ de ce qu'exige le maintien de la santé et des forces. On agirait de même quant aux livres et à ce que nécessitent les études. Si la mendicité elle-même n'arrivait pas à pourvoir aux besoins de tous, que du moins les Supérieurs n'acceptent pas de priver les malades ; les gens en bonne santé peuvent mieux supporter les effets sensibles de la pauvreté.

27. Le Père Ignace avait appris qu'en divers lieux, et notamment au Portugal, on manquait au respect de l'obéissance au point que tel osait répondre qu'on n'aurait pas dû lui prescrire ceci ou cela ou qu'il refusait de faire ce qui lui était ordonné. Il reprocha aux Supérieurs de n'avoir pas écarté du corps de la Compagnie ces membres corrompus et de ne les avoir pas retranchés, de peur

que le mal ne se répande et ne gâte les membres sains. Il prescrivit donc au Provincial du Portugal, au nom de l'obéissance, que quiconque refuserait de se soumettre soit à lui-même soit à quelque Supérieur ou Recteur, soit chassé de la Compagnie ou lui soit envoyé à Rome, s'il y avait espoir que pareil changement l'aidât. Qu'on n'estime pas utile à faire avancer le bien commun celui qui serait pour soi-même inutile ou nocif. De même, dans toutes les autres maisons de la Compagnie, il interdit, au nom de l'obéissance, qu'aucun Supérieur prenne pour ministre ou chargé de quelque office, celui qui lui refuserait obéissance. Ceux en effet qui doivent donner aux autres l'exemple d'une parfaite obéissance, ne doivent pas se trouver en situation de se nuire à eux-mêmes et aux autres.

28. Pour les lettres quadrimestrielles le Père Ignace recommanda la sobriété des propos. En ce qui concerne les évènements édifiants, il permit d'être aussi abondant qu'on voudrait. Mais les faits une fois rapportés par les précédentes lettres, qu'on y revienne plus brièvement et qu'on ne descende dans le détail que pour les cas les plus marquants. Quant au catalogue du personnel qui se trouve en quelque Collège ou a été envoyé ailleurs, qu'on le joigne aux quadrimestrielles.

29. Don de Ozaeta, de la famille du Père Ignace, lui avait écrit au nom du Duc de Najera.

30. Le Duc de Najera avait écrit au Père Ignace à propos du mariage de sa nièce (à qui la maison de Loyola, faute d'héritiers mâles, était échue) avec un homme noble et riche, Don Guévara. Ignace lui répondit que cette affaire était tout à fait étrangère à son état religieux, qui ne

souffre pas qu'on se mêle d'affaires séculières. Voilà bien des années qu'il n'avait écrit à personne à propos de la maison de Loyola, puisqu'il pensait, à cause du Christ, avoir quitté et sa maison et le monde. Aussi ne convenait-il pas qu'il la regarde ni s'en occupe comme d'une affaire personnelle. Si toutefois le Duc considérait l'union des deux maisons comme leur étant bonne et tournée à la gloire de Dieu, qu'il s'en rapporte à Don de Ozaeda et à Martin Garcia de Loyola, parents de la jeune fille, et règle la chose avec eux.

31. Cette année le Père Ignace envoya de Rome en diverses villes d'Italie trois groupes de compagnons pour des Collèges : Pérouse, Modène et Gubbio. Le Cardinal de Sainte Croix insistait pour qu'un autre fût fondé à Montepulciano. Mais l'affaire traîna en longueur et n'aboutit pas cette année.

LE COLLÈGE DE PÉROUSE

32. Cette année, la première "colonie"[1] issue de la maison et du Collège romains fut le Collège de Pérouse. L'affaire avait été traitée d'abord avec le Cardinal Fulvius Corneus, dit de Pérouse, qui souhaitait pour le soutien spirituel de cette noble ville, ou patrie, qu'y fut érigé

(1) "Colonie" désigne un groupe de Compagnons, Pères et Frères, envoyés pour fonder un collège. Nous garderons désormais le mot dans nos traductions.

un Collège de notre Compagnie. Etant devenu commendataire de l'évêché de Pérouse, à ce nouveau titre, il songeait à se faire aider par un Collège. Néanmoins, avant que les Nôtres soient envoyés de Rome, l'on avait fait part du projet aux magistrats et à des personnes privées, très connues de la ville ; ils avaient choisi pour le collège un emplacement, dont ils n'étaient pourtant pas assurés, mais qu'ils se flattaient d'acquérir aisément. Aussi comme le Cardinal de Pérouse - grâce, partie à une subvention de la ville et des citoyens, partie à ses propres frais - jugeait possibles l'érection et l'entretien du Collège, dix ou douze des Nôtres, munis de la bénédiction du Souverain Pontife, quittèrent Rome au mois de juin.

33. Le premier Recteur nommé par le Père Ignace pour diriger le nouveau Collège fut le P. Everard Mercurian, qui fut, nombre d'années plus tard, Préposé Général de la Compagnie. Au début de cette année, nous l'avons dit, il était venu de Paris à Rome. Lui fut adjoint un prêtre, le P. Jean Niger, de nationalité française, reçu dans la Compagnie à Rome. Il fallait ouvrir des classes pour instruire les jeunes : les futurs professeurs furent désignés ; parmi eux le premier rôle revint à Maître Edmond Auger, qui avait été admis dans la Compagnie à Rome, l'année du jubilé. Ils étaient dix en tout, les principaux d'entre eux étant de nationalité étrangère ; aucun prédicateur ne fut envoyé à Pérouse à ce titre. Le Père Ignace estimait en effet pour les Collèges qu'il valait mieux, après d'humbles débuts, s'accroître peu à peu plutôt que, après des débuts très voyants, avoir peine à maintenir ce que l'on avait entrepris.

34. Ils firent route à pied à la façon des pèlerins (mais des robes longues neuves avaient été d'avance envoyées par mulets). En chemin, ils

ne manquèrent pas d'édifier le prochain, sur la route, dans les auberges, en ville, tant par des entretiens familiers que par des exhortations et même des sermons au peuple sur les places publiques et quand un auditoire se rencontrait, ils ne cessaient de se rendre utiles au prochain. Ils ne le firent pas sans profit pour quelques personnes, la prudence du Recteur modérant et orientant la ferveur des jeunes. Plusieurs des Nôtres qui, par la suite, firent la même route, rapportèrent que chez leurs hôtes, demeurait un agréable souvenir de ce qu'ils avaient alors entendu.

35. Comme les Pères atteignaient Pérouse, un ami de la Compagnie vint au-devant d'eux, les accueillit avec chaleur et voulut les conduire dans sa demeure. Mais les vêtements avaient été portés dans un hôpital ; ils s'y rendirent et notre ami leur y envoya ce qu'il avait préparé chez lui. De là, une fois revêtus de leurs robes, ils sont conduits auprès du Vicaire qui les embrasse affectueusement et les présente sur-le-champ au Légat Apostolique, le Cardinal d'Urbino qui, avec grande bienveillance, leur promet aide et soutien. On allait conduire les Nôtres à la maison que tous voyaient assurément prête à recevoir les Nôtres et où des amis avaient rassemblé un mobilier varié. Mais l'affaire commença de soulever une discussion ; aussi le Vicaire jugea-t-il bon de loger les Nôtres dans la partie supérieure de son palais épiscopal, logement qui n'était pas fort praticable pour les Nôtres et d'ailleurs très insalubre, ses vastes chambres étant par trop exposées au vent ou au froid. Ce pour quoi sans doute tous furent atteints des fièvres. Plus grave encore était le fait que cette demeure se trouvait peu adaptée au travail spirituel près du prochain. Plusieurs en effet se sentaient toujours gênés d'approcher les Nôtres dans un lieu si public, d'autant que les gens avaient coutume de se rendre

au palais pour des procès. Or il n'y avait, en dehors de la cathédrale même, aucune église où les Nôtres puissent offrir le sacrifice de la messe ou administrer les Sacrements de pénitence et d'eucharistie.

36. Des amis de la Compagnie étaient certes soucieux de trouver un autre local, mais les Nôtres demeurèrent toute l'année dans le palais épiscopal. Pour diverses raisons, les autres projets en vue ne vinrent pas à maturité et, durant ce temps, était fort retardée la réussite que des églises et des classes convenables assurent d'ordinaire aux autres Collèges de la Compagnie. Néanmoins les saints sacrifices célébrés soit dans l'église cathédrale soit en d'autres pieux édifices n'allaient pas sans édifier les gens qui, dès lors, y assistèrent en grand nombre avec respect et dévotion. A voir les étudiants assister à la messe et dire leurs prières agenouillés pieusement et calmement, les spectateurs, qu'ils fussent d'un âge tendre ou plus avancé, se trouvaient grandement consolés.

37. Les Nôtres prêchaient quelquefois dans les monastères, les églises paroissiales, sur les places publiques et enfin jusque sur la grand place. Beaucoup de gens y trouvaient profit et consolation. L'on s'employait aussi à entendre les confessions. Au début dans les monastères soumis à la juridiction de l'Evêque, la moisson fut assez abondante. Il s'en trouva un, où, plus qu'ailleurs, des moniales - après s'être toutes confessées, avoir communié plusieurs fois et entendu des exhortations à ce propos - furent vivement portées à se réformer.

38. Mais ils prirent soin encore des mendiants qui venaient en grand nombre quand on leur

distribuait des aumônes. Nos frères les attirant et les instruisant par de fréquentes exhortations, ils confessèrent leurs péchés, pour la plupart, et cela dans l'église principale où d'ordinaire se pressaient les gens en plus grand nombre. Tous ces faits suscitaient une admiration et une édification d'autant plus grandes qu'on n'avait pas l'habitude de les voir. Les pauvres venaient aussi le dimanche entendre une leçon de doctrine chrétienne. Les Nôtres avaient en effet entrepris de l'exposer à la cathédrale. Le Vicaire, les prêtres et bientôt les nobles et des personnes religieuses y assistaient avec le reste de la population.

39. Les Nôtres étaient appelés aussi à confesser les malades et consacraient beaucoup de temps à les consoler. Maître Edmond Auger, bien que jeune, tel un nouveau Daniel, se mit à prêcher sur une voie publique ; beaucoup l'admiraient et s'en édifiaient. Bien qu'il fût de santé précaire et qu'il fût occupé au travail de ses leçons, il se livrait à ce ministère de la parole avec une ferveur spirituelle telle que, d'une certaine façon, la possibilité de prêcher lui tenait lieu de médecine. Vu les circonstances, de tels discours sur la place publique avaient lieu surtout lorsqu'il y avait occasion de quelque scandale public, tel que histrions et bateleurs en provoquent souvent à Pérouse. Par ce stratagème, ces suppôts du démon furent plus d'une fois refoulés ; bien plus, ils finirent par être expulsés de la ville.

40. Il advint une fois qu'un de ces charlatans, son enseigne dressée aux portes de la grande église, n'y prodiguait pas seulement ses discours au public, mais faisait trafic de poisons à la fiole ou once par once. A la même heure, un religieux faisait dans l'église une lecture de Saint Paul et avait à peine quarante auditeurs, tandis

que, à la porte, le bonimenteur en avait cinq cents ; et, parmi eux, il ne manquait ni prêtres ni moines. Tombant sur cette scène, peut-être à son retour de l'hôpital, le P. Jean Niger, qui avait percé la ruse du démon, sauta aussitôt sur un tas de pierres, proche du colporteur, attira le public de la voix et du geste et lui promit de lui donner gratis des remèdes autrement salutaires. Aussi, abandonné par ses auditeurs, le charlatan entendit-il le P. Jean vitupérer le démon, père du mensonge et ses suppôts, et affirmer que mieux vaudrait lapider ceux qui profanaient à ce point chaque jour, à la fois les lieux saints et les temples du Saint Esprit. L'homme et ses compagnons, redoutant que des paroles on en vînt aux pierres dont ils avaient entendu parler, ramassèrent à la hâte leur camelote, quittèrent la place et dès qu'ils le purent quittèrent la ville, sans espoir de retour, pensa-t-on. Poursuivant son propos, le P. Jean s'en prit très librement à ces gens qui délaissaient les lectures saintes pour assister aux vains et profanes discours d'un bateleur. Puis il renvoya ses auditeurs qui n'éprouvaient pas moins d'admiration que de réconfort.

41. Notre bon P. Jean Niger vaquait à la prédication et à l'administration des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, d'autant plus intensément que, peu à peu, un plus grand nombre de gens connaissaient la Compagnie. Les premiers mois, c'est dans les prisons, les hôpitaux et les monastères que s'exerçaient ces ministères ; mais lorsque une église fut cédée à la Compagnie par le Vicaire, à l'usage de la prédication et des sacrements, l'on commença de s'y rendre en foule.

42. Nulle part ne se manifesta plus sensiblement le secours de Dieu que dans l'action susdite auprès des malades et des détenus de la prison

publique. Par de nombreuses exhortations beaucoup furent amenés à la confession qu'ils avaient négligée depuis dix, quinze ans et davantage. Ayant reçu le Sacrement de la Sainte Eucharistie (ce que certains, même âgés, n'avaient jamais fait) ils furent bientôt délivrés même de leur prison matérielle : dans les deux ou trois jours, pas un de ceux qui s'étaient dévotement ouverts aux sacrements, ne fut gardé prisonnier. Ils demandèrent aux Nôtres une messe en action de grâce, et ils retournèrent chez eux tout joyeux. Ils regardaient comme miraculeux d'avoir été incarcérés pour la libération de leur âme.

43. Il arriva souvent à l'hôpital que des soldats très obstinés (c'est fréquent dans ces maisons) furent changés en de tout autres hommes, et, quant au reste, promettaient de veiller au salut de leur âme. Il ne manqua pas de prêtres concubinaires, qui avaient vieilli pour ainsi dire dans la lie du péché, pour venir à résipiscence: après une confession générale et la réception des autres sacrements, ils s'endormirent dans le Seigneur, tandis que d'autres, retrouvant la santé, rentrèrent dans la voie du salut. Il en fut même un qui, absolument privé de la parole depuis quelques années, la retrouva sur place pour avouer ses fautes et louer Dieu. Grâce encore à ce ministère, quelques citoyens d'une certaine notoriété, chez qui le mal s'était endurci tant pour l'âme que pour le corps, furent très soulagés et en leur âme et en leur corps.

44. L'on veilla aussi, par des entretiens familiers, à apaiser la conscience de plusieurs que tourmentaient les scrupules et des troubles spirituels. La tâche fut beaucoup plus difficile auprès de certains autres qui, pour toute maladie, n'étaient victimes que de la curiosité : ils ne venaient,

comme des censeurs, que pour créer des ennuis aux Nôtres et leur tendre des pièges divers. La plupart du temps, Dieu aidant, ils ne repartaient pas avant d'avoir compris qu'on les jugeait à leur juste valeur et qu'on avait découvert leurs ruses ; tout autres étaient leurs dispositions au retour qu'à l'aller. Certains venaient trouver les Nôtres la nuit pour n'être pas vus par les gens ; la tentation surmontée, ils ne regrettaient pas de s'être approchés de plus près. D'autres suivaient les Nôtres de loin. D'autres étaient abattus sous le coup des épreuves, selon la diversité des tempéraments et le plus ou moins de forces qu'avaient en eux les artifices du démon ; l'on en remarquait d'autres, des deux sexes, qui, dangereusement égarés, plaçaient le sommet de la perfection dans je ne sais quels rites grossiers, séduits en cela par certains qui passaient pour des piliers de sainteté. Même auprès d'eux, une fois découvertes les embûches du démon, on gardait espoir de succès. Certains s'en remettaient tout entiers en leur foi dans les Nôtres pour tout ce qui regardait leur progrès spirituel.

45. Les classes, que les Nôtres ouvrirent dès le début, portaient chez beaucoup des fruits remarquables. Bien que les locaux fussent incommodes, le nombre des élèves, croissant de jour en jour, atteignit cent cinquante et plus. Leurs parents étaient attachés aux Nôtres, à cause de l'éducation donnée à leurs enfants, au point que, en pleine rue, ils les abordaient avec de grandes démonstrations de reconnaissance ; et ils affirmaient que leurs jeunes fils ne ressemblaient plus à ce qu'ils étaient au début, quand ils les avaient confiés aux Nôtres, que les ténèbres ne ressemblent à la lumière. Nombre de ces parents assistaient à nos classes pour observer la méthode dont on usait pour éduquer leurs enfants (cette

formule imitait exactement celles du Collège Romain). Elle leur plaisait, surtout quand ils voyaient leurs petits débats, au point qu'ils demandaient à leurs enfants de les recommencer à la maison. Lorsque, au temps des vendanges, les parents quittèrent la ville, emmenant d'ordinaire à la campagne toute leur famille, ils confièrent leurs enfants à des voisins pour qu'ils ne soient pas forcés d'interrompre leur formation intellectuelle et morale.

46. L'école fut divisée en trois classes : Maître Edmond Auger avait été envoyé pour enseigner à un degré supérieur, néanmoins, comme tous manquaient des bases grammaticales, il lui fallut s'employer à les leur donner sans aller jusqu'à la rhétorique. Nos frères, occupés à soutenir les études des élèves externes et à aider les maîtres, suivaient néanmoins les leçons de Maître Edmond, à la maison. A la fin de l'année, on dut ajouter une quatrième classe, compte tenu du nombre des élèves et de leurs progrès inégaux.

47. Au témoignage fréquent des parents, le profit des études fut notable chez les élèves externes. Leurs enfants, avouaient-ils, avaient moins progressé dans les lettres, en deux ou trois années pleines, que durant le peu de mois où ils étaient venus à notre école. Les moeurs régléesd'une jeunesse, assez dissipée sans cela, faisaient leur joie et les satisfaisaient ; aussi ne pouvaient-ils faire autrement que de recommander notre éducation.

48. Toutefois, il ne manquait pas de gens pour critiquer, dans le nouveau Collège, l'enseignement des lettres et la façon d'éduquer la jeunesse. En provoquant divers conflits, ils s'efforçaient de dresser contre les Nôtres le Vicaire lui-

même, par ailleurs favorable à la Compagnie. Aussi bien parut-il bon de faire éclater la vérité, au moins en faveur des amis qui déjà rougissaient de nous quand nos détracteurs dénonçaient l'ignorance des Nôtres. On enjoignit donc à Maître Edmond Auger de composer un discours latin dont, selon les désirs du Vicaire, il donnerait lecture dans l'église principale en présence des chanoines, des docteurs et de maints notables de la ville, sans parler de presque tous les lettrés de l'Académie de Pérouse. L'affaire, grâce à Dieu, tourna si bien, outre la satisfaction de nos amis, que la plupart des lettrés, dont certains très érudits, demandèrent, et souvent avec grande affection, que le discours fût publié. Jusqu'aux maîtres d'écoles, à qui déplaisait surtout notre succès et qui durent bien louer le discours !

49. Les travaux des Nôtres attiraient à la Compagnie la réelle sympathie des habitants qui, sans efforts de notre part, entretenaient le Collège. Une confrérie, qui avait coutume de nourrir les éducateurs dela jeunesse, s'était offerte à aider les Nôtres et les petits présents qu'ils leur envoyaient attestaient leur bonne volonté. Cependant on ne les acceptait pas de ceux avec qui les Nôtres avaient des rapports spirituels. Mais ils nous en faisaient tenir comme par ruse ou les laissaient à la maison en s'en allant, de façon qu'on ne puisse les leur rendre. Pour ce qui est du mobilier indispensable, il nous fut procuré de la sorte en suffisance. Quant à nos malades, pharmaciens et apothicaires leur assuraient des soins vigilants. Au premier rang de ces amis de la Compagnie se trouvaient deux docteurs, hommes excellents, savoir : Guillaume du Pont et Marc-Antoine Oradini.

50. Le Cardinal Fulvius de Pérouse, bien qu'il recommandât fréquemment au Vicaire de ne laisser les Nôtres manquer de rien, ne s'était pas alors chargé de nourrir, à lui seul, le Collège et de ce fait laissait aux habitants l'occasion d'exercer la charité. Quant aux Nôtres, l'occasion ne leur manquait pas de pratiquer la patience, puisque nul ne se souciait personnellement de ne pas les laisser manquer du nécessaire. Ainsi le vent pénétrait-il les Nôtres de toutes parts dans le logement alloué ; et quelquefois, bien que rarement, hormis le pain, le vin et le bouillon, il leur fallait jeûner quant au reste, plus sévèrement que ne le prescrit l'Eglise.

51. Les autorités responsables de la ville, au début, s'adressèrent à Rome pour obtenir du Souverain Pontife un local où installer le Collège ; ils traitaient de l'application de revenus (trois cents florins, somme qui correspond à peu près à deux cents pièces d'or), revenus qu'on versait aux maîtres d'école, alors qu'ils ne semblaient guère satisfaire à leur tâche. Mais, de toute l'année, ces deux points ne furent réglés ni l'un ni l'autre, de sorte que les Nôtres demeurèrent, à titre d'hôte, au palais épiscopal. Le Cardinal était assez enclin à aider le collège, comme de fait il le montra plus tard en s'occupant en personne de toute la province, mais il attendait de voir ce que ferait la ville. Comme, avec le temps, le secours des particuliers se refroidissait et que les Nôtres portaient, d'ailleurs volontiers, leur part de croix dans la pénurie du nécessaire, le Cardinal dut s'en soucier lui-même, ce qu'il fit. Cependant la parfaite estime et la faveur que portait la ville à la Compagnie se manifestait par son attachement aux choses spirituelles grâce, pour une bonne part, à l'exemple et aux travaux des Nôtres. Le logis même dans le palais épiscopal fut arrangé, autant qu'il se pouvait

faire, afin que les Nôtres y fussent moins mal, jusqu'à ce qu'un autre endroit leur soit préparé. Cependant l'expérience fit assez comprendre qu'un petit nombre d'hommes, sans personne à leur tête, ne suffisait pas à assurer par des aumônes l'existence d'un Collège, à moins que les Nôtres ne se chargent eux-mêmes de mendier, ce à quoi le Vicaire les invitait.

52. L'on parlait d'une maison, dite de la Sapience, où jadis le Cardinal Armellini avait commencé de fonder un Collège ; la mort, en l'emportant, avait arrêté l'entreprise. On parlait aussi d'un local où logeaient les maîtres d'école, près de la grand'place. De l'un et de l'autre, par la suite, la Compagnie eut la jouissance. Ces maîtres d'école tremblaient pour eux-mêmes ; bien plus, les responsables de l'hôpital, voyant les Nôtres rendre fréquemment visite aux pauvres, les consoler et leur administrer les sacrements, furent pris de peur comme si les Nôtres projetaient de revendiquer la direction de cet hôpital. Les évènements apprirent aux gens que les Nôtres ne recherchaient pas leurs intérêts, mais ceux du Christ. La lumière de la vérité et aussi le profit spirituel dissipèrent les jugements insidieux.

53. Vers l'automne, les Nôtres eurent une cuisine dans leur appartement, alors qu'auparavant on préparait le nécessaire dans celle qui servait à la maison du Vicaire. Peu après, ils obtinrent, pour la vie sacramentelle, une église qui toutefois était éloignée de chez eux et il était peu commode, pour les élèves de s'y rendre pour la messe ; aussi établit-on une chapelle dans une salle du palais ; le Vicaire lui-même s'y rendait pour recevoir les Sacrements.

54. Il n'échappait pas aux habitants que les Nôtres éprouvaient nombre d'inconvénients quant à leur logement et aux besoins de nourriture et de vêtement (les mêmes habits qu'ils avaient apporté de Rome en été devaient leur servir à Pérouse, et fort usés, par un temps d'hiver). Du fait même, leur édification et leur estime pour la Compagnie en étaient accrues. Aussi lorsqu'une dame noble, sur le point de s'établir avec son mari dans une maison neuve, demanda aux Nôtres qu'un de nos prêtres y célébrât d'abord la Messe, pour attirer des bénédictions sur leur demeure, le mari qui connaissait mal la Compagnie, s'en trouva fort édifié.

55. Le Frère Matthieu Lachi, dominicain, Inquisiteur de la foi, faisait montre envers les Nôtres d'une grande bienveillance et charité et leur offrait son appui en toutes choses. Ils étaient si nombreux à nous demander des prédications que le penchant de Maître Edmond Auger pour ce ministère avait d'abondantes occasions de s'exercer, ce qu'il faisait pour l'édification d'un grand nombre, et, espérait-on, avec fruit. Par la solution des cas de conscience, de même que par les conseils spirituels, on répondait aux besoins de beaucoup, parmi lesquels des hommes de premier plan. Le Père Everard Mercurian, Recteur, avait décidé d'assurer lui-même des leçons d'Ecriture Sainte. Il arriva qu'il ne put s'en acquitter cette année, faute de pouvoir se procurer des livres, même en les empruntant. Mais sur la fin de l'année, il rencontra l'Abbé du monastère bénédictin de Saint Pierre, qui se montra très bienveillant ainsi que tous ses moines et comprit qu'il pouvait prendre rang parmi les bienfaiteurs. Le Père lui demanda donc quelques livres qui l'aideraient à enseigner l'Ecriture, et il les obtint.

56. Le Vicaire demanda au même Père Everard de s'occuper d'une confrérie qu'un certain prêtre, nommé Laurent Davidicus, avait lancée dans les humiliations intérieures ou, comme il disait, les mortifications. Mais le P. Everard s'excusa, alléguant que nos statuts ne permettaient pas d'assurer des charges de cet ordre : les Nôtres étant à la disposition de tous, ne se prêtaient pas à de tels engagements particuliers.

LE COLLÈGE DE GUBBIO

57. Le Cardinal de Sainte Croix, qui était commendataire de l'évêché de Gubbio, souhaitait qu'un Collège fût fondé dans cette ville pour que les Nôtres puissent travailler au bien spirituel de la population, tant en éduquant la jeunesse que par les autres ministères habituels à la Compagnie. Aussi, lorsque les Nôtres, après avoir reçu la bénédiction apostolique et celle du Cardinal lui-même, furent sur le point de partir pour Gubbio, leur envoya-t-il un de ses familiers pour les y conduire. Moyennant quoi, ils ne voyagèrent pas en pèlerins, comme l'on faisait alors, mais à cheval, selon la volonté du Cardinal. Ils notèrent eux-mêmes que, si la route fut parcourue avec plus de confort ce fut aussi avec un moindre fruit qu'il n'est coutume lorsque l'on marche à pied, comme d'ordinaire, et que l'on franchit de plus courtes étapes chaque jour. Celui qui les conduisait avait subi de quelque autre personne un grave tort ; grâce aux conseils répétés et profitables reçus des Nôtres, il pardonna de coeur à son offenseur et s'approcha du sacrement de Pénitence, comme il

convenait à un homme pieux et bon. Le 23 octobre, on parvint à une Abbaye du Cardinal, dite Vivo, à trois mille pas de Gubbio. Reçus fort aimablement, on les y retint, cette nuit et les jours suivants, pour s'y reposer des fatigues du chemin. Le surlendemain, réconfortés par le Très Saint Corps du Christ, ils se rendirent de cette abbaye à la ville.

58. A la tête du Collège fut placé le Dr. Albert de Ferrare qui, appelé par le Seigneur dans sa propre ville, avait été admis à Rome. On lui adjoignit pour compagnon le P. Olivier Manare qui avait été reçu à Paris, comme on l'a dit plus haut, étant déjà prêtre et travaillant la théologie. Ayant résidé quelque temps à Rome, il semblait apte à jeter, uni aux autres, les bases de ce Collège. C'étaient les seuls prêtres du groupe, pour l'éducation des jeunes, outre Maître Olivier, qui serait professeur de rhétorique, furent envoyés à Gubbio Baptiste Velati, rappelé de Ferrare à Rome et d'autres encore : ils étaient huit en tout.

59. Tout ce groupe arriva donc le 26 octobre à Gubbio ; ils se rendirent tout droit à la demeure du Vicaire et le saluèrent. Il les accueillit avec affection comme quelqu'un que réjouissait fort leur venue. Aussitôt il les conduisit à la cathédrale et voulut que le P. Olivier y célébrât la messe. Cela fait, les Nôtres furent introduits à la sacristie où les chanoines avec les clercs et les desservants de l'église avaient été convoqués par le Vicaire ; nombre de laïcs s'y trouvaient aussi. Comme, semblait-il, ils s'attendaient à un petit discours, Jean Baptiste Velati leur servit celui qu'il avait préparé la veille en accord avec le supérieur. Tous le trouvèrent excellent. Le Vicaire voulut ensuite prendre un repas avec les Nôtres ; la plupart des notabilités de la ville

firent officieusement visite aux Nôtres. Mais ceux-ci se rendirent auprès des sénateurs et des magistrats de la ville pour leur présenter leurs devoirs. Ceux-ci les embrassèrent très affectueusement, se félicitant de leur venue : en signe de bienveillance, ils tinrent à leur faire visiter leur palais.

60. Le lendemain des calendes de novembre, dans l'église saint Nicolas, en présence du Vicaire et de presque tous les chanoines, fut prononcé un discours latin par Maître Baptiste Velati ; au Chapitre s'était joint un groupe nombreux de gens cultivés. L'orateur les satisfit d'autant plus qu'il leur expliqua ce que se proposait ce Collège et l'Institut de la Compagnie pour élever la jeunesse dans la culture et les bonnes moeurs et qu'il le leur présenta comme un bienfait par lequel le Cardinal de Sainte Croix entendait bien mériter de la ville. A leurs regards et à leurs applaudissements on voyait assez à quel point ils étaient heureux.

61. Le jour suivant commencèrent les leçons et c'est en grand nombre, surtout au cours du P. Olivier, qu'ils s'assemblèrent pour les écouter - les uns comme auditeurs, d'autres pour observer la manière et la science des professeurs , d'autres même (tels certains maîtres d'école et pédagogues à qui déplaisaient, comme de coutume, l'arrivée des Nôtres et l'ouverture d'un Collège) afin de prendre les Nôtres en défaut et de flétrir leur ignorance. Il s'en trouva même quelques-uns, plus insolents que les autres, pour oser reprendre publiquement le P. Olivier Manare. Celui-ci, la modestie sauve, convainquit d'ignorance ses détracteurs. Comme ceux-ci, pour défendre leurs méchants propos, se mirent à parler latin, ils s'empétrèrent si bien dans les règles grammaticales

qu'ils soulevèrent le rire des élèves présents et furent obligés de se retirer tout penauds : voulant en savoir plus qu'il ne fallait, ils montrèrent un spécimen de leur ignorance. Donc, en l'église Saint Nicolas, commencèrent des leçons où se rendirent assidûment même certains de ces maîtres d'école , mais en auditeurs désormais et non plus en censeurs. Aux diverses leçons de grec et de latin, aux compositions et disputes, les étudiants s'activèrent avec zèle.

62. Les écoles publiques de la ville manquant d'un maître, les sénateurs pressèrent les Nôtres d'en assurer la charge pour un temps, jusqu'à ce que eux-mêmes, selon leur tradition, trouvent un autre maître d'école. Consulté le Père Ignace pensa qu'il fallait respecter la coutume, selon le désir de la ville et du Cardinal de Sainte Croix. Aussi les Nôtres se transportèrent-ils aux écoles publiques où le nombre des élèves monta à cent cinquante. Certains d'entre eux progressaient brillamment en matière de littérature et l'on s'attendait à ce qu'ils fissent de jour en jour de nouveaux progrès.

63. Quant au profit spirituel, il fut des plus divers, car les aînés, en raison de la licence effrénée de la jeunesse et d'un certain esprit militaire dans lequel on est élevé à Gubbio, ne donnaient guère de consolation aux Nôtres par leurs progrès dans la vertu. C'était en effet la coutume que la jeunesse de Gubbio, en rangs serrés et équipés comme s'ils allaient livrer bataille, parcourent la ville, en armes, aux jours de fête, en foulant aux pieds toute bienséance et tout respect. Certains, qui semblaient à peine capables de traîner une épée, prenaient pourtant des armes et des instruments de guerre, des bannières et des tambourins, marchaient au hasard, par petits groupes, avec le consentement de leurs parents et de leurs supérieurs, et que s'il

se faisait quelque sottise, ces garçons se refusaient à toute punition. Les Nôtres eurent beau chercher activement un homme qui corrigerait les élèves fautifs, selon la coutume de la Compagnie ; ils n'en trouvèrent aucun. Aurait-il levé la main sur un coupable, on redoutait qu'il ne fût tué. Toute la ville de Gubbio est assez belliqueuse. Elle se situe environ à trois jours de marche de Rome, à vingt mille pas de Pérouse, dans la direction de l'Apennin, aux pieds duquel elle a été construite sous le commandement du duc de Urbino. Comme les parents sont enclins à la guerre, de même ils élèvent leurs fils de façon militaire. Certains d'entre eux étaient si pénibles et insolents à l'école et envers les Nôtres, qu'un édit public des magistrats dut garantir que nul n'aurait accès aux écoles publiques sans la permission des Nôtres.

64. Mais les jeunes, par leur changement de vie, donnèrent à nos écoles tant d'éclat que certains les appelaient des anges. Ils assistaient chaque jour à la messe. Le lundi, ils allaient à la leçon de doctrine chrétienne que le Recteur, le P. Albert, avait commencé d'enseigner, à la grande édification des assistants,- une leçon qu'ils apprenaient. Par la confession mensuelle, ils progressaient en pureté de conscience. Des exhortations tant privées que communes les pressaient de tendre à la vertu et leurs progrès n'étaient pas négligeables.

65. Nos frères aussi, bien que largement occupés à enseigner, se souciaient d'avancer eux-mêmes dans les lettres et n'en aspiraient pas moins à la perfection spirituelle par les exercices ordinaires de la Compagnie, si bien qu'ils avaient plutôt besoin du frein que de l'éperon dans leur zèle pour les lettres, l'oraison et la mortification corporelle. Ils s'efforçaient de

pratiquer à Gubbio le même genre de vie et la même règle qu'ils avaient appris au Collège Romain. Lorsqu'ils parlaient aux élèves externes et les exhortaient en privé à la perfection - et cela non sans fruit, comme l'expérience le montra ; ils stimulaient ces adolescents.

66. Parmi nos frères se trouvait Simon dont rayonnaient le renoncement personnel et le zèle en faveur du prochain. Sur la grand'place, fréquentée par des gens de toutes sortes, il prêcha - et cela justement à l'époque où avant le Carême règne une licence extrême - de manière si édifiante que, tous pouvaient se rendre compte que la bouche des enfants et des nourrissons rend à Dieu une louange parfaite. Dans un monastère de religieuses, où il s'acquittait du même ministère, les vierges consacrées demandèrent qu'il le fît plus souvent ; toutefois, crainte d'interrompre ses études, elles ne l'obtinrent pas.

67. Les Nôtres visitaient l'hôpital et y entendaient les confessions des malades. Toutefois l'on y rencontrait peu d'hommes mais beaucoup de jeunes filles sans parents que réconfortait la parole du P. Albert. Elles avaient besoin certes d'instruction chrétienne, mais la ville était si portée au soupçon qu'il fallut s'abstenir de cette oeuvre charitable, de peur que des pensées malveillantes ne viennent à l'esprit des gens.

68. Dans quatre couvents de moniales, dépendant de l'Evêque et confiés aux Nôtres par le Cardinal de Sainte Croix, les Nôtres prêchèrent souvent : dans l'un d'entre eux l'on entendit même les confessions. Il s'ensuivit, chez ces vierges consacrées, un grand renouveau spirituel, surtout chez celles que le Père avait entendues en confession.

69. Quant à la population, peu nombreux certes étaient les hommes qui fréquentaient la Pénitence, mais les femmes en très grand nombre se

confessaient et communiaient chaque mois. Elles l'auraient fait, et aussi des hommes, plus souvent si les Nôtres avaient eu leur propre église, car les gens rougissaient de venir trop souvent à la cathédrale et d'y recevoir les sacrements ; c'est là pourtant que les Nôtres célébraient la messe et administraient aussi les sacrements. Toutefois il ne se passait presque pas de jour où personne ne vînt se confesser. Si le respect humain détournait les hommes, et la jalousie les femmes, de fréquenter les sacrements, s'ils faisaient obstacle aux inspirations intérieures de l'Esprit, si les parents eux-mêmes retenaient leurs enfants, et les maris leurs épouses, il arriva pourtant que, durant un Avent, le nombre des pénitents des deux sexes, surtout des femmes, fut si grand et si grand celui des communions pour Noël que les chanoines et les autres prêtres en étaient absolument stupéfaits comme d'un évènement inouï: les illusions n'aveuglaient plus les regards de beaucoup, une pudeur inutile et, bien plus pernicieuse était déjouée, et méprisés les vains soupçons. Aussi furent-ils nombreux ceux qui se confessèrent à nos deux prêtres et à d'autres religieux. Il arriva même que plusieurs s'étant confessés ailleurs, implorèrent le secours des Nôtres parce que, disaient-ils, les autres confesseurs n'avaient pas répondu à leur attente. L'ayant obtenu, ils s'en allaient le visage souriant et le coeur tout à la joie. La plupart, reprenant de plus haut leurs confessions passées, avouaient au confesseur les péchés les plus notables de presque toute leur existence, prêts à accueillir conseils et remèdes.

70. La prédication de la parole de Dieu contribua fort à susciter ce désir des sacrements. De fait, bien que jeune et n'ayant reçu aucun des saints ordres, occupé aussi par les leçons de sa

classe, Jean-Baptiste Velati s'acquitta de ce ministère d'abord dans des monastères et autres lieux de culte, mais ensuite à l'église cathédrale. Il y donna deux sermons sur l'invitation du Vicaire épiscopal lui-même. Celui-ci avait écrit auparavant au Cardinal de Sainte Croix que, si tout allait bien pour le reste, le nouveau Collège manquait d'un prédicateur. Lorsqu'il eut entendu le premier sermon du Père Jean-Baptiste, en présence des magistrats et de la noblesse de la ville, il changea d'avis au point de féliciter Jean-Baptiste pour avoir surpassé ce qu'on attendait de son âge ; et de déclarer son intention d'écrire au Cardinal qu'on n'eût plus à chercher de prédicateur, comme s'il était pris de scrupules d'avoir écrit, d'abord, que le Collège n'en avait pas. Après le second sermon, les religieux Servites de la Sainte Vierge demandèrent instamment que Maître Jean-Baptiste prêchât : leur église étant plus commode, parce que sise en pleine ville, ils demandèrent au Vicaire qu'avec son accord ce fût chez eux. Ainsi parla-t-il, les dimanches, avec ferveur et grand talent, à un auditoire nombreux. Il arriva même que les processions et célébrations coutumières en l'honneur du Saint Sacrement de l'Eucharistie durent être interrompues, non pas à cause de l'exiguité de l'église (elle était grande) mais en raison de la grande affluence des assistants : c'est donc à l'autel même, sans faire procession, que le Pange lingua et d'autres hymnes furent chantés. La réconciliation ménagée entre quelques ennemis fut, grâce à Dieu, menée à bien. Environ cinquante femmes, adonnées aux exercices spirituels, recevaient du Père Albert le réconfort de la confession et de la communion mensuelles. Il les encourageait à persévérer et progresser. Les Nôtres souhaitaient certes se rendre à la prison publique, mais l'accès près de ces hommes était fort difficile ; on espérait mieux pour la suite.

71. La réputation des Nôtres en ville était excellente ; ils étaient l'objet de plus de considération qu'ils n'auraient voulu ; les monastères de religieuses qu'ils visitaient les recevaient avec une grande charité. Lorsqu'ils se rendirent au couvent de l'ordre des Mineurs, ils durent être couverts d'une grande confusion, quand le portier en leur ouvrant leur dit : "N'êtes-vous pas ces fameux Pères dont le travail produit en ville tant de fruit ?" Les Nôtres, échangeant un clin d'oeil, pensaient qu'on se moquait d'eux, lorsque le bon frère poursuivit sur sa lancée tant et si bien que, manifestement, il parlait avec sérieux et du fond du coeur. L'accueil d'un autre religieux qu'ils rencontrèrent ensuite, et enfin les félicitations du Gardien lui-même, qui allait dans le même sens que le portier à sa manière simple, furent pour les Nôtres occasion de louer Dieu et d'avouer leur imperfection. Survint aussi un vénérable et docte vieillard de cet Ordre qui invitait les Nôtres à poursuivre leurs travaux, les regardant comme le miroir de la ville. Les Nôtres se reconnaissaient fort indignes de tels titres mais notre homme leur dit qu'un bon renom valait mieux que d'abondantes richesses pour la gloire de Dieu et l'édification du peuple. Les bons Pères donnèrent aux Nôtres quelques instruments de pénitence corporelle, leur prêtèrent des livres et firent preuve, en somme, d'une rare charité en toutes choses.

72. Quant au logement des Nôtres, il était assez inconfortable, bien qu'on s'activât à en trouver un meilleur, selon l'ordre du Père Ignace et le conseil du Cardinal. Celui-ci ordonna qu'on fournît aux Nôtres le mobilier nécessaire et bien qu'aucun revenu ne leur fut appliqué, ils pouvaient prendre chez le boulanger du pain à leur convenance et les clés du cellier de la maison épiscopale leur furent confiées ; ils y trouvaient en abondance huile et

autres denrées. Ils assignèrent aux vêtements quatre vingts pièces d'or ; pour la viande et autres achats nécessaires, six pièces d'or par mois. Le Cardinal aux frais de qui se faisaient ces dépenses, enjoignit que rien ne manquât à personne. La ville étant assez exposée au froid, les Nôtres eurent l'occasion d'en souffrir comme à Pérouse, mais ici leur santé fut mieux protégée, grâce à Dieu. Tant les notables que le peuple attendirent beaucoup des Nôtres soit pour la prédication, soit pour des leçons de Sainte Ecriture. Mais on leur fit comprendre que ce n'était pas l'usage de la Compagnie que de commencer par ces ministères plus nobles. Pour l'éducation des clercs, l'évêque avait coutume de fournir un professeur ; sitôt les Nôtres survenus, il fut remercié.

73. Quatre des Nôtres s'occupaient de quatre classes et, bien que cinq ou six auditeurs seulement suivissent le cours de Rhétorique, le P. Olivier Manare l'enseignait ; l'assistance était plus nombreuse aux autres cours. Aucun coadjuteur temporel n'assurait l'office de cuisinier ; comme les six autres scolastiques s'en acquittaient assez mal et que leurs études en souffraient, les Nôtres demandèrent qu'on envoyât quelqu'un de Rome pour ce poste. Maître Baptiste Velati assurait pour trois groupes d'enfants un triple cours adapté à leurs capacités, et cela le matin. L'après-midi s'y ajoutait une leçon de grammaire grecque. Pour ses élèves et ceux du P. Olivier, il dictait une lettre en langue vulgaire pour qu'ils la traduisent en latin, se chargeant de corriger ces traductions. En outre, il était sous-ministre du collège et, parce qu'il ne se trouvait personne d'autre pour s'en charger, il s'acquittait du rôle d'acheteur et apportait du marché les légumes et le nécessaire. Néanmoins, aux jours de fête, il prêchait comme on l'a dit. Il avait fait

part de ses occupations au Père Ignace ; celui-ci, dans sa réponse, ordonna qu'on lui enlevât la charge d'acheteur : il entendait, à l'avenir, le consacrer surtout à la prédication, ministère auquel le P. Baptiste était assez enclin, bien qu'il ne se soit pas encore adonné aux études théologiques et philosophiques. Mais avant qu'arrivât l'ordre du Père Ignace, il avait été déjà dégagé des fonctions d'acheteur, au moment où il lui avait fallu parler à la cathédrale. Le P. Albert pensait qu'il n'était ni convenable ni favorable à son crédit qu'on le vît à la fois acheteur et prédicateur à la cathédrale ; il ne put cependant le soulager de ses travaux scolaires, pour vaquer plus librement à la parole : il n'avait personne pour le remplacer à l'école. Il nous a plu d'exposer ces détails pour qu'on comprenne de quels ouvriers, peu nombreux et faibles, se servait la divine Providence pour la grande édification et le profit spirituel de la population.

LE COLLÈGE DE MODÈNE

74. C'est vers l'automne de cette année que fut ouvert le Collège de Modène. Toutefois, comme le P. Sylvestre Landinus travaillait là avant la fondation du Collège, il nous faut traiter d'abord de ce qu'il y fit cette année. Bien que de santé précaire, il prêchait à cette époque, au moins une fois par jour, tantôt à la chapelle des Converties, tantôt dans les paroisses de la ville, où il accompagnait l'Evêque. Le nombre des confessions et communions fréquentes non seulement se maintint,

mais il s'accrut ; de même les Exercices spirituels de première semaine furent donnés à un très grand nombre.

75. Par ses soins, quelques pécheresses, venant à résipiscence, entrèrent au monastère des Converties, avec tant d'édification pour le peuple qu'à peine peut-on la décrire. Deux d'entre elles, fort connues et qui avaient été une pierre d'achoppement pour une foule d'hommes, durent être conduites au couvent, avec une garde armée car on s'attendait que des soldats en armes veuillent les empêcher d'entrer. Ceux-ci pourtant, redoutant l'escorte de ces femmes et les autorités publiques, ne tentèrent rien. Des jeunes filles entrèrent aussi dans ce couvent, à cause du bon renom de vie spirituelle et religieuse qu'avaient ces converties. Il s'en trouva même une, que certaines gens de l'extérieur empêchaient d'entrer et qui, sans rien dire, tandis qu'y pénétraient les responsables du monastère et des visiteurs, s'y glissa secrètement, refusa ensuite d'en sortir, y demeura, ce dont la ville fut extraordinairement édifiée. D'autres, parmi les habitantes de la ville, voyant que le monastère jouissait des sermons et du ministère sacramentel du P. Sylvestre, aspiraient à y entrer. Ainsi cette maison qui naguère souffrait de discrédit, attirait désormais, par la bonne odeur de sa renommée, des femmes de qualité des plus notables qui y seraient entrées sans aucun doute, si elles avaient été sûres que le couvent demeurerait sous l'aile de notre Compagnie. L'église des Converties était trop exigüe pour accueillir, le matin la foule des confessions et communions et, l'après-midi, l'assistance aux prédications ; aussi l'agrandit-on et la fit-on deux fois plus ample. Cela même ne suffit pas : les gens s'y rendaient en beaucoup plus grand nombre qu'on ne pouvait en accueillir, beaucoup d'auditeurs se tenaient à la

porte et sous l'auvent. On eut soin de construire aussi une sacristie.

76. Ayant visité la partie du diocèse de Modène, proche de Ferrare, le P. Sylvestre y combattit nombre de superstitions et d'erreurs. Comme de coutume, il y introduisit la communion fréquente.

77. Bien des gens, qui avaient coutume de manger de la viande en Carême, furent amenés par ses soins à observer l'abstinence prescrite par l'Eglise. Peu de gens, semblait-il, se rendaient à l'église ; on les trouvait en plus grand nombre sur les places publiques. Aussi le P. Sylvestre demanda-t-il au Père Ignace qu'il lui fût permis de prêcher sur ces places. Cela ne semblant pas expédient, vu les autres charges dont il s'acquittait à Modène, la permission lui fut refusée.

78. Jean Castelvetro, en son nom et au nom de ceux qui avaient à gérer la maison des Converties, demanda au Père Ignace qu'il obtienne du Souverain Pontife l'érection de cette maison en monastère, à l'instar de celui qui, à Rome, avait été fondé sous le patronage de Sainte Marthe, et avec les mêmes constitutions. Le Père Ignace s'y employa avec zèle et l'obtint. Toutefois il n'accepta pas les voeux de Hiéronyma Pezzana, la directrice, ni des autres religieuses qui avaient voué obéissance nommément au Père Ignace.

79. Dans sa charité, le Père Sylvestre avait poussé quelques habitants de Modène à tâcher d'obtenir du Père Ignace un prédicateur de la Compagnie. Il en fût blâmé et on l'avertit de ne conseiller ni suggérer à personne de demander quelqu'un de la Compagnie, à moins de s'être assuré d'abord, en consultant le Général, que l'affaire lui agréerait.

80. De la part des monastères où vivaient des moniales sous clôture, quelques femmes qui, sans avoir fait profession, en étaient "familières", s'efforcèrent de se confesser au P. Sylvestre ou d'entendre de lui la parole de Dieu, pour, une fois instruites, rapporter aux moniales ce qu'elles auraient appris de lui.

81. Une riche parure avait été préparée pour une jeune fille noble , en vue d'une réception dans un célèbre palais. Mais elle, qui s'appliquait à s'orner de vertus et à progresserdans les faveurs de Dieu plutôt que dans celles des princes, ayant entendu dans un sermon du P. Sylvestre, ces paroles : "Se levant, Marie partit en hâte vers la montagne", les prit pour elle et estima qu'il ne fallait pas résister davantage à l'Esprit Saint. Elle résolut donc de ne pas quitter cette église, qui était celle des Converties, avant que d'accomplir ce qu'exigeait d'elle l'inspiration intérieure. Le sermon fini, elle se jeta aux pieds du P. Sylvestre, lui demandant avec larmes qu'il ne rejetât pas sa prière et fît en sorte qu'on l'admît parmi les Converties. Les personnes qui se trouvaient dans le monastère et de même les hommes et femmes de qualité qui l'entendaient du dehors, en furent touchés aux larmes. Ainsi fut-elle reçue parmi les autres jeunes filles qui vivaient avec les Converties.

82. Le P. Sylvestre était si affaibli par ses travaux excessifs qu'il avait peine à célébrer sa messe ; pourtant il n'omettait jamais de la dire ni de prêcher. Comme on lui conseillait de veiller à sa santé dans le choix de ses nourritures, il se dit certes prêt à obéir mais, partie pour expier sa vie passée, partie pour l'édification du prochain que l'exemple touche plus que la parole, partie parce qu'il y trouvait une plus grande consolation

spirituelle, partie aussi pour ne pas grever par ses dépenses les pauvres auprès desquels, avant tous, il était en mission, il était porté à mener un train de vie modeste et rude.

83. L'erreur de l'hérésie avait contaminé maints habitants de Modène, le Père Sylvestre poussait vivement tels et tels à dénoncer les noms des hérétiques à l'Inquisiteur. Ces cris lui semblaient si propres à garder le troupeau du Seigneur que, aux dires du prédicateur de la cathédrale, ni l'Evêque, ni le Vicaire, ni le Père Sylvestre même ne faisaient autant par leur discours que par ce souci de faire déférer au tribunal susdit les erreurs des hérétiques. Un des notables, homme de piété, écrivit au Père Ignace que la ville presque entière aurait risqué d'être corrompue si lui avaient fait défaut la sollicitude et la charité du P. Sylvestre. Bien que beaucoup d'esprits ne fussent pas mauvais, bien des gens étaient trompés par les hérétiques et imitaient leur hardiesse, jugeant et parlant mal du Siège Apostolique.

84. Deux ou trois des prêtres de Garfagnana vinrent trouver le P. Sylvestre qui les envoya au P. Paschase Broët, Provincial ; ils demandaient qu'on recoure à leur service dans quelque maison de la Compagnie.

85. Quand on l'appelait pour confesser quelque malade, il arrivait que sept ou huit personnes l'attendaient, dont il fallait, bien qu'ils fussent en bonne santé, entendre les confessions dans une maison privée. Plusieurs faisaient une confession générale de toute leur vie. Il se trouva quelqu'un pour prolonger sa confession deux ou trois heures, sans cesser de pleurer très amèrement.

86. Maintes personnes qui, troublées par les hérétiques, s'étaient ralliées à leurs erreurs par ignorance ou par malice, furent éclairées par les prédications du P. Sylvestre, rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique et adhérèrent docilement à la foi.

87. Le Cardinal de Carpi, protecteur de la Compagnie, souhaitait qu'un des Nôtres se rendît à Rhegio et s'efforçât d'aider un couvent de moniales, qui semblait avoir grand besoin de se réformer. Comme le P. Sylvestre en était proche, il fut choisi par le P. Ignace pour assurer cette tâche. Pour éviter que ses amis de Modène ne tentent d'empêcher son départ, le Père Ignace lui imposa cette mission au nom de l'obéissance, y joignant la lettre du Cardinal de Carpi ; il y ajoutait ses instructions. Quinze jours s'étant écoulés pendant lesquels le P. Sylvestre s'employa à mener à bien cette affaire autant que ses moyens le lui permettaient, il lui fut écrit de retourner à Modène.

88. Il partit dans le plus bref délai, se rendit auprès des seigneurs de la ville (ainsi nomme-t-on les magistrats) et y aborda le problème du monastère. Il y expérimenta, écrit-il, la vertu d'un ordre de l'obéissance. De fait, tout ce dont il était chargé auprès des moniales s'accomplit avec force larmes et dévotion, ce que des lettres adressées au Cardinal de Carpi tant par lui-même que par les seigneurs de la ville racontèrent plus en détail pour la gloire de Dieu et la consolation du Cardinal lui-même. Quelques notables de la ville l'entreprirent sur la fondation à Rhegio d'un Collège de la Compagnie : il ne manquait pas de gens pour assurer déjà quelques revenus perpétuels. Mais lui retourna à Modène, au moment prescrit. Comme à son avis tout ce qu'il avait entrepris au nom de l'obéissance avait réussi, il demanda

au Père Ignace qu'il lui commandât toujours en vertu de la sainte obéissance. Il n'avait pas encore fait profession et il était sûr et certain que par humilité il ne le demanderait jamais, mais attendrait qu'on le lui enjoignît au nom de l'obéissance.

89. L'Evêque de Modène faisait un tel cas du Père Sylvestre qu'il voulut se conduire en tout d'après ses ordres et lui demanda d'accepter le voeu qu'il voulait émettre de lui prêter obéissance: il y était poussé, disait-il, par une inspiration intérieure. Certes le P. Sylvestre devait plutôt se soumettre à l'autorité de l'Evêque et il le souhaitait, autant qu'il serait en son pouvoir. Pour témoigner de l'humilité de ce très docte et grave évêque ainsi que de son estime pour le P. Sylvestre, il fallait bien que cela fût dit.

90. Le Vicaire de Parme étant venu à Modène et ayant compris qu'on y parlait d'un Collège de la Compagnie se mit à la brocarder. Mais les habitants de Modène, à qui il débitait des mensonges, l'écartèrent si bien qu'il en eût honte et s'en alla sans autre forme de procès. Et pourtant le P. Sylvestre avait requis jadis, en faveur des prêtres de Parme qu'une sentence fut prononcée contre de semblables détracteurs et le Père Ignace avait offert ses services, non seulement pour ce cas, mais pleinement. Mais on n'eut besoin de rien d'autre que de la seule vérité pour confondre du reste le calomniateur.

91. Au début de cette année, il était déjà question de fonder un Collège à Modène. En raison des guerres, de la cherté des vivres et d'autres bons motifs, on crut bon de ne pas traiter avec la ville elle-même ; pourtant quelques amis privés s'engagèrent à verser cinquante pièces d'or chaque année. Le Cardinal Morone, principal instigateur

de ce projet de collège et qui, bien qu'il eût laissé l'évêché de Modène, s'en était réservé, à titre de pension, une bonne part des revenus, offrit cinquante autres pièces d'or par an. D'autres amis en obtinrent encore cinquante du Duc de Ferrare, qui était aussi Duc de Modène. Bien qu'il ne perçût pas, on l'a dit, les revenus de l'église de Modène intégralement, ni même pour la plus large part, l'Evêque, mû par la bienveillance et la charité dont il entourait la Compagnie, offrait son concours et assigna aux Nôtres le lieu saint dédié à saint Bernardin, auquel une école voisine fut adjointe et où furent aménagées quelques chambres à l'usage des Nôtres.

92. Certains de nos amis se rangeaient parmi les citoyens de premier plan, non moins par leur piété que par leur fortune, ainsi Jean Castelverro, Benoît Charandinus, Hercule Putinus, et, parmi les femmes, Dona Constantia Pallavicini Cortesia. Ils offraient tous leurs services et n'entendaient pas que rien pût manquer aux Nôtres. L'emportait sur les autres, Dona Constantia : elle avait donné une assez forte somme pour le nécessaire et avait ordonné qu'on eût recours à elle pour quelque besoin que ce soit. Non seulement elle avait fourni du mobilier au futur Collège, mais, dotée qu'elle était d'une insigne bonté, elle voulut préparer de ses propres mains tous les lits, avant que les Nôtres ne vinssent à Modène. Certains étaient d'avis qu'il suffisait au début de cinq ou six lits ; elle déclarait avec les amis déjà nommés qu'on pouvait en envoyer dix et que rien ne devait leur manquer.

93. L'Evêque écrivit donc au Père Ignace, en lui demandant ce Collège de la Compagnie. S'il avait attribué ce local, c'était pour que les choses ne traînent pas et il promettait d'en attribuer un autre plus pratique quand l'occasion s'en présenterait.

Comme il devait se mettre en route au mois d'avril pour visiter son diocèse, il chargea le prédicateur de la cathédrale de recommander à la population, du haut de la chaire, le Collège à venir de la Compagnie. C'était un religieux, fort attaché à la Compagnie : il s'acquitta de sa mission avec un très grand empressement. Pour que la maison et tout le nécessaire soient prêts, et que soit tombée la chaleur de l'été, l'ouverture du Collège fut remise à septembre. Ignace préféra envoyer alors tous les Nôtres ensemble, plutôt que d'en faire partir pour Modène quatre ou cinq au mois de mai, et les autres en septembre, comme le souhaitait l'Evêque.

94. Fut choisi pour Recteur du Collège le Père César Aversanus qui, en mission à Gandie, était venu à Rome au début de cette année. Lui fut adjoint le P. Adrien Candidus (Witte) un Belge envoyé de Paris avec Maître François Scipion, lui aussi envoyé à Modène pour s'y charger de la plus haute classe. Ainsi, à la fondation des trois Collèges de Pérouse, Gubbio et Modène, parmi les principaux responsables, il y eut des Nôtres que le Collège de Paris avait dépêchés à Rome. Voyageant donc en pèlerins et rendant service à nombre de gens dans les hopitaux et sur les grandes routes, ils arrivèrent à Pérouse. Ils y trouvèrent bien de la consolation et en donnèrent aux Nôtres. Répartis dans des maisons particulières, ils furent reçus chez des amis à qui leur vertu et leur sens spirituel firent grande impression. A Florence et à Bologne, ils furent affectueusement accueillis par les Nôtres et parvinrent enfin le 24 septembre à Modène. L'Evêque les reçut avec une extrême bienveillance, les retint tous à sa table et les conduisit au nouveau Collège dont ils prirent possession le jour même. Nos amis de Modène chantèrent de joie un Te Deum avec

beaucoup de dévotion ; mais c'est toute la population qui les accueillit avec affection et se félicitait de leur arrivée. L'Evêque leur recommanda de prendre en charge les Converties, dans la mesure où le permettrait la règle de notre Institut : les jeûnes, les prières, les voeux qu'elles avaient faits pour la fondation du Collège, semblaient bien mériter cela. L'Evêque, toujours lui, leur fit cadeau de livres, de vêtements, de blé, de vin, d'argent et autres biens dont besoin était, leur promettant son aide pour l'avenir. Le mobilier de la maison était si soigneusement préparé et si grande la bienveillance de tous en ces débuts du Collège, que le P. César jugeait dangereux cet excès de prospérité !

95. A la joie qu'éprouvèrent nos amis de Modène, et qui fut à coup sûr très grande, se mêla la tristesse de l'ordre adressé au P. Sylvestre de partir pour la Corse. De fait, la république de Gênes, dont la Corse dépend, avait fait savoir au Souverain Pontife que cette province était plongée dans une extrême ignorance des choses nécessaires au salut et dans le péché. Se tournant vers le Père Ignace, le Pontife lui enjoignit d'y envoyer deux prêtres de notre Compagnie, et il expédia au Père Sylvestre un Bref apostolique par lequel il lui commandait de partir, mais aussi lui conférent, ainsi qu'à son compagnon, de très vastes pouvoirs du Siège Apostolique. En même temps que les Pères du Collège de Modène, fut donc envoyé le P. Emmanuel de Montemayor, qui serait le compagnon du P. Sylvestre pour cette mission en Corse. Au même P. Sylvestre le Père Ignace fit tenir une lettre où il lui ordonnait, suite à la décision du Souverain Pontife, de se rendre à Gênes et de là en Corse.

96. Le P. Sylvestre, lui, reçut, tout joyeux, ses lettres d'obédience. Mais ses amis, qui avaient coutume de l'aider dans son travail, firent bien voir, à grand renfort de soupirs et de manentations, combien son départ leur était cruel. Toutefois, en bons serviteurs de Dieu et sachant que plusieurs des Nôtres prendraient la succession du P. Sylvestre, ils finirent par se consoler. Cependant, avant son départ (qui eut lieu le 28 septembre, avec un viatique et des chevaux de l'évêque de Modène, car celui-ci ne souffrit pas que ses amis s'éloignent autrement de la ville), il laissa les Nôtres, chez eux, munis de tout le nécessaire et quitta le P. César qui prêcherait à sa place, avec la faveur de l'évêque. Nos classes furent ouvertes le 26 septembre - toutes choses qui, au moment de partir, procurèrent au P. Sylvestre une grande consolation au point qu'on le voyait mourir à soi. Même de très grand coeur.

97. Pour la rentrée des classes, Maître François Scipion prononça dans notre église un discours en latin. Il y expliquait la pensée de la Compagnie quand elle acceptait de tels Collèges et ses méthodes pour instruire la jeunesse. Il recommandait l'étude des humanités et des arts libéraux et invitait les jeunes à les étudier. L'Evêque était présent ainsi qu'un très grand nombre de chanoines, des nobles et d'autres citoyens. Le discours plut à tel point que l'Evêque regretta que toute la population n'y assistât pas. Les citoyens aussi l'apprécièrent si bien que plusieurs, dont la haine poursuivait les Nôtres, devinrent nos amis et secondèrent nos travaux. L'un d'entre eux, qui n'avait pas un mince crédit, en fut si remué que, pleurant de joie, il déclarait ouvertement que Modène n'était pas digne de notre commerce et de nos études puisqu'elle ne fournissait pas aux Nôtres un cadre plus agréable. Bien que les locaux ne

déplussent pas aux Nôtres, ils étaient modestes, ce dont ni lui ni d'autres ne s'accommodaient.

98. Les élèves furent répartis en quatre classes; autant de maîtres y furent préposés afin d'adapter aux inégales capacités des élèves les leçons et les exercices scolaires. Que ce soit dans l'art de composer ou de prononcer des discours ou pour d'autres exercices, l'on constatait des progrès notables chez les élèves. Parmi eux s'en trouvaient plusieurs d'un talent remarquable et intellectuellement doués. Tant les petits que les aînés se comportaient avec docilité, prudence et modestie. Selon les coutumes des Collèges de la Compagnie, tous se confessaient chaque mois, et certains plus fréquemment. On voyait clairement grandir leur vie spirituelle bien que la jeunesse de Modène fût assez dissolue et habituée aux paroles blessantes, aux jurements et aux imprécations. Ceux qui étaient élevés chez nous s'y refusaient avec horreur et vivaient dans la simplicité et la douceur. On ne les voyait pas se bagarrer entre eux, mais collaborer sincèrement avec leurs maîtres. Les dimanches et jours fériés, ils participaient à la liturgie sacrée et aux sermons, malgré le froid qui ne manquait pas de rigueur. L'on publia, l'on placarda même des règles indiquant aux élèves comment ils devaient se comporter tant à l'école dans leurs exercices littéraires que dans les rues ou à la maison, ainsi que l'on faisait au Collège Romain. S'y ajoutaient règle et méthode pour examiner sa conscience, avant l'heure du sommeil et, au lever, pour prier Dieu et se livrer et consacrer à Lui tout entiers. Tous moyens qui, chez les jeunes, donnaient de la flamme à leur zèle pour la vertu. Quant aux Nôtres, qui dans les classes s'appliquaient à faire progresser autrui, ils s'efforçaient, à la maison, de progresser eux-mêmes et s'occupaient les uns aux lettres latines, les autres également aux lettres grecques. Toutefois

il devint évident qu'une plus longue formation s'imposait, pour ceux-là surtout qu'on enverrait dans de nouveaux Collèges. Certains, de fait, même parmi les plus âgés, causaient pas mal de soucis au Recteur. Le P. Adrien Candidus avait été donné pour adjoint au P. César Aversanensis, mais l'expérience aussi enseigna qu'un tel poste, à la pratique, contribuait plus à briser le nerf de l'obéissance qu'à rendre quelque service au Recteur et à ses sujets.

99. Certes, le fruit particulier que l'on espérait de l'éducation des jeunes était qu'ils exhortent leurs parents à bien vivre et à se confesser plus fréquemment, - ce qu'ils obtenaient - et que leur vertu suscite dans la ville admiration et édification. Les Nôtres ne s'en efforçaient pas moins d'aider dans le Christ la population de Modène par les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et par prédication. Ils le faisaient dans leur propre église où, vu son exiguité, l'auditoire était dense. Lorsqu'on avait omis le sermon qui se donnait à la cathédrale, plusieurs, et notamment des dames de qualité, accouraient à notre chapelle et souvent y recevaient les Sacrements. Comme approchaient les fêtes de Noël, on vint si nombreux se confesser aux Nôtres qu'il n'y eut pas moyen d'y suffire et que beaucoup furent obligés, bien qu'à contre-coeur, de se rendre ailleurs. Dans cette même église, des confessions générales furent entendues pour le plus grand bien des pénitents; à chaque jour de fête, certains communiaient après s'être confessés. Ceux-ci, en en invitant d'autres à la même grâce et en les amenant avec eux, avaient soin de faire partager ce qu'ils avaient d'abord reçu du Seigneur ; et ils y parvenaient ainsi.

100. Mais c'est aussi à l'église des Converties que s'exerçait ce ministère de la confession et de la parole. Le local s'y prêtait, et nombre de gens y allaient, plus même qu'à notre propre église.

101. Les Nôtres se rendaient fréquemment à l'hôpital. Ils veillèrent à ce que, chaque semaine, après la confession, fût donnée l'Eucharistie non seulement aux malades, mais aussi au directeur de la maison et à sa famille qui vaquait au service des pauvres. Plusieurs de nos frères, le dimanche, allaient prêcher pour consoler et instruire tout ce monde. Il s'en trouva parmi les malades qui, ensevelis pour ainsi dire dans l'habitude du péché, ne s'en étaient pas confessés depuis nombre d'années et n'avaient pas songé sérieusement à ce qui touchait le salut de leurs âmes. Ceux que le secours de nos prêtres avait guéris, par la confession, d'une très grave maladie spirituelle, déploraient leur vie passée et décidaient de mener une vie nouvelle selon Dieu. L'un d'entre eux, grièvement blessé, pardonna de grand coeur à ses adversaires. Un autre, tout pourri d'hérésie (et qui, à ses propres yeux, se tenait pour fort sage), dit à l'un de ces Pères, entre les mains de qui il était tombé, reconnaître ses sombres erreurs, avec tant de clarté qu'il était stupéfait d'avoir pu être si aveugle ; il reconnaissait dans le Père l'auteur de son salut après Dieu et enfin, ayant rejeté ses opinions fausses, il tint à se réconcilier avec Dieu par la confession.

102. Ceux qui étaient gardés dans la prison publique recevaient avec grand profit la visite des Nôtres. L'un des Pères les exhorta à se dépouiller du péché et à supporter patiemment leurs misères. Puis il distribua le pain qu'il avait apporté à ceux d'entre eux qui étaient

pauvres. Ceux-ci se confessèrent tous et se pardonnèrent leurs torts l'un à l'autre. Aucun argument ne pouvait amener l'un d'entre eux à pardonner les offenses ; un de nos Pères se jeta à ses pieds et, emporté par un souffle violent de l'Esprit, "Pour l'amour du Christ qui fixé à la croix a pardonné à ses ennemis, toi aussi, lui dit-il, pardonne tout à tes ennemis et Dieu te pardonnera". Soudain, le coeur de cet homme, jusqu'alors dur comme une pierre, s'attendrit, il se mit à crier qu'il pardonnait à tous, qu'il ne voulait plus se venger, mais qu'il supporterait plutôt avec patience toute adversité et offense. Une femme était couverte de haillons et de crasse ; on obtint de l'Evêque que lui soit fourni tout le nécessaire . Tant de zèle et de soin envers ceux qui vivaient à la prison fut si profitable qu'ils se soucièrent tous du salut de leur âme et furent remplis d'une extrême consolation spirituelle dans le Seigneur. Jusqu'au gardien de la prison et à son épouse qui confessèrent leurs fautes. Plusieurs péchés, tenus cachés des années durant, furent, dans cette prison, effacés par la contrition et la pénitence.

103. Le Vicaire de l'Evêque qui témoignait aux Nôtres une grande estime, se confessa à l'un d'entre eux. L'Evêque, qui se comportait envers les Nôtres comme un Père, visitait quelquefois les classes ; y voyant les enfants grandir dans la piété et la vertu, il était pénétré d'une intense joie spirituelle. Dans ses exhortations, il les invitait à l'obéissance envers leurs maîtres et à progresser dans les lettres et les bonnes moeurs. Dans la population, aussi, se répandait par ailleurs de jour en jour l'estime de la Compagnie. Si les meilleurs appréciaient l'institut des Nôtres et leurs oeuvres de charité, il se trouvait aussi des gens pour exercer leur patience, les traiter d'hommes faux qui n'avaient aucune connaissance de l'enseignement. Parmi eux des maîtres d'école qui supportaient mal qu'on leur

enlevât leur gagne-pain, puisque environ cent vingt élèves venaient chez nous. L'aide des Nôtres, disaient-ils, était superflue, quand les maîtres abondaient à Modène ; et ils vitupéraient souvent contre les Nôtres. Mais, se rendant à la vérité, plusieurs en vinrent à de meilleurs sentiments et dispositions. Certains jeunes étaient si insolents que, à la porte même du nouveau Collège, ils se montraient effrontément agressifs et dangereux. Etant venu alors à Modène, le duc de Ferrare s'en rendit compte, et il voulait que les Nôtres s'adressent au gouverneur pour qu'il réprime ces brimades. Le Recteur lui rendit visite et fut reçu affectueusement par le Duc lui-même. C'est alors qu'un de nos amis demanda des subsides pour l'entretien du collège. Le Duc offrit son aide et assigna les cinquante pièces d'or annuelles dont nous avons fait mention ci-dessus.

104. Des parents pressaient les Nôtres d'accueillir les enfants qui ne savaient pas lire. Consulté, le Père Ignace n'approuvait pas que le Collège prît cette charge. Mais si un frère aîné amenait avec lui son frère plus jeune à l'école et faisait son affaire de l'instruire, il serait alors possible, pensait-il, d'accueillir aussi celui qui ne savait pas lire. Ce fut l'avis de l'Evêque, à qui le PèreIgnace avait renvoyé l'affaire.

105. Rien de ferme ni de stable, comme on a pu le voir plus haut, n'avait été fixé, dans le nouveau Collège, pour l'entretien des Nôtres. Certes, la charité de nos amis et surtout celle de l'Evêque et de Dona Constance Pallavicina (qui se comportait comme une mère) y pourvoyaient dans la plupart des cas, mais en fait de livres et de vêtements, les Nôtres n'étaient pas à l'aise, - ce qu'ils supportaient avec bonne humeur.

106. Parmi les étudiants, on en reçut qui avaient été infectés par l'hérésie. Il plaisait fort à l'Evêque qu'ils puissent ainsi progresser à la fois dans les belles lettres et dans la religion catholique. De fait, la doctrine chrétienne qui, selon la coutume de la Compagnie, leur était enseignée, leur donnait l'occasion de revenir de leurs erreurs.

107. L'Evêque souhaitait se faire aider par l'un des Nôtres dans la visite du diocèse. Consulté par le Recteur, le Père Ignace répondit qu'on pouvait accepter cette charge, à deux conditions : la première, que le Recteur jugeât quelqu'un apte à ce travail ; la seconde que le Collège ne souffrît pas de cette absence. Il sembla que l'une et l'autre n'étaient pas remplies ; on n'accepta donc pas cette charge de Visiteur. Dans sa bienveillance l'Evêque le prit en bonne part.

108. Les décisions prises à Rome, cette année, pour le renouveau des études et la promulgation de prières publiques furent soumises à l'Evêque. De tels exercices lui plaisaient fort et il souhaitait qu'on en usât de même à Modène pour inciter les habitants à envoyer leurs fils à l'école. Mais les professeurs n'avaient pas à Modène les mêmes commodités qu'à Rome, et les classes avaient lieu dans l'église même : l'on ne pouvait rien faire sans de graves inconvénients qui troublaient les offices religieux. Cependant, on l'a dit, les enfants faisaient des progrès et apprenaient tant à prier matin et soir qu'à s'adonner aux choses spirituelles.

109. Deux jeunes gens souhaitaient entrer dans la Compagnie. L'on jugea bon de renvoyer l'affaire : il n'était pas possible de les soumettre à probation sur place.

DE LA MISSION EN CORSE
DU PÈRE SYLVESTRE LANDINUS
ET DU PÈRE EMMANUEL DE MONTEMAYOR

110. Comme nous l'avons évoqué ci-dessus, le Pape envoya en Corse ces deux Compagnons comme Visiteurs, pour parer à l'extrême misère spirituelle de cette île : cette misère était grande : depuis soixante ou soixante dix ans, aucun évêque (il y avait pourtant là sept diocèses) n'était entré dans l'île. L'archevêque de Gênes, qui était en même temps Vice-Légat à Bologne, obtint du Souverain Pontife grâce à quelques Cardinaux amis qu'avant de faire voile vers la Corse, les deux Compagnons resteraient pendant un ou deux mois dans le diocèse de Gênes et lui donneraient l'aide d'une visite canonique. Le P. Emmanuel resta donc à Gênes même, et le P. Sylvestre parcourut diverses localités du diocèse ; en un mois qu'il consacra à cette fonction, le Seigneur recueillit par son travail un fruit considérable pour les âmes. Chaque jour il entendait de très nombreuses confessions, et administrait le Sacrement de la sainte Eucharistie. Jusqu'à deux ou trois heures de la nuit, il accueillait les pécheurs, si bien qu'il lui restait à peine le temps de prendre quelque nourriture, et il déclencha une telle fréquentation des Sacrements que certains curés disaient ou écrivaient au Vicaire que c'était cent, et même cent cinquante confessions que le Père entendait chaque semaine, alors que les paroisses dont ils avaient la charge, ne comptaient guère plus de feux. Il fit retirer les pouvoirs curiaux à quelques religieux apostats, dont quatre retournèrent

à leurs Ordres, et dont l'un depuis vingt ans, l'autre même depuis trente ans, s'étaient enfuis de leur Ordre et de leur couvent et exerçaient la charge des âmes. Il trouvait aussi des concubinaires, ou certains totalement ignorants. Enfin les brebis sans pasteur accouraient au Père avec d'autant plus de ferveur qu'elles voyaient bien qu'il recherchait leur salut et non ses propres avantages ; elles le suivaient de lieu en lieu afin d'entendre la parole de Dieu qu'il distribuait deux fois par jour ; et certains lui criaient : "Pourquoi, Père, n'es-tu pas venu plus tôt nous libérer des ténèbres d'une si grande ignorance?" Alors il leur exposait la doctrine du Christ et comme cet exposé plaisait beaucoup au Vicaire, celui-ci prit soin de la faire imprimer.

111. A Rapallo, il trouva un important couvent en plein trouble. Plusieurs religieuses avaient décidé de partir, et cela causait de grands désagréments à tout le monde. Le P. Sylvain leur prêcha trois fois, les confessa toutes et leur donna la communion ; il y eut beaucoup de larmes. Les religieuses vinrent ensuite déposer au pied de l'Abbesse, tout ce qu'elles gardaient malgré la règle, absolument tout. Il n'était plus désormais question entre elles d'autre chose que d'observer ce qu'elles avaient promis. Par la puissance de la main du Très Haut, le trouble se changea en paix abondante, à la grande édification des habitants de Rapallo et en particulier de quelques citoyens génois, procureurs de ce monastère. C'était un couvent de l'Ordre de Sainte Claire. Les religieuses qui cherchaient auparavant à s'en aller furent réconfortées. Elles surmontèrent leurs tentations avec quantité de larmes et une profonde humilité.

112. Dans beaucoup d'églises, le Père fit réparer ce qui était nécessaire, bâtiment, ornements, corporaux, objets du culte. Les "Seigneurs" de Gênes, en voyant ce que l'on écrivait au Vicaire, et en entendant les curés, venus pour s'entretenir avec lui des dispositions prescrites par le P. Sylvestre ou pour acheter des livres qu'il leur avait conseillés, étaient merveilleusement touchés et grandement édifiés. Le P. Sylvestre revint au bout d'un mois de sa visite. Il avait quelquefois passé en route toute la journée et souvent sans rien prendre jusqu'au soir, mais la consolation spirituelle rejaillissait sur le physique. Sa santé était si bonne, il avait de telles forces, qu'il déclarait ne s'être jamais mieux porté. Tandis que le Père Sylvestre parcourait le diocèse, le Père Emmanuel prêchait en ville dans quatre ou cinq églises. Il avait pour auditeurs ceux des "seigneurs" de Gênes à qui on avait confié cette affaire. Le Père en confessa beaucoup qui ensuite disaient au Vicaire leur grande consolation. Il était déjà question de la fondation d'un Collège et tout retard semblait long.

113. Les Pères décidèrent de visiter les trirèmes de Don Antoine Doria, mais ils ne purent monter que sur le vaisseau-amiral. Il y eut beaucoup de confessions. A la suite d'une discussion, un Turc, qui avait eu beaucoup d'aventures, fut touché par la grâce et se convertit. Le P. Emmanuel avait une mauvaise santé : au Collège romain, le surmenage lui avait valu une fatigue habituelle qui lui donnait une fièvre chronique. Il fut éloigné des études pour cette raison et choisi pour l'expédition corse. A Gênes, il retomba malade. Aussitôt qu'il allât mieux, le Vicaire se mit à lui faire visiter, non sans fruit, diverses oeuvres pieuses. Quelques prêtres, ayant à leur tête le P. François de Tortona, s'occupaient aussi de

bonnes oeuvres semblables ; ils se tournèrent vers la Compagnie. Ils désiraient empêcher le départ des Nôtres pour la Corse. Le Vicaire et les Officiaux de Saint Georges firent la même requête.

114. Ils n'obtinrent pas ce qu'ils souhaitaient.
L'intérêt de la Corse et l'ordre du Souverain Pontife étaient pressants. Le 16 novembre, les Nôtres s'embarquèrent pour la Corse. Une mer agitée rendit longue la traversée, d'ordinaire facile. Cette lenteur fut l'occasion de profit spirituel pour plusieurs. Très nombreux furent ceux qui reçurent le secours des Sacrements aux escales de Sestri, Castiglione, Porto Venere, Lerice, Zarzane, Pise et Livourne. Là, ceux de la garnison de la forteresse et une grande partie de la ville reçurent les sacrements. La mer était très mauvaise et on remerciait le Seigneur de cette occasion de prolonger le séjour des Nôtres. On décida et on s'engagea même par-devant notaire à restaurer des églises. Des concubines furent chassées. Aux prêtres et aux laïcs furent laissées des instructions pour vivre honnêtement et bien s'acquitter de leur charge. Ayant enfin embarqué pour la traversée en Corse, une énorme vague brisa pendant la nuit l'antenne du bateau. Le patron se mit à crier de toutes ses forces : nous sommes tous perdus ! Le P. Sylvestre venait alors d'achever le Te Deum. Il avait passé toute la nuit à se préparer à la mort et se disposait à donner l'absolution à tous ceux qui se trouvaient sur le navire. Les vagues balayaient la poupe et la proue. C'est alors que le P. Emmanuel montra son courage. Il enleva son vêtement, monta sur une partie de l'antenne qui pendait dans la mer et, avec l'aide des autres, la retira. C'est ainsi que le Seigneur mena le bateau à l'île de Capraria que le pirate Dragut avait dévastée peu auparavant. Les nobles qui se trouvaient à bord

déclaraient que Dieu les avait sauvés grâce aux Nôtres.

115. Ayant débarqué dans l'île, les Nôtres assurèrent confessions et communions. Beaucoup de personnes furent amenées à se réconcilier. Le gouverneur lui-même et le grand huissier donnèrent le bon exemple aux autres. Tous deux se confessèrent fréquemment aux Nôtres. Quantité d'aumônes furent distribuées aux pauvres. Nombre de gens retournèrent vers leur épouse délaissée. La doctrine chrétienne fut expliquée au peuple. On lui laissa ainsi qu'au clergé un règlement de vie chrétienne. D'autres oeuvres de piété furent également entreprises. On apporta, par exemple, de nombreuses pierres, pour renforcer les murailles, afin d'empêcher les incursions des infidèles. Auparavant, le gouverneur n'avait pas réussi à faire travailler les gens. Ce fut le P. Sylvestre qui, le premier, devant tout le monde, chargea des pierres sur ses épaules. Ce que voyant, hommes et femmes de tous âges l'imitèrent et continuèrent tous les jours.

116. Les Nôtres trouvèrent là une grande ignorance et des églises en ruines. Un prêtre ne savait même pas la formule de consécration et menait avec ses fils la vie militaire. Presque tous marchaient pieds nus, en hiver, à cause de leur pauvreté. Ils couchaient à terre, sur un peu de paille. Parmi eux, un quinquagénaire n'avait jamais mangé de pain. Ils vivotent de quelques petits poissons, cuits seulement à l'eau, puis macérés dans le sel et d'une odeur fort désagréable pour les non habitués. Ils vivent si chastement que beaucoup de jeunes s'abstiennent de rapports conjugaux longtemps après leur mariage et ne parlent même pas à leur femme, tant qu'elle n'est pas entrée chez eux. Partis de Capraria, les Pères arrivèrent finalement en Corse, le 22 décembre, à Bastia. C'est une

importante place où réside le gouverneur de toute l'île. Ils furent accueillis par lui avec grande bienveillance et logés dans le couvent des frères mineurs, dont le ministre se montra très aimable envers ses hôtes. Ce qu'ils firent dans cette île, nous le dirons, s'il plaît à Dieu, l'an prochain.

LES NÔTRES AU CONCILE DE TRENTE

117. Dans les premiers mois de cette année, les Pères Jacques Laynez et Alphonse Salmeron se trouvaient au Concile de Trente. Les protestants n'étaient pas encore arrivés et l'on pensait qu'ils ne viendraient pas. Le Duc Maurice et le Duc de Saxe avaient envoyé des légats à Trente. Ceux-ci présentaient au Concile, pour la venue des docteurs luthériens, des conditions excessives et vraiment inadmissibles. En attendant, comme on avait discuté du Sacrifice de la Messe ainsi que du Sacrement de l'Ordre et que la doctrine était prête avec les décrets, la première session devait se tenir le 21 janvier. Les délégués des protestants demandèrent qu'elle fût retardée, parce qu'ils attendaient la venue imminente de leurs docteurs qui voulaient donner leur avis sur ces questions. Avec les légats de l'Empereur, ils firent en sorte que l'on attende les protestants pendant trente ou quarante jours, pour qu'ils puissent dire leur opinion sur les points débattus. Il ne manquait cependant pas de voix pour estimer qu'il ne fallait pas entendre les

protestants, si auparavant ils ne déclaraient publiquement qu'ils obéiraient aux avis et aux décisions du Concile.

118. Le 23 janvier, on demanda à l'Assemblée des Evêques, au nom du Pape, s'il fallait attribuer au fils du Marquis de Magdebourg, âgé seulement de vingt-deux ans et réputé favorable à l'hérésie, deux églises vacantes, celle de Magdebourg et celle d'Albertstadt. Rien ne fut décidé ce jour-là, les voix étant égales des deux côtés. Mais le lendemain, on compta que les vingt-cinq suffrages des Espagnols étaient défavorables, mais trente-cinq favorables ; on désirait ainsi peut-être attirer les bonnes grâces du Marquis en faveur de la religion catholique. L'affaire ainsi réglée fut transmise au Souverain Pontife, pour qu'il décidât personnellement.

119. Le même 24 janvier l'assemblée des Evêques reçut, dans la matinée, les légats du Duc de Wurtemberg, et l'après-midi, ceux du Duc de Saxe. Tout en s'exprimant d'une manière différente, ce fut la même chanson. Ils disaient que leurs princes, à la demande de l'Empereur, les avaient envoyés à Trente où se tenait, disait-on, une assemblée qui traitait des choses de la foi et qu'on appelait Concile universel. Ils déclaraient que leurs princes avaient promis à l'Empereur d'envoyer leurs docteurs et qu'ils obéiraient à ce qui serait défini à Trente, à condition qu'il y fût tenu un Concile libre, universel et chrétien. Mais cette assemblée, disaient-ils, n'était pas libre parce que les Evêques qui s'y trouvaient étaient liés au Souverain Pontife, par leur serment de fidélité. Elle n'était pas universelle parce que tous les pays n'étaient pas représentés. Elle n'était pas chrétienne, à cause de nombreuses définitions contraires à l'Ecriture Sainte, surtout à propos de la justification.

En conséquence, ils demandaient que l'on désignât des juges, en dehors des Evêques et du Pape, car ceux-ci sont partie prenante ; ils demandaient encore que le Pape, selon qu'il avait été défini par le Concile de Bâle, fût soumis au Concile, en ce qui regarde la définition des dogmes, et en cas de schisme et de réforme personnelle ; et surtout, il fallait définir que le Concile est au-dessus du Pape. Les Würtembergeois présentèrent aussi un livre manuscrit contenant leur propre confession de foi. Si l'on avait un doute sur son interprétation, leur prince enverrait des docteurs, pour l'expliquer et le défendre contre ceux qui penseraient autrement. Voilà, entre autres, ce que proposèrent ces légats.

120. Le lendemain, 25 janvier, eut lieu la séance fixée. Rien ne fut décidé. On fit cependant lecture d'un sauf-conduit très étendu, permettant aux protestants de venir librement pour traiter et discuter des choses de la foi, selon les Saintes Ecritures, la tradition des Apôtres, le "consensus" de l'Eglise, l'autorité des Pères et les Conciles approuvés. Les hérétiques, en effet, ne voulaient traiter que des Ecritures. La séance fut fixée au 19 février. Dans l'intervalle, on discuterait du mariage entre théologiens, afin qu'au jour indiqué fût promulguée la définition du Concile, concernant le mariage, en même temps que le sacrifice de la Messe et le Sacrement de l'Ordre. Ainsi les affaires du Concile étaient-elles retardées de jour en jour. On attendait pendant ce temps le courrier envoyé à l'Empereur ; et l'on craignait qu'il n'y eût, sans le dire, une suspension du Concile. Mais le courrier revint, déclarant au Concile, de la part de l'Empereur, que Sa Majesté ne voulait aucune suspension, que le Concile devait continuer et qu'il fallait répondre aux hérétiques, s'ils arrivaient avant la session. Sinon, l'Empereur

ordonnait que le Concile définisse les points discutés. Rien ne fut cependant décrété le 19 février.

121. Les Nôtres avertirent le Père Ignace que les affaires du Concile traînaient beaucoup. Ne convenait-il pas de demander au Souverain Pontife qu'il permît aux Nôtres de partir ailleurs pour travailler plus utilement, quitte à revenir aussitôt, s'il se passait quelque chose d'important. Le P. Jacques Laynez souffrait encore de la fièvre quarte. Au mois de janvier, ses douleurs reprirent, au point de ruiner sa santé. Les médecins craignirent même pour sa vie. Une grande faiblesse l'obligeait à garder le lit. Il n'obtint cependant pas du légat la permission de quitter Trente. Le légat déclarait qu'il ne pouvait laisser partir les théologiens du Pape, et que, même, s'il le pouvait, il ne donnerait pas la permission au P. Laynez, car il était question de l'arrivée des hérétiques et, s'ils venaient, il faudrait bien désigner un certain nombre de théologiens catholiques pour leur répondre ; or, il voulait que les Nôtres en fissent partie. Le P. Laynez, à ce moment-là, commençait à se rétablir, ce qui faisait encore préciser au légat que si le Père était en dehors de Trente, on devrait le convoquer pour cette tâche.

122. Quand il commença à se lever et à sortir, le P. Laynez rendit visite à de nombreux Prélats, traitant avec eux des affaires générales et de celles concernant la Compagnie. Il enlevait à certains des préventions fausses. A d'autres, il parlait de collèges à fonder, surtout avec l'Evêque de Placentia. Celui-ci désirait sérieusement établir un collège à Placentia et il voulait obtenir, avec l'aide de la Compagnie, elle-même, certaines faveurs du Souverain Pontife et aussi du Prince des Espagnes ; il se déclarait

prêt à construire le collège en moins d'un an. C'était un homme énergique et passionné pour ce qu'il entreprenait, et il avait la réputation d'être toujours disposé à donner plus qu'il n'offrait. Il établirait des collèges, disait-il, non seulement à Placentia, mais aussi dans les cités voisines Trujillo et Caceres qui faisaient partie de son diocèse. Ce projet, on le verra dans la suite, se réalisera bien plus vaste que lui-même ne le prévoyait alors ; mais c'est au Concile que fut conçu ce désir qui se réalisera plus tard. Le P. Laynez aida également le Prélat dans ses affaires spirituelles.

123. L'Evêque de Verdun songeait sérieusement à fonder un collège dans sa ville. Il jugeait pourtant nécessaire d'attendre son retour à Verdun. De même l'Archevêque de Tordesillas désirait fermement un autre collège dans une ville de Sardaigne, appelée communément Sassari. Il écrivit à ce sujet au Père Ignace. Pour obtenir de l'Empereur la permission de fonder un collège à Louvain, on prit soin de ne rien lui demander d'autre que de construire et de fonder ce collège. Le Père Ignace voulut, puisque les occupations du Concile ne l'en empêchaient nullement, que le P. Salmeron se rende à Innsbrück, où l'Empereur Charles se trouvait alors. Il y alla, muni de lettres de nombreuses personnes. Mais il revint bien vite sans avoir rempli sa mission. Parti de Trente le 29 mars, arrivé à Innsbrück le 2 avril, il en était déjà reparti le 4 avril. Le P. Laynez ne fut pas content du retour de son compagnon. Celui-ci aurait dû rester au moins pour entendre les confessions de la Cour, en cette fin de Carême, car on y manquait beaucoup de confesseurs de langue espagnole. L'Empereur n'avait pas le temps de s'occuper de pareilles affaires : rien d'étonnant à cela, car la situation était très difficile pour lui, à cause des guerres qui se préparaient de tous côtés.

124. Le Souverain Pontife avait écrit au Nonce Apostolique au sujet de la même affaire, c'est-à-dire qu'il obtint de l'Empereur la permission de fonder ce collège à Louvain. Et huit jours avant la venue du P. Salmeron, le Nonce avait effectivement parlé à l'Empereur qui avait voulu être informé de certaines choses concernant la Compagnie. Le Nonce lui donna satisfaction. Mais enfin l'Empereur lui fit dire qu'il lui donnerait réponse par l'archevêque d'Arras Granvelle. L'archevêque d'Arras répondit qu'on pouvait écrire ceci au Souverain Pontife au nom de l'Empereur : l'Empereur voulait d'abord savoir de la Cour de Flandre si la Compagnie lui plaisait ou non. Le Nonce transmit cette réponse au Souverain Pontife. Le P. Salmeron voulait poursuivre cette affaire ; il avait apporté au Nonce des lettres des Cardinaux del Monte et Maffei et aussi du légat Crescentius et d'autres personnages qui présidaient au Concile, et des lettres de légats de l'Empereur à l'Evêque d'Arras, et il voulait obtenir que l'Empereur écrivit une lettre à la Reine, sa soeur, en faveur du Collège de Louvain. Mais le moment ne parut pas opportun au Nonce Apostolique de pousser cette affaire : c'était le temps où le Prince Maurice ayant rassemblé une armée avec le roi de France et recevant de celui-ci de quoi payer ses troupes, assiégeait Augsbourg, après avoir occupé plusieurs villes de Germanie. Ni l'Empereur, ni ses ministres ne s'occupaient plus d'autre chose que de ce qui concernait la guerre, et les ambassadeurs des Princes ne pouvaient traiter aucune affaire. Aussi, après avoir bien informé le Nonce Apostolique et son secrétaire de toute l'affaire du Collège et l'avoir prié de la faire avancer, pour qu'en son lieu et temps il pût la traiter, le P. Salmeron revint à Trente. Et, vraiment, alors que l'Empereur était en grand péril de se faire chasser honteusement de toute l'Allemagne, ce n'était guère le moment de traiter avec

lui des affaires comme celle du Collège de Louvain.

125. L'Evêque de Calahorra avait envoyé aux Nôtres, à Trente, un théologien très savant en philosophie et en théologie. Il s'appelait François Marin. Il était attiré vers la Compagnie et fut envoyé à Rome avec un frère.

126. En route pour Innsbrück, à Brescia, le P. Salmeron rencontra le Cardinal de Trente. Il l'informa du motif de son voyage. Le Cardinal désira de plus amples renseignements sur l'institution des collèges. Satisfait de ce qu'il apprit du P. Salmeron, il promit de fonder un Collège à Trente ou à Brescia. Le Cardinal arriva peu de temps après, à Trente, par chaise de poste. Il apportait, disait-on, une lettre patente de l'Empereur, permettant aux Evêques qui le voudraient, de gagner d'autres régions d'Italie. Les Pères Laynez et Salmeron lui parlèrent. En plus de la maison que les Nôtres jugeaient convenable, le Cardinal offrit deux cents florins de rente annuelle, déclarant qu'il donnerait dav antage, mais sans le promettre. Il écrivit au P. Ignace à ce sujet. On attendait de grands avantages de ce Collège mais on ne pouvait, à ce moment, pousser à fond l'affaire. Elle ne progressa donc pas.

127. Au moment où le Prince Maurice s'était emparé de quelques places fortes des Electeurs, ceux de Mayence et de Cologne avaient quitté précipitamment le Concile. Leur venue lui avait beaucoup donné d'animation et leur départ l'affaiblit grandement. Les autres Allemands s'en allèrent également, malgré l'arrivée à Trente des théologiens du Duc de Würtemberg. Parmi eux se trouvait Brenz. Le Duc n'avait pas voulu prendre part au complot contre l'Empereur. La session en présence du légat, qui avait été fixée pour ce jour-là fut remise au début de mai. Le légat de l'Empereur

insistait pour que l'on traite du mariage, mais il n'était plus du tout question de discussion. Le 20 avril parvint à Trente un Bref apostolique, suspendant le Concile. Il ne fut pas tout de suite promulgué car il paraissait préférable aux légats que le Concile lui-même prononçât la suspension. Quant au P. Jacques Laynez, il obtint facilement la permission de s'en aller, à cause de sa fièvre quarte. Il partit en direction de Bassano et de Padoue.

128. L'Assemblée des Evêques se réunit le 24 avril. A l'unanimité on décida la suspension du Concile pour deux ans. Cette durée pourrait être allongée ou abrégée, selon la volonté du Souverain Pontife. Finalement, c'est le 28 avril que le décret de suspension fut promulgué, au cours d'une Session publique : il y avait cinquante-sept suffrages pour ; douze Espagnols votèrent contre ; la promulgation fut donc acquise.

129. Au moment où le Bref apostolique arrivait à Trente, l'Empereur s'appliquait à renforcer les garnisons des places fortes, pour interdire à l'armée du Prince Maurice l'accès du Comté du Tyrol. Le Cardinal de Trente lui envoya mille soldats. L'Empereur était aussi démuni d'argent que de soldats. Les Evêques espagnols lui envoyèrent, l'un mille ducats, un autre deux mille, un autre trois mille, chacun selon ses ressources. Mardones, Préfet de la Maison du Vice-Roi de Naples, était venu de Trente avec deux cent mille écus. On attendait encore un autre subside de Sicile. Mais, le Prince Maurice avec ses confédérés, alléguant la religion et la liberté de la Germanie, traversait Augsburg et Ulm et même les places que l'Empereur avait voulu fortifier, et il se hâtait avec une hostilité manifeste en direction de l'Empereur ; celui-ci s'éloigna bien vite d'Innsbrück et se retira

jusqu'en Carinthie, à Villach. Le Cardinal de Trente avait averti les Prélats espagnols, même avant le départ de l'Empereur, qu'il ne pouvait garantir leur sécurité et qu'il craignait que les Grisons n'arrivent pour les massacrer et pour piller la ville. Comme il précipitait visiblement son propre départ, tous partirent, les uns après les autres.

130. Avant son départ, le 2 mai, le P. Salmeron avait pris congé des Prélats. Il avait compris le vif désir d'un grand nombre d'entre eux, de fonder des Collèges. Ils en avaient aussi exprimé la volonté au Père Laynez. Citons parmi eux, en Espagne - en plus de ceux qui furent déjà nommés - l'Evêque de Léon et celui d'Astorga, en Sardaigne, l'Archevêque de Cagliari; en Sicile, l'Evêque de Syracuse. Le P. Laynez était parti le 21 avril. C'est le 2 mai que le P. Salmeron quitta Trente. Entre-temps, le Cardinal Crescentius, légat du Siège apostolique, fut très malade. Il y eut un léger mieux après la promulgation de la suspension du Concile ; mais le mal empira et le Cardinal mourut.

131. Le P. Laynez s'était rendu de Trente à Bassano. Vargas, légat de l'Empereur, qui était envoyé à Venise, l'avait emmené avec lui et fort bien traité. L'air de cette ville étant excellent, le P. Laynez commença à se rétablir. Il y resta quinze jours. L'une de ses deux fièvres quartes le laissant tranquille, il gagna Padoue, un ou deux jours après le P. Salmeron. Il avait reçu du Père Ignace la réponse de rester où il voudrait pour se reposer et reprendre des forces. Le Père Ignace destinait le P. Salmeron au gouvernement du Collège de Naples. De très fortes chaleurs avaient commencé. Il ne paraissait pas indiqué d'arriver à Naples cet été. Le Père Ignace prescrivit donc à Salmeron d'aller à

Florence, d'y passer l'été en donnant des leçons et en prêchant, et d'arriver vers l'automne à Rome et à Naples. Alors, si le P. Jacques Laynez avait retrouvé sa bonne santé, il viendrait à Florence et pousserait l'affaire du nouveau collège. Pendant qu'il se reposait et qu'il éliminait sa fièvre quarte, le P. Laynez était attentif à orienter vers la Compagnie quelques jeunes qui paraissaient aptes à ce genre de vie.

LE COLLÈGE DE PADOUE

132. Avant l'arrivée des Pères, venant du Concile, le P. Elpide Ugoletti gouvernait les Nôtres à Padoue. Aucun prédicateur, aucun maître n'était là pour attirer les foules et les Nôtres s'appliquaient à leurs études. Pourtant, grâce à eux, certaines personnes, désespérées par de grandes épreuves, reprirent courage et assurance et restèrent ensuite dans les meilleurs rapports avec nous. Un noble Napolitain fut conduit au Collège par l'un des Nôtres qu'il avait connu autrefois. Resté longtemps loin des Sacrements, il se confessa et décida sérieusement de changer de vie. Il serait même volontiers entré dans la Compagnie, mais certaines obligations l'en empêchaient. Six ou sept femmes de mauvaise vie se confessèrent au P. Elpide. Elles eurent un tel regret de leur existence passée qu'elles voulurent entrer tout de suite dans le monastère des Repenties. Comme il n'y avait plus de place, elles rompirent toutefois avec leur vie antérieure et se mirent à mener une vie honnête. Une autre personne, venant d'une maison mal famée,

fut confiée à un excellent homme de Padoue, pour y vivre honnêtement dans sa famille.

133. Un jeune homme de grand talent souhaitait beaucoup se joindre aux Nôtres. Ces derniers estimaient devoir retarder son admission, mais sa pieuse insistance obtint sans tarder la réalisation de son désir.

134. Le P. Elpide apprit qu'en son absence, deux des Nôtres avaient commencé l'étude de la dialectique, sans consulter les autres supérieurs. Pour ce motif, il écarta l'un et l'autre de ce travail.

135. Le Nombre allait croissant de ceux qui se confessaient et communiaient dans notre église. Les Nôtres et les gens du dehors étaient fort consolés de toutes les nouvelles édifiantes reçues de Rome et d'autres lieux où se trouvait la Compagnie, et surtout des Indes. On veilla également à ce que des femmes séparées de leur mari, au grand scandale de la population, se réconcilient et reprennent la vie commune.

136. Le P. Jacques Laynez vint à Padoue dans la première moitié de mai et se mit à envisager l'ouverture des classes. Il écrivit au Père Ignace les raisons pour lesquelles cela lui paraissait important. Ce dernier l'approuva. Le P. Laynez envoya une nouvelle lettre au même Père, au sujet des qualités que devraient avoir les maîtres. Il le fit d'une manière un peu plus recherchée qu'il n'eût fallu, en signant non pas ce que lui-même, mais ce qu'un autre avait écrit. Dans sa réponse, le Père Ignace lui reprocha de chercher certaines qualités rares, qui relèvent plus de la mathématique que de l'esprit pratique de l'action. Je ne passerai pas sous silence que le P. Laynez trouvait

dans les jeunes du Collège de Padoue certaines choses qui ne lui plaisaient pas beaucoup. Alors qu'il n'était pas guéri de sa fièvre quarte et que ce genre de maladie rend assez mélancolique, il se tourmentait de cette situation. Mais ensuite il cessa de s'étonner, déclarant que, d'après son expérience, là où l'on est nombreux, les scories se mêlent à l'or, mais le Seigneur reconnaît les siens. Il estimait que ceux-là seuls constituent la Compagnie.

137. Vers la fin du mois de juin, alors qu'il était guéri de la fièvre quarte, mais non des suites, il reçut une lettre du Père Ignace. Ce dernier lui serait reconnaissant d'accepter la charge de Provincial d'Italie du Nord. Il avait voulu la lui imposer l'année précédente, mais le P. Laynez l'avait évitée à cause de ses occupations au Concile et de sa fièvre, ce qui était bien suffisant. Cette Province avait été confiée au Père Paschase Broët à la fin de l'année passée. Comme on le dira plus loin, le Père Ignace pensait envoyer en France le sus-dit P. Paschase. Puisqu'il voyait le P. Laynez libéré du Concile et de la fièvre quarte, il estimait de nouveau qu'il fallait à présent lui donner cette charge. Le Père Laynez répondit que sa conscience l'obligeait à déclarer au Père Ignace que, plus il considérait la chose, plus il répugnait à cette charge. Il croyait ne pas avoir fait assez de progrès en obéissance pour être capable de gouverner les autres ; et quant à ce qui regarde les informations sur les collèges et les personnes, il pourrait bien les transmettre au Père Ignace sans la charge de Provincial et à ses risques et périls ; n'étant pas guéri des suites de sa fièvre, ce n'est pas sans dommage, pensait-il, qu'il supporterait les inconvénients qui résultent du gouvernement et tout ce qui provient souvent des défauts corporels

ou spirituels de ceux qui gouvernent. Si donc, il restait libre de sa décision (en effet la lettre du Père Ignace ne lui commandait rien), il supplait le Père Ignace de le laisser sa vie durant serviteur de la Compagnie sans obligation de gouverner. Mais le P. Ignace, ayant pris connaissance de ces excuses, lui déclara plus clairement sa pensée et, le 15 juillet, le Père Laynez accepta, comme cela lui était prescrit, la charge de Provincial. A Padoue, il n'y avait pas encore de texte des Constitutions. Il demanda que lui soit envoyé ce qui concernait les règles internes des Collèges. Quand on lui eut envoyé certains textes, ils lui semblèrent si utiles, qu'il se mit à inviter les supérieurs et les inférieurs à les observer.

138. Angelo Suriano, noble vénitien, ayant fait ses voeux, s'était lié à la Compagnie. Il avait non seulement décidé, mais encore promis à Dieu, d'aider les pauvres du Christ dans notre Compagnie, au moyen de ses biens qui s'élevaient à quatre mille ducats. Il tomba malade et les médecins craignaient pour lui une mort imminente. Il semblait au P. André Frusius que la moitié de la somme devait être laissée à ses frères, afin qu'ils ressentent un moindre désagrément. La Compagnie serait aidée par l'autre moitié. Le P. Jacques Laynez pensa différemment. Puisque Angelo lui-même était poussé intérieurement à tout laisser aux pauvres du Christ, il n'en retrancherait pas cette partie pour enrichir davantage ses frères qui étaient d'ailleurs plus riches que lui. La mort étant survenue fit que rien ne pût être changé de ce qui avait été fixé par testament, selon l'avis du P. Frusius.

139. Le Père Ignace venait d'accepter la fondation du Collège germanique. Pour les cours du Collège romain, qui devaient être donnés dans toutes les disciplines, il rappela de Venise le P. André Frusius avec Maître Fulvius Cardulus.

Le P. Laynez suggéra que les prédications du Père Frusius étaient très utiles à Venise ; nul autre ne pourrait le remplacer dans cette fonction, et il ne restait personne qui fût capable de résoudre comme lui les cas de conscience. De plus, le Père André était très bien vu du fondateur. Le P. Ignace fut cependant d'avis qu'il fallait tout sacrifier à l'intérêt de la foi et du Siège Apostolique : le P. Laynez devait amener avec lui, lorsqu'il viendrait à Florence, le P. André ainsi que le Docteur Martin Olave.

140. Comme on l'a dit, ce dernier avait assisté au Concile de Trente. Après la suspension, il était allé à Padoue, avec l'intention bien arrêtée de se donner à la Compagnie. Il avait apporté avec lui quatre caisses de livres. Elles devaient être gardées là, jusqu'à ce qu'elles soient portées à Rome, où lui-même se proposait d'aller après l'été. Comme il avait encore des livres à Louvain, et d'autres à Ingolstadt, il avait décidé que le P. Adriaenssens aurait les premiers et le Collège de Vienne, les autres. Lui-même, avant d'aller à Rome, avait projeté de rendre visite au P. Pierre de Soto, ex-confesseur de l'Empereur Charles, qui venant de Dillingen se trouvait dans une ville proche de la juridiction de l'Evêque de Salzbourg. Il avait souvent fait appel à son amitié. Nos Pères n'approuvaient pas du tout la chose et ne l'empêchaient pas non plus. Mais lorsqu'il fut arrivé à Venise, et qu'il rendit visite, en raison de sa charge, au Cardinal d'Augsbourg et au légat de l'Empereur, il leur parla de ce départ. Ils l'en dissuadèrent fortement. C'est en raison de sa charge et pour être fidèle à sa parole que le docteur Olave avait décidé de partir. Mais il fut ému par l'autorité de ces hommes si influents. Ceux-ci craignaient que le P. Pierre de Soto ne le détournât d'entrer

dans notre Institut. Le docteur Olave resta, et par une lettre confiée à un serviteur, il salua le P. de Soto, lui révélant le projet de son coeur, l'entrée dans la Compagnie. Ce dernier, ainsi qu'il convenait à un serviteur de Dieu aussi grave et pieux loua grandement le projet du docteur Olave, comme étant saint et bon, et l'encouragea. C'est pourquoi le docteur retourna à Padoue. Il vint à Rome au début de l'automne, avec un vif désir de se soumettre à la sainte obéissance. Il fut accompagné jusqu'à Florence par le P. Laynez. Ce dernier, avant de se diriger vers Florence, se rendit d'abord à Bassano et à Trente.

141. Voici pourquoi il s'est rendu à Bassano. Un prêtre fort pieux, Gaspar Gropillus, possédait hors les murs de Bassano, une propriété assez agréable et favorable à la contemplation et au repos, avec une église. Des confrères avaient coutume d'y aller pour se livrer à la pénitence et à la prière. Il offrit ce lieu au P. Jacques Laynez pour l'usage de la Compagnie. L'affaire ayant été traitée avec le Père Ignace et approuvée par lui, les amis de Bassano étaient d'accord pour donner ce lieu à la Compagnie ; mais ils pensaient que quelqu'un de la Compagnie devait s'y rendre pour en prendre possession. C'est ainsi, alors qu'il allait bien mieux et qu'il avait commencé quelques prédications à Padoue, qu'il partit pour Bassano qui est distant de Padoue de vingt-quatre milliaires. Il arriva le 24 août, et le lendemain qui était un dimanche et le surlendemain où l'on célébrait la fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, il prêcha quatre fois au peuple et dans les monastères. Alors, en présence d'un notaire, la propriété fut cédée à la Compagnie. Le P. Laynez recommanda au P. Gaspar qu'en plus des chambres existantes, on en fît d'autres, ainsi qu'un local pour une classe, même si elle ne devait pas commencer cet hiver-là.

142. Le Père se rendit ensuite à Trente et voici le motif de ce voyage. Lorsque le Cardinal de Trente eut écrit au Père Ignace au sujet d'un Collège à fonder à Trente, le Père Ignace ne refusa pas cette offre, mais disait qu'il fallait attendre quelque temps jusqu'à ce que soient prêts des ouvriers capables d'un pareil travail. Il parut bon au P. Laynez qui était assez favorable à ce Collège, d'aller jusqu'à Trente, pour y traiter de l'affaire avec le Cardinal. Effectivement, il le trouva bien disposé, et le Cardinal l'envoya aussitôt voir un bâtiment public de la ville, pour qu'il juge s'il était propre à l'installation d'un Collège. Le P. Laynez était satisfait de la maison, à condition d'y construire une chapelle, à quoi le Cardinal se déclara prêt. Lorsqu'il eut demandé aux magistrats de se réunir pour approuver par leurs suffrages la cession de ce lieu à la Compagnie, ils décidèrent de remercier le Cardinal et la Compagnie de vouloir fonder ce Collège à Trente. Cependant ils promirent de donner non pas ce bâtiment public, mais une autre maison avec jardin et église. Pendant qu'on la préparerait, ils offraient la maison même de la Commune et ne se réservaient que la grande salle pour leurs assemblées. D'autre part, le Cardinal, lui aussi, voulut donner une autre maison, dépendant d'une abbaye, et que le P. Laynez lui avait indiquée. En ce qui concerne les revenus, il appliquait pour le moment deux cents pièces d'or par an, promettant d'augmenter plus tard ces revenus. Il ajoutait qu'autrefois, parce qu'il y avait de bons maîtres à Trente, les étudiants de divers lieux d'Italie et de Germanie avaient coutume d'y venir nombreux ; lui-même enverrait ses neveux dans ces classes et il écrirait aux nobles du Tyrol pour qu'ils y envoient leurs fils. Lui-même désirait l'aide de la Compagnie dans les affaires spirituelles. Telle était la situation. Laynez partit et il avertit

Ignace par lettres : plus vite le Collège serait ouvert, plus le Cardinal lui serait reconnaissant.

143. Alors que le Cardinal d'Augsbourg passait à Padoue, il déclara aux Nôtres que si le Seigneur le ramenait à Augsbourg (car il se rendait à Rome), il y installerait sûrement un Collège de la Compagnie. Le P. Laynez lui demanda entretemps que lors de son passage à Ferrare et à Florence, il recommande aux Ducs de développer les Collèges qui s'y trouvaient déjà. Le Cardinal assura qu'il le ferait.

144. Lorsque vers l'automne Ignace envoya des maîtres de Rome à Padoue, les Nôtres avaient déjà préparé deux classes et commençaient à en préparer une troisième. On envoya donc de Rome non seulement trois maîtres, dont le premier était le P. Eleuthère Pontanus, mais encore un ministre qui aiderait le P. Elpide, dont la santé était chancelante, dans le gouvernement du Collège. C'était le P. Baptiste Tavono, qui plus tard lui succéda dans la charge de recteur. A l'ouverture des classes, au mois de septembre, il n'y eût d'abord que des enfants qui avaient fait peu de progrès en lettres et le P. Eleuthère ne put rien expliquer les premiers jours. Pour les deux classes inférieures il y eut peu d'enfants pour s'instruire des rudiments de la grammaire et certains savaient à peine lire. Peu à peu cependant, ce qui se faisait là fut connu et apprécié du public, et le nombre des élèves augmenta avec leur science. C'est ainsi que trois classes débutèrent et avant la fin de cette année, comme plus de cent trente élèves venaient au collège, il parut nécessaire d'ajouter une quatrième classe. Cependant, on écrivit de Rome de ne pas accepter d'enfants qui ne sachent lire et écrire correctement, et de faire en sorte qu'au moins cette troisième classe soit bien organisée.

145. Les élèves commençaient à faire des progrès, non seulement en lettres, mais encore en connaissances religieuses. On leur donnait cet enseignement le dimanche, (beaucoup ignoraient les choses nécessaires à leur salut); cela édifiait grandement les parents. Dans leur manière de vivre, les enfants firent des progrès considérables. On n'entendait rien que de modeste de la part des élèves qui usaient d'habitude d'une assez grande liberté. Quelques-uns parmi eux qui étaient bien doués, invitaient leurs amis à venir en classe, et l'on constata en eux un profond changement. Le P. Elpide s'était chargé de l'explication de la doctrine chrétienne. Les Nôtres exhortaient seulement à la confession mensuelle, suivant l'usage des Collèges ; mais quelques-uns désiraient se confesser plus souvent. Les candidats à la Compagnie ne manquaient pas. Une chose édifiait beaucoup la cité, alors que l'amour de l'argent régnait en ces lieux : c'est que les Nôtres n'acceptaient absolument aucune rétribution pour ce travail d'enseignement ou pour les autres ministères. Quelques-uns disaient qu'on ne pouvait fonder aucune oeuvre plus utile à la gloire de Dieu et au profit de la jeunesse.

146. A cause de leurs fils, les parents venaient se confesser chez les Nôtres. Et comme il arrive d'ordinaire, on s'invita les uns les autres ; le nombre des pénitents augmenta. Certains ne s'étaient pas confessés depuis de longues années. D'autres qui habitaient très loin, mais étaient venus cependant au Collège pour se confesser, affirmaient que toutes leurs fatigues s'étaient envolées, tandis qu'ils se confessaient. Certains passèrent d'un affreux état de vices à une vie honnête.

147. Le P. Baptiste Tavono allait à l'hôpital et y confessa quelques personnes. L'un de ses pénitents forma le projet de se retirer du monde et d'entrer en religion et lui confia son projet en pleurant. D'autres, plongés dans de grandes afflictions furent consolés par les sacrements et les religieux entretiens du Père.

148. Une femme, séparée de son mari, avait mené depuis huit ans une vie honteuse dans une maison close. On veilla à ce qu'elle se réconciliât avec son mari après que tous les deux avaient fait une confession générale. Il arriva qu'une femme, venue pour recommander son fils aux Nôtres, fut invitée à une vie digne de la religion chrétienne. Elle ne voulut pas s'en aller avant d'avoir avoué ses péchés ; ce à quoi elle n'avait même pas pensé auparavant, alors qu'elle avait grand besoin d'aide spirituelle.

149. Le Père Ignace avait demandé au Recteur du Collège de Padoue de suivre les prescriptions du médecin, en ce qui concerne la nourriture et le vêtement des Nôtres. Le Recteur répondit que c'était impossible, car on ne pouvait payer comptant et on était obligé d'accepter les viandes que le boucher donnait, non pas selon le besoin des Nôtres, mais selon son humeur. D'ailleurs, les Nôtres souffraient aussi bien du manque de vêtements que de nourriture. En effet, la pauvreté du fondateur vivant, jointe à la charité, ne permettait pas autre chose.

150. L'expérience montra que les candidats admis dans la Compagnie, en dehors de Rome et de la maison romaine, n'étaient pas examinés comme il l'aurait fallu. Il semblait donc nécessaire d'envoyer un examen romain à Padoue ou bien de n'y admettre personne.

LE COLLÈGE DE VENISE

151. Cette année, le P. André Frusius gouverna notre Collège de Venise, pendant huit ou neuf mois. Avec lui il y avait dix prêtres et professeurs. Chacun s'appliquait à son travail soit d'enseigner, soit d'étudier, pour la grande édification des gens du dehors. L'école comptait plus de cent quarante élèves, répartis en quatre classes. La plus haute était une classe d'Humanités, et les auditeurs n'étaient pas capables d'aller plus loin. On ne faisait pas de grec. Sur les instances de leurs parents, certains élèves avaient été admis, qui ne savaient ni lire ni écrire correctement. Comme cette ville est plus encline, par tradition, au commerce qu'aux études, il semblait déjà admirable que beaucoup d'élèves fissent deux ou trois milliaires pour venir au collège. Le Père César Helmi expliquait la doctrine chrétienne aux élèves tous les vendredis.

152. Les élèves faisaient des progrès dans leurs études et dans leur vie personnelle. Ceux qui les avaient connus auparavant s'étonnaient lorsqu'ils les voyaient mener une vie vertueuse, assister pieusement à la messe quotidienne, s'approcher des sacrements tous les mois (et quelques-uns plus souvent-). Beaucoup de parents désiraient cependant employer le travail de leurs fils à autre chose ; ils les retirèrent en grand nombre des études. C'est pourquoi les résultats ne correspondaient pas aux espérances des Nôtres. Les partants étaient remplacés par d'autres, mais les effectifs

n'augmentaient guère. La jalousie des autres maîtres d'écoles prit fin, ou presque, lorsqu'ils comprirent que les Nôtres ne recevaient aucune rétribution de leurs élèves. Même les enfants que l'on avait retirés des études paraissaient garder de leur bonne éducation antérieure le goût des pratiques religieuses, et ce fut pour les Nôtres un grand motif de consolation.

153. Le P. André Frusius prêchait tous les dimanches et jours de fête. Son auditoire, très assidu, était surtout composé de notables. Ils se montraient généreux à faire les aumônes que les prédicateurs avaient coutume de recommander. Des gens s'étonnaient de voir tant de monde se réunir en cet endroit si éloigné des quartiers fréquentés de la ville. Le dimanche, le P. César Helmi expliquait le catéchisme, sous forme de prédication. Il pensait peu réussir dans cette tâche, mais il ne descendait jamais de chaire sans trouver quelques pénitents, touchés par la parole de Dieu. Il allait avec un autre Père porter - non sans fruits - la parole de Dieu à des couvents de religieuses. Un jour qu'un de nos Prêtres avait prêché aux Repenties qui possèdent là un grand monastère, les religieuses elles-mêmes et les nombreux séculiers qui assistaient à la cérémonie, demandèrent par leurs gémissements au cours de la prédication et ensuite par leurs prières, qu'il continue ce ministère, attestant ainsi avec quel goût spirituel on l'écoutait.

154. Les résultats spirituels étaient surtout sensibles par le grand nombre des confessions et des communions. Beaucoup d'âmes furent arrachées à l'emprise du démon. Dix ou douze hérétiques, entre autres, pris dans les funestes pièges du démon, furent - grâce à Dieu - ramenés sur le chemin du salut. Certains en étaient arrivés à un tel

aveuglement d'esprit, avec la dépravation des moeurs qui accompagne ordinairement les hérésies de ce temps. (Les convertis l'attestaient et l'affirmaient aussi de ceux qu'ils connaissaient). Ils ne se contentaient pas des erreurs communes aux Luthériens, mais l'un affirmait que l'âme était mortelle, qu'il n'existait pas d'esprits ; un autre disait qu'il n'y avait pas de gens possédés par des esprits. Quelqu'un d'une autre province et qui était dans le doute vint à Venise et consulta un moine pour savoir s'il devait adorer l'Eucharistie. Il lui fut répondu que ce serait de l'idolâtrie.

155. Ceux-ci représentaient quelques-unes des préoccupations du P. André. Un plus grand souci lui fut donné par un anabaptiste qui niait la divinité du Christ, la virginité de sa bienheureuse Mère, affirmant aussi que les démons ne sont pas autre chose que "la prudence de la chair" (St. Paul). Il n'admettait aucune pratique extérieure, pas même le signe de la croix. Cet homme très obstiné était détenu dans la prison publique et considérait qu'il ne devait même pas craindre d'être brûlé. Etant tombé malade, il fournit une caution et sortit de prison pour se soigner. Les Nôtres, et surtout le P. André, lui parlèrent assez souvent. Convaincu de ses erreurs, il paraissait les reconnaître. Lorsqu'on le quitta, il était décidé à abjurer ses hérésies. Mais lorsque peu après les Nôtres allèrent le voir, voulant le confirmer dans sa résolution, ils le trouvèrent plus que jamais mal disposé, se plaignant que les Nôtres combattent ses propres croyances. Il déclara que cette nuit-là, il avait vu Dieu qui le menaçait et l'effrayait violemment, parce qu'il avait délaissé la vérité à cause des paroles des Nôtres. Il disait qu'il ne voulait plus entendre ni voir les Nôtres, mais s'exposer à la mort, si cruelle qu'elle fût. Le diable avait ainsi séduit

ce malheureux, mais il plut à la divine bonté de l'arracher à son pouvoir. A son obstination, le P. André opposa le désir constant de le sauver. Il ne le quitta que lorsqu'il eut obtenu ce qu' il souhaitait : qu'il abjurât publiquement ses erreurs, à la grande édification des assistants. Plusieurs femmes, également atteintes par les erreurs, écoutèrent les appels du P. André et rentrèrent dans l'Eglise.

156. Un homme de rang élevé avait vécu de longues années avec une concubine. Se trouvant en danger de mort, il fut ému par l'exhortation de l'un des Nôtres, et la renvoya, ne s'occupant plus que du salut de son âme, même dans ses autres affaires. Il se confessa avec grande contrition. Un autre, d'un rang encore plus élevé, fit une confession générale et montra les richesses de la miséricorde de Dieu, de sa longanimité et en même temps de sa justice. Car Dieu permit qu'il fût accablé de très pénibles persécutions et de fausses calomnies, pour expier ses autres péchés, cachés aux yeux du monde mais très graves devant Dieu. La vie d'un autre homme et non de moindre importance, stupéfia son confesseur. Voulant faire une confession générale, on lui conseilla de lire quelques opuscules qui aident à s'y préparer. Les ayant lus, il revint en se moquant de l'ignorance de leurs auteurs et de leur peu de connaissance des péchés. Il fit voir effectivement qu'il en avait commis plus que ceux-ci n'avaient écrit et qu'ils n'avaient pas dû écrire. Ceci montre assez la tyrannie du diable et sa fourberie à l'égard de ceux qui lui donnent libre accès et cela manifeste bien plus encore la bonté de Dieu qui ramena son âme de l'entière corruption du coeur et de l'esprit à l'authentique connaissance de la vérité et au changement de vie. Parmi ceux qui furent réconciliés avec Dieu par ce sacrement, il y en eut qui ne s'étaient pas confessés depuis dix ou quinze ans et même davantage.

157. Quelques cas très difficiles de mariage trouvèrent une solution grâce aux Nôtres. Des cas d'usure très subtile furent élucidés, après examen, et des âmes furent arrachées à leurs pièges. Quelques nobles des cités soumises à la République de Venise furent envoyés chez les Nôtres à Venise et trouvèrent ce qu'ils cherchaient, le repos de leur conscience. Plusieurs prêtres, aidés par les conseils des Nôtres et la confession, se mirent à veiller à leur salut et à celui des âmes qui leur étaient confiées, en édifiant tout le monde.

158. Quelques femmes débauchées, que la confession fit sortir d'une vie honteuse, entrèrent dans le monastère des Repenties. D'autres, pendant qu'on s'appliquait à les réconcilier, menaient en attendant, une vie honnête. Un jeune religieux, sorti de son monastère, voulut y rentrer, mais ne fut pas accepté. Il fut invité à entrer dans un couvent plus sévère puisqu'il avait mené auparavant une vie dépravée. Pour retirer du danger moral deux ou trois hommes, on prit soin de leur faire épouser celles d'où venait le danger, bien que cela leur parût désavantage.

159. Les détenus de la prison furent invités à se confesser. Comme les Nôtres ne purent alors les entendre, ils veillèrent, grâce à quelques notables, à ce que les confesseurs ne leur manquent pas. Certains prisonniers avaient été réduits auparavant à un tel état de désespoir qu'ils niaient la divine providence ou s'en moquaient. Cependant, avant que les Nôtres ne les quittent, ils promirent de se confesser. Quelques malades furent préparés chez eux, par la confession, à bien mourir. L'un de nos prêtres, ayant engagé un malade à se réconcilier, celui-ci comprit qu'il avait besoin d'une confession générale de toute sa vie, comme s'il ne

s'était jamais confessé. Les Nôtres protégèrent quelques jeunes filles en les conduisant en un lieu où elles seraient à l'abri de graves dangers. Un juif instruit par les Nôtres reçut le baptême. Quelqu'un avait apostasié chez les Turcs et passé seize années chez eux ; il fut réconcilié avec l'Eglise par la confession ; sa femme et sa fille venues avec lui à Venise reçurent le baptême. Lorsque par la suite deux navires de Turcs et de Sarrasins firent escale à Venise, plusieurs d'entre eux - assez nombreux - furent amenés à la foi chrétienne ; d'autres qui avaient renié la foi et qui vivaient avec ces Sarrasins furent ramenés au sein de l'Eglise. Dans cette affaire, la charité de Dom André Lipomani, Prieur de la Très Sainte Trinité, fit beaucoup. Il avait l'habitude de recevoir chez lui de ces gens. Notre frère Jean-Baptiste, Juif converti, admis dans la Compagnie l'année dernière, versé dans la langue de ces étrangers, se montrait l'instrument de la divine providence pour les conversions de ce genre.

160. Beaucoup d'hommes et de femmes qui étaient dans de grandes épreuves, furent conduits chez les Nôtres. Ils furent libérés de leurs troubles par le Seigneur et retrouvèrent la paix de l'âme. Certains se mirent à recevoir fréquemment les sacrements chez les Nôtres. Entre épouses et maris, entre d'autres parents, qui étaient brouillés, la paix fut rétablie. Après avoir goûté le bon esprit du Seigneur, quelque temps, deux ou trois femmes étaient retombées dans de nombreux péchés ; elles se remirent à leur piété d'autrefois. Une femme était exaspérée par ses enfants ; on craignit même qu'elle ne se précipitât dans la mer, comme elle l'avait déjà essayé. Conduite chez les Nôtres, elle trouva la paix de l'âme par la confession et la garda en s'approchant souvent des sacrements.

161. Parmi beaucoup de femmes aidées par le Seigneur, grâce aux Nôtres, il y eut une jeune fille en âge de se marier et cherchant un époux. Après s'être confessée aux Nôtres, elle rejeta le voile dont les jeunes filles nubiles se couvrent à Venise. Elle s'approchait avec grande ferveur des sacrements, deux fois par semaine, jusqu'au moment où elle fut admise dans un monastère.

162. Deux hommes se détestaient, se haïssaient à mort. Ils furent conduits chez les Nôtres. Avant de se confesser, ils affirmaient que rien ne pourrait leur être demandé de plus difficile que de se réconcilier, bien plus que ce serait impossible. Il arriva cependant, grâce à Dieu, après la confession, que sur la place Saint Marc, devant une très grande foule étonnée, ils se demandèrent pardon l'un à l'autre et qu'ensuite ils vinrent se confesser et communier ensemble.

163. Un prêtre menait une vie dissolue. Il affirmait que les Messes étaient de l'idolâtrie et que les autres mystères et les sacrements n'étaient rien. Il fut convaincu, grâce à Dieu, après une discussion avec le P. André Frusius et revint à une une saine compréhension. Il confessa ses péchés et s'en alla absous.

164. Les pénitents accordaient tant de confiance à leurs confesseurs, que - même exhortés une seule fois par eux - ils n'épargnaient aucun effort, ni aucun sacrifice pour conduire d'autres sur le chemin du salut. Ils amenaient aux Nôtres beaucoup d'hommes ou de femmes dont le salut était en danger, pour les réconcilier avec le Christ. Ils veillaient ensuite sur eux, de diverses manières, en les aidant à entrer dans un monastère ou à mener une vie digne de chrétiens.

165. Parmi les élèves de nos classes, celui-ci entrait en religion, cet autre désirait entrer. Cinq ou six d'entre eux souhaitaient être admis dans notre Compagnie, et même plusieurs en dehors des élèves. Les Nôtres estimaient cependant qu'il fallait progresser lentement, surtout parce que, dans cette ville, ceux qui étaient animés de tels désirs étaient peu avancés dans les études. Il fallait parfois confesser tard dans la nuit, mais le grand stimulant des travaux était le sérieux de ces retours vers le Seigneur. Parmi ces pénitents, certains promettaient de se confesser tous les deux mois, d'autres une fois par mois ou chaque semaine. Ainsi était comblé le retard de très nombreuses années. Il arrivait parfois qu'ils avouent des péchés cachés pendant toute la jeunesse, ce qui nécessitait une confession générale de toute la vie. Beaucoup de gens trompés par le démon et ses divers artifices, et d'autres tourmentés par lui, revinrent au Christ.

166. Remarquable fut la conversion d'une femme. Pendant de très nombreuses années elle s'était vautrée dans des péchés très graves. Elle faisait semblant de se confesser, pour obéir à ses proches ou pour pouvoir mieux tromper, et cependant elle n'avouait pas ses péchés. Arrivant donc chez notre confesseur, dans cet esprit, elle fut tellement bouleversée par le Seigneur, qu'elle avoua avec force larmes, les péchés de toute sa vie, qu'elle n'avait jamais confessés et reçut alors sincèrement et humblement les sacrements qu'elle avait reçus trois fois l'an, d'une manière très indigne, par une abominable tromperie. Il en arriva presque tout autant à quelqu'un d'autre. Assurément, un très grand nombre de bienfaits - il serait trop long de les passer en revue - étaient accordés par le Seigneur à des gens de l'un et de l'autre sexe, grâce au ministère de la confession. Il y eut une

femme contaminée par les erreurs des manichéens, elle en fut libérée. Une autre, mariée et vivant depuis trente ans en état d'adultère, fut rappelée sur le chemin du salut. Bref, le Seigneur se montra vraiment admirable de patience et de miséricorde, par le moyen de ces sacrements.

167. La bienveillance du Seigneur Prieur à notre égard était tout à fait paternelle et les Nôtres lui témoignaient une obéissance filiale. Chez les notables et les dames et même dans le peuple, il y avait grande estime et dévotion à l'égard des Nôtres. Quelques-uns proclamaient qu'ils n'avaient trouvé de consolation spirituelle ni une manière de bien vivre, qu'après leur première confession chez les Nôtres. Beaucoup se confiaient entièrement à leur conseil pour être guidés sur le chemin du Seigneur ; ils les suppliaient de ne pas les repousser. Et lorsqu'ils voyaient que les Nôtres n'acceptaient pas les cadeaux offerts, c'était un grand motif d'étonnement et d'édification.

168. A la fin de sa prédication, un moine de l'ordre des Mineurs, connu comme l'un des meilleurs prédicateurs de l'Avent, indiqua à ses auditeurs ceux qu'ils pourraient suivre le plus sûrement pour pratiquer une religion authentique, et déclara publiquement et franchement qu'il ne connaissait rien de préférable ni même de comparable à la Compagnie de Jésus, et il l'exalta avec force louanges, affirmant qu'il la connaissait familièrement.

169. Au début de cette année, le P. André Frusius annonça dans un sermon à la population l'établissement des classes , et à la grande édification de l'assistance, Don Prieur donna pour cela et pour le logement des Nôtres, cette partie de la maison qu'il avait décidé et promis de céder.

170. Le P. Frusius envoya également à Rome des règles de langue hébraïque que le professeur de cette matière lui avait demandées. Il rédigea lui-même, à l'usage des élèves externes quelques instructions qui leur furent très utiles, car elles étaient faites pour promouvoir la piété, la modestie et les études même auxquelles ils se livraient.

171. Dans les premiers mois de cette année, le P. Frusius comprit que le travail du P. André Galvanelli et de Maître Fulvius Cardulus était plus nécessaire à Bologne qu'à Venise ; et bien que le Père Ignace lui ait laissé le soin d'en décider, il les envoya cependant à Bologne.

172. Du Concile de Trente où ils se trouvaient alors, les Pères Laynez et Salmeron envoyèrent au P. André Frusius une partie du livre de Philon le Juif, faisant mention de la première institution des Chrétiens et de beaucoup d'autres questions, favorables à la doctrine catholique contre les luthériens. Il le traduisit en latin, comme on le lui demandait.

173. Il veilla à se faire remettre les livres des hérétiques ou les livres suspects pour qu'ils ne nuisent pas à ceux qui les gardaient chez eux. Il s'employa à faire faire de nombreuses restitutions qui paraissaient nécessaires. Bien qu'il fût assez réservé pour admettre dans la Compagnie ceux qui le demandaient, le Père Ignace voulut cependant être consulté avant qu'ils ne soient reçus.

174. Au mois de juillet, Angelus Soriano était arrivé à Venise, pour saluer ses frères selon la chair, avant leur départ pour Vienne chez le roi des Romains. Son frère aîné devait être

être légat de sa république. Après leur départ, il retomba dans la maladie dont il s'était remis tant bien que mal. Il ne fut pas à propos de le conduire à Padoue chez les Nôtres ou au Collège de Venise afin de ne pas devancer l'instant de son décès. Il s'en alla doucement vers le Seigneur, en présence des Nôtres et leur apporta une occasion de consolation plutôt que de tristesse. On l'entendit plusieurs fois en confession et on le munit du viatique. Ayant reçu l'extrême onction, il quitta cette vie en édifiant chacun. La donation de tous ses biens qu'il avait faite à la Compagnie ne fut pas acceptée. Néanmoins, dans le testament qu'il rédigea, il légua cinq cents pièces d'or pour équiper les classes du Collège de Padoue, et quinze cents pour être remises au Préposé Général de notre Compagnie qui les utiliserait en oeuvres de piété et de réparation, comme il le jugerait bon selon sa conscience. Mais il laissait également à ses frères cinq cents pièces d'or, pour payer quelques dettes et avec cette clause leur léguait tout ce qu'il possédait.

175. Quatre ou six Turcs que les Nôtres avaient amenés au baptême, et autant d'apostats convertis, vinrent à Rome ; les Nôtres écrivirent au Père Ignace, afin qu'il aidât de ses conseils et de son assistance ces plantes encore fragiles.

176. Lorsque le P. André Frusius revint de Venise, le 17 septembre, il amena avec lui Jean-Baptiste, juif converti. Lui-même venait très volontiers à Rome, mais il laissait à Venise beaucoup de personnes qui acceptaient avec peine son départ. Lorsqu'il leur fit son dernier sermon, il se surpassa en quelque sorte lui-même et les auditeurs ne pouvaient tarir d'éloges à son sujet. Celui qui, parmi tous, ressentit plus douloureusement son départ, ce fut Don Prieur lui-même. Il pleura,

écrit-il, abandonné sans consolation. Mais il comprit avec les autres, en vrais serviteurs de Dieu, que la divine volonté leur avait été manifestée par le Père Ignace. Ils acceptèrent tout finalement avec tranquillité et patience.

177. Il avait semblé nécessaire que le Cardinal Maffei, en tant que secrétaire du Souverain Pontife, écrive à Don Prieur, en demandant le P. André pour la fondation du Collège Germanique. Cela avait peu impressionné le Prieur qui avait décidé d'écrire de nouveau pour se défendre. Cependant une lettre personnelle du Père Ignace lui inspira la crainte d'empêcher une plus grande gloire et un plus grand service de Dieu, si bien qu'il permit au P. André, absolument et sans réserve, de s'en aller. Il déclarait cependant dans ses discours que l'Eglise de Venise subirait un dommage, ainsi que les classes récemment fondées et les nombreuses oeuvres de piété.

178. Il demanda, pour prêcher, le P. Jérôme Otello, mais il ne l'obtint pas car il avait paru plus utile à la gloire de Dieu de l'envoyer en Sicile. La charité du Prieur prit encore cela en bonne part. Comme le P. André s'occupait du Collège de Padoue en même temps que de celui de Venise, il se rendit à Padoue, avant son départ. Il régla la question des classes et laissa le P. Elpide comme Supérieur, avec le P. Baptiste Tavono comme ministre. A Venise, il laissa le P. César Helmi comme Supérieur. Lors de sa visite au Collège de Venise, le P. Jacques Laynez, Provincial, l'avait jugé capable d'occuper cette charge.

DE LA MAISON DE BASSANO

179. Cette propriété, dont on a déjà parlé, fut donnée à la Compagnie par le prêtre Gaspar Gropillus. Il y avait vécu quelque temps sous la direction d'un ermite, frère Antoine. A la mort de ce dernier, Gropillus voulut céder ce lieu à la Compagnie et se soumettre à son obéissance. Il y avait également un brave homme qui, vêtu d'un habit d'ermite, avait jadis servi frère Antoine et ses compagnons, et allait mendier en ville. Il conserva sa place et sa fonction, mais sans l'habit d'ermite et sans être admis, comme le P. Gaspar sous l'obédience de la Compagnie. Le troisième était un garçon gardé par charité et que l'on formait. Un de nos malades leur fut adjoint. Ils étaient donc quatre à demeurer là après que la Compagnie eût accepté cette propriété, plutôt comme une maison de repos que come un collège. Le P. Laynez, Provincial, avait prescrit de faire quelques chambres, ce qui se fit peu à peu.

180. Cependant, ce bon prêtre, P. Gaspar Gropillus, confessait tous les mois la trentaine d'hommes d'une confrérie. Ils s'adonnaient en ce lieu à des exercices de piété et communiaient dans cette église ou dans la paroisse. Le dimanche, le même P. Gaspar allait en ville. Aux environs de midi, il faisait une exhortation au peuple. Il enseignait la doctrine chrétienne aux enfants. Les plus âgés assistaient au catéchisme et au sermon. De retour chez lui, après l'office des vêpres, il exhortait les confrères qui passaient tout le dimanche en

prières, lectures pieuses, exhortations et flagellations.

181. Les jours de semaine, il s'occupait de sa maison, la rendant plus agréable et plus pratique. Par des aumônes, en deux ou trois semaines, il constituait sa réserve de blé et de vin pour toute l'année. Il achetait le reste en vendant les produits de la propriété, surtout le miel et la cire de ses abeilles. Il pouvait ainsi nourrir quatre personnes. Quelques-uns des Nôtres allaient là pour se détendre ou bien en convalescence. Le P. Docteur Olave, par exemple, avant d'aller à Rome vint là et observa avec édification ce qui s'y faisait. Ceux qui venaient de Germanie ou qui s'y rendaient en venant d'Italie, y trouvaient à loger. On les accueillait avec charité.

182. Le nombre augmentait de ceux qui écoutaient les sermons. Il eût été bien plus grand si la demande de l'archiprêtre de Bassano et du P. Gaspar se fût réalisée, à savoir que le P. Jérôme Otello ou un autre prédicateur aurait pu y être envoyé. D'autres oeuvres de piété étaient entreprises par le même prêtre. Le Père Ignace lui écrivit de nouveau pour qu'il améliore l'installation : ceux qui seraient envoyés pourraient mieux se livrer au service de Dieu ; mais il pensait que cette année il ne pourrait envoyer personne. Cependant, ce simple espoir et cette lettre donnèrent grande consolation au P. Gaspar. On verra par la suite ce qui advint de cette propriété.

LE COLLÈGE DE FERRARE

183. Le même règlement que l'année précédente était suivi dans les classes de Ferrare. Les résultats scolaires furent plus abondants. En plus des progrès en lettres de nos scolastiques, le nombre des élèves externes augmenta, atteignant cent cinquante. Il est merveilleux de voir quel profit les participants retiraient de leurs études. Eux-mêmes ou leurs parents déclaraient qu'ils avaient moins progressé dans leur culture pendant les trois ou quatre années, passées dans d'autres écoles, qu'en une seule dans ce Collège. Ils firent encore bien plus de progrès en piété et en conduite. Quelques-uns étaient si ardents qu'ils exhortaient des fils de Juifs, habitant Ferrare, à recevoir la foi chrétienne et ils les conduisaient chez les Nôtres. Ils étaient si assidus aux prédications, aux leçons aux sacrifices et aux sacrements de pénitence et de l'eucharistie, quand ils en avaient l'âge, qu'après une seule année, on les trouva tout-à-fait renouvelés et transformés.

184. De ce côté, les Nôtres ne ressentaient qu'une seule difficulté. On pouvait craindre que les parents ne supportent mal que beaucoup de leurs fils aspirent à entrer dans un ordre religieux. Quand ils n'étaient pas admis dans notre Compagnie, soit qu'ils fussent trop jeunes, soit qu'on souhaitât une meilleure formation intellectuelle, ils se tournaient vers d'autres ordres religieux. Cette année, dix ou douze furent admis dans le monastère de Saint Georges, et les moines admiraient beaucoup qu'à un âge si tendre resplendisse à ce point

l'esprit du Seigneur et qu'ils aient si profondément saisi une bonne formation. Le nombre des élèves eût été plus grand mais beaucoup furent refusés par manque de place, bien qu'une maison eût été ajoutée à la nôtre pour le service du Collège.

185. Un assez grand nombre d'entre eux étaient nobles non seulement de coeur, mais aussi de naissance. Les Nôtres de Ferrare en admirent quelques-uns dans la Compagnie, qui avaient donné le plus de satisfaction dans les probations et qui s'impatientaient d'un retard. Parmi ceux-là fut admis un certain Michel de Côme dans le Valtellina. Peu après, quand sa vertu et sa science furent éprouvées, il fit les voeux simples de la Compagnie. On lui confia la seconde classe. Outre le latin, le grec et l'hébreu, il n'ignorait pas le chaldéen ni l'arabe. Il avait passé plusieurs années dans l'étude de la philosophie. On admit également maître Laurent, excellent entrepreneur ; on l'envoya aussitôt à Rome : sa vertu était si bien reconnue par le Père Ignace qu'il disait que si le Collège de Ferrare n'avait produit que ce fruit, en procurant maître Laurent à la Compagnie, il ne faudrait rien regretter, car il édifiait, non moins par l'exemple de sa vie que par son art. Il était célèbre dans sa profession à Ferrare. Un troisième, d'un talent remarquable fut aussi admis. Pour éviter les tapages de sa parenté on l'envoya à Padoue. Beaucoup d'autres désiraient être reçus dans notre Compagnie ; mais on jugeait bon de différer l'admission et d'encourager les jeunes dans leurs bonnes résolutions, par la fréquentation des sacrements, l'oraison et l'examen de conscience. Deux ou trois se signalaient surtout parmi eux. Les lettres des Indes les enflammaient fortement, eux et beaucoup d'autres.

186. Grâce à la réception fréquente des sacrements et autres exercices de piété, de nombreuses jeunes filles réalisèrent tant de progrès spirituels que vingt-cinq d'entre elles se consacrèrent entièrement à Dieu par les voeux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. La ville tout entière était remplie des bons effets de leur vertu.

187. La ferveur de nombreuses personnes, de femmes surtout, pour les sacrements de pénitence et d'eucharistie augmentaient tellement qu'elles demandaient à s'en approcher deux ou trois fois par semaine. Leurs progrès spirituels étaient extraordinaires. Le nombre de ceux qui ne se confessaient pas aussi souvent était déjà bien suffisant pour le nombre des confesseurs, et il augmentait de jour en jour. Le jour de Noël, dans l'église proche de notre maison, qui fut ensuite rattachée à la Compagnie, quatre cent cinquante personnes communièrent avec grande dévotion, ce qui parut miraculeux dans cette ville. Un tel spectacle était en effet inhabituel. Leur exemple incita d'autres au même geste de piété.

188. Un soldat du Duc de Ferrare avait guerroyé toute sa vie. Il entendit trois ou quatre sermons et parla au P. Paschase Broët. Celui-ci exhorta notre homme à se confesser, en le blessant par le trait tout puissant de la parole divine. Lorsqu'il se fut pieusement et diligemment exécuté, il passa du service de son Duc au service du Christ et se rendit à la Chartreuse. Le Recteur du Collège avouait n'avoir jamais rencontré pareil soldat.

189. Le même P. Paschase Broët eut affaire à une femme qui se préparait à empoisonner quelqu'un. Elle ne quitta pas le Père avant d'avoir abandonné son affreux projet. Elle changea tout à

fait de dispositions et supplia celui qu'elle voulait empoisonner de lui pardonner, sans rien lui cacher de sa faute. Il y en eut aussi une autre qui préférait mourir plutôt que de pardonner une injustice à quelqu'un. Une première exhortation ne servit à rien, mais à la seconde, la lumière divine dissipa les ténèbres de son âme. Reconnaissant qu'elle avait été trompée par le démon, elle déclara : "J'ai appris par expérience que la confession enlève les défauts et produit la vertu". Une personne qui avait imité les premières oeuvres de Madeleine, imita aussi les dernières. Elle se voua entièrement au Christ et résolut de vivre pour lui seul. La bonté de Dieu se manifesta encore à d'autres : liée à des hérétiques et devenue l'amie des démons, une dame se détourna de la doctrine chrétienne. Elle défendait avec hardissse ses erreurs, en s'appuyant sur un texte sacré et les témoignages des Docteurs, qu'elle avait mal compris. Grâce au P. Paschase, elle fut libérée par la bonté du Seigneur, à la fois d'une vie indigne et de ses erreurs doctrinales. Celle qui avait auparavant des opinions extravagantes tenait à présent et professait des propos très sûrs, d'une foi vraie et inébranlable.

190. La charité du P. Paschase Broët tira beaucoup d'hommes de situations dangereuses pour l'âme et le corps. Voici un exemple qui dépasse les autres. Un homme, non content de mener une vie déplorable, se préparait pour une raison tout à fait fausse, à tuer son épouse. La divine bonté le rendit si doux, grâce au Père, qu'il promit par voeu, s'il retrouvait la santé, de témoigner à sa femme, qui habitait une autre ville, la bienveillance et l'amour qu'il lui devait par le sacrement de mariage. Peu de temps après, il fut prouvé que sa femme était innocente du grief que son mari avait contre elle. Le bon P. Paschase se délectait tellement de ces services de charité

où il reconnaissait le Saint Esprit en train de travailler dans ses créatures que, même à table, il en oubliait parfois de manger, à cause de sa joie et de ses sollicitudes. Quand ses frères l'engageaient à manger, il pouvait bien dire qu'il avait une autre nourriture plus exquise.

191. Catéchisés par nous, hommes et femmes recevaient ensuite le baptême. Ils avaient recours, comme à un refuge inviolable, à Don Augustin Mosto, préposé de l'hôpital Sainte Anne, qui les défendait contre les coups des Juifs. Zélé pour accroître la famille du Christ, il accueillait ces gens et s'interposait pour eux comme un rempart. Quand il fallait se battre, il le faisait courageusement. Il usait des services de la Compagnie dont il fut dès le début un très grand ami. C'est pourquoi les Nôtres devaient souvent aller chez les pauvres de l'hôpital qu'il dirigeait. Le nombre des malades fournissait une abondante moisson, et à portée de la main, car le très grand jardin de l'hôpital était contigu au nôtre; il permit d'ouvrir une porte pour nous permettre de jouir de l'agrément du parc et d'avoir un accès plus facile à l'hôpital.

192. Parmi les Juifs baptisés, il y eut un excellent jeune homme qui, grâce au P. Pelletier, le Recteur, fit de remarquables progrès dans la religion chrétienne. Comme il était pourvu de nombreuses qualités, une grande affluence de personnes en vue vint assister à son baptême. Un autre l'imita dont on pouvait attendre beaucoup.

193. Le P. Pelletier donnait des sermons très suivis, dans l'église voisine, mise à la disposition de la Compagnie. Beaucoup de gens étaient à la fois émus et instruits. Hommes et femmes, en grand nombre, l'écoutaient avec grande attention et bien des larmes. Il annonçait avec conviction la parole

de Dieu, et la parole de Dieu touchait profondément ses auditeurs. Il les attirait à la fréquentation des sacrements et les retenait d'un trop grand empressement dans l'accumulation des richesses.

194. Il s'en prenait surtout hardiment aux hérésies qui florissaient alors librement chez beaucoup à Ferrare. Il prit occasion du début de la fête du Corps du Christ, pour parler dans plusieurs sermons du Sacrement de l'Eucharistie, qu'il fallait vénérer, et pour réfuter les erreurs des hérétiques. Il s'en suivit que ceux qui écoutaient les sermons du Père, évitaient ce genre d'hommes, aux jugements erronés, pire, disaient-ils que chien et serpent. Ils cessaient de les fréquenter. Il y eut, entre autres, un homme dont l'épouse était chez la Duchesse que l'on croyait infectée de ce mal. Il la retira aussitôt de la maison, bien que la Duchesse lui permît de vivre d'une manière irréprochable. Par des conversations privées, le P. Pelletier en ramena plusieurs à de meilleurs sentiments. Lorsque le P. Baptiste Viola fut envoyé à Ferrare, il encouragea beaucoup de personnes à la piété, par des entretiens privés et par des confessions. Il réconcilia par son habileté et sa charité ceux qui étaient en désaccord et impliqués dans des procès.

195. Beaucoup de nobles, d'abord peu favorables à notre égard, devinrent très amis des Nôtres et commencèrent à nous accorder leur faveur et leur bienveillance. Le peuple et même des Juifs furent bien disposés à l'égard des Nôtres, car ils cherchaient et trouvaient auprès d'eux un secours dans leurs nécessités.

196. Les habitants d'une localité voisine, appelée Argenta, apprenant le bien que faisaient nos classes et nos prêtres, désiraient fonder chez eux

un petit Collège. Ils ne l'obinrent pas cette année.

197. Dona Maria del Gesso, qui avait été l'épouse du Duc appelé "Factor" se mit à user des services des Nôtres. Elle était de jour en jour plus disposée à aider le Collège. Elle parla d'abord de faire un legs de deux cents ou trois cents écus. Puis, mieux disposée encore, elle décida d'acheter pour les Nôtres la maison qu'ils avaient en location. Elle écrivit au Père Ignace pour qu'il le lui permît. Comme son mari était mort et qu'elle n'avait pas d'enfants, le Père Ignace y consentit et, de plus, encouragea son pieux projet. En effet, l'emplacement était favorable. L'église voisine, appelée Rose, dans laquelle les Nôtres célébraient et prêchaient pouvait être obtenue du Duc.

198. Lorsqu'on eût décidé de s'établir, Dona Maria se mit à rassembler l'argent de ses revenus et elle acheta la maison. Mais tout d'abord, elle plaça dans un monastère quelques jeunes filles qu'elle avait chez elle. Elle s'était mise à diminuer ses dépenses,car elle voulait non seulement acheter la maison, mais encore doter le Collège de revenus. Entre-temps, elle aidait les Nôtres de ses aumônes, avec bonté et libéralité, car les deux cents pièces d'or offertes chaque année par le Duc Hercule ne suffisaient pas.

199. Le Père Ignace avait enjoint au P. Paschase Broët d'utiliser un correcteur pour nos classes. On trouva un prêtre qui s'acquitta de cette fonction selon les constitutions et en déchargea les Nôtres.

200. Comme les élèves qui apprenaient les premiers rudiments causaient une grande gêne aux trois professeurs, un quatrième leur fut

adjoint pour s'occuper d'eux seuls et libérer ainsi les autres d'un grand fardeau.

201. Le Duc Hercule était bien disposé à l'égard des Nôtres, et approuvait ce qu'ils faisaient; mais il se montrait peu familier avec eux, peut-être parce que le Père Claude Jaÿ avait été retiré de Ferrare, ou bien à cause du peu de prêtres qui se trouvaient au Collège, alors qu'il voulait que presque tous le soient, ou plutôt parce qu'il était occupé des affaires de ses guerres. Ils avaient souvent essayé de le rencontrer ; mais il leur fit savoir qu'ils devaient s'adresser à ses services pour ce qu'ils désiraient. Il y avait cependant un ami très dévoué qui s'efforçait de nous faire du bien, Don Alexandre Fiasci, qui occupait l'une des premières places parmi les familiers du Duc. D'autres, également de la cour du Duc, nous étaient bienveillants et cependant peu le furent comme Alexandre et Augustin, (dont on a parlé) qui étaient familiers du Duc et comme Jules Chavedono.

202. Outre ces trois candidats, dont nous avons dit qu'ils avaient été admis à Ferrare, et un quatrième, envoyé à Florence comme coadjuteur, il y en eut un cinquième, Albert, docteur en droit. Il était d'une si grande humilité, qu'envoyé à Rome, pour y être admis, dans la Compagnie, il pria le P. Paschase de ne pas écrire qu'il était docteur. Mais ce qui a coutume d'arriver aux humbles, c'est que les honneurs poursuivent ceux qui les fuient. Non seulement Albert fut reconnu comme docteur, mais après six mois à peine de probation, il fit ses voeux, donna un bon témoignage de probité et de fermeté, et fut envoyé, nous l'avons dit, comme Recteur du nouveau Collège de Gubbio.

203. Quand le Père Ignace eut appris que certains professeurs de Ferrare allaient écouter les leçons publiques du P. Pelletier, il prescrivit de ne pas le faire, pour sauvegarder l'indispensable autorité du maître. Mais il n'interdit pas les leçons privées.

204. Vers le début du mois de mai, le P. Paschase Broët, alors Provincial, alla visiter le Collège de Bologne. Ceux qui avaient recours à son aide spirituelle le virent partir avec regrets et larmes. Leur peine fut encore plus grande lorsqu'il fut désigné pour la France, afin de diriger le Collège de Paris. En effet, le P. Baptiste Viola, qui avait toujours eu mauvaise santé, devait être rappelé en Italie. Pour gouverner les Nôtres, à Paris, on estima nécessaire à la gloire de Dieu d'envoyer le P. Paschase.

205. La sainte obéissance prescrivit donc ce voyage au P. Paschase Broët. Les habitants de Ferrare apprirent la nouvelle. Il est admirable de voir avec quelle affection ils s'efforcèrent d'empêcher son départ. Don Alexandre Fiaschi écrivit une longue lettre au Père Ignace, le suppliant de laisser le P. Paschase. Dona Maria, considérée comme la future fondatrice du Collège de Ferrare, écrivit qu'elle ne pouvait trouver consolation ni repos, à cause du départ du P. Paschase. Elle regrettait que l'espoir de fonder le Collège lui fût enlevé par tant de plaintes des gens, et elle demandait en son nom et en celui de la cité de ne pas enlever le P. Paschase. Le Père Ignace retarda sa réponse de quelques jours. Cependant, alors que le premier ordre pressait le P. Paschase au départ, mais que, touché par les prières instantes, il était resté quelques jours, non sans scrupules de conscience, il lui parvint peu après un second, puis un troisième ordre de l'obéissance. Alors,

jugeant qu'il ne fallait plus tarder, il fit ses adieux à ses amis et se mit en route. Le 2 juin, il prit la direction de Paris, à la grande désolation de ses amis spirituels.

206. Quelques jours après ce départ, Don Alexandre Fiaschi et Dona Maria reçurent une réponse à leurs lettres. Le Père Ignace semblait céder à leurs prières, mais de telle sorte qu'ils comprissent que, s'ils voulaient garder le P. Paschase, ce serait le P. Pelletier qui irait à Paris. C'est pourquoi, comme ils auraient également regretté d'être privés de ce Père, ils se persuadèrent que le départ du P. Paschase avait eu lieu selon la volonté de Dieu. Ils se soumirent de bon coeur à la volonté d'Ignace et se consolèrent à la pensée que le P. J.B. Viola viendrait à la place du P. Paschase. Du reste, après son départ, les confessions et les communions ne diminuèrent pas, mais le travail du P. Pelletier en fut accru. Il devait entendre les pénitents du P. Paschase, sans laisser les prédications, le matin et l'après-midi des jours de fête, ni les cours privés de grec et de latin, ni encore l'enseignement de la dialectique. Pour qu'il ne succombe pas à la tâche, le Père Ignace le déchargea en partie et aussi le nouveau Provincial, le P. Jacques Laynez. L'enseignement de la dialectique et de la doctrine chrétienne lui fut expressément défendu.

207. A son arrivée à Ferrare, vers le milieu de juin, le Cardinal d'Augsbourg fut accueilli avec tous les honneurs par le Duc Hercule et son frère Hippolyte, Cardinal de Ferrare. A la procession du Saint Sacrement du Corps du Christ, ces deux Cardinaux ainsi que le Duc et son fils aîné portèrent avec respect à travers la ville le dais du Saint Sacrement. Ensuite le Cardinal d'Augsbourg fit savoir au P. Pelletier qu'il désirait le voir. Il fut reçu au palais ducal. Tous

ceux qui les entouraient les laissèrent. Le Cardinal lui donna l'accolade, suivant la coutume des Nôtres. Il se mit à faire tant d'éloges de la Compagnie et des fruits merveilleux que Dieu produisait par elle dans le monde chrétien, surtout en Germanie, qu'il paraissait intarissable. Il ne permettait pas que le P. Pelletier reste la tête découverte, disant qu'il était un frère. Quand il eut compris comment allaient nos affaires à Ferrare, il déclara de lui-même, sans qu'on le lui demande, qu'il voulait en parler au Duc. Il leur envoya une généreuse aumône et les consola de toutes manières, rachetant par sa ferveur la tiédeur de quelques-uns à notre égard. Les Nôtres allèrent de nouveau le voir pour recevoir sa bénédiction. Il se mit encore à parler de la Compagnie en présence de l'assistance, déclarant qu'il avait parlé au Duc. Il lui avait dit ce qu'il pensait de la Compagnie et l'avait trouvé bienveillant. Et, les mains jointes, il se recommanda aux prières des Nôtres.

208. Il arriva peu après, pour nous éviter l'orgueil, qu'un chanoine se mit à enquêter longuement, au nom de l'Evêque de Modène, sur la manière de vivre et la situation des Nôtres. Un ami de la Compagnie, qui avait été ainsi interrogé, pensait que l'enquête provenait peut-être de ce que l'on soupçonnait les Nôtres d'après ces Pères de Milan dont nous avons parlé, ou je ne sais quelle sorte de personnes. Cet ami répondit au chanoine : Venez et voyez. C'est ce qu'il fit avec un autre chanoine. Il vit et jugea les règles des classes et de notre institut. Il en fut très édifié. En partant, il offrit son aide et son secours. Il est probable que l'Evêque lui-même n'avait pas douté de l'institut de la Compagnie, mais c'est pour enlever le doute de l'esprit des autres, qu'il avait permis cette enquête, puisque l'on traitait alors de l'établissement d'un Collège

à Modène. Cela parut évident, peu après. En effet, l'Evêque lui-même vint au Collège de Ferrare et se rendit dans la chambre du Recteur. Là il écouta les professeurs et lut avec intérêt le réglement des élèves et du correcteur, ainsi qu'une partie de nos règles. Bien plus, il voulut avoir quelques copies de lettres, surtout du P. François Borgia. Il recommanda grandement cette manière d'éduquer la jeunesse, selon l'usage de la Compagnie. Il approuva les auteurs qu'ils expliquaient. Il parla ensuite de son Collège de Modène, en regrettant que l'emplacement fut étroit. Il partit enfin, fort édifié, semblait-il. Ces faits se passèrent au mois de juillet, alors qu'il n'y avait pas encore de Collège à Modène.

209. Dona Maria avait un intendant de sa maison, Bartholomée, homme fort honnête et très habile dans les affaires. Il s'était tourné vers la Compagnie, mais il avait convenu avec Dona Maria et lui avait promis de ne pas quitter sa maison, tant qu'elle vivrait. Pour ne pas être privé cependant du fruit de l'obéissance, il supplia le Père Ignace de l'admettre dans la Compagnie, bien qu'il eût déjà promis de servir en toute occasion les intérêts des Nôtres, tant que Dona Maria vivrait. Le Père Ignace ne le lui refusa pas. Bartholomée prononça donc les voeux habituels à la Compagnie et resta néanmoins chez Dona Maria, bien qu'elle vécut encore de longues années.

210. Les chanoines de l'église cathédrale se montraient bienveillants et généreux. Ceux qui étaient en danger de mort furent assistés par les Nôtres. Une personne au service de Dona Maria fit une mort admirable qui parut digne au P. Pelletier d'être citée à la postérité.

211. Vers la fin de septembre, le P. Laynez, nouveau Provincial, vint à Ferrare. Il améliora bien des choses. Le Provincial jugeait que les Nôtres travaillaient fructueusement à Ferrare. Cependant le P. Pelletier avait la charge de quelques jeunes orphelines, bien que Dona Maria leur eût préposé, sur ses conseils, un prêtre externe. Mais l'arrivée du P. Laynez fit que les Nôtres se déchargèrent complètement de cette responsabilité.

212. Le P. Jean Baptiste Viola arriva enfin à Ferrare, après un arrêt de quelques jours à Parme, où il possédait une maison et quelques immeubles. Il offrit tout à la Compagnie, pour ouvrir un Collège. Il fut ensuite désigné par le Père Ignace comme surintendant du Collège de Ferrare. Bien plus, le P. Provincial Laynez, étant allé à Florence, il lui confia encore quelque responsabilité aux Collèges de Bologne, Modène, Padoue et Venise. Il aida également le P. Pelletier pour les confessions. Il n'y avait alors que deux prêtres à Ferrare. En comptant les professeurs, les Nôtres étaient seulement huit ou neuf.

213. Ce qui accrut la réputation du Collège de Ferrare, en ce qui concerne les lettres, ce fut la rentrée des classes qui fut solennisée avec éclat pour la fête de St Rémi, suivant la coutume parisienne. Après plusieurs discours, l'un après l'autre les poètes déclamant des vers succédaient aux orateurs. Les enfants, entourés d'une nombreuse assistance de notables et de gens du peuple, furent très admirés de tous. Pour plaire à quelque maître, certains avaient retiré leurs enfants; ils obtinrent par leurs prières de les faire admettre de nouveau. Les progrès étaient remarquables parce que les Nôtres qui les avaient pris en charge ne manquaient ni de talent ni d'application. Lorsque la maison voisine, dont il a été

question, eut été louée, toutes les classes y furent transférées, laissant aux Nôtres un Collège plus spacieux et plus tranquille. On entrait en effet dans les classes par les portes extérieures donnant sur la rue.

214. Le P. Pelletier passa de nombreuses heures à exorciser des énergumènes qui lui offraient un spectacle étonnant. Le succès ne répondit pas à la peine. Le P. Pelletier décida de s'abstenir de ces exorcismes. Ses efforts eurent plus de résultat sur le démon qui régnait alors par le péché dans l'âme d'un grand nombre. Remarquable fut la guérison d'une femme qui avait vécu treize années dans les péchés les plus graves. Elle confessait souvent des choses légères, et communiait, mais elle cachait les fautes les plus graves. Elle avait résolu de se taire jusqu'au moment de sa mort. Dans de telles dispositions, elle fut reçue dans un monastère. Comme elle avait péché par quelques manquements extérieurs et qu'après des blâmes elle ne se corrigeait pas, la supérieure du monastère commença à soupçonner qu'il y avait là quelque chose d'anormal et qu'elle vivait dans le péché. Interrogée, elle niait toujours tout. Le P. Pelletier fut prié de se rendre dans le monastère pour lui parler. Après l'avoir fait, en présence de quelques personnes, il raconta l'histoire suivante qu'il avait lue à Paris : Quelqu'un entra à la Chartreuse et fit une confession publique. Parmi les assistants, un saint homme vit un démon effaçant sur un manuscrit le péché confessé. Le Père Pelletier ajouta quelques paroles sur le jugement dernier du Christ, quand toute chose sera manifestée à tout le monde. La pauvresse se mit alors à verser un flot de larmes, venant du fond du coeur, devant l'assistance bouleversée. Elle se mit ensuite à raconter tous ses péchés. Lorsqu'elle en arriva aux plus graves, elle suffoqua et devint muette ; on

l'envoya prier devant le Saint Sacrement, elle revint et parla avec un regret encore plus grand, suppliant Dieu et ses créatures qu'elle avait offensés de lui pardonner. Quand elle eut fini d'exposer ce qu'elle voulait dire, le P. Pelletier lui demanda comment elle se trouvait. Elle répondit qu'il lui semblait qu'une tour d'un poids extraordinaire lui avait été enlevée du coeur et qu'elle se sentait comme née de nouveau. Il l'exhorta enfin à refaire à son confesseur une confession générale détaillée de toute sa vie.

Voilà donc ce qui concerne le Collège de Ferrare.

LE COLLÈGE DE BOLOGNE

215. Vers la fin de l'année 1551, à ce qu'on dit, un établissement scolaire a été fondé à Bologne sur l'ordre du Père Ignace. On avait demandé à un religieux de l'Ordre des Frères Mineurs d'annoncer à la population que la Compagnie de Jésus prenait cette fondation en charge pour l'honneur de Dieu, en vue de former en même temps aux bonnes moeurs et à la culture intellectuelle les jeunes gens sans discrimination de personnes et en dehors de toute recherche d'intérêt temporel. C'est ce qu'a fait celui qui s'appelait Frère Jean Antoine de Buxeto - avec son grand talent et non moins de charité. Et, en voyant le fruit spirituel que produisaient les ministères de notre

Compagnie, il l'entourait d'une si bienveillante estime qu'il disait ne pouvoir en parler avec assez d'éloges. Au début de cette année, le Père François de Palmio prononça un discours en latin dans l'église Sainte Lucie attenante à notre Collège. Il y parla de l'institution scolaire, du Père Ignace, premier fondateur de la Compagnie, en même temps que de la Compagnie elle-même. Cela en présence de l'Evêque suffragant, de son Vicaire Général, de nombreux Docteurs et étudiants ainsi que d'autres personnalités de la Ville. Ce discours obtint un si grand succès auprès de tous que c'est à peine si l'on attendit sa descente de chaire pour le féliciter et lui offrir un total concours afin de poursuivre l'oeuvre scolaire entreprise. Et même le Vicaire Général, qui n'avait pas toujours eu de bons sentiments vis à vis de la Compagnie, reconnut son erreur et promit de réparer par sa faveur et par sa générosité sa manière d'agir auparavant.

216. L'affaire du nouveau Collège, grâce à ce discours, se trouva très avancée. Près de cent trente élèves y affluèrent : beaucoup d'entre eux étaient de familles nobles et fils de notables bolognais. Ils furent répartis en trois classes. Leurs progrès en science et l'amélioration de leur conduite étaient tels que les parents ne cessaient de faire connaître l'initiative de notre Compagnie en sorte que se répandit assez largement la réputation de ce qu'elle faisait à la satisfaction de tous en cherchant à faire le bien par tous les moyens. Le 6 février, arrivèrent à Bologne le P. André Galvanelli et, en qualité de professeur, Fulvius Cardulus. Le P. André reçut la charge de veiller aux besoins matériels de nos frères sans préjudice de la peine que prenait le P. François de Palmio pour procurer les choses nécessaires à la subsistance de tous.

217. Maître Fulvius était préfet des études : c'est lui qui organisa toutes choses pour le mieux et prit soin aussi des studia domestica, c'est-à-dire des programmes concernant nos frères. Au moment de prendre en charge, avec Maître Guillaume Limbourg, la première classe, il prononça un discours en présence de plusieurs Professeurs de Droit et de Philosophie ainsi que de nombreux prêtres, religieux et élèves, discours non moins pieux que savant, faisant l'éloge de la culture intellectuelle : il y expliquait que la Compagnie prenait dans ses Collèges la responsabilité de former la jeunesse. Ce ne fut pas sans édifier grandement la plupart, par sa modestie comme par sa science, qu'il remplit ses importantes fonctions. Il veillait également à faire apprendre aux enfants chaque jour une leçon de mémoire. Quant au reste, à savoir la pratique observée par les plus grands de l'assistance quotidienne à la messe, de la confession et de la communion de chaque mois, beaucoup s'y libéraient de leurs mauvaises habitudes. Cependant, ces résultats ne suffisaient pas au zèle dont faisait preuve Maître Fulvius dans cette tâche ; mais les parents des élèves constataient chez leurs enfants un grand changement et lui témoignaient une reconnaissance éternelle pour cette éducation. Ils en apportaient la preuve généreuse en offrant eux-mêmes leurs services et toute leur fortune en gage de leur gratitude.

218. Pour ce qui regarde le résultat obtenu par les confessions et les communions, je ne dirai qu'une chose : grâce à l'arrivée du P. André Galvanelli, travailleur apostolique laborieux et zélé, le nombre des confessions et des communions s'est accru, de même que les visites aux malades et leur soulagement. Dans les hôpitaux ce ne sont pas que les seuls malades qui en bénéficiaient, mais les administrateurs et le personnel de service.

219. Pendant l'hiver, les pauvres souffraient d'une grande misère, au pointqu'on pouvait croire que n'étaient pas rares ceux qui étaient morts de faim. Le P. François Palmio, ému de pitié envers ceux de la paroisse Sainte Lucie, dont le territoire est très étendu, s'adressa aux paroissiens les plus distingués et les plus aisés, les suppliant pour l'amour du Christ de secourir les pauvres réduits à une si grande indigence. C'est ce qu'ils firent avec empressement et bonne grâce en servant les pauvres pendant quelques mois. A la suite d'un sermon qu'il prononça en faveur de ceux-ci, certains auditeurs, pour leur venir en aide, apportèrent qui des vêtements, qui des couvertures ou du linge, d'autres de la farine, et un très grand nombre offrirent du pain, d'autres de l'argent. Puis, les Nôtres demandèrent à des paroissiens fervents, hommes et femmes de familles nobles, d'aller visiter de temps en temps les pauvres pour leur apporter aide et consolation. C'est ce que ceux-ci firent avec une grande charité en secourant les miséreux.

220. Le Prolégat et le Vicaire et bien d'autres personnages de qualité qui souhaitaient la réforme de certains monastères, confièrent cette tâche au P. François Palmio, le priant d'aider les moniales de l'un de ces monastères par des exhortations qu'il leur adressait en privé, tandis que dans l'autre monastère, il prêcherait en public. Il s'acquitta de cette double fonction pour l'édification la plus efficace des moniales et même des habitants de la ville. Et l'on put constater aussi bien dans les couvents que dans la population le changement qui, en peu de temps, obtint que l'on renonce aux anciennes moeurs et aux mauvaises habitudes. En outre, quelques jeunes gens, après avoir fait les Exercices Spirituels, entrèrent dans divers Ordres religieux, n'ayant

pas été jugés aptes à notre Institut. Quelques jeunes filles, elles aussi, entrèrent chez des moniales ; d'autres se préparaient à y entrer dans un bref délai.

221. La ville avait rassemblé de nombreux mendiants dans un local situé hors de ses murs : ils y étaient nourris grâce à des aumônes. Certains des habitants les plus en vue désignés pour cela insistèrent auprès du P. François Palmio pour qu'il recommande publiquement ces pauvres gens. Ils obtinrent facilement, et non sans profit, son concours. Ils lui demandèrent, en outre, de bien vouloir aller quelquefois les visiter et les exhorter à vivre en bons chrétiens. Il s'y rendait les jours de fête et leur parlait en public deux ou trois fois par semaine. Accompagné du P. André, il entendait leurs confessions. C'est là encore qu'il commença à leur donner la communion sacramentelle ; et, comme rares étaient ceux qui savaient correctement le Notre Père, le Je vous salue Marie et le Symbole des Apôtres, ils veillèrent avec soin à ce que ces pauvres gens apprennent ces prières. De plus pour que l'oisiveté ne les abrutisse pas, ils s'employèrent à leur procurer du travail. Le premier jour du Carême ils étaient plus de quarante qui se confessèrent et communièrent avec ferveur.

222. Cependant, au milieu des multiples incidents qui tournaient à l'édification du public, survint, cette année, à Bologne un évènement que le diable, menteur et père du mensonge, voulut utiliser pour discréditer nos Pères. Un prêtre, qui s'était mis à la disposition du curé de l'église Sainte Lucie pour le service paroissial, avait été arrêté pour quelque délit et avait été jeté en prison (il s'appelait Louis). La voix populaire commençait à répandre le bruit que nos Pères, habitués à exercer les ministères de la Compagnie

dans l'église Sainte Lucie, étaient les auteurs du forfait et l'accusation portait un tort très compromettant à leur réputation. Toutefois, comme le P. François Palmio continuait à se montrer en public, il se trouva des gens pour s'en étonner parce qu'ils avaient cru à son arrestation ; d'autres lui demandaient ce qu'il pensait de l'incident ; d'autres, comprenant que l'affaire ne concernait pas les Pères, le félicitaient et, ne s'en tenant pas à cette calomnie, allaient trouver ceux qui la répandaient et leur démontraient la vérité en les incitant à faire amende honorable. Cette expérience apprit à la Compagnie qu'il n'y avait pas intérêt pour son oeuvre spirituelle à partager une même église avec le clergé séculier à cause du risque de voir attribuer à nos Pères les torts dont d'autres sont les auteurs. La vérité, néanmoins, terrassa sans peine et étouffa la rumeur qui était inexacte, mais pernicieuse.

223. On s'adjoignit pour les classes un correcteur, ce que le Père Ignace avait coutume de faire autant que possible dans nos collèges. On retenait à Ferrare, sous prétexte qu'ils pouvaient y être utiles, certains des Nôtres qui se rendaient à Rome et parfois l'on envoyait à Rome des informations peu exactes sur ceux qui demandaient leur admission dans la Compagnie, aussi le Père Ignace donna-t-il l'ordre qu'on ne retint personne sans en avoir reçu la permission et qu'on décrive avec précision les aptitudes des candidats à la Compagnie ; les chapitres, suivant lesquels l'information devait être rédigée, furent communiqués.

224. Le P. André Galvanelli, soucieux de remplir ses fonctions avec un zèle plus marqué, adressait chaque jour, en privé, une exhortation d'une heure à nos frères, et de deux heures les jours de fête. Bien que la peine qu'il prit ainsi ne fut pas sans effet sur la conduite de certains,

mais comme cette pratique portait tort aux études et qu'elle n'était pas conforme aux coutumes de la Compagnie, elle fut réduite sur l'ordre du Père Ignace à plus de mesure, de sorte que cette exhortation n'eut lieu qu'une fois par semaine.

225. Les Nôtres allaient souvent trouver le Prolégat soit pour traiter d'affaire soit en raison de leur emploi. Le Prolégat se montrait fidèle à la promesse qu'il avait faite de se dévouer au bien du collège de la Compagnie. Sa fondation avait été commencée grâce à la famille Sauli à Carignano (c'est le nom d'un lieu agréable, mais éloigné des centres fréquentés par les gens de la Cité). A vrai dire, on n'avait pas songé y fonder un collège de la Compagnie, mais l'archevêque de Gênes, qui était prolégat à Bologne, et qui jouissait d'une certaine influence dans cette famille en raison de son âge et de sa dignité archiépiscopale, songeait à transformer cette oeuvre en Collège.

226. Les fruits que produisaient les confessions se révélaient très consolants. Il y eut, entre autres, une restitution de grande importance ainsi que des réconciliations conclues entre des partis ennemis. Lorsque, peu de temps après, le P. André Galvanelli fut envoyé ailleurs, le Père François Palmio resta seul prêtre. Bien qu'il fut en même temps recteur et prédicateur, il entendait de nombreuses confessions, ce fut au point qu'il prenait à peine le temps de manger. Aux fêtes de Noël, le nombre atteignit six cents, de ceux qui communièrent au Corps sacré du Christ, mais le Père ne se dispensa pas de prêcher et, ce jour-là, sa prédication réussit à remuer les coeurs mieux que par le passé, au temps où de moindres tâches l'occupaient. Ce n'est pas sans motif que lui-même, ses amis et ses dirigés demandaient qu'un autre prêtre fût envoyé pour l'aider. A cette

demande le Père Ignace répondait en lui disant d'écrire à son Provincial et il l'invitait à tâcher de gagner un prêtre au Christ pour l'Institut de la Compagnie ; car, à cette époque, ceux qui recevaient mission de fonder les collèges étaient considérés comme une semence et devaient travailler à sa conservation et à sa diffusion. C'est pourquoi le Père Palmio répondait qu'il se mettait en peine de trouver un compagnon. Un Juif, secouru et instruit avec sollicitude par nos Pères, reçut le baptême.

227. Dans un monastère, dont le Prolégat avait confié la réforme au Père François lorsque ce monastère était tombé sous sa juridiction, le Père se dépensa avec sollicitude et empressement ; il le pourvut d'un bon confesseur et imposa un règlement concernant la fréquence des confessions et des communions ainsi que d'autres pratiques propres à promouvoir la piété.

228. Vers l'automne, Maître Fulvius Cardulus qui, durant son séjour à Bologne, enseigna avec plein succès au collège, fut appelé par le Père Ignace à Rome, où Maître Joachim, jeune professeur remarquable par sa piété comme par son savoir, surtout par sa connaissance des langues, était tombé très gravement malade d'une maladie dont il mourut progressivement. Et comme le collège Germanique avait été pris en charge, tandis que par ailleurs, il était nécessaire de fournir de bons professeurs à notre Collège Romain, puisque, étant à Rome, ses classes s'ouvraient aux regards du monde entier, et qu'il avait été fondé pour servir de séminaire à la formation des maîtres destinés aux autres collèges, cela étant, dis-je, il n'est pas surprenant que l'on ait rappelé de Venise le P. André Frusius et de Bologne Maître Fulvius. A cette époque, en effet, il eut été

difficile de donner au Collège Romain des hommes d'un talent égal au leur. Toutefois, le Collège de Bologne se ressentit du départ de Maître Fulvius et surtout du fait que Maître Guillaume Limbourg, professeur de Première, en raison de sa mauvaise santé, ne pouvait remplir sa tâche convenablement et aussi parce que sa prononciation ultramontaine déplaisait aux élèves italiens, petits et grands. Quoi qu'il en fût, les professeurs s'acquittaient de leurs fonctions avec courage, mais l'on pouvait constater que le résultat variait en bien ou en mal selon les capacités plus ou moins grandes des maîtres et c'est à bon droit qu'on réclamait un italien pour remplacer Maître Fulvius.

229. Au début de septembre, le P. François Palmio, qui tout d'abord ne s'était pas soumis à la totale obéissance de la Compagnie bien qu'il ait mis tout son zèle à en promouvoir les intérêts, éclairé par les conseils du Père Provincial Laynez de passage à Bologne en se rendant à Florence, prononça le voeu d'obéissance à la Compagnie avec un grand courage et une totale abnégation. C'est pourquoi le Père Ignace accepta son élection et fit confiance à la vertu qui a toujours brillé chez lui : il le nomma Recteur du Collège de Bologne et bien que son oblation l'ait disposé à se rendre n'importe où l'enverrait l'obéissance, on ne jugea pas opportun de le retirer de Bologne.

230. Quant à l'administration temporelle du collège, des amis y pourvoyaient et un prêtre généreux en améliora heureusement la condition en lui léguant, cette année, deux cents écus d'or.

231. Un jour que passaient par Bologne les Pères envoyés pour fonder le Collège de Modène, et que le Père de Frusius se trouvait également là se rendant de Venise à Rome, ils allèrent tous ensemble voir le Prolégat. Le Père Ignace, en effet,

avait coutume de prescrire aux Pères de Collèges au cours de tels voyages de rendre visite, en groupes et en habits de cérémonie, aux prélats qui témoignaient de la bienveillance vis-à-vis de la Compagnie, surtout à ceux que cette démarche semblait devoir rendre plus favorables aux affaires de la Compagnie. C'est ainsi que le Prolégat, en voyant les Pères de ce nouveau collège, non seulement en témoigna de la satisfaction, mais exprima son regret d'avoir trop tardé à fonder un Collège à Gènes. Un jour qu'il s'entretenait avec le Père Emmanuel de Montemayor qui se rendait en Corse, ayant pris connaissance des instructions données à celui-ci en même temps qu'au Père Sylvestre Landinus, il leur donna toute son approbation et il voulut qu'une copie lui en soit envoyée de Modène.

232. Bien d'autres oeuvres ont été réalisées à Bologne pour l'honneur de Dieu et le bien des âmes. Des pécheurs endurcis, longtemps demeurés sous l'esclavage du démon, se virent rendus à la liberté des enfants de Dieu grâce à la réception du sacrement de pénitence. Il y eut, parmi d'autres, une prostituée qui, par la grâce de Dieu, se convertit à une vie chaste, honnête et pieuse. D'autres pénitents qui conservaient chez eux des biens acquis par fraude, par usure ou par d'autres moyens se repentaient de leurs fautes passées, mais de plus s'acquittaient de la restitution de sommes d'argent considérables. Chez d'autres c'est la paix qui fut rétablie entre eux. Un jeune homme de Reggio, juif et fortuné, était venu à Bologne, abandonnant parents et amis. Il s'était présenté au Vicaire épiscopal et avait demandé le baptême. Sur le champ il avait été confié à nos Pères et, une fois préparé, il fut admis à recevoir le baptême qui fut célébré en grande pompe. Il reçut le sacrement si dévotement

et son air était d'autre part si affable et distingué, qu'il fit couler les larmes du public dont l'église était comble. Son visage resplendissait de lumière et de grâce. Accompagné par le Père Recteur jusqu'à la ville voisine appelée Saint Jean, où il demeurait, il fut conduit à l'église par un grand concours de peuple. Le Père Recteur y fut invité à prêcher, ce qu'il fit à plusieurs reprises, et de nombreux auditeurs se sentirent poussés à changer de vie. Parmi ceux-ci trois prêtres, dont la conduite extérieure avait été d'un mauvais exemple, furent convertis à une vie digne de religieux. Il rétablit la paix, Dieu aidant, là où beaucoup avaient échoué. Puis, il revint à Bologne après avoir entendu plus de quarante confessions particulièrement fructueuses. C'est donc à Bologne qu'il accomplit une oeuvre remarquable de réforme dans les prisons et les couvents grâce à la confession et aux exercices spirituels.

Tels sont les évènements qui concernent le Collège de Bologne.

TEXTES IGNATIENS

4ème Série : "CHRONICON" DE J.A. DE POLANCO

XI

C H R O N I Q U E S

DE LA C O M P A G N I E DE J É S U S

---

par le Père Jean-Alphonse de Polanco

Page de couverture
Gravure extraite de la Vie Illustrée de St. Ignace par Ribadeneyra.

"A Rome, Ignace donne une nouvelle vigueur à l'usage des sacrements et des sermons, et il apprend le catéchisme aux enfants de Rome dans les églises et sur les places publiques".

Année 1552

(suite)

LE COLLÈGE DE FLORENCE

233. Vers la fin de l'année dernière, ainsi que nous l'avons dit, débuta le collège de Florence dans un immeuble qu'on avait loué. Au début, nos Pères y connurent bien de l'inconfort qu'ils supportaient, cependant, avec joie. Ils n'avaient avec eux aucun Frère Coadjuteur et chacun, à défaut d'emploi officiel, suppliait à grand renfort de prières qu'on lui donnât l'office du cuisinier. Le Père Louis de Coudret, recteur, s'employait à toutes les tâches domestiques, vu le petit nombre de compagnons appliqués au collège. Il servait lui-même à table, gardait la porte et s'adonnait à d'autres travaux. Dès ce moment, les habitants de Florence conçurent une grande estime pour nos Pères. Comme, à cette époque, quelques hérétiques avaient été mis en prison et qu'un prédicateur suspect avait reçu défense de prêcher dans la cathédrale, où l'avait remplacé un excellent dominicain très ami de nos Pères, le bruit courut que les Nôtres étaient instigateurs de ces mesures.

234. Quatre ou cinq candidats se présentèrent aussitôt demandant à être admis dans la Compagnie. On en envoya un seul à Rome pour y faire sa probation, les autres furent écartés.

235. Après l'Epiphanie, le Père Louis de Coudret prononça un discours en latin et, pour l'écouter, un très grand nombre de personnes, il y en avait même de la meilleure noblesse, composaient l'assemblée. Il traita de la fondation de notre Compagnie et de celle de collèges. On le suivit avec beaucoup d'attention et, à ce qu'il semble, avec plaisir. Le lendemain, les cours

commençaient dans trois classes. Le nombre des élèves s'accrut chaque jour. Comme les enfants étaient intelligents et portés à la pratique religieuse, nos Pères conçurent l'espoir d'atteindre de bons résultats tant pour la formation intellectuelle que pour la conduite morale, ce à quoi les maîtres appliquaient tout leur zèle. Ils veillaient à ce que leurs élèves, outre la confession mensuelle, apprennent par coeur deux fois par jour quelque élément de doctrine chrétienne, afin que celle-ci pénètre davantage dans leur mémoire.

236. Le Père Louis donna les *Exercices Spirituels* à un gentilhomme florentin. Au cours de la retraite, celui-ci obtint le don des larmes et ses progrès spirituels furent tels qu'il paraissait changé en un autre homme. Il engagea aussitôt le Cardinal Farnèse, son ami, à faire lui aussi les *Exercices*. Un habitant de la ville se sentait tellement accablé par l'adversité qu'il semblait succomber sous le poids des peines. Les entretiens qu'il eut avec le Père Louis et avec le gentilhomme dont nous venons de parler, relevèrent grandement son courage. Celui-ci le décida à faire les *Exercices Spirituels ;* et lorsqu'il en eût goûté les premiers débuts, il eut l'impression d'avoir passé d'une tempête extrêmement agitée dans la tranquillité d'un port. Le même gentilhomme écrivait, un jour, à la duchesse de Florence, dont il était l'ami, pour la féliciter de la chance qu'elle avait d'avoir nos Pères chez elle. Il devint ensuite le prédicateur du Duc, car celui-ci assistait rarement aux sermons, alors il lui donnait des conseils dignes des meilleurs prédicateurs.

237. Quant au Père Philippe, alors que, à l'approche du Carême, les gens semblaient pour ainsi dire perdre la tête, il entendait les confessions en grand nombre et distribuait beaucoup de

communions. Parmi les pénitents qui sortirent de leur péché, il y avait une femme qui s'était plongée aux yeux de tous dans une mauvaise conduite sans se confesser durant vingt-cinq bonnes années. La maison de notre hôte, Maître Jean, au complet, parents, enfants et serviteurs se confessaient régulièrement et cela avec un repentir qui allait jusqu'aux larmes. Selon notre coutume, les Pères visitaient les hôpitaux et les prisons. Ils ne se contentaient pas d'apporter à ces affligés des paroles de consolation, mais ils les engageaient, en outre, à se confesser. Il en résulta qu'un bon nombre qui avaient abandonné les sacrements, demandaient l'absolution. Ils accomplissaient ce devoir avec une telle dévotion qu'ils demandaient à nos Pères de revenir parce qu'ils se sentaient dégagés de leurs mauvaises habitudes et recréés de nouveau dans le Seigneur.

238. Le Père Louis du Coudret, accompagné de deux Frères, se rendit dans la banlieue de Florence, en un bourg appelé Prato. Ils entrèrent dans l'église et une foule nombreuse se rassembla aussitôt autour d'eux pour se confesser. Certaines personnes s'agenouillèrent aux pieds des Frères qui n'étaient pas prêtres comme pour les forcer à entendre leurs confessions, ce que ceux-ci ne pouvaient pas faire. La cause de cet incident était, je n'en puis douter, le bon renom qui émanait de la Compagnie. Un jeune garçon se trouvait à toute extrêmité sans penser à se confesser. Le Père Louis l'engagea à faire sa confession : il s'y résolut aussitôt et se prépara ainsi à partir pour la patrie céleste. Nos Pères devaient s'acquitter assez souvent de cette sorte de ministère auprès des malades dont on désespérait d'assurer le salut ; ils les veillaient et les aidaient autant qu'ils le pouvaient à faire une bonne mort ; ils leur donnaient des armes pour vaincre les

assauts du démon. C'est ainsi que grâce à eux bien des mourants quittèrent cette vie, avec le secours du Seigneur, pacifiés et réconciliés.

239. Afin de donner à un plus grand nombre la possibilité de profiter en confession du secours de nos Pères, la permission nous fut accordée, par délibération des chanoines, de confesser dans la cathédrale. Les Nôtres, en effet, ne disposaient pas d'église à eux et la commodité du lieu, qu'offrait la cathédrale, attirait vers eux un plus grand nombre de pénitents. Des Dames dont la plupart étaient de familles nobles voulurent accuser les fautes de leur vie passée dans une confession générale faite à nos Pères ; d'autres s'approchaient souvent de la sainte Eucharistie : on les voyait brûler d'une charité admirable dans les oeuvres pies. Une chose paraissait assez nouvelle, surtout au début, c'est que nos Pères, après avoir entendu les confessions ou après avoir célébré la messe à des intentions particulières, ne donnaient pas l'impression d'attendre un honoraire et même, qui plus est, refusaient toute aumône.

240. Avant le Carême, un monastère de religieuses écrivit au Père Louis pour lui demander,-ce qu'il obtint- qu'un de nos Pères vienne prêcher chez elles chaque dimanche et pour les fêtes du temps de Carême. Ce fut aussi le cas d'un autre monastère et de la Congrégation du Saint-Ange : l'une et l'autre de ces pieuses maisons obtinrent des prédicateurs. D'autres monastères firent une demande analogue, mais ils ne furent pas exaucés comme ces trois couvents par crainte que ce fut au détriment des études. Des lettres venues de l'Inde, recopiées de la main de religieux ou de laïcs, circulaient là même et à Florence, et elles provoquaient une grande édification.

241. Parmi les malades, il y en avait un qui était brisé par la durée de la maladie dont il était affligé depuis trois ans et il s'était pris à douter de la miséricorde divine ; il se voyait déjà en quelque sorte environné et étouffé par la sombre obscurité et par les ténèbres de l'enfer. Sa vie était devenue inhumaine, il passait les nuits sans sommeil livré au désespoir ; durant la journée, il dormait en laissant fermée la fenêtre de sa chambre et s'opposait à ce qu'on l'ouvre. Il ne prenait un peu de nourriture qu'une fois dans la nuit avancée. Il refusait de changer sa manière de faire malgré les instances de ces religieux. Le Père Philippe, un belge, prit à coeur de le visiter, de l'encourager et de lui rendre confiance dans la bonté de Dieu, cela avec tant de zèle qu'il finit par l'amener doucement à confesser ses péchés et, ceci fait, il le convainquit d'ouvrir sa fenêtre et de prendre son repas aux heures qui convenaient ; à faire, quant au reste, ce qui était utile pour son état physique et pour son moral. Finalement, l'homme retrouva la santé du corps et de l'âme. Une réussite si difficile et si inattendue passa pour un miracle.

242. Il en était encore un autre qui supportait mal une longue maladie. Lui-même et sa femme perdaient courage et leur révolte se traduisait par de violents blasphèmes comme si les maux dont il souffrait venaient de Dieu envers qui la femme avait été bien méritante. C'est à elle et à son mari en même temps que le Père Louis apporta des forces de consolation en leur montrant comment ils devaient tout supporter courageusement à cause du Christ, lui qui endura pour leur propre salut tant de peines, jusqu'à mourir sur la croix. C'est alors que le malade retrouva de nouveau ses forces en sorte que son état maladif et ses souffrances physiques semblaient rejaillir en vigueur

spirituelle. Le malade fut peu à peu amené à la communion et à la confession fréquentes. Sa femme en fit autant et elle progressait vers un haut degré de perfection.

243. Le Vicaire de l'Archevêque souhaitait procurer à des religieuses des conseils salutaires. Il obtint du Père Alphonse Salmeron de passage à Florence que quelques-uns de nos Pères prêchent pour elles et chez elles. C'est ce qu' ils firent avec fruit, comme il est à espérer dans le Seigneur. Le Père Salmeron, de son côté, accrut considérablement la réputation du collège et son rayonnnement par des sermons et des leçons publiques qui ranimèrent admirablement la ferveur des habitants de la ville. Bien que l'été fût assez pénible, une telle foule accourait pour l'entendre qu'on voyait, disait-on, moins de monde pendant le Carême. Dans cette foule, il se trouvait certaines personnes qui passaient pour être auparavant si étrangères à la pratique religieuse qu'on affirmait ne les avoir jamais vues à l'église. L'attention des auditeurs était extrême et dans cette immense cathédrale on n'entendait aucun bruit, aucune toux, mais les visages et les regards tendus sur l'orateur semblaient suspendus, comme on dit, à ses lèvres. Y assistaient souvent des évêques, des chanoines, des gens de la cour du Duc. D'où vint que l'excellente réputation de la Compagnie se répandit en long et en large. On réclamait que les Conférences publiques, une fois prononcées, soient imprimées et diffusées pour que tout le monde en profite.

244. C'est ainsi que Salmeron s'était fait tellement apprécier et que son ministère avait été si fécond que son départ pour Pérouse et pour Rome aurait été péniblement ressenti par les habitants de Florence, si le Père Jacques Laynez, le

Provincial, très désiré par tout le monde, ne s'était rendu à Florence. Sa venue apporta beaucoup de réconfort, non seulement aux Nôtres, mais aux Ducs et aux gens de la ville. Laynez continua l'enseignement amorcé par Salmeron et cela avec un sens spirituel, une science et une efficacité qui remplirent d'admiration les auditeurs qui disaient n'avoir pas vu à Florence, dans ces quarante dernières années, un orateur qu'on puisse comparer à ces Pères de notre Compagnie. On attendait des résultats correspondant à cette satisfaction générale. Salmeron et Laynez apportèrent également beaucoup de lumière aux affaires du collège dont les débuts avaient été peu solides.

245. Notre collège, après l'arrivée du Père Laynez, connut un accroissement notable. Vers la mi-novembre, au cours d'un sermon, le Père avait annoncé qu'il y aurait le lendemain, dans notre collège, trois conférences sur le renouveau des études. Ce fut pour lui l'occasion de faire un large exposé fort compétent sur la méthode que nous appliquons pour éduquer la jeunesse, insistant sur l'importance d'une bonne formation à cet âge qui est susceptible d'adopter n'importe quelle règle de conduite. A la date prévue, trois de nos professeurs prirent la parole : le premier conférencier traitait de la pratique des vertus, le second faisait l'éloge de la langue latine, le troisième proposait une synthèse des deux premières conférences. Ces entretiens furent appréciés des auditeurs au point qu'on estima leurs propos dignes d'un plus nombreux public florentin. C'est à partir de ce moment que le Père Louis se mit à exposer l'enseignement moral d'Isocrate et à commenter le dimanche l'Evangile grec de saint Luc. D'autre part, on observait le programme dont nous avons parlé. Le nombre des élèves allait croissant et parmi eux beaucoup d'enfants de la noblesse.

On veillait à ce que leur instruction et leur formation religieuse progressent du même pas. Le Père Laynez tous les huit jours adressait encore une exhortation aux étudiants et il les initiait par ses excellents préceptes à la vraie sagesse. D'aucuns d'entre eux s'affectionnaient à la Compagnie. Il y en eut un qui se rendit à Rome pour demander son admission : il avait fait preuve d'une aptitude particulière au travail intellectuel et à la piété, au milieu des élèves auxquels nos Pères se consacraient ; le Père Laynez hésitait à lui donner une lettre de recommandation, mais le jeune homme déclara vouloir se rendre à Rome même sans lettre de recommandation, tant il brûlait du désir d'entrer dans la Compagnie. Le Père Laynez adressait aussi aux Nôtres une exhortation hebdomadaire privée : il y traitait des sujets convenant à notre vocation.

246. Nos Pères ne possédaient pas encore à Florence un immeuble définitif. Il était question d'adjoindre au collège une église sous le vocable de Saint Michel, qui était située au centre de la ville. La bienveillance du Duc ne fit aucunement défaut dans cette affaire, mais, pour protéger la ville, l'intérêt général demandait qu'on convertit en citadelle un monastère bénédictin consacré à saint Mimat. Les moines, en s'en allant, s'installèrent sur l'emplacement de saint Michel, ce que les habitants du voisinage acceptèrent assez mal et ils déclarèrent vouloir en déférer au Duc, si la chose était menée à sa fin. Certains, par modestie, se disaient indignes de recevoir de Dieu ce don que serait le voisinage de nos Pères. Les aumônes ne manquaient pas et provenaient d'une multitude de gens soucieux de venir en aide à la pauvreté des Nôtres. Sans parler de Maître Jean de Rosis, notre premier hôte, et de sa maison, Dame Marie de Gondi fit preuve

pour le collège des sentiments d'une mère par ses attentions particulières et infatigables. Quant à la Duchesse, elle fit don des deux cents pièces d'or qu'elle avait promises et donna encore davantage. Toutefois, le collège avait besoin de ressources plus importantes.

247. Au temps de l'Avent, le Père Laynez prêcha devant une affluence considérable et avec plein succès, cela dans la cathédrale. Invité par un monastère de moniales, la prédication qu'il y fit ne fut pas moins efficace ainsi qu'en témoignèrent les fruits de réforme spirituelle obtenus. Les fils aînés du Duc témoignèrent des bons sentiments de celui-ci en faveur du collège, en y venant pour honorer le Père Jacques Laynez, à ce qu'on croit. Deux petites conférences furent données devant eux : l'une préconisait la nécessité d'un prince chrétien pour créer un vrai bonheur, l'autre célébrait les mérites d'un évêque digne de ses fonctions, car l'on pensait que l'un de ces jeunes gens serait le futur Duc et que l'autre deviendrait évêque. Entre les deux discours, de jeunes élèves intervinrent par des débats en grec et en latin ; il y eut des interrogations sur la doctrine chrétienne et l'on récita des poèmes appropriés. Tout se passa fort bien : on put constater l'excellente façon dont quelques-uns de ces enfants jouèrent et déclamèrent. Un évêque qui accompagnait les petits princes disait n'avoir jamais passé de meilleurs moments que ceux où il avait participé à ces exercices littéraires. Nous ne parlerons pas ici des multiples oeuvres pies semblables à celles que nous avons déjà évoquées.

LE COLLÈGE DE TIVOLI

248. Le petit collège de Tivoli connut une rénovation presque totale. Le supérieur en fut le Père Désiré Girardin, originaire de la Lorraine. Nos Pères ne possédaient pas encore d'habitation à eux dans la ville, et, pour dire la vérité, la ville aurait sans difficulté offert en location une maison, car elle avait un extrême désir de voir se rouvrir l'école qui avait été licenciée, mais on n'avait pas cru opportun d'accepter ce don, par crainte de voir la ville prétendre à des droits sur notre collège. C'est finalement, presque à la mi-mars qu'il fut rouvert, mais, même alors, l'un des Nôtres continuait à demeurer à la petite église Sainte-Marie-del-Passo. Au début, le bon Père Désiré remplissait toutes sortes d'emplois; en plus des nombreuses heures de classe qu'il assurait le matin et dans l'après-midi, il se mettait ensuite à faire la cuisine. Pour autant, il ne manquait pas de célébrer la messe chaque jour et de prêcher les dimanches et les jours de fête. Son logement n'était pas éloigné de l'endroit où la Compagnie eut plus tard une habitation définitive. Toutefois, le Père Ignace envoya de l'aide pour soulager le Père Désiré dont la tâche était trop lourde.

249. Ce qui lui suscitait des embarras, c'était l'arrogance des jeunes élèves qui refusaient d'être punis, même s'ils étaient pris en faute : quelques-uns, ayant été réprimandés par le Père Désiré, ne reparurent pas en classe. Quand vint le mois de mai, la présence des plus grands élèves fut incertaine, en raison des services qu'ils rendaient à leurs parents en allant

travailler au champ ou à la vigne, et cela ne se passait pas sans exercer la patience du professeur. Outre la culture littéraire, celui-ci assurait les cours de doctrine chrétienne. Il faisait constamment tout son possible pour leur être utile. Le Père Ignace voulait que le Recteur lui dise par écrit le nombre des confessions qu'il entendait chaque semaine : c'était une manière de stimuler le zèle du bon Père pour ce ministère qui est une source de piété et cela bien qu'il eût à assurer à lui seul la direction de trois ou quatre groupes d'élèves dont le nombre était monté à quatre vingt dix.

250. Parfois on appelait le Père auprès de possédés. Il ne leur appliquait pas d'autres remèdes que la prière et l'offrande du sacrifice de la messe. Lorsqu'ils retrouvaient par moments leur bon sens, il entendait leur confession : à l'un d'eux il avait attaché aussi à son cou un évangile avec un agnus Dei.

251. Le Père Ignace, en revenant d'Alvito, passa par Tivoli et comme on y attendait quelqu'un pour prêcher durant l'Avent, nommément le Père Olave qui était entré au noviciat de Rome peu après la fin de septembre, le P. Ignace l'envoya à Tivoli, sans que le Père Désiré n'interrompe, pour autant, ses sermons ni ses exhortations. Le Père Olave, quoi qu'il ne sût pas bien l'italien, se mit à prêcher devant les habitants de Tivoli dans l'église saint Thomas et il y célébrait la messe. Comme l'après-midi, il avait présenté ses salutations au magistrat que l'on appelle le chef de la milice, qu'entouraient sur la place publique beaucoup des notables de la ville, tous l'accueillirent avec une extrême bienveillance et exprimèrent leur reconnaissance pour le Père Ignace de ce qu'il l'avait envoyé à Tivoli. Ils lui demandèrent de prêcher

dans l'église Saint-Laurent qui est leur cathédrale. Mais lui objecta son mauvais italien. Ils n'acceptèrent pas cette excuse et il dut faire droit à leur prière. Bien que son discours ne fut pas d'un italien correct, il était pourtant facile à comprendre et son enseignement fut quand même apprécié. Il ne cessa pas cependant de prêcher à Saint-Thomas, où il avait débuté. Il admirait aussi grandement le travail et la compétence du Père Désiré qui s'était acquitté, à coup sûr du ministère en bon et courageux serviteur de Dieu.

252. Grâce aux aumônes, on avait en abondance pour si peu de Pères, du pain, du vin et de l'huile. Quant au reste, on se le procurait par ailleurs. A cette époque, le Père Ignace ne refusait pas de tels collèges dans l'espoir qu'ils porteraient des fruits et qu'une fondation s'en suivrait.

LE COLLÈGE DE NAPLES

253. Bien que ce collège ait commencé d'exister vers la fin de l'année précédente, certaines classes ne furent ouvertes qu'au début de cette année. Un des maîtres, nommé Nicolas, les inaugura par un discours dans lequel il exposait quel était le dessein de notre Compagnie en fondant des collèges. Puis un autre professeur, Théodore van Pelt, prononça un éloge solennel de l'étude des langues : comme, outre le latin, le grec et l'hébreu coulaient élégamment de sa bouche, il connut un succès remarquable. Dans les débuts, on

créa quatre classes, puis on en ajouta une cinquième pour l'enseignement du grec et de l'hébreu. Ce ne fut pas sans labeur qu'on mit en route les disputes scolastiques, les déclamations et autres exercices de ce genre et si les études y avaient commencé avec plus de moyens qu'ailleurs, ce n'est pas pour ce motif qu'elles y poursuivirent dans la suite un cours plus florissant. Cinq professeurs, dès les débuts en effet, furent chargés de l'instruction de trois cents élèves et ce nombre s'accroissait de jour en jour ; les résultats étaient considérables, vu que cette jeunesse d'humeur assez vagabonde, dès l'instant où on l'amenait à la confession mensuelle et à d'autres pieux exercices, s'améliorait non moins par sa conduite que par sa culture intellectuelle. Beaucoup s'entretenaient avec les Nôtres chaque semaine après leur confession et ils se prenaient d'une si vive ardeur pour la vie spirituelle qu'on ne pouvait les arracher facilement du collège à moins que l'heure ne les contraignît par force au départ. Si nos Pères le leur avaient permis, ils ne demandaient qu'à faire des actes d'humilité et de renoncement, comme de baiser les pieds et de faire une coulpe en public ou autre chose semblable, mais on ne le leur permettait pas, bien loin qu'on ne les y obligeât. On institua des séances publiques de déclamation par les élèves à l'exemple de Rome. Les succès scolaires se maintenaient d'une façon assez satisfaisante. Mais, à l'approche de l'été, que ce soit en raison de la chaleur excessive ou à cause des troubles du royaume de Naples ou pour d'autres motifs, le nombre des élèves diminua par rapport aux premiers mois. Toutefois, ceux qui restaient compensaient par la qualité de leurs progrès les pertes numériques, car la plupart d'entre eux, chaque semaine et à l'occasion des fêtes plus solennelles venaient recevoir le sacrement de pénitence et la communion.

254. Nombreux étaient ceux qui, en quête d'un état de vie plus parfaite, se consacrèrent à Dieu dans des congrégations religieuses, et la plupart, aspirant à notre Compagnie, attendaient d'y être admis. Quant au progrès dans les études, on put en juger du fait que certains, à peine frottés du suc des lettres, quelques mois après être rentrés dans notre collège, commencèrent à montrer leur savoir en public et que d'autres qui ne faisaient que balbutier quelques mots en latin, se montraient déjà relativement capables de pratiquer l'art oratoire.

255. Durant le Carême, le Père Bobadilla, au cours de quarante conférences, commenta l'histoire de Jonas avec une science si grande et un art si consommé, que l'archevêque ne cessa de le presser jusqu'à ce qu'il accepte d'expliquer dans la chaire de la cathédrale, l'Epitre de saint Paul aux Romains. C'est pourquoi le premier dimanche après Pâques il inaugura cet enseignement. Il le poursuivit les dimanches et les jours de fête devant une foule considérable d'hommes et de femmes venus l'entendre, chose si rare à Naples qu'on avait peine à le croire. De son côté le Père André de Oviedo, Recteur du collège, dès son arrivée à Naples, s'acquitta du ministère d'un bon prédicateur à chaque fête, pour le plus grand profit de ses auditeurs. Ces jours-là encore il faisait un exposé de la doctrine chrétienne, toujours devant une nombreuse assistance, mais plus tard, pour la commodité des jeunes, il déplaça ses leçons au vendredi. Quatre de nos frères, sur l'ordre de l'évêque, prirent aussi la parole dans plusieurs monastères durant le carême. Ils en firent autant dans divers endroits, par exemple dans les prisons où se trouvaient près de deux mille détenus : ils y jetèrent à la manière d'une semence la Parole de Dieu pour le grand réconfort

des détenus. Lorsque le Père Bobadilla eut achevé l'explication de l'Epitre aux Romains, le Père André de Oviedo prit sa succession avec un commentaire des Psaumes. Bien que les chaleurs, en été à Naples, soient assez pénibles, l'auditoire ne diminua pas et l'on a bien pu penser que cette semence sacrée n'a pas été jetée en vain dans le coeur de beaucoup.

256. Pour ce qui concerne la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie, un grand nombre de gens, divers par le caractère et par la condition, sans compter les élèves, ont fait appel au ministère de nos Pères. Pas plus les affaires professionnelles que les autres occupations n'ont empêché le Père Bobadilla ou le Père André de s'appliquer avec zèle à cette tâche. Le père André portait la grâce des sacrements non seulement aux laïcs, mais aussi aux religieuses ici et là. Aussi est-il arrivé par la grâce de Dieu, que beaucoup après s'être échappés loin du bercail du Christ, revenaient sur leurs pas. Nombreux furent ceux qui entrèrent en religion ou qui attendaient leur tour avec grande impatience. Il y eut aussi quelques confessions générales ainsi que des confessions de malades, lesquels reçurent de cet acte de piété surabondance de fruit spirituel.

257. La bienveillance des habitants était extrême. Ils en donnèrent des preuves, dès les débuts, quand ils venaient en foule chez nos Pères et non seulement les félicitaient de leur venue à Naples, mais rendaient grâce à Dieu de ce qu'il avait fait un cadeau si opportun à la ville qui en avait si grand besoin. Je ne puis omettre de rappeler que l'un des principaux notables, la nuit même de l'arrivée des Nôtres à Naples, vint leur laver les pieds à tous avec de l'eau qu'il

avait fait chauffer au préalable. Quant au légat pontifical auquel nos Pères rendirent visite, c'est merveilleux de rappeler la courtoisie et la charité dont il fit preuve à leur égard ainsi que l'estime si profonde qu'il témoigna pour l'institut de la Compagnie dès qu'on le lui eut présenté. Il se déclara entièrement prêt à faire avancer les affaires du collège et ordonna à nos Pères de lui signaler ce dont ils auraient besoin.

258. Maître François Araldo, au cours du voyage, avait dû s'arrêter par suite d'une maladie qu'il avait contractée, croit-on, en raison de son ardeur au travail, car dans sa prédication et dans ses autres ministères charitables il dépensait un zèle extraordinaire, amenant beaucoup de pénitents à confesse, même parmi cette catégorie de gens en général peu portés à la piété, comme par exemple, les hôteliers et leurs familles, parmi lesquels l'un ou l'autre décida d'entrer en religion. Il ne tarda pas à parvenir à Naples avec les deux compagnons qui avaient été laissés auprès de lui. Bien que, au début, ils aient failli tomber malades, ils furent bientôt remis en santé. Cette même année, un jeune sicilien, très doué intellectuellement et spirituellement, fut reçu dans la Compagnie, deux ou trois autres se rendirent à Rome pour être admis.

259. Parmi nos amis, le Duc de Monteleone entourait nos Pères d'une affection toute paternelle. Il y avait aussi le comte de Montorio, Don Jérôme de Fonseca et Don Mardones qui se distinguaient particulièrement, mais d'autres encore, très nombreux, manifestaient leur attachement à la Compagnie non seulement par leurs bons offices, mais par leurs aumônes.

260. Il avait été question de faire prêcher nos Pères sur les places publiques, mais cela ne parut pas opportun à Don Loup de Mardones, ni au Duc de Monteleone ; aussi cette sorte de ministère fut-elle abandonnée. Le Père André de Oviedo, Recteur, aussi bien que d'autres Pères doués pour cela, se mirent à prêcher dans les monastères de moniales, dans les hopitaux et autres endroits semblables. Chez beaucoup de leurs auditeurs le fruit produit par la semence de la Parole divine fut assez remarquable, surtout chez les moniales d'un monastère où l'un de nos scolastiques fit une exhortation et décida à se confesser même celles qui n'avaient cure de recevoir ce sacrement. Elles réclamèrent le même prédicateur pour le temps du Carême.

261. Un prêtre auquel le Père Laynez avait donné les *Exercices Spirituels* durant son séjour à Naples, prit la ferme résolution au cours de cette retraite d'entrer dans la Compagnie. Comme il assumait la charge pastorale d'un monastère sous la juridiction de l'archevêque, il se vit convaincre, sur l'avis de nos Pères, de ne pas quitter aussitôt son poste où il remplissait un rôle d'une grande utilité. Mais lorsque, par la suite, le Père Bobadilla lui permit de se rendre dans son pays, oubliant sa résolution si excellente et si longtemps mûrie, il fit connaître par sa propre expérience que les jeunes pousses ne s'épanouissent pas comme il faut dans l'atmosphère de leur patrie avant qu'elles n'aient poussé des racines profondes dans la vie religieuse.

262. Le Père Bobadilla estimait que certaines règles mises en pratique dans la Compagnie ne devaient plus être observées par nos Pères et qu'une certaine liberté chrétienne (comme il disait) devait être respectée par les Nôtres du

moment qu'il n'y avait pas apparence d'un manque de vertus solides ; et, comme il était lui-même supérieur, il ne laissait que très peu de liberté d'action au Père André, qui était Recteur, pour l'exercice de ses fonctions. C'est ainsi que l'expérience montra aisément quelle force réside dans l'observance des Constitutions et des Règles pour assurer la conservation des vertus solides : l'un des professeurs, en effet, puis l'un des scolastiques à sa suite - celui dont nous avons rappelé plus haut le succès dans un monastère - quittèrent la Compagnie. Cependant, le Père Ignace intervint pour recommander l'observance des Règles et pour que le Père Recteur ne soit pas empêché de remplir ses fonctions, lui qui savait se concilier par sa sainteté exemplaire et par ses entretiens l'attachement profond non seulement des Nôtres, mais des personnes du dehors. La "liberté extérieure", bien que tout le monde reconnût la solidité de la vertu et de la doctrine du Père Bobadilla et en fit l'éloge, eut pour résultat qu'on souhaitait que le Père Salmeron, libéré du Concile de Trente, vînt le remplacer. Un autre motif justifiait ce remplacement : bien qu'il eût commenté le livre de Jonas et l'Epitre aux Romains avec une érudition très satisfaisante, le Père Bobadilla n'avait pas encore l'art de s'exprimer en italien avec talent. Aussi le duc de Monteleone se mit-il à presser par ses lettres le Père Ignace pour qu'il envoie le Père Salmeron à Naples, comme il le lui avait promis auparavant. Mais c'était le début de l'été et la venue du Père Salmeron fut retardée jusqu'en automne.

263. On eut de la peine à persuader nos amis, dont les aumônes pour l'entretien des Nôtres étaient relativement limitées, à prendre un salarié pour administrer les corrections aux élèves, comme au collège romain. Le Père Ignace prescrivit

qu'on envoyât plutôt ailleurs l'un ou l'autre de nos scolastiques et qu'on prit le salaire de cet employé sur la pension des partants. Il prescrivit, en outre, que cet employé n'ait pas son logement dans le collège, comme auraient voulu nos amis. C'est ce qui fut fait.

264. Don Jean de Mendoza, préfet de la principale citadelle qu'on appelle Castel Nuovo, conçut le désir de se donner à notre Compagnie et il remit totalement entre les mains du Père André de Oviedo l'affaire de sa vocation. On crut bon qu'il ne donnât pas une suite immédiate à son projet.

265. Les ressources d'ordre temporel, avons-nous dit, étaient étroites. La cause en était que ceux qui s'étaient beaucoup avancés par leurs promesses, leur zèle venant à se refroidir, firent retomber sur le Duc de Monteleone une lourde charge. Le P. Dyonysius, moine de Saint-Severin, fit savoir qu'il ne pouvait plus à l'avenir s'intéresser aux affaires de nos Pères, comme s'il s'était déjà acquitté de ce qu'il devait. Et cet ami fidèle, Jérôme Vignes, bien qu'il remuât ciel et terre, ne parvenait plus à trouver sans difficulté les ressources nécessaires pour la subsistance du collège. Quelques-uns des amis et bienfaiteurs du collège s'occupaient de fondre ensemble les intérêts de la Confrérie pour le rachat des captifs avec ceux de notre collège, car ils étaient aussi bienfaiteurs de cette confrérie. Ils s'étaient contentés d'une salle pour traiter les affaires du rachat des captifs sans autre gêne pour la Compagnie. D'autres s'employaient activement au transfert du collège dans l'hopital des incurables Saint-Jacques avec l'intention d'unir les deux oeuvres l'une avec l'autre. Ce qui poussait à cette double initiative, ce n'était pas seulement l'idée que nos Pères se dévouent à ces

oeuvres pies, mais aussi la recherche d'un moyen plus aisé pour apporter au collège un soutien matériel. Le Père Ignace estima que ni l'une ni l'autre de ces solutions ne convenait et le collège dut se maintenir à force de patience grâce aux aumônes recueillies comme il put par le procureur, et le libraire reçut l'ordre de pourvoir à l'achat des livres nécessaires à nos Pères. Les faits avaient assez bien démontré quelle confiance on devait mettre dans des engagements de cette sorte.

266. En ce qui concerne le collège, bien que beaucoup de jeunes gens de la noblesse l'aient fréquenté et y aient trouvé un profit très appréciable, la majorité des maîtres étant originaires d'au-delà des monts, leur mauvais italien n'était pas en mesure de mettre en valeur leur érudition. C'est pourquoi le Duc de Monteleone demandait dans ses lettres au Père Ignace d'envoyer à Naples en même temps que le Père Salmeron quelques Pères de langue italienne. Par ailleurs, certains professeurs, surtout ceux qui étaient originaires de Germanie Supérieure ou Inférieure, entre autres Baudouin Ab Angelo, se trouvaient fort mal du climat de Naples.

267. Au nombre de ceux qui furent envoyés à Rome pour entrer dans la Compagnie, se trouvait Michel Vignes, le frère de Jérôme : tant d'autres en éprouvaient le désir que plus de douze, à cette même époque, selon ce qu'écrivait le Père Bobadilla, lui en avaient adressé la demande et, qui plus est, des sujets de valeur. C'est que, malgré de grands embarras, le collège n'en travaillait pas moins avec efficacité. Durant le Carême, tous les prédicateurs célébrèrent sa venue; d'ailleurs les travaux que se proposait la Compagnie étaient une telle recommandation

que les habitants de Naples avouaient n'avoir jamais connu auparavant dans leur ville d'oeuvre semblable ; et, à supposer que les paroles eussent pu suffire à faire vivre le collège, celui-ci aurait connu l'abondance. Il faut dire cependant, que le Vice-Roi fit parvenir par Mardones cent pièces d'or, en plus du premier don qu'il avait fait dès le début et il en vint d'autres d'ailleurs.

268. Les vacances d'usage durant l'été furent supprimées au collège de Naples. Mais on admit que les professeurs n'enseignent que deux heures le matin, et deux heures après le repas de midi, la durée normale des classes étant de trois heures.

269. Le Père qui résidait à Naples pour remettre en ordre la maison des orphelins, c'est-à-dire le Père Florent Paulettus, estimait qu'il en avait assez fait pour la réforme de cette oeuvre de charité. C'est pourquoi il voulait la quitter définitivement après pas mal de discussions avec les protecteurs de cette maison ; ce dont s'était plaint alors Don Minturno, précepteur du Duc de Monteleone dans une lettre au Père Ignace. Le P. Florent n'était pas de la Compagnie et sa candidature ne fut jamais retenue, et il s'engagea où il lui plut en dehors de l'obéissance de la Compagnie.

270. Je ne puis omettre de raconter ce qui arriva, entre nos quatre murs, au Père Jean-François et ce qui semble devoir être mis au compte de la vertu d'obéissance. Le Père Bobadilla lui avait donné pour pénitence de prendre assis par terre le repas qui lui serait apporté et de boire de l'eau pour toute boisson, et cela parce qu'il avait crié trop fort en classe et qu'il

avait administré le fouet à un élève, ce qui aurait dû être fait par le correcteur. Ce Père n'avait pas très bonne santé, il était fragile et c'est pourquoi il alla dire au Père Recteur qu'il estimait en conscience que l'eau nuirait à sa santé. Le Recteur renvoya Jean-François au Père Bobadilla pour lui demander de bien vouloir atténuer la pénitence s'il le jugeait à propos ; si celui-ci refusait, le P. Recteur conseilla à Jean François de boire cette eau qui lui servirait de remède puisqu'elle était prise par obéissance. Comme la pénitence fut maintenue, Jean-François but de l'eau ; et non seulement elle ne lui fit aucun mal, mais elle lui fut si propice que lui, si frêle et maladif auparavant, retrouva la santé et se sentit de nouvelles forces. Voilà un fait qui dut parler hautement en faveur des pénitences imposées par l'obéissance.

271. Le Père Alphonse Salmeron était revenu à Rome et il était sur le point de gagner Naples ; il fut alors question d'envoyer le P. Bobadilla à Salerne, où le demandait l'archevêque. Mais cette mission soulevait bien des difficultés et le P. Bobadilla ne se montrait pas très enclin à s'en charger. D'autre part, le Duc de Monteleone demandait dans ses lettres que le Père lui soit laissé au moins pendant deux mois pour qu'il visite en compagnie de son Auditeur diverses localités de son département, afin que si quelqu'un avait à se plaindre de quelque injustice commise par lui-même ou par la faute de l'un de ses prédécesseurs, une raisonnable satisfaction lui soit donnée qui décharge la conscience du Duc. Ce projet plut au Père Ignace. Le Père Bobadilla se mit en route et ne se contenta pas de faire ce que le Duc lui avait demandé : il se mit en devoir d'apporter une aide spirituelle aux gens du pays par des prédications

et par de pieuses cérémonies. La ville de Raguse attendait la venue du Père. C'est une ville située en Illyrie, aux confins de l'empire turc. Mais cette mission fut remise à plus tard. Le Duc avait envoyé des feuilles de papier blanc, signées de sa main et portant son cachet, afin que le Père Bobadilla pût délivrer des lettres patentes à qui lui semblerait bon dans le Seigneur ; ce que, le Père Bobadilla considéra comme une grande marque de confiance dont il témoigna sa très grande reconnaissance dans une lettre au Duc.

272. Vers la mi-octobre, le Père Salmeron arriva à Naples et Bobadilla lui passa les consignes de sa charge avant de s'en aller lui-même vers la Calabre. Bobadilla parti, Salmeron régla certains détails concernant la discipline de la communauté et visant à une meilleure organisation du collège. Il imposa les règles à observer à l'intérieur de la maison et au dehors, car on s'aperçut que la liberté, qui régnait auparavant, avait causé grand préjudice à l'intérieur comme à l'extérieur du collège. Comme deux ou trois élèves externes faisaient du mal, on prit la décision de les écarter définitivement du collège. Ainsi donc ces changements au sein de la communauté et au collège furent bienfaisants. Salmeron enjoignit au Père André de Oviedo, Recteur, d'exercer le pouvoir qu'il possédait de plein droit et comme il avait apporté de Rome les règles destinées au collège, c'est fort à propos et non sans profit qu'on les mit en pratique.

273. Salmeron reçut de la part des habitants de Naples un accueil plein de liesse. Le Vice-Roi, en particulier, le Duc de Monteleone et d'autres notables le reçurent en manifestant hautement leur joie. Au moment où Salmeron allait commencer des cours d'Ecriture Sainte, le Père André qui

faisait un commentaire des Psaumes dans la chaire de la cathédrale écrivit au Père Ignace qu'il ne trouvait pas convenable qu'il enseignât lui-même en cette chaire, et dans une autre le Père Salmeron devant qui il devait s'effacer, bien que lui-même n'eût commencé l'explication des Psaumes qu'en vertu de l'obéissance. Le Père Ignace consentit à ce que, si tel était l'avis du Vicaire archiépiscopal, le Père Salmeron donnât ses conférences dans la cathédrale, ce qu'il fit devant un auditoire nombreux et distingué avec un succès remarquable. Le Père André de Oviedo, quant à lui, se dévouait à la visite des prisons et vaquait à d'autres oeuvres charitables, surtout auprès de ceux qui étaient poursuivis en raison de leur foi.

274. Dans le domaine du temporel, force fut, durant toute cette année, de porter un petit morceau de la Croix : en fait de pauvreté, nos Pères de Naples n'avaient rien à envier à ceux de Florence. Ils acceptaient leur indigence comme un don de Dieu et lui en rendaient grâce. Aussi ne put-il être question de consolider la situation du collège et on n'estimait pas comme peu de chose que les Nôtres, vivant au jour le jour, comme on dit, maintiennent vaille que vaille ce collège. Vers la fin de cette année, le Vice-Roi de Naples se préparait à la guerre contre Sienne et le Duc de Monteleone ainsi que d'autres amis de la Compagnie l'accompagnaient : c'était pour les Nôtres une occasion meilleure de jeter en Dieu seul l'ancre de leur confiance.

275. A la reprise des cours du collège, trois discours particulièrement remarquables furent prononcés. Comme le nombre des élèves avait diminué et était réduit à environ cent quarante, il n'y avait que trois professeurs désignés, mais

un quatrième, Théodore, enseignait le grec et l'hébreu. Un point fut amélioré, il concernait la possibilité qu'avaient auparavant les élèves de s'adresser à des confesseurs étrangers! Ceux-ci les recevaient parfois en se moquant d'eux et il arrivait même que les élèves apportent de faux certificats attestant qu'ils s'étaient confessés, alors que ce n'était pas vrai. Il fut alors prescrit qu'ils s'adressent dorénavant à nos Pères, et pour faciliter les choses, permission fut donnée à François Araldo de recevoir les ordres sacrés afin de pouvoir entendre les confessions. Le Père André, de son côté, confessa beaucoup d'élèves et de gens du dehors, surtout pour la fête de la Toussaint.

276. En plus de Michel Vignes, un autre frère de Don Jérôme Vignes nommé Fabricius, fut reçu dans notre Compagnie. Mais Jérôme lui-même avant ses frères, avait résolu d'entrer dans la Compagnie et avait laissé au Père Ignace le soin de fixer le moment où il réaliserait son projet. C'est ce qui eut lieu, non qu'il n'eût personnellement la volonté d'entrer sans plus tarder, mais parce que le Père Bobadilla, connaissant sa situation familiale, fut d'avis qu'il fallait différer son entrée, et nos Pères pensèrent de même dans la suite. D'autres jeunes gens, qui aspiraient à entrer dans la Compagnie et dont l'admission avait été différée, s'en allèrent chez les Clercs Réguliers, sur l'invitation, croit-on, de quelqu'un. C'est ce que fit également le Sicilien dont nous avons parlé plus haut : il avait servi pendant quatre mois dans notre cuisine, jeune homme cultivé d'ailleurs. Cela fit assez connaître que dans ces nouveaux collèges, où personne n'est chargé spécialement des novices, les jeunes pousses ne s'épanouissent pas comme il faut.

Tels furent les évènements du collège de Naples.

LE COLLÈGE DE MESSINE

277. Le Père Antoine Vinck, belge, gouvernait le collège de Messine, tandis que le Père Jérôme Nadal était pris par d'autres affaires. Dans ce collège, tout allait pour le mieux : les novices aussi bien que les autres élèves marquaient des progrès sur le plan intellectuel comme sur le plan spirituel. Le règlement établi dès le début par le Père Nadal était toujours en vigueur, mais, bien qu'il parût excellent, on disait que le Père Nadal, qui était rappelé à Rome, en rapporterait les Constitutions et les Règles de la Compagnie. (C'est d'ailleurs ce qui arriva, comme nous le rapporterons plus loin). Tous nos Pères les attendaient avec un intense désir. Les habitants de Messine louaient la simplicité et la modestie religieuse de certains des Nôtres. On avait déjà remarqué auparavant que dans les rencontres fortuites qu'ils n'avaient pas recherchées, ils ne donnaient aucune réponse, et se contentaient de rappeler qu'ils ne devaient parler à personne sans permission et si la question qu'on leur posait demandait une réponse urgente, ils priaient leur interlocuteur de venir s'en entretenir au collège: c'est là qu'on leur donnerait satisfaction. Il s'en fallait que les laïcs s'offusquassent d'une pareille réponse : ils venaient parfois en parler au Père Antoine pour l'en remercier. Quant à ceux qui vivaient dans la maison de probation et au sujet des classes, on ne peut que répéter ce qui a été dit l'année précédente, et les choses se comprennent de soi sans qu'il soit nécessaire de les répéter. Je dirai seulement qu'on mettait un grand espoir dans l'éducation des enfants.

278. Maître Benoît Palmio prêcha dans notre église durant le Carême de cette année ; les dimanches et fêtes, il commentait l'Evangile et, les jours non fériés, l'Evangile et les Epitres. L'assistance était nombreuse pour écouter son exposé, bien qu'il y eût à Messine cinq autres ecclésiastiques à prêcher. Ils étaient nombreux ceux que ces sermons ramenaient à une plus saine conduite. L'un d'eux, en particulier, vint à se repentir sous l'effet d'une singulière inspiration de l'Esprit Saint. C'était un membre de la noblesse qui jouissait d'une autorité et d'un grand prestige dans la ville ; aussi son retour à une meilleure moralité produisit-il sur tous les habitants le meilleur effet d'édification. Il avait conçu contre quelqu'un une haine violente à la suite du meurtre de son frère et cette haine durait depuis déjà sept années. Son ennemi était lui aussi de la noblesse et il était connu pour sa richesse. Leur différend avait déjà soulevé un tumulte presque général dans la ville et créé deux factions qui avaient entraîné une bonne partie de la noblesse. Il n'y avait pas qu'une seule famille, mais de très nombreuses à brûler de cette même haine née de la même cause, mais un bon nombre d'autres familles. De nombreuses personnes avaient été condamnées au supplice, ou avaient été condamnées à l'exil. Quant au chef de l'autre faction, il était en prison depuis longtemps à la grande désolation de la ville. Il avait été souvent mis à la torture et l'on pensait qu'il n'échapperait pas au supplice suprême car son adversaire ne se laissait fléchir ni par les larmes ni par les supplications, mais pressait avec force le Vice-Roi de le livrer à ce supplice. Cette féroce animosité, Dieu la transforma de la manière suivante : vers le début du Carême, ce personnage se rendait souvent dans notre église. Il suivait avec une attention extrême les sermons et les lectures qui s'y

faisaient, les larmes coulaient même sur ses joues. A l'approche de la fête de Pâques, il commença au cours d'entretiens privés, à discuter la question de savoir s'il pouvait rentrer en grâce avec Dieu. Et comme il prit conscience que cela ne pouvait se produire sans qu'il pardonne à son ennemi, il ne pouvait s'y résoudre. Cependant, il ne renonçait pas à son habitude d'assister à la Messe et au sermon. Le Vendredi-Saint, le Seigneur avait enflammé du feu de son amour l'âme de notre prédicateur qui prêchait sur la Passion. Entre autre choses, il parla avec cette ferveur intense du pardon des injures, en sorte que ce jour, à ce que l'on crut, marqua le commencement de la conversion non seulement de celui dont nous parlons, mais de beaucoup d'autres personnes. Tous furent violemment bouleversés intérieurement au moment où le prédicateur se disposait à faire l'ostension de la Croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, en la découvrant et en la recouvrant successivement. Il déclara alors d'une voix forte qu'il n'accomplirait pas ce rite avant que les assistants ne promettent à haute voix qu'ils feraient tout ce qui était nécessaire à leur salut. L'auditoire se mit à s'agiter et, ne dominant plus qu'avec peine larmes et sanglots, il hésitait, cependant, à répondre comme on le lui proposait (car on ne pensait pas que ce fût une obligation véritable, mais que c'était simplement une formule du prédicateur pour susciter une plus vive émotion) ; alors, le prédicateur se tourna vers la croix qui était recouverte d'une étoffe noire, la baisa et s'écria : "Oui, ô Christ, n'est-il pas vrai que nous disons "Ce peuple m'honore des lèvres, mais son coeur est loin de moi !" ? Vois, ils ne veulent pas se proclamer tes serviteurs". A ces mots, ce fut comme si les coeurs avaient été transpercés, et de divers côtés des cris se firent entendre : "Nous le voulons, nous le voulons ! Montre-nous

seulement le Crucifié." Mais ils ne paraissaient pas assez nombreux pour mériter d'être exaucés jusqu'au moment où le noble personnage grâce auquel nous rapportons ces faits, et qui avait déjà répondu dans son coeur sans pouvoir prononcer un mot à cause de son émotion et de ses sanglots, envoya un de ses serviteurs pour donner parole au prédicateur qu'il était prêt à faire tout ce qu'il fallait, mais avant que le serviteur n'atteignît la chaire du prédicateur, ne pouvant plus maîtriser sa douleur et l'angoisse dont il était accablé, il s'écria avec toute la force qu'il lui fut possible : "Moi, Seigneur, je ferai ce que tu voudras !" Alors le prédicateur qui n'avait pas reconnu sa voix, bien que ces mots lui fussent adressés: "Et qui donc, dit-il, es-tu ?" "Je suis, répondit-il, Sébastien Ansaloni". Comment exprimer les explosions de joie mêlées de larmes que provoquèrent ces paroles chez ceux qui connaissaient la situation et le comportement de celui-ci ? Ils célébraient d'un seul coeur la miséricorde de Dieu. L'ostension de la Croix eut lieu devant la foule et le sermon s'acheva par une consolante péroraison. Sébastien, fidèle à sa promesse, attendait sous le porche de l'église le prédicateur à sa descente de chaire. Il l'embrassa, puis il déclara qu'il ne s'en irait pas de chez nous avant d'avoir accompli ce qu'il avait promis. On écrivit au Vicaire de la ville et on fit avertir son frère (qui reçut la nouvelle avec grande joie) ainsi que d'autres personnes qu'il ne sortirait pas de notre maison qu'ils n'aient donné leur assentiment au pardon de l'injure qui leur avait été faite. Puis, sur l'heure, il fit appeler un scribe public et lui fit prendre témoignage du pardon qu'il accordait en pleine liberté et avec joie à ceux qui avaient été emprisonnés ou envoyés en exil à cause de lui. Ensuite de quoi, libéré d'un poids, il se mit à réfléchir

à sa confession et il fut pris d'une telle horreur pour le péché mortel dont le prédicateur avait montré qu'il avait causé mort du Christ, qu'il protestait avec force ne plus vouloir en commettre à l'avenir et prit en outre la résolution de se confesser tous les huit jours.

279. Ce n'est pas seulement à Messine que la nouvelle se répandit, mais presque toute la Sicile en fut avertie. L'adversaire de Sébastien Ansaloni, qui était le chef de l'autre faction, était détenu en prison. L'un de ses co-détenus lui demanda conseil ; il disait que malgré sa haine contre quelqu'un il voulait cependant communier et pardonner. Notre homme approuvant cette résolution, l'encouragea à mettre à exécution ce qu'il avait résolu en intention. Puis il rentra en lui-même et, se faisant v iolence, il se dit : "Hé! toi qui sais bien donner des conseils aux autres, pourquoi ne te préoccupes-tu pas de ton propre salut ?". Ceci dit, il décida de se confesser et le jeudi-saint il communia, résolu quant à lui à accepter la mort en pénitence pour ses péchés si telle était la volonté de Dieu et si les partisans d'Ansaloni le voulaient, car, de son côté, il était prêt à leur pardonner le tort qu'ils lui avaient fait. C'est dans de tels sentiments qu'il avait passé la nuit suivante, pleurant à chaudes larmes en lisant et en méditant la Passion du Seigneur, lorsque, le lendemain, qui était le vendredi-saint, il reçut la bienheureuse nouvelle du pardon que lui accordait Ansaloni.

280. Un autre noble personnage nourrissait depuis dix ans, sans s'en confesser, une haine contre certaines personnes. Ces personnes étaient elles aussi de la noblesse. L'une d'elles lui avait coupé le pouce, une autre, l'index de

cette même main, un autre le medius de l'autre main, d'autres, de connivence avec ces trois premiers, avaient tenté de l'assassiner. Ce personnage avait rencontré le samedi-saint par hasard un Père du collège de Messine et s'était mis en devoir de se confesser à lui bien qu'il n'ait pas pris la peine de se préparer au préalable : bientôt, la ferveur augmentant, il fondit en larmes et il promit de renoncer à sa haine et d'accomplir tout ce que le confesseur lui dirait de faire. Sa confession achevée comme nous l'avons dit, il fit convoquer un notaire et appeler des témoins et il accorda spontanément son pardon à tous ceux qui lui avaient fait du tort. Au nombre de ses ennemis dont les uns habitaient à Messine, les autres avaient été exilés à cause de lui, il y avait principalement deux frères : à l'un présent à Messine il fit parvenir par écrit son pardon, mais, non content de cette démarche, il le fit rechercher dans la ville et, l'ayant rencontré, il lui donna affectueusement le baiser de paix. Le père des deux frères l'apprit et, lui qui ne s'était pas confessé depuis vingt ans, rempli d'admiration pour le geste de son adversaire, prit à coeur son propre salut en s'approchant du sacrement de pénitence. Mais je ne puis omettre de raconter que cet homme, mutilé de ses doigts, après avoir communié dévotement, revint joyeux chez nos Pères en rendant grâce et leur dit, entre autres choses, qu'il était émerveillé de constater que l'hémorragie qui le faisait souffrir dans tout son être chaque fois qu'il examinait ses mains, ne se produisait plus et il lui semblait même avoir retrouvé l'état normal et l'intégrité de ses doigts. Il se rendait compte qu'il n'existait pas de plus grand bonheur que de rendre à Dieu le culte qui lui est dû avec une conscience pure. Ce qu'il proclamait de bouche, il le mettait en pratique en se confessant tous les huit jours et en communiant tous les quinze jours.

281. Deux individus qui avaient projeté d'assassiner un prêtre furent inspirés d'entrer dans notre église, le jour même fixé pour perpétuer leur crime, et ils se confessèrent à l'un de nos Pères ; puis, absous et libérés de leur passion, ils s'en allèrent joyeux d'avoir reçu l'absolution. On pourrait encore raconter bien d'autres traits de ce genre, des cas de gens qui s'étaient abstenus de la confession pendant bien des années pour des motifs de haine et de vengeance et qui, d'un coeur généreux, se détournèrent de leurs intentions mauvaises pour l'amour de Dieu.

282. Ajoutons encore qu'une femme, dont la pratique de l'usure avait rempli bien des années, revint au Christ après avoir fait une confession générale et renonça à une pareille conduite. Très nombreuses ont été les femmes arrachées à la fange charnelle dans laquelle elles avaient été longtemps plongées et qui en ont été tirées par une confession générale. Entre autres celle qui eut, dit-on, le sentiment qu'un feu lui sortait de la bouche et qui s'écroula comme morte aux pieds du confesseur. Cette femme, en effet, était possédée du démon et dès qu'elle en fut délivrée, elle rentra chez elle saine d'esprit et de corps. Par la suite, elle s'approcha de la Sainte Table. Au nombre de ces femmes, il s'en trouvait qui ne s'étaient pas confessées depuis des seize et des dix-huit années. Une dame de la noblesse, qui s'était abstenue des sacrements en raison de ses péchés, pendant trente-six années exactement, revint à une conduite honnête grâce à une confession générale. Très nombreux aussi les hommes qui se séparèrent de leurs concubines : l'un d'eux abritait sous son toit avec son épouse légitime deux autres femmes et, qui plus est, ces deux femmes étaient enceintes. Il garda chez lui son épouse et il renvoya les deux concubines, puis, il prit la résolution de se confesser tous les huit jours.

283. Citons encore parmi ces convertis un malade qui désespérait presque de retrouver la santé. Il avait fait appeler un Père du collège et, sur son conseil, après s'être confessé d'avoir une concubine, il l'épousa en justes noces. Après quoi, contre toute prévision, il recouvra la santé, puis, fort bien portant, il se rendit à l'église Saint-Nicolas où il se confessa, reçut la communion, tout joyeux d'avoir pu échapper au démon dont les filets avaient failli l'étouffer. Il y eut encore des pénitents qui expulsèrent leurs concubines non seulement de chez eux, mais de la ville. Les faits de ce genre ne furent pas rares cette année-là. Il n'y eut pas que des péchés de cette sorte, mais bien d'autres péchés mortels, à être pardonnés par le Seigneur au bout de bien des années.

284. Des jeunes gens, eux aussi, de moeurs dissipées et peu honnêtes, ont été convertis à de meilleures idées. L'un d'entre eux ne lisait que des livres futiles et lascifs. Il les remit à nos Pères et n'acheta désormais que des ouvrages inspirant piété et bonnes moeurs. Les occasions ne manquaient jamais aux Nôtres d'avoir à rendre des services proprement religieux. Même au cours des désordres du carnaval, la veille des Cendres, des confessions générales se firent dans notre église. Des soldats et même des officiers supérieurs de l'armée espagnole se sont confessés à nos Pères. Et la plupart des malades les appelaient soit dans les hôpitaux, soit dans des maisons particulières et faisaient comme eux. Dans la prison, les détenus, malades ou en bonne santé, ont eu recours au sacrement purificateur : beaucoup d'entre eux, emprisonnés pour dettes et insolvables, recouvrirent la liberté grâce aux aumônes recueillies par les soins de nos Pères.

285. Ce n'est pas seulement hors de nombreuses âmes que le démon fut chassé, c'est aussi des corps de quelques possédés. Ainsi, un enfant avait la gorge enflée par suite de la présence en lui d'un démon muet : il y avait déjà plusieurs jours qu'il ne pouvait s'alimenter. On l'amène dans notre église, il se confesse et, aussitôt après, il s'en retourne chez lui avec ses parents, tout joyeux de sa délivrance. De même deux jeunes filles que l'on disait soumises à des vexations diaboliques, en trouvèrent le remède dans notre église. Et encore : une fillette de noble famille est ramenée chez elle, guérie par la lecture de l'Evangile de Jean et la récitation du Pater. C'est enfin une dame de la haute noblesse, du nom de Donata, dont la demeure était infestée jour et nuit par des bruits épouvantables provoqués par les démons : aucun remède n'avait été vraiment efficace. On fit appel à l'un de nos Pères qui prononça sur la maison une bénédiction accompagnée d'exorcismes. Dans la suite aucun trouble ne fut plus ressenti, et tout, jour et nuit, fut désormais en paix.

286. Nombreuses furent les jeunes filles qui consacrèrent à Dieu leur virginité ; et guère moins nombreuses les veuves qui firent le voeu de chasteté. Cinq jeunes gens au moins prirent l'habit religieux et trois d'entre eux entrèrent chez les Capucins. Parmi les jeunes filles dont nous venons de parler, il y en avait qui avaient été fiancées et qui préfèrèrent se donner au Christ comme à leur époux. L'artisan de ces faits merveilleux était le Père Cornelius, un belge dont le nom était, en conséquence, célèbre à Messine. On disait que presque pas une jeune fille, pas une veuve ne s'adressait à lui sans qu'il la gagne pour le Christ. Trois péronelles voulurent vérifier par elles-mêmes si ce

qu'on disait du Père Cornélius était exact. Elles étaient tout-à-fait sûres, quant à elles, qu'elles ne se laisseraient circonvenir en aucune façon par lui. Elles vont toutes trois ensemble trouver notre homme. La première se confesse et, avant de se retirer, elle déclare sérieusement vouloir se faire religieuse. Le Père loue sa résolution, approuve avec force son projet et lui recommande, quand elle part, de ne pas révéler aux autres son intention. La seconde se présente et elle aussi, prise à l'hameçon, se retire avec l'intention d'entrer en religion. La même aventure arrive à la troisième et c'est ainsi que nos trois jouvencelles, qui étaient venues pour s'amuser un peu, s'en allèrent avec des sentiments tout autres. Après s'être finalement confié mutuellement leur projet, elles se félicitèrent avec joie et rentrèrent chez elles en rendant grâces à Dieu.

287. Egalement dans les monastères féminins, il se fit du bon travail. Les prédicateurs qui leur avaient été envoyés étaient appréciés non seulement de ces communautés, mais de bien d'autres personnes, comme en témoignait la nombreuse assistance dès l'instant où l'on faisait connaître l'endroit où aurait lieu le sermon. Les prédications qui se faisaient dans notre église suscitaient une fervente dévotion comme en témoignaient les larmes des auditeurs, l'émotion soulevée dans les âmes et les changements de vie qui s'ensuivaient. Les pénitents qui se confessaient fréquemment à nos Pères distribuaient beaucoup d'aumônes à des pauvres, aux prisonniers et aux malades des hôpitaux. Ces aumônes ne venaient pas seulement de quêtes, mais aussi des fonds que chacun prélevait sur ses propres biens. Les habitués de notre église visitaient aussi fréquemment les prisonniers et ils en obtenaient la libération de beaucoup en payant leurs dettes. Ces pieuses gens

visitaient aussi les hôpitaux (comme nos Pères le faisaient le dimanche), ainsi que les pauvres à domicile afin de secourir les indigents et ils ne ménageaient ni leur peine ni leurs ressources.

288. Je viens de parler des hommes, mais les femmes entendaient bien ne pas leur être inférieures dans toute la mesure où la décence le leur permettait. En effet, elles allaient, elles aussi, visiter les femmes nécessiteuses et leur distribuaient des vêtements, parfois même des vêtements en tissu de soie. Avec quel coeur elles s'acquittaient de ces bonnes oeuvres ! On pourra le constater au seul fait que je vais rapporter. Deux dames étaient allées visiter un hospice réservé aux femmes et là une pauvrette , venant à leur rencontre, demanda à l'une d'elles une résille de femme. Cette dame de lui répondre: "Je n'en ai pas d'autre ici que celle que je porte, mais attendez un peu que je revienne chez moi et je vous en ferai apporter une". Entendant cela, sa compagne, se disant qu'une occasion lui était offerte de gagner un grand mérite en donnant une chose de peu de valeur si elle se privait de sa résille, elle se tourna vers la pauvrette et lui dit : "Tiens, prends !" et enlevant avec modestie la résille de sa tête, elle la lui tendit. Alors, l'autre dame, s'adressant à elle-même des reproches au fond de son coeur, se dit qu'elle était bien loin d'égaler la charité de sa compagne et, revenue chez elle, elle fondit en larmes.

289. Mais pour en revenir aux hommes, la charité inspirait à quelques Pères d'entrer dans les maisons de prostitution (il ne s'agit évidemment que de quelques religieux à la vertu éprouvée) et d'y exhorter leurs pensionnaires à faire pénitence. Deux d'entre eux s'étaient introduits dans la maison d'une jeune prostituée. L'un portait sous son manteau une image de Jésus en croix,

l'autre, le crâne d'un mort : c'est avec de telles armes qu'ils abordent la jeune femme, eux-mêmes pleurent et ils l'amènent elle aussi à fondre en larmes. Alors on rassemble un bon groupe de gens du voisinage et les Pères prêchent la pénitence ; cette prédication, dit-on, ne fut pas sans résultat. Nos prédicateurs s'appliquaient à obtenir que personne ne vienne au sermon sans amener un pécheur coupable de quelque péché grave. Ils en amenaient une foule à se confesser et parmi ces pénitents il y avait des prisonniers libérés grâce à eux : ils ne laissaient pas partir ceux-ci avant de les avoir convaincus de se confesser dans notre église. Ils préparaient aussi chez eux des repas pour les pauvres et ils en faisaient la distribution soit sur place soit à domicile surtout s'il s'agissait de malades ou de personnes qui ne pouvaient se déplacer. Ce qu'ils entendaient dans les sermons, les gens le répétaient en privé entre amis et ils remplissaient ainsi le rôle du prédicateur : ils admonestaient, exhortaient et faisaient trembler tel ou tel. Il en résulta, grâce à eux, la conversion de beaucoup qui se détournaient d'une vie de perdition pour leur plus grand avantage. Tels sont les fruits obtenus par la pratique assidue de la confession et de la prédication.

290. La misère des pauvres fut, cette année-là, accablante et le Père Nadal mit toute sa sollicitude en oeuvre pour la soulager. Dans la prison les détenus étaient très nombreux et l'on disait que quelques-uns y étaient morts de faim, d'autres y étaient tombés gravement malades. Nadal, de concert avec le Vice-Roi, Jean de Vega, s'employa à organiser un hôpital réservé aux prisonniers. La chose avait déjà été réalisée à Palerme et à Messine, mais le local était malsain et la situation financière ne permettait pas d'y donner les soins suffisants et de payer le

personnel soignant. On trouva un local moins insalubre et, après le transfert des malades hospitalisés, le Père Nadal en personne en prit en mains la direction par décision du Vice-Roi, puis, par la suite, il la confia à un Père du collège. Celui-ci y venait accompagné de deux novices, matin et soir, et tous trois se mettaient au service des malades de la manière la plus édifiante . Les Nôtres assurèrent ce service jusqu'à ce que des hommes de loi et des notaires prennent leur succession. Il parut juste, en effet, que ceux-là qui s'enrichissaient grâce à leurs procès, viennent en aide à ces pauvres gens. Le Père Nadal se mit donc en devoir d'organiser une réunion d'hommes de loi et de notaires autour du Vice-Roi. Il leur exposa son projet et pas un ne se déroba à sa proposition. Finalement chacun d'eux fut d'accord avec la chambre dite la "Grande Chambre" et la ville elle-même pour apporter une contribution pécuniaire, appui qui permit, grâce à des revenus fixes, non seulement de soutenir l'hôpital, mais d'offrir aux prisonniers, démunis de moyens de vivre, une assistance. Quant à ceux qui assumaient la charge des malades, ils se donnèrent un règlement, désignèrent des administrateurs et des employés pour le service et peu à peu ils déchargèrent nos Pères de cette besogne, bien que l'on envoyât chaque jour de fête l'un de nos prêtres célébrer l'Eucharistie en présence des malades et confesser dans les cas de besoin.

291. Au cours de cet été, la flotte turque mouillait à Naples. Avant qu'elle ne repartît, on s'occupa du rachat de quelques captifs et le Père Nadal ramassa en deux jours près de quatorze cents pièces d'or. Mais les Turcs, à leur départ, n'acceptèrent pas cette opération de rachat. Le Vice-Roi, alors, donna l'ordre de réserver cette

somme et d'y ajouter six cents pièces d'or provenant des amendes pénales afin que ces mille ducats fussent envoyés à Constantinople en vue de racheter des captifs. On racontait que cette flotte était venue avec l'intention de mettre tout à feu et à sang. C'est ainsi que la bonté de Dieu veille sur la Sicile qui n'eut à souffrir en rien du fait de la flotte ennemie. Le Vice-Roi qui attribuait cette protection à Dieu et à l'efficacité des prières, qui avaient été continuelles, prescrivit d'organiser des prières publiques et une distribution d'aumônes en action de grâce. Trente vêtements furent confectionnés pour les pauvres. Une de ces prières solennelles avec procession eut lieu un matin à la cathédrale et c'est là que Maître Benoît Palmio prêcha devant un auditoire très compact sur la demande du Vice-Roi qui désirait que tout le monde reconnaisse une intervention divine dans cet évènement. Une autre cérémonie se fit dans l'après-midi et l'on y porta en procession à travers la ville une relique de la Croix du Seigneur.

292. Lorsque Dame Isabelle de Vega épousa le comte de Bibona, le Père Nadal s'employa à ce qu'à l'occasion de ce mariage, aucun pauvre ne fût laissé sans avoir sa part de la fête ; et pendant cette quinzaine, personne ou à peu près n'eut à souffrir d'un manque de bien-être.

293. C'est encore le Père Nadal qui prit l'initiative d'ériger à Messine un Mont de Piété pour venir en aide aux pauvres de la ville qui n'auraient d'autre moyen de pourvoir à leur subsistance. Bien que de grands obstacles soient opposés à sa réalisation, il ne se laissa pas arrêter dès l'abord ni n'eut de cesse que n'aboutisse une affaire si utile à la population. Grâce à lui encore on s'occupa de nombreuses personnes qui avaient honte de

mendier et préféraient souffrir dans une extrême pauvreté. Grâce à son crédit, il en assista beaucoup qui manquaient d'appui auprès du Vice-Roi et auraient eu à subir de très graves dommages sans lui ; et ceux-ci étaient innombrables. Le Père Nadal jouissait, en effet, d'une très grande autorité auprès du Vice-Roi et le nombre était considérable de ceux qui recouraient à lui et qu'il n'aurait pas voulu pour rien au monde priver de ses services.

294. Un jour que des hommes armés étaient sur le point de se battre parce que de graves occasions de haine avaient surgi entre eux, l'un de nos Pères se rendit auprès d'eux ; et son arrivée changea tellement les dispositions de tous que, ayant déposé leurs armes, ils se réconcilièrent amicalement. J'omets d'autres réconciliations entre gens qui se haïssaient à mort, parce que ce serait des redites et encore des redites.

295. L'esprit de pénitence et de componction redoubla de force chez certains pénitents qui s'étaient confessés à nos Pères. Il se trouva une femme, une dame de la noblesse, qui avait vécu longtemps dans le péché d'adultère. Elle s'en prit à sa chair, cause de ses chutes, avec une telle dureté qu'elle n'arrêtait de se flageller que lorsqu'elle avait répandu un flot de sang.

296. La confession se montra aussi efficace à l'égard des personnes souffrant d'obsessions diaboliques. Un bon nombre de celles qui furent amenées dans notre église en repartirent libérées par la seule confession. Cette efficacité de la confession a pu être vérifiée à l'occasion d'un homme qui souffrait d'un énorme abcès et qui avait dépensé bien de l'argent en consultations médicales sans retrouver la santé. Des amis

le persuadèrent de se confesser à l'un de nos Pères avec l'espoir d'obtenir par ce moyen la santé de l'âme et du corps. Le brave homme obéit et son espoir ne fut pas déçu car il retrouva bientôt la santé du corps, après avoir obtenu auparavant, celle de l'âme, comme on peut l'espérer.

297. Lorsque fut proclamé le jubilé accordé par le Pape pour demander le retour de la paix entre les princes chrétiens, tous nos Pères firent la visite des prisons et exhortèrent les détenus à le gagner. Beaucoup n'avaient pas reçu leur part des aumônes qui devaient être distribuées selon les termes du décret du jubilé, nos Pères y suppléèrent dans toute la mesure nécessaire. Comme à eux seuls, en raison de leurs autres occupations, ils ne pouvaient pas suffire pour entendre toutes les confessions, le Père Nadal fit appel à des prêtres appartenant à d'autres familles religieuses : ce qui fut fait et presque tous les détenus - et ils étaient nombreux - purent gagner la grâce du jubilé.

298. Un grand nombre de candidats s'offraient à la Compagnie, mais il parut bon de mettre à plus longue épreuve leur vocation. Cette manière d'agir évita qu'on eût à se repentir de les avoir admis : ils persévéraient de façon remarquable et leurs progrès spirituels étaient manifestes.

299. Chaque vendredi eut lieu dans notre église une leçon sur l'Evangile de Saint Matthieu: cette explication a produit une grande et bienfaisante impression.

300. Deux musulmans, évadés des galères où ils étaient captifs, avaient été envoyés au Vice-Roi : ils furent catéchisés par nos Pères, puis

reçurent le baptême. L'attrait exercé par nos sermons suscita d'autres émules et - chose inhabituelle dans le passé - les prédications se multiplièrent en de très nombreux endroits. Le très grand nombre de pénitents et de communiants, surtout lors des fêtes solennelles, occupaient nos Pères des journées entières et une partie des nuits et la foule n'en était pas moindre ailleurs, surtout à la cathédrale : admirable spectacle pour tous que cette magnifique multitude de communions !

301. Parmi les fidèles habitués à se confesser chez nous, quelques laïcs connus pour leur esprit de foi et pour leur piété formèrent ensemble une confrérie. Ils faisaient durant la nuit, des rondes dans des quartiers pauvres ; ils aidaient les vivants et, s'il y avait des morts, ils les portaient sur leurs épaules jusqu'à leurs sépultures et pourvoyaient aux dépenses selon les nécessités. Il y avait, en particulier, un prêtre qui remplissait cet office de charité avec une dévotion tout-à-fait édifiante. Une femme, possédée du démon, ayant obtenu sa délivrance, amena quelques autres possédées au confessionnal. Une personne qu'on croyait elle aussi possédée parce qu'elle s'était abstenue, des jours durant, de toute nourriture, après qu'on eut fait appel au Père Cornélius, se remit à se nourrir. Une autre femme était physiquement si handicapée qu'il lui était impossible de jeûner et qu'elle ne pouvait presque rien accomplir de ce qui lui était donné comme pénitence. Cette femme, après plusieurs confessions, retrouva des forces au point que la pénitence imposée par le confesseur ne lui paraissait pas suffisante et qu'elle s'infligeait à elle-même spontanément d'autres macérations corporelles. Je n'oublierai pas de citer l'exemple d'une noble dame que le mari voulait détourner

d'entendre nos sermons en faisant un éloge magnifique d'un autre prédicateur que lui-même allait écouter. Cette dame lui répondit sans faire d'éclat mais avec finesse : "Pourquoi n'as-tu pas changé de conduite comme moi je l'ai fait ?" Et elle ajoutait : "Dut-il pleuvoir des pierres, je ne déserterai pas les sermons de Saint-Nicolas".

302. Religieux et gens cultivés manifestaient leur attachement à nos Pères. Parfois même plus que ceux-ci n'auraient voulu. C'est là ce qui se passa avec le Gardien d'un couvent franciscain de l'Observance (couvent dont plusieurs religieux avaient fait du tort à nos Pères et en avaient détourné bien des sympathies). Ce Père Gardien était prédicateur et au cours de ses sermons, parfois même avec des pleurs dans les yeux, il exhortait ses auditeurs à se rendre chez nos Pères, insistant quelquefois en termes pompeux et très recherchés sur l'éloge de notre Compagnie inspiré par un véritable amour : il proclamait que le Pasteur suprême, le Christ, ne fait jamais défaut à son troupeau puisqu'il le pourvoie de ministres de la Parole de Dieu et de docteurs et puisqu'il avait décrété en ce moment de venir en aide à son Eglise grâce à la Compagnie de Jésus. Et c'est encore ce Père qui affirmait que les aumônes recueillies par son couvent provenaient presque exclusivement des fidèles qui fréquentaient notre église pour y entendre nos sermons et s'y confesser fréquemment. Ainsi donc la Compagnie s'était déjà acquis à Messine une grande renommée et, grâce à Dieu, un vrai prestige.

303. C'est le 5 octobre que s'ouvrirent les cours par une allocution de Maître Annibal du Coudret qui fit l'éloge des trois langues enseignées dans notre collège. Cet éloge plût beaucoup ; notamment au Vice-Roi (qui était

présent ainsi que les Magistrats de la ville et beaucoup d'habitants) et aussi aux élèves. Ce succès n'était pas dû seulement à son contenu doctrinal et à l'éloquence du Père, mais aussi à son action oratoire. Sa peine ne fut pas inutile, car le nombre des auditeurs ne fit que s'accroître par la suite et les élèves qui suivaient déjà les cours auparavant se montrèrent encore plus ardents à l'étude. Les progrès en conduite et en piété n'étaient pas moins sensibles.

304. Nos scolastiques se distinguaient non seulement par leur conduite et par leur piété, mais aussi par leur savoir. Certains d'entre eux, en particulier, avaient fait de si grands progrès en grec et en latin que leur compétence ne suscitait pas seulement l'émulation chez les autres écoliers, mais bien leur admiration, comme il arriva lors de la Saint Nicolas, quand, en exposant à la porte de notre église dédiée à ce saint, des odes à la manière de Pindare, sans parler de beaucoup d'autres pièces latines et grecques qu'on avait coutume de présenter chaque année publiquement selon l'usage en vigueur dans les collèges. Ils observaient avec plus d'application que jamais les autres règlements qui leur étaient imposés soit en dehors soit à l'intérieur du collège et ils ne manquaient ni la messe ni le sermon ; une place leur était réservée dans l'église malgré les plaintes de certaines personnes qui la trouvaient trop exigüe pour une telle affluence. Ils continuaient aussi, comme nous l'avons relaté l'année dernière, à solliciter sans relâche des aumônes et à les distribuer aux indigents et ils en recueillaient en assez grande quantité. Ils ne se contentaient pas d'observer eux-mêmes la régularité dans la pratique de la confession selon la règle, mais

ils y amenaient d'autres personnes et cela était d'autant plus agréable aux Nôtres qu'il s'agissait de personnes plus haut placées et de plus illustre noblesse ; parmi elles il s'en trouvait qui aspiraient à la vie religieuse, surtout dans la Compagnie. En plus des quatre dont nous avons parlé et qui sont entrés chez les Capucins, il y en eut un qui rejoignit l'Ordre de saint Dominique. Un jeune homme qui avait décidé d'entrer dans la Compagnie souffrit d'une assez longue maladie et voici que, ses parents ne s'y attendaient nullement, une mort paisible tandis qu'il priait l'introduisit dans la vie éternelle. Cet esprit intérieur de piété avait moins pour origine les leçons de morale ou les conseils des professeurs, que bien plutôt les sermons donnés en public.

305. C'est du collège de Messine que fut envoyé, à la demande de Don Jean Osorio de Silva, grand bienfaiteur du collège et avec l'assentiment du Père Ignace, le Père Philippe Casino à une abbaye distante de trois mille pas de Messine. Il ne parut cependant pas nécessaire que quelqu'un y travaille des jours durant ; il y venait seulement de Messine tous les jours de fête : c'est cette vigne du Seigneur que le Père Philippe cultiva vaillamment, il s'en suivit une récolte spirituelle abondante. En effet, cette population, farouche s'il en fut, dont le renom de cruauté, pire que celui des autres populations de Sicile, faisait la triste réputation, fut touchée et attendrie par la douceur et la nouveauté de la Parole de Dieu, au point que pour l'écouter un grand nombre de personnes, éloignées de deux et trois mille pas, ne manquaient pas de se déplacer et même de se hâter pour entendre un sermon : le Père Jean-Philippe consacrait toute la matinée à la célébration de la Messe et à la prédication : il s'adonnait, les après-midi, à l'enseignement

de la doctrine chrétienne. Aussi ceux qui venaient d'assez loin, pour ne pas être privés de quelque chose s'ils revenaient chez eux prendre leur repas, apportaient-ils avec eux de quoi manger et de cette façon ils consacraient tout leur dimanche au Seigneur. Ils disaient qu'ils avaient une très grande chance qu'un tel Abbé leur ait été donné et qu'ils lui devaient un très grand bienfait.

306. Quant aux résultats pratiques de ces prédications, ils ne furent pas inférieurs au nombre des auditeurs ni à leur attachement. On vit se multiplier les confessions au point que ce n'était pas seulement aux fêtes qu'il fallait leur consacrer, mais parfois deux et trois jours par semaine, sans compter une bonne partie du Carême. Des réconciliations furent accomplies, des exilés rappelés (et ceci entériné par des actes publics passés devant notaire) ; quelques jeunes filles se consacrèrent elles-mêmes à Dieu ; il y eut des confessions générales ; certains pénitents voulurent renouveler des confessions qu'ils avaient faites des années auparavant ; les gens disaient qu'ils n'avaient jamais rencontré un semblable confesseur jusqu'à ce jour. Enfin, tandis qu'ils mettaient tous leurs soins à éviter ce qu'ils entendaient condamner dans les sermons et dans les confessions, il arriva que beaucoup se convertirent à une meilleure façon de vivre. Il n'y eut pas que des laïcs, mais aussi quelques prêtres de la région, adonnés à des jeux et à des passe-temps peu convenables, qui commencèrent à s'en abstenir ; et ceux qui avaient la responsabilité pastorale exhortaient leurs ouailles à se rendre à Saint Philippe (c'est le titre de l'abbaye) pour y assister à la prédication. Eux-mêmes demandaient au Père de leur indiquer une façon de vivre qui convint à des prêtres et voulaient se

confesser à lui. Les moines basiliens qui demeuraient dans cette abbaye s'en remettaient très volontiers aux conseils que leur donnait le Père et le priaient d'aider leur abbé à procéder à une révision de leurs règles selon l'esprit de saint Basile, se déclarant prêts à se soumettre à tout ce qu'exigeait leur salut, car ils reconnaissaient avoir pris trop de liberté jusqu'à ce jour. Peu à peu ils adoptèrent donc un meilleur style de vie.

307. Aux motifs que les gens de cette région avaient de remercier Dieu vint s'ajouter un miracle évident. Il n'avait pas plu du tout depuis bien des jours et les paysans ne cachaient pas leur inquiétude, désespérant de la récolte prochaine, et voici qu'un jour le Père Jean-Philippe fit le tour de la campagne en portant une croix splendide qu'on disait faite avec le bois de la croix du Seigneur, incomparable trésor conservé dans ce pays. Le Père était accompagné par une longue procession d'hommes et de femmes qui priaient avec ferveur et étaient tout en larmes, suppliant la divine miséricorde. Or, le soir du même jour, après que la Croix sainte eût été remise à sa place dans l'abbaye, la divine Bonté envoya une pluie abondante, et depuis lors, jamais cette abondance d'eau n'a fait défaut en temps opportun.

308. Sur l'initiative des Nôtres fut créée à Messine une congrégation d'hommes chargés d'une oeuvre pour les orphelins ; et ainsi on disposa de l'argent pour doter cette oeuvre.

309. Je ne passerai pas sous silence, avant de quitter le collège de Messine, un fait qui concerne l'un des pénitents arrachés au péché : cet homme fit par un acte public devant témoins

et devant notaire la promesse de se séparer de sa concubine et il fit cela d'une façon si sincère qu'il se condamnait lui-même aux galères dans le cas où il viendrait à la reprendre.

310. Le Mont de Piété pour lequel le Père Nadal s'était donné beaucoup de mal, commença à fonctionner en octobre. On en espérait non sans raison un grand bien pour l'assistance aux pauvres gens. Quelques jeunes filles sans fortune et sans parents purent se marier grâce à l'intervention du Père Nadal.

311. J'ajouterai encore ceci par rapport aux études des Nôtres : faute d'un professeur de philosophie, cette branche de l'enseignement fut totalement supprimée ; les cours d'hébreu ne s'adressaient qu'à nos scolastiques et pour la rhétorique il n'y avait en plus des Nôtres que quatre étudiants externes ; mais dans les classes de grammaire les écoliers étaient au nombre de deux cent soixante dix. Quant aux Nôtres présents dans le collège ou au noviciat, ils fournissaient au Père Annibal une moisson consolante. Cette année onze novices prirent la soutane, conformément à la coutume des scolastiques de la Compagnie, et cela fit le plus grand plaisir à toute la ville, surtout à leurs parents et même au Vice-Roi qui, en voyant ces nouveaux rejetons portant l'uniforme de la Compagnie, n'en cacha pas sa joie. Parmi les novices manquait déjà Don Ferdinand de Vega, neveu du Vice Roi, qui avait exprimé d'abord le désir d'entrer dans la Compagnie et avait été admis au noviciat, mais il s'en retira, soit que sa résolution ne fût pas sincère, soit qu'il cédât à la légèreté ; il revint à la Cour, malgré le déplaisir qu'en éprouva Dona Isabelle de Vega, la fille du Vice-Roi.

312. Le fait que nous avons mentionné ci-dessus de nombreuses possessions démoniaques n'étonnait pas le Recteur du collège de Messine, puisque la ville est située dans une vallée qu'on nomme "la démone" et qu'elle n'est guère distante d'une porte de l'enfer, comme l'ont affirmé plusieurs saints d'une grande autorité. On ne doit pas s'étonner davantage de ce que les tentations qui s'y exercent soient plus fortes qu'ailleurs, plus tenaces et plus violentes.

LE COLLÈGE DE PALERME

313. C'est le Père Paul Antoine d'Achilles, originaire de Parme, qui était le Recteur du Collège de Palerme. En ce qui concerne les cours, les professeurs accomplissaient leur tâche avec une si parfaite diligence qu'ils cherchaient à donner à leurs élèves un enseignement de valeur ainsi qu'une bonne éducation morale, ne négligeant rien pour y réussir et y consacrant une persévérante application, au point que les autres professeurs et pédagogues de la ville en étaient remplis d'admiration et qu'ils avouaient ne pas se donner tant de peine pour la formation de leurs élèves ni, non plus, faire preuve de tant de compétence et d'ingéniosité. Il y avait parmi ces professeurs un septuagénaire qui avait passé cinquante ans de sa vie dans l'enseignement : il assistait chaque jour aux cours faits par les Nôtres, avec l'espoir de pouvoir, à son tour,

consacrer encore quelques mois à enseigner selon la bonne méthode qu'il observait chez nos Pères ; il la comblait d'éloges et regrettait d'en avoir manqué si longtemps. D'autres aimaient mieux rester ignorants que de s'instruire. Quelques-uns, cependant, venaient souvent consulter nos Pères en cachette s'ils avaient à débrouiller un passage obscur d'un auteur. S'il s'élevait une discussion entre eux, ils recouraient à l'arbitrage des Nôtres. Pourtant, les écoliers ne répondaient guère par leur application à la peine que prenaient leurs professeurs, car beaucoup d'entre eux n'étaient pas assez tenus à la maison par suite de l'indulgence ou du laisser-aller de leurs parents. Cette négligence, toutefois, sembla s'atténuer au fil des jours grâce à nos éducateurs.

314. A l'occasion de la réouverture des classes, Maître Jean Rogerius prononça un discours latin en présence des magistrats de la ville, de personnes de la noblesse, de notables. Ce discours, grâce à Dieu, reçut une approbation unanime. Le lendemain, les cours commencèrent avec les exercices habituels de culture intellectuelle et spirituelle et l'on constatait chaque jour de façon plus évidente combien ils produisaient de fruit. Maître Ange Policinus inaugura l'enseignement du grec : le Père Nadal l'avait amené avec lui de Messine où il avait été admis dans la Compagnie et s'y était épanoui d'une façon remarquable. Lors de la réouverture des cours, le Père Nadal s'était chargé lui-même d'enseigner l'hébreu ; l'auditoire était assez nombreux, on y voyait deux Docteurs en théologie, l'un du clergé séculier, l'autre dominicain ; tous deux jouissaient d'une grande réputation. Les affaires ne l'accaparaient pas assez pour lui faire omettre de donner son cours tant qu'il demeura à Palerme. le

nombre total des écoliers s'est élevé, cette année, à trois cent cinquante.

315. Les prêtres n'étaient pas moins diligents au service de l'église que les maîtres au collège. Du reste, quelques Pères se dépensaient dans la vigne du Seigneur des deux côtés, en étant à la fois professeurs et confesseurs. L'affluence des pénitents, tout au cours de l'année, fut considérable, mais, à l'approche des fêtes plus solennelles, leur grand nombre écrasait pour ainsi dire nos Pères ; mis à part les professeurs, ils n'étaient que deux prêtres, dont l'un était le Père Recteur, pour administrer le sacrement de pénitence à plus de douze cents pénitents. C'est ainsi que du lever du jour jusqu'à la troisième et parfois la quatrième heure de la nuit, nos Pères restaient sans manger, endurant une extrême fatigue, mais avec la plus grande joie de l'âme ; ils passèrent ainsi bien des jours, parce que ce qui exténuait leurs corps réjouissait et fortifiait leurs âmes. Beaucoup de personnes de la noblesse, hommes et femmes, accouraient auprès des Nôtres, même des quartiers les plus éloignés de la ville. Certains, assez nombreux, après s'être confessés à d'autres prêtres, recommençaient leur confession pour mettre en paix leur conscience. Il n'en manquait pas non plus qui ne s'étaient pas confessés depuis plusieurs années. Les fruits produits par ces confessions furent de diverses sortes ; beaucoup de concubinaires se séparèrent de leurs maîtresses ; quelques dames de la noblesse, certaines même qui étaient en âge de se marier, firent à Dieu le voeu de leur virginité perpétuelle ; d'autres, gagnés à l'amour de ce même Epoux, décidèrent de se consacrer à Lui ; des jeunes gens, élèves de nos prêtres et leurs fils spirituels, entrèrent, les uns chez les dominicains, les autres chez

les capucins; plusieurs en prirent la résolution ; beaucoup décidèrent de se confesser chaque mois, quelques-uns plus fréquemment encore ; la plupart accusèrent les fautes de toute leur vie pour s'en purifier par une confession générale ; certaines femmes qui avaient mené une vie peu honnête ont été arrachées au démon ; parmi elles, il y avait une jeune fille que sa propre mère avait livrée à la prostitution et, tombée dans ce gouffre de turpitude, elle n'avait guère l'espoir de jamais s'en tirer. Un homme, agité de tentations violentes, s'était déjà jeté deux ou trois fois dans la mer et s'en était retiré indemne chaque fois avec l'aide de Dieu qu'il n'avait nullement invoqué : il vint à nos Pères et fit pénitence ; une femme, qui avait décidé de s'empoisonner, fut aussi sauvée; des haines très passionnées s'éteignirent ; des inimitiés s'apaisèrent ; et beaucoup d'autres choses du même ordre se produisirent dont le récit ne sera pas fait ici en détail.

316. Le nombre des confessions et des communions s'accroissait de jour en jour dans l'église Saint-Antoine mise à la disposition de nos Pères ; et cette fréquentation des sacrements suscitait chez beaucoup de personnes admiration et approbation. Or, comme au cours de cet été avait été promulgué à Palerme le jubilé pour la paix entre les princes chrétiens, la moisson fut tellement abondante qu'en raison de leur petit nombre les ouvriers apostoliques ne purent pas suffire à toutes les demandes, bien qu'ils aient passé des journées entières et quelques heures de la nuit à ce ministère au point qu'ils ne bougeaient même pas pour respirer un peu et pour manger. Leur force physique n'y aurait pas facilement résisté dans la chaleur accablante de l'été de Palerme si la force de leur âme, aidée de la grâce de Dieu, ne les avait soutenus. La seule chose qui

désolait nos Pères était que, bien qu'ils fissent pour ainsi dire plus qu'ils ne pouvaient, ils ne parvenaient pas à satisfaire tant de gens : beaucoup manifestaient publiquement leur déception et leur peine d'avoir dû s'adresser ailleurs. Lors de la fête de l'Assomption qui était proche, pénitents et communiants vinrent en foule et dans leurs rangs des hommes et des femmes les plus en vue de la ville. Il se produisit des fruits semblables à ceux dont nous avons parlé plus haut.

317. Il se trouvait des gens qui prétendaient n'avoir jamais appris de leur vie ce qu'était la confession, non qu'ils ne se soient pas confessés ailleurs, mais parce qu'ils découvraient chez nos confesseurs un esprit nouveau de prudence et de sage conseil : c'est pourquoi, faisant un sérieux retour sur eux-mêmes, ils se préoccupaient de changer de conduite. Beaucoup prenaient la résolution de se confesser chaque huit jours ou tout au moins chaque mois et ils s'y tenaient coûte que coûte. Ceux qui embrassaient la vie religieuse avec générosité y faisaient de tels progrès qu'un Supérieur des capucins put dire au Père Pierre de Ribadeneyra, prédicateur du collège, que beaucoup de ceux qui avaient fréquenté nos Pères et avaient bu d'avance, pour ainsi dire, chez eux l'amour de la vie religieuse, brûlaient d'un esprit tout divin après leur entrée au couvent, leur ferveur spirituelle croissait au fil des jours et leurs progrès sur le chemin de la perfection donnait aux autres un grand exemple.

318. De plusieurs quartiers de la ville on appelait nos Pères auprès des malades pour entendre leurs confessions et assez souvent ces appels provenaient de personnes de la noblesse qui, ayant conçu auparavant une grande estime pour les Nôtres, leur faisaient, une fois malades, beaucoup de confiance.

319. Les prédications ne se faisaient pas que dans notre église. Maître Pierre de Ribadeneyra n'était pas encore prêtre ; mais il prêchait régulièrement dans l'église Saint-Antoine devant une assistance toujours plus dense. Il prêchait aussi quelquefois ailleurs, là où on le demandait. Le jour de fête de Saint Marc, pour les Rogations, il fit, à la demande du Préteur, un sermon en présence des magistrats de la cité et d'une foule énorme : il fit cette prédication sur l'ordre de l'obéissance car il avait semblé au Père Paul de Achilles qu'on ne pouvait, sans blesser, refuser ce ministère. Ce sermon fut apprécié au plus haut point par les magistrats de la ville et par des représentants de la noblesse qui étaient fort nombreux ce jour-là ; ce jugement fut connu non tant par l'attention des auditeurs que parce que beaucoup en ont dit dans la suite et parce qu'on avertit le Père d'avoir à préparer une semblable prédication pour les Rogations à venir. Bien que ce ministère de la Parole fut assez lourd à mener de front avec le travail scolaire de chaque jour, le Père Ribadeneyra s'acquitta de l'une et de l'autre tâche avec la grâce de Dieu.

320. Maître Michel Bothello, lui aussi, continua cette année à prêcher comme il avait commencé, c'est-à-dire que chaque premier dimanche du mois il s'adressait aux dames de la noblesse et le premier samedi aux pécheresses publiques. Les prédications de ce Père produisirent des fruits toujours plus abondants. Les dames de la noblesse, en effet, se montraient de plus en plus empressées à recueillir des aumônes et à faciliter ainsi aux pécheresses repenties soit un mariage honnête, soit leur entrée au couvent. Les pécheresses, elles, manifestaient plus de franchise à reconnaître leur misère et plus d'ardeur à se purifier de leurs turpitudes. Certaines d'entre elles sortirent entièrement de cette boue et firent choix d'une vie honnête.

321. C'est encore Maître Michel qui prenait la parole, tous les jours de Carême et quelquefois pour les fêtes, dans le très vaste couvent de Sainte-Catherine où se trouve assemblée une véritable armée par le nombre des religieuses, la plupart issues de nobles familles : elles étaient trois cents moniales, plus des tourières, qui étaient là recluses. Il stimula le zèle des moniales pour la prière et la fidélité à la vie religieuse ; elles étaient si touchées de ses sermons qu'elles désiraient très vivement qu'il vînt souvent chez elles, sans crainte de les saturer. Bien plus, comme le compagnon du Père lui faisait signe, selon la coutume, de mettre fin à son discours parce qu'il parlait trop longtemps, elles demandèrent au P. Michel lui-même de ne plus se faire accompagner à l'avenir par ce confrère qui lui coupait la parole en plein élan et qui privait ainsi les auditrices d'un réconfort spirituel.

322. Dans un autre monastère, le Père Michel Bothello encore prêchait aux religieuses, avec non moins de succès. D'autres de nos frères, par ailleurs, s'acquittaient de ce même ministère de charité dans d'autres couvents. Le P. Paul d'Achilles, Recteur, réunissait chaque vendredi tous les élèves dans l'église Saint-Antoine ; des personnes des deux sexes avaient pris l'habitude de se joindre à eux dans l'église et le Père leur enseignait la doctrine chrétienne. Mais l'affluence des pénitents au confessionnal, ministère auquel le Père tenait particulièrement lui fit suspendre ses cours de même que, le dimanche, les leçons qu'il faisait en public sur l'épitre de Saint Paul aux Romains. Il les reprit, avec le même zèle qu'au début, après la fête de Pâques.

323. Au nombre des résultats obtenus par la prédication, ce ne fut pas le moindre que celui-ci : avant l'arrivée de nos Pères à Palerme et qu'ils n'aient commencé à prêcher, on considérait comme une chose étrange, et pour ainsi dire inopportune, de parler de sermons ou même d'y penser à d'autres époques que durant le Carême et les quatre dimanches de l'Avent ; en dehors de ces temps, qui aurait exprimé le désir d'entendre des sermons n'aurait pas passé pour moins fou que quiconque aurait cherché des roses en hiver ou un lis sur de la glace. Encouragés par notre exemple, les Pères dominicains, à leur tour, se mirent à prêcher chaque dimanche dans leur église, mais à une heure différente de la nôtre, c'est-à-dire dans l'après-midi, même durant l'été ; et il ne parut plus nouveau ni hors de saison d'annoncer la Parole de Dieu tout au long de l'année.

324. J'ajouterai au sujet du monastère de Sainte-Catherine le fait suivant : au commencement, ce monastère estimait avoir été lésé par la Vice-Reine, de pieuse mémoire, Dona Eléonore, parce qu'elle avait fait fermer des portes de ce monastère, comme elle l'avait fait à d'autres, parce qu'elles donnaient accès trop facilement sur les rues voisines. Ayant appris que cette mesure avait été prise à l'instigation du Père Jérôme Domenech, les religieuses ne pouvaient supporter qu'un des Nôtres soit invité à leur parler. Cependant, du jour où le Père Michel Bothello fut admis par elles, un tel changement se fit soudain qu'elles ne pouvaient plus souffrir un prédicateur d'un autre Ordre. L'incident alla même jusqu'au point qu'à la fête de Saint-Dominique, dont elles suivaient la règle, ce fut Maître Michel qui fut invité à prêcher; le Supérieur des Dominicains lui donna les pouvoirs, et il dut s'exécuter !

Ni ces religieuses, ni les jeunes filles de la noblesse qui recevaient chez elles une bonne éducation, ne furent déçues dans l'espoir qu'elles avaient de goûter une vraie joie spirituelle ; beaucoup de ces religieuses se sentirent poussées par le désir d'embrasser une vie plus parfaite selon leur institut ; elles renoncèrent à tous les liens personnels et elles décidèrent de vivre désormais d'une vie commune et de s'approcher chaque semaine des sacrements. Et comme elles ne pouvaient communier tous les huit jours qu'avec l'assentiment de l'Evêque, elles demandèrent à Maître Michel de leur obtenir cette faveur.

325. Une très distinguée mère de famille, épouse de Don Berenguer de Reguesens, capitaine de la flotte de Sicile, qui était une amie très intime des moniales de Sainte-Catherine, suppliait instamment le Père Michel de ne pas interrompre les prédications qu'il avait commencées; la conversion de ce couvent ayant été bien amorcée, il fallait, disait-elle, la stimuler et la maintenir par ces mêmes sermons par lesquels elle avait été inaugurée. Ainsi ce monastère converti à une règle de vie plus parfaite, deviendrait un exemple à imiter pour les autres couvents, vu sa célébrité dans la ville. Ceci afin que se réalise par la douceur de la parole ce que beaucoup de gens distingués par leur noblesse ou par leurs situations n'avaient pas pu réussir à réaliser ni même à commencer. Nos Pères étaient sollicités parfois d'intervenir en raison de leur autorité et de leur savoir-faire pour apaiser des haines très violentes ou des rivalités. Cela se fit avec mûre réflexion et prudence, pour la gloire de Dieu.

326. Lorsque Maître Pierre Ribadeneyra fut appelé à Rome, Maître Michel Bothello lui succéda. Bien que le regret laissé par le partant

fut considérable, vu qu'il avait été, autant par la valeur de ses enseignements que par le charme de sa parole, l'une des principales colonnes de ce collège, celui qui lui succéda comme prédicateur, conserva grâce à Dieu et même accrut l'assistance à ses sermons. C'est ainsi que le nombre des participants à ses leçons sur la doctrine chrétienne et aux sacrements de pénitence et d'eucharistie fut plus considérable dans la seconde partie de l'année que dans la première ; et avec le nombre s'accroissait le fruit spirituel dans des personnes de toute condition. On put ainsi offrir au Seigneur, outre les jeunes filles qui entraient en religion, celles qui décidèrent, avec la grâce de Dieu, de garder leur virginité en restant hors d'un monastère.

327. Deux jeunes gens furent admis dans la Compagnie, ils s'y étaient présentés riches d'intelligence et de caractère avec l'aptitude à persévérer dans leurs desseins. Et ainsi le collège compta vingt des Nôtres et le noviciat sept novices. D'autres, nombreux, sollicitaient leur admission, mais le Père Nadal, choisissant ceux dont nous venons de parler, voulut mettre à l'épreuve la constance des autres en dehors du collège. Si cette façon de choisir est partout très utile, en Sicile, elle est absolument nécessaire.

328. Bien que le Père Ignace ait accordé la permission d'augmenter le nombre des prêtres en donnant la possibilité de promouvoir aux Ordres sacrés trois ou quatre des Nôtres, au nombre desquels se trouvaient Maître Pierre Ribadeneyra, Maître Jean Rogerius, Maître Michel Bothello et Maître Jean Forcada, seul ce dernier fut ordonné. Les deux autres préférèrent pour de bonnes raisons différer leur ordination. Partirent pour Rome avec

Maître de Ribadeneyra, Maître Guy Roilet et Maître Zornoz, au mois d'octobre. De même que Maître Michel remplaça Maître Pierre pour la prédication, Maître Rogerius le remplaça pour ses cours avec courage.

LE PÈRE JÉRÔME NADAL

ET DE QUELQUES AUTRES MISSIONS EN ITALIE

329. Le Père Ignace songeait à promulguer et à faire mettre en pratique dans la Compagnie entière les Constitutions. Il jugeait que le Père Nadal était apte à remplir cette mission dans bien des endroits. C'est pourquoi il écrivit à celui-ci d'arranger toute chose en Sicile de façon à se rendre à Rome après les fêtes de Pâques. Comme le Père Jérôme Domenech était au loin et que le Père Nadal avait l'habitude d'entendre en confession le Vice-Roi, il ne parut pas opportun au Père Ignace de rappeler le Père Nadal avant qu'il eût accompli ce ministère à l'occasion de Pâques.

330. Au commencement de cette année, le contrat de la fondation du collège de Messine fut signé, le 4 janvier, avec les autorités de la ville et ceci grâce à la diligente intervention de Don Jean-Osorio mandaté par le Vice-Roi (qui séjournait à Catane). La dotation fut fixée à sept cent cinquante écus d'or, somme qui représentait trois cents onces. On y ajouta vingt huit

onces par an pour aider le noviciat. On faisait don également au collège de tous les immeubles, locaux scolaires et terrains, qui avaient été achetés jusqu'à ce jour. C'est de la sorte que furent assignés les revenus dont le Père Recteur du collège put disposer librement chaque année. La seule charge imposée au collège, en retour, consistait dans l'obligation à perpétuité d'assurer l'enseignement de cinq matières : un cours de grammaire, un cours d'Humanités, un troisième de Rhétorique, le quatrième de grec, le cinquième d'hébreu. Le collège ainsi fondé était donc trilingue, mais n'avait aucune obligation de créer un enseignement supérieur. L'extrême difficulté rencontrée lors de ces tractations passait pour un gage assuré du fruit qu'on devait en retirer. Il ne fut pas question d'une Université, bien que le Souverain Pontife ait confié celle-ci à la Compagnie, en sorte que dans le cas où les gens de Messine voudraient faire quelque chose pour se la procurer, c'est à la Compagnie qu'ils devaient s'adresser. Le Vice-Roi confirma avec joie ce que la ville de Messine avait fait.

331. On ne s'en préoccupait pas moins d'augmenter les revenus de ce collège. Aussi, vers la fin de l'année, comme le royaume de Sicile avait fourni à l'Empereur Charles, à titre de secours gratuit, une somme qui s'élevait à cinq cent cinquante mille ducats, on s'employa, avec le concours du Vice-Roi et de Don Jean Osorio déjà nommé, à faire réclamer à l'Empereur au nom du royaume de Sicile et au profit du collège de Messine une autre Abbaye. Une faveur de ce genre avait déjà été obtenue par le collège de Palerme; il ne s'agissait pas de celle qu'on appelait Abbaye d'Arco et qui avait été réclamée antérieurement mais d'une autre plus commode : l'Abbaye de

Saint-Philippe de la Grotte qui était vacante par suite de la mort de l'Abbé Platamon et que le Vice-Roi obtint en raison de sa commodité, parce qu'elle possédait à Palerme un immeuble et une église. Rien n'avait été fait ni même accepté pour agrandir le collège de Messine tant que la ville n'avait pas accordé sa dotation.

332. Dans la suite, cependant, une dame de la noblesse ayant de la fortune - celle que nous avons appelée plus haut Dona Donata - fit don au collège d'une "vigne" proche de la ville de Milaeso et distante de Messine de vingt quatre mille pas. Cette vigne était très étendue et se composait d'un vignoble de dix huit mille pas et d'une maison, sans parler des terrains vastes et non cultivés qui, moyennant leur mise en culture, pouvaient augmenter les revenus et permettre de nourrir un plus grand nombre d'étudiants dans ce collège.

333. Le Vice-Roi écrivit au Père Ignace de remettre les lettres de l'Empereur à son ambassadeur auprès de la curie apostolique pour que celui-ci demande au Souverain Pontife l'adjudication canonique de cette Abbaye de Saint-Félix (Note des éditeurs : erreur probable; pour Saint-Philippe), ce que le Souverain Pontife accorda sans difficulté puisque la demande était présentée par l'Empereur et concernait une oeuvre si utile à la religion. La supplique fut aussitôt honorée et la prise de possession réalisée au nom du collège.

334. Le Père Nadal quitta Messine pour Catane le 6 janvier, et il y fut accueilli avec une bienveillance pleine d'amabilité par le Vice-Roi. Il mit aussitôt toute son application à des oeuvres de charité. Entre autres choses, il se dépensa pour faire attribuer mille couronnes d'or à l'érection d'un orphelinat à Catane ; cet orphelinat

serait semblable à celui qui avait été fondé à Messine. Il s'occupa aussi non sans diligence de la fondation d'un hôpital destiné à des malades incurables. Il recueillit une somme d'argent considérable pour la reconstruction d'un couvent de capucins à une courte distance de la ville, car le couvent que ces religieux possédaient auparavant et que l'on apercevait au-dessus des remparts avait été démoli. Le Père Nadal fit encore distribuer cent autres pièces d'or aux pauvres et toutes ces affaires furent réglées en fort peu de temps et nous ne parlons pas d'autres nombreuses réalisations dont le Vice-Roi se reposait sur lui. Il était question dès lors de fonder un collège à Calatagirona, mais le projet ne put aboutir à cette époque.

335. Le Père Nadal, considérant que s'il attendait la fête de Pâques pour se rendre à Rome et y séjourner durant un mois, il ne serait de retour en Sicile qu'au milieu de l'été (il devait absolument y retourner tant que le Père Jérôme Domenech serait au loin), décida de s'entretenir de son départ avec le Vice-Roi en personne. Un souci, parmi d'autres, en effet, motivait le Père Nadal et il en fit part au Vice-Roi: il estimait qu'au sujet du régime de la monarchie (en Sicile) il fallait connaître la pensée du Souverain Pontife. Comme le Vice-Roi avait eu le temps de réfléchir à ce qui relevait en ceci de son jugement personnel, il décida, le dernier jour de janvier, que le P. Nadal se rendrait à Rome le plus tôt possible et sa décision avait été prise, non seulement pour les motifs que le Père lui avait exposés, mais afin de lui confier d'autres affaires qui le concernait lui-même ainsi que le royaume de Sicile. Dès le lendemain de la fête de Sainte-Agathe, à laquelle il convenait qu'il fut présent à Catane, le P. Nadal

décida de partir. Le Vice-Roi l'accompagnait d'une lettre au Père Ignace pour lui demander d'aider, en cas de besoin, le Père Nadal dans les affaires qu'il était chargé de traiter avec le Pape et le prier de le renvoyer en Sicile le plus vite possible afin qu'il puisse mener à bonne fin les nombreuses oeuvres de charité qu' il avait entreprises.

336. Le P. Nadal vint donc à Rome vers le commencement du printemps et il fit profession entre les mains du Père Ignace le 25 mars. Ils traitèrent ensemble beaucoup d'affaires. Le Père Ignace, de son côté, lui donna à lire les Constitutions et lui ordonna de noter ce qui lui viendrait à l'esprit. Et le Père Ignace, qui était âgé et malade, mais qui ne pouvait pas démissionner durant l'année du jubilé, songea à se faire remplacer par le Père Nadal en beaucoup de ses affaires. Cependant, la promulgation des Constitutions et leur mise en vigueur dans la Compagnie était une chose de grande importance et, par ailleurs, cette opération pouvait opportunément commencer dans les collèges de Sicile. Pour donner satisfaction au Vice-Roi, comme nous l'avons dit, le Père Ignace décida de renvoyer en Sicile le Père Nadal pour autant de temps que le Père Domenech serait au loin, après lui avoir bien fait connaître sa pensée. Et tout d'abord ce qui concernait le statut de la monarchie fut réglé à Rome de telle sorte que Jean de Vega pouvait s'acquitter de sa fonction sans en avoir de scrupule. Le Père Ignace chargea Nadal, en outre, de voir, à son passage à Naples, où le Père Salmeron n'était pas encore arrivé, comment allaient les choses dans ce nouveau collège et de lui en rendre compte par lettre.

337. Après un séjour de près de deux mois à Rome, Nadal vint à Naples, d'où il devait

s'embarquer sur les trirèmes du Duc de Florence Mais comme celles-ci étaient déjà parties, il fit la route par terre par la Calabre, et ce ne fut pas sans beaucoup de fatigue qu'il parvint en Sicile. Avant de quitter Naples, il avait mis à exécution la mission que lui avait confiée le Père Ignace et il constata que les choses n'y étaient pas en bon ordre parce que très peu de règles étaient observées dans la communauté et au collège. La trop grande liberté laissée par le Père Bobadilla n'avait nullement favorisé les progrès du collège. Le Père Ignace avait confié au Père Nadal le soin de discuter avec le Père Bobadilla et de lui dire en toute liberté ce qu'il pensait de sa doctrine et de ses méthodes d'enseignement. Le P. Nadal s'acquitta de cet ordre non sans difficultés. Il prescrivit au P. Bobadilla de parler avec plus de modération lorsqu'il devait rejeter l'autorité des saints Docteurs ; il lui fit remarquer qu'il ne convenait pas d'en mal parler ni d'exalter ses propres idées ; il lui recommanda de s'en tenir aux opinions communes en théologie et en exégèse.

338. Le retour du Père Nadal à Messine, le 10 juin, fut l'occasion d'une grande joie pour le Vice-Roi, car il apportait des précisions sur le statut de la monarchie. Le jubilé accordé par le Souverain Pontife et dont Nadal apportait le décret fit aussi un plaisir extrêmement vif au Vice-Roi. De plus, comme Dona Isabelle de Vega était alors dans de grandes angoisses, sans qu'on puisse espérer en aucun remède humain, le P. Nadal lui remit une lettre du Père Ignace qui la ramena à la santé. Il y était question de son mariage. Il lui répugnait beaucoup de le contracter en Sicile et, en particulier, de s'unir avec le comte de Luna ou le marquis de Gerace, qu'elle détestait. (C'est avec l'un ou l'autre de ces deux

personnages que son père pensait la marier). Mais par sa lettre le Père Ignace et par sa venue le Père Nadal la transformèrent et elle se décida avec une extrême consolation et dans la paix de son âme à obéir à son père, à prendre pour époux celui que son père lui-même lui donnerait et c'est ainsi qu'elle fut accordée au Comte de Luna. Celui-ci, ensemble avec Dona Isabelle, écrivit au Père Ignace pourle remercier et lui offrit tous ses services.

339. Le Vice-Roi venait d'arriver à Messine ; mais avant de quitter Catane avait fait une bonne oeuvre. Comme il avait eu connaissance de ce que beaucoup de fidèles ne voulaient pas aller à confesse avant la fête de Pâques, soit à cause de leur haine pour leurs ennemis, soit pour s'être laissés contaminer par l'hérésie, il fit dresser la liste de tous les habitants de Catane et détermina les églises ou les monastères où ils devaient se confesser. C'est ainsi qu'il décida par voie d'autorité que tout le monde irait à confesse.

340. Au cours de cette année la flotte turque s'en vint incendier Rhegium ainsi que les villages environnants ; c'est pourquoi il ne fut guère possible ces jours-là de traiter affaire avec le Vice-Roi. La situation du collège de Messine était cependant organisée de telle sorte que même pour l'année suivante, la présence de Nadal ne s'avérait pas nécessaire. Usant du pouvoir qu'il avait reçu du Père Ignace, le Père Nadal mit à la tête de ce collège le Père Antoine Vinck et il déchargea de l'enseignement de la philosophie Maître Guy pour l'envoyer avec Maître Pierre de Ribadeneyra. Il annonçait, en outre, que Maître Renoît Palmio et Maître Annibal du Coudret pourraient être retirés de la Sicile et

que l'on enverrait pour les remplacer un prédicateur et un professeur.

341. Le Père Ignace, enflammé d'ardeur contre la flotte turque, jugea bon de présenter quelques suggestions au Vice-Roi Jean de Vega, qui démontraient combien il était important que l'Empereur armât une flotte importante ; il indiquait aussi le moyen de se procurer les ressources financières de cette expédition. Le projet parut assez bon au Vice-Roi. Sous son premier aspect, il répondait au plus ardent désir de l'Empereur lui-même et du Prince Philippe, mais sur le point qui concernait le financement, le projet leur parut difficile à réaliser bien que le moyen suggéré par le Père Ignace lui parût excellent, et il manifesta sa satisfaction non seulement par la lettre qu'il adressa au Père Ignace, mais encore en lui demandant de pousser lui-même son projet. Je fais connaître cet incident pour montrer comment le zèle du Père Ignace s'intéressait aux affaires publiques et qu'il ne regardait pas comme un souci étranger à sa profession de s'occuper de ce genre d'affaires.

342. Tandis que le Père Nadal se trouvait à Messine, il acheva, au milieu même de ses multiples occupations, de rédiger ses observations au sujet des Constitutions et il les envoya au Père Ignace. En même temps, il s'appliqua à en faire observer la pratique par ce collège. Il fit de même ensuite à Palerme où il se rendit un peu avant que le Vice-Roi, le 6 octobre, ne le consacre à la réforme des études scolaires.

343. Il reçut l'accueil le plus chaleureux de nos Pères : son arrivée auprès d'eux leur fut aussi fructueuse qu'agréable. Bien des choses, certes, sollicitaient sa présence. Il affermit, en

la renforçant, la situation du collège, sans ménager sa peine, et il se dépensa à de multiples oeuvres de charité, semblables à celles auxquelles il s'était dévoué au cours de cette année-là même à Messine. Entre autres, il prodigua ses conseils et ses interventions pour prêter son concours au Mont de Piété créé pour aider les pauvres. Beaucoup de détenus qui étaient depuis trop longtemps en prison furent, grâce à lui, libérés. C'est, en effet, lors de son arrivée à Palerme que quinze d'entre eux, puis, plus de cinquante à la Noël, lui durent la liberté. Il contribua, en outre, grâce à diverses aumônes recueillies par ses soins, à solder leurs dettes et, ce faisant, beaucoup de ceux que leur extrême misère avait acculés presque au désespoir, découvrirent en lui un consolateur et un sauveur. Il trouva encore le moyen de venir en aide soit à des indigents, soit à des malades, de telle sorte que, grâce à Dieu, il pourvut chaque semaine à vingt maisons ou familles pauvres. Douze malades qui, faute de secours, étaient tombés gravement malades, furent l'objet de l'assistance quotidienne qu'il leur avait procurée. Eux qui, dépourvus de tout secours humain, se voyaient en danger de mort, commencèrent, grâce à ce secours, à reprendre vie.

344. Le Père Nadal déploya toute sa sollicitude à faire doter de revenus annuels deux orphelinats qu'il avait fondés l'un à Catane, l'autre à Calatagirone. Quant au monastère des repenties, qu'il avait fondé à Drepane un an auparavant, il ne put le pourvoir que de rentes assez maigres. Enfin, il ne ménagea pas sa peine pour qu'à Palerme un collège de prêtres séculiers, pourvu d'un immeuble et de revenus considérables, soit "uni" à l'orphelinat, car il espérait de cette union un grand bien pour l'honneur de Dieu et le soutien

spirituel des orphelins. Son attention se porta aussi sur la fondation d'un monastère de moniales réformées où seraient placées quelques personnes des plus notables familles de la ville ; ce monastère devait être confié à la sollicitude de quelques laïcs pieux à la vertu éprouvée, que l'on désigne couramment du nom de "chaussés".

345. L'archevêque de Palerme ainsi que trois autres évêques de Sicile prirent la résolution de ramener à une vie plus parfaite leurs monastères. Le Vice-Roi, qui était favorable à ce projet, décréta que le Père Nadal se rendrait auprès d'eux afin de faire progresser autant que possible sa réalisation et de se rendre compte par quel moyen on pourrait aboutir. On n'est pas surpris de voir le Père Nadal, si charitable, se dépenser dans toutes ces oeuvres de bienfaisance, alors que le Vice-Roi, Jean de Véga, brûlait du plus ardent désir d'élever le royaume de Sicile à un niveau de meilleure moralité grâce aux bons conseils, aux enseignements et au dévouement de notre Compagnie. Lorsque le Père Jérôme Domenech quitta ce royaume, le Vice-Roi, Jean de Vega, lui recommanda de s'entretenir avec le Père Ignace de ce désir de son âme et de s'efforcer d'obtenir quelques bons ouvriers apostoliques de notre Compagnie qui jetteraient les fondations d'oeuvres de charité à travers tout le royaume de Sicile en même temps qu'ils implanteraient les collèges de la Compagnie dans les villes principales. Malheureusement le trop petit nombre de sujets contraignait à ne progresser dans cette voie qu'à tout petits pas.

346. Ecartelé par ses multiples occupations, le Père Nadal n'en assurait pas moins le cours d'hébreu, comme nous l'avons dit plus haut, mais aussi celui des cas de conscience. Quand il arrivait à Maître Ribadeneyra d'être obligé d'interrompre

ses prédications pour des raisons de santé, le Père Nadal prêchait à sa place. Au départ de Maître Ribadeneyra, le P. Nadal remplaça son successeur, le P. Michel Bothello, en le déchargeant du sermon mensuel qu'il devait adresser aux dames de la noblesse, sermon auquel Dona Isabella de Vega, devenue Comtesse de Bibona, assistait régulièrement. C'est le P. Paul de Achilles qui déchargea ledit Père Michel des sermons aux pécheresses. Ces deux ministères passaient à Palerme pour très utiles.

347. En même temps, le Père Nadal veillait à l'adaptation de nos Constitutions pour leur mise en pratique au collège de Palerme. Il présidait au gouvernement dans l'ensemble des deux collèges de Messine et de Palerme. Il n'admit personne comme scolastique approuvé ni comme coadjuteur formé. On commençait à préparer le transfert du collège de Palerme qui occupait jusque là un immeuble en location, dans l'immeuble qui lui appartiendrait en propre, celui de Saint-Philippe de la Grotte, dont la propriété fut alors acquise grâce à une simple demande signée du Souverain Pontife (c'est ce qu'on appelle une "signature") parce que le consentement de l'Empereur était attesté par une lettre. Avec les revenus de cette abbaye, on pourvut à la mise en état des classes, du réfectoire et des autres locaux d'offices et des chambres nécessaires au collège. L'intention du Vice-Roi était alors que le changement se fît le plus tôt possible et le P. Nadal voulait qu'à l'occasion de ce transfert, les actes officiels une fois conclus, on rendit public le nouveau régime des études. On attendait dans différentes villes de la Sicile la fondation d'un collège ainsi que l'ouverture de missions données par nos Pères. Mais le P. Nadal était d'avis qu'il fallait laisser nos deux collèges pousser de plus profondes racines pour qu'en leur lieu et en leur temps,

des équipes puissent en être détachées et envoyées ailleurs. Il était question aussi de fonder des collèges sur le modèle du Germanique : ce serait des séminaires pour les clercs de tout le royaume. Mais la Compagnie ne pouvait pas, à cette époque, envisager la réalisation de tant d'oeuvres.

348. Don Sanchez de Leyva arriva en Sicile. Il avait été gouverneur d'Aphrodisium (Africa) et en avait été chassé, sans qu'il y ait de sa faute, par une rébellion militaire. L'empereur l'avait nommé amiral en chef de la flotte du royaume de Naples. Il se plaignit auprès du Père Nadal de ce que celui-ci, en quittant l'Afrique, l'avait abandonné ; il ne lui en témoigna pas moins une grande bienveillance. Il tint à se confesser à lui et voulut lui confier le soin de distribuer une large aumône. A la même époque, un général fut envoyé en Afrique par le Vice-Roi en vue de détruire Aphrodisium et il manifesta au Père Nadal le désir qu'il avait de transférer dans l'église de notre collège Saint-Philippe les ossements des officiers, généraux et autres gradés de l'armée qui étaient morts là-bas et y avaient été enterrés, puis d'exposer les étendards et les insignes avec des inscriptions qui commémorent à jamais cet évènement.

349. Le Père Nadal remplaça ses cours de cas de conscience par un sermon prononcé le matin des jours de fête dans l'église Saint-Antoine, lorsque quelques empêchements survenaient en dehors du dimanche, afin que les gens puissent consacrer l'après-midi à des oeuvres de charité. Il n'en continua pas moins à faire son cours sur les sacrements, mais il le transféra dans la première partie du sermon, tandis que la seconde partie traitait de la fête elle-même. Ses sermons

étaient grandement appréciés de ses auditeurs qui étaient des hommes en vue. Le jour de la Conception de la Bienheureuse Vierge Mère, son sermon - par une faveur de Marie - surpassa tous les autres.

350. Le Père Domenech arriva enfin en Sicile vers la fin de l'année ; il avait fait le trajet directement depuis l'Espagne par bateau. Ce fut grande joie non seulement pour nos Pères, mais aussi pour le Vice-Roi. Toutefois, comme le Père Ignace lui avait donné l'ordre de se rendre à Rome, il se mit en route avec le consentement du Vice-Roi et en emportant une lettre de celui-ci. Il prit place à bord de la flotte sicilienne qui se rendait à Naples pour la guerre de Sienne ; puis, il gagna Rome par voie de terre. Le Père Nadal fit savoir au Père Ignace qu'au retour du Père Jérôme Domenech il deviendrait libre avec la permission bienveillante du Vice-Roi et qu'il était prêt à se rendre n'importe où l'enverrait la sainte obéissance. Mais comme on craignait l'arrivée des Turcs pour l'année suivante, il disait qu'il fallait faire vite s'il devait quitter la Sicile. Bien que les motifs envoyés de Rome et exposés au Vice-Roi aient persuadé le P. Nadal qu'il devait être enlevé au royaume de Sicile, des empêchements pouvaient surgir du fait de la guerre, ce fut le motif pour lequel le P. Nadal partit de bonne heure l'année suivante, comme il sera dit en son lieu.

---

351. A Chypre fut envoyé, cette année-là, Sébastien Romei pour répondre à la demande du cardinal Mendoza, faute de pouvoir y envoyer sans inconvénient un prêtre. Il commença par fonder une école, conformément à la pensée du Cardinal.

Dans cette école, il enseignait aux enfants la lecture et l'écriture et à quelques-uns d'entre eux la grammaire, à tous ensemble la doctrine chrétienne, ce qu'il fit pour leur plus grand profit pour eux et pour la satisfaction des parents. Il fit aussi quelques exhortations. Comme les chanoines s'abstenaient de chanter l'office en public et au choeur mais le récitaient en privé et avec peu de respect, et même sans lumière devant le Saint Sacrement, il les convainquit de s'en acquitter à haute voix et tous ensemble, avec des lumières allumées. Il s'employa aussi à la restauration des autels et veilla à ce qu'ils fussent recouverts de nappes convenables, à ce que l'église fut nettoyée. Il fit même sonner les cloches, usage qui s'était perdu, lorsque la messe allait commencer ou la récitation de l'office divin. Il établit en outre qu'on sonnerait pour la prière à midi. Il obtint que les chanoines ne manquent plus de respect à l'égard du Saint Sacrement devant lequel ils omettaient de faire la génuflexion ; et parce que dans leur manière de prononcer les formules de la messe, ils commettaient des fautes très grossières, il leur demanda de se réunir chaque jour dans un local où il leur expliquerait les Evangiles et les épitres de toute l'année, puis il s'offrit à leur enseigner la grammaire s'ils le voulaient. Il s'efforça aussi de faire connaître au public la Bulle sur le Très Saint Sacrement, pour qu'on ait du respect à son égard ; il mit son zèle à ce que les personnes qui avaient donné leur nom à la congrégation du Rosaire, ainsi qu'on l'appelle, bénéficient des indulgences accordées à cette congrégation. Il en amena quelques-unes à la pratique des sacrements, à la confession et à la communion : elles auraient voulu se confesser à lui, bien qu'il ne fut pas prêtre. Il arriva, lors de son séjour à Chypre, que la population

de la ville entrât en conflit avec un bourg voisin et que le fils d'un des citadins fut tué. Le père, qui avait été blessé, se réfugia dans la citadelle, tandis que dans les deux partis on fit quelques prisonniers. Le Cardinal, à la tête de deux cents hommes, s'efforçait de négocier la paix. Sébastien se préoccupa de faire se confesser et communier celui qui avait été blessé, souci fort opportun puisque celui-ci mourut de ses blessures peu après. Ces troubles de la vie publique ne furent pas sans conséquence fâcheuse pour le bien des âmes. Comme Sébastien devait quitter bientôt la région et revenir à Rome et qu'il ne se trouvait personne capable de le remplacer dans l'enseignement de la doctrine chrétienne, il composa par écrit une explication de l'oraison dominicale, du symbole des Apôtres, des commandements du Décalogue et des péchés ; il y adjoignit d'autres documents comme celui des remèdes au péché. Il les laissa aux prêtres pour qu'ils en lisent un passage au cours de la messe et ceux-ci, tout autant que les fidèles, acquirent une meilleure connaissance de ce qui a trait au salut. Comme le Cardinal faisait restaurer une église, il veilla à ce que le tabernacle et le mobilier concernant le respect dû au Saint Sacrement fussent bien installés. Un habitant de la ville avait amené sa concubine dans la citadelle ; Sébastien obtint qu'il s'en séparât sur le champ. L'esprit des citadins était très agité et porté à la vengeance à cause du meurtre de leurs concitoyens ; Sébastien mit tout en oeuvre pour les convaincre de pardonner à leurs ennemis et de se confesser, et tous ceux avec lesquels il s'était entretenu lui promirent de faire ce qu'il leur disait.

352. Il existait à Chypre une confrérie dont les règlements, qui étaient bons, était tombés en désuétude et en oubli. Sébastien en prit connaissance, admonesta les confrères et les exhorta

à ne pas négliger leur observance. Parmi les articles de ce règlement, il y en avait un qui prescrivait de se confesser à certaines époques. Tous les confrères promirent de s'y conformer. Ils lui demandèrent aussi de bien vouloir diriger leur confrérie puisqu'ils étaient prêts à se réformer. Il en fut presque de même à une autre confrérie qui portait le nom de Saint-Roch. Un bon nombre des adhérents sentirent le désir, après s'être entretenus avec lui, de rectifier leur manière de vivre. Comme il ne pouvait pas entendre lui-même les confessions, la moisson fut moins abondante, bien qu'il en ait convaincu beaucoup de se confesser à d'autres prêtres. Quand parut la Bulle *Sanctissimum Sacramentum*, la plupart des gens de la ville s'engagèrent à se confesser chaque mois. Ces gens reconnaissaient devoir beaucoup à Sébastien, non seulement pour l'éducation chrétienne qu'il donnait à leurs enfants, mais aussi parce qu'il les aidait de diverses manières à faire des progrès dans la vie spirituelle. Un fait augmenta encore leur reconnaissance : le Cardinal avait fait jeter en prison un habitant qui avait mal traité un des membres de sa Cour, le prisonnier fut bien vite libéré grâce à Sébastien que quelques citoyens avaient prié de les accompagner chez le Cardinal. Après deux mois environ donnés à cette mission qu'il remplit avec succès, Sébastien revint à Rome.

353. Vers l'automne de cette année, le Père André Galvaneli, Recteur du collège de Bologne, en fut rappelé comme nous l'avons dit plus haut. Il fut envoyé dans une ville de la Vallestelline (à Morbegno exactement). Cette vallée est en partie sous la juridiction de l'évêque de Côme, mais pour le pouvoir temporel, elle relève des Grisons, dont la population,

habitant les Alpes qui séparent l'Italie de l'Allemagne, à proximité du Tyrol, se compose de gens jaloux de leur liberté, comme les Suisses. Bien que leurs gouvernants soient passés à l'hérésie, comme une partie de leur autorité s'exerce sur une vallée qui s'oriente vers l'Italie où les places fortes sont nombreuses, ils n'empêchent pas les catholiques de pratiquer leur religion. Et c'est ainsi que la ville de Morbegno, quoique son maire fut hérétique, était presque entièrement catholique. Donc, comme dans une des principales paroisses de Morbegno, quelques-uns des dirigeants étaient en pleine dissension et litige, le Souverain Pontife jugea bon, à la demande de quelques habitants, de confier cette église à l'un de nos Pères en attendant que l'on pourvoie à la nomination d'un curé qui serait chargé de cette paroisse à l'avenir ; et il fallait pendant ce temps que les catholiques qui habitaient cette région soient bien servis de nourriture spirituelle. Le P. André parut être l'homme de la situation et le Pape fit rédiger une lettre en forme de Bref qui permit au Père Ignace de le retirer de Bologne.

354. Le Père André arriva à Côme le 19 novembre, et le 22 fut conduit à Morbegno, entouré de quelques habitants de la ville qui étaient venus le chercher jusqu'à Côme. Il fut accueilli par les personnalités accourues à sa rencontre, puis par toute la ville avec une très grande liesse. Le lendemain, il fit convoquer le conseil des citadins et il présenta ses lettres apostoliques, puis on l'accompagna chez le principal magistrat qui était un hérétique, comme je l'ai dit, afin de le présenter comme celui qui avait la charge des églises. Le magistrat ne lui donna tout d'abord aucune réponse et ne l'autorisa pas sur le champ à célébrer la messe, mais après mûre réflexion, il le laissa libre de s'acquitter de tout ce que comporte la

"cura animarum". Le même jour, il célébra la messe de Sainte-Catherine et le dimanche suivant, au cours du sermon prononcé devant la population, il s'offrit à remplir tous les ministères spirituels dont il traça le tableau. Il fit ce que l'obéissance lui avait prescrit, car ce n'est pas lui qui avait choisi ce ministère, mais il lui avait été confié par les supérieurs. Comme il avait promis de dire quelques mots dans l'après-midi, une foule s'assembla qui remplissait la nef, le choeur et la tribune de l'orgue. Dans cette foule il y avait un grand nombre de prêtres. Lorsqu'il eut achevé de parler selon ce que Dieu lui avait inspiré, il se rendit dans une autre église, où des enfants garçons et filles, plus quelques grandes personnes s'étaient réunis et là il fit un exposé de la doctrine chrétienne. Il ne manque pas dans cette ville d'hommes distingués, cultivés, fortunés ; la plupart sont de braves gens. L'hôte chez lequel logeait le Père André fut le premier à se confesser et à communier. Dans les localités voisines il y avait beaucoup d'hérétiques et, qui plus est, quelques uns comptaient parmi les responsables de la Réforme, comme l'ancien évêque d'Istrie : il y avait aussi des apostats de diverses religions. Mais à Morbegno on ne voyait rien de tel. On regardait avec admiration, comme une chose insolite, que le Père André n'acceptât aucune rétribution pour ses ministères spirituels, mais qu'il recommandait plutôt de donner aux pauvres ce qu'on voulait lui donner à lui-même. L'avent étant commencé, il y eut beaucoup de confessions. Son séjour se poursuivit dans cette ville au milieu d'une communauté qui en fut grandement réconfortée. Les pauvres eux aussi recevaient de lui des secours, car il voulut que tous les profits de la cure leur soient distribués par une personne désignée à cet effet. Ce qui lui

déplaisait, c'étaient ces mille filets tendus pour ramasser de l'argent, selon la coutume, à l'occasion des baptêmes, des confessions, des messes offertes pour les femmes enceintes, des bénédictions de mariage ou des sépultures de défunts et pour les communions. Quoique certaines personnes aient pris la défense de ces coutumes qu'elles trouvaient bonnes, on ne put jamais convaincre le P. André d'accepter quoi que ce soit. Un prêtre nanti d'un doctorat, prêtre pieux par ailleurs et soucieux de vie intérieure (il dirigeait beaucoup de prêtres de la région) voulut se soumettre à son obédience. Le P. André passa le reste de l'année dans cette ville tout adonné à ces bonnes oeuvres et à d'autres de ce genre. Il y fit une constatation qui l'étonna : bien que les confessions fussent en grand nombre, il était difficile d'amener les pénitents à la communion fréquente ; il y eut tout de même quelques fidèles qui se laissèrent convaincre.

NOS PÈRES À INGOLSTADT

355. Dans les premiers mois de cette année, nos Pères résidaient à Ingolstadt. Les trois novices dont nous avons fait mention l'année précédente, quittaient Louvain, à cette époque, et se rendaient à Ingolstadt. Le quatrième s'y trouvait déjà : c'était Maître Arnold Conchus. A cette date on ne comptait pas beaucoup sur la fondation d'un collège à Ingolstadt ; on les envoya donc tous les trois à Vienne rejoindre le Père Claude Jaÿ . Le

Le Père Canisius était appelé par des lettres du Chapitre d'Argenta et de Rome et qu'il était invité personnellement, il craignait de devoir laisser seul à Ingolstadt le Docteur Goudanus, que tourmentaient parfois, malgré sa grande piété et un fonds de vertus, des idées noires et des désolations très pénibles qui provenaient de son humeur mélancolique. Canisius jugeait qu'il vaudrait mieux pour Goudanus vivre avec la communauté de Vienne plutôt que de rester seul à Ingolstadt. Bien que les pourparlers en vue du collège de cette ville n'aient pas progressé, l'Evêque d'Eichstadt comme celui de Constance se montraient favorables à l'idée de fonder des collèges. Pendant que nos Pères séjournaient cette année à Ingolstadt, ils promurent au grade de docteur en théologie le principal des prédicateurs augustins : il était, disait-on, cher à l'empereur Charles ainsi qu'aux princes catholiques à cause de son zèle à défendre la foi catholique. Le Père Canisius présidait le jury ; il apportait des arguments nouveaux et mettait tout en oeuvre pour que des discussions fussent remarquables. Comme, selon l'usage de l'Université, vingt florins revenaient à nos Pères pour cette promotion en théologie, ils les rendirent au nouveau docteur, selon leur habitude. Mais pour ne pas attirer les plaintes des docteurs séculiers, il fallait bien accepter cette somme, ce qui n'empêcha pas nos Pères de la restituer pour ne pas manquer à la Règle de notre Institut. Cela ne se fit pas sans produire un effet d'édification. Tout en même temps, le P. Canisius prêchait devant un auditoire populaire et bien que les prédications n'aient pas manqué à Ingolstadt à cette époque, cet auditoire témoignait d'une avidité exceptionnelle à l'entendre et en paraissait pour ainsi dire insatiable ; il manifestait une extrême attention et déclarait retirer un fruit particulier de cette prédication.

356. Le Père Claude Le Jaÿ écrivait avec insistance pour que nos Pères quittent Ingolstadt et rejoignent Vienne ; il avait compris, disait-il, que telle était la pensée du Père Ignace. Celui-ci avait promis à Ferdinand, roi des Romains, qu'une fois le collège de Vienne bien établi, les professeurs de toutes les facultés, dont notre Compagnie a coutume d'assurer l'enseignement, lui seraient envoyés. En fait, le motif pour lequel ils ont été retirés d'Ingolstadt fut le suivant: le roi des Romains Ferdinand avait demandé par écrit au Père Ignace, sur la suggestion de nos Pères, les deux théologiens qui étaient àIngolstadt. Le Père Ignace désirait bien retirer nos Pères d'Ingolstadt en attendant qu'il puisse s'y implanter un collège complet, mais il souhaitait que cela se fit sans offenser le duc de Bavière ; aussi aurait-il voulu que ces théologiens soient réclamés par le beau-père du Duc, c'est-à-dire par l'Empereur. Comme la charité voulait que toutes occasions d'offense soient évitées, même entre gendre et beau-père, il usa d'un stratagème, à savoir que la demande de deux théologiens de la Compagnie, quittant Vienne pour Rome, lui serait adressée par le Souverain Pontife au nom du roi des Romains, sans nommer les théologiens d'Ingolstadt. Comme le Souverain Pontife désirait donner satisfaction au Roi, on fit suggérer au Pontife l'idée qu'il n'y avait pas d'autres théologiens capables en dehors des deux d'Ingolstadt envoyés au duc de Bavière en vue de fonder un collège. Toutefois, Sa Sainteté pourrait déterminer que ces Pères seraient seulement prêtés à l'Empereur jusqu'à ce que soit créé le collège d'Ingolstadt. C'est ce que le Souverain Pontife fit signifier au Père Ignace par un Cardinal ; et le Père Ignace écrivit lui-même le 28 janvier, aux Pères d'Ingolstadt, et cela au nom du Souverain Pontife auquel la Compagnie doit obéissance par

un voeu spécial concernant les missions. Il leur enjoignit de se rendre à Vienne, et qui plus est, de s'y rendre dans les dix jours après la réception de sa lettre. Il écrivit aussi au duc de Bavière que l'ordre lui avait été donné par le Souverain Pontife de transférer à Vienne chez son beau-père, les Docteurs Canisius et Goudanus ; il s'excusait de les avoir envoyés à Ingolstadt et il l'assurait qu'il ne s'agissait que d'un prêt dont il avait obtenu que ce ne serait que pour un temps. Il écrivit de nouveau en ce sens au Roi des Romains. C'est ainsi qu'il retira nos Pères d'Ingolstadt comme il le désirait. Bien que la mesure fut assez ennuyeuse pour le duc de Bavière, celui-ci ne pouvait se plaindre ni du Supérieur de la Compagnie ni de son beau-père. Le 23 février, le courrier envoyé par le roi Ferdinand arriva à Ingolstadt porteur de la lettre susdite. Il devait acoompagner nos Pères à Vienne. Lorsque ceux-ci eurent constaté que l'ordre provenait expressément aussi bien du Souverain Pontife que du Père Général, le Père Canisius se rendit le 24 chez le Duc pour le remercier des marques de bienveillance qu'il avait accordées à la Compagnie et il le pria de bien vouloir lui permettre à lui-même ainsi qu' au Docteur Goudanus d'obéir à leurs supérieurs. Le Duc, qui acceptait mal leur départ, se prit à les prier et supplier de demeurer encore quelque temps pour lui p ermettre d'écrire à son Beau-Père Ferdinand, mais, comme le délai de dix jours ne souffrait aucun retard, il décida d'envoyer à Rome son secrétaire pour obtenir le rappel des deux théologiens, selon l'espoir que lui avait donné le Père Ignace, lorsque le collège d'Ingolstadt serait ouvert.

357. Le Duc fit donner à nos Pères tout ce qui était nécessaire pour le voyage. Il leur offrit cent florins pour leur viatique, ce qui

d'ailleurs ne leur était pas nécessaire puisque l'envoyé de Rome devait prendre à son compte les dépenses du voyage sans lésiner, mais cette offre était une marque de la bienveillance du Duc et c'est pourquoi on ne pouvait la refuser. Donc, le 28 février, qui était un dimanche, le Père Canisius, après le sermon, fit ses adieux à la population. Beaucoup de fidèles présents témoignèrent par leurs regrets, et même par leurs larmes, combien ils étaient chagrins de son départ. Les professeurs de l'Université manifestaient les mêmes sentiments quand il leur dit adieu. Nos voyageurs saluèrent l'Evêque d'Eichstadt qui était chancelier de l'Université, et celui-ci, quoi qu'il fut très mécontent du Père Claude Le Jaÿ, ne leur refusa pas sa bénédiction. Les notables de la ville les accompagnèrent jusqu'au bateau qui les transporterait sur les flots calmes du fleuve, quelques-uns même s'embarquèrent avec eux pour un bout de chemin. Tel fut leur départ d'Ingolstadt en moins des dix jours prescrits. Ce ne fut pas un mince mérite que de s'en aller par obéissance sans négliger aucune des attentions dûes aux uns et aux autres. Deux novices allemands firent le voyage avec eux : l'un n'était autre que Jean Dyrsius. C'est ainsi que se termina, à cette époque, le séjour de nos Pères à Ingolstadt.

358. Le Père Claude Le Jaÿ était supérieur des Nôtres à Vienne, bien que le Père Nicolas Lanoye en eut reçu la charge du Père Ignace, mais sous son autorité. Quelques jeunes gens de Germanie et d'Illyrie, peu nombreux, s'étaient donnés à la Compagnie de telle sorte que, lorsqu'arrivèrent les Pères d'Ingolstadt, le nombre des Nôtres résidant à Vienne atteignit vingt-cinq. Cette ville de Vienne était la capitale de l'Autriche et la résidence ordinaire de Sa Majesté le Roi. E Elle était surpeuplée de gens qui affluaient des diverses provinces. Beaucoup venaient de Hongrie que les Turcs ravageaient, mais l'on venait aussi d'Italie y trouver refuge et protection. Ces Italiens étaient très nombreux. Tous ces émigrés en terre étrangère, en cherchant, et non sans peine, ce que réclamait la vie du corps, se trouvaient dans une grande indigence spirituelle ; privés qu'ils étaient de prêtres connaissant leur langue, la plupart n'avaient pu s'approcher du sacrement de pénitence depuis longtemps. C'est ce que comprit le Père Claude et il envoya certains jours de la semaine quelques-uns des frères visiter les centres habités par ces italiens et les ateliers où ils travaillaient afin de les inviter par des entretiens amicaux à se confesser et à venir écouter les sermons faits en italien ; ainsi trouveraient-ils sans bourse déliée des médecins pour leurs âmes et un réconfort spirituel. La nouvelle ne s'était pas plutôt répandue qu'une foule considérable accourut chez nos Pères durant le Carême pour recevoir les sacrements de confession et de communion, et pour écouter les sermons. Il n'y eut pas seulement ceux que nos frères avaient invités, mais une foule immense composée de soldats et de personnages attachés aux cours

princières, dont beaucoup étaient Espagnols et Français. Le bruit se répandit jusque dans les quartiers éloignés de la ville, d'où de nombreux fidèles, à l'approche de Pâques, vinrent malgré la distance et nos Pères entendirent leurs confessions. Durant les fêtes de Pâques, avec la permission de l'Evêque de Vienne, ils distribuaient l'Eucharistie. Parmi ces fidèles se trouvaient des familles italiennes dont les membres étaient citoyens de Modène, des personnages de qualité et des élèves de deux collèges autrichiens dont l'un abritait des enfants peu fortunés. Le nonce apostolique et le comte de Rurnhout, polonais, la plupart des gens de la Cour s'approchèrent des sacrements, quelques-uns d'entre eux avaient choisi le Père Claude comme confesseur habituel. D'autres, des notables en vue, depuis lors, le consultaient sur leurs cas de conscience. Le Père Canisius était le seul de nos prêtres à parler allemand : il ne se dépensait pas seulement auprès de ceux qui venaient à lui spontanément, mais il se rendait dans les prisons, il s'occupait des détenus avec beaucoup de sollicitude malgré les difficultés, les préparant et les amenant à se confesser, puis à partager le Corps du Christ tous ensemble. Nos frères, qui n'étaient pas prêtres, mais qui savaient l'allemand, instruisaient ces gens des rudiments de la foi et leur inculquaient par leurs exhortations le goût d'une piété fervente.

359 Le Père Canisius, lui encore, ne cessait pas de prêcher comme il l'avait fait dès son arrivée et il prêchait devant une foule considérable composée de gens de la noblesse et d'autres milieux. Son style et son action oratoire étaient adaptés à la mentalité de cette population et c'est pourquoi il se faisait agréer pour la plus grande utilité de l'Eglise. Au début, quelques-uns de ses auditeurs peu cultivés ne le suivaient pas parfaitement à cause de sa langue dont le dialecte autrichien

diffère quelque peu. La prédication en italien se poursuivait de manière ininterrompue et, en dehors des instructions destinées à tous, il y en avait qui étaient à la portée des adolescents et enfants italiens, très nombreux à Vienne, en vue de leur apprendre la doctrine de la religion chrétienne. Il s'en trouvait fort peu, en effet, parmi tant de monde qui sachent réciter l'oraison dominicale et le symbole des Apôtres, personne qui sache les commandements de Dieu ; et cette ignorance ne se rencontrait pas seulement chez les enfants, mais aussi chez les adultes.

360. Dans ses cours publics, le Père Claude réunissait un auditoire assez nombreux auquel il expliquait l'épitre de saint Paul aux Romains. Le Père Goudanus expliquait la Genèse. Le Père Canisius, au cours de l'été, composa un abrégé de la théologie ou doctrine chrétienne, qui avait été commandé au Père Claude Le Jaÿ sur l'ordre du roi et élaboré par l'équipe de nos Docteurs. Cet abrégé était destiné à l'usage des étudiants et des pasteurs qui vivaient sous la juridiction du roi et ne pouvaient pas s'attarder dans les centres académiques. Canisius en faisait un exposé oral en même temps qu'il le dictait. Dans notre maison, Maître Jacques Aldenard, l'un des trois novices qui avaient quitté Louvain, comme nous l'avons dit plus haut, enseignait à nos frères la logique d'Aristote et faisait son cours trois fois par jour durant une heure. Il y avait aussi quelques jeunes gens du dehors qui le suivaient. Trois fois par semaine Maître Jacques organisait un débat. Trois autres des Nôtres, Maître Pierre Schorichius, Erard et Nicolas enseignaient les lettres grecques et latines à d'autres parmi les Nôtres : quelques étudiants du dehors se joignirent à eux. L'ensemble se partageait en deux classes : l'une, classe de logique, l'autre, classe d'humanités, dans

laquelle les trois professeurs nommés en dernier lieu faisaient leur cours à des heures différentes. Mais cette organisation ne plut pas au Père Ignace: il voulut que l'on distinguât trois classes selon les capacités des étudiants pour que tous ne reçoivent pas le même et identique enseignement qui serait ou au-dessus ou au-dessous de leurs capacités. Au début, cette mesure parut assez dure et propre à écarter les étudiants du dehors qui venaient assister aux leçons de nos Pères et des autres professeurs comme à des cours publics. Quoi qu'il en soit, les Nôtres firent de tels progrès grâce à nos cours privés qu'ils devinrent capables d'enseigner à leur tour. Ils ne progressaient pas moins en ferveur spirituelle qu'en savoir.

361. Au cours de l'année, Charles Grin émit les voeux de la Compagnie le jour de Noël à la fin de 1551, et, après lui, Lambert Aüer en 1552, tous deux avaient été envoyés d'Ingolstadt. Quelques autres jeunes gens et un homme, d'âge mûr, un allemand, se donnèrent à la Compagnie.

362. Il avait été établi qu'à l'Université de Vienne, dont le Roi désirait la création, un exposé de l'Ancien et du Nouveau Testament serait réparti sur six années et c'est pourquoi l'on réclamait à grands cris des professeurs d'Ecriture Sainte : le Père Goudanus, outre le Père Claude Le Jaÿ en fit un commentaire. Dans notre collège encore, pour obéir au Roi des Romains qui désirait voir s'ouvrir des classes pour toutes les disciplines, des conférences et des cours furent institués, où les Nôtres, qui enseignaient en privé dans notre maison, donneraient cet enseignement en public ; ce qui ne fut pas très lourd pour eux, puisqu'ils répétaient pour le public sans un nouveau travail ce qu'ils avaient enseigné entre nos quatre murs. Sur ce sujet rien ne fut plus agréable au Roi des Romains

que de lui avoir cédé nos Pères d'Ingolstadt, et le plan lui plut aussi beaucoup et il en remercia le Père Ignace dans une lettre écrite en espagnol.

363. La raison pour laquelle Claude Le Jaÿ confia le cours de logique à un novice, Maître Jacques Aldenard, fut, d'une part qu'il fallait soulager le P. Nicolas Lanoye, chargé du cours de théologie et du gouvernement de la maison, ce qui l'occupait passablement, et, d'autre part, parce que ce serait, croyait-il, rendre service à Jacques lui-même qui était sujet à des tentations obsédantes et qui se prit à les oublier grâce à cette occupation. Mais l'expérience montra dans la suite que l'abnégation et la victoire sur ces troubles par les probations de la vie religieuse convient mieux à des novices ainsi faits que de leur accorder ce qui leur plaît. C'est que si la plaie semble fermée par la cicatrice, le mal n'est pas moins caché sous la peau et finalement éclate, comme il arriva audit Jacques. Toutefois, sur ces entrefaites, comme ni lui-même ni Maître Otho, son compagnons, n'avaient obtenu de grade universitaire à Louvain à cause de leur départ précipité, bien qu'ils aient achevé de suivre le cours de philosophie, le Père Claude les fit se présenter à l'examen de l'Université pour qu'ils accèdent aux grades durant ce Carême. Ils furent reconnus plus savants que les autres candidats, Jacques obtint la place de premier et Otho fut troisième, et cela non par suite d'une intervention de nos Pères, mais bien parce que les examinateurs s'engagent par serment à accorder les grades d'après le mérite des candidats. Il avait donc fallu leur attribuer ces places et cela gratuitement (car l'Empereur avait depuis toujours décidé que les Nôtres prendraient leurs grades dans cette Université sans bourse déliée); et ce succès ne fut pas accueilli sans quelque murmure de la part des autres promus.

364. Quant à l'Abrégé de Théologie dont nous avons parlé, bien que le plan et le contenu aient été établis pour une bonne part par le P. Claude Le Jaÿ et le P. Goudanus, le P. Canisius, outre l'appoint de ses connaissances, y a mis son style. Ainsi donc, alors que les habitants d'Argentina espéraient qu'il leur serait envoyé après Pâques, cela ne fut pas possible de crainte que cet ouvrage auquel Canisius mettait lui-même la dernière main, soit si longtemps retardé, alors qu'il était attendu avec une si intense curiosité et que depuis leur arrivée à Vienne, dans la première moitié de mars, nos Pères donnaient à cet ouvrage la priorité parmi toutes leurs occupations. Les conseillers du Roi chargés de la réforme de l'Université avaient demandé premièrement que cet abrégé respecte l'ordonnance du Maître des sentences, secondement, que les dogmes de l'Eglise soient confirmés, face aux hérétiques de ce temps, par l'autorité de la Sainte Ecriture et des Pères ; troisièmement, que les futurs pasteurs, qui ne pouvaient faire leur théologie à l'Université y trouvent une formation suffisante ; ils voulaient, quatrièmement, que les questions de Théologie seules y soient traitées, à l'exclusion des questions de métaphysique ; ils voulaient enfin que cet Abrégé soit imprimé au nom de l'Université de Vienne. Et avant qu'il ne fût terminé, que dis-je ? dès qu'il fut commencé, on se mit à le lire et à le citer dans la mesure où il était déjà rédigé.

365. Le Père Nicolas Lanoye prêchait en italien, mais c'est Maître Victoria, ordonné prêtre au cours de cette année, qui continua cette prédication.

366. Bien que, grâce à une construction ajoutée au monastère de Saint Dominique, les Nôtres fussent en mesure de se loger plus commodément et

d'avoir des locaux scolaires plus confortables, comme ce monastère de Saint Dominique se trouvait, pour une maison d'éducation, trop éloigné du centre de la ville, on suggéra au Roi Ferdinand de procurer un emplacement mieux adapté. C'est avec une parfaite bienveillance que celui-ci donna des ordres pour qu'on se mette en quête d'un emplacement qui convienne et il se déclara décidé à n'épargner aucune dépense pour la construction du collège. C'était là un signe de bienveillance d'autant plus grande que la guerre contre les Turcs lui créait, cette année-là, de très grandes difficultés. Ainsi donc on fit choix d'un emplacement, dont les maisons avaient été incendiées et nos Pères allaient en parler au Roi, mais comme la peste en même temps que la guerre avec ses exigences retenaient Sa Majesté loin de Vienne et il fut impossible de poursuivre cette affaire durant cette année.

367. Maître Pierre Schorichius, le jour de Pâques, inaugura sa prédication en langue allemande et fit l'admiration des auditeurs, mais des raisons de santé l'empêchèrent de continuer. Le P. Canisius, lui, poursuivit sans interruption sa prédication, tout comme ceux qui prêchaient en italien. On n'interrompit pas non plus, chacune en leur temps, les oeuvres de charité envers les pauvres, les malades des hôpitaux, les détenus dans les prisons. Le Père Victoria se dépensait auprès des espagnols qui faisaient partie des cours princières, hommes et femmes, il les confessaient pour leur plus grande consolation. Il prodiguait à beaucoup soutien et réconfort par les Exercices spirituels et par des entretiens familiers.

Parmi bien d'autres, Dona Maria Nanrique de Lara, après les Exercices de la Première semaine, fit une confession générale et entourait dès lors

la Compagnie d'une charité pleine d'affection. Bien qu'en fait elle eût déjà manifesté ses sentiments, à la cour de la Reine de Bohème, où elle avait vu le jour, elle en donna la preuve encore davantage à Barcelone et elle mérita le titre de fondatrice du collège de cette ville.

368. Aucun des professeurs, de ceux dont l'enseignement était public ou de ceux qui instruisaient les Nôtres, n'étaient sans étudiants et l'on ne sentait alors aucune tension avec l'Université. Les nôtres prêchaient simultanément en trois sanctuaires : le P. Canisius dans l'église du couvent de Saint-Dominique, où les Nôtres étaient logés, Maître Pierre Schorichius dans un autre monastère et devant un auditoire assez dense et le P. Victoria dans l'église de Saint-Jean-le-Baptiste qui appartenait à l'Ordre militaire de ce nom. Les trois prédications ordinaires étaient, les deux premières en langue allemande, la troisième en italien.

369. Ce ne fut pas sans mettre en oeuvre un zèle très actif qu'on chassa hors de la ville certains curés et certains moines qui introduisaient la communion sous les deux espèces avec d'autres erreurs du luthéranisme. Les Nôtres s'acquittaient aussi d'un devoir de charité auprès des malades qui résidaient dans la cour des princes. La Reine de Bohème, qui devint plus tard, impératrice, témoignait d'une faveur pleine d'affection pour la Compagnie et le Roi Maximilien lui aussi ne cachait pas sa bienveillance à l'égard des Nôtres. Les principaux personnages de la Cour suivaient en cela l'exemple de leurs princes. Je ne parlerai pas du Nonce apostolique, du Comte de Martinengo, ni de l'Evêque de Larbach dont l'amour pour la Compagnie ne fit que grandir d'autant plus que le Père Ignace avait obtenu pour lui du Souverain Pontife certaines faveurs d'ordre spirituel

grâce auxquelles sa conscience très troublée par des scrupules retrouva le repos.

370. C'est au sujet de cette affaire, que le 30 juillet, le P. Claude Le Jaÿ avait écrit de sa propre main et rien de conséquent n'avait révélé le mauvais état de sa santé, mais, le 6 août, il rendait son âme au Seigneur. Au début d'août, il avait ressenti par trois fois des accès de fièvre et il s'attendait au quatrième pour ce même jour. La fièvre semblait accompagnée de moins de frissons et de sueurs que les autres fois, mais on voyait le malade s'affaiblir, mais comme il s'était un peu alimenté, suivant la prescription du médecin, non sans difficulté, les médecins se retirèrent un peu avant midi sans manifester aucunement la crainte d'une mort prochaine. Toujours est-il qu'un peu après avoir pris de la nourriture, les symptômes de la mort apparurent en lui. Puis une sueur froide, les mains et les pieds glacés, une faiblesse qui ne lui permettait plus d'expectorer ni d'entendre les paroles qu'on lui adressait. Il perdit aussi la force de parler. Les Nôtres, alors, s'acquittèrent de ce qu'il restait à faire ; ils lui administrèrent l'Extrême Onction à deux heures de l'après-midi et il expira à cinq heures.
Sa mort inattendue fut ressentie avec douleur par ses amis du dehors, surtout par le Nonce apostolique, par l'évêque de Laibach, l'ambassadeur de Venise. Le Roi Ferdinand lui-même, qui l'avait en grande affection et l'estimait beaucoup éprouva une peine intime de son décès. Les Nôtres, de leur côté, dont il était extrêmement aimé, avaient le sentiment qu'il ne les avait pas quittés, mais qu'ils l'avaient envoyé au ciel pour être leur protecteur. C'est ainsi qu'à Vienne, mais partout ailleurs, les Nôtres ressentirent ce deuil avec une consolation particulière, tant il est vrai que la mort de celui

qui, durant sa vie, s'était comporté avec une si grande droiture et une telle charité inspirait la confiance qu'elle n'était qu'un passage à la vie bienheureuse dans le Seigneur. De là, il pourrait, par ses prières, être encore plus utile à la Compagnie qu'il ne l'avait été au cours de sa vie mortelle. Ceux qui jetaient sur sa mort un autre regard - et c'était le cas des amis de l'Université et de la Curie épiscopale, des gens de Ferrare, du Cardinal d'Augsbourg et de beaucoup d'autres - pleuraient amèrement sa mort. La Providence divine par une grâce particulière permit que, avant de mourir, le P. Claude put laisser le collège de Vienne parfaitement organisé et doté d'un corps professoral remarquable. Tout le temps qu'il passa dans ce collège, il travailla sans relâche à lui procurer cette prospérité spirituelle et matérielle. Il stimula avec zèle les études de telle sorte que, sous son gouvernement, tout le monde, et de toutes les manières, progressa. Comme il n'avait trouvé à Vienne, comme nous l'avons dit, que pénurie de prédicateurs et de professeurs capables, il mit tout en oeuvre pour que les jeunes gens s'exercent à parler allemand et c'est grâce à cela qu'ils devinrent de bons prédicateurs et conférenciers. Le zèle de la maison de Dieu fut chez chez lui toujours intense et il souffrait profondément de voir le venin du luthéranisme étendre toujours plus loin son infection de telle sorte que ni les évêques ni les princes ne semblaient être assez puissants pour l'extirper et il redoutait que l'invasion sauvage des Turcs dont la menace pesait sur toute cette région ne soit un juste châtiment de Dieu. Il s'y opposait par tous les moyens possibles dans le but de défendre la maison de Dieu. C'était un homme très doux, aimable à l'égard de tout le monde, vénéré pour son humilité, pour sa prudence, pour sa sainteté. Il avait été l'un des premiers compagnons du Père

Ignace et il était originaire du duché de Savoie. Il s'était distingué au service de la religion chrétienne surtout en Italie et en Germanie. Ce n'est pas dans l'église Saint Dominique qu'on inhuma son corps, par crainte de voir un jour détruire cette maison et son église pour fortifier la ville. On l'enterra dans l'église des Pères franciscains qui avaient pour lui une particulière affection. Nos prêtres se réunirent autour de Maître Pierre Schorichius qui était l'un des plus anciens et ils élurent le Père Nicolas Lanoye comme supérieur en attendant que le Père Ignace fasse connaître sa décision. Celui-ci confirma le Père dans sa charge de Recteur, disons plutôt qu'il le désigna.

371. Nos Pères, lorsqu'ils se rendirent chez le Roi Ferdinand se demandaient quels étaient ses sentiments après la mort du Père Claude, relativement à la fondation du collège : en poursuivrait-il l'exécution comme il l'avait commencée. Pour parler plus justement, lorsqu'ils furent convoqués par lui, il leur renouvela la promesse de son entière générosité et de toute sa bienveillance. Il leur fit un devoir de s'adresser toujours à lui en toute confiance chaque fois qu'ils auraient besoin de son aide ; mieux encore, même lorsqu'ils n'auraient aucune requête à lui adresser, il leur assura qu'il les verrait toujours avec plaisir. Quelques jours plus tard, il fit cadeau au collège de vêtements sacerdotaux et de calices. C'est ainsi que, témoignant de la même bienveillance qu'auparavant, il ferma la bouche aux mauvais prophètes qui annonçaient qu'en raison de la mort du Père Claude, la bonté royale à l'égard des Nôtres se bloquerait. Il leur donna des preuves au moins égales, sinon plus grandes, à celles du passé : il mit à contribution leurs services dans des affaires d'importance. Il n'en fut pas autrement des

autres notabilités qui avaient été les amis du Père Claude. Le Nonce apostolique, en particulier, confia à nos Pères, à ce même moment, son frère sur le point de mourir : c'est entre leurs mains que celui-ci expira en bon chrétien. Quant à l'évêque de Laibach, il leur manifesta toute sa sympathie en intervenant à maintes reprises auprès du Roi en faveur de la construction du nouveau collège, dont on avait fixé l'emplacement. La Reine de Bohème conserva toujours les mêmes sentiments affectueux envers la Compagnie. Comme elle était sur le point d'accoucher, elle pria nos Pères avec une ferveur particulière de célébrer chaque jour pendant un mois et demi quatre messes à son intention, ce que l'on fit avec ponctualité, et tout se passa pour le mieux.

372. Le Père Goudanus inaugura un cours sur saint-Paul : il en faisait un exposé tel que ni les Nôtres ni les étudiants du dehors ne désiraient mieux, il commentait chacun des textes les plus difficiles avec clarté, brièveté et parfaite connaissance ; il renversait les erreurs des hérétiques, étayait avec force de façon remarquable la vérité catholique. Aussi les étudiants purent-ils supporter avec moins de peine la perte inopinée du Père Claude Le Jaÿ. A quel point celui-ci était aimé dans cette Académie, c'est ce qu'il fut facile de constater lors de ses funérailles où professeurs, magistrats, nobles personnages, étudiants l'accompagnèrent jusqu'à sa tombe de leurs regrets, de leur chagrin et de leurs larmes.

373. Le Père Canisius poursuivit l'explication qu'il avait commencée de son célèbre Abrégé entrepris à la demande du Roi, comme nous l'avons dit. Il s'en acquitta avec un succès suivi de bons résultats. Il remplissait, en outre, les fonctions de préfet des études pour les Nôtres. Ces études,

au cours de cet automne, n'avaient pu être réparties entre plusieurs classes, comme l'avait prescrit le Père Ignace, pour les étudiants externes ; car une épidémie de peste occasionna la fermeture de toutes les écoles au moment de la rentrée, et cette épidémie s'attaquait particulièrement aux enfants. Bien que les Nôtres eussent été en mesure d'ouvrir leurs classes de la manière que nous avons dite, cette ouverture fut renvoyée au début de l'année suivante avec l'assentiment, et même avec la reconnaissance du Roi, de l'évêque et du Magistrat de la ville à cause de l'épidémie dont nous venons de parler qui fit mourir des milliers de personnes en quelques mois et éloigna de Vienne non seulement des étudiants, mais la Cour elle-même au complet. On mettait cependant beaucoup d'espoir en ce collège. Les étudiants du dehors qui se joignaient aux Nôtres, à cette époque, partageaient aussi leurs temps de prière et suivaient les leçons consacrées à la doctrine chrétienne. Quelques-uns se sentaient un si grand attrait pour rejoindre les Nôtres qu'ils déclaraient vouloir être eux aussi "Jésuites" (c'est ainsi qu'ils désignaient les Nôtres). Tandis que les Nôtres se réunissaient trois fois par jour pour prier Dieu d'écarter de la population tant et de si cruels châtiments divins, ces jeunes gens y assistaient, au moins à la prière de midi et ils transcrivaient soigneusement les prières des Nôtres. Bref on les voyait s'adonner à la piété avec assez de ferveur. Nos Pères ne délaissaient pas pour autant leur prédication en allemand et en italien : elles étaient même plus fréquentes qu'auparavant et les allemands ne cachaient pas leur admiration pour l'ardeur dont le Père Canisius témoignait pour le salut des âmes. Le Sénat de Vienne lui fit demander par son président de prêcher désormais dans l'Eglise Saint-Etienne

qui était le meilleur endroit après la cathédrale pour une assemblée de ce genre. C'est ce que fit Canisius. Quant au Père Victoria, notre autre prédicateur, nombreuses étaient les personnes de la noblesse à venir l'écouter avec le Nonce apostolique et le Légat de Venise, avant qu'ils ne s'éloignent de la ville.

374. Quelques-uns des jeunes élèves se mirent, après Pâques, à se confesser et à communier plus souvent. Leur nombre s'accrut progressivement. Mais le diable, jaloux de ces progrès, réussit à faire que d'autres de leurs amis les accablèrent de tant de quolibets et de sarcasmes à cause des rapports familiers qu'ils entretenaient avec les Nôtres, que leur essor spirituel en était retardé. Cependant, la moisson était abondante que le Seigneur engrangeait dans ses greniers grâce à ces confessions.

375. Beaucoup de soldats italiens revenaient de Hongrie, les uns pour cause de maladie, les autres atteints de blessures graves. Ils étaient plus malades encore de la corruption de leurs péchés, car beaucoup d'entre eux n'avaient pu se décharger du fardeau de leurs fautes depuis bien des années. Ils firent l'objet de tous les soins afin qu'ils soient débarrassés de leurs maladies intérieures par le remède sacré de la confession. Beaucoup en quittant cette vie, se trouvaient dans les dispositions qui conviennent à des chrétiens. Le P. Nicolas Lanoye se dépensait avec un soin particulier auprès des malades alités à l'hôpital ainsi que des autres pauvres disséminés dans Vienne et il leur ouvrait son coeur vraiment paternel. Il ne se préoccupait pas seulement du salut de leurs âmes, mais il se dévouait au service de leurs besoins corporels. Elle était bien nécessaire cette attention charitable inspirée par la ferveur religieuse dont faisait preuve le

Père et d'autres parmi nos compagnons surtout à l'égard des militaires qui étaient là. Bien que leur dénuement vestimentaire, leur état famélique et leurs maladies auraient dû exciter la piété, ils ne trouvaient presque aucun secours dans cette ville et avec leurs habits déchirés, leurs forces affaiblies par le manque d'alimentation, sans parler de leurs maladies, ils se voyaient contraints de se coucher misérablement sur les places publiques. Comme ils ne pouvaient se tenir debout à cause de cette faiblesse ni même se remuer, ils ne trouvaient qu'à peine quelqu'un pour étendre quelques menus brins de paille sur la terre nue. C'est à bon droit que le P. Lanoye et d'autres des Nôtres, voyant une si grande misère dénuée de tout secours, estimaient que cette sorte d'affaire leur était destinée par le Christ. Le P. Lanoye mit donc tout en oeuvre, avant le départ de la Cour, tant auprès de l'office des aumônes de la Reine de Bohème qu'auprès d'autres personnes charitables, pour procurer des aliments, vêtements et lits à ces militaires et à d'autres indigents. Il est avéré que nombreux furent dans les faubourgs et ailleurs dans la ville ceux qui souffraient du froid et de bien d'autres incommodités avant que le P. Lanoye ne leur vienne en aide, surtout au lendemain de la lourde défaite infligée par les Turcs à l'armée royale en Hongrie. Le Père décida qu'à l'avenir quelques-uns de nos frères visiteraient ces pauvres gens et leur apporteraient les vivres qui leur seraient nécessaires en tenant compte de leur état de santé. Lorsque la mort était proche, les prêtres se rendaient promptement auprès des mourants pour entendre leur confession et c'était surtout le cas du Père Lanoye : beaucoup seraient morts dans le péché sans recevoir le remède de la pénitence, si sa sollicitude et sa charité n'y avaient

pourvu. Il s'en trouva pour attester bien haut que le Père leur avait été envoyé par Dieu et que grâce à lui ils avaient été sauvés de la mort du corps et de l'âme. Quant aux aumônes recueillies auprès des espagnols qui vivaient à la Cour, c'est grâce à elles que des manteaux de laine et du linge ont pu être distribués à des indigents ; de l'argent leur fut aussi partagé pour qu'ils pourvoient à leurs propres besoins.

376. Chez les catholiques de Germanie, l'usage fréquent de la confession n'existait pas avant cette époque ; peu à peu cependant ils se laissèrent persuader par les Nôtres d'adopter cette coutume qui était nouvelle à Vienne. Parmi eux on comptait quelques-uns des professeurs de l'enseignement supérieur. A l'occasion de la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge le Père Canisius cueillit une moisson très abondante parmi les femmes de langue allemande, dont quelques-unes reçurent la sainte Eucharistie dans notre église ; il y en avait qui appartenaient à la noblesse. Le Père était appelé aussi quelquefois auprès des malades pour les administrer, en bon médecin des âmes, un remède spirituel. Il vint une fois auprès d'une femme obsédée par le démon, pour lui porter secours s'il pouvait quelque chose. D'autres prêtres avaient usé en vain des derniers moyens pour chasser le démon, lui, il s'approcha d'elle en se réclamant du Christ, l'âme sereine, et il la persuada, après un court entretien de se confesser; lorsqu'elle se fut confessée, elle ne fut pas seulement délivrée de son long combat avec le démon, mais, pleinement guérie, elle vint dans notre église pour y recevoir le Corps sacré du Christ. Quelle joie ce fut pour sa famille de la voir, bien des jours durant, entièrement libérée des vexations diaboliques. Elle s'empressait également de se rendre

aux sermons du Père Canisius accompagnée de son mari et de sa mère qui s'était, elle aussi, confessée et avait communié. Elle offrit même son fils, un beau jeune homme, à la Compagnie, mais il ne fut pas admis parce qu'il était trop jeune. Nombreux encore ceux qui tinrent à purifier leur conscience par une confession générale de toute leur vie. Certains passèrent du péché de concubinage à un honnête mariage. Il y en eut qui firent réparation des scandales qu'ils avaient donnés au public ou qui restituèrent ce qu'ils avaient dérobé injustement lors d'un partage. Par une immense faveur de la divine Bonté, les Nôtres, alors que tant de gens mouraient de la peste et d'autres maladies, se maintinrent en bonne santé, grâce à la protection de Dieu, et rayonnaient de joie; pourtant les prêtres se rendaient sans hésiter chez les malades, ne refusaient à personne leurs services, toujours disposés à administrer les sacrements à quelque pestiféré que ce fut. Comme chaque vendredi, par un décret du Roi, tout le monde devait se rendre à la cathédrale et y prier, les Nôtres s'y trouvaient presque seuls de toute l'Université et de tout le clergé : ils y priaient sans interruption, quoique à tour de rôle et cela produisait grande édification et réconfort chez les bonnes gens.

377. Les détenus ne s'approchaient auparavant que rarement du sacrement de pénitence, mais ils prirent l'habitude de se confesser plus souvent au Père Canisius. Un jour qu'un prisonnier quittait la prison pour être conduit au supplice, le Père l'assista en fidèle compagnon et consolateur. Il soutint cet homme qui fut exécuté sur la place publique, de telle sorte que les gens qui étaient venus de partout pour assister au supplice en furent grandement édifiés. Deux des monastères de religieuses invitèrent le Père

Canisius et lui demandèrent d'être leur Père spirituel et leur confesseur. Elles l'obtinrent pendant quelque temps ; ce fut le sénat qui fut cause qu'elles ne l'eurent pas comme prédicateur parce que, comme nous l'avons dit, il lui demanda pour le bien de la population de prêcher dans l'église Saint-Etienne.

378. Le saint jour de Noël, le P. Canisius avait célébré la sainte messe avant qu'il ne fit jour et y donna la communion à beaucoup de fidèles, hommes et femmes. A peine était-il sorti de l'église qu'une voiture l'attendait pour l'amener dans un village où il devait de nouveau célébrer le sacrifice de la Messe et prêcher. Ces gens n'avaient plus de pasteur depuis des mois et ils avaient demandé avec insistance que l'un des Nôtres vienne leur servir de pasteur durant ces saints jours. Le P. Canisius fut donc accueilli dans cette paroisse par beaucoup d'amitié ; il y fit une superbe moisson soit en visitant et en réconfortant les malades dont il eut à coeur d'entendre les confessions et de renouveler les forces par la communion au Corps du Seigneur; soit en instruisant les jeunes gens qu'il avait rassemblés dans l'église, soit en se mettant au service des paysans qu'il exhortait à la piété et instruisait par une prédication quotidienne. Parmi d'autres faits, retenons celui-ci : en entrant dans une maison il y trouva un vieillard nonagénaire qui manifesta par ses larmes et par ses gestes combien la présence du Père lui était agréable parce qu'il pourrait recevoir de sa main la sainte communion. Le Père dut rester là plus longtemps qu'il ne l'avait décidé. Lorsqu'il ressortit, il eut du mal à obliger ces gens à garder pour eux les présents et l'argent dont ils lui faisaient don ou qu'ils lui promettaient.

379. Le P. Canisius se vit encore appelé par des personnes éprouvées ou plus ou moins désespérées ; car le bruit s'était répandu du soulagement qu'il avait apporté, par la grâce du Christ, à certaines personnes dans un état pitoyable. Parmi ces dernières il y avait une femme alitée depuis longtemps et qui avait perdu tout espoir de guérir; elle se refusait à recevoir les soins d'un médecin aussi bien que le réconfort spirituel d'un confesseur ; elle se disait abandonnée de Dieu et donnait des signes manifestes de possession diabolique, et le médecin ne le contestait pas, car on la voyait souvent prostrée jusqu'à terre et agitée violemment de droite et de gauche jour et nuit ; elle confessait à haute voix les péchés de sa vie passée pour lesquels elle se disait justement damnée et livrée au démon. Donc, lorsque le Père Canisius se présenta chez elle (aucun confesseur ne voulait plus venir à son secours), il insista pour qu'elle fasse une confession générale de toute sa vie, puis par ses prières et exorcismes, il vainquit le démon qui mettait son corps à la torture, tant et si bien qu'elle pouvait sortir de chez elle sans aucune contrainte et se rendre chaque jour à l'église ; elle recouvra la santé, put travailler dans sa maison, recevoir chaque mois la sainte Eucharistie et elle manifestait par tout son comportement le grand changement opéré dans sa vie. L'évènement produisit une immense et édifiante sensation, si bien que de nombreuses femmes chaque jour plus nombreuses venaient à confesse. L'Institut de notre Compagnie était de plus en plus réputé et de plus en plus apprécié dans le Seigneur si bien qu'on ne disait plus de nos Pères, comme auparavant, qu'ils étaient français, espagnols ou italiens.

380. La cote des Nôtres montait auprès de la population de ce qu'on les voyait ne jamais

accepter les rétributions qui leur étaient offertes souvent et parfois très généreusement. Il y eut, entre autres, un homme dont le P. Canisius n'avait pas accepté un veau ; il l'avait alors jeté devant notre porte et s'en était allé, mais sur le champ les Nôtres prirent soin de faire rapporter le veau par un porte-faix à gages à celui qui l'avait envoyé. D'autres personnes apportaient des poules, des vêtements et autres choses semblables, insistant avec force pour qu'on les accepte, mais les Nôtres retiraient leurs mains pour ne pas prendre ces présents. Comme ils recevaient du Roi des Romains ce qui leur était nécessaire, ils estimaient ne rien avoir à recevoir de qui que ce soit afin de ne pas diminuer leur liberté et de ne rien changer sur ce point à l'Institut de la Compagnie. On admirait donc beaucoup qu'ils répondent si obligemment à toutes les requêtes de façon totalement gratuite. S'ils demandaient l'aumône à beaucoup de gens c'était pour aider d'autres pauvres, mais aucune de ces aumônes ne servait à leur usage personnel.

381. Le Nonce apostolique venait chez les Nôtres pour recevoir les sacrements, et il voulut que la fête de Noël soit célébrée par toute sa famille, qui était assez nombreuse, en partageant avec les Nôtres le Très Saint Corps du Christ. Bien d'autres personnes vinrent chez nous dans le même but et furent la cause d'un grand réconfort pour les Nôtres par leur affluence et leur dévotion. Mais nulle part le changement des esprits ne parut plus manifeste que chez les détenus de la prison publique ; tout d'abord ils firent la sourde oreille et se montraient rebelles, se donnant l'air de se moquer ou de mépriser ceux qui leur donnaient de bons conseils ; finalement, dépouillant leur attitude sauvage et hostile, ils se mirent à écouter les Nôtres, à les aimer, à les

affectionner; ils accueillaient avec humilité et avec plaisir ceux qui leur étaient envoyés pour leur donner courage, et ils les embrassaient. Ces derniers leur apportaient aussi les aumônes qu'ils avaient recueillies et ce geste de charité les édifiait non seulement eux, mais aussi les gens du dehors ; certaines personnes de la noblesse leur envoyaient en abondance des pièces d'or, des vêtements et d'autres objets qu'ils distribuaient; ils ne s'intéressaient pas seulement aux âmes, mais aussi aux corps des prisonniers dont la détention prenait un aspect bien différent d'auparavant. Quelques-uns des détenus étaient dans l'ignorance des prières les plus usuelles. On leur acheta des rosaires pour les aider à s'acquitter de ces prières et ils en vinrent à en user fréquemment. Ils les montraient aux Nôtres comme preuve de leur sentiment religieux, quand ceux-ci se rendaient en prison.

382. Le Père Lanoye s'occupait des Nôtres avec soin. Il veillait à ce qu'ils soient prémunis contre la peste en leur procurant des aliments et d'autres remèdes. La vie régulière de la communauté n'était pas moins bonne que du vivant du Père Claude Le Jaÿ soit au regard de la conduite religieuse que du progrès dans les études, de telle sorte qu'on pouvait croire que le Père Claude lui-même intercédait auprès de Dieu pour que règnent une parfaite concorde, la charité et l'obéissance. Ils s'appliquaient à qui mieux mieux à l'étude de la langue allemande poussés par le désir de porter un secours efficace aux églises privées de prêtres dans le voisinage, dont la détresse était telle que beaucoup de fidèles se sentaient attirés non seulement par le luthéranisme, mais par le paganisme. La situation était si mauvaise que parmi ces catholiques vivant sous un prince catholique, on

n'en trouvait pas le dixième à avoir des sentiments catholiques.

383. Il y avait, entre autres, Maître Jacques Aldenard, dont nous avons déjà parlé, qui fut en proie à de graves tentations après la mort du Père Claude ; il voulait absolument revenir en Germanie inférieure pour consoler ses parents, oublieux qu'il était de ses voeux - à moins qu'il n'en ait jamais eu le sens - par lesquels il s'était donné au Seigneur. Il ne fut pas facile de le retenir pendant le temps qu'on en référait au Père Ignace. C'était un homme doué d'une intelligence et d'une science remarquables, mais il se montrait plus enclin à la philosophie qu'aux choses spirituelles. Finalement il fut envoyé à Rome, au mois d'octobre, en même temps que Maître Pierre Schorichius. Son âme n'y fut pas longtemps au repos, et, de concert avec le Docteur Antonio Marino qui brillait plus par sa culture intellectuelle que par ses progrès spirituels, il quitta le collège romain. Tous deux, bien qu'ils fussent capables d'enseigner la philosophie, et le second, même la théologie, donnèrent assez la preuve que si l'abnégation et le souci de la vie spirituelle n'ont pas jeté de solides fondements, la Compagnie ne peut pas se promettre grand chose de ces savants, quel que soit leur génie.

384. Pour en revenir aux paroisses sans prêtres, la situation était telle que, près de Vienne, dans le diocèse qu'on appelle "diocèse de Passau", le Roi des Romains avait désigné comme visiteur le magistrat de Vienne pour la partie inférieure de l'Autriche qui est placée sous la juridiction de l'Evêque de Passau que nous venons de nommer, et ce "visiteur" trouva deux cent cinquante quatre paroisses sans pasteurs et même sans aucun prêtre. De même d'autres paroisses en grand nombre dans

d'autres régions étaient aussi sans pasteurs, et même, pire encore, des loups avaient pris la place des pasteurs, je veux dire des hérétiques. Comme les évêques n'avaient pas de prêtres à envoyer, ils autorisaient les paroissiens à faire ce qui leur semblait bon et c'est ainsi que dans bien des endroits se répandait un enseignement contraire à l'Eglise catholique. Les exemples donnés dans la vie n'étaient pas meilleurs que l'enseignement. Les maîtres d'école n'étaient pas différents des pasteurs: ils avaient entre les mains toutes sortes de livres hérétiques. Pour porter remède à cette situation, le roi Ferdinand donna l'ordre d'envoyer à Vienne cinquante jeunes gens originaires de la province d'Autriche, mais bien que beaucoup d'entre œux qui se présentèrent aient eu une mauvaise formation, ils ne furent pas confiés à Vienne à des directeurs capables de les amender, en sorte qu'il n'y avait pas grand espoir de les voir accéder au sacerdoce, moins encore d'en faire de bons et fidèles ouvriers apostoliques. Certains d'entre eux disaient : 'Pourquoi voulez-vous entendre les sermons de Maître Canisius ? C'est un papiste". Et c'était le motif pour lequel certains refusaient de l'écouter. D'où l'on peut remarquer qu'un ramassis de jeunes gens de cette espèce, s'ils n'ont pu trouver de bons conseillers et de bons guides, ne sont guère capables de donner quelque espoir de relever les ruines de l'Eglise catholique. Voilà pourquoi le Père Lanoye jugea qu'il n'y avait pas tant à se préoccuper de fournir des curés à toutes les paroisses qu'à former des prédicateurs qui prêcheraient la doctrine chrétienne, comme cela se fait en Inde, et de les envoyer en missionnaires, de telle sorte qu'un seul d'entre eux puisse enseigner la saine doctrine en plusieurs endroits ainsi que les éléments nécessaires pour former à la piété. Aussi le voeu de ce Père

était-il d'envoyer nos jeunes allemands dans les villages voisins au cours de leurs vacances, pendant les vendanges et dans d'autres circonstances analogues, pour y porter la Parole de Dieu.

385. Lorsque Maître Pierre Schorichius vint en Italie, le Père Ignace lui permit d'aller à Vérone où son frère Georges Schorichius était au service d'un personnage de la noblesse, afin d'essayer de l'amener à la Compagnie. C'est ce qu'il réussit : il fit entrer dans la Compagnie ce jeune homme bien doué et possédant plusieurs langues. C'est lui qui vécut et mourut dans notre Ordre comme un courageux ouvrier apostolique, alors que son frère qui l'avait attiré à la Compagnie, se sépara d'elle misérablement, comme on le verra plus loin.

386. Le Père Nicolas Lanoye reçut l'ordre de faire profession puisqu'il gouvernait à Vienne des profès. Mais, en raison de l'absence de l'Evêque de Laibach, il ne put pas émettre ses voeux avant le 15 janvier de l'année suivante. C'est alors qu'il émit sa profession entre les mains du Nonce Apostolique, le Comte Jérôme Martinengo.

387. Le Père Goudanus fut atteint d'une violente fièvre quarte ainsi que deux autres allemands. Comme il semblait que leur vie fût en grand danger, ils reçurent l'extrême-onction et aussitôt, grâce à la protection de Dieu, ils se sentirent mieux. Le témoignage qu'ils portèrent fut très utile pour faire admettre en Germanie l'efficacité de ce sacrement.

368. Cette année le Père Léonard Kessel était à la tête des Nôtres à Cologne. Nous l'avons dit, le P. Jean Rethius était entré dans la Compagnie l'année précédente. Bien qu'il ait émis ses voeux à Rome, il ne logeait pas dans la même maison que le Père Léonard, mais il prit pension dans le collège des Couronnes où il avait vécu auparavant. Telle fut la circonstance qui fit confier ce Collège à notre Compagnie au cours des années qui suivirent, et cela afin que l'enseignement y soit assuré par les Nôtres ! Ce fut l'origine de ce collège. En effet, l'Université de Cologne commençait à perdre sa réputation peut-être par la faute de ceux qui, tous les premiers, auraient dû la faire grandir. Ce fut le sénat de Cologne, et surtout l'un de ses membres, Don Hermann Sudermann, consul, qui, à grands frais, rappelèrent comme d'un exil les Facultés de Théologie, de Droit, de Médecine, de Philosophie et de Langues. Parmi d'autres collèges on érigea celui des Couronnes où seraient enseignées les Humanités et la Philosophie. Cette tâche fut confiée à Don Jacques Leichius, dont Maître Jean Rethius était l'ami intime et c'est au cours de ces années que les Nôtres vinrent habiter dans cette Université en y fondant une école qui vit s'accroître peu à peu le nombre de ses élèves. Maître Jean enseignait les matières relevant des Humanités et de la culture. Le Régent (c'est ainsi qu'on nomme le Supérieur) avait de l'amitié pour lui et le mêlait à toutes les décisions importantes, il lui demandait parfois de le remplacer dans ses fonctions. Comme il commençait à se lasser de cette administration, il songea à en rejeter tout le poids sur Maître Jean. Toutefois, au

cours de cette année, sur le conseil du Père Léonard, Maître Jean continua à enseigner sous le rectorat de Leichius et entretemps il fourbissait par ses études personnelles les armes d'une solide érudition en même temps qu'il s'appliquait aux méthodes propres à la Compagnie pour aider le prochain.

389. Le P. Léonard continuait à remplir les mêmes ministères que l'année précédente. La bonne odeur de la Compagnie se répandait de jour en jour plus largement et un grand nombre de personnes collaboraient aux travaux de ce Père. Dans ce nombre on comptait la noble Abbesse de Sainte Ursule. On n'était pas sans espérer la fondation d'un collège, mais c'est aussi en cette année qu'on comprit à l'épreuve le mot de l'Apôtre : "Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ subiront la persécution". Dans les premiers mois de cette année, la maison abritait quatorze jeunes gens qui aspiraient à être reçus dans la Compagnie. La plupart d'entre eux s'étaient consacrés au Seigneur par un voeu. Il y en avait d'autres qui insistaient pour y être admis. Beaucoup de prêtres, de chanoines, d'étudiants venaient souvent dans notre maison. Parmi eux le Doyen de Nimègue aspirait de tout son coeur à embrasser la vie parfaite et il demandait avec insistance qu'on lui donnât les Exercices Spirituels qui, presque au même moment, se donnaient avec grand succès à beaucoup.

390. Le nombre des pénitents augmentait de jour en jour. Le Père Arnold Van Hees fut ordonné prêtre au cours de cette année. Sa messe de prémices produisit chez ceux qui y assistaient une émotion qu'il n'est pas facile de décrire : des sanglots, des larmes, chose vraiment inouïe dans cette population. A cette occasion on lui offrit, selon l'usage, de nombreux cadeaux, mais les Nôtres ne voulurent pas les accepter et ils laissèrent tout

au curé. Lors de cette première messe nombreux furent les étudiants qui communièrent. Et le nouveau prêtre se mit à entendre les confessions, ce qui fut fort utile. Il lui arriva parfois de ne pouvoir s'arracher aux pénitents avant minuit. Trois de ceux-ci entrèrent dans l'ordre de saint-François. Ses entretiens spirituels étaient aussi très appréciés d'un grand nombre de fidèles.

391. A la demande du Recteur de Bursa Lachana et à sa place, le P. Léonard prêcha dans une église devant une nombreuse assistance et avec succès. Il lui fallut prendre la parole dans d'autres églises par manière de sermons ou d'exhortations. Répondant à une invitation, il se rendit dans une paroisse du voisinage nommée Alphen qui avait grand besoin de son ministère et il y prononça devant une nombreuse assistance des exhortations. Comme il mettait tous ses soins à aider ceux dont il avait pris en charge les consciences, il se trouva dans leur nombre le pasteur en personne, qui vivait publiquement avec une concubine. Il prit à coeur de l'amener à une plus saine moralité et celui-ci, docile à cet enseignement, promit de s'amender sans réserve. Plusieurs personnes lui demandaient d'accepter leurs fils, mais il ne donna qu'à trois jeunes gens la permission de venir le rejoindre à Cologne. En se rendant de Cologne à Tielt (probablement : Niehl) et à Nimègue, il rencontra beaucoup de bonnes âmes toutes disposées à recevoir chez elles la Compagnie. Après avoir accompli quelques oeuvres de charité, il rentra à Cologne. Là, des maîtres poursuivaient leurs études ! Maître Gérard Cools, originaire de Dordren, l'un d'entre eux, qui était théologien, envoya à Rome l'attestation de ses voeux.

392. En dehors de la paroisse, dans laquelle les Nôtres avaient coutume d'administrer les sacrements, la Mère Abbesse, qui était aussi Duchesse,

leur accorda la permission de célébrer, quand ils le voudraient, dans l'église des "Onze mille Vierges", où elle avait fait disposer tout le nécessaire dans une chapelle dédiée à la Bienheureuse Vierge. C'est elle aussi qui demanda au P. Léonard de mieux apprendre la langue de Germanie Supérieure pour qu'il puisse prêcher dans son église des "Onze mille Vierges" et en effet il s'y appliqua avec plus de soin.

393. Comme le Père Ignace lui avait accordé la permission d'émettre les voeux de profès et que son père vivait encore, il se rendit en Germanie Inférieure pour y liquider ses affaires. Au cours de ce voyage vers Louvain qui dura quelques jours, il eut des conversations suivies de bons effets : ce qui en porte témoignage, ce sont les larmes de quelques unes de ces personnes, leurs pieux desseins de changer de vie et de donner leurs fils à la Compagnie. Dans la maison de son père, deux jeunes gens qui avaient entendu une de ses conversations, dirent adieu aux choses du siècle et s'offrirent tout entiers à notre Compagnie: l'un d'entre eux avait déjà étudié la théologie durant un an et il suivit le P. Léonard à Cologne. A son retour, passant dans un village proche de Cologne, un dimanche qu'il y avait célébré la messe et présidé une procession du Saint Sacrement, il prit la parole devant la foule après l'Evangile, avec succès. C'était ce que le Père Van Hees avait l'habitude de faire à Cologne.

394. En rentrant à Cologne, le P. Léonard y trouva agitation et trouble. Un de ces jeunes gens, entraîné par un individu fort de sa culture et de son autorité, avait perverti un de ses cousins qui avait déjà émis les voeux de la Compagnie ; ils avaient fait des déclarations épouvantables et mensongères contre la Compagnie.

L'un d'eux, nommé Jean Marbatius avait quitté notre maison en cachette ; d'autres, qui regardaient ces deux jeunes gens comme des colonnes à cause de leurs exhortations à la perfection, en subirent un grand scandale. Le P. Léonard, donc, fit venir ledit Jean et constata ses mauvaises dispositions; il vit aussi que les autres ne faisaient pas les progrès qui convenaient à des candidats à la vie religieuse, alors il en chassa huit ou neuf de sa maison. L'expérience lui apprit qu'un seul sujet, si on lui passe plus de fautes qu'il ne convient, suffit à en contaminer un grand nombre et à les entraîner avec lui à la ruine. Le P. Léonard en envoya deux autres à Louvain.

395. Cet été, la Germanie Inférieure fut remplie de bruits de guerre. Les hérétiques s'étaient emparés de Mayence et l'Evêque, à son retour de Trente, fut contraint de s'enfuir avec ses prêtres. Ces hérétiques incendièrent leurs maisons et des églises aussi bien dans la ville qu'à l'extérieur. Ils s'emparèrent aussi de Trèves, d'où l'on craignait fort que l'attaque ne s'étende au diocèse de Cologne. Il ne leur eût pas été difficile du tout de causer un grand dommage, car il n'y avait guère d'entente entre les populations et le clergé et l'on pouvait s'étonner de voir combien les prêtres et les religieux étaient détestés : on les tournait en dérision, on les interpellait par des mots grossiers sur les places publiques. Les habitants de Cologne étaient dans les transes et des sentinelles veillaient jour et nuit aux portes de la ville. Au cours de ces mois, la situation des catholiques se dégrada beaucoup dans cette région. Les Nôtres, en raison de ces perturbations publiques, se virent contraints de se tenir dans leur maison plus qu'ils n'en avaient l'habitude. Ils n'en vivaient pas moins dans la paix et poursuivaient leurs études. Le

P. Léonard Kessel n'omettait pas de donner sa double exhortation le dimanche et les jours de fêtes dans divers endroits. Il y avait des étudiants et des prêtres qui continuaient à venir voir les Nôtres et à prendre leurs conseils. Les Nôtres avaient bonne réputation dans la population, bien que certains petits maîtres ne se montraient guère bienveillants à leur égard et que l'un d'entre eux les ait même attaqués dans ses discours.

397. Avant l'été, le P. Léonard envoya deux jeunes gens à Rome. L'un d'eux était André Frisius. En automne, il en ajouta également deux à ceux qu'il avait envoyés à Louvain : l'un de ceux-ci était André Avantianus. Il envoya aussi à Louvain son compagnon, Arnold Van Hees, pour diriger la communauté pendant que le P. Adriaenssens, malade, se soignait à Anvers. Maître Jean Rethius prit conseil du Père Ignace, après s'être donné à la Compagnie, pour savoir si celui-ci était d'accord pour qu'il acceptât l'administration du collège des Couronnes, car il nourrissait l'espoir qu'avec les bons conseils et le concours des Nôtres résidant à Cologne, il pourrait se dépenser utilement pour Dieu et pour sa patrie dans ce genre de service, en attendant que le collège tout entier, avec le temps, ne soit remis aux soins de la Compagnie. Le Père Ignace ayant donné son accord, le P. Rethius accepta la charge et sa gestion fut excellente. Des jeunes gens, en grand nombre, tout en faisant leurs études, s'appliquaient à mener une vie meilleure. Ce sont eux qui venaient trouver le P. Léonard et apprenaient de lui à régler leur vie conformément à leur devoir. Dans ce ministère, les entretiens du P. Léonard donnèrent des résultats qui n'étaient pas de peu d'importance.

398. Le P. Léonard reçut une lettre du Père Ignace lui enjoignant d'envoyer au nouveau Collège Germanique quelques jeunes gens bien doués. Le

P. Léonard fit connaître cette lettre aux directeurs d'écoles pour qu'ils en parlent à leurs élèves. La réputation du Collège Germanique éclata comme un coup de tonnerre dans toute la ville et un nombre important de jeunes étudiants vinrent trouver le P. Léonard et se présentèrent, pleins de courage pour entreprendre ce voyage. Ceux de Germanie Supérieure n'étaient qu'en petit nombre. Comme nous l'avons dit la plupart de ceux qui parvinrent à Rome, cette année-là, avaient été envoyés par le P. Léonard.

399. Le Père Léonard avait grand espoir que la Compagnie retirerait un grand bien si Maître Jean Rethius recevait en charge l'administration du Collège des Couronnes. Il n'en fit pas moins savoir au Père Ignace que Maître Jean Rethius aurait grand profit à se rendre à Rome et à y apprendre à mieux connaître la Compagnie. C'est ce qui lui fut accordé l'année suivante.

400. De l'aveu du P. Léonard, jamais espoir plus grand ni meilleur ne lui fut inspiré concernant les affaires de Cologne que durant cet automne, lorsque prirent fin les troubles de la guerre : à propos du Collège Germanique il traitait avec un grand nombre d'étudiants des questions touchant leur avancement spirituel. Des prêtres, jeunes et vieux, venaient le trouver avec le souci d'amender leur conduite et désireux de se donner pour cela une règle de vie. C'est ainsi que la bonne odeur de la Compagnie s'étendait et obligeait les détracteurs à se taire, qu'ils le veuillent ou non. Une femme, plus dégénérée qu'une prostituée, fit, par la grâce de Dieu, une conversion admirable, avec l'aide du P. Léonard. Elle qui avait été dans le passé une pierre d'achoppement pour tant d'hommes, était devenue un exemple digne de leur admiration. Elle avait

vécu de la façon la plus raffinée, désormais, elle se contentait de pain et d'eau, prenant un bref repos par terre sur de la paille, elle passait des jours et des nuits à pleurer sa vie passée, à remercier Dieu si bon, si patient avec elle, elle se portait pourtant mieux qu'auparavant; elle engageait à faire pénitence des hommes de haut rang, des désespérés qu'elle connaissait, et sa parole pénétrait comme un glaive aigu jusqu'aux moelles.

401. Vers la fin de l'année, le P. Léonard s'entendit avec des amis pour savoir comment obtenir de l'Archevêque la reconnaissance de nos privilèges et leur libre usage. Il prit conseil, entre autres, de Don Jean Gropper, un de nos très grands amis, auquel tout ce qui nous concerne paraissait admirable. Un jour qu'il s'était entretenu avec le P. Léonard pendant quatre grandes heures, poussé par un ardent désir de progrès spirituel, il prit le Père pour confesseur. Il écrivit ensuite au Chancelier de l'Archevêque, après l'avoir informé de tout. Celui-ci reçut très courtoisement le P. Léonard et lui offrit tous ses bons offices auprès de l'Archevêque à qui il promit de montrer la lettre de Don Jean Gropper, mais comme l'Archevêque n'était pas à Cologne, il fallut attendre son retour.

LE COLLÈGE DE LOUVAIN

402. Cette année, comme la précédente, c'est le Père Adriaenssens qui exerça le gouvernement de notre communauté de Louvain. Son épreuve,

s'il faut nommer ainsi la détention dont nous avons rappelé l'évènement l'an dernier, n'a éloigné de notre Institut ni nos frères ni nos amis, mais elle a bien plutôt ravivé chez les moins fervents une particulière ardeur pour la pratique des vertus et n'a fait chez les fervents que stimuler leur ferveur. Les prédicateurs les plus remarquables, quels qu'ils fussent à Louvain, entraînés par cet exemple, à ce qu'on pensait, exhortaient les gens avec une véhémence intrépide dans l'une ou l'autre langue, à entrer dans la vie religieuse. C'est, du moins, à l'époque où le P. Adriaenssens subissait cette épreuve que Maître Quintin Charlart, chanoine de Tournai, dont la piété était éminente, rejoignit la Compagnie, dont la communauté était encore peu connue. Tandis qu'il s'adonnait aux Exercices Spirituels, il saisit que les perturbations du moment prenaient une signification excellente pour qui comprend combien c'est chose digne d'amour que de souffrir persécution pour la justice : comme un véritable amant de la Croix, il se sentit dès ce moment plus vivement attiré vers l'Institut de la Compagnie. De même, Maître Pierre Sylvius van den Boosche, qui faisait partie du corps professoral du collège de Falconi, ayant appris par ses collègues la tragédie du Père Adriaenssens et en ayant discuté avec eux, fut saisi d'un désir intense d'entrer dans la Compagnie. Aucun autre motif ne l'incita davantage à se donner à elle. Une fois ses projets réalisés, l'entrée de ce collège Falconi lui fut interdite, mais un Docteur en théologie qui était recteur d'un collège à Lille, fut d'accord pour accepter que nos étudiants suivent ses cours. Il ne se contenta pas d'accorder cette faveur, mais il offrit à la Compagnie son Collège tout entier, un fort grand collège, en sorte qu'une partie, qui aurait sa caisse à part, serait destinée à nos frères; l'autre partie serait ouverte à des pensionnaires du dehors et à des

classes. Un autre licencié en théologie demandait à pouvoir fonder un collège, promettant en même temps de fournir des revenus annuels suffisants pour entretenir cinq ou six de nos frères. Un autre de nationalité espagnole, dont la conduite morale était excellente et les dons naturels éminents, se présenta également pour entrer dans la Compagnie. Un autre, français d'origine, qui était Maître-ès-arts et chanoine d'une église cathédrale en fit autant.

403. Le nombre de ceux qui s'adonnaient aux Exercices Spirituels ne souffrit pas des troubles de ce temps. En effet, durant les premiers mois de l'année, la chambre destinée à ceux qui faisaient les Exercices ne demeura jamais vide. Bien que quelques-uns de ceux qui faisaient retraite ne se sentissent pas appelés à la vie religieuse, ils constataient qu'ils progressaient à grands pas vers leur propre amélioration. Les dimanches et jours de fête, l'affluence des pénitents et des communiants était telle que, ces jours-là, il fallait laisser le calice et les hosties consacrées sur l'autel, hors du tabernacle, pour que ceux qui s'approchaient individuellement du Saint Sacrement puissent communier, chose qui n'arrivait auparavant qu'aux fêtes plus solennelles. Deux retraitants se sentirent poussés par le Seigneur à entrer en Chartreuse. L'un d'eux était un personnage de haut rang et le frère d'un évêque. Quelques femmes trouvaient une aide précieuse auprès du P. Adriaenssens. Il y eut, entre autres, une jeune fille qui, riche et jouissant de tous les conforts, après s'être confessée à ce Père, voulut vendre ses fanfreluches féminines pour aider les pauvres, mais elle comprit grâce audit Père qu'il y avait danger d'offenser Dieu de la part de celles qui achèteraient ces parures futiles. Elle décida de donner ces choses à des sanctuaires pour parer des statues saintes. Il y eut une autre personne de la

noblesse qui imita ce geste, quoi qu'elle fut mariée.

404. Aux troisièmes des calendes de juin, le P. Adriaenssens, poussé par une inspiration intérieure, voulut renouveler la profession qu'il avait émise l'année précédente à la même date, ce qui était inusité dans la Compagnie auparavant, et qui ne parut pas devoir être introduit en coutume, encore qu'elle parut propre dans ce cas à édifier non seulement l'intéressé, mais tous les assistants qui furent très nombreux : le sermon fut prononcé par un Docteur en vue, une grande foule fit la communion. On a noté à ce propos que le Père avait consacré beaucoup d'hosties, au hasard quant au nombre : or, ce nombre correspondit à celui des communiants, de sorte qu'il n'y eut ni trop ni trop peu d'hosties. Le Maître de l'institution de jeunes filles où fut célébrée cette seconde fête solennelle, comme un anniversaire, était alité depuis plusieurs mois ; il retrouva ses forces grâce au sacrement de l'Eucharistie.

405. Il y avait trois messieurs extrêmement cultivés et d'une très grande bonté qui se préoccupaient de la dotation du collège de Louvain et en conféraient entre eux. Deux de ceux-ci, cependant, ne dévoilaient pas leurs intentions au troisième qui était le Régent de Lille (c'était le nom qu'on donnait au responsable du collège de Louvain), mais ils cherchaient par quels moyens le collège de Lille pourrait être affecté à notre Compagnie avec tous ses biens meubles et immeubles. Le Régent lui-même était d'accord pour que les Nôtres occupent immédiatement une partie de ce collège. Deux obstacles, entre autres, empêchèrent les pourparlers d'aboutir. Le premier est que la

Compagnie n'avait pas obtenu la permission de posséder des biens stables à Louvain ; l'autre était que le Régent ne semblait pas jouir d'un droit de propriété en toute paix. Un jardin aussi faisait défaut, bien que le Régent ait eu l'intention d'en donner, après sa mort, un très grand, entouré d'un mur de pierres, avec une maison assez grande, elle aussi en pierres. Le Régent désirait que les Nôtres habitent en son collège et que la Compagnie y établisse un Régent avec plein pouvoir de juridiction. On désirait aussi que la Compagnie fournisse un prédicateur de langue allemande qui, utilisant l'idiome de la Germanie Inférieure, gagne le coeur des populations, et tout cela afin d'obtenir de l'Empereur et du Sénat de Louvain la permission qui n'avait pas encore été accordée.

406. Sur ces entrefaites, un membre du collège de Lille, distingué entre tous par sa science, mais qui n'en était pas moins modeste, se joignit aux Nôtres après avoir fait les Exercices Spirituels : il devait être promu Maître cette même année. Quelques autres jeunes gens furent également admis par le P. Adriaenssens. Ils furent envoyés à Rome, cette année, avec le Père Quintin et le Père Antoine Bouclet, sans compter les cinq autres frères auxquels le P. Léonard Kessel en ajouta deux, comme nous l'avons dit plus haut. Ils furent donc neuf à se rendre à Rome durant l'automne. Restaient cependant à Louvain, cette année, huit des Nôtres et quelqu'un qui avait été promu Maître à Louvain et était un prêtre qui s'adonnait déjà au ministère des confessionnaux et faisait des cours; il voulut donner son nom à la Compagnie. Un grand nombre d'autres conservaient ce désir dans leur coeur. On en envoya aussi un dans la famille de saint François et il en revêtit l'habit. Beaucoup de jeunes filles, qui se

confessaient au P. Adriaenssens se sentaient attirées par la vie religieuse, mais elles voyaient leur entrée retardée parce que tous les bons monastères étaient complets. Il y avait chaque dimanche, une centaine de personnes qui se confessaient et communiaient dans les paroisses où nos Pères se faisaient entendre.

407. Vers la mi-septembre, le P. Adriaenssens souffrit d'un mal que les médecins identifièrent comme une hernie. Pour lui permettre de se soigner plus commodément et sans embarrasser le collège, il se réfugia chez sa mère à Anvers, car ses occupations auxquelles s'ajoutait l'affluence des gens de Louvain qui recouraient à lui, ne lui auraient pas laissé le loisir nécessaire aux soins de sa santé. Le Père Arnold, appelé de Cologne, comme nous l'avons dit, assuma la responsabilité du collège. Le Père Adriaenssens prit la décision de se faire opérer et il avait déjà arrêté la date de l'intervention avec le chirurgien. Sur ces entrefaites, survint un autre éminent chirurgien tout-à-fait inattendu, qui fit un examen plus précis de la maladie : il conclut qu'il ne s'agissait pas d'une hernie et qu'il ne fallait donc pas faire l'incision. Il diagnostica qu'il fallait traiter l'inflammation par une autre médication. On essaya en vain quantité de remèdes et le P. Adriaenssens, gardant peu de confiance dans l'assistance des médecins, revint à Louvain, en s'en remettant à la grâce de Dieu. Il se guérit si bien que lui-même attestait qu'il n'avait jamais eu meilleure santé de toute sa vie, que du jour où il prit congé du chirurgien, des médecins et de tous leurs soins. Le Père ne passa pas ces deux mois sous le toit maternel sans en tirer quelques bons fruits spirituels : sa propre mère et d'autres personnes

de sa parenté se mirent à se confesser et à communier chaque semaine ; et elles manifestaient un désir intense de l'entendre. Sa soeur le supplia plusieurs fois à deux genoux de disposer librement de tous les biens qu'elle possédait comme si c'étaient les siens propres. Comme elle avait compris que ce serait chose utile à nos étudiants en théologie d'avoir chacun pour soi à sa disposition les oeuvres des saints Docteurs, elle demanda humblement avec insistance que lui soit accordée la faveur de pouvoir acheter tous les livres des écrivains anciens pour les donner aux frères de la Compagnie. LA proposition ayant été acceptée, elle s'en acquitta avec générosité. Sa mère fournissait chaque année les principales ressources nécessaires à la subsistance des frères de Louvain et leur avait donné des ornements superbes en tissus précieux. Elle décida de leur léguer tous ses biens par testament et elle ne fut pas la seule dans cette famille à agir ainsi. Cependant, le P. Adriaenssens estimant qu'il devait se garder des personnes de sa famille comme d'un poison, même si elles sont animées par un sentiment de piété, revint à Louvain dès qu'il put, comme nous l'avons dit.

408. A la fin de cette année Dom Roard Tapper, doyen et chancelier, avec ceux qui l'accompagnaient était revenu à Louvain, une fois le Concile de Trente terminé. Il invita aussitôt les Nôtres à dîner afin de s'entretenir avec eux. Il témoigna d'excellents sentiments à leur égard, leur promettant de ne rien négliger de ce qui pourrait leur être utile et leur demandant d'avoir avec lui la même liberté dont lui-même avait usé avec nos Pères, Jacques Laynez et Alphonse Salmeron, à qui l'avaient uni des rapports très familiers. Il se recommandait lui-même de leur charité à son égard, ainsi que de

celle du Père Ignace. De même le Docteur Tiletanus leur manifestait des sentiments également affectueux, déclarant qu'il ne pouvait traduire par des mots les exemples qu'avaient donnés nos Pères durant le Concile ainsi que leur compétence doctrinale.

409. Les Nôtres poursuivaient leurs études avec application. L'un d'eux, à la Toussaint, prit la parole dans l'église des Dominicains devant toutes les autorités universitaires et son discours fut rempli de tant de piété, si riche de connaissances qu'il plut aux auditeurs au point qu'ils assuraient n'en avoir jamais entendu de meilleur auparavant.

410. Les Nôtres étaient appelés parfois auprès des malades. Entre autres, une Mère du principal hôpital de l'Ordre de Saint Augustin, était à toute extrêmité et n'avait plus d'autre désir que de voir les Nôtres à son chevet ; déjà elle n'entendait plus ; cependant, lorsque le P. Arnold van Heese lui parla de la patience et des fatigues de saint Paul (cette pieuse femme, en effet, au cours de sa vie, avait toujours à la bouche le nom de l'Apôtre), elle l'entendit d'une façon si nette qu'elle comprit les mots même dits à voix basse. Le Pasteur de sa paroisse et bien d'autres personnes étaient présents ; mais elle n'en avait pas moins le plus vif désir de voir à son chevet le P. Adriaenssens. A un moment où étaient là le Chancelier, plusieurs Docteurs et Chanoines, d'un signe de la main elle se recommandait aux prières de nos Pères ; et comme le P. Adriaenssens invitait l'assistance à prier pour elle comme il le faisait lui-même, elle expira, à peine la prière terminée, comme si elle n'avait jamais plus rien d'autre à attendre. Elle avait confiance qu'elle serait

délivrée sans tarder des souffrances du purgatoire par les prières qu'elle demandait. C'est ainsi qu'un autre vieillard, Pasteur de l'église saint-Michel étant à l'agonie, fit appeler le Père Adriaenssens pour qu'il lui confère l'indulgence du jubilé (il en avait reçu les pouvoirs) et, à peine l'avait-il reçue avec respect qu'il rompit les liens de son corps.

411. Un personnage qui jouissait d'une certaine autorité voulut exprimer, selon la coutume de son pays, son amitié à l'égard des Nôtres : il désirait partager son repas avec eux. On lui répondit que nos frères vaquaient à leurs études et qu'ils ne se prêtaient pas à des distractions étrangères à leur devoir. L'excellent homme pensa que la réponse était juste et il voulut donner la preuve de sa bienveillance d'une autre façon ! il offrit gracieusement aux Nôtres un bel immeuble très spacieux pour qu'ils en fassent leur habitation. Mais eux, attendaient de la grâce de Dieu un autre mieux adapté, qu'un grand ami de la Compagnie qui disposait d'une grosse fortune, s'employait à acheter : c'était une maison vaste et située dans un lieu particulièrement propice. Elle était en vente au prix de trois mille florins. Ce bienfaiteur était prêt à en proposer quarante cinq mille, si c'était nécessaire ; car on espérait qu'un fruit abondant pourrait être récolté dans la vigne du Seigneur par le travail de nos ouvriers apostoliques et notre bienfaiteur estimait qu'il fallait leur chercher un emplacement le mieux adapté possible à leurs travaux.

412. Au nombre des quelques jeunes gens de valeur qui aspiraient à entrer dans la Compagnie, il s'en trouvait un originaire de Malines : il avait été élevé au collège de Castrum

et il était doué de dons éminents intellectuels et moraux. Il fut envoyé à Cologne, au Père Léonard, sur le conseil des Nôtres, pour qu'il ne soit pas détourné de sa bonne résolution par ses proches et par ses parents dont il était le fils unique, au moment de se donner totalement à la Compagnie. Maître François Coster se trouvait là. Un autre jeune, nommé Olandus, ayant une bonne culture littéraire et spirituelle brûlait du désir d'appartenir à la Compagnie. Il fit le voeu d'entrer dans l'Ordre et fut envoyé aussi au Père Léonard Kessel. D'autres étudiants encore du collège de Lille, et, qui plus est, des meilleurs, se joignirent aux Nôtres. C'était merveille de voir/de quelle affection les élèves de tous les collèges ainsi que leurs professeurs entouraient les Nôtres. Il en était ainsi surtout du collège de Falcone, où toute la tragédie de l'année précédente avait pris naissance. Il y avait, entre autres, un maître qui avait remporté les premières places parmi les diplômés de l'Université, les années précédentes. Bien qu'il fût très attiré vers la Compagnie, il ne pouvait réaliser son désir avec l'accord de ses parents et de ses amis. Sur ces entrefaites il vint trouver nos Pères et s'offrit à la Compagnie ; il demanda qu'on disposât de lui et de tous ses biens. Il s'en remettait totalement à la décision du P. Adriaenssens prêt à partir pour quelque pays que ce soit. Il ne fut cependant pas admis à ce moment. En effet, son père était un personnage très puissant dans sa ville, on craignait qu'il ne suscitât beaucoup d'ennuis aux Nôtres. De même un autre jeune homme qui venait d'un collège de théologie avait fait les Exercices Spirituels dans notre maison et en avait retiré un grand profit spirituel. Il se sentait rempli d'une si grande ferveur qu'il ne voulait plus s'en aller aussi longtemps que le Père Adriaenssens ne lui en donnerait pas l'ordre formel

il voulut éprouver pendant quelques jours son esprit en dehors des Exercices ; alors il viendrait chez les Nôtres après une mûre réflexion. Cependant ce jeune homme exerçait un rayonnement excellent auprès de ses camarades qui étaient environ quarante et l'idée se répandait qu'il en amènerait avec lui au Christ.

413. Il y avait tant de monde à venir se confesser que le Père Arnold van Heese, à la Toussaint, entendit près de trois cents pénitents, pour ne pas parler de ceux plus nombreux encore qu'entendit le Père Adriaenssens. Il fallut qu'à l'approche de Noël tous deux confessent fort tard dans la nuit. Spectacle peu banal que celui des dimanches et fêtes où, dès le matin, venaient se confesser ceux qui avaient l'intention de communier, puis, après le repas de midi, c'était le tour des étudiants, des employés, des femmes de service et des enfants. On en était fortement ému, qu'on soit simple spectateur ou qu'on soit participant immédiat. Dans cette foule sans nombre, il s'en trouvait à peine trente ou quarante qui ne s'étaient pas confessés depuis Pâques, tant il est vrai qu'on regardait comme un païen celui qui ne s'était pas confessé pendant quatre ou cinq mois.

414. Un prédicateur de la cathédrale - il était chanoine-, docteur en théologie et défenseur virulent de la Compagnie, ajoutait du haut de la chaire un poids considérable à la doctrine que les Nôtres dispensaient en privé par la confession. Une affluence nombreuse suivait ses sermons. Son enseignement doctrinal confirmait par l'autorité des Saints Pères et amplifiait celui que nos Pères donnaient en particulier. C'est ainsi que les esprits des auditeurs étaient

confirmés dans la doctrine qu'ils recevaient en privé et que l'on fermait la bouche des détracteurs.

415. Une dame qui possédait une belle fortune et regorgeait de plaisirs profanes, après s'être confessée au P. Adriaenssens, eut honte de la frivolité de sa conduite passée. Elle ne se contenta pas de mettre de côté ses vaines fanfreluches. Elle fit marteler ses boucles d'or, d'argent et autres bijoux de femme, afin de ne pas enduire en tentation d'orgueil d'autres personnes, si elle les avait vendus tels quels. Elle en distribua le prix aux pauvres. Une jeune fille, qui se confessait également au Père Adriaenssens, était prête à vendre tout ce qu' elle possédait pour le donner aux pauvres si le Père l'approuvait, et elle était résolue à mendier tout le reste de sa vie par amour pour le Christ, mais le Père calma le rêve de cette jeune fille, lui disant qu'elle n'avait pas encore mérité un si haut degré de perfection, mais qu'elle devait y tendre en en faisant l'objet de sa prière. C'est ainsi qu'il se trouvait de nombreuses femmes, et surtout des jeunes filles prêtes à quitter tous leurs biens sur un signe du P. Adriaenssens.

416. Une moniale qui avait fait profession, succombant à de subtiles tentations du démon, avait décidé de quitter son monastère en cachette et de rentrer dans le monde. Elle mettait déjà à exécution son projet, lorsqu' elle se sentit en proie à une angoisse insupportable. C'est alors que le souvenir de nos Pères lui revint fort à propos: elle se leva avant le jour et se rendit à l'église Saint-Michel, chez nos Pères. Elle se mit en devoir de se confesser à l'un d'entre eux, le coeur plein de componction et les yeux baignés de

larmes. Elle ne se retira pas avant d'avoir confessé tous ses péchés en remontant jusqu'à son enfance, et cela sous une admirable lumière de Dieu, en toute sincérité et d'une façon si complète qu'elle disait ne s'être encore jamais confessée ailleurs. Les embûches du démon une fois dévoilées, se sentant affermie dans l'amour de Dieu et pleine de forces, elle revint dans son monastère en prenant la résolution d'accepter toutes les souffrances et la mort même plutôt que d'en ressortir. Nombreux sont à Louvain les monastères. Cependant, le culte de la virginité s'étendait de plus en plus grâce à la ferveur de la vie religieuse, au point que parfois pour prendre la place d'une moniale décédée, quatre ou cinq personnes attendaient : elles supportaient avec peine et ennui la vie dans le monde parce qu'elles désiraient ardemment suivre nues le Christ nu. Tout au cours des fêtes de Noël, on célébrait avec non moins de solennité qu'à Pâques la réception de la communion et l'on exposait sur l'autel orné de fleurs et de lumières l'adorable sacrement, depuis le lever du jour jusqu'à midi, chose inouïe à Louvain deux années auparavant. Les consciences les plus endurcies de très nombreux pécheurs se sentaient de jour en jour poussées à se repentir et à recevoir le Saint Sacrement et ils affluaient par troupes des quartiers les plus éloignés de la ville vers l'église saint-Michel. Ils disaient que les coffres du pain céleste et quotidien y étaient grandes ouvertes pour leur réconfort spirituel, et, bien que beaucoup se soient élevés à grands cris à l'encontre, on en vint à ce que les pasteurs des autres églises se vissent obligés d'en faire autant dans leurs paroisses pour n'être pas abandonnés peu à peu de leurs ouailles qui fréquenteraient de plus gras pâturages.

417. On mit tout en oeuvre pour que dans la cathédrale, où cette pratique fréquente de la communion avait été parfois décriée en public et où, qui plus est, le Pain sacré de la vie était constamment refusé aux âmes qui en avaient faim, le Saint Sacrement soit exposé tous les jours de fête et devienne accessible à tous, depuis le matin jusqu'à midi, grâce à la présence d'un prêtre payé à cet effet pour distribuer le Corps du Christ à ceux qui se présenteraient. On ne saurait dire à quel point il s'en suivit de profit spirituel, puisque par cette mesure exemplaire tant de consciences pusillanimes reprirent de la vigueur, tant de bouches contestataires furent closes du seul fait que ceci se passait dans la cathédrale Saint-Pierre, où circulait chaque jour tant de monde. Riches et pauvres, dans les églises Saint-Pierre et Saint-Michel, où nos Pères entendaient les confessions, se mirent à rivaliser de dévotion envers l'adorable sacrement. Les uns faisaient confectionner des tabernacles et des voiles avec l'or, l'argent, les étoffes précieuses dont ils avaient l'habitude d'orner leur corps ; les autres, animés d'une égale sollicitude, prenaient sur leurs pauvres moyens de quoi se procurer des cierges, des lampes et autres objets nécessaires au culte divin, et, ils se confondaient en prières pour en obtenir la permission.

418. Mais il ne faut pas que nous privions d'une mention qui lui est dûe, le pieux zèle d'un père de famille qui ne bougeait pas de chez lui à cause de son âge et du mauvais état de sa santé; ses enfants aussi étaient débiles, et sa femme pourvoyait à leur subsistance en faisant de la couture. Cet homme se procura à force d'économies et d'activité je ne sais combien de florins annuels qu'il consacra à la diffusion du culte du Saint Sacrement. Comme la pieuse épouse était

venue à ce sujet consulter à ce sujet le Père Adriaenssens, celui-ci la renvoya au pasteur qui connaissait mieux cette famille. Celui-ci prenant en considération la pauvreté de ces gens et leur modeste condition avait refusé leur aumône. Le vieux père de famille ne se laissa pas convaincre par aucun argument de renoncer à son projet. On en vint à un compromis qui consistait à faire don, une fois, d'une certaine quantité de florins et de réserver le reste à l'éducation des enfants. J'estime que cette petite somme divisée en deux menues parties, l'emporta aux yeux de Dieu sur les dons opulents des gens fortunés. On pourrait encore raconter bien d'autres gestes de ce genre par de pieuses personnes. Les vieilles gens étaient stupéfaits du changement opéré dans cette population: on n'avait jamais vu à Louvain, disaient-ils, même chez les personnes âgées, ce qu'on voyait maintenant chez les adolescents. Quelques pieuses femmes avaient émis en secret le voeu d'obéissance au Père Adriaenssens, mais celui-ci leur déclara qu'il ne pouvait ni ne voulait accepter un voeu de ce genre et il les avertit qu'elles devaient se considérer comme déliées, bien qu'il leur assurât qu'en tant que confesseur il leur dirait ce qu'il jugerait leur convenir.

LE COLLÈGE DE PARIS

419. Pendant la première moitié de cette année 1552, le collège de Paris eut à sa tête le Père Baptiste Viola ; la pauvreté matérielle était si pressante qu'outre ceux que le Père avait envoyés à Rome à la fin de l'année précédente

avec le Père Everard Mercurian, il se vit obligé d'en envoyer trois autres au début du printemps de cette année ; à leur tête il mit le P. Olivier Manare. Ainsi cinq des Nôtres seulement résidaient à Paris. Parmi eux le P. Baptiste Viola était le seul prêtre. Cette pénurie de biens temporels, qui régnait alors à Paris comme à Louvain et à Cologne, entraîna un avantage pour le bien commun : de futurs bons ouvriers de la vigne du Seigneur se rencontraient à Rome et tout en prenant eux-mêmes une connaissance plus approfondie de la Compagnie, ils collaboraient fort utilement à la fondation des collèges en divers lieux.

420. Comme le Père Viola souffrait sans cesse d'une mauvaise santé et comme le Père Ignace, qui avait l'intention de le rappeler en Italie, se demandait si, parmi ceux qui résidaient à Paris, il y en avait un qui fût capable de gouverner les autres et de promouvoir la fondation du collège de Paris, le Père Viola écrivit qu'il n'y avait personne et il suggéra au Père Ignace que le Père Paschase Broët ferait bien l'affaire pour gouverner les Nôtres et pour oeuvrer dans la vigne parisienne au service des âmes ; il maintiendrait, disait-il, la bienveillance de l'Evêque de Clermont et de nos autres amis qui supporteraient, semble-t-il, avec peine qu'aucun profès de notre Compagnie ne réside avec les autres qui étaient encore jeunes ; si, disait-il, quelqu'un devait venir, il fallait qu'il arrive sans tarder, avant son propre départ à lui Père Baptiste, afin qu'il puisse le présenter à nos amis et le mettre au courant de toutes les affaires concernant la Compagnie. Telle fut la raison pour laquelle le P. Paschase Broët, partit au début de juin de Ferrare pour Paris. Ainsi le Père Baptiste, prenant la route

vers l'Italie à l'approche de l'automne, se rendit d'abord à Parme et ensuite, comme nous l'avons dit à Ferrare : il envoya au Père Ignace les noms de nombreux amis parisiens en vue de les faire participer aux prières et aux bonnes oeuvres de la Compagnie. L'évêque de Clermont n'accepta pas sans peine le départ du P. Viola et, tout d'abord, il soustraya quelque peu des subventions qu'il avait promises à la Compagnie, mais, dans la suite, il en donna compensation par la générosité sans bornes de sa charité.

421. Le Père Paschase n'était pas homme à rester oisif dans la maison du Seigneur. Il ne se contentait pas de veiller à l'administration du collège, mais il se mit en devoir d'entendre de nombreuses confessions à l'extérieur et de donner les Exercices Spirituels à de très nombreux retraitants des deux sexes. Les uns n'étaient pas prêtres et s'appliquaient à bien profiter de ses entretiens privés où il traitait de mille questions, surtout scolaires ; et il y en avait beaucoup parmi eux qui désiraient cultiver l'amitié des Nôtres soit pour des motifs intellectuels, soit pour des motifs spirituels, et certains s'affectionnaient de coeur à l'Institut de la Compagnie. Avec d'autres qui s'occupaient de leurs études ou en parlaient pour ainsi dire avec de la distance, le P. Paschase traitait leurs affaires avec sérieux. Comme il donnait les Exercices à un prêtre flamand d'une grande modestie, celui-ci fit des progrès considérables dans la vertu, à tel point qu'il sentait qu'il était devenu un autre homme : il rencontra quelques empêchements pour entrer dans la Compagnie, mais il conservait l'intention, une fois ses affaires réglées, de manifester clairement qu'il s'était engagé dans la milice du Christ. Un autre, compagnon du précédent, fit aussi les Exercices et décida d'entrer dans la Compagnie. C'était un homme

remarquable par l'intelligence et par ses dons de parole. Depuis un an déjà il venait recevoir les sacrements chez nos Pères. Pendant de nombreuses années, il avait consacré ses forces à l'exercice d'un métier profane, mais le talent qu'il avait reçu du Seigneur le destinait à de plus grandes choses. Il dut différer son entrée dans la Compagnie pour régler les affaires de sa famille à la mort de son père. Un autre prêtre, après avoir fait les Exercices, avait orienté ses désirs vers la Chartreuse, mais le Père Paschase Broët estima qu'en raison de sa mauvaise santé cela ne lui convenait pas : il quitta la vie de cour et décida d'exercer son ministère de chanoine - car il l'était - et de rejeter les honneurs qui lui étaient offerts, sans qu'il les ait brigués. Il y eut aussi un prêtre espagnol de grande autorité qui fit les Exercices ; il ne cessait pas de les recommander et il s'engagea à leur consacrer chaque jour un peu de temps aussi longtemps qu'il vivrait.

422. Bien plus nombreuses encore furent les femmes qui tirèrent profit de ces mêmes Exercices. Parmi elles, cinq veuves reçurent du Seigneur la grâce d'un accroissement remarquable de leur vie spirituelle. L'une d'elles entra en religion. Les autres menèrent dans leur état une vie proche de celle des religieuses : elles s'adonnaient aux oeuvres pies et à l'oraison. L'une d'elles, femme de la haute noblesse, amena d'autres personnes de rang très distingué à se confesser chez nos Pères. Elle assurait par ses propres moyens la nourriture de quatorze pauvres, sans parler d'autres aumônes dont elle faisait profiter aussi notre collège. Des quatre jeunes filles auxquelles furent donnés les Exercices, toutes y firent de grands progrès, mais une seule se décida à entrer en religion. Le Père

Paschase Broët donna aussi les Exercices avec succès à des femmes mariées.

423. En dehors des Exercices, il aidait les unes et les autres en particulier par les confessions et d'autres moyens. Parmi elles se trouvèrent trois jeunes filles de la noblesse qui prirent à coeur leur vie spirituelle et entrèrent dans des monastères. Le Père Paschase entendait chaque jour les confessions dans l'église des Saints Martyrs Côme et Damien qui était proche de la maison de Clermont où les Nôtres habitaient. Les jours de fête, il administrait les sacrements de pénitence et d'eucharistie dans l'abbaye de Saint-Germain, selon l'ancien exemple des Nôtres à Paris, à des personnes des deux sexes et à des gens de diverses conditions qui fréquentaient cette abbaye. Il était souvent appelé auprès des malades ou des moribonds. Il entendait parfois leurs confessions, et s'ils s'étaient confessés à un autre prêtre, il les consolait et leur apportait son aide spirituelle.

424. L'Evêque de Clermont se plaisait à s'entretenir avec les Nôtres. Il souhaitait que nous obtenions le privilège de posséder des biens stables et il promit de recommander notre affaire à Marguerite, soeur du Roi. Cette faculté avait déjà été obtenue du Roi, mais le Sénat ne s'était pas encore laissé persuader d'entériner la décision royale. C'est seulement vers le début de l'année suivante qu'à la demande du Cardinal de Lorraine, protecteur de la Compagnie en France, le Roi écrivit au Sénat et lui enjoignit expressément de procéder à la publication des Lettres royales et à l'approbation et promulgation des Lettres apostoliques. Et c'est ainsi que le Sénat de Paris, après avoir entendu le Procureur du Roi, décréta

que soient communiquées les bulles et les lettres royales à l'Evêque de Paris. Mais le décret ne fut prononcé que le 8 février de l'année suivante et c'est alors que sera raconté ce qui s'en suivit. J'ajouterai ici que les documents de la Compagnie qui circulaient parmi nos amis de la main à la main suscitèrent chez beaucoup de personnes la plus grande édification et une sincère estime pour la Compagnie.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

SUPPLEMENT AU FASCICULE XII
DES TEXTES IGNATIENS

A nos lecteurs,

Notre fascicule XI de la série "CHRONICON", paru en avril 1979 - c'est-à-dire notre dernier fascicule - a été victime d'un incident technique ... indépendant, comme on dit, de notre volonté : des traits noirs horizontaux défigurent de nombreuses pages. Nous nous en excusons auprès de vous.

Voulez-vous avoir la gentillesse de considérer qu'aucun de ces traits n'a valeur de correction ni de soulignement et lire le texte comme s'ils n'existaient pas ? Nous aurions pu évidemment recommencer l'impression, mais nous avons pensé que vous seriez d'accord pour ne pas imposer ce surcroît de travail à notre secrétariat déjà surchargé : le texte reste lisible.

En comptant sur votre fraternelle indulgence, nous vous assurons de tout notre dévouement.

L'équipe des Textes Ignatiens.

29 juin 1979

TEXTES IGNATIENS

4ème Série : "CHRONICON" DE J.A. DE POLANCO

XII

C H R O N I Q U E S

DE LA C O M P A G N I E DE J É S U S

---

par le Père Jean-Alphonse de Polanco

Page de couverture

IGNACE VISITE ET GUERIT S. RODRIGUEZ MALADE

"Alors que Simon Rodriguez était à la dernière extrêmité, au prix d'un voyage de 18000 miles, et bien que souffrant lui-même de la fièvre, Ignace se hâte d'aller auprès de lui ; Simon Rodriguez est guéri dès qu'Ignace le serre dans ses bras."

ANNÉE 1552

(suite)

En lisant dans ce fascicule le récit des premières difficultés que connurent les relations d'Ignace et de Simon Rodriguez, il sera bon de nous rappeler l'admirable geste d'Ignace, au temps du séjour des dix compagnons à Venise, geste illustré par la gravure de la couverture.

DU PÈRE FRANÇOIS DE BORGIA ET DU COLLÈGE D'ONATE

425. Les deux premiers mois de cette année, le P. François de Borgia les passa dans la province de Guipuzcoa ; tout en résidant dans l'ermitage de la Madeleine proche de la ville d'Oñate, il s'en allait parcourir diverses villes de cette province ; il y prêchait et y entendait les confessions, et cela avec tant de fruit que le curé de la ville de Vergara, nommé Solis, écrit que quiconque ne s'employait pas à la réforme de sa vie et à tout ce qui touche le service de Dieu pensait devoir en rougir de honte et mériter d'être tenu pour rien. Quelquefois aussi le P. François mendiait, ce qui était prêcher en acte, non moins qu'en paroles. Dans une de ces villes, en ces jours-là, il était sorti pour demander l'aumône et la population y courait en foule avec tant de dévotion qu'en un rien de temps elle fit don de plus de deux cents pains, quinze chapons et une énorme quantité de viande et d'huile, suffisante pour nourrir abondamment non seulement les Nôtres, mais aussi les pauvres.

426. Le jour même de la Purification, il prêcha à Lazcanio. Le seigneur du lieu qui comptait parmi les notables de cette province, décida de quitter l'habit séculier et de prendre l'habit ecclésiastique en usage dans notre Compagnie ; venant à l'ermitage de la Madeleine, il y fit par les soins du P. François les Exercices Spirituels ; il affirmait vouloir s'adonner à l'étude des "arts" dans le collège d'Oñate et, changeant son nom, il se fit appeler Philippe de Jésus.

C'était un homme plein de sagesse et son changement de vie fut cause d'une grande admiration dans la province. Mais pour mettre ordre aux affaires de ses enfants, il dut rentrer chez lui.

427. Juste à ce moment-là, le Vicaire de la ville de Zumaya, licencié en sacrée théologie, d'une science exceptionnelle et tenu en grande estime pour son intégrité, étant allé à Jérusalem et en étant revenu, avait décidé d'entrer en religion et il s'en remit au jugement du Père François. Cependant le P. François ne crut pas bon de lui conseiller dans quel ordre religieux il devait de préférence se présenter. Le Vicaire s'en fut lui-même à Vitoria, ville voisine de cette province ; après avoir consulté un vénérable et docte religieux de l'ordre de saint François, il revint trouver le P. François et avec une grande humilité, en présence du P. Michel Ochoa, il se donna totalement à la Compagnie. Le P. François l'admit et il semblait devoir être un ouvrier des plus utiles pour prêcher en langue cantabrique et entendre les confessions dans la même langue.

428. Un homme jeune encore, de la plus haute noblesse, le Docteur Pierre de Lodosa, était revenu d'Italie et d'Allemagne où il avait été soldat et il s'adonnait aux études littéraires dans l'Université d'Oñate ; ayant fait un grand changement de vie, il se rendit à l'ermitage consacré à la Vierge de Aranzazu pour mieux décider de son état de vie et il résolut de s'adjoindre à la Compagnie ; pour obtenir la permission de son père, qui était parmi les Grands du royaume de Navarre, il voulut faire le trajet à pied, en logeant dans les hôpitaux et il revint enfin peu de temps après dans la Compagnie.

429. A peu près au même moment, le P. Barthélémy Bustamante, un homme d'âge mûr, de premier plan par la science, la sagesse non moins que par la piété, ayant choisi l'Institut de la Compagnie se rendit auprès du P. François dans la province de Guipuzcoa et il accomplit son noviciat l'accompagnant dans ses saints travaux pour le bien des âmes.

430. C'était une moisson surabondante que faisait le P. François dans cette retraite : le nombre de ceux qui voulaient se confesser et demandaient à être aidés par les Exercices spirituels grandissait au point que même avant le déjeuner, alors qu'il consacrait un long temps à l'oraison et au sacrifice de la messe, il lui fallait entendre de nombreuses confessions. Néanmoins, il dût abandonner quelque temps l'ermitage pour aller à Vitoria et à Bilbao, ville particulièrement importante des Cantabres, comme il l'avait promis. Ayant donc pris avec lui le P. Michel de Ochoa et le P. Solis, curé de Vergaria, il partit dans la direction de Vitoria le 12 février et parvint à une ville appelée Salinas le même jour dans la soirée. Le lendemain matin, après avoir célébré le saint sacrifice en présence de la population, il fit devant elle une prédication d'un grand profit spirituel. De là il partir pour Vitoria, et bien qu'il ait défendu qu'on vienne à sa rencontre, quelques-uns des hauts dignitaires ecclésiastiques voulurent absolument aller au-devant de lui : le gouverneur aussi et le conseil de la cité avec beaucoup des notables vinrent jusqu'à l'ermitage de Saint Jean où était arrivé le P. François, pour l'accueillir : s'étant rendu compte qu'il voulait loger à l'hôpital des pauvres, ils lui demandèrent de recevoir l'hospitalité des Franciscains ; sur ce point il ne fit pas difficulté pour accepter et avec une nombreuse escorte, au milieu de l'enthousiasme de la foule des nobles qui l'accompagnait,

il se rendit au monastère et il y fut accueilli avec une grande charité par le P. Gardien et ses frères. Le jour suivant qui était le dimanche de la Septuagésime, il avait été décidé que la célébration de toutes les messes dans les autres églises serait achevée trois heures avant midi et un crieur public avait fait une proclamation demandant que tous se rassemblent pour une prédication dans l'église de Saint François ; et il y eut une telle affluence d'auditeurs que, bien que le monastère et l'église de S. François soient pourtant assez vastes, beaucoup durent sortir de l'église pour n'être pas étouffés, tant la presse était grande ! Le P. François y fit, sur les ouvriers envoyés à la vigne, un sermon remarquable qui remua et toucha profondément les coeurs.

431. Il fit savoir aussi que le lundi suivant, il prêcherait dans l'église saint Vincent en effet l'église principale était à ce moment là sous le coup d'un interdit ; mais le même jour, tout accablé qu'il fût de visites de personnages importants : ecclésiastiques aussi bien que religieux et séculiers, il se rendit à une heure de l'après-midi au monastère de l'ordre de Sainte-Claire. Là, pour la grande consolation des religieuses, il fit une prédication fort utile sur tout ce qui concerne leur institut ; ensuite poussant jusqu'à un autre monastère, celui de la Sainte-Croix, il fit le même dimanche une troisième prédication ; pu is de là il se rendit au monastère de Saint-Dominique. Et il avait toujours pour l'accompagner le P. Gardien et un autre prédicateur de renom avec lesquels il revint au monastère de Saint-François une heure plus tard. Le lendemain matin, les habitants de la ville s'étant réunis dans l'église Saint-Vincent, il prêcha pour leur grande consolation ; il fut reçu à déjeuner par l'Archidiacre et revint dans l'après-midi à la

maison Saint-François où le gouverneur et le conseil de la ville se rendirent pour le remercier de leur avoir accordé une telle faveur ; ils lui demandèrent de regarder cette ville comme sienne et d'y choisir l'emplacement qu'il voudrait, une église ou une maison, pour y établir un collège ou une maison de notre Compagnie. Plus de soixante-dix membres du clergé des bourgs voisins vinrent le voir et le saluer. Il y eut entre autres un bachelier, nommé Peréa, un homme instruit et riche qui affirma vouloir tout quitter pour servir Dieu et il décida de venir faire les Exercices à l'ermitage de la Madeleine, ce que l'Archidiacre susdit et d'autres s'engagèrent aussi à faire.

432. Le mardi, après le saint sacrifice, ayant déjeuné avec les Pères dans leur réfectoire, il prêcha devant eux pour la consolation et le bien de tous ; et l'après-midi il quitta la ville et il défendit à l'Official de l'évêque ainsi qu'à d'autres notables qui voulaient l'accompagner à la sortie de la ville, d'y venir, sauf qu'il permit à l'Archidiacre et à un des chanoines de faire une demi-lieue avec lui, et il les laissa remplis de consolation ainsi que la ville de Vitoria. Il parvint ce jour-là à la ville nommée Villanova et le mercredi matin il vint à l'église pour y célébrer la messe ; et la messe achevée, il continua sa route dans la direction de Bilbao malgré la pluie.

433. On l'attendait dans la ville de Durango et le gouverneur avec une escorte d'honneur le reçut et le fit entrer dans la ville où, après le saint sacrifice, il prêcha selon sa coutume. Ayant marché le même jour jusqu'à Zornoza, il avait décidé d'y célébrer et d'y prêcher le vendredi suivant, mais il était tombé une telle quantité de pluie qu'il ne put aller jusqu'à l'église ; un véritable torrent inondait la rue, de sorte qu'il n'y avait

pas moyen de passer. Le résultat de ce mauvais temps fut qu'il ne put quitter la ville de Zornoza de toute la journée.

434. Le jour suivant, il parvint à Bilbao avant midi en traversant des régions montagneuses et abruptes pour éviter l'inconvénient des inondations. Il logea à l'hôpital des pauvres pour sa grande consolation et on ne put l'en arracher. Les magistrats de cette ville ainsi que le conseil et les notables s'y rendirent pour le saluer et lui offrirent tous leurs services. Un noble seigneur, Don Tristan de Lequizamo, qu'on appelait le grand gouverneur, vint aussi le voir avec une escorte de personnages importants. Là, contrairement à la coutume, la prédication fut annoncée officiellement par le crieur public pour le lendemain et comme une nouvelle messe devait être célébrée, elle fut différée jusqu'après la prédication. Cette prédication, qui eut lieu le dimanche de la Sexagésime, fit grand bien. L'après-midi, le Père Françcis ne put guère faire autre chose que recevoir les notables qui le saluaient, et prendre congé d'eux ; malgré cela le lundi suivant, jour où l'on célébrait la Chaire de Saint Pierre, il dut prêcher dans l'église saint- Antoine. A dire vrai, cette prédication avait été confiée auparavant à un vénérable religieux, mais celui-ci céda sa place très volontiers au P. François. La foule était telle que le prédicateur lui-même eût grand' peine à se frayer un chemin jusqu'à la chaire et cette prédication fut de tout point admirable. Bien que reçu à déjeuner par le susdit Don Tristan, il n'omit pas cependant son devoir de charité à l'égard des religieuses de l'Incarnation, au nombre de soixante dix environ, qu'il alla voir et consola quelque peu par une prédication appropriée.

435. Quelques-uns des notables, le même jour, décidèrent aussi entre eux qu'il fallait demander au P. François de bien vouloir établir dans cette ville particulièrement importante (car dans la province de Biscaye qui touche à celle de Guipuzcoa, la ville de Bilbao se distingue par sa grandeur et sa richesse) une résidence de la Compagnie et ils lui offrirent des terrains qui semblaient faire l'affaire, ainsi qu'une église érigée en l'honneur de Saint Jean avec un bâtiment en très bon état ; voilà ce que le gouverneur au nom de sa ville offrait en même temps que des revenus pour entretenir les élèves du collège. Mais le P. François promit qu'il s'occuperait de cette affaire une autre fois : en attendant, qu'on recommande la chose à Dieu. Ces hommes vraiment bien disposés et prêts à faire des aumônes, de leur propre initiative, fortement émus par les prédications et les entretiens du P. François souhaitaient fort l'avoir comme prédicateur du carême maintenant tout proche ; mais parce qu'il espérait faire plus de fruit en parcourant ici et là ces villes qui étaient tellement aidées par les prédications et les autres ministères habituels de la Compagnie, il n'accepta pas de prêcher là pendant le carême. Le mardi suivant, il déjeuna avec les Pères de Saint François dans leur réfectoire, après avoir célébré le Saint Sacrifice ; après le déjeuner il prêcha aux religieux pour leur grande consolation ; après quoi quand il fut de retour à son hôpital, parmi les nombreuses personnes qui venaient le voir il y en eut une, le Prieur du monastère de Saint-Dominique, qui, en son propre nom et au nom de la Prieure des religieuses de l'Incarnation, le pressa de venir une seconde fois les consoler par la parole du Seigneur. Il promit que le lendemain mercredi, il célébrerait la messe chez elles et Don Tristan de Leguizamo, le gouverneur, l'y accompagna avec beaucoup de nobles ; mais une indisposition l'ayant empêché

de célébrer le Saint Sacrifice, il leur fit néanmoins une admirable prédication.

436. Il voulut aussi rendre visite au monastère de l'ordre de Saint-Augustin qui était en dehors de la ville · cette visite fut très cordiale. Revenant chez les Franciscains, il y logea cette nuit-là, et il fut pris d'une telle diarrhée qu'il voulut en vue de la prédication que les gens attendaient pour le surlendemain, qu'un de ses compagnons se tînt prêt ; mais le Seigneur donna des forces au P. François si bien que le lendemain, qui était consacré à l'apôtre Mathias, il montra en prêchant plus de vigueur que jamais, au point que ses forces semblaient bien ne pas venir de lui, mais lui avoir été données par Dieu pour l'édification des gens. Il y eut aussi, en dehors de la ville, un homme de haute noblesse, Gomez de Butron qui vint à Bilbao pour saluer le P. François. Le Père prêcha le lendemain sur la manière de faire élection et cette prédication fut très suivie même par des hommes très doctes ; le Provincial de saint-François en recueillit les principaux points par écrit et le Gardien rédigea entièrement la prédication dont le P. Solis affirmait que de toute sa vie il n'avait jamais entendu la pareille! Après la prédication, le P. François célébra la messe et comme une énorme foule s'était rassemblée à l'église Saint François, le Père dut se réfugier dans son hôpital ; là une femme étant décédée, il ne voulut pas manquer ses funérailles et en même temps que lui tous les plus grands seigneurs qui étaient venus le voir accompagnèrent les funérailles en sorte que d'autres femmes riches et nobles auraient pu envier à cette pauvre femme les honneurs de son enterrement.

437. Le jour suivant il s'occupa de rétablir la paix entre des gens en discorde et, après

le Saint Sacrifice, il prêcha à l'hôpital, avec grande consolation pour les auditeurs, sur les pauvres en esprit. Après le déjeuner, disant adieu à ces gens nobles et aux religieux, il se rendit à Durango et le jour suivant il arriva à Elorrio pour y dire la messe et prêcher, ce qu'il fit pour la plus grande édification de tous. Après le déjeuner, il partit pour Elgueta et là aussi il prêcha. Dans ces populations, on le recevait comme un envoyé du ciel.

438. Il arriva le samedi à Vergara et logea à l'hôpital ; le dimanche de la Quinquagésime, il y fit une prédication remarquable sur la montée du Seigneur à Jérusalem, et le lundi il fut occupé à apaiser un certain nombre de procès et de désordres. Puis le premier jour du carême il décida de prêcher là encore, et tous les vendredis d'expliquer aux gens le Psaume Miserere.

439. Mais sur ces entrefaites, il reçut du Père Ignace une lettre qui lui enjoignait de se rendre au Portugal. En effet, comme celui-ci avait entrepris de décharger le P. Simon Rodriguez du gouvernement de la province et qu'il craignait que cela déchaînât quelque tempête, surtout parmi les princes qui avaient pris en affection le P. Simon, il estimait que par ce moyen pourrait être calmée, s'il y avait lieu, cette tempête et sauvegardée la faveur des princes et l'édification de tous. Cette nouvelle fut fort amère pour la province de Guipuzcoa où par ses exemples, sa prédication et d'autres oeuvres pies, le P. François avait amené une réforme des moeurs que n'avaient jamais pu obtenir ni prélats ni prédicateurs ; mais comme en guise de prédication il promettait qu'il reviendrait, et cela cet été même, il consola un peu les coeurs.

440. Il quitta donc la maison d'Oñata le 19 mars et se rendit à Vergara ; le troisième dimanche de Carême, il prêcha aux gens de cette ville. Mais comme il avait décidé que, pendant tout ce voyage, il n'emporterait pas d'argent avec lui, ce même dimanche, ses compagnons, à savoir les Pères Bustamante et Jérôme Domenech sortirent avec des besaces pour demander l'aumône à travers la ville. Comme ils ne l'avaient pas fait jusqu'alors, ils eurent là une occasion d'édification et aussi des confusion en voyant la grande dévotion des habitants de la ville. En effet, dans les deux rues dans lesquelles ils mendièrent, outre leurs besaces remplies de pain, ils recueillirent l'argent suffisant pour se mettre en route.

441. Le lendemain lundi, il poursuivit sa marche vers la ville appelée "Maison de la Reine" où la duchesse de Frias, femme du Connétable, nièce du roi Ferdinand et parente du P. François, l'attendait avec le Comte et la Comtesse d'Orsono. La première nuit cependant il s'arrêta à Vitoria, mais le second jour, parvenant à Maison de la Reine vers la nuit, voyant qu'on était trop à l'étroit à l'hôpital, ils reçurent l'hospitalité dans une auberge ; mais, indignée, la Duchesse, qui avait fait préparer chez elle les chambres d'hôte pour les Nôtres, envoya sur le champ quelqu'un pour les lui amener. Malgré sa hâte, le P. François dut s'arrêter là quatre jours ; cependant, ces journées ne se passèrent pas sans faire du fruit. Ce lieu et d'autres lieux voisins étaient sous le coup d'un interdit, mais parce que la Duchesse avait un privilège particulier, le P. François célébra la messe en sa présence et en présence des Comtes d'Orsono ainsi que de leurs gens ; la messe achevée, il fit devant eux une prédication sur l'Evangile du jour qui était : *Les scribes et les pharisiens s'approchèrent de Jésus.* Ces jours-là

aussi lui et son compagnon, le P. Bustamante, entendirent la confession de la Duchesse, de la Comtesse d'Osorno et du fils du Comte avec d'autres personnes au nombre de vingt deux. Le vendredi suivant où l'on célébrait la fête de l'Annonciation, la Duchesse avec lesdits Comtes s'étant rendus au monastère des religieuses qui se trouvait vis à vis de son palais et où on était venu en grand nombre des agglomérations voisines pour entendre la prédication, le P. François leur adressa la parole. Comme il voulait partir le lendemain et que, en raison de l'interdit, on ne pouvait recevoir là la très Sainte Eucharistie, elles allèrent à la ville voisine nommée Leiva, se confessèrent de nouveau au Père et entendirent sa messe ; quand tenant dans sa main le Très Saint Sacrement il leur eut adressé quelques mots d'exhortation, elles communièrent avec une telle abondance de larmes que ces très nobles dames excitèrent tous les assistants à une grande dévotion. Tout le temps que le Père François fut chez la Duchesse, il ne voulut jamais prendre ses repas avec ces seigneurs, mais il les prenait à part avec ses compagnons et la Duchesse elle-même y consentit. Laissant cette maison avec fruit abondant et consolation spirituelle, il partit dans la direction de la ville de Burgos. La duchesse avait compris que le P. François vivait d'aumônes, et celui-ci lui ayant évalué, ainsi qu'au Comte et à la Comtesse d'Orsono, à trois réaux d'argent l'aumône nécessaire pour chacun, la Duchesse trouvant que c'était trop peu, ne fut pas d'accord avec lui, mais elle envoya quelqu'un de ses gens avec le P. François, pour l'accompagner et payer les frais du voyage.

442. La Duchesse avait décidé de bâtir dans sa ville, appelée, nous l'avons dit "Maison de la Reine", un monastère de moniales de Saint François selon la règle primitive, semblable au

monastère de Gandie et de dépenser pour cette construction dix à douze mille ducats ; mais le P. François lui persuada de ne pas dépenser pour ce bâtiment plus de deux mille ducats ; ainsi en effet, l'ouvrage serait achevé plus vite et avec plus de consolation pour les religieuses qui étaient éprises de pauvreté. Mais elle voulut que le P. François écrivit pour faire venir des moniales de ce monastère de Gandie comme fondatrices, ce qu'il fit, laissant entre les mains de la Duchesse une lettre à envoyer par son courrier personnel.

443. Quittant Leiva, les Nôtres se rendirent dans la ville de Belorado où une soeur de la Duchesse de Frias était Abbesse du monastère des religieuses de Sainte-Claire ; quand le P. François était encore dans l'ermitage d'Oñate, elle lui avait demandé de lui rendre visite s'il devait passer dans le voisinage pour se rendre ailleurs. Reçu par cette Abbesse donc avec grande affection, le lendemain il prêcha devant elle et ses moniales après avoir célébré la messe, puis ayant satisfait leur désir et les ayant remplies de consolation, il partit le même jour et parvint le lendemain à Burgos. Ils laissèrent leurs montures en dehors de la ville, à l'auberge et à pied, avec leurs manteaux, ils se rendirent à la maison où habitait le P. Strada avec ses compagnons, auprès de Saint-Egide. Là, aussitôt, il eut de nombreuses visites de la part de personnalités ecclésiastiques ou séculières et d'autres gens de la ville attachés à l'institut de notre Compagnie et bien qu'il eut décidé de partir, après une unique prédication, en direction du Portugal, les prières quelque peu importunes de nos amis le retinrent plusieurs jours. C'est pourquoi arrivé là le lundi, le mercredi il prêcha dans l'église Saint-Egide devant un très nombreux auditoire de gens de la noblesse ; et vu la grande édification qui en résulta, pour qu'

elle ait encore plus de portée, le vendredi suivant c'est dans la cathédrale, qu'à la demande des chanoines, il prêcha, avec grande émotion et grand fruit dans l'auditoire.

444. Parti de Burgos le samedi, veille du dimanche de la Passion, il parvint le dimanche même 2 avril à Valladolid, pourtant distante de Burgos de vingt deux lieues. En effet, il se pressait de faire route avec diligence pour satisfaire à l'obéissance, quand les affaires du service divin ne le retenaient pas ; sur ce point, là où il y avait des collèges des Nôtres, il se rangeait à leur avis. Bien qu'il eût voulu que son arrivée à Valladolid restât secrète, il ne put l'obtenir ; la même nuit, le Marquis de Tavara et beaucoup d'autres nobles vinrent lui rendre visite, et la Marquise de Alcañices, la Comtesse de Miranda et Doña Maria de Mendoza, qui avait été la femme du secrétaire Covos, l'envoyèrent saluer. Il avait décidé de partir le lundi, mais il fut obligé de s'arrêter là et il prêcha dans le monastère de Sainte Catherine de Sienne. Il y eut pour l'entendre une telle affluence ; nobles des deux sexes, prédicateurs des plus renommés, et habitants de la ville qu'il n'y aurait pas eu plus de monde si l'on avait été prévenu longtemps d'avance. Il en résulta dans cette ville une extrême édification, aussi bien à voir le P. François qu'à l'entendre prêcher. En effet il était tellement connu dans cette ville où le conseil du roi avait souvent résidé que tous avaient dans l'esprit qu'ilprêcherait d'abord en actes, et ensuite en paroles. Le même jour, après le déjeuner, il rendit visites et salutations à qui de droit et il alla voir le comte de Buendia qui était venu le trouver chez lui. Comme il revenait de nuit à notre collège, près de Saint-Antoine, il trouva là le Connétable dans sa litière, car il était alors souffrant. Celui-ci avait appris, en

effet, que le P. François était venu chez lui, mais que l'ayant trouvé endormi, il n'avait pas permis qu'on le réveillât. Ils traitèrent de la remise à la Compagnie du collège qu'on était en train de construire à Burgos ; mais comme le P. François devait partir le surlendemain, il confia au Marquis de Tavara le soin de régler cette affaire avec le Connétable.

445. Le même jour, le Comte de Lerma était arrivé de la ville de Tordesillas pour rendre visite au P. François son beau-père, et celui-ci partit le lendemain avec lui pour saluer le Marquis de Denia, père du Comte de Lerma, à qui il devait cette politesse, en tant que bienfaiteur de l'ermitage de la Madeleine et non pas seulement en tant que père de son gendre. Il y resta toute la journée du vendredi suivant et le matin il prêcha au monastère de Sainte Claire devant un auditoire si nombreux que le prédicateur lui-même eut grand peine à parvenir jusqu'à la chaire. Il alla loger dans le monastère des Dominicains dont le Prieur, un homme d'une grande autorité, le reçut avec affection.

446. Le lendemain samedi, il dut partir pour la ville de Taurun où se trouvait l'Infante doña Jeanne, fiancée à un prince du Portugal ; elle avait envoyé quelqu'un à Tordesillas pour faire venir le P. François auprès d'elle, afin qu'à aucun prix il n'aille plus loin avant d'être venu d'abord la voir. Or donc, comme il était arrivé à Taurun le samedi de nuit, le lendemain dimanche, qui était le dimanche des Rameaux, il fut convoqué par la Princesse Doña Jeanne pour prêcher le même jour après le déjeuner. Quand il l'eut fait devant elle et les gens de sa maison, il lui demanda la permission de se retirer le lendemain ; non seulement elle la lui refusa, mais elle lui enjoignit de rester là pendant toute la semaine sainte.

Et comme le P. François objectait les affaires qui lui avaient été confiées par l'obéissance, et qu'il devait traiter avec le P. Torrès à Salamanque, la Princesse trouva ce moyen : faire venir le Dr. Torrès lui-même, et elle lui écrivit sur le champ. Mais comme en ee saint temps il était fort occupé soit à donner les Exercices Spirituels que faisaient un certain nombre d'hommes de grande autorité, soit par les confessions, le Dr Torrès s'excusa de ne pouvoir venir, mais il fit savoir à la Princesse Jeanne que le P. François pouvait rester là sans inconvénient pour les affaires à traiter ; et ainsi jusqu'au samedi veille de Pâques, il resta là en faisant un fruit remarquable. La Princesse Sérénissime voulut venir le trouver chaque jour et elle passa avec lui deux heures le matin et autant après déjeuner en entretiens spirituels ; et quand il s'était entretenu avec elle et d'autres femmes et personnes de la noblesse, beaucoup d'entre elles venaient le trouver pour lui demander conseil et pour s'ouvrir à lui de leurs affaires de conscience ; si la bonté divine ne lui avait donné des forces, il aurait eu bien de la peine à suffire à un tel travail. Ce dont il traitait avec la Princesse Sérénissime, c'était d'une sorte de méthode brève pour méditer les mystères de la vie et de la Passion du Christ, en les répartissant selon les jours de la semaine. C'était un grand signe de progrès spirituel que l'empressement avec lequel elle allait chaque jour trouver le P. François et cela à un moment tel que toujours deux heures entières lui soient laissées pour ces entretiens spirituels ; elle affirmait vouloir s'approcher souvent du sacrement de la confession et beaucoup de femmes de la noblesse qui faisaient partie de sa maison manifestaient la même intention. Comme le P. François avait dit, entre autres choses, qu'il y avait du danger à lire certains livres profanes, qui contenaient des aventures romanesques

et dont on faisait très grand usage dans ce palais, tous les livres de ce genre qu'il y avait chez elle, elle les envoya au P. François, bien qu'un certain nombre de nobles, gens du monde, se soient grandement apitoyés, semble-t-il, sur le sort de ces livres, car ils étaient en grand nombre et merveilleusement reliés. Quand le P. François eut fait déchirer dans chacun quelques cahiers, il envoya tous les livres de ce genre au confesseur de la Princesse Sérénissime, et comme celui-ci avait souvent prêché contre la vaine lecture de ce genre de livres, ce présent lui fit très grand plaisir.

447. Etant enfin parti la veille même de Pâques pour Salamanque, il arriva le même jour dans cette ville où il s'arrêta le reste du mois d'avril. Il se rendit compte en effet que l'état des affaires du Portugal était tel que maintenant sa présence, compte tenu du dessein d'Ignace, n'était plus nécessaire. Ce n'est pas cependant sans une Providence particulière de Dieu que ce voyage lui fit parcourir, à partir de la province de Guipuzcoa, les principales villes de la Castille ; bien qu'il ne soit pas parvenu au Portugal, la fatigue de ce voyage en valait la peine pour la gloire de Dieu, la consolation et le fruit qu'en retirèrent beaucoup d'âmes. Car, ainsi que l'atteste son compagnon le P. Bustamante, depuis le moment où il quitta l'ermitage de la Madeleine, pas un moment ne fut perdu pour lui, mais partout il séjourna avec beaucoup de fruit. Et son parcours à travers la Castille fut celui d'un homme apostolique, pour ce qui est de semer la parole de Dieu dans les âmes, celles des nobles aussi bien que celles des gens du peuple, hommes et femmes.

Mais, pour revenir à Salamanque, l'évêque et les autres ecclésiastiques de l'église cathédrale, des nobles laïques et les supérieurs des communautés religieuses vinrent le voir ; entre autres la Comtesse Mons Regalis et Doña Elvire qui avait épousé

Don Diègue de Acevedo vinrent le voir chez nous ; outre que, au spirituel et au temporel, notre nouveau collège de Salamanque en retira un profit non négligeable, toute la ville fut remuée par lui, semble-t-il. Il prêcha, le dimanche in Albis, à la demande de l'évêque et du clergé, dans l'église saint Augustin où ce jour-là se réunissaient pour prier les étudiants de la Bétique. Assistèrent à la prédication l'aristocratie et des personnes de haut rang des deux sexes, nobles et gens de cour titulaires de chaires et étudiants de l'Université, et le Seigneur donna à celui qui annonçait l'Evangile une parole d'une force extraordinaire. Dans chacun des monastères de religieuses, à la demande des supérieures, il eut des entretiens spirituels adaptés à leur état et de son enseignement aussi bien que de son exemple elles retiraient très grande édification et consolation. Enfin la ville de Salamanque fut tellement remuée qu'on ne s'occupait pour ainsi dire pas d'autre chose et qu'on déplorait qu'il ne s'y arrêtât pas plus longtemps.

448. Il fut de retour, comme il l'avait promis avant son départ, dans la province de Guipuzcoa avant les grosses chaleurs de l'été ; mais pressé par la Duchesse de Frias, au mois de juin, il dut se rendre à "Maison de la Reine" pour arranger les affaires du nouveau monastère dont il a été question plus haut. Il était là depuis quelques jours quand il alla au devant de sa soeur Françoise, qui venait du monastère de Gandie avec d'autres religieuses pour fonder le monastère susdit à "Maison de la Reine" ; il l'amena à la Duchesse et ce monastère fut ouvert comme il le fallait. Alors enfin le P. François vint au collège ou à l'ermitage d'Oñate où était arrivé Don Antoine de Cordoue, déjà entré dans la Compagnie ; avec grande humilité celui-ci faisait les premières probations ; sa mère, la Marquise de Priego reçut une

grande consolation de cette élection qu'il avait faite et elle songeait sérieusement à s'occuper de fonder un collège à Cordoue.

449. Le P. François prêcha le 1er août à Vergara et il décida de se rendre dans quelques villes de cette province qu'il n'avait pas encore visitées ; avec les Pères Michel de Ochoa et Solis il parcourut différents lieux, tels que Motrico, Zumaya et d'autres pays aux bord de la mer. Il prêchait de préférence sur les dix commandements. A Azpeitia, ville près de laquelle se trouvait la maison des Loyola, quand il eût prêché lui-même, le P. Michel de Ochoa s'acquitta de la même fonction en langue cantabrique. Ils furent reçus partout avec grande avidité et il plut à la bonté divine qu'entre des personnalités ecclésiastiques qui, depuis des années, étaient en procès et vivaient en grande mésintelligence, la paix soit rétablie ; toutes leurs affaires furent laissées entre les mains du P. Solis pour qu'il les règle selon sa propre décision. D'autres oeuvres pies furent accomplies là par la grâce de Dieu.

450. Il alla rendre visite à la maison des Loyola dont le nouveau maître était maintenant Don Juan de Borgia. En effet il s'était enfin décidé à prendre femme ; la parenté de Doña Laurence, héritière de la maison des Loyola s'y employant, et le nouveau duc de Gandie, son frère, ne désapprouvant pas ce projet, le conseillant même, l'affaire avait été conclue. Le P. François ne voulant pas paraître le désapprouver, au cours du voyage qui le conduisit, comme nous l'avons dit, jusqu'à la mer cantabrique, alla rendre visite à cette Maison et bénit leur mariage. Pourtant ce mariage n'avait pas fait tellement de plaisir au P. Ignace, car il croyait à la vocation de Don Juan de Borgia pour l'état de perfection et jamais il ne leur écrivit,

que je sache, pour les féliciter, jamais il ne donna signe qu'il approuvait ce qui s'était fait, bien que le P. Araoz lui en ait écrit ; il ne montrait pas toutefois que cette affaire lui déplaisait.

451. Revenant de là au collège d'Oñate, le P. François y prêcha deux fois sur les articles de foi. Il y en avait tant qui demandaient à être admis dans la Compagnie que si l'on avait pu les admettre tous, ils auraient suffi à remplir plusieurs nouveaux collèges. Entre autres, le bachelier Perea, théologien, dont mention a été faite plus haut, qui av ait enseigné bien des années dans la ville de Trevigno, vint à Oñate pour s'offrir à la Compagnie. C'est là que se rendirent aussi le P. Jacques de Guzman et le Docteur Loarte avant de venir à Rome.

452. Alors que le P. François revenait dans la province de Guipuzcoa, on disait que le prince Philippe lui avait parlé sérieusement de recevoir la dignité cardinalice ; le légat, le cardinal Pogge, se rendant à l'assemblée d'Aragon et ayant rencontré en chemin le P. François, l'en avait persuadé, croyait-on ; mais il affirma toujours à tout le monde qu'il ne l'accepterait pas.

453. Pour la troisième fois, il alla chez la Duchesse de Frias, sa voisine, mais pour des affaires concernant l'honneur de Dieu. Or à partir du jour où il arriva à "Maison la Reine", le Seigneur l'exerça par des maladies qu'il avait de longue date, et aussi par la goutte qui finalement se changea en fièvre quarte ; c'est pourquoi les médecins lui conseillaient de ne retourner à aucun prix dans la maison d'Oñate qui, en raison de l'humidité, ne lui convenait pas.

454. Comme on avait fait venir là le P. Araoz, qui devait passer par Maison la Reine pour se rendre dans sa province, il songeait à emmener avec lui le P. François à Alcala, parce que le climat lui semblait mieux fait pour chasser la fièvre quarte ; et ils partirent tous ensemble jusqu'à un bourg voisin de la ville de Burgos nommé Villimar. Mais là, le projet ayant été changé, le P. François revint vers la province de Guipuzcoa ; une fois arrivé à Vergara, il commença à aller mieux et la fièvre quarte céda ; ainsi il passa le reste de l'année au collège d'Oñate où Don Henri de la Cueva, qui avait été inquisiteur à Cuenca, fit les Exercices Spirituels.

DU COLLÈGE DE SALAMANQUE

455. Le Docteur Torrès passa dans le collège de Salamanque une bonne partie de cette année-là, bien que, pour d'autres affaires et pour refaire sa santé - car il avait longtemps souffert de maux de tête - il ait été quelques mois en dehors de Salamanque. Parmi les étudiants les plus remarquables de cette Université, un très grand nombre fréquentaient les sacrements chez les Nôtres et leur affluence, aussi bien que celle d'autres personnes, croissait tellement que, même doublé, le nombre des prêtres n'aurait pu y suffire. Et cela ne se faisait pas sans un fruit exceptionnel. Des hommes de poids avouaient en effet que, depuis que notre Compagnie se trouvait à Salamanque, cette Université s'était grandement réformée ; et en particulier que, en ce qui concerne la suppression de l'abus des blasphèmes, la ville avait fait d'immenses progrès.

456. Un, entre autres, des professeurs du collège, titulaire d'une des chaires les plus en vue de l'Université, s'adonna très utilement aux Exercices spirituels. Un moine de l'Ordre de Saint Augustin sur sa demande et celle du maître des novices de ce couvent, fut initié aux mêmes Exercices ; on espérait que, par lui, ces exercices seraient communiqués à plusieurs dans ce monastère. Dans un autre monastère de moniales, sous le vocable du Saint Esprit, une religieuse s'y exerça avec grand fruit et on espérait que par elle il s'ensuivrait aussi un fruit excellent chez les autres moniales du même monastère.

457. Pendant la semaine sainte, deux jeunes gens de haute noblesse, firent chez nous les Exercices : l'un d'eux entra dans la Compagnie, l'autre, rentrant chez lui après avoir fait de grands progrès spirituels, poursuivit ses études. Trois autres leur succédèrent et tous décidèrent d'entrer dans la Compagnie ; l'un d'eux, d'une science éminente, avait achevé le cycle entier des études de théologie, et il se mit à exercer à la maison les plus bas offices ; pendant deux années entières, il avait été fidèle à se confesser tous les huit jours ; le second avait fait des études de philosophie, le troisième des études littéraires. Deux autres théologiens décidèrent aussi d'entrer dans la Compagnie, avant d'avoir expérimenté les Exercices spirituels. Plusieurs autres théologiens, pourvus de dignités ecclésiastiques, repartirent de ces Exercices avec un grand fruit spirituel. Le jeune noble, dont nous avons dit en premier lieu qu'il était entré dans la Compagnie, fut envoyé au collège d'Oñate, le second, étudiant en philosophie, fut envoyé à Medina del Campo pour y poursuivre ses études, car il n'avait pas encore achevé tout le cycle des Arts. Sans compter le Dr Torrès et deux autres qui passaient une partie de l'année en dehors du collège, comme il a été dit,

le nombre des Nôtres atteignit la vingtaine. Beaucoup d'autres que ceux-là demandaient à être admis, mais le peu de ressources de la maison ne permettait pas de les admettre. Cette Université est pleine d'heureux talents ; mais peut-être plaisait-il à la divine Providence qu'un moins grand nombre puisse être reçu dans notre Collège, pour qu'ainsi ils se dirigent vers d'autres familles religieuses.

458. Des habitants de la ville de Léon, qui est proche des Asturies, les Nôtres reçurent une lettre qui attestait assez que le bon renom de la Compagnie était parvenu jusque là. Ils demandaient en effet deux des Nôtres pour leur enseigner la véritable manière de vivre en bons chrétiens, selon notre Institut qu'ils portaient aux nues ; ils promettaient un fruit exceptionnel dans les âmes, et ils avaient, disaient-ils, une église et une maison toutes prêtes, avec des revenus, pour fonder un collège des Nôtres. Mais la pénurie d'ouvriers fut cause qu'on ne put leur donner satisfaction. Pendant ce Carême aussi, un religieux de l'Ordre de Saint Dominique, un homme profondément spirituel, bien pourvu de science, et de noble naissance, compensa largement par ses prédications ce qu'un autre religieux du même ordre avait dit les années passées, contre la Compagnie, du haut de la chaire. En effet, dans plusieurs de ses prédications, il faisait mention des Nôtres, louant le caractère religieux et l'Institut de la Compagnie, à tel point que les Nôtres ne rougissaient pas peu de ces éloges. Parlant abondamment de la prière dans un monastère de religieux de son ordre, au cours de trois ou quatre prédications, il dit à peu de choses près ceci : "ce qu'il disait, il l'avait appris d'un homme merveilleusement apostolique à qui Dieu avait communiqué le pouvoir d'allumer le feu dans les coeurs durs et froids ; c'était ce qu'enseignaient ses fils, les religieux de la Compagnie de Jésus dont

tel est le nom, telles sont aussi les oeuvres ; et c'était ce qu'enseignait un livre merveilleux, tel que quiconque parlerait contre lui devrait être accusé devant les Inquisiteurs, car, outre qu'il avait été approuvé par les Inquisiteurs apostoliques, le Souverain Pontife le recommandait par des Lettres apostoliques, invitant les fidèles à rechercher l'aide d'Exercices de ce genre". Ce bon religieux avait entre les mains le livre des Exercices, dont il s'était servi pendant tout le Carême; on disait qu'il l'avait communiqué à plusieurs religieux de son Ordre. Cependant il eut à souffrir des gros ennuis de la part des siens pour avoir fait l'éloge de ce genre de Compagnie ; et malgré cela, il entourait toujours les Nôtres d'une affection étonnante ; s'il en avait eu la liberté, il serait entré, affirmait-il, dans notre Compagnie, il aurait même regardé cela comme le plus grand bienfait de Dieu.

459. Ce qui fit grandir l'attachement de la ville et de l'Université à l'égard de la Compagnie, ce fut l'arrivée du P. François de Borgia dont nous avons déjà parlé : sa manière de vivre et ses entretiens semblaient plus d'un ange que d'un homme ; mais rien plus que sa profonde humilité ne lui attirait l'admiration même des hommes spirituels. Comme, le 29 avril, il quittait Salamanque, un des étudiants de cette Université, et pas l'un des moindres, voulut accompagner le P. François qui avait été si longtemps un protecteur du Collège de Salamanque. Il fit savoir au P. François qu'il possédait une maison à Grenade, avec certains revenus, qu'il songeait à donner à la Compagnie pour la fondation d'un Collège ; mais peu à peu explicitant davantage ses intentions, il se mit à parler de son entrée dans la Compagnie, disait que c'était pour cela qu'il désirait accompagner le P. François jusqu'au Collège d'Oñate. Il fut donc envoyé à ce Collège, parce qu'il ne fallait pas, semblait-il, traiter la question d'accepter la maison et les revenus

avant d'avoir bien vu la volonté de Dieu sur lui et son appel.

460. Le P. Dr. Torrès accompagna lui aussi à Medina del Campo le P. François de Borgia ; et comme le P. Ignace, n'acceptant pas plus longtemps l'excuse de l'humilité, lui avait enjoint d'émettre sa profession entre les mains de qui il voudrait, le jour de l'Invention de la Sainte Croix, il émit sa profession à Medina entre les mains du P. François de Borgia.

461. Je ne veux pas omettre ceci : le P. Torrès avait vu une lettre des Nôtres du Portugal adressée au P. Ignace, qui avec la simplicité d'autrefois l'appelaient V.R. (Votre Révérence), alors que pourtant l'usage du mot "Paternité" avait été introduit en Castille et qu'on s'en servait pour s'adresser au Provincial; il fit savoir au P. Ignace que cette simplicité, qu'il avait vue en usage à Rome, lui avait beaucoup plu et il affirmait que c'était pour les gens un sujet de grande édification. Et il en fut bien ainsi, car le Père Ignace ne permit jamais qu'on l'appelle autrement qu'on ne fait d'ordinaire pour les simples prêtres ; bien qu'il ait permis que, comme au Provincial d'Espagne, selon la coutume espagnole, on lui donnât le titre de "Paternité".

462. Le programme des études - grâce auquel les étudiants externes sont aidés pour les lettres et la vie spirituelle dans les Collèges italiens de la Compagnie - ayant été envoyé à Salamanque, il plut merveilleusement. En effet, en ce qui concerne les études littéraires, Salamanque avait bien des règles en abondance, mais pour promouvoir en même temps que les Lettres la vie spirituelle et la vertu, il n'y avait pas le même genre de formation.

463. On avait fait savoir au Dr Torrès que le bénéfice de chapellerie attribué par l'intermédiaire du Cardinal de Burgos au Collège de Salamanque était objet de litige et que dans ces conditions il ne fallait pas compter sur cette fondation : au cardinal de Burgos, Don François de Mendoza, il ne déplaisait nullement qu'on trouve une autre fondation et un autre fondateur pour le Collège. Le Docteur P. Torrès fut mécontent que le Cardinal de Burgos ne lui ait pas fait savoir cela deux ans plus tôt, car il avait laissé échapper de ses mains des revenus considérables, durant le temps qu'il pensait que le Collège de Salamanque avait un fondateur, à savoir ledit Cardinal. Il était d'avis cependant de faire venir de Burgos le Père Strada pour que, s'il remuait de nouveau les coeurs par ses prédications, l'occasion soit donnée à quelqu'un de se charger de la fondation de ce Collège.

464. Le P. Ignace, voulant, comme on l'a dit plus haut, décharger le P. Simon du gouvernement de sa province, avait écrit au P. Torrès et aussi au P. François de Borgia de se rendre au Portugal. Il parut bon cependant au P. Torrès, qui était plus proche, d'envoyer au P. Miron, par un frère qui était destiné au Portugal, une lettre par laquelle il lui faisait savoir ce qui lui avait été écrit par le P. Ignace au sujet de son intention de confier au même P. Miron la charge de Provincial, dont il déchargeait le P. Simon : il lui avait été enjoint ainsi qu'au P. François de se rendre au Portugal parce que le Roi et aussi l'Infant Louis, son frère, semblaient souhaiter que le P. François de Borgia, dont la renommée était si grande, vienne au Portugal. Il attendait donc le P. François pour passer avec lui au Portugal. Le P. Miron répondit que, l'affaire ayant été traitée en commun avec les principaux

religieux de la Compagnie, il ne convenait en aucune manière que lui, et moins encore le P. François de Borgia, viennent au Portugal à ce moment, mais ils devaient y envoyer la lettre officielle qu'ils avaient en main pour transférer la charge de Provincial du P. Simon Rodriguez au P. Miron. D'autres Pères, qui semblaient des "colonnes", écrivirent dans le même sens. Et la raison qui les poussait, la voici : le Seigneur, au même moment où il avait poussé le P. Ignace à décharger le P. Simon et à confier à d'autres la charge de Provincial, poussait aussi le roi de Portugal et l'Infant Louis à faire cela même et de la même manière que le P. Ignace l'avait prescrit. Le Roi s'occupait de l'affaire si sérieusement que, envoyant à Rome un messager par des chevaux de relais, il fit avertir le P. Miron par le P. Louis Gonzalez d'écrire de son côté à Rome pour que le P. Ignace ordonne que soit fait cela précisément que lui, Ignace avait décidé, et pourquoi il envoyait au Portugal les Pères François de Borgia et Torrès afin d'en adoucir l'exécution. Or donc, ayant conféré de la chose avec le P. François, les Pères Miron et Gonzalez furent d'avis qu'il ne fallait pas que le P. François allât jusqu'à Salamanque. Et cela parut une providence de Dieu si admirable à don Antoine de Cordoue qu'il affirmait n'avoir rien vu jusqu'à ce jour qui lui semblât plus efficace pour affermir la Compagnie.

465. Assez longtemps Don Antoine s'était confessé tous les huit jours au P. Torrès, mais, au mois mois de mars, il tomba dans une grande hésitation au sujet de son état de vie,car, au nom de l'Empereur, il avait été proposé entre plusieurs au Souverain Pontife pour être promu à la dignité de Cardinal. Il était en effet le frère du Comte Feria, tout à fait dans les bonnes grâces de l'Empereur, et le fils de la Marquise de Priego ; il

était lié par le sang à Gonzalvez Fernandez, qui eut le titre de Grand Duc ; et par ailleurs il était grandement recommandable par sa sagesse, son érudition et sa piété ; aussi ne semblait-il pas difficile que l'Empereur obtienne pour lui cette dignité. Quant à lui, qui avait goûté l'Esprit du Seigneur et voyait le danger qu'il y avait dans de grandes dignités de ce genre, il écrivit au P. Ignace une lettre où il le priait de l'aider de ses conseils sur ce point et, au cas où il ne lui semblerait pas aller à une plus grande gloire de Dieu d'accepter cette dignité, il demandait à être admis dans la Compagnie. Mais peu de temps après, touché par l'exemple, la prédication et les entretiens du P. François, il n'attendit pas la réponse à sa consultation. Le Seigneur en effet déclara lui-même sa volonté à celui qui aimait la vérité, si bien que, disant sur le champ adieu au monde, il se rendit au Collège d'Oñate, comme on l'a dit plus haut, au mois de mai.

466. Le P. Torrès resta quelque temps à Medina pour y soigner sa santé, bien qu'avec peu de succès. Là il reçut du Portugal une nouvelle lettre du P. Emmanuel Godinho et du P. Urbain par laquelle on lui faisait savoir que son arrivée au Portugal serait d'un grand poids, bien qu'au mois de mars le P. Miron ait écrit dans un autre sens. Ils lui envoyèrent aussi une lettre du P. Ignace pour traiter l'affaire du Collège de Compostelle. Il se rendit donc à Valladolid pour convenir avec le Comte de Mons Regalis du moment où il faudrait venir à Compostelle car, étant donné qu'il était le "protecteur" de ce Collège, sa présence était nécessaire pour décider ce qui le concernait. Le Comte montra un grand désir d'attribuer ce Collège à notre Compagnie et il affirma qu'il serait à Compostelle pour le jour de l'Assomption. Pour que le P. Torrès puisse s'y trouver à ce même moment,

après qu'il fut venu à Salamanque et toutes ces affaires réglées comme il le fallait; il partit le 4 juillet pour le Portugal. Ce qu'il y fit, après tout ce qui sera survenu à la province, on le dira plus loin.

467. Il était question à ce moment d'acquérir par un moyen ou par un autre une maison, contigüe à la maison d'habitation du Collège de Salamanque ; en effet la maison qui lui appartenait avait peine à contenir les Nôtres ; impossible d'en admettre d'autres qui se sentaient poussés à entrer dans la Compagnie, et même qui l'avaient décidé ; mais comme on n'avait pas suffisamment d'argent, on décida d'acheter la nouvelle maison par un emprunt gagé sur l'ancienne.

468. Il arriva, en ce même mois de juillet, que le fils unique d'un marchand de Medina, et qui plus est un marchand riche, décida d'entrer dans la Compagnie à Medina. Les Nôtres l'ayant envoyé à Salamanque pour échapper aux ennuis que lui faisaient ses parents, un autre marchand, qui était l'associé de son père, se mit à ses trousses avec des chevaux de relais. Comme le jeune homme s'était déjà rendu dans le collège de Salamanque, il y alla et il voulait le détourner de son projet. Mais le P. Jean Alvarez, lui faisant la conversation, s'y prit si bien avec lui qu'il l'amena à se confesser et à communier avant le déjeuner. Son coeur fut changé à tel point qu'il louait la résolution du jeune homme et l'encourageait à persévérer pour ne pas laisser perdre ce bienfait insigne qu'il avait reçu de Dieu dans sa vocation. Il ajoutait que, s'il en avait la liberté - mais il était marié - il en ferait tout autant ; et alors il revint à Médina.

469. Je ne veux pas omettre ceci : alors que le P. François de Borgia rentrait dans sa province

de Guipuzcoa, il fit route par Medina, dite de Rioseco, où avec la Duchesse de Medina il traita de choses spirituelles. Celle-ci lui ayant fait savoir avec grand empressement qu'elle souhaitait se confesser à un prêtre de la Compagnie et s'occuper avec lui des aff a ires de son âme, le P. François lui proposa le Dr Torrès ; et pour ce faire, le Père Torrès se rendit en ce lieu, avant le moment où il dut rentrer au Portugal.

470. Dans le Collège de Salamanque, il fallait assumer le rôle des maisons de probation. A l'automne en effet ils étaient là vingt "admis" et comme nous l'avons dit, sur ces vingt, dix s'étaient donnés à la Compagnie en moins de six mois de cette année-là. Une bonne partie d'entre eux s'appliquait à l'étude de la théologie et ils étaient doués de talents exceptionnels ; toutefois on les exerçait en même temps par la probation des novices. Il y en avait un entre autres qui, bien qu'âgé seulement de quinze ans, avait achevé le cycle des arts libéraux aux grands applaudissements de tous et il n'était pas moins recommandable par la pénétration de son jugement, sa vertu et sa piété que par son intelligence ; l'année avant son entrée, tous les huit jours il se confessait aux Nôtres et refaisait ses forces par la Très Sainte Eucharistie. Deux autres s'étaient occupés d'affaires de commerce et comme le P. Baptiste, en pleine place publique, s'emportait bien fort contre les prêteurs à intérêt et ceux qui pratiquaient l'usure, ces marchands, qui avaient des scrupules de conscience, vinrent trouver le Père et lui demandèrent que ce qu'ils avaient souhaité auparavant, je veux dire entrer dans la Compagnie, ne leur soit pas interdit. Et aussitôt, malgré l'opposition de leur parenté, ils se rendirent à Salamanque à notre Collège ; et ils étaient impatients comme les autres de remplir toutes les charges les plus humbles et ils désiraient être

"foulés aux pieds et tournés en dérision "par les hommes. Ces novices consacraient chaque jour deux heures à l'oraison tandis que les autres y consacraient une heure seulement, outre l'examen avant le déjeuner et avant le sommeil, qui était commun à tous. On proposait aussi à tous une même méditation tirée de l'Evangile et, après le déjeuner, en quelque sorte par manière de récréation, ils se partageaient les uns aux autres le fruit que chacun en avait retiré, et ils faisaient cela avec un profit considérable, les jeunes recrues étant instruites de cette manière par les anciens. Pourtant dans la suite cet exercice fut reconnu comme trop sérieux pour tenir lieu de récréation.

471. Le jubilé, dont nous avons parlé plus haut, ayant été promulgué cette année là à Salamanque, les Nôtres eurent une moisson très abondante de pénitents, outre ceux qui fréquentaient habituellement les Sacrements, une moisson telle qu'ils ne pouvaient pas suffire à la récolter. Ils n'oublièrent pas cependant ceux qui étaient détenus dans les prisons d'Etat, car ils s'employaient à entendre leurs confessions, à affermir leur coeur dans la patience et même à arranger leurs affaires, en réglant les procès et en mettant les gens d'accord. Entre autres fut apaisée une querelle absolument atroce que les Grands de la cité avaient vainement essayé d'éteindre. Ils étaient aussi, selon la coutume, au chevet des mourants et bien que d'autres religieux soient là également pour les assister, on priait néanmoins véhémentement les Nôtres de dire aux agonisants quelque parole qui pourrait servir à armer et fortifier leur âme pour le combat contre le démon.

472. Le P. Torrès envoya du Portugal à Salamanque un prêtre et un autre jeune homme, frère du Duc de Bragance, appelé Theutonius, qui passèrent

quelque temps dans ce Collège.

473. Les administrateurs de la ville de Grenade où le P. Jean Alvarez avait passé presque une année entière et où, par de fréquentes prédications, il avait instruit les habitants et les avait poussés à la piété, avant de revenir enfin à Salamanque, - ces administrateurs donc demandaient par lettre avec grande insistance quelques-uns des Nôtres, affirmant qu'il y aurait là une moisson abondante. Or un prêtre de la Compagnie, surnommé de la Sainte Croix (Santa-Cruz), originaire de Grenade, bien qu'il se trouvât parmi les Nôtres à Coïmbre, avait légué ses biens pour l'érection d'un Collège et son frère promettait généreusement de faire de même ; les revenus de ces biens pourraient entretenir un nombre considérable des Nôtres ; cette année-là précisément ils avaient fait don par document officiel d'une maison qui était estimée deux mille ducats et, de la même manière, d'un certain revenu (il ne s'agit pas du même que l'étudiant précédent, dont nous avons dit qu'il avait fait don des biens qu'il possédait à Grenade, et qui s'appelait Don Christophe Brizegno). Aussi estimait-on qu'il faudrait sous peu envoyer dans cette ville quelques sujets.

474. Le P. Torrès revint à Salamanque au mois d'octobre, rappelé par les Nôtres qui avaient besoin de son concours, pour la même raison qui l'avait mené au Portugal, les deux hommes dont nous avons parlé plus haut se trouvant à Salamanque. Le Comte de Mons Regalis n'avait pu venir à Compostelle au jour convenu, à cause d'affaires plus pressantes ; le P. Torrès s'était rendu compte aussi qu'il avait été suggéré par un important personnage au Comte de Mons Regalis de ne pas donner le Collège à la Compagnie parce que les religieux de l'Ordre de Saint François s'efforçaient de l'obtenir. Il avait porté au Comte

de la part du roi du Portugal une lettre où il recommandait cette affaire en faveur de la Compagnie. Mais la suite de l'histoire de ce Collège sera traitée plus loin.

475. Le P. Torrès trouva le Collège de Salamanque dans un tel état de nécessité que, ne pouvant supporter la charge d'un si grand nombre de personnes, on avait dû envoyer ailleurs une partie des élèves. Quelques-uns aussi furent envoyés en pèlerinage et à leur mortification personnelle fut mêlée de l'édification pour les autres ; car outre qu'ils vivaient de mendicité, ils prêchaient avec une grande ferveur l'Evangile du Christ, non sans émouvoir fortement beaucoup de populations. Entre autres choses ils leur persuadèrent, pour éviter l'abus des jurons, d'instituer une Confrérie du Nom de Dieu, fixant des peines pour ceux qui juraient et établissant d'autres règles pieuses. On ne laissait pas de côté cependant l'étude des lettres, car outre le soin qu'on apportait à préparer les cours, des heures avaient été fixées pour les répéter et pour en parler et tous les huit jours on discutait des thèses proposées. Les professeurs de théologie à Salamanque étaient entre tous savants. Les jours de fête, les cours cessaient et les étudiants vaquaient à la visite des hôpitaux et des prisons pour la consolation des malades et des prisonniers ; ils entendaient rarement les confessions des femmes parce que ç'aurait été une trop grande occupation de les entendre et le petit nombre des confesseurs n'aurait pu y suffire ; toutefois à certaines d'entre elles qui le demandaient instamment ce ne fut pas refusé. Quelques-uns qui venaient au Collège pour des entretiens spirituels rentraient chez eux avec un fruit qui en valait la peine.

DU COLLÈGE DE MEDINA DEL CAMPO

476. Jusqu'au début de cette année, c'est du Recteur de Salamanque que dépendaient ceux qui résidaient à Medina del Campo, de même que c'est lui qui les y avait envoyés, à savoir quatre prêtres et deux frères. Comme, au début de cette année, il avait été décidé par le P. Provincial Araoz que les Nôtres auraient là une résidence tout à fait durable, Pierre Sevillano, qui n'était pas encore prêtre, fut mis à la tête des autres. Il avait sous son obédience le P. Baptiste Sanchez qui prêchait dans toutes les paroisses de Medina devant une grande assistance, faisant grande impression et grand fruit, et le P. Maximilien Capella qui professait les cours des arts et avait pour élèves le Dr Castillo et le P. Gonzalez, le Recteur Sevillano lui-même et un frère. Or Don Rodriguez Dueñas, qui avait fait venir les Nôtres, avait bien promis qu'il ferait bâtir une maison et donnerait quelques revenus allant jusqu'à cent soixante ducats ou un peu plus, mais il ne les versait pas très exactement. Il avait commencé d'autres oeuvres pies, telles que une oeuvre pour les enfants orphelins, ou pour des femmes repenties et un hôpital, mais il semblait enclin plutôt à commencer des oeuvres de charité qu'à les mener à bonne fin. Cependant c'est des subsides, si peu assurés soient-ils, de Don Rodriguez et d'autres que les Nôtres tiraient leur subsistance.

477. Depuis le début de son arrivée à Medina, le P. Baptiste Sanchez était entouré par la population de beaucoup d'affection et de respect ; un grand nombre suivaient ses enseignements et ses conseils comme très salutaires. Grâce à ses prédications et exhortations beaucoup de personnes

échangèrent le luxe excessif des habits et le libertinage dissolu de leur vie, qui les amollissaient jusqu'alors, contre une manière de vivre modeste et bien réglée, provoquant ainsi une grande admiration et édification de la part des gens. Au nombre de ces personnes il y avait certaines dames connues pour leur noblesse et leur opulence, qui non seulement avaient mauvaise réputation à cause de la profusion des raffinements et des dépenses dans leurs costumes, mais dont tout le monde parlait comme étant à l'origine des superfluités de ce genre.

478. Il y avait aussi un homme qui avait fermement résolu de causer à quelqu'un d'autre un tort considérable. Ayant assisté à une prédication du Père, il fut tellement rempli de componction qu'il renonça sur le champ à sa mauvaise intention, alla trouver son ennemi et se réconcilia avec lui, pour la grande joie de certains prêtres de l'église saint Jean où ceci arriva ; ce sont eux qui l'ont raconté aux Nôtres. Il y eut également une conversion éclatante d'une femme qui avait vécu en concubinage avec le mari d'une autre ; ayant entendu un des trois sermons sur la Passion, elle fut transpercée de douleur, au point qu'elle se griffait le visage avec ses ongles après avoir enlevé son voile de sa tête ; elle pria instamment un voisin de notre Collège d'obtenir du P. Baptiste, le prédicateur, qu'il veuille bien l'entendre en confession ; cela fait, elle se rangea à une manière de vivre honnête et elle ne cessait de repasser dans l'amertume de son âme les années écoulées.

479. Quelques-uns des marchands de Medina s'attachaient aux Nôtres avec grande affection ; ainsi l'un d'eux, qui avait coutume de se confesser fréquemment aux Nôtres, devant se rendre au marché de Villalon, déplorait tout en larmes devant les Nôtres la perte qu'il allait faire pendant le temps

de son absence. Ce marchand affirmait que le fruit abondant qui provenait dans la ville de Medina du travail des Nôtres était très grand aussi dans d'autres villes. Parmi les nombreuses personnes qui pratiquèrent les Exercices spirituels, quatre entrèrent dans notre Compagnie et commencèrent leurs probations dans le Collège de Medina. D'autres se dirigèrent vers différents Ordres religieux. Un cinquième obtint d'être admis dans la Compagnie sans avoir pratiqué les Exercices spirituels : il était marchand dans cette ville et, à cause de l'honnêteté de sa conduite, il était tenu en haute estime ; c'était un homme d'environ trente ans, célibataire et il expédia ses affaires activement afin de pouvoir, libéré de ces embarras, entrer chez nous. Justement à ce moment-là ses affaires lui réussissaient à souhait et des créances qu'il désespérait de recouvrer, il les recouvra facilement. Il déclarait pourtant que cet heureux succès n'ajoutait rien à la paix de son âme et que son coeur serait inquiet jusqu'à ce qu'il puisse "dans les bras de la Compagnie, sucer le lait à ses mamelles comme un petit bébé" (sic!). Au mois de mai, les Nôtres étaient déjà dix, mais avant la fin de l'année leur nombre s'éleva jusqu'à vingt deux, car d'autres et encore d'autres, disant adieu au monde, se joignaient aux Nôtres. A vrai dire, la majorité d'entre eux n'étaient guère avancés dans les lettres, cette ville importante de Medina del Campo étant adonnée plutôt au commerce qu'aux lettres.

480. Comme le P. Michel Torrès émettait sa profession, ainsi que nous l'avons dit plus haut, entre les mains du P. François de Borgia et que plusieurs de nos Pères et Frères du voisinage étaient venus assister à cette cérémonie, le P. François prononça quelques mots pleins de dévotion : ceux qui étaient là (il y avait aussi un grand nombre de séculiers qui avaient accouru pour entendre la profession) en furent absolument bouleversés et

éprouvèrent une consolation comme on en a rarement. Entre autres un noble, qui était étudiant en théologie à Salamanque, résolut fermement d'entrer dans la Compagnie et il accompagna le P. François au Collège d'Oñate. Le P. Sevillano partit en même temps que le P. Torrès pour l'accompagner dans sa mission au Portugal ; il en revint cependant cette année même. Le nombre des auditeurs du P. Maximilianus s'accrut de ceux qui furent admis dans la Compagnie. Les bonnes dispositions et la dévotion des habitants de Medina à l'égard de la Compagnie grandissaient aussi et l'usage de la confession et de la communion se mit à devenir beaucoup plus fréquent. Au moment du marché qui se tient là, trente à quarante personnes chaque jour venaient chez nous pour entendre parler de Dieu dans des entretiens particuliers, d'autres pour conférer de leurs cas de conscience, d'autres pour demander l'aide d'un conseil, ou pour recevoir une consolation spirituelle. Et on voyait se produire un fruit vraiment manifeste dans la réforme de la vie, les restitutions, l'abandon des frivolités de ce monde. Bien plus, beaucoup dirent même adieu au monde et parmi eux plusieurs seraient entrés dans notre Compagnie, à ne considérer que leur empressement ; mais parce qu'ils étaient sans aucune culture, ils ne furent pas admis.

481. Au milieu de tant d'heureux succès, il arriva un évènement que je vais dire en revanche, et qui non seulement ne découragea pas les Nôtres, mais eut bien plutôt effet de leur donner du coeur et de les consoler. L'Abbé de la ville de Medina (il remplit l'office d'évêque à Medina del Campo), le jour même consacré à Saint Martin, envoya un notaire pour signifier aux Nôtres un certain édit de lui qui interdisait à qui que ee soit des Nôtres d'oser entendre les confessions, et de prêcher dans les églises, sur les places ou en quelque autre lieu sans avoir été d'abord examiné par lui. Le no-

notaire entra dans la chapelle de notre Collège et après avoir donné cet édit à un prêtre qui venait alors d'achever le Saint Sacrifice, il se retira aussitôt. Le P. Sevillano donc, accompagné du Dr Castello, se rend chez l'Abbé pour comprendre ce qu'il leur voulait, car dès sa venue à Medina, ils avaient tenu à l'informer des choses de notre Compagnie ; l'Abbé avait vu lui-même les Lettres apostoliques et les Nôtres en avaient usé avec sa bénédiction. Dès qu'ils arrivèrent en sa présence, lui, ne voulant rien entendre, se mit, en grande colère, à les appeler brigands, séducteurs et à les accabler d'autres injures de ce genre ; puis aussitôt il ordonna à ses gens de les emmener en prison, et même avec les fers aux pieds. Le Recteur demanda alors qu'il daigne les entendre puisqu'il avait vu les lettres apostoliques et savait que notre Compagnie avait été encouragée par le Siège apostolique. Lui répondit : "Vos bulles sont des tromperies et des scélératesses, et non des bulles" et, pour accompagner d'actes ses paroles, il brandit le baton qu'il tenait à deux mains, contre le Père mais il manqua son coup et le P. Sevillano trouva que c'était bien dommage ! Ils ne repartirent pas pourtant sans avoir quelque occasion de se réjouir, les domestiques de l'Abbé s'étant saisis d'eux et les ayant fourrés en prison où ils furent toute cette journée là, depuis le matin jusqu'au soir. Mais un de leurs amis, ayant appris ce qui s'était passé, obtint de l'Abbé qu'il les remette en liberté. Tout en y consentant, celui-ci leur enjoignit de n'entendre la confession de qui que ce soit et de ne pas prêcher avant d'avoir été d'abord examinés par lui. Le P. Sevillano ne voulut pas alors lui tenir tête, mais par d'autres il lui donna à entendre qu'il avait à tenir compte de nos bulles que, au même moment, c'est-à-dire la veille de leur incarcération, il avait reçues de Rome, en même temps que les Exercices Spirituels examinés

à fond et approuvés, et ces bulles étaient authentiques. Mais l'Abbé ne voulut pas se laisser ébranler dans sa décision ; il les menaça de les faire éjecter de Medina ; quant au notaire qui lui présentait les Lettres apostoliques, il le reçut avec des paroles mordantes et il refusa de l'entendre, disant les avoir vues déjà. Le notaire prit note devant témoins de ceci précisément : l'Abbé n'avait pas voulu entendre les Bulles, etc...

482. C'est un fait qui a été bien observé : plus les contradictions de ce genre croissaient, plus grandissait aussi la dévotion et l'affluence aux prédications et confessions, ainsi que le nombre de ceux qui se présentaient pour entrer dans la Compagnie, et plus ceux-là, une fois admis dans la Compagnie, croissaient dans la vie spirituelle et dans les vertus. Dieu ne permit pas que les ministères des Nôtres soient entravés, bien plus, il les exercèrent avec le bon plaisir de l'Abbé et avec plus de fruit. On disait que l'Abbé avait été irrité par certains religieux ; et cela ne sembla pas improbable, car un prédicateur de l'Ordre de Saint François, parlant de la persécution de l'enfant Jésus par Hérode, avait dit dans une prédication publique qu'il y en avait beaucoup qui persécutaient le Christ de différentes manières et qu'il se trouvait alors certaines "faces de Carême" qui les persécutaient ; il affirmait que telle était son opinion et qu'il y avait d'autres choses qu'il ne voulait pas dire ; mais s'échauffant, il finit par déclarer dans ses prédications avec une ardeur bouillonnante qu'il fallait se garder des nouveautés et n'aller que vers des Ordres religieux anciens et approuvés.

483. Dans cette ville non seulement les mondanités mais aussi les jeux, les jurons, les transactions des marchands furent tellement améliorés que c'était un sujet d'admiration pour

ceux qui connaissaient Medina auparavant ; des hommes qui avaient pris plus que des libertés dans le vice et dans la libre conduite de leurs affaires, on les voyait maintenant modestes, occupés aux oeuvres de miséricorde, tenant grand compte de leur propre conscience. En constatant ce changement, ceux qui venaient des environs au marché en parlaient avec une édification sans mesure. Et ce n'est pas seulement dans la ville même de Medina, jusque dans les prisons et les maisons particulières des malades où on les appelait quand on était proche de la mort,mais aussi dans les bourgs voisins qu'ils exercèrent ces pieux ministères, prêchant, instituant une confrérie sous le vocable du Nom de Dieu pour réprimer les jurons, stimulant à la vraie piété. Tout cela ne s'était pas fait sans fruit, on le voyait bien aussi par ceux qui venaient à Medina pour se confesser, bouleversés qu'ils avaient été par les prédications.

DU COLLÈGE DE VALLADOLID

484. A la tête de ce Collège se trouvait le P. Jean Gonzalez qui exerçait les ministères habituels de la Compagnie, aussi bien dans la maison qu'à l'extérieur ; mais c'était surtout la moisson des confessions qui était abondante et dans notre église et dans les maisons particulières où il y avait des malades. Parmi les pénitents, quelques-uns - et c'était le plus grand nombre - fréquentaient les sacrements tous les mois, d'autre tous les quinze jours, d'autres tous les huit jours et ni le mauvais temps, ni la longueur et l'incommodité du trajet ne les

arrêtaient. Pour citer quelques exemples, entre beaucoup, un homme marié, qui avait pris sa femme en flagrant délit d'adultère en venait parfois à songer à tuer et le complice et sa propre femme ; parfois il songeait à se donner la mort à lui-même. Il vint au Collège l'esprit ainsi abattu et parla avec un prêtre ; il reprit courage et en vint à se confesser en même temps que sa femme. Le prêtre les ayant recommandé au Seigneur pendant le Sacrifice de la Messe, le coeur du mari fut tellement changé que ce qui lui était arrivé auparavant lui faisait l'effet d'un songe ; il se croyait pour ainsi dire ressuscité après sa confession. Vivant avec sa femme dans la paix et l'amour, il se mit à se confesser fréquemment en même temps qu'elle. Un autre aussi qui avait trouvé sa femme dans une faute semblable et qui avait décidé de la tuer ainsi que le complice, pour mieux songer à la manière d'exécuter son acte, il feignit d'être malade et resta quelques jours au lit. Un de ses amis qui le croyait vraiment malade, prenant avec lui au Collège un de nos prêtres, l'amena chez notre homme pour entendre sa confession. Mais il plut à Dieu que le Père le détourne de sa résolution de vengeance et le réconcilie avec sa femme avec qui il vécut lui aussi dans la tranquillité et l'affection. Et tous deux allant par la suite trouver ce prêtre, déclaraient que si eux-mêmes et leurs épouses étaient encore en vie, c'est à lui qu'ils le devaient. Il y eut encore la conversion extraordinaire d'une femme qui, après avoir vécu quatorze ans en concubinage, fit une confession générale de toute sa vie avec une grande douleur, évita soigneusement toute occasion de péché et vécut désormais dans une telle ferveur au service de Dieu qu'on aurait dit qu'elle imitait la Bienheureuse Madeleine. Enfin entre beaucoup la paix fut rétablie. Beaucoup détournés de l'extrême licence de leur vie, se montraient prêts à entreprendre tout ce qui leur

serait commandé, ils se déclaraient corrigés de vices dont ils n'espéraient pas pouvoir se libérer. Aux grandes fêtes, selon la coutume, l'affluence des gens était énorme, mais leur assiduité, leur endurance à la fatigue permettaient qu'un petit nombre de prêtres pût suffire à une telle foule, et cela avec le fruit qui résulte d'ordinaire du sacrement, tel que, pour les hommes, se dépêtrer des concubines, et pour les femmes, se tirer d'une situation condamnable.

485. On n'interrompait pas, en temps voulu, les visites dans les hôpitaux et les prisons d'Etat ; et plus d'un malade embrassait la mala die comme un don fait par Dieu pour l'amendement de sa vie. Comme le P. Gonzalez était très aimé, quand ils étaient en danger de mort, les malades dans les maisons particulières désiraient aussi l'avoir près d'eux. Et ce n'était pas seulement aux mourants que nos Pères s'efforçaient de venir en aide, mais aussi à l'entourage. Comme leur institut était bien connu sur ce point, on les appelait souvent pour ce ministère et dans l'assistance beaucoup venaient ensuite se confesser. Parmi ceux qu'ils entendaient dans les prisons, un grand nombre, pour ne pas être obligés de pardonner une injure, ou parce qu'ils étaient plongés dans leurs affaires, avaient laissé s'écouler bien des années sans recourir au sacrement de la confession. Ceux qui se confessaient en invitaient d'autres à le faire à la manière du Samaritain. On donna aussi les Exercices spirituels à quelques religieux.

DU COLLÈGE DE BURGOS

486. Cette année-là le P. François Strada la passa presque tout entière à Burgos avec le P. Ferdinand Alvarez et deux autres frères, dont l'un, surnommé de Sainte-Croix, ayant été promu lui aussi au sacerdoce, put apporter son concours, pour entendre les confessions. Il prêcha quelquefois dans le monastère des moniales appelé "Huelgas". Cette même année, faisant sur elles une impression extraordinaire et portant beaucoup de fruit. Quelques-unes donnèrent libre pouvoir au P. Strada d'enlever de chez elles tout ce que, à son avis, elles possédaient de superflu et qui ne convenait pas à des moniales. L'ayant introduit dans le monastère, celle qui était à la tête des autres moniales lui montra sa chambre et ses coffres et elle se sépara de tout ce qu'il sembla bon au P. Strada ; elle l'envoya au dehors du monastère et sur le champ on commença à donner aux pauvres. A cette vue d'autres moniales furent bouleversées: elles aussi se mettaient à apporter au P. Strada tout ce qui leur paraissait superflu. Il y en eut même une qui lui présenta un catalogue de tout ce qu'elle possédait pour qu'il en supprimât tout ce qu'il voudrait : s'il lui commandait d'abandonner absolument tout, sauf les vêtements qu'elle portait, elle le ferait. Certaines pleuraient, d'autres demandaient à se confesser ; d'autres le priaient de revenir, car ce serait le remède à tous leurs maux ; d'autres le suivaient et l'amenaient à leur chambre, pour qu'il voie s'il y avait quelque chose de superflu. Dans cette ville, cette réforme n'eut pas peu d'importance car bien des gens avaient essayé de mettre la paix dans ce monastère et n'avaient pu l'obtenir. Toutes, à l'unanimité, élirent une Abbesse, parce que celle qui était auparavant

à leur tête remplissait la charge de Vicaire et non d'Abbesse. Elles envoyèrent à l'empereur le résultat de leur élection pour qu'il l'approuve ; à dire vrai, on ne savait pas ce qu'il répondrait, car certains pensaient qu'il voudrait mettre à leur tête une religieuse qui ne serait pas du monastère et qu'on ferait venir d'ailleurs.

487. En ce qui concerne la fondation de notre Collège, quelques personnes apportaient leur contribution pour l'achat de la maison. Le premier de tous, Don Ferdinand de Mendoza, frère du Cardinal, offrit au nom de celui-ci quatre cents pièces d'or ; d'autres offrirent différentes sommes. Mais ce n'était pas une petite difficulté de trouver un emplacement convenable. Didace de Vernuy offrait un emplacement près d'un hôpital que lui-même avait fait bâtir et, si les Nôtres consentaient à assumer quelque peu la charge de cette oeuvre pie, il offrait aussi des revenus. Mais l'emplacement ne plut pas et de toute manière il sembla qu'on ne devait pas assumer la charge de l'hôpital. Il y avait d'autres maisons sur la place dite "de la Monnaie", qu'on aurait achetées bien volontiers pour les Nôtres, mais on se rendit compte qu'elles étaient objet de litige entre certains habitants de la ville. Pour la question des revenus, outre ce que donnait Don Ferdinand au nom du Cardinal et qui s'élevait à environ deux cents pièces d'or chaque année, un riche marchand ajoutait cinquante ducats d'or de revenu annuel, en plus de subsides pour l'achat de la maison. Comme les Nôtres étaient alors peu nombreux, il n'y avait aucune difficulté à assurer leur subsistance, car les aumônes suffisaient largement même pour un nombre plus grand. Ensuite il fut question d'un hôpital nommé *Micheletis* situé dans le meilleur emplacement de toutela ville; mais comme il appartenait à une confrérie, il fallut traiter l'affaire avec beaucoup de personnes, aussi

rien ne fut-il achevé cette année-là. Les Nôtres vivaient donc près de Saint Egide, dans ce qui avait été leur premier logis.

488. La Comtesse d'Osorno avait souhaité, comme il a été dit l'année précédente, aller trouver tous les mois le P. Strada pour qu'il entende sa confession. Mais comme il s'était excusé et avait promis d'envoyer un de ses compagnons, il envoya au mois de janvier, après l'Epiphanie, le P. Ferdinand Alvarez à Maison la Reine où était la Comtesse avec la Duchesse de Frias. Il y resta huit jours pendant lesquels il entendit la confession de la Comtesse, de ses fils et de ses filles et de presque tous ceux, hommes et femmes qui étaient à son service ; il entendit aussi toutes les femmes de la maison de la Duchesse et une bonne partie des hommes, parmi lesquels le majordome. Aussi consacrait-il les journées entières et une partie des nuits à ce pieux labeur et aux exhortations qu'il leur adressait entre le déjeuner et le dîner et qui les poussait à se confesser ; et ils s'y invitaient les uns les autres. Mais avant d'entendre leurs confessions, il leur fit une prédication pour les y préparer. Le Seigneur donna à ce Père des forces non seulement corporelles, mais aussi spirituelles : tous ceux qui se confessèrent à lui s'acquittèrent de ce devoir avec grande émotion, larmes et ferme propos de réformer leur vie. Outre ces exhortations domestiques, deux ou trois fois par jour, il prêcha deux fois en public, la première fois dans l'église paroissiale, la seconde dans l'église de la Duchesse, et dans ces deux endroits, il introduisit la confrérie du Nom de Dieu contre l'abus des jurons. Il fit aussi recueillir une certaine somme d'argent pour venir en aide aux pauvres. Enfin, quittant Maison la Reine non sans grande consolation et grand fruit, il revint à Burgos où il trouva le P. Strada excitant les âmes chaque jour davantage dans cette ville

à la connaissance, la crainte et l'amour du Seigneur.

489. Pendant le Carême, il prêcha cinq fois par semaine dans des lieux et à des moments fixés, c'est-à-dire le dimanche à St Egide, le lundi au célèbre monastère appelé "Huelgas", le mardi dans un autre monastère, celui de Sainte Dorothée, le mercredi dans la monastère de Saint Ildefonse, le vendredi dans l'église cathédrale car, au nom du Chapître, quelques chanoines le prièrent de prêcher une fois chez eux et ils considérèrent comme une grande faveur qu'il accepte cette prédic ation tous les vendredis. Il fit encore d'autres prédications exceptionnelles, à St Nicolas et ailleurs ; qu'il préchât le matin ou l'après-midi, une grande foule de nobles et de gens du peuple s'attachaient à ses pas. La prédication qu'il fit le dimanche in Albis était la dernière de celles qu'il avait promises, néanmoins il poursuivit ses prédications les dimanches suivants.

490. Entre autres personnes qui tirèrent un grand profit spirituel de ses prédications et de ses entretiens, il y eut les gens de ma famille. Mon père et mes frères, en effet, ignorant l'institut de la Compagnie et craignant la nouveauté, avaient été longtemps hostiles à la Compagnie et ils s'étaient efforcés de me détourner de cet institut : ils furent radoucis par les prédications et les entretiens du P. Strada et commencèrent à traiter familièrement avec lui. Et même, mon frère aîné, après avoir fait les Exercices de la Première Semaine, fit une confession générale au P. Ferdinand Alvarez parce que le P. Strada qui lui avait proposé les Exercices, était occupé par ses prédications. D'ailleurs dans la suite il continua à se confesser à ce même Père et très humblement par lettre, il demanda pardon de tout ce qu'il avait dit ou tenté de faire contre la Compagnie. Quant à mon père,

atteint cette année-là d'une maladie mortelle, il quitta cette vie entre les bras du même P. Strada et du P. Ferdinand, après avoir été aidé bien à propos par eux et avoir reçu les sacrements. Et il arriva que le P. Strada, au moment où mon père rendait le dernier soupir, célébrait la messe dans sa maison ; il avait dit le premier memento pour lui encore en vie, mais avant qu'il arrive au second memento, celui des morts, mon père avait succombé, il dit donc le second memento pour lui en tant que défunt. Il y avait à ce moment là à Burgos le P. François de Borgia qui, écrit-il, s'il n'avait pas été retenu chez lui par la maladie dont il souffrait, n'aurait pas quitté mon père jusqu'à ce qu'il ait achevé son pèlerinage. Cependant lui et d'autres des Nôtres l'aidèrent de leurs prières. Il y en eut d'autres encore de ma parenté qui, grâce au Père Strada, furent grandement aidés dans le Seigneur.

491. Un certain Abbé de Salas nommé François de Miranda avait promis sa maison, dont la construction lui avait coûté environ vingt mille ducats, ainsi que huit cent pièces d'or environ de revenu annuel pour la fondation de ce ce collège et déjà l'application de ces biens avait été obtenue du Souverain Pontife ; mais, en partie à cause de son frère qui habitait cette maison, en partie parce que, peut-être, Dieu réservait cette oeuvre à d'autres à titre de bienfait, l'affaire presque achevée, tomba à l'eau. Et en cela comme en d'autres circonstances, on put voir que c'est un grand don de Dieu et qui n'est pas accordé à n'importe qui de pouvoir faire d'insignes bonnes oeuvres.

492. Vers le début de mai, le P. Ferdinand Alvarez, ayant un peu de relâche dans ses occupations à Burgos, se rendit à Salamanque pour conférer avec le P. Torrès de la fondation du

Collège d'Avila. Il put aussi conférer de la même affaire avec le P. François de Borgia qui, comme il a été dit plus haut, s'était rendu là ; un de ses parents à la même époque était venu à Salamanque afin d'obtenir l'envoi de quelques sujets à Avila pour la fondation de ce Collège. Mais il parut opportun que soit obtenu d'abord du Siège apostolique l'attribution de certains revenus et qu'en attendant la parenté du P. Ferdinand Alvarez traite cette affaire à Avila. Ainsi on ne crut pas nécessaire que le P. Ferdinand aille lui-même à Avila et il revint à Burgos.

493. On réclamait le P. Strada en Bétique où le Maître d'Avila avait fondé un Collège dans la ville de Baeza ; on y donnait des cours de théologie, de philosophie, de lettres d'humanité avec un concours important d'étudiants, et il avait été doté d'un revenu annuel de neuf cents pièces d'or. La ville de Xérès réclamait un autre Collège, et de même Séville et Cordoue ; on parlait également, dès ce moment, de la ville d'Osuna. Le Maître d'Avila était résolu à envoyer plusieurs de ses élèves et de ceux qui subissaient son influence, à la Compagnie, comme déjà il en avait envoyé quelques-uns par ses exhortations et ses conseils ; parmi eux, il y eut principalement Don Antoine de Cordoue, le P. Didace de Guzman et le P. Dr. Loarte. Mais pour fonder ces Collèges, le Maître d'Avila souhaitait des hommes doués d'une grande âme, capables de tenir tête à ceux qui semblaient devoir jouer le rôle qu'avait rempli le P. Mechior Cano à Salamanque, dès l'arrivée de la Compagnie dans cette ville. Aussi le Père Ignace, ayant pensé que l'affaire était de grande importance pour l'accroissement de la Compagnie et du service divin, écrivit-il au P. Strada au sujet de ce départ pour la Bétique. Mais comme on réclamait aussi le P. François de Borgia, et que d'autres travaux occupaient suffisamment la Compagnie, on

n'envoya pas cette année-là d'ouvriers à cette moisson qui n'était pas vraiment mûre. De toute façon les ouvriers étaient trop peu nombreux, vu l'abondance de la moisson. A Grenade aussi, le même P. Strada était réclamé par Christophe Brizegno qui déclara vouloir donner sa maison et trois mille ducats au Collège de Grenade lors de son passage en se rendant au Collège d'Oñate, comme nous l'avons dit plus haut. Là s'était rendu aussi Don Ferdinand de Castille, envoyé de Salamanque et qui avait été le fils spirituel du P. Strada.

494. Le légat, Cardinal Poggio, dans l'octave du Corps du Christ, passait par Burgos et voulait voir par ailleurs le P. François de Borgia, comme nous l'avons dit plus haut : il désira alors avoir comme compagnon de route le P. Strada. Comme ils passaient par un monastère de l'Ordre de Saint Jérôme sous le vocable de St Jean de Ortega, à la demande du Légat, le Père fit une prédication très édifiante ; extrêmement bouleversés par ce sermon, ces religieux essayaient de toutes leurs forces de retenir le P. Strada et disaient vouloir être réformés par lui. Mais il partit avec le Cardinal et ils parvinrent ensemble à la ville de St Dominique de la Calzada. De là le P. Strada se rendit à Maison la Reine où se trouvait alors le P. François de Borgia, puis il poussa jusqu'au Collège d'Oñate, pour aller voir Don Antoine de Cordoue et d'autres qui vivaient là. L'Abbé de l'église d'Oñate lui demanda de prêcher devant lui et il le fit avec grande affluence, satisfaction et édification des gens. Comme le jour de la fête de Saint Pierre, le P. François de Borgia ne pouvait pas prêcher à Vergara, ainsi que la population de cette ville l'espérait, le P. Strada s'y rendit et, prêcha le jour de la fête touchant vivement les coeurs

de toute la population. Ce jour-là, suivant la coutume en Espagne, il devait y avoir des courses de taureaux et cette chasse s'accompagne généralement de mort d'hommes et de blessures ; après avoir entendu la prédication, les habitants se privèrent d'eux-mêmes de ce plaisir et il n'y eut pas de course de taureaux. Le Père fit encore là deux autres prédications. Puis il alla rendre visite à la maison de Loyola où le P. Ignace était né. Et alors il revint à Burgos après trois semaines passées dans les lieux et voyages dont nous avons parlé.

495. Bien qu'extrêmement débilité par la fatigue et la chaleur, le P. Strada reprit vite des forces. Le Connétable arriva à Burgos avec sa femme la Duchesse de Frias, le Comte et la Comtesse de Osorno, au mois de juillet. Outre le Connétable lui-même, les autres assistèrent à la prédication du Père Strada. Et même, la Duchesse lui demanda de lui faire toujours savoir où il allait prêcher, parce qu'elle désirait entendre toutes ses prédications. Elle traita sérieusement avec son mari de la remise à la Compagnie du Collège qu'il faisait construire à Burgos ; mais lui, prétextait que les travaux commencés devaient d'abord être terminés, tout en affirmant qu'il voulait le remettre à la Compagnie ! Comme cette affaire semblait traîner en longueur, les amis de la Compagnie commencèrent à parler d'acheter certaines maisons lui appartenant et bien qu'elles fussent assujetties à un droit de "majorat", cependant quelques années plus tard, elles furent vendues à la Compagnie, et là notre Compagnie se fixa d'une manière stable. Mais ce sujet sera traité plus longuement en son lieu.

496. Le P. Strada interrompit quelque temps ses prédications pour cause de maladies. Le dernier dimanche de juillet déjà, il se sentait mal,

mais comme il avait promis de prêcher et qu'un auditoire nombreux s'était rassemblé, il ne voulut pas renoncer à sa prédication et il tint le coup tout le temps qu'il prêcha ; mais ensuite la fièvre le prit et il fut forcé de s'abstenir quelque temps de prêcher.

497. Un ami du P. Strada, se rendant compte que les Nôtres étaient fort mal montés en fait de livres, envoya quelqu'un à Paris et fit transporter de là à Burgos une bibliothèque bien fournie, selon les indications du P. Strada lui-même pour l'usage des Nôtres.

498. Pendant le temps où il s'abstint de prêcher, le P. Strada entendit beaucoup de confessions et un certain nombre, générales. Les notables de la ville, en grand nombre, lorsqu'ils pouvaient se confesser à lui, considéraient cela comme un privilège extraordinaire. Une jeune fille de haut rang, qui avait une riche dot, après s'être confessée à lui, se sentit poussée à choisir un meilleur époux et, avec cette dot, elle se présenta au monastère des moniales, où elle entra avec grand profit pour elle-même et grande édification pour les autres. Elles disaient en effet que jamais moniale n'était entrée avec des bases spirituelles aussi solides et elles l'appelaient "la moniale de Maître Strada". Ceux qui consultaient ce Père sur leurs cas de conscience le quittaient avec grande satisfaction et édification.

499. Le 1er septembre, où l'on célèbre la fête de Saint Egide, le P. Strada fit une prédication, dans l'église dédiée à ce saint, sur la préparation à la mort, devant un très nombreux auditoire. Pourtant d'ordinaire on n'observe pas cette fête, mais là on se rassemblait

avec beaucoup d'empressement parce que tout le mois d'août, le Père avait cessé ses prédications. Quelques-uns demandaient avec une grande ferveur à être admis dans la Compagnie. Le P. Ferdinand Alvarez entendait tellement de confessions et parmi elles plusieurs confessions générales, que par lui le fruit spirituel dans cette ville s'accrut fortement. Mais même s'il y en avait eu dix comme lui à travailler dans la vigne du Seigneur, la moisson aurait été trop grande pour qu'ils puissent y suffire. Et c'était pour la ville un sujet de grande édification de voir les Nôtres si empressés à prendre de la peine pour aider les bien portants et les malades, car on voyait bien que seuls l'honneur de Dieu et le salut du prochain les poussaient à agir ainsi.

500. Il y avait un monastère de l'Ordre de Saint Benoît, dans une bourgade nommée Palatios, à trois lieues de la ville. Ce monastère avait avec l'évêque un litige qui durait depuis longtemps, et entre les religieuses elles-mêmes, il y avait une grande mésentente. On leur envoya le P. Ferdinand Alvarez pour qu'il leur adresse quelques exhortations et entretiens ; elles l'écoutèrent avec une abondance de larmes et beaucoup de componction ; plusieurs d'entre elles s'approchèrent des sacrements : confession et communion, avec grande dévotion. Le Seigneur radoucit aussi le coeur de l'Abbesse et des religieuses de son parti qui s'opposaient jusqu'alors à l'évêque qui était en même temps leur Supérieur ; tant et si bien que le Père Ferdinand les laissa disposées à rétablir une entente honorable. Dans la ville, cependant, cet automne-là, le P. Strada poursuivait ses prédications devant une nombreuse assistance ; mais le jour de Saint Jérôme, avec un savoir que beaucoup admirèrent et grande édification, il fit une prédication en dehors de la ville dans un monastère de religieux

de l'ordre de Saint Jérôme dont le prieur, pour l'inviter et le presser, était venu deux fois dans la ville distante d'une lieue du monastère. Ceux qui n'avaient pas auparavant l'expérience d'un usage fréquent des sacrements s'apercevaient qu'on y trouvait un grand profit.

DU COLLÈGE D'ALCALA DE HENARES

501. On a dit plus haut combien activement, au nom du Souverain Pontife, son légat, qui était le Cardinal Poggio, s'était occupé auprès de l'archevêque de Tolède de faire suspendre l'édit que celui-ci avait promulgué contre la Compagnie pour l'empêcher d'exercer ses ministères. Le Père Ignace avait ordonné aussi qu'une information soit prise sur ce qu'il avait machiné contre la Compagnie, et transmise à Rome. Le P. Villanova avait consacré presque trois mois à cette affaire, parce qu'il avait été obligé de faire différents voyages et il ne cessait pas, par ses prières et celles de ses frères, de recommander l'archevêque au Seigneur. D'abord il fut seul à s'occuper de cette affaire ; ensuite se joignit à lui le Dr Torrès, comme nous l'avons dit ; mais celui-ci revenant à Salamanque, le P. Villanova était de nouveau seul à s'en occuper, et au début il ne pouvait saisir la raison de cet édit. En effet, comme un premier édit général de l'Archevêque était sorti défendant à quiconque d'administrer les sacrements s'il n'avait été examiné par ses visiteurs, il s'était soumis, lui et les Nôtres, à cet édit, pour ne pas irriter l'Archevêque ; et d'un de ses visiteurs, nommé Maître Palacios,

il avait obtenu l'autorisation pour les Nôtres. Néanmoins, un autre édit sortit ensuite, nommément contre la Compagnie, lui interdisant les confessions, la prédication et les messes et révoquant toutes les autorisations données par les visiteurs.

502. Pendant ce temps, comme nous l'avons dit, le Cardinal Poggio était arrivé à Tolède principalement pour cette raison : l'archevêque voyait qu'il prenait le parti de la Compagnie et il s'était rendu compte aussi que le P. Villanova s'occupait de l'achat de certaines maisons contigües au collège d'un côté, et de deux autres maisons contigües de l'autre côté, pour la commodité du Collège. L'Archevêque envoya donc quelqu'un en toute hâte pour acheter ces maisons des deux côtés du collège, en y mettant n'importe quel prix. Il acheta en effet trois cent quinze ducats une de ces maisons qu'on donnait au P. Villanova pour cent quarante ducats ; et ainsi il investit en quelque sorte notre Collège des deux côtés pour qu'il ne puisse pas se développer. Il révoqua néanmoins son édit avant même que lui parvienne la lettre qui lui était écrite au nom du Souverain Pontife. Il décida que, sous peine d'excommunication et d'autres peines, on laisse les Nôtres exercer librement leurs ministères et user de leurs privilèges, qu'ils avaient obtenus du Siège Apostolique. Le P. Provincial Araoz qui, les premiers mois de cette année-là, se trouvait en ces lieux, se rendit avec le P. Pierre Tablares chez l'Archevêque pour le remercier de cette faveur qu'il avait accordée à la Compagnie. L'Archevêque, les accueillant aimablement affirma qu'il était disposé à promouvoir les intérêts de la Compagnie. Par la suite, le P. Villanova, rencontrant le Légat, se rendit compte que depuis longtemps déjà celui-ci avait reçu une lettre envoyée de Rome et en avait envoyé une personnellement à l'Archevêque. En ce qui concerne l'information dont nous avons parlé plus haut, il la fit prendre d'après ses propres instructions, mais en secret, autant que

possible, pour ne pas provoquer de nouveau le mécontentement de l'Archevêque. Il dit qu'il voulait envoyer cette information au Souverain Pontife, car cette blessure n'était pas parfaitement guérie, semblait-il.

503. On comprit plus tard la cause du mécontentement de l'Archevêque : c'est que la Compagnie admettait certains sujets que lui-même par son édit excluait de l'église de Tolède. C'est la raison qu'il donna au Prince Philippe, et il lui écrivit de faire en sorte que la Compagnie n'admette pas ce genre d'hommes que lui-même excluait de son église ; dans ces conditions, en ce qui dépendait de lui, disait-il, il favoriserait la Compagnie. Avec d'autres il parlait en bien de la Compagnie, mais il ne supportait pas qu'elle admette ceux que nous avons dit. On sut d'autre part que le Cardinal Poggio avait promis deux choses à l'Archevêque : l'une, que ne serait admis dans le Collège d'Alcala aucun des hommes du genre de ceux que lui-même par son édit, excluait de l'église de Tolède ; l'autre, que la Compagnie se comporterait à son égard de la même manière que les autres congrégations religieuses. Ce sont ces deux choses donc que le Cardinal, sans que les Nôtres en sachent absolument rien, promit à l'Archevêque. Comme quelques étudiants, et gens de naissance noble, à qui s'appliquait sous quelque rapport l'édit de l'Archevêque, voulaient entrer dans la Compagnie, et comme, au cas où ils seraient envoyés ailleurs, d'autres observeraient facilement cet édit, le Cardinal répondit que, cette tempête étant apaisée, les Nôtres pouvaient user librement de leurs privilèges et dès la constitution de leur institut, puisque la promesse qu'il avait faite sans notre consentement ne pouvait nous obliger.

504. On avait écrit de Rome au sujet de la notification à l'Archevêque des lettres apostoliques concernant la Compagnie ; malgré cela le P. Villanova pensa que les Nôtres ne devaient pas s'écarter de la volonté du Cardinal Poggio (bien qu'ils fussent en désaccord avec lui sur beaucoup de points), afin de ne pas exaspérer celui qu'ils devaient avoir comme refuge et défenseur. Le P. Villanova pensait qu'il fallait obtenir du Souverain Pontife une autre lettre, dans laquelle il adresserait des remerciements à l'Archevêque, pour l'inciter ainsi davantage à favoriser la Compagnie. Quant au P. Ignace, il écrivit à l'Archevêque de Tolède : il lui adressa des remerciements pour la faveur accordée à la Compagnie et il s'offrit à son service en termes pleins d'affection ; il lui fit savoir qu'il avait écrit à nos Pères d'Alcala de ne pas admettre quelqu'un dans la Compagnie contre l'intention ou la volonté de l'Archevêque. Ils ne devaient user des autres privilèges concédés par le Siège Apostolique que dans la mesure où l'Archevêque le jugerait utile afin de le soulager, pour une part proportionnée à notre faiblesse, dans le lourd fardeau qui pesait sur ses épaules. Ce qui s'était passé auparavant, il l'attribuait à sa magnanimité et à son zèle pour le service divin, avant que la manière d'agir de la Compagnie lui soit connue. Il espérait qu'il serait, plus que tous les autres prélats d'Espagne, le vrai protecteur et père de la Compagnie, en tout ce qu'elle s'efforçait de faire pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il écrivit également au Cardinal Poggio en le remerciant lui aussi et en approuvant les transactions qui avaient été faites avec l'Archevêque. Il fut d'avis que cette manière suave d'agir était plus profitable qu'une autre plus rude. Il avait écrit tout à fait de la même manière, au début de cette année, au même Cardinal de travailler avec adresse, selon qu'il jugerait utile, à ce que l'Archevêque suspendît son édit.

505. Bien que la lettre pontificale ne soit parvenue qu'une fois la paix déjà faite, il ne fut pas inutile que l'Archevêque sache que la Compagnie avait pour protecteur le Vicaire du Christ. Des exemplaires de cette lettre, montrés aux notables et aux grands, accrurent beaucoup aussi chez eux l'estime et le dévouement à l'égard de la Compagnie. Presque toute la population voyait que la Compagnie traitait cette affaire, en présence du Prince et dans son conseil avec une si haute autorité religieuse, dont ils savaient que, ce qu'il avait une fois entrepris, il voulait le conduire jusqu'au bout. Quand ils l'eurent vu enfin céder et révoquer son édit précédent par un autre meilleur, qui fut lu dans les églises de Tolède et d'Alcala par les prédicateurs populaires, il leur était facile de penser qu'il y avait quelque chose de solide et de grande importance, qui donnait de l'assurance à la Compagnie. Et cela d'autant plus que l'Archevêque avait ordonné la cessation du procès qu'il avait intenté pour renverser de fond en comble l'édifice du Collège d'Alcala, parce que les magistrats de cette ville ne pouvaient faire don d'un emplacement à la Compagnie sans le consentement de l'Archevêque. Quelques-uns d'entre eux espéraient même que l'Archevêque aiderait grandement les affaires temporelles de la Compagnie. Aussi, ce bien qu'une maison ait été offerte à Tolède à notre Compagnie, assez mal à propos, par des personnages importants appartenant à l'état ecclésiastique et à l'état séculier, elle ne fut pas acceptée, parce que l'établissement d'une maison de ce genre semblait être du ressort de l'Archevêque lui-même. Ces mêmes difficultés furent cause que le Conseil du roi et d'autres Grands du royaume s'informaient plus à fond de ce qui concernait l'institut de la Compagnie et l'en aimaient davantage. Dans des endroits où l'on n'avait aucune connaissance de la Compagnie tant que durait la tempête, et où l'on pouvait craindre que les coeurs ne se refroidissent, beaucoup de personnages

importants offraient leurs biens et tout leur concours à la Compagnie avec une grande ferveur. Dans la ville même de Tolède, beaucoup de nobles, ecclésiastiques et séculiers, regardaient comme un honneur pour eux de faire venir les Nôtres dans leurs maisons, afin qu'il soit bien évident qu'ils favorisaient la Compagnie.

506. Le Comte de Melito prenait en main les affaires de la Compagnie, comme s'il avait été l'un d'eux. Il vint à Alcala pour entendre les prédications du P. Provincial, qu'il ferait, pensait-il, pendant le Carême. Mais la mauvaise santé du Père Strada ne le lui permit pas et il revint à Gandie. Malgré cela le Comte resta et voulut refaire à nouveau les Exercices spirituels qu'il avait déjà faits les années précédentes. Il écrivit au P. Ignace en lui offrant tous ses services avec un grand empressement et en lui demandant le livre des Exercices, afin d'en être aidé lui-même et de rendre service à d'autres. Il lui demanda aussi une participation aux bonnes oeuvres de la Compagnie pour lui et pour la Comtesse sa femme. Il demandait encore, en termes pleins d'affection, que lui soit donnée autorité pour prendre soin de la santé du P. Provincial. Tout cela, le P. Ignace, en lui répondant avec affection, le lui accorda.

507. Tandis que se déroulait l'affaire dont nous avons parlé, le P. Villanova fut appelé, pour une population voisine de Tolède, par un noble ecclésiastique dont l'autorité, en raison de son savoir, de sa sagesse et de sa piété, avait été grande auprès de l'Archevêque Tavera et même auprès de celui qui avait provoqué la tragédie susdite. Il s'appelait Barthélémy Bustamante et l'Archevêque n'avait jamais pu le persuader de recevoir plus d'un seul bénéfice. Bien mieux, cet unique bénéfice, il l'avait abandonné librement et il était à la tête

d'un hôpital réputé qu'avait fait construire ledit Archevêque Tavera. Cet homme ne disait jamais de mal de la Compagnie, mais avec sagesse il observait depuis plusieurs années comment elle agissait. Au moment de la tempête dont nous avons parlé le Seigneur lui illumina les yeux avec plus de clarté, et il décida d'y entrer en abandonnant même tous ses revenus séculiers. Il fut envoyé au Collège d'Oñate, d'après l'avis du P. Villanova, bien que sa présence au Collège d'Alcala dût, semblait-il procurer aux Nôtres un grand prestige dans tout l'Archidiocèse de Tolède.

508. Son entrée poussa d'autres hommes de poids, en grand nombre, à s'adonner sérieusement au service de Dieu et à s'appliquer à progresser grâce aux exercices habituels de la Compagnie. Parmi eux beaucoup vinrent, de l'église cathédrale de Tolède, à Alcala, à cette fin. On remarqua tout particulièrement qu'à partir de ce moment l'activité spirituelle fit de très heureux progrès à Alcala. Le coeur d'un grand nombre d'hommes fut enflammé d'amour pour la Compagnie ; ils désiraient de jour en jour davantage être aidés par ses ministères. Une telle quantité de personnes commença à affluer dans notre Collège d'Alcala soit pour les confessions, soit pour les exercices spirituels qu'il ne venait pas autant de gens, les années passées, au moment du Carême qu'il en venait alors au moment qui précède le Carême et où d'ordinaire on se laisse aller à la liberté de la chair plus qu'en tout autre temps. Une fois le Carême commencé, on regardait comme un privilège spécial de pouvoir se confesser chez nous ou d'être exercé aux méditations spirituelles. Les chambres qui pouvaient être attribuées chez nous à ceux qui faisaient ces exercices étaient toujours pleines. Quelquefois on attendait deux ou trois mois pour avoir une place pour suivre ces exercices. A d'autres on proposait des points à méditer en dehors de la maison, pour qu'ils fassent leurs confessions plus exactement et avec plus de fruit. Quelques

personnes faisaient l'expérience d'être tellement aidées par là que ceux qui se croyaient auparavant bien disposés, après des méditations de ce genre venaient avec une grande componction et reconnaissaient qu'ils ne s'étaient jamais confessés comme il faut jusqu'à ce moment.

509. Plusieurs docteurs de différentes Facultés firent plus complètement les exercices spirituels, parmi lesquels l'Inquisiteur lui-même. Plusieurs d'entre eux disaient faire clairement dans cette maison l'expérience de la main du Seigneur, et d'autres choses que par modestie il convient de taire. Quelques curés aussi, après avoir fait des exercices de ce genre, furent l'objet d'une grande admiration de leur entourage à cause d'un changement de vie extraordinaire. On les avait vus empêtrés dans des procès, des factions et autres maux ; les voir humbles, pacifiques, vêtus modestement, occupés aux oeuvres de charité et s'adonnant à l'abnégation d'eux-mêmes était vraiment l'occasion d'une admiration et même d'une édification qui n'était pas peu de chose. La moisson de ceux qui faisaient les exercices s'accrut à mesure que l'année avançait, car il y en avait toujours sept ou huit en train de faire ces Exercices.

510. D'un monastère important d'un ordre religieux célèbre, on s'occupa de faire venir le Père Villanova pour expliquer à tous les religieux les Exercices spirituels. Il ne put cependant leur donner satisfaction à cause du manque de prêtres qui ne lui permettait pas d'abandonner le Collège. Le progrès vraiment grand des étudiants de cette Université dans une vie bien réglée et la réforme des moeurs, ainsi que dans la fréquentation des sacrements, sautait aux yeux. Jamais on n'avait vu un état de vie de ce genre joint à une si sainte piété dans cette Université depuis sa création ;

c'est ce qu'affirmaient des hommes d'expérience. Tous les meilleurs esprits, pensait-on, viendraient s'adjoindre à la Compagnie, comme on avait remarqué déjà précédemment qu'ils s'y étaient adjoints. On disait que le P. Villanova cueillait la fleur de la jeunesse étudiante et pourtant il y en avait beaucoup qu'il n'admettait pas et qui étaient admis très volontiers par d'autres congrégations religieuses.

511. Deux nobles, dont l'un était de la famille du Patriarche et Président du Conseil royal, doués d'une intelligence exceptionnelle, versés dans les lettres latines et grecques, et l'un d'eux aussi dans le droit canonique, furent admis. Le Dr Jérôme Vergara avait soumis son entrée dans la Compagnie à la décision du P. François de Borgia, mais pour des motifs raisonnables, il fut laissé dans son état de vie. Un certain nombre d'hommes importants traitaient aussi de leur entrée, cinq ou six d'une manière plus pressante que les autres. La gêne en fait de maison et de biens était grande et malgré cela, à la fin de l'année, on comptait déjà trente sujets environ dans le collège d'Alcala, doués de talents exceptionnels. Une partie d'entre eux faisaient des études de théologie, une autre partie des études de philosophie ; ils se portaient avec une grande ardeur à l'abnégation d'eux-mêmes ; néanmoins ils progressaient dans leurs études grâce à leur conscience dans leurs travaux . Entre autres fut admis Don Henri de la Cueva, fils du Cardinal de la Cueva qui avait été Docteur et Inquisiteur des déviations hérétiques : c'était un homme fort savant et de grand talent ; mais en ce qui concerne sa stabilité, le P. Villanova, même en ces débuts, ne se promettait pas beaucoup de lui. Il fut envoyé lui aussi au Collège d'Oñate, comme d'autres des admis furent envoyés en divers lieux ; néanmoins il restait à Alcala le nombre que nous avons dit.

512. Le P. Villanova célébra sa première messe le dimanche dans l'octave de Pâques. Bien qu'il ait pris grand soin de ne pas divulguer la chose pour éviter l'affluence, il ne put empêcher qu'une personne en soit informée, le samedi précédent, et encore, à la nuit, et par elle beaucoup d'autres le surent. Le lendemain, une telle quantité de gens se rassembla qu'on fut obligé de dresser un autel en dehors de la chapelle, dans la cour du Collège, et c'est là qu'il offrit ses prémices au Seigneur. Grande dévotion chez les assistants, abondance de larmes, si bien qu'ils affirmaient n'avoir jamais entendu une prédication qui leur causât une aussi grande émotion que celle que cette Messe non chantée, mais dite à voix basse leur avait fait éprouver. Plus de quatre vingts personnes voulurent communier de sa main, parmi lesquelles un certain nombre de prêtres qui ne dirent pas leur messe ce jour-là pour pouvoir entendre celle du P. Villanova et communier de sa main. Parmi ceux qui communièrent, il y eut le Comte de Melito.

513. Entre autres ecclésiastiques qui, à Tolède, furent aidés par les soins de la Compagnie, l'un qu'on appelait le Prieur de Canarie, offrait deux mille ducats de revenu annuel pour la fondation d'un Collège dans la ville de Tolède. Cependant on ne trouva pas, à ce moment là, d'emplacement pour y créer un Collège. Pour exercer dans les choses spirituelles quelques hommes importants, le P. Villanova dut sortir d'Alcala : on espérait que de leur progrès résulterait beaucoup d'utilité spirituelle ; car, à cause de leur influence, on escomptait à juste titre que d'autres imiteraient le fruit qu'eux-mêmes en tireraient.

514. Don Jérôme de Vivero était si attaché à la Compagnie qu'il affirmait que, s'il se sentait la vocation, il ne répugnerait pas du tout à y entrer. En attendant il voulut qu'un bénéfice

(appelé *de Priego)*, d'une valeur d'environ deux cent cinquante pièces d'or, fût attribué au Collège d'Alcala et il envoya à Rome une procuration pour résigner ce bénéfice. Il n'en fut pas de même pour Don Juan de Borgia qui non seulement n'aida pas, comme on l'espérait, le Collège d'Alcala, mais lui fut une charge. En effet, pour le recevoir, le P. Villanova avait dépensé une grosse somme d'argent. Mais lui, quittant très vite Alcala pour prendre femme, comme on l'a dit précédemment, laissa le Collège avec les dépenses qu'on avait faites pour lui. Villanova ayant averti le P. Ignace qu'il y avait beaucoup de sujets qu'il n'admettait pas en raison de la pénurie de tout ce qu'il faut pour vivre, le Père Ignace répondit qu'il envoie à Rome ce surplus de sujets. Mais cela semblait difficile au P. Araoz à cause des guerres et des frais du voyage. Le Père Ignace n'admit pas cette excuse et c'est ainsi que quelques-uns furent envoyés à Rome. Le Père Ignace avait écrit aussi que Maître Denis conviendrait bien au collège de Burgos, le P. Araoz répondit que le P. Villanova ferait appel de cet avis. Mais lui écrivit au Père Ignace qu'il ne faisait nullement appel : il ferait bien volontiers en sorte que celui-là, aussi bien que les autres soient envoyés au nom du Seigneur là où le Père Ignace le jugerait bon ; mais pour que le Docteur fasse cela de bonne grâce, il fallait lui en écrire un mot.

515. Les exercices des prédications à l'intérieur de la maison, qui étaient en usage à Rome, avaient été introduits dans le collège d'Alcala. Mais le P. Provincial Araoz jugea que cela ne convenait pas du tout à l'Espagne et il ordonna qu'on se conforme à l'usage habituel dans ces royaumes. Pourtant chaque nuit, au réfectoire, comme cela se faisait à Rome, quelques-uns

prêchaient et on découvrait chez les novices des talents dans ce domaine qui n'étaient pas à dédaigner.

516. Je ne veux pas omettre ceci. Lorsque l'Archevêque de Tolède révoqua son édit et décida le contraire en faveur de la Compagnie, il ajouta ces mots : "*parce qu'ils se sont soumis à notre juridiction*". Il est vrai que c'est pour sauver la face en révoquant sa décision précédente qu'il semble avoir ajouté cela ; cependant les Nôtres crurent bon de ne pas laisser passer ces mots en silence, sans une protestation de notre part. Alors le P. Pierre Tablares se rendit au Conseil du Roi et en présence du notaire du Nonce Apostolique, il protesta en disant que la Compagnie n'était nullement soumise au pouvoir de l'Archevêque. Cela fut fait en présence du légat lui-même et on fit appel au sujet de cette clausule. J'ajouterai encore ceci : on avait persuadé à l'Archevêque que tous les Nôtres étaient des "nouveaux chrétiens" et c'est ainsi qu'il les avait désignés au Prince Philippe. Mais lorsqu'il comprit qu'il en allait tout autrement, la raison principale qui l'armait contre la Compagnie tomba. On lui avait persuadé aussi - et il nous le reprocha - que nous nous affranchissions de la juridiction des Prélats et que nous voulions nous introduire dans l'église de Tolède contre son gré. Alors le P. Araoz lui montra une lettre patente du Père Ignace dans laquelle il prescrivait aux Nôtres d'avoir le consentement et la permission des évêques pour pouvoir entendre les confessions et prêcher dans leur diocèse. L'Archevêque prit en main cette lettre et la lut ; il considéra la signature du Père Ignace et il dit que cela lui avait fait un merveilleux plaisir de voir ce qu'il n'aurait pas cru à moins de le voir. Ce qui était prescrit dans cette lettre le satisfit tellement qu'il donna l'ordre aussitôt au Gouverneur d'Alcala de ne pas poursuivre davantage le procès qu'il avait

intenté contre le Collège de la Compagnie, alors qu'il était déjà en instance de recevoir la sentence pour abattre les murs dont le jardin avait été entouré. Puis, comme on l'a dit plus haut, il offrit son concours pour subvenir aux besoins de la Compagnie. Mais il tint grand compte aussi du Cardinal-Légat Poggio, qui avait pris en main si sérieusement la cause de la Compagnie. L'Archevêque était très attentif au fait que s'il ne revenait pas sur son édit précédent, le Cardinal serait offensé et il ne faudrait plus compter sur sa bienveillance. Néanmoins, pour d'autres raisons dans la suite, celui-ci ayant eu quelque différend avec l'Archevêque, fut d'accord pour que soit menée une enquête au sujet de ce que l'Archevêque avait dit plus librement qu'il n'aurait fallu, et qui atteignait, dans une certaine mesure, le Siège Apostolique. A dire vrai, l'enquête que le Père Ignace avait voulue et ordonnée concernait non pas ce qui avait été dit d'une manière inexacte par l'Archevêque, mais le "bon renom" de la Compagnie. Alors le Légat chargea le Chantre de l'église d'Alcala de faire, non pas en notre nom, mais en raison de sa charge, une enquête à Alcala et dans le royaume de Tolède sur la doctrine et les moeurs de la Compagnie et sur le projet spirituel qui en rejaillissait. C'est pour ce motif que le P. Tablares partit pour Alcala.

517. Le Légat était merveilleusement bien disposé à l'égard du Père Ignace et de la Compagnie et les lettres du Père Ignace lui procuraient une extrême consolation. Il fut traité avec de grands honneurs en présence de Philippe, le Prince des Espagnes et de son conseil. Lorsqu'il reçut la coiffe rouge à Madrid dans l'église Saint Jérôme, il invita le Prince Philippe avec les hauts dignitaires du Conseil, ecclésiastiques et séculiers, et, ce qui ne s'était jamais vu en Espagne, il mangea à la même table que le Prince. Celui qui

présentait la coupe au Prince, sur l'ordre de celui-ci, la présentait aussi au Légat. Au moment du retour, on remarqua aussi que le Prince se découvrit devant lui et qu'il attendait qu'il monte sur sa mule. Quand on fut arrivé à Madrid, le Prince garda quelque temps la tête découverte en sa présence et comme il entrait en tant que Légat à Madrid le jour consacré à Saint Matthieu, le Prince sortit en dehors de la ville pour l'accueillir. Bien que comblé d'honneurs de ce genre, le Légat montra toujours aux Nôtres la même familiarité et charité qu'auparavant. Il écrivit au Père Ignace de bien se persuader que, aussi longtemps qu'il resterait en Espagne, ou bien les affaires de la Compagnie garderaient sa faveur, ou bien c'est lui, le Légat, qui n'aurait plus de faveur.

518. A ce moment là, à Segovie, Don Louis de Mendoza, cherchant à se rendre libre, et prêt comme il l'écrit lui-même à retourner ensuite à Rome aux pieds du Père Ignace, faisait arranger un jardin à l'intérieur de la ville, pour le donner à la Compagnie qu'il portait toujours dans son coeur. Il offrait aussi le nécessaire pour entretenir là quelques sujets de la Compagnie, en attendant qu'il y ait un Collège, et offrait aussi une maison. Bref, tout ce qu'il possédait, il affirmait par lettre vouloir le dépenser au service de la Compagnie.

519. La même année, le P. Jacques de Guzman, avant de quitter l'Espagne, désirait d'un grand désir être admis dans la Compagnie et il le demandait par lettre avec instance, se montrant disposé à partir pour l'Italie avec le Dr Loarte. Il voulut connaître l'avis du Père Ignace qu'il priait, en ce qui concernait son patrimoine, ses livres, etc... de disposer de tout à son gré. Le Dr Loarte en disait tout autant ; il était son compagnon en tout, il avait même été son maître en théologie et avait enseigné celle-ci au Collège de Baeza. Mais le Père Ignace fut d'avis qu'ils ne devaient pas se hâter d'abandonner leurs biens avant qu'ils ne soient mieux connus de la Compagnie, et

la Compagnie d'eux-mêmes. Pourtant déjà alors ils s'exerçaient tous deux au ministère des prédications et des confessions, ainsi qu'à l'enseignement de la doctrine chrétienne aux enfants ; et spécialement pour le P. Jacques de Guzman, son goût et tout son penchant se portaient vers cette formation des enfants. Ce qui augmenta grandement l'attachement de tous deux à l'égard de la Compagnie, c'est que, à la suite de la recommandation qu'ils avaient faite d'une famille venant de Baeza à Rome, le Père Ignace avait accueilli chaudement cette famille, en considération de ceux qui la lui recommandaient et il l'avait fait avancer par son influence et son aide.

520. Dans la ville de Xérès, depuis longtemps déjà, le P. Christophe de Mendoza ainsi que Maître Gaspard Lopez avaient attendu qu'on y fonde un Collège. Sur ces entrefaites, le P. Jean Alvarez, avec un compagnon passa par cette ville. S'y arrêtant un mois auprès des deux personnes susdites, il se mit à prêcher d'une manière si inspirée qu'il toucha toute la ville, qui souhaitait vivement les Nôtres pour la fondation du collège. Le P. Gaspard avait achevé son cours de théologie et il avait loué une maison pour y recevoir les premiers professeurs du Collège. Lorsqu'il sut que le Père Ignace avait écrit au P. François Strada de se rendre là dès qu'il pourrait se libérer de Burgos, il fut rempli d'une extrême consolation. En effet, il se languissait véritablement d'amour pour la Compagnie et si celle-ci ne venait pas à Xérès, il souhaitait se rendre ailleurs pour la rejoindre. En attendant il gardait chez lui, en même temps que le P. Christophe de Mendoza, ses élèves en théologie, entretenant dans leurs études et leurs bonnes intentions ceux qu'il espérait pouvoir prêter un concours utile à la fondation du collège. Cependant

le retard qui venait du petit nombre des ouvriers l'affligeait non seulement lui-même, mais aussi le P. Christophe qui pensait utiliser les revenus d'un de ses bénéfices pour les dépenses nécessaires à ce futur collège. Mais comme cette oeuvre requérait des hommes d'un talent sortant de l'ordinaire, que l'affaire ne semblait pas suffisamment mûre, et qu'on appelait la Compagnie en beaucoup d'endroits, ce Collège ne put prendre racine ni cette année-là, ni les années suivantes.

DES COLLÈGES DE VALENCE ET DE BARCELONE

521. La province d'Espagne, comme il a été dit plus haut, était maintenant divisée en deux parties. Celle qui comprenait le Royaume d'Aragon, de Valence et de Catalogne avait été attribuée au P. Simon Rodriguez, rappelé du Portugal, comme on le dira par la suite. Mais jusqu'à la dernière partie de cette année-là, ce n'est pas lui qui exerça le gouvernement de la nouvelle province. Dans les Collèges de Gandie et de Valence, pendant les premiers mois de cette année-là, le gouvernement fut donc le même que précédemment, celui du P. Antoine Araoz

522. A la tête du Collège de Valence, après le départ du P. Miron, se trouvait le P. Jérôme Domenech qui, tout le temps qu'il vécut dans cette ville, lui donnant ses soins par son exemple, par la parole de Dieu et par le ministère des sacrements, récoltait des fruits abondants pour le progrès des âmes et l'accroissement de la Compagnie elle-même. Car outre trois étudiants en théologie et un quatrième qui avait achevé le cours des Arts - nous avons dit qu'ils avaient été

envoyés au Portugal l'année précédente et parmi eux il y avait les deux frères Perpignani, et Marcus Pancrudus - d'autres encore, et en grand nombre s'enrôlèrent dans la Compagnie ; le P. Soldevilla, étudiant en théologie, et Philippe Pancrudus, le frère de Marcus ; trois jeunes Catalans, étudiants en théologie : Fontana, Torrès et Jean Bernard, furent admis aussi dans la suite ; puis encore Jérôme Rubiolus, théologien lui aussi fut admis, ainsi qu'un autre nommé Vincent, qui avait étudié pendant deux ans à Salamanque et était bien avancé dans la langue grecque. Mais il y en avait encore d'autres, parmi lesquels Pierre Cabrera, un jeune homme de la noblesse, parent de l'Amiral, qui avait des dons remarquables, et deux autres, condisciples de celui-ci, qui travaillaient la dialectique. Un autre, surnommé Monserrat, doué d'une intelligence et d'une culture exceptionnelles fut admis aussi ; il fut le quatorzième ou quinzième théologien admis, après le départ du P. Miron, par le P. Jérôme Domenech. Tous ceux-là étaient des théologiens, mais d'autres furent admis en grand nombre. On aurait pu en admettre davantage si, pour de bonnes raisons, le P. Jérôme n'avait pas pensé devoir différer leur admission. Les parents de quelques-uns d'entre eux, non seulement acceptèrent de bon coeur l'entrée de leurs fils dans la Compagnie, mais remplis d'une très grande joie, ils rendaient grâce à Dieu de la faveur qui leur était accordée. Le maître de l'un d'entre eux, qui habitait Sigüenzo offrit l'hospitalité dans sa maison aux Nôtres, quand ils passaient par là. Un certain nombre de ceux que le P. Jérôme initia aux exercices de la vie spirituelle embrassèrent d'autres formes de vie religieuse.

523. Le P. Domenech poursuivit ses leçons de doctrine chrétienne les dimanches et jours de fête, et il prêcha dans diverses églises. On le

pria instamment de le faire plus souvent, et même dans la cathédrale. Mais, ne voulant pas être obligé de laisser de côté d'autres occupations très utiles, il n'accepta pas cette dernière charge, de prêcher dans l'église principale. Dans les heures de l'après-midi, même après le départ du P. Jérôme Domenech, un auditoire extrêmement nombreux de notables affluait à notre maison, pour entendre les prédications que faisaient généralement certains prêtres et d'autres, des frères, de chez nous.. Et cette peine était d'un bon rapport.

524. Déjà beaucoup d'étudiants fréquentaient la confession le dimanche, et ils n'étaient pas peu nombreux à rentrer chez eux sans avoir pu se confesser, vu le petit nombre des confesseurs ; mais revenant les jours ouvrables, ils pouvaient satisfaire leur pieux désir. Le P. Jérôme Domenech se rendait à la paroisse de Saint ... (*note : le nom du saint, protecteur de cette paroisse, a été omis*). tous les dimanches et jours de fête pour entendre quelques nobles dames, et d'autres, des femmes du peuple, qui s'appliquaient de tout leur coeur au service de Dieu. Car elles ne pouvaient venir dans notre église qui n'était pas achevée. Il y entendait aussi la confession de quelques hommes et, bien qu'il restât là jusqu'à midi, il ne pouvait satisfaire tout le monde. De jour en jour la multitude des pénitents s'accroissait, au point que plusieurs étaient obligés d'aller dans d'autres églises, le petit nombre des ouvriers chez nous ne suffisant pas à les entendre tous dans notre église.

525. Quelques dames de haut rang firent aussi des progrès dans les Exercices spirituels qui leur avaient été proposés. Bref le P. Jérôme Domenech déclarait n'avoir jamais vu une région, parmi celles où résidait la Compagnie, où l'on trouvât une moisson aussi abondante et aussi mûre et où l'on put recueillir un fruit spirituel aussi riche pour

l'accroissement de la Compagnie et le progrès des âmes.

526. Au mois de janvier, le P Baptiste de Barma, Recteur du collège de Gandie, était parti avec le P. Balthasar, qui était du collège de Valence, pour certaines localités proches de Valence et de Gandie, le premier pour prêcher, le second pour entendre les pénitents qui se trouvaient dans les hôpitaux et vivaient d'aumônes. Ils furent accueillis avec une grande joie et, croyait-on, avec non moins de fruit : la preuve en était le grand empressement avec lequel ces gens désiraient que, grâce à l'Archevêque, des ouvriers de ce genre leur soient de nouveau envoyés. Une de ces villes, appelée Onteniente, extrêmement peuplée, n'eut de cesse qu'elle n'ait obtenu du P. Provincial Araoz, par l'intermédiaire du duc de Gandie, que Maître Baptiste de Barma prêche chez eux. La Comtesse de Concentaina elle aussi, alors que le P. Baptiste s'était déjà éloigné, fit envoyer des montures pour qu'il lui soit amené afin d'entendre sa confession. Des jeunes filles, illustres par l'éclat de leur naissance et par leurs richesses, formées aux exercices spirituels, disant adieu aux noces et au monde, consacrèrent à Dieu leur virginité, à la grande édification de tous.

537. Le P. Jérôme Domenech sortit lui aussi de Valence avec ledit P. Balthasar, pour se rendre dans une ville nommée Murviedro, à l'endroit où, dit-on, était autrefois Sagonte. Ils restèrent là quelques jours et, pendant ce temps, c'est une moisson abondante que soit par leurs prédications, soit par les confessions, soit par les entretiens familiers, ils engrangèrent dans les greniers du Seigneur. Il y eut entre autres quelqu'un qui, à cause de l'assassinat de son fils, s'était tenu longtemps éloigné de la confession et n'avait pas

voulu pardonner à l'assassin ; il fit l'un et l'autre : il se confessa, et il accorda son pardon à l'assassin.

528. Au moment du Carnaval, où d'ordinaire le démon et le monde exercent leur tyrannie avec une extrême licence, six des Nôtres, poussés par le zèle de Dieu, essayèrent de voir s'ils pourraient avec l'aide de Dieu détourner quelques personnes de cette folie générale. A l'insu du P. Jérôme Domenech, se mettant d'accord entre eux, pieds nus, la tête découverte, une corde au cou, traînant jusqu'à terre, l'un portant dans ses mains un crucifix, l'autre une tête de mort, deux par deux ils commencèrent à se mêler aux foules et à parcourir les endroits où il y avait le plus de monde. Ils exhortaient les gens à la pénitence et, en trois ou quatre endroits, ils faisaient des prédications sur la mort, le jugement, la vanité du monde et le fruit de la pénitence. Deux d'entre eux se flagellaient jusqu'au sang. Ce spectacle fut nouveau pour tous et il provoqua de l'admiration, il arrêta la folie de beaucoup, en fit progresser un grand nombre dans la vertu, ceux qui avaient un jugement sain l'approuvèrent grandement et tout alla à la gloire et au service de Dieu.

529. Après bien des délibérations au sujet du choix d'un emplacement et d'une maison, on en revint à celle qu'ils habitaient : il est vrai qu'elle est un peu trop à l'écart d'une population nombreuse, mais elle est tranquille, spacieuse, et elle a vue librement sur le grand air et la campagne. On l'acheta pour mille pièces d'or environ, dont le tiers fut versé par l'Archevêque, et d'autres amis apportèrent leur contribution pour le reste. On se mit à édifier une église et à en jeter les fondations, bien que, de la part d'une paroisse voisine, on rencontrât quelque difficulté. A moins que les Nôtres ne promettent que les droits paroissiaux seraient respectés et ne

subiraient aucun dommage, on ne voulait pas permettre que nous fassions là une nouvelle église. Mais enfin ladite paroisse renonça à poursuivre ce litige et les Nôtres continuèrent la construction de leur église ; toutefois, compte tenu de ce qui était possible en ces débuts, elle ne fut pas bien grande. Le nombre des Nôtres n'excédait pas treize ou quatorze, car ceux qui étaient admis étaient envoyés les uns ici, les autres là.

530. Au commencement de cette année-là, les règlements des collèges d'Italie et de Sicile furent envoyés à Valence, parce que le Père Ignace voulait que cette formule fût introduite dans nos collèges d'Espagne. Elle plaisait fort au Père Jérôme Domenech comme un moyen efficace, bien que très lourd à porter, pour réformer les cités. Toutefois à Valence, à cause de l'empressement général avec lequel les études, dans le domaine des lettres, de la philosophie et de la théologie, étaient poussées, il ne semblait pas possible d'introduire la "formule".

531. Parmi les quelques sujets envoyés à Rome par le P. Jérôme, il y avait un prêtre basque ; il était avancé dans ses études, mais le P. Jérôme lui-même reconnaissait qu'il manquait de maturité, n'ayant pas été éprouvé dans les exercices spirituels. Le Père espérait néanmoins que le Père Ignace aurait beaucoup d'affection pour lui, parce qu'il avait la même patrie que lui, le pays basque. Mais il se trompait fort ; en effet, comme il ne se comportait pas bien dans les probations, il fut congédié de la Compagnie sur le champ. Michel Barul, qui était venu avec lui, se comporta mieux et de même un peu plus tard, Benoit Pereira, un jeune homme remarquablement doué pour les lettres et la piété, qui vint d'abord en Sicile, et ensuite à Rome. Le P. Jérôme Domenech en aurait envoyé plusieurs autres, mais il en avait envoyé quatre à Gandie, en les

confiant à ce collège, en dépôt en quelque sorte, attendant qu'ils puissent passer en Italie. Mais ce collège les garda, trouvant qu'ils lui étaient utiles ! De son côté le P. Provincial Araoz recommanda de ne pas envoyer ailleurs certains sujets d'élite, pour que les collèges d'Espagne ne soient pas démunis de talents de ce genre. Le P. Ignace en fut très mécontent, parce que, pour faire admettre des collèges dans d'autres régions en dehors de l'Espagne, il avait grand besoin de cette sorte d'hommes. D'autant plus que le collège de Salamanque et celui d'Alcala étaient une riche pépinière pour la Compagnie en Espagne ; au dire du P. Villanova, il pourrait admettre au même moment dix-huit ou vingt jeunes gens du collège d'Alcala, remarquablement doués du point de vue du caractère, de l'intelligence et de la culture, que pourtant il n'admettait pas, en raison de l'insuffisance des biens nécessaires à leur entretien.

532. Le Vice-Roi de Sicile appelait par lettre le P. Jérôme Domenech, mais sa présence paraissait très nécessaire au collège de Valence ; aussi se récusait-il. De plus il redoutait d'avoir à confesser le Vice-Roi à cause de l'usage qu'il faisait de "la monarchie". Des affaires de famille à régler avec son père et sa soeur le retenaient également. Vous allez voir combien il faut se fier aux promesses, particulièrement à celles des femmes ! Une soeur du Père Jérôme, nommée Angélique, avait consacré sa virginité au Seigneur. A dire vrai, elle n'avait pas trop de penchant à entrer dans un monastère, parce qu'une tante qui était moniale l'en détournait et qu'elle pensait que, dans un monastère, elle vivrait d'une façon moins spirituelle qu'en vivant au dehors. Pourtant elle était prête à y entrer sur un signe du P. Jérôme, en présence de qui elle renouvela son voeu de chasteté. Son désir, c'était de vivre auprès de son père, tant que celui-ci vivrait, et ensuite auprès de quelque veuve

honorable, à proximité du collège, pour être à son service. Ainsi, avec les biens du patrimoine qui revenait au P. Jérôme lui-même et à sa soeur, on croyait pouvoir fonder le collège. En effet, outre la dot de la première femme qui revenait tout entière à Jérôme en tant que fils unique, Don Pierre Domenech, le père de Jérôme et d'Angélique, était passablement riche. Mais quand, partant de là, le P. Jérôme eut fait profession, comme on le verra en son lieu, et quand ensuite son père fut mort, Angélique prétendait que non seulement l'héritage paternel et maternel, mais même la dot de la première femme, dont le P. Jérôme était le fils unique, lui soient attribués. Elle fit un premier mariage, puis après la mort de son mari, un second mariage, et elle fit procès sur procès au collège de Valence qui demandait au moins la dot maternelle revenant au P. Jérôme. Il fallut bien des années et plusieurs sentences judiciaires pour que cette dot lui soit arrachée.

533. Plusieurs personnes quittèrent cette vie réconfortés et aidés par les Nôtres. Pendant le Carême, l'après-midi, les prédications furent omises les jours de fête, en partie parce que Valence abondait en prédicateurs à cette époque de l'année, en partie parce qu'il fallait consacrer ce temps à de très nombreuses confessions.

534. Il arriva à ce moment là de grands troubles, et cela dans le temps où le P. Provincial Araoz se trouvait à Valence. Voici les faits : le nouveau duc de Gandie, provoqué par une lettre d'un homme de la noblesse, Don Gaspard Centellas, le fit rouer de coups sur la voie publique à Valence. La chose déplut fort à cette très noble cité. Des factions se formèrent, menaçant, au moral comme au physique, tous les membres de l'illustre famille Borgia, et réciproquement leurs adversaires dela noblesse. L'affaire

s'envenima au point qu'un jeune noble fut tué à l'instigation du duc, disait-on, pour des motifs futiles. En raison des dépenses très lourdes qui résultèrent de cette situation, non seulement le Duc ne paya pas les cinq cents pièces d'or qu'il avait promises au Collège Romain, mais il faisait même différer le paiement de ce qu'il devait à son Collège de Gandie.

535. Au mois de juillet, le Père Ignace s'était rendu compte que le retour du P. Jérôme Domenech en Sicile était différé. Il pensait bien que les motifs qui l'empêchaient de partir n'étaient pas insignifiants ; cependant, parce qu'il fallait absolument faire revenir de Sicile le P. Jérôme Nadal et que cela ne pouvait se faire avant le retour du P. Jérôme Domenech, il enjoignit en vertu de l'obéissance au P. Jérôme Domenech de profiter de la première bonne occasion de prendre le bateau, si la maladie ne l'en empêchait pas, pour venir à Rome. Etant donné l'interprétation que le P. Provincial et d'autres avaient faite de sa lettre précédente, il écrivit celle-ci en termes absolus, afin qu'il n'y ait pas de doute sur son intention. Il donna l'ordre que, dans les dix ou douze jours après réception de la lettre, le Père quitte Valence et vienne à Barcelone pour y attendre une occasion de prendre le bateau. Comme, précédemment on lui avait écrit d'envoyer à Rome quelques sujets d'élite parmi ceux qui étaient admis, et non pas n'importe lesquels, maintenant on lui écrivait, au cas où il ne s'en trouverait pas de tels, d'amener avec lui ceux qui approcheraient le plus des qualités éminentes précédemment décrites. En ce qui concernait sa soeur, au sujet de laquelle il avait consulté le Père Ignace, pour savoir si elle devait entrer dans un monastère, le P. Ignace lui fit savoir qu'il n'osait pas lui donner ce conseil si elle avait confiance qu'avec la grâce divine, elle aurait les forces nécessaires pour pratiquer la

charité selon qu'elle en avait le dessein, en persévérant en dehors d'un monastère dans une règle de vie chaste et dévote. En effet, bien qu'en général la vie des moniales soit plus sûre et que leur état doive être préféré à l'état de celles qui gardent leur liberté, on peut, en considérant les circonstances personnelles, juger autrement à propos de telle ou telle personne, surtout s'il ne semble pas y avoir chez elle un attrait ou une véritable inspiration de Dieu pour entrer en religion. Il ôta aussi au Père sa crainte au sujet de "la monarchie", parce que, après consultation à Rome, il avait semblé qu'on pouvait en user d'une manière juste.

536. Le P. Jérôme partit donc de Valence le 25 août, dans le délai qui lui avait été prescrit. Celà ne put se faire cependant sans une grande douleur pour beaucoup, qui trouvaient très amer que le P. Jérôme leur soit arraché à un tel moment et dans une telle situation. Il établit comme Recteur un de nos frères, surnommé Gamero, qui semblait plus à la hauteur que les autres et il lui ordonna d'être promu au sacerdoce, en dehors des temps fixés. Car il était étudiant en théologie, et il y avait déjà consacré deux années. Comme des bruits s'étaient répandus en Espagne au sujet de la flotte turque, le P. Jérôme ne crut pas devoir emmener en Italie beaucoup de ceux qui aspiraient à entrer dans la Compagnie, ou qui y étaient déjà entrés : car la route par terre était fermée à cause de la guerre avec le roi de France, et la navigation, en raison de la flotte susdite, était peu sûre. Aussi n'emmena-t-il avec lui que ceux qui le souhaitaient vivement. L'un d'eux fut le P. Soldevilla, l'autre ce Vincent qui avait étudié à Salamanque et dont on a parlé plus haut. Il y avait en outre deux jeunes gens qui s'adonnaient à l'étude de la logique : en raison de leurs dons exceptionnels, il semblait

qu'on aurait profit à leur faire quitter leur patrie. Cette route de Valence à Barcelone était dangereuse à cause des incursions des pirates Sarrasins : à peu près en ces jours-là, ils avaient attaqué une ville de la côte et mis le feu à un certain nombre de maisons sur la route même par laquelle les Nôtres devaient passer, et qui était par ailleurs infestée de brigands. Néanmoins ils achevèrent ce voyage sains et saufs, sans avoir eu aucun ennui, et même avec une grande consolation spirituelle. Car, en sortant des endroits où ils avaient passé la nuit, ils disaient les litanies et priaient le matin une heure entière en marchant en silence ; puis ils conféraient de ce qu'ils avaient médité et, le reste du temps, à tour de rôle, ils célébraient les louanges de Dieu ; quelquefois aussi, le P. Jérôme Domenech prêcha en chemin. Ils se rendirent par dévotion au célèbre monastère de Montserrat, ils visitèrent les ermitages, et enfin, le 3 septembre, ils parvinrent à Barcelone. Entre temps, non seulement son père et sa soeur, mais aussi l'Archevêque de Valence demandaient par lettre au Père Ignace que, pour promouvoir les intérêts de ce collège, il y envoie soit de nouveau le P. Jérôme qui avait séjourné avec grand fruit dans cette ville, soit le P. Miron, ou du moins quelque autre religieux de poids de la Compagnie. De même Don François Exarch et Don Louis Ferrer et d'autres, qui entouraient la Compagnie d'une particulière bienveillance, faisaient dans leurs lettres la même demande pressante. L'un d'eux attestait que l'exemple et l'enseignement du Père Jérôme avaient merveilleusement touché la ville et que pour la fondation du collège commencé - la maison était déjà achetée et on avait entrepris la construction de l'église - la présence de ce Père ou de quelqu'un qui lui ressemble était tout à fait opportune. Fort à propos avant son départ, le Père Jérôme avait prévu que le Recteur de Gandie, le P. Baptiste de Barma, se rendrait à Valence et

consolerait d'une manière ou d'une autre les coeurs affligés.

537. Les Nôtres furent délivrés, avant son départ, d'une grande inquiétude. Des bruits avaient circulé dans cette ville au sujet de la dignité cardinalice pour le P. François de Borgia : on disait qu'il aurait été obligé de l'accepter sous peine de péché mortel. Mais quand on eut reçu de Rome une lettre qui faisait savoir que cette affaire avait été stoppée par le Père Ignace, l'inquiétude se changea en consolation. C'était partout le sentiment des Nôtres, mais certains, il est vrai, liés par le sang au P. François, prenaient la chose autrement.

538. Le premier dimanche de septembre dans l'église qu'on avait commencé à construire, le P. Gamero, maintenant prêtre, célébra sa première messe. Les Nôtres ornèrent de tapisseries cette partie de notre église et lui, dit sa messe avec tant de liberté, qu'on n'aurait jamais dit un nouveau prêtre. Le P. Baptiste de Barma prêcha ; beaucoup de gens en effet étaient venus pour la cérémonie et ils repartirent extrêmement édifiés, aussi bien de la messe que de la prédication : le Père Baptiste n'avait à peu près jamais, dit-on, mieux prêché. Le nouveau prêtre et Recteur, avec l'aide de Dieu, réussit non seulement dans le ministère du gouvernement, mais aussi dans celui des confessions et de l'Eucharistie. Il s'attacha également à conserver les amitiés dont l'appui était nécessaire au collège. Les entretiens spirituels et les prédications de l'après-midi ne furent pas négligés; ceux-ci avaient lieu dans une cour, à l'ombre des vignes : seuls les hommes, ecclésiastiques et réguliers, s'y rassemblaient et leur dévotion trouvait amplement à s'y satisfaire.

539. Au mois de novembre, le P. Simon Rodriguez arriva à Valence, en tant que nouveau provincial ; pourtant le P. François de Borgia lui avait

écrit de différer son arrivée dans ces collèges, jusqu'à ce que le Père Ignace soit averti des raisons pour lesquelles il ne paraissait pas expédiant qu'il administre ces collèges ; mais, voulant satisfaire à l'ordre qu'il avait reçu d'Ignace, il arrivé à Valence. Toutefois, il fut constamment aux prises avec diverses maladies qui lui étaient familières et les médecins lui conseillaient formellement de revenir à l'air natal. Il souffrait en effet de douleurs d'estomac et d'entrailles. Comme il jugeait ne pas pouvoir attendre une réponse venant d'Italie sans grand dommage pour sa santé, d'autant plus que les routes étaient difficilement praticables en raison des guerres, il décida de rentrer au Portugal. Il écrivit au Père Ignace qu'il espérait que cela lui ferait plaisir qu'il puisse ainsi veiller à sa santé ;à son avis, il ne fallait pas en croire sur ce point celui à qui le gouvernement avait été confié ; et ce gouvernement ne contribuerait pas à l'accroissement de la Compagnie, mais plutôt à son affaiblissement et à son désavantage. Cependant, avant de quitter le royaume de Valence, il voulut voir le Collège de Gandie et tout ce qui lui semblait devoir être établi dans ces collèges, il l'établit. Puis il partit pour le Portugal.

540. Les travaux commencés pour le collège et l'église ne furent pas abandonnés, mais ils n'avançaient guère.

541. Quand le P. Jérome Domenech arriva à Barcelone, aussitôt on lui confia la prédication qui devait se faire en la fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge del Pilar. Survint alors la nouvelle que la flotte turque était repartie en direction de l'Orient : dès lors, le Père ne doutait pas que des trirèmes allaient arriver en Espagne pour y ramener les évêques qui avaient été au Concile de Trente, et il espérait profiter du retour de ces

mêmes trirèmes pour se rendre en Italie avec ses compagnons. Mais la chose se réalisa autrement . C'est sur un grand bateau appelé *galion* et parfaitement équipé, qui mettait le cap droit sur la Sicile, qu'il décida de faire la traversée avec ses compagnons. Le 4 novembre il leva l'ancre de Barcelone et il parvint sain et sauf à Panorme, comme il a été dit plus haut quand nous traitions de la Sicile. Il avait bien songé à envoyer ses compagnons en Sicile sur ledit bateau et à faire lui-même la traversée jusqu'en Italie sur une petite embarcation appelée *brigantin*, afin de se conformer plus simplement à l'obédience qui lui avait été envoyée, mais le P. Simon, qui se trouvait encore alors à Barcelone, ne le lui permit pas.

542. Ces deux mois qu'il passa à Barcelone ne furent pas du temps perdu. En effet, à ce moment là, le P. Jean Queralt s'occupait de l'achat d'une maison pour la fondation d'un collège. L'archidiacre Dimas Camps avait offert son concours pour faire avancer ce projet, en lui attribuant même des revenus ecclésiastiques. Un ami de la Compagnie, un nommé Bolet, était en même temps que lui disposé à acheter une maison de ce genre. Entre temps les compagnons du P. Jérôme Domenech, qui étaient au nombre de six et semblaient en quelque sorte constituer le corps du collège, fréquentaient les écoles de cette ville pour y entendre les leçons et répandaient le bon renom de la Compagnie pour ce qui concerne la vie spirituelle et les études et touchaient les coeurs. Enfin une maison fut achetée au lieudit "apud ramblam". Cet emplacement parut excellent au P. Jérôme : il est proche du centre universitaire de la ville, près de Ferrissa, et on pourrait facilement s'agrandir au cours du temps. Le P. Simon Rodriguez pensa qu'il ne devait pas quitter Barcelone avant qu'on ne vienne s'installer dans cette

nouvelle maison qui commença dès lors à fonctionner à Barcelone. Toutefois, il voulut que le collège et l'église soient construits

543. Un certain Maître Verdolay, pourvu de grands dons de Dieu et ayant beaucoup d'influence, avait du penchant pour la Compagnie et il avait coutume de s'adonner à des ministères semblables aux siens. Mais il avait horreur de la charge du gouvernement et son inclination allait à missionner en divers lieux. S'il était admis dans la Compagnie, beaucoup d'autres Maîtres suivraient, semblait-il, son exemple. Dans la suite, cet homme finit par entrer dans la Compagnie. Mais combien le renoncement à soi-même est nécessaire aux membres de notre Compagnie, et que sans cette disposition des hommes même très pieux, très savants, très estimés, ne doivent pas être admis. la suite des évènements l'a montré. Car cet homme de poids, d'âge, théologien, prédicateur, ayant du penchant pour les ministères de la Compagnie, et exercé dans ces ministères, parce qu'il n'était pas parvenu à ce renoncement, ne persévéra pas dans la Compagnie.

DU COLLÈGE DE GANDIE

544. Le P. Baptiste de Barma, Recteur de ce collège de Gandie, passa le premier mois de l'année - nous y avons fait allusion plus haut - en dehors de Gandie ; par ses prédications aussi bien que par les confessions et autres oeuvres pies, il fit sur ces populations une impression

profonde. On venait en si grand nombre à l'église les jours ouvrables pour entendre les prédications qu'on aurait dit qu'on célébrait un jour de fête ou quelque jubilé ; c'est tout juste si on laissait aux Nôtres le temps de manger et de dormir. Comme, après avoir prêché à toute la population, il revenait à l'hôpital pour prêcher aux pauvres, on le suivait encore. Bien mieux, même lorsqu'il allait d'un lieu à un autre, on l'accompagnait, avec une véritable faim d'entendre la parole de Dieu. Grâce aux aumônes qui étaient offertes spontanément, on pouvait subvenir aux besoins de ceux qui étaient pauvres. Quelquefois l'affluence des auditeurs lui arrachait en un seul jour trois prédications ; aussi n'est-ce pas étonnant si ces populations lui étaient fortement attachées et, à son départ, cherchaient de toutes leurs forces à le rappeler auprès d'elles. Il décida que la doctrine chrétienne serait enseignée en maints endroits.

545. Voici l'un des principaux fruits obtenus tant en dehors de Gandie qu'à Gandie même : les Nôtres entendirent beaucoup de confessions générales, ou du moins des confessions de nombreuses années auxquelles les gens étaient tenus parce que précédemment ils n'avaient pas fait des confessions complètes. Un autre, un homme de haut rang, qui, pendant seize ans, avait eu chez lui une concubine dont il avait eu des fils, fut si bouleversé par les prédications de ce Père qu'il alla le trouver à l'hôpital, voulant, après avoir conféré de cette affaire avec lui, prendre cette femme pour épouse. Trois prêtres aussi le suivirent, quand il rentra à Gandie pour y faire leur confession générale plus à loisir et avec plus d'exactitude ; ce qu'ils firent.

546. La population de Gandie s'enflamma d'une grande ardeur pour la fréquentation des sacrements. Un bon nombre de personnes, pour les

recevoir venaient très souvent trouver les Nôtres: il y avait six prêtres parmi nous, mais auraient-ils été douze, ils n'auraient pu, à certains moments, donner satisfaction à tout le monde. En particulier quand arriva le jubilé accordé par le Souverain Pontife, bien que, toute la semaine précédente, ils avaient été extrêmement assidus à entendre les confessions, à la fin de cette semaine ils durent veiller toute la nuit pour entendre les gens.

547. Je ne veux pas omettre le trait suivant : ce jubilé était arrivé aux environs de la fête de saint Jacques le Majeur, patron des Espagnes, où selon une antique coutume de ce royaume, il devait y avoir des courses de taureaux. Des cavaliers avaient décidé aussi de se battre au jeu des javelines. Nos Pères voyaient cela d'un mauvais oeil, étant donné que, le jour précédent, presque tous s'étaient disposés par la confession ou la communion à gagner le jubilé. Le P. Baptiste était alors comme Recteur à Valence. Huit des Nôtres, dont quatre étaient prêtres, mirent tout en oeuvre pour empêcher ces jeux qui leur paraissaient convenir si peu à l'honneur de Dieu et de Saint Jacques. Ils avaient obtenu la permission du Vice-Recteur. Quatre d'entre eux se rendent donc sur la place, le premier et le dernier, tête et pieds nus, et, comme cela s'était fait précédemment à Valence, la corde au cou : celui qui marchait devant portait une grande image du Crucifix, le dernier une tête de mort ; entre eux deux, les deux autres flagellaient leurs dos nus, leurs bras étant également nus. Ils arrivèrent ainsi sur la place, juste au moment où le premier taureau venait d'être excité et introduit dans l'arène ; et pour cette raison, les Nôtres ne purent pénétrer en sécurité sur la place. Tous les spectateurs, aussi bien les habitants de la ville que les étrangers, violemment émus par ce spectacle, se mirent à implorer miséri-

corde avec de grands cris et gémissements. Escaladant quelques marches, l'un des quatre se mit à haranguer la foule. Pendant ce temps quatre autres sortant du collège dans le même ordre et la même tenue, et prenant la première rue, imploraient à grands cris miséricorde. Le coeur d'un certain Ethiopien fut bouleversé et il se mit à pousser le même cri et à demander à se confesser. Quand ils furent arrivés eux aussi à la place, cris et larmes recommencèrent. Ils arrivaient par l'autre côté de la place qui était rempli de gradins et de gens sur les gradins qui regardaient le spectacle. Ils s'approchèrent de l'endroit où se trouvaient les Ducs et une foule de cavaliers et de clercs. Là un des frères commença à prêcher avec une grande ferveur, les cris de toute la foule ne cessant de s'élever pour implorer la miséricorde du Seigneur. L'épouse du Duc était en larmes elle aussi, ainsi que les femmes de sa suite. La foule, abandonnant les gradins, accompagna les Nôtres qui rentraient chez eux, répétant les mêmes cris. Quelques-uns se hâtaient d'apporter le nécessaire pour soigner les plaies causées par les coups de fouet. A cette occasion donc le Seigneur inspira au coeur de beaucoup la douleur de leurs péchés et la décision de se confesser : ainsi ceux que le jubilé n'avait pas engagés à le faire étaient poussés par ce spectacle à recevoir les saints sacrements. Aussitôt on fit rentrer tous les taureaux ; la compétition des javelines cessa également, bien que les cavaliers se soient tous équipés à grands frais pour ce combat.

548. Quand le Recteur, le P. Baptiste, revint de Valence, il fut accueilli par le nouveau Duc avec un air joyeux et un respect tout nouveaux. Le P. Baptiste, ayant su qu'on faisait sortir de prison un homme pour le punir de verges en public, supplia le Duc de révoquer sa sentence. Le Duc, tout rougissant de ce que le Père lui demandait cette grâce à genoux, le releva et remit à sa

décision la sentence concernant cet homme ; et aussitôt l'homme qui devait être puni fut relâché.

549. De Valence le Recteur avait amené avec lui le novice dont nous avons parlé : c'était le neveu de l'Amiral de Castille, Don Pierre Cabrera, un jeune homme d'une grande humilité et un amant peu commun de la pauvreté. Envoyé un jour au dehors de la maison, il laissa là son manteau, sous prétexte qu'il était trop lourd, et il en prit un autre, complètement usé et grossier qui semblait bon seulement à exercer la mortification ; ainsi vêtu il allait tout heureux. D'autres novices ne furent pas admis, malgré la demande de plusieurs, parce qu'on ne pouvait pas assurer convenablement la subsistanced'un plus grand nombre. Parmi ceux qui postulaient, il y en avait deux, de la noblesse et d'autres qui avaient fait des études. Un seul obtint, par son humilité et une sainte importunité, d'être admis comme frère coadjuteur : il était fort versé dans les lettres latines et grecques et aussi dans la philosophie et les mathématiques ; il s'appelait Antiquus Rocca. Quant au Vicaire de Gandie, docteur en théologie et prédicateur émérite, on disait qu'après avoir fait les Exercices spirituels, quand il se serait libéré de certains engagements, il viendrait demander à entrer dans la Compagnie.

550. Ayant prêché trois fois un certain jour, le P. Baptiste fut tellement fatigué qu'il ne put poursuivre ses prédications pendant le Carême. Le cours de théologie, la recherche de la mortification, tout en rendant l'esprit plus agile, affaiblissaient sa santé. Après le Carême, il reprit l'explication de la doctrine chrétienne, avec une très nombreuse assistance qui, en peu de temps, avait effectué, semblait-il, un merveilleux

changement de vie.

551. Cet été là, le P. Baptiste se rendit à Denia où en deux jours il prêcha quatre fois avec grand fruit. Le directeur de l'hôpital de cette ville avait été la nuit précédente percé de coups mortels ; le P. Baptiste, se rendant bien à propos à l'hôpital, entendit sa confession et il obtint qu'avant de mourir, il accorde son pardon aux meurtriers. Allant trouver aussi le gouverneur qui avait fait jeter en prison un jeune homme qu'il soupçonnait d'être l'auteur de ces blessures, il obtint qu'il lui accorde la liberté. Pour faire plaisir au Père qui le lui demandait, le gouverneur promit d'accorder aussi la liberté à un autre des prisonniers. On amena douze hommes condamnés aux galères. Le P. Baptiste les amena à désirer se confesser. Quelques-uns se confessèrent et tous l'auraient fait s'il n'était pas arrivé un incident: les prisonniers étaient attachés deux par deux par les mêmes entraves, un des deux pieds de chacun étant pris dans l'entrave ; une des entraves se brisa quand on la détacha et on ne put persuader au gardien de détacher les autres. Le P. Baptiste les quitta donc, après avoir pris soin de les faire restaurer. Il laissa établie dans cette ville la coutume qu'il établissait toujours dans d'autres villes, à savoir que tous les enfants soient réunis, les dimanches et jours de fête, pour répéter le catéchisme, quelque homme de bien en prenant la charge.

552. De retour à Gandie, il fut prié de prêcher dans l'église principale, ce qui ne s'était pas fait depuis longtemps en cet endroit. Le même jour, un très grand nombre de personnes se confessèrent aux Nôtres. Dans l'après-midi, après les vêpres, une procession du Corps du Christ partant de notre collège s'avança, faisant le tour des écoles et d'autres espaces richement ornés de

tentures et de quatre autels en quatre endroits. Il y avait des trompettes et un grand concert de musique, ainsi que quantité de chants en latin qui avaient été composés en l'honneur du Saint Sacrement. A la fin de la procession, le P. Baptiste prêcha brièvement, et il toucha vivement le coeur de beaucoup.

553. De la ville de Concentaine où le P. Baptiste avait séjourné au commencement de cette année, là avec grand fruit, il reçut une lettre qui lui faisait savoir que beaucoup persévéraient dans l'usage fréquent des sacrements et dans les bonnes oeuvres qu'il avait établies dans cette ville. Mais parce qu'ils avaient à supporter la contradiction de la part de bien des gens, ils priaient le même Père de revenir chez eux pour raffermir et encourager par sa parole ceux qui flanchaient. C'est ce qu'il fit pour leur grande joie spirituelle. Le grand nombre de ceux qui se confessaient dans cette ville le pressait tellement que, avec son compagnon qui était prêtre, il devait veiller jusqu'au milieu de la nuit pour entendre les confessions, et se lever, à l'aurore pour la même raison, (en effet en été les nuits étaient brèves). Les ayant raffermis, il revint à Gandie.

554. Les études des Nôtres étaient menées très ponctuellement. Le jour de la fête de saint Luc, selon la coutume, un des jeunes frères, faisant un discours aux étudiants externes, les exhorta à l'étude des lettres. Aux thèses générales de logique, de philosophie et de théologie qui furent soutenues les deux jours suivants, assistèrent le duc de Gandie lui-même et son frère, le Maître de l'Ordre militaire de Montesia, avec beaucoup de nobles. Cinq reçurent le grade du baccalauréat, un de la maîtrise. Ensuite commencèrent les leçons de lettres d'humanité grecques et latines, de philosophie et de théologie et

le même programme que d'ordinaire fut observé cette année-là dans les études.

555. Quelques jours après, le Maître de l'Ordre de Montesia vint trouver le P. Recteur et s'ouvrit à lui de son désir de suivre les leçons de philosophie. Le P. Recteur donna son approbation et il enjoignit à l'un des frères de lui expliquer les leçons de logique, à lui et à ses frères ainsi qu'à un certain nombre de nobles Commendataires. Le Maître de Montesia, commençant à prendre goût à l'étude, demanda une chambre aux Nôtres dans le collège même et il y passa le reste de cette année-là, ne sortant du collège qu'à l'heure du déjeuner et la nuit, à l'heure du sommeil. Le silence et le calme du collège lui plaisaient beaucoup ; il affectionnait les entretiens avec les Nôtres et surtout avec le P. Recteur avec qui il conférait de sa vie intérieure et il réclamait des frères la promesse qu'ils prieraient pour lui. Entrant dans la cuisine, il observait avec grande édification le P. Recteur lui-même, et d'autres qu'il avait en haute estime, occupés aux services des plus basses et humbles besognes. Il commença à rejeter lui-même certains plaisirs et le confort dont il jouissait jusqu'alors et, à beaucoup de signes, on discernait en lui un progrès spirituel. Il eut l'occasion peu après de voir la proximité de la mort et la vanité de cette vie. En effet, alors qu'il accompagnait le duc de Gandie avec des nobles de sa suite pour se rendre à une ville voisine, en entrant dans la citadelle, il tomba soudain et s'écroula à terre comme mort, livide et ne donnant plus signe de vie ; c'est à peine si sept hommes pouvaient soulever de terre son corps qui était très lourd, car il était de grande taille. Comme on le croyait mort, on commençait déjà avec une extrême douleur à le raser pour faire sa toilette mortuaire. Il resta longtemps étendu comme mort, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu

de le réveiller et de le rendre à la santé. Depuis ce moment, revenant du collège, il commença à attacher plus d'importance à la prière qu'aux études ; il consacrait une heure entière à méditer à genoux et sa méditation achevée, il en rendait compte au P. Recteur. Persévérant dans ces exercices spirituels, il prenait même quelquefois ses repas avec les Nôtres au réfectoire et il se comportait si humblement que, traitant avec n'importe lequel des frères, il semblait le plus petit de tous.

556. Ce Maître de Montesia était le frère du P. François de Borgia ; c'était un homme qui se distinguait par de magnifiques dons naturels. Outre le fruit qu'il en retira pour son âme, le résultat de cette cohabitation avec les Nôtres fut que ses "clients" et ses serviteurs, et aussi des nobles commendataires se confessèrent de leurs péchés. Ces gens étaient en grand nombre, bien qu'il ait congédié dix huit chanteurs et musiciens. On espérait encore un autre fruit plus important : la disparition des factions qu'il entretenait, avec le duc de Gandie son neveu, contre d'autres nobles du royaume. Car le duc lui-même se conduisait très humblement, observant l'action de Dieu en d'autres et tout particulièrement en son oncle, le Maître de Montesia.

557. Le P. Baptiste de Barma poursuivit ses prédications dans son église, et d'autres dans l'église principale. La noblesse aussi bien que le peuple, et même des ecclésiastiques qui jusqu'alors s'étaient montrés peu favorables, le suivaient et l'écoutaient. Les Nôtres remarquaient que, depuis quelques mois, la Bonté divine avait accru en ce Père le talent de la prédication. Tout en reprenant nettement les vices et en les poursuivant avec force, il le faisait avec un tel discernement que les auditeurs l'écoutaient très volontiers et restaient non

pas irrités par la blessure, mais pleins de componction. Ainsi, dans tous les états de vie, il s'en suivit une grande réforme, une grande union de tous entre eux. De même aussi la fréquentation des sacrements s'introduisit; les jeux, les diffamations et autres vices qui causaient à cette population un grand dommage spirituel furent supprimés, et beaucoup s'émerveillaient de ce changement. Enfin ceux qui d'ordinaire persécutaient les Nôtres et dépréciaient leurs prédications, ceux-là, dis-je, s'attachaient aux pas des Nôtres avec plus de dévotion . Tout cela augmenta de jour en jour à partir du moment où l'évêque, qui était venu en visite à Gandie montra par de multiples signes son affection à l'égard des Nôtres et donna à la population le sacrement de confirmation dans notre église. Il demanda au P. Baptiste de prêcher lui-même, un dimanche où il devait célébrer la messe selon le rite pontifical. Une fois cette prédication entendue, les diffamations et l'aversion furent changées en éloge et en des dispositions très bienveillantes. La situation précédente était peut-être plus salutaire pour les Nôtres, mais pour la population elle-même, elle était nuisible, semblait-il, non seulement au spirituel, mais même au temporel. En effet, alors que des conditions atmosphériques défavorables semblaient devoir ruiner leurs fortunes, à partir du moment où ils furent changés, le temps aussi changea : la pluie, le soleil, le froid, chaque chose venait en son temps, et mieux qu'on ne pouvait le souhaiter, au grand avantage des pauvres gens.

558. Comme le P. Baptiste ne pouvait se rendre à Concentaina, comme il y était invité, pour les fêtes de Noël, parce qu'il avait promis ses prédications aux habitants de Gandie, il encourageait ces gens par lettre à persévérer dans ce qu'ils avaient entrepris de bien. C'est

ce que faisait aussi la Comtesse de Concentaina, par son exemple et sa parole, ainsi qu'un prêtre à qui le P. Baptiste avait laissé le soin de solliciter les personnes pour des oeuvres pies. Ils offraient à la Compagnie une maison en très bon état et promettaient de procurer tout le nécessaire pour un groupe des Nôtres.

559. En ce qui concerne la formation des Nôtres à l'intérieur de la maison, le P. Baptiste exerçait soigneusement les siens non seulement dans l'oraison, mais aussi en tout ce qui touche à l'abnégation de la volonté propre, du jugement et de l'attachement à sa propre excellence. Comme il était le premier à mettre la main à l'ouvrage et à donner l'exemple dans tous les services les plus humbles, il ne lui était pas difficile de les persuader par ses exhortations de faire tout ce qu'il voulait en ce genre de choses. Et quand il s'agissait d'imaginer des formules nouvelles pour exercer l'humilité comme aussi la charité, il y mettait toute son application ! Je n'en citerai qu'une dont il usa avec un frère qui, semblait-il, souhaitait avoir des tuniques longues. Il lui fit quitter son vêtement qui lui battait les talons et revêtir une tunique courte. Quand le frère eut obéi à cet ordre, il voulut qu'il aille ainsi, sans manteau, à travers la ville et celui-ci revint, avec sa tunique courte, plus joyeux que de coutume et plus libre.

560. Pendant l'été de cette année-là, comme nous en avons dit un mot déjà, les terres de la ville de Gandie étaient terriblement assoiffées, parce qu'il n'avait pas plu depuis des mois, si bien que les pu its étaient en grande partie à sec. Par ailleurs le bruit se répandit que la flotte turque approchait des côtes d'Espagne. Ayant donc convoqué ses frères, le P. Baptiste de Barma leur expliqua l'affliction dans laquelle

se trouvait la population. Comme il leur demandait de quelles armes ils pensaient qu'il fallait se servir, on décida finalement que, jusqu'au jour de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge, qui devait se célébrer huit jours après, ils recevraient trois fois pendant cette période la Très Sainte Eucharistie ; chacun de ces mêmes jours, en présence du Saint Sacrement, ils se flagelleraient trois fois chacun. De cinq heures du matin à neuf heures du soir, la prière serait ininterrompue, les heures étant réparties entre tous les frères. Ainsi donc la même nuit où ils avaient pris cette décision, entrant dans l'église ils se flagellèrent. Aussitôt, cette nuit-là même et les deux jours qui suivirent, une telle abondance de pluie inonda la terre que les champs assoiffés furent complètement abreuvés. Peu de temps après, ils reçurent une lettre de Valence qui leur fit savoir que la flotte turque n'approcherait sûrement pas de leurs côtes. De ce faux bruit cependant la divine Providence fit sortir ce bien que beaucoup, craignant pour leur vie, furent poussés à se confesser. Mais ce qu'on remarqua, c'est que, si la vie spirituelle progressait, c'était au grand détriment des corps : plusieurs furent pris de pénibles douleurs d'estomac et de tête. Toutefois ayant pris plus d'exercice physique et ayant modéré les travaux de l'esprit, ils commencèrent à se mieux porter.

561. Au début de cette année-là, les magistrats n'étaient pas très bien disposés à l'égard des Nôtres et ils se plaignaient de ce que, dans nos classes, leurs fils faisaient moins de progrès qu'il ne convenait. Alors que, au moment de la construction du collège, la ville de Gandie avait attribué à notre collège environ vingt-cinq pièces d'or de revenu annuel et une maison, ils déclaraient qu'ils reprendraient volontiers ce qu'ils avaient donné, afin de chercher à leur gré un

autre maître pour leurs fils. Les Nôtres firent savoir au duc que c'était tout à fait souhaitable, que très volontiers ils restitueraient à la ville de Gandie ses revenus et donneraient la place au maître de grammaire qu'elle aurait engagé elle-même. Mais le duc, qui se rendait bien compte que ne convenait nullement à la population de Gandie ce qu'elle demandait, ne donna pas son accord aux Nôtres et il voulut absolument que le collège présentât trois classes d'humanités avec le même nombre de maîtres, car il était sûr que les habitants de Gandie, même s'ils ajoutaient ces vingt cinq pièces d'or de revenu annuel au traitement qu'ils avaient coutume de donner, auraient bien de la peine à trouver un seul maître à la hauteur. Mais dans la suite, comme nous l'avons dit plus haut, la bienveillance de la population à l'égard de la Compagnie grandit considérablement et cette réclamation tomba. Parmi ceux qui vinrent trouver les Nôtres pour se confesser, il s'en trouva qui avaient été privés plus de trente ans du bienfait du sacrement de la confession.

DU PÈRE PROVINCIAL ARAOZ

562. Au commencement de cette année là, le Père Antoine Araoz, Provincial, était à Alcala ; mais il en partit au mois de janvier avec don Jean de Borgia en direction de Gandie et en chemin il fit un détour par la ville de Torrijos pour parler au duc de Maqueda. Là il prêcha d'une manière fort édifiante et il fut reçu avec beaucoup d'égards par le duc qui persévérait dans son propos d'offrir une maison et une église pour un collège

de la Compagnie. Ensuite, comme nous y avons fait allusion plus haut, il se rendit à Tolède auprès de l'archevêque qui le reçut souvent à sa table avec son compagnon et il traita familièrement avec lui des affaires de la Compagnie. C'est alors que fut publié le second édit qui révoquait le précédent ; et cela causa plus d'édification qu'il n'y avait eu précédemment de trouble. L'archevêque voulut même que le P. Provincial prêchât à Tolède. Parti de là le 9 février il parvint à Gandie souffrant d'une douleur de la cuisse gauche (ce qu'on appelle une *sciatique)*. Cependant, par sa présence, il consola grandement les Nôtres. Le jour suivant, le Duc et ses frères vinrent le voir ; lui-même, sortant de la maison, alla voir la Duchesse et sa soeur Françoise qui était la tante du P. François de Borgia, une religieuse d'une grande perfection. Il reçut là aussi une lettre : la ville de Girona demandait avec instance la création chez elle d'un collège de la Compagnie, et un certain Abbé Aguilana pressait l'affaire avant toute autre. Mais vraiment, pour une moisson si abondante, les ouvriers étaient trop peu nombreux. Entre autres personnages importants qui venaient voir le Père Araoz, il y eut le Maître de Montesia. Les médecins ayant estimé qu'il fallait soigner la maladie du Père, le Duc, avec une extrême sollicitude, voulut qu'on lui donne des soins ; cependant les remèdes employés furent peu efficaces. Comme il allait enfin un tout petit peu mieux, le Duc lui-même ainsi que les religieuses de Sainte-Claire le priaient de prêcher en leur présence. Et ainsi, le premier dimanche de carême, il prêcha le matin dans l'église cathédrale, l'après-midi à Sainte-Claire devant un auditoire extrêmement nombreux et grâce à sa connaissance de la doctrine, qui semblait grandir en lui de jour en jour, il consola grandement ses auditeurs.

563. Beaucoup d'étudiants allant même jusqu'à recourir à des lettres de recommandation, pressaient le P. Provincial de les admettre dans la Compagnie. Parmi eux il y en avait un qui avait suivi les leçons de Droit canonique ; il avait obtenu de son père, bien qu'il fût l'aîné de la famille, la permission d'entrer dans la Compagnie. Et pourtant le Père fut d'avis qu'il ne fallait admettre personne. Le 17 mars, il se rendit à Valence où des notables et d'autres qui éprouvaient une dévotion toute particulière à l'égard de la Compagnie le pressaient de visites à l'excès. Toutefois il n'accepta pas de prêcher dans l'église cathédrale, parce qu'il n'était pas encore complètement remis de la maladie qui l'empêchait de se tenir debout solidement dans la chaire.

564. Déjà au début de cette année, on observait que Don Jean de Borgia commençait à se refroidir dans ses bonnes résolutions et à chercher auprès de Philippe, le Prince des Espagnes, une place qui lui serait avantageuse. Peut-être ses frères approuvaient-ils ce projet, plus que celui de s'attacher aux études et à notre Compagnie.

565. Alors que le P. Araoz se trouvait à Valence, le 1er avril eut lieu la pose de la première pierre dans les fondations de l'église ; elle fut bénie par l'évêque de Ségovie et l'église fut dédiée à la Bienheureuse Vierge Marie et au Bienheureux Paul. L'évêque, après avoir célébré la messe et avoir communié de sa main beaucoup de fidèles, fit une exhortation spirituells ; au nom de l'archevêque de Valence, il remercia les bienfaiteurs du collège, surtout de l'érection de l'église, et il les exhorta à persévérer dans une oeuvre si pieuse. Le P. Araoz fut quasi forcé d'admettre dans la Compagnie un jeune homme d'environ seize ans. En effet, ayant une intelligence si

pénétrante qu'il surpassait de beaucoup ses condisciples dans l'étude de la philosophie, il pressa le P. Provincial avec tant d'instance de l'admettre dans la Compagnie que celui-ci ne put lui résister. Un homme de la noblesse, qui le considérait comme son fils, et aussi son précepteur s'étaient efforcés de détourner le jeune homme de cette résolution ; mais le Seigneur lui donna une telle fermeté qu'il les amena à approuver son projet. Ce noble ainsi que le précepteur accompagné d'un grand nombre de ses élèves vinrent saluer le P. Provincial. Le maître qui était prêtre et théologien, déclarait qu'il demanderait à être admis lui-même dans la Compagnie s'il n'avait déjà reçu de la ville son traitement pour assurer le cours complet des Arts.

566. A cette époque déjà, les affaires concernant les collèges se multipliaient et c'était lourd pour le Père Ignace et pour ceux qui l'aidaient à Rome de s'occuper de tout cela par eux-mêmes, comme ils l'avaient fait jusqu'alors. Aussi le Père Ignace institua-t-il un "procurateur externe" pour prendre soin des affaires des collèges dans la curie romaine. Il écrivit au P. Araoz pour demander que les collèges d'Espagne apportent leur quote part aux frais que ce procurateur occasionnerait.

567. De Valence le P. Araoz se rendit à Saragosse; il y séjourna quelque temps et, ayant traité les affaires qui concernaient ce collège, il en repartit le 17 juin. Dans une ville du Comte de Rivagorza, ils trouvèrent Don Juan de Borgia avec qui il partit pour la province de Guipuzcoa ; il y trouva une lettre de la Duchesse de Frias qui l'appelait à Maison la Reine. Là, comme nous l'avons dit plus haut, il trouva le P. François de Borgia avec ses compagnons et, le jour même, qui était consacré au Bienheureux Pierre, il prêcha pour

l'édification de tous. De là il revint dans la province de Guipuzcoa et il s'employa à rétablir la paix entre des gens en désaccord. Au mois de septembre, il revint de nouveau à Maison la Reine pour traiter des affaires de grande importance. Il sut vers cette époque-là que le P. Simon Rodriguez avait été envoyé par les Pères Miron et Torrès en dehors du Portugal, pour prendre la charge de la province d'Aragon. " Cela m'a fait grand plaisir, écrit-il, que la principale partie de ma charge ait été transférée de moi au P. Simon" ; et il demandait par cette lettre que le reste de sa charge soit transféré au même Père ; car telle une mère, il souhaitait que toute la province soit donnée à un seul, plutôt que partagée. "D'autres s'étonnaient, disait-il, qu'on ne lui ait pas écrit d'abord à lui à ce sujet, mais quant à lui, il se réjouissait que ce Père ait été 'le premier dans ses bénédictions'". Le P. Araoz écrit aussi que "certains, dont l'autorité dans la Compagnie n'était pas négligeable, présentaient de multiples raisons pour déconseiller une telle division de la province. Toutefois, ces raisons, il ne voulait pas les envoyer au Père Ignace. A dire vrai, ils pensaient que celui qui avait porté le poids du jour et de la chaleur aurait dû être le premier informé d'une telle division ; lui-même en son for intérieur, s'estimait déchargé du reste de la charge de la province ; pourtant au for externe, il agirait comme auparavant. Car il pensait que c'était l'intention du Père Ignace ou, en son nom, des Pères Miron et Torrès, qu'un autre lui succédât". En un mot, il semble qu'il ait été profondément atteint par cette division. Le Père Ignace cependant ne changea rien à sa résolution, car il prévoyait peut-être un accroissement de la Compagnie qui exigeait non seulement cette division-ci, mais une division des provinces plus

importante encore, qui se fit quelques années plus tard.

568. C'est à Burgos que se rendit ensuite le P. Araoz ; aussitôt il reçut la visite de Don Ferdinand de Mendoza, le frère du Cardinal, et le Connétable l'envoya saluer affectueusement. Sur leur demande, il prêcha à Saint Egide devant un auditoire de choix composé des notables de cette ville. Cette prédication achevée pour la grande édification et instruction de tous, le Connétable aussi bien que les autres donnaient des signes d'extrême satisfaction. Quelques-uns, après la prédication, venaient pour conférer de leurs affaires avec lui, d'autres pour se confesser et il fut occupé tout le lendemain à les entendre.

569. Le P. Simon Rodriguez passait par Saragosse: les Nôtres, ne connaissant pas bien l'intention du Père Ignace, de qui ils n'avaient pas encore reçu la lettre, furent d'avis qu'il ne devait pas déclarer officiellement lui-même qu'il était Provincial, avant qu'on ne reçoive une lettre du Père Ignace. Le Père non seulement agit ainsi à Saragosse, mais dit qu'il ferait de même à Barcelone. La cause de cette agitation fut que le Père Ignace envoya cette désignation au Portugal, où il ne pouvait pas penser que les choses devaient aller si vite. C'est pour que le P. Simon Rodriguez quitte le Portugal avec une raison honorable qu'il avait envoyé une lettre patente, plutôt que par désir de le voir arriver si vite dans la province d'Aragon. Il ne crut pas devoir en prévenir d'autres av ant de savoir ce qui s'était passé au Portugal. Le motif leur étant inconnu ainsi que le dessein du Père, quelques-uns des Nôtres voyant seulement la conséquence, avaient quelque raison de s'étonner.

570. De Burgos le P. Provincial arriva à Valladolid, et ensuite à Medina. Là, outre les cours de philosophie que donnait le P. Maximilien, Maître Jean de Flandre commençait à donner une leçon de grammaire. En effet, le Père Ignace, comme nous l'avons signalé plus haut, avait décidé que dans les collèges d'Espagne, comme à Rome et en Sicile, des écoles seraient créées pour affermir la jeunesse dans le savoir et les bonnes moeurs. A Medina, constatant que le P. Baptiste de Barma prêchait dans la rue ou sur la place publique, tout en le faisant aussi dans les églises avec un auditoire extrêmement nombreux, il se demanda si cette pratique convenait. Il n'ignorait pas, assurément, qu'il en résulterait un fruit extraordinaire, car beaucoup, appartenant à diverses nations, l'écoutaient sur la place publique, alors que, pensait-on, ils n'iraient jamais dans des églises. Non seulement il voulut avoir l'avis du Père Ignace sur ce point : à savoir si le P. Baptiste devait continuer à prêcher en dehors des églises, malgré l'opposition du prélat ; mais, au cas où il verrait qu'il faut persévérer, il souhaitait avoir une approbation, au moins de vive voix, venant du Siège Apostolique.

571. Au mois d'août fut contracté le mariage entre Don Jean de Borgia et Dame Laurence de Loyola. A ce sujet, le Père Araoz écrit une longue lettre dont voici le résumé : "Le Duc de Gandie et d'autres amis de Don Jean s'étaient occupés activement de cette affaire et, bien qu'à cette époque le Duc ait commencé cette faction dont il a été question, on persuada néanmoins à Don Jean de planter là Gandie et de se rendre dans la province de Guipuzcoa pour presser la célébration de ce mariage. Beaucoup en effet, et des plus riches peut-être parmi les nobles que Don Jean lui-même, ambitionnaient ce mariage.

Aussi Don de Ozaeta, avec d'autres qui prenaient le parti de Don Jean, se méfiant par ailleurs du P. Provincial Araoz, conclurent l'affaire. On a dit déjà combien elle fut peu approuvée par le Père Ignace. Comme on en parlait autrement au Portugal, le P. Araoz y fit parvenir une information sur la manière dont elle s'était faite.

572. Le même Provincial Araoz se plaint discrètement de ce que, sans que lui-même ait été consulté, le P. Torrès ait déplacé certains des Nôtres et les ait envoyés ailleurs qu'à l'endroit auquel son Provincial les avait destinés. Il est vrai que ce n'est pas sans avoir reçu la permission du P. Ignace qu'il faisait cela, mais lui (Araoz) semble avertir à demi-mot le Père Ignace lui-même que ce Père n'est pas parfaitement au courant de la manière d'agir de la Compagnie : quant un ordre est donné, une mission confiée à quelqu'un, il semble qu'il faut toujours que ce soit avec cette restriction : traiter l'affaire avec le Provincial. Ceci n'a pas été écrit par le P. Araoz lui-même, mais par Antoine Gou, son "socius", qui toutefois paraît bien écrire conformément à la pensée et à l'intention du Provincial.

DU COLLÈGE DE SARAGOSSE

573. Il n'y avait à Saragosse que deux prêtres. Et cependant la moisson des confessions et des communions était de jour en jour plus abondante. Comme ils ne pouvaient la récolter entièrement eux-mêmes, souvent quelques personnes

s'approchaient des sacrements dans d'autres églises ; et, ce qui est le plus important, on remarquait en elles un fruit spirituel et la constance même au milieu des contradictions. Peu à peu cependant les contradictions cessaient d'elles-mêmes, quand elles avaient porté un fruit abondant de patience. Il y avait quelqu'un qui autrefois fuyait les Nôtres comme suspects ; dans la suite, il fut si bien disposé àleur égard que c'est à peine si on pouvait l'arracher de notre maison. De la même manière, d'autres en grand nombre, d'opposés qu'ils étaient, devinrent amis.

574. Au nom du Père Ignace il avait été enjoint que dans les lettres, on n'écrive à personne: *"Très Révérend"*, mais seulement *"Révérend"*, sauf au Provincial ou au Général ; mais on ne mit pas en pratique cette mesure qui serait nouvelle et inusitée, avant d'en référer au Père Ignace. Il n'insista pas sur cette affaire qu'il considérait comme insignifiante, pas plus qu'au sujet de *"Paternité"*, titre qu'il désirait ne voir attribué à personne, pas même à lui. Mais sachant par le Père Tablares qu'en Espagne avait déjà prévalu cet usage d'attribuer aux Provinciaux le titre de Paternité, il dit que chacun appelle ceux-ci comme il le voudrait : Paternité ou Révérence.

575. L'archevêque de Saragosse fit ce qu'il n'avait jamais voulu faire les années précédentes : choisir les Nôtres et les mettre dans le catalogue officiel du nombre des confesseurs. Les Inquisiteurs aussi avaient une excellente opinion des Nôtres. Sans relâche on fréquentait la confession et la communion : pourtant, en ces mêmes jours, un prédicateur de l'Ordre de St Augustin, qui prêchait dans une église où le P. Strada, invité, n'avait pu venir, blâmait dans ses prédications un certain nombre de personnes qui communiaient à jours fixes ; il avait

fait une sortie contre elles, les accusant d'être hypocrites parce que, dans ce qui concerne le culte de Dieu, elles faisaient plus que ce qui est communément en usage. Des prédications de ce genre répandaient de faux bruits et étaient une pierre d'achoppement pour les faibles. Le P. François de Rojas, voyant quel dommage causait à beaucoup cet enseignement, écrivit à ce religieux au sujet de ce qu'il avait avancé et il l'invita à venir au collège. Cette invitation fut accueillie avec courtoisie et bienveillance par le religieux ; il fit savoir que sa pensée avait été autre et qu'il n'avait pas voulu parler des personnes qui s'approchaient fréquemment des sacrements. Le Seigneur changea si bien son coeur qu'il fit deux prédications tout à fait contraires à l'enseignement qu'il avait donné précédemment, causant l'admiration et l'édification de plusieurs. Peu de temps après, l'Esprit du Seigneur soufflant avec véhémence inspira à tous les prédicateurs de Saragosse d'enflammer la population d'une grande ferveur pour la fréquentation des sacrements.

576. Le premier des magistrats qu'on appelle les "Jurés" s'adressant à l'un des Nôtres, demandait que le P. Strada vienne, le prochain Carême, à Saragosse pour y prêcher. S'il en était ainsi, il laissait entendre qu'il ferait quelque chose pour consolider le collège de la Compagnie. Mais ce Père ne s'inquiéta pas de savoir ce que c'était, de peur de faire croire que les Nôtres tenaient compte d'une manière excessive de leur collège.

577. Le P. François de Borgia sut, par un noble d'une grande piété du royaume d'Aragon, l'arrivée en Espagne d'un Sarrazin, neveu du roi Velez en Afrique, accompagné de trois ou quatre

de ses familiers : ils venaient à Saragosse, de la cour du Prince Philippe et avec une lettre de lui, pour recevoir le baptême. Ce noble personnage affirmait avoir eu en mains et avoir lu cette lettre du Prince au Vice-Roi et à l'Archevêque et il avait décidé d'emmener ces Sarrazins dans sa suite. Or il arriva que, dans une auberge, la besace dans laquelle cette lettre et l'argent du Sarrazin étaient enfermés lui avait été dérobée et, malgré tous leurs soins, on ne put retrouver ce qui était dans la besace, bien que la besace ait été retrouvée dans un étang. Donc à leur arrivée à Saragosse, on n'ajouta pas foi à ce que disait ce noble chrétien et il n'y avait personne pour prendre en considération ces Sarrazins. Aussi ce Sarrazin restait-il avec ses familiers dans une auberge, tout abasourdi, et, vraiment cela semblait contraire à la religion chrétienne que ces catéchumènes soient laissés ainsi à l'abandon. Aussi le P. De Rojas, bien que ne possédant rien d'autre que sa propre personne, l'offrit et mit en oeuvre tout ce qui était possible pour aider les Sarrazins. Il demanda donc à ce noble chrétien qui les avait amenés à Saragosse de les envoyer chez nous. Ayant examiné les intentions et les bonnes dispositions de ce Sarrazin, avec encore plus de confiance et de compassion il prit en main leur affaire. Il garda chez nous ces catéchumènes, en attendant de s'adresser au Gouverneur ainsi qu'à d'autres nobles, et même à l'Archevêque. Le Gouverneur et certains autres pensaient qu'il y avait là-dessous quelque fraude et quelque tromperie. Pourtant presque tout le monde dans la ville loua la conduite du P. François de Rojas, et le gouverneur lui-même subvenait à tous les besoins des catéchumènes.
On envoya au Prince un messager spécial au retour duquel le baptême devait être conféré aux catéchumènes. Entre temps, le Gouverneur, beaucoup de nobles et même des Inquisiteurs rendaient visite à ce noble catéchumène. Quand on eut reçu la réponse

de la cour du roi Philippe, il fut baptisé le jour même de la saint Philippe. A dire vrai, le P. de Rojas était d'avis de différer ce baptême parce que le catéchumène ne lui paraissait pas encore suffisamment mûr. Mais quand on en eut conféré avec les Inquisiteurs et l'Archevêque, il fut finalement baptisé et on lui donna le nom de Don Philippe de Mechinas. Ses parrains furent le Comte de Rivagorza et le Gouverneur d'Aragon. On le conduisit, avec une nombreuse escorte, de notre maison à la paroisse et on le baptisa.

578. En ce qui concerne les Exercices spirituels proposés avec profit et d'autres oeuvres de piété, habituelles à la Compagnie, qu'on sache que tout ceci fut fait à Saragosse. Cependant la fondation du collège était tellement fragile qu'à l'arrivée du Provincial, on devait, semblait-il, traiter la question de savoir s'il fallait en faire partir les Nôtres. Restèrent néanmoins aussi bien le P. de Rojas lui-même que le P. Alphonse Roman avec des compagnons coadjuteurs.

DE LA PROVINCE DU PORTUGAL

ET D'ABORD DES MISSIONS.

579. L'année précédente, avait été envoyé dans l'évêché des Algarves le P. Gonzalve Vaz, avec son compagnon Nuñius Alvarez. Un autre prêtre, nommé André Fructuosus, y avait été envoyé également, et l'évêque s'occupait de fonder là un

collège, comme nous l'avons dit. Le P. Gonzalve eut connaissance d'une lettre du roi adressée à un certain juge, dans laquelle il disait que dans la ville où ils se trouvaient alors, nommée Lagos, il ne fallait pas établir le siège durable d'un collège. De son côté, le P. Simon Rodriguez qui, en ces premiers mois de l'année n'avait pas encore abandonné la charge de la province, avait écrit qu'il avait appris que cette ville était malsaine. Mais les Nôtres en jugeaient autrement : on leur disait qu'il n'y avait pas en Espagne de climat plus salubre. On pouvait le croire d'autant plus facilement qu'on y voyait beaucoup d'hommes âgés en très bonne forme physique. Quant à l'emplacement destiné au collège, on le tenait pour plus salubre que tous les autres quartiers de cette ville, parce qu'il se trouvait sur la hauteur, était bien aéré et jouissait d'une vue étendue. Cet emplacement était offert avec tant d'empressement par ceux que cela regardait qu'ils considéraient comme une faveur que cette offre soit acceptée. Les Nôtres avaient reçu l'hospitalité dans une partie de cette maison dans laquelle ils désiraient fonder le collège. Leurs hôtes firent savoir au P. Gonzalve qu'ils avaient décidé de donner non seulement leur maison mais tous leurs biens pour la fondation du collège : s'il était nécessaire qu'ils renoncent à ces biens de leur vivant, ils y étaient prêts. Comme cette partie de la maison qu'habitaient les Nôtres était moins commode que celle habitée par les propriétaires, ils voulurent faire l'échange avec les Nôtres. Cependant les Nôtres étant encore peu nombreux ne consentirent pas à cette offre. Ils voulaient commencer aussitôt le collège, mais à ce moment là tout était à feu et à sang à cause de guerres entre l'Empereur et le Roi de France et un certain navire, sur lequel les hôtes des Nôtres avaient une bonne partie de leur fortune, ainsi qu'un certain nombre de leurs gens, ne se montrait pas à l'horizon. On crut qu'il avait été pris par les Français en même

temps que beaucoup d'autres bâtiments de la même ville. C'est la raison pour laquelle le collège ne commença pas à ce moment là. On attendait aussi un ordre du roi de commencer cette oeuvre.

580. Trois fois par semaine, le P. Gonzalve prêchait et malgré l'ampleur de l'église, elle ne contenait pas la foule de ceux qui étaient venus pour l'entendre. On faisait maintes restitutions ; beaucoup sortaient de leurs péchés publics ; beaucoup parmi les notables, s'approchaient fréquemment des sacrements de la confession et de la communion et ils y faisaient l'expérience d'un secours exceptionnel de Dieu. Des clercs quittaient leurs concubines ; c'est ce que fit entre autres un homme d'un certain âge quand le Père Gonzalve l'eut entretenu : il était ensuite si bien disposé à l'égard de la Compagnie qu'il décida de lui abandonner tous ses biens et d'y entrer. Cependant, vu son âge et son absence de culture, il ne fut pas admis. Le P. Gonzalve voulut qu'après Pâques Nuñius Alvarez se mit à enseigner la grammaire. Ceci fait, des enfants et d'autres commencèrent à affluer à ses leçons : parmi eux il y avait des prêtres et d'autres, des hommes considérés. Ausi de toutes parts il y avait une moisson de fruits abondants. Car le P.Gonzalve, en dehors de ses prédications, consacrait le reste de son temps à entendre des confessions. Il prenait seulement quelques heures dans l'après-midi, la veille du jour où il devait prêcher, pour préparer sa prédication. Des réconciliations et des amitiés d'une grande importance furent conclues aussi entre des hommes qui depuis de longues années entretenaient des inimitiés. Tous se soumettaient aux Nôtres si volontiers et avec tant d'obéissance que tout ce qu'on leur disait, relativement à cette bonne entente, ils l'acceptaient aussitôt, les mains jointes sur la croix, et ils promettaient

de le faire. Le P. Gonzalve jouissait auprès d'eux d'une autorité particulière. Entre autres il s'adressa à un homme dont ses adversaires avaient assassiné le frère et il lui demanda de pardonner. Au commencement il le trouva impitoyable; déjà l'année précédente tous les prêtres, portant le Très Saint Sacrement, l'avaient prié avec insistance ; il avait détourné la tête et n'avait pas voulu accorder son pardon. Mais quand le Père Gonzalve lui eut parlé, en quelques jours il fut tellement changé intérieurement que, à la grande admiration de la population, il pardonna leur crime à ses adversaires.

581. Le P. Fructuosus, avant le Carême, n'espérait guère pouvoir amener les gens à la dévotion. Mais quand il vit affluer vers lui une grande foule de personnes qui venaient se confesser, il admirait la vie spirituelle de beaucoup que le Seigneur avait instruits intérieurement et à qui il avait appris à prier. Beaucoup aussi progressèrent, en particulier parmi les gens haut placés, et ils firent dans l'oraison des progrès des plus satisfaisants. Les Nôtres étaient assistés par deux bons prêtres et, quand ils parcouraient le diocèse, ils leur laissaient le soin d'entendre les confessions de ceux qui fréquentaient les sacrements. L'un d'entre eux était déjà décidé à entrer dans la Compagnie, mais son admission était différée jusqu'à l'ouverture du collège.

582. Le jour du jeudi saint le P. Gonzalve se rendit dans une ville distante de deux lieues pour entendre ceux qui étaient détenus en prison. Quand il les eut entendus, tandis qu'il leur adressait une prédication, l'un d'eux se leva, disant aux autres avec force larmes que c'était bien juste de pleurer et de sentir au dedans de soi ce que disait le Père. Et il se mit à ajouter bien d'autres choses encore au sujet de Dieu. Le P.Gonzalve,

l'ayant vu tellement bouleversé, lui donna sa place pour parler, tant il touchait et consolait les autres.

583. Le jour même de Pâques, le P. Gonzalve partit pour parcourir les agglomérations voisinesde la ville, y prêcher, y enseigner la doctrine chrétienne, et en rapporter le fruit dans les greniers du Seigneur, de même que dans cette ville, pendant le Carême, il avait rapporté un fruit extrêmement abondant. Il était accompagné de deux prêtres qui n'appartenaient pas à la Compagnie, et qui entendaient les confessions de ceux que mettait en branle la prédication du P. Gonzalve ; ils s'adonnaient aussi à d'autres oeuvres de piété. Mais il fallut revenir à la ville car, des semences jetées pendant le carême, par les prédications et les confessions, on voyait encore le fruit après Pâques. En effet, quinze ou vingt jours après la fête de la Résurrection, chaque jour se présentaient pour se confesser et communier un grand nombre de personnes qui décidaient de continuer à le faire toujours. A certaines d'entre elles les Nôtres prescrivirent de s'approcher des sacrements tous les mois, à d'autres tous les quinze jours, à d'autres tous les huit jours. En cela la force de la puissance divine (*"divinae virtutis energeia"*) fut d'autant plus éclatante que la chose était plus inusitée et blâmée par beaucoup qui avaient de l'autorité auprès de ces personnes. Mais le P. Gonzalve ayant fait entre autres une prédication dans laquelle il exhortait sérieusement à l'usage fréquent des sacrements, ces hommes revinrent de leur av is précédent. Tant et si bien qu'après l'achèvement du Carême, on aurait dit qu'avait commencé en quelque sorte un nouveau Carême, en ce qui concerne le ministère des sacrements : c'était à tel point que même les prêtres séculiers ne pouvaient satisfaire à tant de pénitents.

584. Comme les Nôtres avaient décidé de s'en aller parcourir d'autres villes et agglomérations de ce diocèse, la population de cette ville qui s'appelle, avons-nous dit, Lagos, fut plongée dans une grande tristesse. Cependant les deux prêtres séculiers, dont nous avons parlé plus haut, restant là pour entendre les confessions, modérèrent le chagrin que causait l'absence des Nôtres.

585. Une grande pénurie de blé se faisait sentir à ce moment-là et une hausse des prix accompagnait cette pénurie. Quelques-uns en effet vendaient leur blé à un prix plus élevé qu'il n'était juste, parce qu'on ne les payait pas comptant. Le P. Gonzalve blâmait vivement cette conduite ; avant qu'il ne quitte la ville, un des marchands entre autres, tout bouleversé, vint trouver le Père ; il affirmait qu'il avait investi tout son avoir dans l'achat de son blé, mais, s'il fallait pour la sécurité de sa conscience tout perdre, il y était prêt. Le P. Gonzalve remit sa réponse à deux ou trois jours. Notre homme conférant avec d'autres marchands se moquaient de lui, disant : "Eh bien! nous serions dans de beaux draps si nous laissions aux apôtres le soin de taxer notre blé!". Mais ces moqueries ne détournèrent pas de sa résolution le marchand qui vendit aussitôt son blé à un prix modéré, selon le conseil que lui en donna le P. Gonzalve. En guise de bénéfice il se contenta de la résolution qu'il prit de se confesser et de recevoir la Sainte Eucharistie fréquemment. D'autres aussi furent amenés, par la fréquentation des sacrements, à renoncer à des contrats usuraires ou injustes. Ils commençaient à douter de ce qu'ils ne mettaient jamais en doute auparavant, et ils ne pratiquaient pas sans demander l'approbation des Nôtres des contrats sur lesquels ils avaient ce genre de doutes.

586. Quittant enfin la ville de Lagos, les Nôtres arrivèrent dans un bourg et, malgré l'heure tardive, le P. Gonzalve prêcha, ce qu'il fit encore le lendemain. Après avoir entendu quelques confessions, ils se rendaient à un autre bourg, quand une femme vint à leur rencontre, donnant de grands signes de joie: "Le Seigneur soit loué, disait-elle, car je désirais depuis longtemps votre présence pour accorder, grâce à vous, mon pardon à beaucoup qui ont été jetés en prison à cause de moi. Bien des gens, à dire vrai, et même des religieux m'en ont prié en vain ; mais maintenant, de moi-même, je vous attendais pour le faire, car le Seigneur m'a donné le sentiment que je devais mourir et que tout cela n'est rien". Cette femme donc se confessa au P. Gonzalve et fit tout ce qu'il lui prescrivit. De là ils poursuivirent leur route vers une autre localité appelée Villanova où la population les attendait. Allant loger à l'hôpital, ils y trouvèrent un Français tout près de mourir par suite du coup d'une petite bombarde qui avait atteint une de ses jambes. Il avait été fait prisonnier parmi d'autres pirates et il gisait là, tellement abandonné que personne ne s'occupait de le soigner, parce que sa jambe, grouillante de vers, répandait une odeur affreuse, très difficile à supporter. Le Nôtres commencèrent à lui donner des soins tant spirituels que corporels ; ils lui faisaient don d'une partie des aumônes qui leur étaient offertes. Il confessa ses péchés et il reçut le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie. Eprouvant une grande douleur de ses fautes, il supportait avec résignation, patiemment, les cruelles souffrances de son mal. Aussi pendant les quelques jours où il survécut, les Nôtres eurent soin de le nettoyer et de le soigner le mieux possible, et ils ne l'abandonnèrent pas jusqu'à ce qu'il expirât en invoquant le nom de Jésus. Les habitants de la ville, voyant les Nôtres prendre un soin si particulier de cet homme, se

mirent eux aussi à venir le visiter. Un des Nôtres remarqua que dans ce genre d'hôpitaux et dans ces fonctions de charité, Dieu a coutume de communiquer les grands trésors de sa grâce. Dans cette ville, beaucoup s'adonnaient aux choses spirituelles et, tous les jours, tant que les Nôtres y séjournèrent, le nombre de ceux-ci augmentait. Un curé connut un regain de ferveur en faisant une partie des Exercices et, tout en persévérant dans ses méditations, il s'occupait assiduement à entendre les confessions.

587. Après avoir passé là vingt jours, les Nôtres se rendirent à une ville où se trouvait l'église cathédrale de ce diocèse, nommée Sylves. Comme ils avaient choisi de loger à l'hôpital, c'est là qu'on leur envoyait tout ce qui leur était nécessaire. Beaucoup dans cette ville firent des progrès et, Dieu aidant, le fruit porté auprès d'eux grandissait. Le dimanche suivant le P. Gonzalve prêcha dans l'église cathédrale ; l'après-midi, les Pères voulaient partir pour les villages voisins, où ils croyaient un travail plus nécessaire, mais le chapître par l'entremise de l'Archidiacre, les pria de rester encore quelques jours dans la ville parce qu'ils voulaient organiser des prières publiques pour l'Eglise de Dieu et pour la paix et ils demandaient combien de jours les Nôtres jugeaient devoir être consacrés à des prières de ce genre. Les Nôtres restèrent donc et le Père prêcha tous les jours où ces prières se déroulèrent, et cela avec grande édification et dévotion de la part de tous. Un certain nombre de réconciliations aussi se firent entre des personnages de premier plan qui avaient entretenu entre eux de longues inimitiés. Une dame pieuse et estimée voulut, tant que les Nôtres se trouvaient à Sylves, leur fournir tout le nécessaire et elle reçut aussitôt la récompense de sa charité, car on obtint d'elle une des réconciliations les plus importantes. Quittant Sylves,

les Pères parcoururent d'autres régions de ce diocèse où, grâce encore au ministère de la prédication et des sacrements, on récolta un fruit extraordinaire. Pourtant, pendant quelques jours, ces activités furent moins continuelles car le P. Gonzalve Vaz s'était mis à cracher le sang. Néanmoins il continuait à entendre les confessions et, lorsque le Seigneur lui eut rendu la santé, ces hémoptysies s'arrêtant, il revint à sa prédication habituelle et à ses autres activités. Parcourant de nombreux villages et localités à la manière que nous avons dite, après avoir procuré l'édification de beaucoup d'âmes, ils revinrent à la ville de Lagos.

588. On avait envoyé le P. Parrada avec le P. Emmanuel Fernandez dans une ville de l'Infant Louis nommée Vega. Ils la trouvèrent à feu et à sang à cause de haines violentes qui avaient pris naissance au moment des fêtes du Prince. Les notables de cette ville se trouvaient tellement empêtrés dans des haines de ce genre que les uns avaient fui la ville, d'autres s'étaient retirés soit dans des monastères et d'autres églises, soit dans des maisons, et cette calamité avait pris des proportions énormes. Dans ces bagarres, une dame de la noblesse avait été blessée, ses filles malmenées, sa maison dévastée. Le P. Parrada entendit sa confession et alors elle accorda à ses adversaires le pardon de leurs offenses. Pour arranger toute cette affaire ce pardon fut d'un grand poids, car cette dame avait été lésée plus que les autres. Et ainsi, de proche en proche, on ramena tout le monde à la réconciliation, avec l'aide de Dieu. En second lieu, une bagarre avait éclaté à l'église à cause de la priorité des places assises pour les dames et le diable amenait beaucoup de personnes à la haine et au désir de se venger. Cependant la divine Bonté voulut que, grâce aux Nôtres, tout le monde se réconciliât. Le P. Emmanuel Fernandez

mena à bien tant de réconciliations en cette ville, écrit son compagnon le P. Parrada, que c'est à se demander s'il y avait autant de jours (que de réconciliations) dans cette année pourtant bissextile! Le P. Emmanuel s'adonnait aussi activement aux confessions. Il prêchait : les jours de fête dans l'église principale, matin et soir ; le mercredi matin, dans une paroisse ; le vendredi, dans un monastère, celui de la Conception, le matin, dans un autre le soir ; le samedi, dans l'église Notre Dame de Grâce. Tous les jours il enseignait la doctrine chrétienne aux enfants qui affluaient à l'hôpital, pour entendre cette leçon, car c'était là que les Nôtres résidaient. On n'entendait jurer aucun d'eux, et même aucun homme et aucune femme sans qu'ils soient aussitôt repris. La veille de l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge, dans une rue, ils firent renouer amitié à plus de cinquante personnes qui ne s'adressaient plus la parole en raison de leurs mauvais sentiments. Les lettres des Indes, que les Nôtres avaient apportées avec eux, circulaient dans toutes les mains aussi bien parmi les habitants de la ville que parmi les religieux, et cela avec une édification extrême. Au sujet du P. Alphonse Tellez qui se trouvait dans l'île du More, on vit qu'il récoltait de grands fruits dans la vigne du Seigneur et on ne parlait pour ainsi dire pas d'autre chose.

589. Le P. Gonzalve de Sylveira fut envoyé aussi avec un autre prêtre dans une ville appelée Tomar où se trouve le principal monastère de l'Ordre militaire du Christ. Outre qu'ils observaient un règlement prescrit par le Roi, le mercredi le P. Gonzalve prêchait dans l'église de la Miséricorde, bien que ce fût un jour ouvrable, un très grand nombre de personnes, et cela parmi les notables de la population, hommes et femmes, s'y rassemblaient. Le samedi après-midi, ils quittaient la ville pour se rendre dans des paroisses voisines, dont l'une qui a la

charge de six ou sept mille âmes, échut au Père Fructuosus Nogheira, le compagnon du P. Gonzalve de Sylveira. Lui-même prit pour lui une autre paroisse moins importante et il écrit qu'il en espère un fruit qui ne sera pas pour autant négligeable : "des habits rustiques et des jugements ressemblant aux habits ne lui enlevaient pas son courage", disait-il, car il remarquait que des esprits simples étaient plus capables de Dieu que la sagesse desséchée des autres. Il prêchait deux fois tous les dimanches en divers endroits, dans l'un le matin, dans l'autre l'après-midi. Avant la prédication, dans une des paroisses, les Pères s'adonnaient à l'enseignement de la doctrine chrétienne, auquel les gens assistaient avec une grande attention. Pour faciliter la chose, le Roi avait décidé que quatre enfants, choisis à l'orphelinat, accompagneraient chacun de nos Pères prédicateurs qui avaient deux paroisses ; quand ces enfants arrivaient, on les répartissait deux par deux entre les paroisses : l'un d'eux dans une des paroisses, le second dans une autre, proclamait à haute voix la Passion du Seigneur ; et les coeurs que n'avaient pas touchés les prédications, quelquefois ces enfants innocents les touchaient. Le P. Fructuosus Nogheira plaisait grandement à ses auditeurs. Trois fois par semaine, il expliquait au clergé une "somme" de cas de conscience, et il avait de nombreux auditeurs qui lui témoignaient une grande confiance, non sans raison, car il s'acquittait excellemment de sa fonction de commentateur. Quant au P.Gonzalve, le mardi et le jeudi, il donnait aussi des leçons très utiles sur les choses nécessaires à la foi et sur l'obéissance à l'Eglise, en commençant par la confession et en donnant des enseignements particuliers à ceux qui voulaient se recueillir. Dès la première leçon, il vint tellement de gens importants qu'il pensait qu'il n'y avait rien de perdu, même s'il ne prêchait pas le dimanche. Les auditeurs

avançaient dans les voies du Seigneur avec une grande ferveur ; quelques-uns entreprenaient les Exercices spirituels avec beaucoup de fruit et c'étaient des hommes de la noblesse et parmi les plus sages de cette ville qui, au moindre signe de Gonzalve, se rassemblaient même dans les lieux publics. Grâce à eux par l'exemple et par la parole, d'autres semblaient devoir être aidés. Avec la communauté de l'Ordre militaire, le Père gardait des relations familières et amicales. Alors qu'on les invitait à se flageller ou, comme on dit, à prendre la discipline, ils vinrent si nombreux à l'églisequ'ils étaient empêchés de le faire en raison de leur trop grand nombre. Mais cela put se faire plus facilement dans une autre église plus grande où se réunirent plus de cinq cents personnes.

590. Dans l'évêché de Portalegre avaient été envoyés le P. Cornelius Gomez avec le P. de Santa-Cruz. Ils écrivirent - pas seulement eux, mais aussi l'entourage de l'évêque et d'autres personnes considérables de cette ville - quel fruit abondant le Seigneur récoltait par eux, grâce à nos ministères accoutumés : confessions, prédications, réconciliations rétablissant la concorde, exercices spirituels donnés à des personnes diverses et dont elles rendaient compte chacune, comme le font d'ordinaire nos Frères. Ils eurent soin d'établir dans cette population une confrérie de charité, à laquelle plus de mille personnes donnèrent leur nom ; c'est à marier des jeunes filles privées de leurs parents et à d'autres oeuvres pies qu'ils consacraient les aumônes dont certaines étaient fixes et déterminées pour chaque année. Si grand fut le changement qui se produisit dans cette population qu'on aurait dit des loups devenus agneaux. Il y avait un monastère de moniales cisterciennes qu'ils amenèrent à la pratique de l'oraison avec grand profit pour elles. On les réclamait d'un autre monastère de l'Ordre de Sainte

Claire; mais comme les religieux de cet Ordre n'en avaient pas donné la permission, les Nôtres ne s'y rendirent pas. Tout le monde savait que jusqu'à ce moment les gens de ce pays n'avaient pas même une vie digne de chrétiens. Mais d'eux-mêmes librement, ils s'en remettaient au jugement des Nôtres, prêts à faire tout ce qui leur serait ordonné. Comme, parmi eux, les Exercices spirituels étaient largement répandus, chacun de ceux qui les entreprenaient, au nombre desquels étaient les grands de la ville, rendait compte en détail avec une grande humilité de ses méditations. On voyait cette ville brûler véritablement du feu sacré de la charité et faire de grands progrès. Les notables de la ville s'occupaient aussi de la fondation d'un collège de la Compagnie et cherchaient un emplacement favorable. Ils l'avaient même trouvé, mais les Nôtres ne voulurent rien leur promettre, tant qu'ils ne connaîtraient pas la volonté de leurs supérieurs. Ils avaient une action considérable, le P. de Santa-Cruz en prêchant, le P. Cornelius Gomez en entendant les confessions, et tous deux par des entretiens familiers. Il en résulta dans cette population un changement de vie remarquable et des désirs très ardents de progrès spirituel. Des hommes furent arrachés à la gueule du démon : ils n'avaient pas fait depuis vingt trois ans une confession sincère. Maintenant ils ne rougissaient plus de servir Dieu et ils ne tenaient aucun compte de l'opinion et de l'estime des gens du monde. Un certain Don Juan, un homme d'une haute noblesse, se signala entre autre par ses progrès et il provoqua une grande admiration chez ceux dont il était connu : après avoir fait les Exercices spirituels, il se montrait prêt, au moindre signe du P. Santa-Cruz, à faire les choses les plus difficiles. D'autres aussi parmi les notables, jetèrent de très solides fondements de vertus en faisant les mêmes

Exercices spirituels et ils résolurent de servir Dieu sérieusement, leur vie durant. Les femmes aussi furent instruites dans l'oraison mentale, dans la méthode pour méditer la Passion du Christ, et dans d'autres méditations spirituelles ; cela elles l'obtinrent à force de prières, et elles y firent de grands progrès ; elles amenaient aussi leurs filles pour qu'on les instruise. Outre les hommes et les femmes mariées, il y eut bien une quarantaine de jeunes filles des plus honorables qui furent instruites de la même manière et elles croissaient de jour en jour dans la vie spirituelle. On disait que le P. de Santa Cruz prêchait d'une manière merveilleusement adaptée aux besoins de ses auditeurs, non seulement pour les émouvoir, mais aussi pour les instruire. Pour cela, il ramenait ses prédications à trois ou quatre points, pour bien les fixer dans la mémoire des gens. S'ils oubliaient un de ces points, ils venaient à l'hôpital pour que le P. de Santa-Cruz le leur remette en mémoire. Le profit était d'autant plus grand qu'ils conféraient avec d'autres de ce qu'ils avaient entendu. Ils affirmaient n'avoir jamais entendu de prédications qui les enflamment d'une telle ardeur pour embrasser la vertu et pour servir Dieu.

591. On envoya aussi le P. Jean de Souza dans un endroit plein de discordes et de haines, où la plupart des gens ne cherchaient que vengeances et homicides. Il leur demanda de se rassembler tous le lendemain à l'église. Quand il eut fait une prédication brûlante, ces hommes, violemment émus jusqu'à verser des larmes de contrition, remirent entre ses mains tous leurs différends et pour finir, s'embrassant les uns les autres au milieu de l'église, ils renouèrent amitié entre eux.

592. Le P. Jean de Saint Michel prêchait, à la grande satisfaction de tous, dans l'église Saint Antoine. Comme l'église est trop petite pour contenir une grande foule, on ouvrait une porte qui donne sur le cloître pour que de là un plus grand nombre de personnes puissent entendre la prédication. A des séculiers adonnés aux choses spirituelles, qui avaient été instruits par les Nôtres, il arriva des choses bien dignes d'être notées. Je n'en signalerai que deux : Il y avait un homme doué d'un bon jugement qui, en y mettant toute son application et son effort, triomphait de la difficulté de fixer son coeur dans l'oraison. Un jour il se leva avant l'aube, selon son habitude, et il descendit sans lumière dans une chambre où il allait prier seul. Alors que, dans ce lieu habituel, il se préparait à l'oraison, il reçut un coup si violent sur la tête qu'il en perdit connaissance et pensa avoir reçu une blessure grave à la tête, car le sang gicla de sa bouche dont les gencives avaient été meurtries. Mais il se mit à invoquer le nom de Jésus et il sut que c'était le démon qui lui avait fait souffrir cela ; rejetant toute crainte, il ne renonça pas à faire oraison. D'un autre aussi, voici ce qu'on raconte : il priait à genoux et les mains levées quand un Ethiopien lui apparut, affreux à voir ; celui-ci, lui saisissant les mains, lui dit : "A quoi bon prier, puisque tu es perdu et que le Paradis n'est pas fait pour toi ?" Et il ajoutait moqueries et sarcasmes. Ensuite il traîna notre homme à travers la chambre et il le précipita en bas d'un escalier, puis il le frappa et le bourra de coups de pieds. Mais deux enfants vêtus de blanc se tinrent près de lui, le ranimèrent et, restant avec lui jusqu'au matin,

ils le consolèrent. Le lendemain, alors que de nuit il se flagellait et qu'il allait s'arrêter, il sentit comme un poids qui pesait sur son dos et il eut devant les yeux comme une ombre noire et épaisse, et il fut forcé de tomber la face contre terre. Ensuite l'ombre, lui arrachant le fouet des mains, le flagella très cruellement. Mais comme il l'avait supporté avec patience, il eut pour consolateurs les mêmes enfants que le jour précédent, jusqu'à ce qu'il s'endormît dans le même lieu. C'était pour entraver le progrès spirituel bien sûr, que les démons prenaient ces moyens, mais pour ceux qui aiment Dieu, ces épreuves coopéraient au contraire à leur progrès spirituel.

593. Pour en revenir aux Nôtres, en plus des prédications, on enseignait aussi la doctrine chrétienne dans un hôpital où se rassemblaient une quantité de gens. On envoya à Lisbonne Maître Gonzalve qui accompagnait d'ordinaire la Cour du Roi et vaquait assiduement aux confessions et aux autres oeuvres de piété. Comme il se portait mal à Almeirini, ainsi d'ailleurs que plusieurs autres des Nôtres, on l'envoya respirer l'air natal, et à Coïmbre et à Saint Félix. Cela ne servit à rien, car il avait une grosse tumeur à l'estomac. Le Roi ordonna qu'il vienne se faire soigner à Lisbonne et il le recommanda instamment à ses médecins. La Reine, de son côté, outre qu'elle fournissait tout ce qui était nécessaire à sa guérison, l'envoyait visiter souvent, ce que faisaient également un grand nombre d'autres personnes. En effet par son exemple, par sa parole et dans tous les ministères de charité, cet homme se comportait de telle manière qu'à juste titre les princes même l'aimaient tous et faisaient grand cas de lui. Mais comme son estomac ne gardait rien, il fut réduit à une faiblesse extrême. L'estime que les Nôtres avaient eu de sa vertu, tandis qu'il était vivant et qu'il travaillait jour et nuit à

aider les âmes, il l'a surpassée, et de loin, dans sa mort. A son décès, il rendit manifeste que les dons de Dieu étaient en lui beaucoup plus grands qu'il ne le laissait paraître extérieurement.

594. Le P. Léon Enriquez avait été appelé à Lisbonne par le P. Simon Rodriguez pour être à la tête de cette maison à sa place. C'est lui qui assista le P. Gonzalve au moment où il quittait cette vie. Un peu avant de mourir, Maître Gonzalve voulut qu'on appelle auprès de lui deux ou trois Pères. En leur présence - il y avait parmi eux le P. Léon Enriquez - il demanda qu'on allume un cierge et alors, avec une grande ferveur, il récita le symbole des apôtres. Ensuite il dit : "C'est dans cette foi que j'ai été instruit, que j'ai vécu et que je meurs. Je proteste que si jamais quelque autre parole sortait de ma bouche dans mon agonie, je veux dès maintenant qu'on la regarde comme n'ayant pas été dite". Ensuite, saisissant dans sa main le cierge allumé, il dit : "De même que cette lumière illumine les yeux de mon corps, de même, je le crois, mon Seigneur illumine tout homme venant en ce monde, car c'est lui la lumière véritable et éternelle." Et bien que Maître Gonzalve se soit fait remarquer plutôt par une vertu toujours égale que par des accès de ferveur, il disait ces mot avec tant de ferveur qu'il excitait à une grande dévotion ses auditeurs. Il se tourna ensuite vers les prêtres qui étaient là et il leur dit : "Déjà, les jours précédents, j'étais possédé par de grands désirs de passer jusqu'à la terre des vivants où je pourrai jouir du Christ Jésus". Il disait encore à un frère qui l'assistait: "Qu'il vienne le Seigneur mon Dieu, il en est temps maintenant, ô mort bénie!". Quelquefois c'est vers le Seigneur qu'il se tournait en disant :"Aide-moi, Seigneur. Ah! Seigneur, tu es mon Père, c'est toi qui m'as créé" et autres paroles du même genre.

Tourmenté par des souffrances très cruelles, il n'avait pas d'autre soulagement que de se tourner d'un côté sur l'autre, et pourtant une bonne partie du temps il semblait reposer, si bien qu'on l'aurait dit absorbé dans une oraison très profonde. Enfin, après avoir reçu l'extrême onction, il dit que sa dernière heure était venue et, saisissant de nouveau dans sa main le cierge allumé, disant adieu aux Pères Simon et Léon et aux autres, il rendit son âme à Dieu en donnant de grands signes de charité et de consolation.

595. Le roi avait appelé à Almeirini le P. Simon Rodriguez qui avait passé déjà deux mois à Coïmbre, et le P. Simon n'en présumait pas facilement la raison. Cette raison, c'était que le roi avait su que sa présence était plutôt une entrave qu'une aide pour le gouvernement du P. Miron. Comme il avait l'intention d'attendre l'arrivée de l'Infante Doña Jeanne, fille de l'Empereur et fiancée au Prince du Portugal, le roi se rendit à Lisbonne où elle devait être reçue en grand apparat. Les Nôtres qui accompagnaient d'ordinaire la cour s'y rendirent aussi. Le P. Simon ayant reçu du Père Ignace une lettre lui disant d'enseigner la doctrine chrétienne, comme on le demandait aussi aux autres profès, se mit à exécuter cet ordre très volontiers, bien qu'en raison des occupations que lui donnaient ses affaires, il ne le fit que par intermittences et sans continuité.

596. Le moment arrivait où le roi avait coutume de se confesser ; il fit venir le P. Louis Gonzalez qui avait commencé à entendre depuis quelque temps les confessions du Prince et il lui demanda d'entendre sa propre confession. Le P. Louis se récusa : il disait qu'il était jeune et moins cultivé qu'il ne le faudrait pour entendre la confession du roi. Mais comme le roi, lui donnant maintes raisons, le pressait de le faire, il rejeta

toute l'affaire sur l'obéissance à son supérieur. Il sortit de chez le roi fort tourmenté et il envoya au P. Simon, son Provincial, le P. François Enriquez pour le conjurer, pour l'amour de Dieu, de le délivrer de ce tourment. Il sortit même de la maison pour éviter d'être trouvé par le messager du roi. Cependant, le P. Simon ne crut pas possible de refuser cela au roi. En effet, il s'en entretint avec le roi et celui-ci lui disant avec l'extrême courtoisie et humilité qui le caractérisent, que du moment que le P. Gonzalez entendait les confessions de n'importe qui d'autre, il pouvait entendre aussi la sienne, et conférant longuement avec le P. Simon lui-même pour se préparer à sa confession, il commença à se confesser le lendemain au P. Louis Gonzalez pour la fête de Pâques. Mais le P. Louis écrivit au Père Ignace qu'il craignait d'être choisi à l'avenir comme confesseur par le roi : "il était disait-il, sans expérience et jeune encore ; cette charge était, dans ce royaume, extrêmement honorifique et tout le monde était persuadé que le confesseur du roi devait être promu finalement à la dignité de prélat ; car tous les confesseurs précédents avaient été promus à l'épiscopat ; le roi était suffisamment bien disposé à l'égard de la Compagnie et, pour qu'il la favorise, il n'était nul besoin qu'on remplisse cette charge ; on soumettait généralement aux confesseurs du roi mille difficultés qu'on ne pouvait résoudre sans mécontenter bien des gens ; enfin, pour supporter un tel fardeau, il manquait tout à fait de force et il était à craindre qu'il ne succombe souvent sous ce fardeau ; la confession du Prince était plus qu'assez lourde pour lui ; combien plus alors le serait celle des deux : du prince et du roi ; il y avait dans la cour du roi beaucoup de gens de sa parenté et, pour cette raison, il pensait qu'il ne devait pas séjourner lui-même dans cette cour; si toutefois l'obéissance lui

commandait autre chose, il ferait ce qu'elle lui commanderait". Or le Père Ignace crut bon qu'il ne se dérobe pas à cette charge ; mais lui, comme on le dira un peu plus loin, s'en tira par un autre moyen. La permission lui avait été envoyée aussi d'émettre sa profession ; mais jugeant qu'il n'en était pas du tout digne, il la différa de son plein gré, jusqu'au moment où, ayant compris que c'était la volonté du Père Ignace, il l'émit l'année suivante,entre les mains du Père François de Borgia. C'est lui aussi qui suggéra au P. Ignace de mettre en pratique les constitutions pendant deux ou trois ans avant de les faire imprimer, afin que l'expérience puisse mieux montrer quel succès elles avaient. Ce qu'on pourrait dire encore de la maison de Lisbonne : confessions, prédications, discordes apaisées et autres choses du même genre, qu'on sache que c'était tel que nous l'avons dit ailleurs.

597. Cette année-là, une flotte venant de l'Inde était arrivée à Lisbonne ; avant que les Nôtres aient reçu une lettre, ceux qui venaient de ces régions parlaient avec une grande admiration des faits et gestes du P. François-Xavier. Tous ceux qu'on interrogeait disaient toujours : "C'est un saint ! C'est par lui que le Seigneur sauve l'Inde!" Quelqu'un qui arrivait des premières îles qu'on appelle Terceiras vint trouver le roi : celui-ci lui demandant comment cela allait en Inde, il répondit : "L'Inde est tranquille, puisque le P. François Xavier s'y trouve." Et c'était l'avis général, bien qu'on louât aussi le P. Gaspard et d'autres.

598. Dans l'octave du Corps du Christ, le P. Miron s'étant entretenu avec le roi et l'ayant quitté, il fut de nouveau rappelé par lui et le roi lui dit qu'il voulait se confesser à lui. Tout en le remerciant de l'estime qu'il avait pour la Compagnie, le

Père Miron affirma que "le roi ne le connaissait pas assez à fond, et que lui, n'avait pas les dons suffisants pour entendre sa confession ; en outre il était jeune et d'un royaume étranger". Mais le roi déclara qu'il ne jugeait étranger personne de notre Compagnie. On croyait que s'il agissait ainsi, en voulant se confesser aux Nôtres, c'était pour accroître le prestige de notre Compagnie. Il dit entre autres choses : "Puisque, d'après votre institut, vous devez entendre les confessions de n'importe qui, pourquoi ne voulez-vous pas entendre la mienne, à moi qui suis prêt à faire tout ce que vous me direz que je dois faire?" Le P. Miron répliqua que s'il refusait, ce n'était pas à cause de la personne du roi "très chrétien" mais à cause de la Compagnie elle-même, à laquelle ne convenaient absolument pas des honneurs et des dignités de ce genre. "Le propre de notre institut, disait-il, c'est, par le service des hôpitaux et d'autres ministères humbles, de sauvegarder notre humilité. Certains hommes appartenant à d'autres congrégations religieuses, à cause d'honneurs de ce genre, avaient dégénéré de l'esprit de perfection. Il y avait des gens qui pensaient que la Compagnie était portée à rechercher la faveur des princes. Aussi priait-il le roi, tant pour le bien de la Compagnie que pour l'édification du prochain, de libérer la Compagnie de cet honneur". Le roi répondit qu'il ne voulait pas empêcher les Nôtres de s'attacher à tous les ministères les plus humbles; toutefois le Père devait considérer la chose davantage et lui donner une réponse le jour suivant. Il confia aussi au P. Louis Gonzalez le soin de prier nos frères d'obtenir du P. Miron ce qu'il lui demandait. Mais le jour suivant le P. Miron décida qu'il serait conforme à la gloire de Dieu, d'après l'avis des Pères et des Frères, qu'il se récuse. Ainsi, par l'intermédiaire du P. Louis Gonzalez, il répondit au roi, en le suppliant encore, qu'il veuille bien accepter son refus. Le Père discuta avec la roi et la

reine qui assistait le roi. Le roi, voyant enfin que le P. Miron ne voulait absolument pas accepter cette charge, au moment où le P. Louis sortait du palais, le rappela et lui dit : "Puisque le P. Miron refuse d'être mon confesseur, c'est à vous d'entendre ma confession". Alors le P. Louis Gonzalez apporta tant de bonnes raisons qu'il se libéra non seulement de la confession du roi, mais même de celle du prince. Finalement on sut que le roi et le cardinal Infant approuvèrent grandement que la Compagnie ait refusé cette charge.

599. Bien qu'ils se soient délivrés de ce fardeau, ils se chargèrent d'un autre, plus laborieux, quoique moins redoutable pour les Nôtres : c'était que quelques-uns des Nôtres se rendent dans le royaume du Grand Congo. Le roi de Portugal avait décidé en effet, pour des raisons d'une grande importance, d'écarter le roi du Congo, dont il a été fait mention plus haut, de son royaume et d'établir à sa place quelqu'un d'autre, qui était tout à fait capable de faire progresser la religion dans ces régions et tout à fait bien disposé à l'égard de la Compagnie. Le roi disait aussi que la Compagnie prenne la charge de ce royaume dans le domaine spirituel. Les Nôtres déclaraient que la Compagnie ne pouvait pas embrasser des tâches aussi nombreuses et lourdes et ils demandaient que l'on confie celles-ci à d'autres congrégations religieuses. Mais le Cardinal répondit qu'il ne voyait personne en dehors de la Compagnie à qui cette tâche puisse être confiée. Il fallut donc que le P. Miron accepte d'en envoyer quelques-uns, un petit nombre toutefois,car la Compagnie n'avait qu'un petit nombre d'hommes. Le Cardinal demanda nommément le P. Cornélius Gomez qui avait déjà été dans ce royaume et qui connaissait bien ses affaires. Quoi que sa présence fût bien nécessaire au Portugal, on ne put cependant refuser cela au roi et au Cardinal.

600. Il arriva au Portugal une lettre qui donnait l'assurance que le chapeau de Cardinal n'avait pas été accepté par le P. François et que le Père Ignace avait fait en sorte qu'il ne lui fût pas conféré. Le Cardinal Infant, ainsi que Louis et le roi lui-même, l'apprirent avec grande édification et ils approuvèrent grandement la chose.

601. Une certaine dame de qualité, qui n'avait aucun héritier légitime, se sentit d'elle-même poussée à laisser après sa mort au collège de Lisbonne quelques revenus qui s'élevaient à cinq cents pièces d'or chaque année. Cependant étant donné que le collège Saint Antoine n'avait pas de revenus et que, à la manière des maisons professes, il vivait d'aumônes, ce qui lui était donné par le roi, année par année, le P. Miron fut d'avis de ne pas en accepter pour l'avenir. Car il pensait devoir vivre purement d'aumônes à la manière des maisons professes. Cependant avec le temps la maison fut séparée du collège et les règles de l'Institut purent être mieux observées de part et d'autre.

602. A la tête de la maison ou collège Saint Antoine fut mis le P. Urbain Fernandez qui se plaignait d'y avoir trouvé une liberté excessive allant jusqu'à ce point : si le Recteur demandait à un confesseur (un Père qui sortait pour confesser) où il allait, ce Père prenait fort mal la question. En effet, tout en étant de bons ouvriers, ils avaient été formés sans la discipline de l'obéissance. A ce moment là, les choses commençaient à se gâter dans cette province; nous en parlerons plus loin. Cependant, avec l'aide de Dieu, le Père obtint que les affaires de la maison s'améliorent conformément à la règle de notre Institut.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

TEXTES IGNATIENS

4ème Série : "CHRONICON" DE J.A. DE POLANCO

XIII

CHRONIQUES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

---

par le Père Jean-Alphonse de Polanco

Couverture : FRANCOIS XAVIER meurt le 2 décembre 1552 dans l'île de Sancian près des côtes de Chine.

Année 1552

(suite et fin)

DU COLLÈGE D'EVORA

603. Le collège d'Evora avait commencé la toute dernière année et neuf des Nôtres, ayant pour Recteur le P. Melchior Carnero, en avaient jeté les fondements. Le P. Jean Coviglion enseigna ce qui restait du cours de philosophie à nos scholastiques qui y avaient été envoyés. Ensuite à sa place fut envoyé le P. Emmanuel Seite qui aidait le P. Recteur pour les confessions, car elles étaient trop nombreuses pour que le P. Melchior puisse y suffire à lui tout seul. Les Nôtres consacraient chaque jour deux heures à l'oraison, selon l'ordre du P. Recteur ; mais, selon l'ordre du P. Simon Rodriguez, une des deux heures fut supprimée pour donner un temps suffisant aux études. Ensuite ce sont des leçons de théologie, l'une à partir de la première partie de saint Thomas, l'autre à partir de l'épitre de saint Jacques, données par d' excellents maîtres du dehors, que les Nôtres commencèrent à suivre, en même temps que Don Antoine, le fils de l'Infant Louis. Quelquefois il y avait avec eux le Cardinal Infant, il participait non seulement aux leçons, mais même aux "répétitions". Lorsque certains des auditeurs religieux répétaient la leçon avec Don Antoine, lui-même y insérait quelques remarques qui causaient beaucoup d'édification à l'assistance. Un jour où il s'agissait de la correction fraternelle, il se mit à insister sur le mérite qu' il y avait devant Dieu à ramener le prochain du péché, commentant le texte qui suivait : "La charité couvre la multitude des péchés" ; ensuite il déduisait de ce passage quelle oeuvre pie c'était d'encourager quelqu'un à entrer en religion ; puisque,

croyait-on, les péchés sont pardonnés par la profession religieuse, celui qui coopérerait avec Dieu à l'entrée de quelqu'un en religion pouvait espérer que Dieu l'en aimerait : il sauvait en effet l'âme de son frère. Ensuite, ayant pris occasion d'un autre passage, il parla longuement de la mortification des passions. En un mot, il était facile de remarquer qu'il voulait stimuler son neveu, don Antoine, à une grande perfection. Trois fois par semaine le Cardinal célébrait la Messe, mais chaque jour il entendait le saint sacrifice et les prédications, cela pendant le carême ; le reste de l'année, il le faisait les dimanches et jours de fête... Si grandes que fussent la vertu et la sainteté de ce Prince de l'Eglise, cependant le P. Melchior ne mettait pas les pieds dans sa cour sans un ordre exprès du Cardinal ou une nécessité pressante. Le même P. Melchior prêchait pendant le carême dans certains monastères non sans fruit, et il s'acquittait excellement de cette fonction. Cependant il n'arrêtait pas de confesser, en quelque sorte sans qu'il le voulût, tant la population d'Evora montrait d'attachement à la Compagnie. Le carême achevé, pensant qu'il obtiendrait un plus grand profit pour les âmes s'il s'adonnait tout entier aux confessions (en effet cette ville abonde en prédicateurs, mais il n'en est pas de même pour les confesseurs compétents), laissant là les prédications, il se tourna entièrement vers le ministère du confessionnal. Cela paraissait d'autant plus nécessaire que le P. Emmanuel Seite, sur l'ordre du P. Simon Rodriguez, était allé porter secours au P. Alphonse Tellez qui se trouvait dans le même évêché, comme on l'a dit plus haut, et travaillait dans la vigne du Seigneur avec grand fruit. Ainsi, laissé seul comme confesseur, le P. Melchior, matin et soir comme pendant le carême, consacrait tout son temps à ce ministère des

confessions. C'est dans l'église cathédrale qu'il se tenait pour entendre les confessions, mais quelquefois il quittait cette place pour satisfaire aux pieuses demandes de beaucoup de dames qui, pour de justes raisons, ne pouvaient pas venir à cette église. Ce fut la raison pour laquelle il prêcha très rarement après le carême. Et parce qu'un grand nombre de gens voulaient être formés aux méditations spirituelles et à l'oraison, il décida d'employer une partie de ce temps à proposer les Exercices spirituels. Trois monastères de moniales surtout désiraient être instruits par lui ; cela fait, leur changement de vie et leur zèle pour la mortification montrèrent combien ces religieuses avaient fait de progrès. Comme dans un de ces monastères, outre qu'il avait proposé les Exercices spirituels, il avait entendu beaucoup de confessions, il en résulta une si grande ferveur pour la pénitence qu'il jugea nécessaire de la modérer, de peur que d'autres, enflammés du désir de développer leur vie spirituelle, n'en soient par là détournées.

604. Un chanoine, homme d'une sagesse et d'une doctrine peu ordinaires, formé de plus par la pratique des Exercices spirituels, fut changé en un autre homme, si bien que tous n'avaient à la bouche que cette métamorphose si remarquable. Quant à lui, ayant expérimenté le fruit de ce genre d'exercices, il était plein de zèle pour y attirer les autres.

605. Quelques personnes venaient consulter les Nôtres sur les affaires concernant leur salut. Le P. Melchior se rendait aussi à la prison de l'Inquisition, il prêchait aux détenus de cette prison et entendait leurs confessions. Le travail de ce Père était d'autant plus lourd qu'il était le seul prêtre ; cependant, bientôt de l'aide lui fut envoyée. Parmi les prisonniers, dans la prison de l'Inquisition, il y avait un homme de la noblesse qui, venant de la Nouvelle Espagne, avait abordé

au Portugal; je ne sais pour quelles raisons il avait été jeté dans cette prison et il était gardé au secret. Le Père lui ayant donné les Exercices spirituels et ayant entendu sa confession générale, il fit de tels progrès que ce qu'il considérait auparavant comme un très grand malheur et un déshonneur pour sa parenté, il reconnaissait maintenant que cela tournait au salut de son âme et à l'honneur de Dieu, et il en éprouvait une grande joie.

606. C'était une grande consolation pour le Cardinal Infant de voir ce que non seulement à Evora, mais en divers lieux de son Archevêché, Dieu opérait, grâce aux Nôtres, pour le salut des âmes. Comme, en plus des autres, le P. Miron lui-même, le nouveau Provincial (il sera question de sa nomination plus loin), s'était rendu dans le même archevéché, et comme il se livrait à la prédication et aux autres oeuvres de charité habituelles à la Compagnie, le Cardinal décida d'assurer la subsistance de dix autres frères, outre ceux qui avaient commencé le collège. Il pressait aussi les travaux du nouveau collège où l'on construisait plus de quarante chambres sans compter d'autres lieux de travail. Au début ce collège avait sept cents pièces d'or de revenu annuel et, avec cette somme, on construisait ce bâtiment et on assurait la subsistance des Nôtres ; mais alors tout commença à prendre de plus grandes proportions, car le Cardinal avait été très content que le P. Miron fût choisi pour Provincial ; allant lui rendre visite, il lui dit : "Rendez grâcesau Seigneur de ce qu'il vous a fait Provincial en cette congrégation religieuse dont on espère qu'elle réformera la chrétienté."

607. Parmi ceux qui se trouvaient à Evora, outre le Recteur lui-même, se distinguait Alphonse Barretus, jeune d'âge mais mûr dans la vertu et la

vie spirituelle, et il faisait aussi de grands progrès dans les études. Peu différent de lui en ce qui concerne la vie spirituelle, était Pierre de Fonseca, doué également d'une intelligence remarquable. Dans la suite, on envoya entre autres de Coïmbre le P. Emmanuel Fernandez qui quelquefois prêchait aussi et plaisait beaucoup à ses auditeurs. Et parce que le P. Melchior était fort occupé à de nombreuses confessions et à d'autres oeuvres de piété, il décida de dire adieu aux trois monastères qui grâce aux Exercices spirituels avaient maintenant fait de grands progrès. Il était encouragé, lui et les Nôtres d'Evora, par le P. Miron qui séjourna plusieurs mois dans cet archevêché, enseignant la doctrine chrétienne, prêchant à la population et mendiant des aumônes de porte en porte.

608. Deux hommes savants, l'un en théologie, l'autre en droit canonique, furent poussés par le Seigneur à entrer dans la Compagnie.

609. Le P. Melchior Carnero, le Recteur, ayant été envoyé ailleurs, ainsi que d'autres prêtres qui l'aidaient, il fallut qu'à leur place le P. Miron avec son compagnon entende les confessions. En effet, une foule de gens les pressaient de le faire, et on ne pouvait leur refuser ce ministère ; et ce n'est pas seulement à deux, mais à huit prêtres qu'auraient donné assez de travail ceux qui demandaient à être aidés par les Nôtres dans la vie spirituelle. Les études littéraires aussi, du fait de l'arrivée d'un maître éminent de l'ordre de saint Dominique se développèrent considérablement.

DU COLLÈGE DE COÏMBRE

610. Cette année-là le collège de Coïmbre subit de grands changements ; le froment fut passé au crible, séparé de la paille, et l'or de la scorie. A dire vrai, c'est dans toute la province du Portugal que ceci se produisit, mais ce fut tout particulièrement dans le collège de Coïmbre, où le nombre des Nôtres était plus important. Mais on traitera d'abord de ce qui a été accompli par Dieu pour l'utilité du prochain, puis on en viendra aux affaires intérieures à la Compagnie.

611. Au début de cette année-là, celui qui était à la tête des Nôtres au collège était le P. Miron. Pendant quelque temps, il est vrai, il y eut là le P. Simon Rodriguez, mais, comme nous l'avons dit plus haut, il fut appelé par le roi. Beaucoup de jeunes étudiants de l'Université étaient poussés par leurs entretiens familiers avec les Nôtres, à suivre les conseils du Christ. Une grande quantité de gens, le premier jour de l'année, gagnèrent, dans notre collège, l'indulgence plénière qui avait été obtenue par le P. Simon Rodriguez; ils s'étaient d'abord confessés et avaient communié. Le frère Louis de Montoya, un ermite de saint Augustin, qui, dans le royaume de Portugal, avait travaillé remarquablement à la réforme de son ordre, était allé à Rome et avait conféré avec le Père Ignace de choses spirituelles et l'avait quitté avec grande consolation spirituelle : de Coïmbre il lui écrit qu'il n'a pas apporté de la Ville Sainte de relique plus précieuse ou plus utile pour lui que d'avoir vu le Père Ignace, de l'avoir pris comme Père spirituel et d'avoir pu jouir de sa bénédiction

et de ses entretiens. C'était un homme de grande autorité au Portugal, en raison de sa sagesse spirituelle et de sa réputation universelle de vertu.

612. Le P. Miron prêchait en divers endroits.
Le dimanche de la Quinquagésime, il le fit dans la cathédrale de Coïmbre ; les dimanches et jours de fête de Carême, il donna cette prédication, l'après-midi, dans l'église de la Miséricorde. Aussi bien les gens de la maison que ceux du dehors, grâce à l'exemple de sa vie non moins que grâce à sa parole, retiraient de ses travaux une édification peu commune. Des autres qui pouvaient prêcher, dix-huit environ, furent envoyés en divers lieux. Parmi eux il y avait ceux dont nous avons parlé au début, et qui avaient été désignés pour diverses villes et diocèses de ce royaume. Parmi d'autres qui n'ont pas été nommés plus haut, le P. Urbanus Fernandez et le P. Tiburce de Quadros, à la demande de l'Infant Louis, se rendirent au Prieuré de Crato ; le P. Gonzalve Sylveira avec le P. Fructuosus Noguera allèrent dans la ville de Tomar à la demande du roi lui-même, car il lui incombait d'y envoyer des prédicateurs, étant donné qu'il était grand maître de l'Ordre du Christ. Le P. Michel Serranus, avec le P. Jacques Perez, se rendit à Saint-Antoine de Bonespera ; d'autres furent envoyés à Saint-Félix. Parmi ceux que nous avons nommés, Tiburce de Quadros, Maximilien, Georges Perez et avec eux le P. de Santacruz, furent promus au sacerdoce. Et cependant il restait du monde à s'adonner aux études à la maison et même les candidats qui venaient se rattacher à notre Institut prenaient la place de ceux qui partaient ; s'il y en avait eu davantage de mûrs, il y en aurait eu davantage à être envoyés en mission, car partout on en demandait davantage. Les travaux de tous, aussi bien de ceux qui étaient en mission que de ceux qu'on avait laissés à Coïmbre, rapportèrent un fruit

dont on ne pouvait que se louer et la population était remplie d'une dévotion sans mesure à l'égard des Nôtres. En outre dans les écoles et dans les monastères de moniales, les Nôtres s'acquittèrent de ce ministère de la prédication, tant à Coïmbre que dans les agglomérations voisines, où ils étaient réclamés avec grande insistance par certaines personnes à qui on pensait ne pas pouvoir refuser. Le P. Valérien, en raison de son mauvais état de santé avait été envoyé dans l'île de Madère, sa patrie : le Seigneur le fit passer à une vie meilleure.

613. Un prêtre, de nationalité catalane, nommé Pierre Domenech, après s'être débarrassé de certaines affaires dont il avait la charge à la cour du roi de Portugal, aspirait, disait-on, à entrer dans la Compagnie ; il avait avec la Compagnie des liens de très grande affection. Il avait fondé au Portugal un certain nombre de maisons pour des enfants orphelins et il les avait initiés aux Exercices spirituels qu'il avait appris de la Compagnie. Sur le point de quitter le Portugal pour la Catalogne, il s'efforçait de laisser à notre Compagnie le soin de ce genre de maisons qu'il avait fondées. Cependant on ne crut pas devoir accepter cette oeuvre, bien que fort pieuse et commencée par un homme qui nous était si profondément attaché.

614. Au mois de mai était parvenue au Portugal la lettre officielle de notre Père Ignace qui, on l'a dit plus haut, avait été envoyée au Portugal par le P. Torrès. Il avait semblé au P. Miron et à d'autres qu'elle ne devait pas être apportée par le P. Torrès lui-même, ni non plus par le P. François de Borgia, comme l'avait ordonné le Père Ignace. Or donc, quand cette lettre eut été présentée au P. Simon Rodriguez, il se vit déchargé de la charge de la Province et il

accueillit cette nouvelle en donnant de tels signes de joie et de consolation qu'il affirmait, ayant été pris de fièvre la veille, avoir été ainsi prémuni par le Seigneur, pour que cette maladie tempère sa joie de laisser cette charge. Il mettait la lettre sur sa tête, il l'appliquait sur son coeur, comme recevant de cette lettre une joie extraordinaire, l'estimant à grand prix et la vénérant. Non pas, disait-il, qu'il refusât le travail, mais il éviterait les périls du gouvernement, et il aurait du temps pour vaquer à lui-même plus librement: aussi se réjouissait-il d'être soulagé de ce fardeau. Puisque le P. Jacques Miron, proposé par les Pères mêmes du Portugal au Père Ignace, avait été choisi pour lui succéder dans la charge de Provincial, le P. Simon lui envoya la lettre officielle avec une autre adressée aux membres du collège de Coïmbre ; et dans cette lettre, il leur demandait pardon de tous les défauts dans lesquels, durant le temps où il avait rempli la charge de Provincial, il reconnaissait être tombé. Le P. Miron reçut lui aussi la lettre qui le nommait Provincial, mais il ne manifestait pas moins de douleur que le P. Simon Rodriguez avait montré d'allégresse et de joie. Cependant, bien qu'avec force larmes, il ne rejeta pas le fardeau et il offrit ses services à tous en général et à chacun en particulier. Ensuite, il établit comme Recteur le P. Emmanuel Godhino et ayant réuni tous les membres du collège, il les exhorta à le reconnaître comme leur supérieur et à s'attacher à lui. Celui-ci restait en quelque sorte frappé de stupeur, semblait-il, par ce choix, comme inattendu. On lui adjoignit pour l'aider et comme Vice-Recteur le P. Tiburce de Quadros qui plus tard, ayant changé son nom de Tiburce, fut Provincial de l'Inde. Le P. François Enricus fut nommé procureur de toute la Province. Tout ce qui concernait la Compagnie, le P. Miron s'efforçait de l'organiser selon la Formule qu'il avait vue en usage à Rome et selon la manière de procéder du Père Ignace, dans la mesure où il

pouvait lui-même le saisir.

615. Le P. Georges Morera qui était allé à Rome avec le P. Simon Rodriguez et, ses probations étant insuffisantes, avait été mis par le Père Ignace dans un service d'hôpital, était reparti de là pour le Portugal. Avec grande humilité, il lui demanda d'être admis à nouveau dans la Compagnie. Comme il avait fait une seconde fois les Exercices spirituels et comme, avec une grande ferveur de remords, il insistait pour être admis de nouveau, envoyant à ce sujet une lettre suppliante au P. Ignace, le P. Miron jugea qu'il devait l'admettre dans les premiers mois de cette année-là, en attendant de recevoir la réponse du Père Ignace qui avait été consulté. Mais bientôt, avant même que de recevoir la réponse, instruit par l'expérience, il se rendit compte que Georges Morera n'était pas fait pour la Compagnie et qu'on ne trouvait pas en lui d'esprit d'obéissance. Comme lui-même ne pouvait le nier, avec bien des larmes et beaucoup d'amitié il fut congédié et il se retira.

616. Après les fêtes de Pentecôte, alors que le P. Miron se rendait à Lisbonne, les affaires du collège de Coïmbre semblaient en très bonne voie ; le changement de Provincial, et dans ce collège et partout, était accepté en douceur et sans aucune amertume. Les études aussi, qu'il s'agisse des cas de conscience, de la théologie scholastique, de la culture philosophique et littéraire, étaient menées avec zèle, débats et "répétitions" se déroulant comme il fallait.

617. Les affaires temporelles aussi, tout ce qui était nécessaire à la subsistance, étaient convenablement administrées. Cependant, cette habitude, qui était maintenant passée en usage, ne fut pas changée : on prenait sa nourriture à deux

dans la même écuelle. Le P. Léon Enriquez fut établi confesseur des gens de la maison : de même qu'il s'était avancé lui-même dans la vie spirituelle, on pensait qu'il pouvait y aider aussi les autres et la pratique empressée de l'oraison fut vivement recommandée aux habitants du collège.

618. Le jour même consacré au Bx François, Maître Pierre de Fonseca commença son cours de philosophie, mais pour les Nôtres seulement : les externes n'y étaient pas admis, pour que l'Université ne puisse pas se plaindre. Deux fois par jour, matin et soir, il donnait ses leçons et il y joignait le même nombre de répétitions. Ainsi les scholastiques consacraient environ huit heures par jour à cette étude. Les jours de fête, des thèses, défendues par l'un d'eux, étaient discutées. Les théologiens se rendaient aux cours publics ; cependant à la maison Maître Marc Georges leur faisait une leçon sur les cas de conscience. Y assistaient aussi d'autres auditeurs, des gens de la maison, car cette leçon se donnait la nuit. Les étudiants en philosophie, qui avaient achevé leurs cours de logique, se rendaient aussi aux cours publics.

619. Ce furent les Pères Cornelius et Fructuosus Noghera qui furent envoyés au royaume du Grand Congo. A dire vrai, c'est le P. Antoine Brandão qui avait été désigné pour accompagner le P. Cornelius, mais en chemin, alors qu'il allait de Coïmbre à Lisbonne, il déclara à son compagnon qu'il n'irait pas au Congo et qu'il ne resterait pas dans la Compagnie. Il était de ceux qui avaient bâti non pas sur le roc, mais sur le sable, aussi quand soufflèrent les vents des tentations, il s'écroula facilement. Son inconstance encouragea ses compagnons à rendre grâces à Dieu du don de la persévérance, sur lequel seul ils virent qu'il fallait jeter l'ancre de la confiance. D'autres aussi

à Coïmbre, par suite de la chute de ce Père, se stabilisèrent davantage et, renouvelant leurs voeux, s'offrirent, prêts à tout, au P. Recteur. Les Pères Léon Enriquez et Emmanuel Alvarez, libres du côté des études, en répartissant les jours de la semaine pour écouter les confessions dans plusieurs églises, vaquaient très utilement à ce ministère.

620. Déjà à ce moment-là, l'eau dans la piscine de la Compagnie commençait à être fortement agitéedans la Province de Portugal, comme on le dira un peu plus loin. Le Recteur du collège de Coïmbre était extrêmement peiné que de notre collège il sortit des bruits fort peu édifiants pour la ville de Coïmbre et pour beaucoup d'autres gens et, pensant qu'il était lui-même en cause - ce que l'on attribua à son humilité plutôt qu'à une culpabilité de sa part - il songeait à faire quelque pénitence publique. Ainsi donc, ayant célébré un certain nombre de fois le sacrifice de la messe et prié beaucoup, et ayant examiné la chose en commun avec certains Pères, dans l'octave de la Toussaint, après avoir célébré la messe, il convoqua les frères à la chapelle : ils devaient obtenir du Seigneur des forces pour un pauvre malheureux, et demander pardon pour les péchés de toute la Compagnie, surtout au Portugal, et pour les péchés de ceux qui étaient sortis de la Compagnie. Puis il leur ordonna de ne pas quitter la chapelle jusqu'à ce qu'il leur en donne le signal. Lui-même sortit, parcourant toute la ville en se flagellant ; puis, revenant au collège,publiquement et avec d'abondantes larmes, il raconta à ses frères ce qu'il avait fait et la raison qui l'y avait poussé. Ils entendirent ce récit avec grande douleur et dévotion à la fois. Et aussitôt le Père Tiburce, le Vice-Recteur, pleurant à chaudes larmes, demanda à ses frères de l'aider à obtenir du P. Recteur la permission d'en faire autant, parce qu'il s'y sentait tenu et craignait grandement le jugement de Dieu. Alors, en même temps que lui,

les autres se rendirent auprès du P. Recteur et ils lui demandèrent de lui accorder la permission de se flageller publiquement à travers la ville ; et presque tous faisaient la même demande pour eux-mêmes. Le P. Recteur loua leur désir, car il était juste de réparer les scand ales ; mais comme lui-même devait rendre compte à Dieu et aux Supérieurs, il jugeait que la chose devait être mûrement considérée : qu'ils se réunissent et délibèrent en commun sur ce qu'il fallait faire. Alors après avoir entendu les avis de tous, il pensa que, vu les circonstances, la chose devrait être approuvée par le Père Ignace : comme il y avait eu scandale public, que la pénitence aussi fût publique. Il décida donc que, décemment vêtus, tous ceux qui le souhaiteraient et en demanderaient la permission pourraient faire ce qu'ils désiraient. Alors plus de soixante des Nôtres allèrent en procession de notre collège à l'église de la Miséricorde en se flagellant, en rang, et le P. Recteur les accompagna pour donner à la population l'explication de cette pénitence. En tête marchait l'image du Crucifix et deux jeunes frères disaient à voix haute les litaines ; venait ensuite une grande foule de peuple. Après avoir prié, le P. Recteur s'avança vers le peuple et avec une grande émotion il demanda pardon de tout ce qui avait été fait de malédifiant par notre collège, attribuant tout à ses propres péchés, et priant le peuple de l'aider à obtenir de Dieu miséricorde. Ces paroles provoquèrent chez le peuple de grands gémissements. Il revint de nouveau à l'église et récitant des prières, avec force larmes et cris, ils demandèrent au Seigneur miséricorde. Ensuite ils rentrèrent au collège de la même manière qu'ils en étaient venus. Le Recteur leur enjoignit de se confesser tous et de communier le lendemain. On crut en général que cette manifestation était allée à l'édification de la population ; pourtant je pense qu'il n'a pas manqué de gens pour ne guère l'approuver.

621. Il fut question aussi en particulier de défauts dans lesquels étaient tombés presque tous les membres des collèges, avec une ferme intention de les corriger. La règle de prendre tout en bonne part, on s'aperçut qu'il fallait la comprendre"avec un grain de sel". Il y avait en effet des choses que les Nôtres ne voyaient pas, qu'ils ne croyaient pas mauvaises et que les princes, eux, qui étaient saints et pleins d'affection pour nous, remarquaient, et ils en souffraient pour nous. Ces défauts concernaient le fait que les Nôtres se montraient plus exigeants qu'il n'était juste dans leur régime de vie, leurs bâtiments et autres choses du même genre. Aussi était-il même question de détruire un bâtiment qui avait été construit pour l'agrément de la vue. Toutefois on crut ne pas devoir le faire pour ne pas infliger un blâme à celui qui était responsable du bâtiment, à savoir le Provincial lui-même. Les membres du collège se mirent sérieusement à s'adonner à l'humilité dont ils se reconnaissaient dépourvus, alors qu'auparavant ils se mettaient au-dessus des autres familles religieuses ; avec l'obéissance et l'humilité commença à grandir aussi le progrès spirituel ; les jours de fête, où ils étaient libérés de leurs travaux d'étudiants, ils s'exerçaient dans les plus humbles ministères auprès des malades pauvres à l'hôpital. Le nombre des confessions augmentait aussi ; et en dehors de Coïmbre en divers lieux répandant une excellente odeur dans l'archevêché de Braga et d'Evora et ailleurs encore, ils cultivaient avec zèle la vigne du Seigneur.

622. Le Père Ignace jugeait que, pour s'occuper des affaires de la Compagnie, qui, de divers lieux, étaient envoyées à Rome pour y être réglées, il fallait instituer un procureur général, car il estimait peu sûr de les confier

à un procureur étranger à la Compagnie et ne voulait pas qu'elles soient à la charge de ceux qui avaient beaucoup d'autres choses à faire chez nous. Il écrivit aux Provinciaux de Portugal et d'Espagne pour qu'ils contribuent aux dépenses de ce procureur pour leur quote-part. Mais les Nôtres qui avaient au Portugal la charge de la Compagnie s'excusèrent en raison de leurs dettes et ils répondirent qu'ils se contenteraient d'un procureur étranger.

623. Les théologiens du collège, le dimanche après la messe et la communion s'en allaient dans les villages voisins et avant que les gens ne quittent leurs paroisses, ils leur enseignaient la doctrine chrétienne. Après avoir consacré une bonne partie de la journée à leur venir en aide spirituellement, le même jour, vers la nuit, ils revenaient au collège. Ils étaient treize, à la fin de cette année-là, à se rendre aux jours dits en autant de villages. Presque tous ceux qui étaient détenus en prison, au moment des fêtes de Noël, se confessèrent de leurs péchés, après y avoir été encouragés et préparés par les exhortations de ces étudiants.

624. Cependant, comme cette année-là de grands drames furent déchaînés au Portugal, comme nous l'avons dit, il faudra en expliquer l'origine et le déroulement. Le P. Ignace s'était rendu compte par des lettres de ceux qui étaient en quelque sorte les colonnes de la Compagnie au Portugal, que le mode de gouvernement était relâché et allait dans le sens d'une trop grande liberté personnelle. Pour cette raison, il était nécessaire d'instaurer un moyen de ramener cette province au mode propre et authentique de procéder de la Compagnie, ce que tous croyaient ne pas pouvoir se faire sans un changement de Provincial. Il écrivit donc au P. Simon une lettre officielle par laquelle il le libérait

de sa charge de Provincial en raison de sa mauvaise santé et parce qu'il semblait juste qu'il se repose des multiples travaux qu'il avait portés dans son gouvernement. Il avait écrit aussi une autre lettre officielle au P. Miron pour qu'il assume la charge de Provincial. Et pour éviter qu'il puisse y avoir des tergiversations, il adressa encore une autre lettre à quelques fils fidèles et prudents de la Compagnie (parmi lesquels le P. Urbanus Fernandez et le P. Léon Enriquez) par laquelle il leur était enjoint, en vertu de l'obéissance, de présenter la lettre officielle au P. Simon et, s'ils jugeaient utile de parler de la chose au roi, de le faire. Il écrivit encore au roi lui-même, à la reine et au Cardinal Infant ce qui semblait convenir dans le cas . Il écrivit également au Père Simon une lettre particulière dans laquelle il lui donnait le choix : soit de partir pour le Brésil, comme il l'avait demandé lui-même avec grande ferveur, soit de prendre la charge de la nouvelle province de Valence, Aragon et Catalogne ; il lui disait enfin de quitter le Portugal au moment qu'il jugerait opportun. Toutefois, pour que soit mis en place un nouveau maître des novices qui s'attacherait à réformer les gens du collège, ces mesures ne devaient pas être rendues publiques tout de suite, mais en leur lieu et temps.

625. Afin que tout se fasse avec plus de paix, il voulut que le P. Torrès et même le P. François de Borgia se rendent au Portugal pour que l'affaire soit menée avec plus d'autorité et de douceur. Mais le P. François étant arrivé à Salamanque, comme nous l'avons dit plus haut, le P. Miron et quelques autres jugeaient tout-à-fait inutile que les Pères susdits, Borgia et Torrès, aillent au Portugal pour régler cette affaire. Le roi en effet, dans le même esprit qui avait fait agir le Père Ignace,fit savoir qu'il souhaitait que l'administration de la Province soit

transférée du P. Simon Rodriguez au P. Miron. Le roi avait aussi pressé le P. Louis Gonzalez de Camara de lui faire un rapport sur tout ce qui concernait le gouvernement des Nôtres, dont il avait entendu dire qu'il n'était pas bon. Le Père lui faisant un rapport en ce sens - sans écrire pourtant ce que j'ai dit -, la reine elle aussi et l'Infant Louis pensaient qu'il fallait faire en sorte que le P. Simon Rodriguez fût envoyé d'une manière honorable, en dehors du royaume du Portugal. Comme le P. Louis Gonzalez (qui avait auprès du roi un grand crédit) disait que le P. Miron serait apte à lui succéder, ce fut la raison pour laquelle le roi souhaitait ce transfert de charge à Miron. Cependant pour que les choses se fassent d'une manière honorable, il était d'avis d'attendre une lettre du P. Ignace donnant cet ordre, et alors, lui, approuverait ce qui était ordonné par le Supérieur. On demanda donc au P. Torrès une lettre de ce genre qui fut envoyée au Portugal ; et, le jour même de saint Marc, parvint à Coïmbre celui qui apportait la lettre du Père Ignace. Cette lettre fut envoyée à Lisbonne et on confia au P. Louis Gonzalez la charge de conférer avec le roi de ce qu'il fallait faire. Quand la lettre eut été présentée au P. Simon, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il se démit très volontiers de sa charge ; et comme son mauvais état de santé lui semblait faire obstacle à son départ pour le Brésil ou même pour la province d'Aragon, il décida de se rendre à Saint-Félix ; en effet, il ne lui avait pas encore été signifié qu'il devait quitter ce royaume.

626. Le P. Léon Enriquez, appelé de Coïmbre par le P. Simon Rodriguez, lui avait apporté cette lettre officielle ; comme il lui faisait savoir qu'il fallait rendre compte au roi de ce changement et comme il invitait le P. Simon à aller lui-même trouver le roi, le P. Simon déclara qu'il

n'en ferait rien et il encouragea le même P. Léon à exécuter fidèlement ce qui lui avait été commandé. Le lendemain, le P. Léon se préparait à aller trouver le roi pour lui faire savoir tout cela quand le P. Simon commença à avancer quelques doutes, disant qu'il n'était pas encore déchargé de ses fonctions de Provincial jusqu'à ce que donne son accord le roi à qui il était tenu d'obéir. Il chargea le Père Léon de voir, en y employant tout son zèle, à quoi il était tenu, et il se mit à lui faire part de la raison qui, à son avis, avait déterminé le Père Ignace à lui enlever sa fonction de Provincial : à savoir qu'il avait fait opposition à propos d'une certaine constitution. Le P. Léon se rendit donc auprès du roi, il lui donna la lettre du Père Ignace et la lettre officielle envoyée au P. Simon. Le roi, ayant tout lu et approuvé, ordonna qu'en son nom il soit rapporté au P. Simon Rodriguez qu'il lui avait été très agréable de savoir qu'il avait fait acte d'obéissance si volontiers au Père Ignace. IL voulut qu'on dise aussi au P. Miron qu'il avait été heureux de lui voir confier la fonction de Provincial ; "tout ce qui irait au bien de la Compagnie, qu'il le lui demande sans crainte, car il se faisait un devoir de le réaliser".

627. Le P. Léon Enriquez rapporta donc au P. Simon Rodriguez tout ce qui s'était passé avec le roi. Le P. Simon demanda au P. Miron la permission d'aller à Saint-Félix et, s'il n'allait pas bien durant l'hiver, de revenir à Lisbonne ; "il fallait demander cette permission au Père Ignace", et pourtant cela ne semblait nullement opportun. Tout cela parvint à la connaissance des gens du collège de Coïmbre, mais ils ne s'en troublèrent pas beaucoup, semble-t-il. La permission fut envoyée par le Père Miron au Père Simon de se rendre à Saint-Félix. Toutefois en y allant il passa par Coïmbre, il s'y arrêta trois jours et il n'en résulta rien de bon pour le collège. Tout marchait pourtant beaucoup

mieux que par le passé. Il fallut cependant renvoyer de la Compagnie pas mal des Nôtres qui en avaient fait partie assez longtemps. Pour expliquer leur renvoi, ils répandirent de graves abominations et ils donnèrent aux gens du dehors plus d'une occasion de parler contre nous. On jugea néanmoins qu'il convenait de rejeter ce ferment empoisonné, pour qu'il ne corrompe pas toute la pâte du collège.

628. En ce qui concerne celui qui succéda au Père Simon Rodriguez, et qui, comme nous l'avons dit l'année passée, avait été accueilli comme un ange du Seigneur, quand N.[1] arriva à Coïmbre

---

(1) N.D.L.R. : Quel est ce Père désigné par "N" ? Est-ce le même homme dont il s'agit au § 630 ? Il est difficile d'en décider, et l'hypothèse que formule Polanco (Chr.II, p.704) ne nous convainc pas tout-à-fait. S. Rodriguez, Miron, Godhino ? Aucun de ces noms ne s'impose, d'autant que la phrase est d'une syntaxe (volontairement?) compliquée. Deux choses sont certaines : 1. "N" est encore vivant lorsque Polanco rédige ce texte; car c'était son habitude de désigner ainsi les personnes encore en vie dont il parlait, lorsque les faits racontés n'étaient guère à leur honneur. 2. "N" désigne ainsi des personnages différents: ainsi dans les § 628 et 630 "N" pourrait-il voiler d'anonymat deux Pères, et non pas un seul. Nous croyons, comme Polanco, que "N" au § 630 désigne Miron, mais nous ne le suivons pas lorsqu'il prétend qu'au § 628 il s'agit de "Rodericius"... c'est-à-dire Simon Rodriguez, si du moins il ne s'agit pas d'un pseudonyme comme il arrivait dans les correspondances entre Ignace et les provinces, dès que la situation s'avérait délicate.

En conclusion, nous pensons que "N" désigne le même homme dans les deux paragraphes 628 & 630 ; mais nous n'avançons qu'avec réserve le nom du Père Miron.

avec l'intention (comme le soupçonnaient certains), de démontrer de façon tangible qu'il n'était pas apte au gouvernement, ni spirituel, ni temporel, lui-même (le successeur de Simon) traitait les frères avec une extrême douceur, mais il pressait le Recteur d'imposer fréquemment des pénitences. Le Recteur fut averti, il est vrai, par des fils fidèles de la Compagnie de prendre soin, en renonçant à toute rigueur, de se gagner les coeurs, car l'abcès n'était pas encore assez mûr pour pouvoir être guéri, et de se garder de faire des changements et de manifester sa volonté de réforme. Néanmoins, tout en accueillant ces conseils avec beaucoup de reconnaissance, le Recteur agissait d'une manière absolument contraire, car il infligeait très souvent des blâmes et des pénitences ; il changea tous ceux qui avaient des charges et en toutes choses, bonnes et mauvaises, il faisait quelque changement et réforme, et cela quelquefois même dans des choses qui n'avaient à peu près aucune importance : par exemple, il voulait que les exhortations domestiques se fassent dans une autre cour, et même que la cloche soit sonnée plus longtemps. En l'espace d'environ deux mois, il changea six ou sept fois le mode de méditation et ainsi peu à peu l'estime avec laquelle il avait été accueilli diminuait chaque jour. Il voulut présider les débats des théologiens et comme il apparaissait aussi peu versé dans les questions spéculatives que dans les cas de conscience, il diminua aussi l'estime que l'on avait conçue de son titre de docteur. Il s'embarrassait dans des questions qu'il n'avait pas suffisamment résolues en lui-même, si bien qu'on notait en lui autre chose encore que le défaut de science. Enfin la situation se dégrada fort et on en vint à un profond mépris, étant donné que même dans les exhortations, il était tellement confus que personne ne pouvait saisir ce qu'il voulait. De plus, il était oublieux et il ne savait guère garder un secret. Quant aux

affaires temporelles qu'il avait à traiter avec les gens du dehors, il s'en montra totalement incapable; bien plus, on avait beau les lui répéter plusieurs fois, il n'arrivait pas à les comprendre, en sorte que même les gens du dehors disaient qu'il était certes doué d'une grande vertu, mais inapte à traiter des affaires. Alors qu'il recevait à ce sujet des avertissements de la part de ceux en qui il mettait particulièrement sa confiance, il les découragea complètement en disant que cela n'avait pas grande importance et en démontrant qu'il avait des dons pour le gouvernement : si son humilité n'avait pas été connue, on aurait dit qu'il avait donné dans quelque piège d'ambition, et que, même dans des cas clairs et manifestes, il n'était absolument pas conscient de ce qu'il était.

629. Alors ils décidèrent de faire venir le Dr. Torrès, en lui faisant savoir que sa venue au Portugal était nécessaire. Arrivé au mois d'août, il prit certaines mesures, sans avoir bien vu la situation. Cependant il estima ne devoir rien faire avant que celui qui s'était retiré à Saint-Félix ait quitté la province du Portugal. Le P. Torrès ne voulut pas manifester alors à tous ses propres pouvoirs (bien que, dès le début d'avril, le Père Ignace les lui ait envoyés avec une lettre adressée au roi, dans laquelle il donnait quelques indications au sujet du collège de Compostelle et demandait instamment au roi de faire confiance au P. Torrès), mais il préféra utiliser les pouvoirs du Provincial, le P. Miron : au nom du Père Ignace il écrivit à celui-ci une lettre lui disant d'enjoindre au P. Simon de prendre immédiatement la charge de la Province d'Aragon et de s'y rendre (en effet cette Province (l'Espagne) était extrêmement étendue et le P. Araoz, en raison de sa mauvaise santé, ne pouvait l'administrer tout entière) ; une lettre officielle fut rédigée au nom du

Père Ignace, car il avait envoyé au Père Torrès des blancs-seings pour des lettres de ce genre, même officielles, et elle fut présentée au Père Simon Rodriguez par le Père Cornelius. Elle lui enjoignait, en vertu de la sainte obéissance, d'accepter cette province et, pour qu'il n'objecte pas comme excuse qu'il lui fallait une permission du roi pour sortir du royaume, les Nôtres obtinrent aussi du roi une lettre dans laquelle il lui était signifié de s'acquitter de son devoir d'obéissance. Le Père Simon objectant que sa santé était trop peu solide pour lui permettre de quitter ce royaume, le roi et la reine n'approuvèrent nullement cette excuse, et le roi lui écrivit une seconde lettre par laquelle il lui enjoignait, pour l'édification d'autrui, même si cela ne convenait pas à sa santé, d'obéir à son supérieur. Alors, en même temps que cette lettre du roi, lui fut présentée la lettre officielle du Père Ignace, car jusqu'alors on ne lui avait présenté que la lettre du Père Miron. A cette lettre le Père Simon obéit sur le champ et il partit immédiatement en direction de Salamanque.

630. Alors enfin le Père Torrès en vint à porter remède au gouvernement. En effet, pendant les quelques jours où N. en avait été responsable, il n'avait donné satisfaction ni aux plus parfaits, ni aux moins parfaits, bien qu'on louât grandement sa vertu et son zèle pour l'oraison. Mais son mode de gouvernement, comme on l'a déjà dit, était de descendre trop dans le détail des exercices domestiques, si bien que ceux qui y mettaient toute leur application avouaient non seulement qu'il n'était pas apte au gouvernement, mais qu'il ne pourrait jamais le devenir par la suite. Comme tous les plus fidèles étaient de cet avis et comme un changement ne pouvait se faire ni un Vicaire être établi sans nuire à la réputation du Recteur, le Père Torrès prit

certaines dispositions essentielles : il laissait au Père N. le nom et la charge de surintendant, mais cependant les Recteurs et autres préposés aux charges rempliraient leur charge sans que le surintendant s'en mêlât, les Recteurs et préposés aux charges en étant suffisamment vapables. Et cela jusqu'à ce que quelque autre mesure soit prise par le Père Ignace à qui fut abondamment expliquée par lettre cette manière de procéder. Dieu avait permis quelque faux pas, pensait le P. Torrès, pour que de son vivant le Père Ignace imaginât un remède à des difficultés de ce genre et qu'il y pourvût.

631. Ces questions réglées, il fallait veiller avec soin à ce que tous spirituellement se comportent selon le pur institut de la Compagnie: or il y en avait beaucoup dans cette province qui voulaient suivre le Christ dans les noces et la transfiguration, mais non dans le jeûne, l'oraison et la mortification, et pour que ceux-ci ne contaminent pas les autres (ce qui était à craindre s' ils étaient mêlés à eux), il parut opportun que les hommes de ce type soient séparés des autres et envoyés à Saint-Félix : là, comme dans une maison de probation, ils auraient leur maître des novices par qui ils seraient exercés dans l'obéissance et l'abnégation d'eux-mêmes. Ils furent au nombre de treize et presque tous de tout jeunes gens. D'autres, et ils n'étaient pas peu nombreux, souffraient de la même maladie, mais parce qu'ils avaient plus de maturité et semblaient avoir atteint un sens plus profond de la vérité, on croyait pouvoir les ramener par d'autres moyens plus doux. Pour instituer cette maison de probation, le Père Torrès donna une autre lettre, au nom du Père Ignace, écrite à la manière dite plus haut, au Père Emmanuel Godhino, Recteur de Coïmbre, lui enjoignant d'instituer la maison de probation susdite à Saint-Félix, pour que les treize frères envoyés là y soient"exercés" librement ; quant à

ceux qui restaient à Coïmbre, ils pouvaient aussi être m is à l'épreuve, et ceux qui étaient aptes à la Compagnie pouvaient être gardés, les autres renvoyés.

632. Le Père Torrès en écrivant tout cela au Père Ignace, lui demandait d'appliquer encore d'autres remèdes, aussi bien pour le changement des personnes que pour la méthode de gouvernement : "il ne serait pas difficile, en effet, que le roi approuve tout ce qui lui paraîtrait bon dans le Seigneur à lui, Père Ignace". Le roi et la reine aussi bien que les infants, laissaient voir, en effet, qu'ils avaient une opinion excellente au sujet de la bonne manière de procéder de la Compagnie, et mauvaise au sujet de celle que la Compagnie avait observée dans cette Province. Le Père Torrès, personnellement, de même que les autres, jugeaient tout à fait opportun que le P. Simon Rodriguezfût rappelé à Rome, et qu'il ne soit pas renvoyé au Portugal, mais occupé ailleurs, même si le roi écrivait afin d'insister pour son retour ; car ses amis pouvaient facilement obtenir une lettre de ce genre. Mais si l'on répondait à ces princes en leur rendant compte de la raison pour laquelle il ne revenait pas, ils l'admettraient sans peine, étant donné leur bienveillance. Le Père Ignace, mis au courant de tout cela, par une lettre datée du 24 septembre, rendit grâces au roi de s'être comporté dans cette affaire de telle façon qu'il avait grandement attaché toute la Compagnie à son service pour toujours. La liberté prise par les membres du collège et leur insolence étaient allées si loin qu'ils disaient quelquefois aux Supérieurs des paroles pleines d'orgueil, par exemple que ceux-ci ne devaient pas leur donner les ordres qu'ils leur donnaient. Les mesures prises par le Père Ignace sur ce point ont été dites plus haut. Quelques-uns allaient même jusqu'à écrire des libelles et des vers diffamatoires contre certains.

Aussi le P. Torrès jugeait-il opportun qu'à ces hommes soit proposé de faire une élection sur leur état de vie, bien qu'ils aient été plus de quatre ans dans la Compagnie. Car certains d'entre eux ne paraissaient pas être entrés par la bonne porte, soit qu'ils ne fussent que des enfants, soit qu'ils eussent été amenés à entrer dans la Compagnie, semblait-il, par des moyens humains. S'ils décidaient ensuite de rester dans la Compagnie, qu'alors ils prennent enfin la voie droite, conformément à l'institut de la Compagnie.

634. Cependant, libéré de sa charge, N., avec une grande agitation, courait de-ci de-là en divers lieux, comme nous l'avons dit plus haut, se montrant tellement édifiant qu'il était considéré et désigné comme saint, ce qui était pour les Princes et la population une cause de grande édification. Il écrivit au Père Ignace demandant à être soulagé de ce fardeau, disant qu'il était tellement tourmenté de scrupules qu'il avait dû émettre le voeu de considérer en tout le P. Léon Enriquez comme tenant la place du P. Ignace ; toutefois ceci était demeuré secretauprès des autres. Il pria le Père de n'être pas fâché de l'obéissance susdite, qu'il avait promise au Père Léon, qu'il tenait pour un homme d'une grande perfection, car il expérimentait que cela lui était utile en beaucoup de cas.

635. Le Dr. Torrès consola beaucoup les Nôtres avec qui il eut des rapports familiers. En effet ses vertus, sa doctrine et sa sagesse édifièrent tout le monde ; il était résolu à parler à chacun des frères en particulier et il ne s'entretenait avec eux que de paix et de concorde. Cependant la situation qu'il laissa ne put pas ne pas avoir ses inconvénients, ainsi que disait en faire l'expérience le P. Urbanus Fernandez, Recteur du collège de Lisbonne, qui

souhaitait avoir quelqu'un à qui il puisse soumettre ses doutes. Le P. Torrès rentrant dans sa Province, les plaies cachées commençaient à se dévoiler de plus en plus. Non seulement ceux qui avaient été renvoyés portaient atteinte par leurs mauvais propos à la bonne réputation de la Compagnie, mais ils se vantaient d'avoir dans les collèges mêmes des alliés par qui ils étaient tenus au courant de tout; ils disaient que personne ne resterait dans la Compagnie et qu'il fallait absolument bon gré mal gré que les Nôtres éprouvent des contradictions qu'ils n'avaient pas éprouvées jusqu'alors.

636. Le Père Antoine Brandão, qui avait été désigné pour se rendre au Grand Congo avec le P. Cornélius, fut renvoyé de Coïmbre et quitta la Compagnie, comme nous l'avons dit. Le P. Didace Viera, qui avait à Lisbonne une grande autorité et faveur, la quitta aussi. Le P. Jérôme Mendez, qui avait été plus de huit ans dans la Compagnie et y avait fait ses études de philosophie et de théologie, le P. Aires Arana et Rodrigue Brandão le frère du P. Antoine, sollicité par lui, d'autres encore en grand nombre, suivirent son exemple. Un certain P. Michel Gomez, qui avait été donné comme compagnon au P. Simon Rodriguez, revint de voyage prétextant sa santé, laissant à Medina del Campo le P. Simon et, après y avoir passé trente-cinq jours, il arriva enfin au collège de Coïmbre. Les Nôtres se rendirent compte qu'il avait manigancé certaines affaires à la cour du roi, en particulier avec le Duc de Aveiro et d'autres, afin qu'on agisse auprès du roi pour faire revenir son compagnon et, soupçonnait-on pour lui faire rendre sa charge. Les Nôtres lui posèrent quelques questions avant de l'admettre au collège. Lui, alors, se plaignant de ce qu'il n'était pas reçu, contrairement à l'usage, de ce qu'on se méfiait de lui, et de ce qu'on lui posait des questions indiscrètes, quitta la Compagnie.

637. Les gens s'étonnaient cependant de voir disperser tant des Nôtres en des lieux divers, le P. Miron envoyé ici, le P. Louis Gonzalez là, d'autres ailleurs, et ils ne comprenaient pas ce que cela voulait dire. Les affaires qui d'habitude étaient réglées très facilement avec le roi, par une voie directe, maintenant ramenées à la voie ordinaire, avançaient plus lentement. Peut-être parce que l'argent qu'ils tenaient du roi, ils l'avaient quelquefois dépensé non pas bien à propos mais pour des choses superflues, maintenant ils obtenaient difficilement les subsides nécessaires. Parce qu'ils n'avaient pas usé de la faveur de la cour aussi modestement qu'il l'aurait peut-être fallu, maintenant lorsque le Procureur, le Père François Enriquez, venait pour des affaires indispensables, on lui fermait la porte au nez. L'architecte et le médecin lui-même se montraient difficiles. On lançait à la tête des Nôtres qu'ils avaient fait déchoir de son rang le P. Simon Rodriguez. D'autres, voyant qu'il y en avait tant qui étaient sortis ou qui avaient été renvoyés, ne savaient plus à qui des Nôtres il fallait se fier. Car ceux qui étaient sortis se vantaient d'être eux-mêmes la Compagnie ; en effet ils prêchaient, entendaient les confessions, enseignaient la doctrine chrétienne.

638. Les ministres du roi faisaient aux Nôtres une figure tout autre que par le passé. Les Nôtres demandant une aumône à l'archevêque de Lisbonne, celui-ci répondit : "Quel besoin a le roi de deux cents apôtres au Portugal ?" et il ne leur donna rien. Les Princes eux-mêmes, après en avoir désigné quelques-uns pour partir au Congo, ne donnaient pas les mêmes signes d'affection que d'ordinaire... L'occasion était donnée à certains de penser qu'on n'aurait pas dû rejeter la charge d'entendre la confession du roi, mais ceux qui avaient des vues plus profondes et plus

avisées pensaient plutôt que ce changement de la situation était un grand bien pour la Compagnie au Portugal : elle aurait ainsi l'occasion de jeter l'ancre de la confiance non pas dans la faveur des princes, mais en Dieu. Ils espéraient qu'on obtiendrait ainsi un fruit plus abondant, les Nôtres ayant, du fait de cette sorte de refroidissement, des racines plus profondes dans la connaissance d'eux-mêmes. L'évêque de Portalegre disait que c'était le bon moment pour établir les solides fondements de la Compagnie, en ne mettant pas à ce point sa confiance dans les jeunes : il fallait, disait-il, prendre soin davantage qu'ils progressent dans la vie spirituelle, dans les lettres et en âge... Il arrivait aux Nôtres ce qui, au dire de quelqu'un, convenait au sujet de la Compagnie : il désirait voir les Nôtres en quelque sorte rejetés par les gens du monde, et non pas exaltés par les faveurs et les éloges. Ceux que le Cardinal Infant voulait ajouter au nombre des Nôtres à Evora, il ne faisait rien pour les obtenir. La reine cependant ayant écrit au P. Miron pour lui recommander Didace Viera et ayant reçu de lui une réponse, fit venir le P. Urbanus Fernandez qui craignait quelque blâme sévère. Mais comme l'évêque de Portalegre était intervenu auparavant, la chose se passa tout autrement qu'il ne pensait. Car la Reine le consola et lui montra qu'elle n'avait pas été fâchée qu'on lui ait refusé ce qu'elle demandait. Elle disait en effet qu'elle ne voulait rien obtenir de la Compagnie qui lui fît du tort et elle offrit son aide pour promouvoir son bien spirituel et même temporel.

639. On disait communément qu'il fallait dissoudre la Compagnie dans cette Province et que l'Archevêque avait défendu aux Nôtres de prêcher, d'entendre les confessions et de dire la messe, ce qui pourtant n'était pas vrai. Le P. Miron, s'étant

rendu compte de cette situation trouble, écrivit qu'il lui semblait que ni le P. Gonzalve Vaz, ni le P. Alphonse Tellez ni d'autres qui se trouvaient en mission ne devaient être rappelés au collège de Coïmbre de peur que, assaillis par cette tempête, ils n'aillent lâcher pied. Tout en reconnaissant que c'était un grand don de Dieu que la Compagnie ait été débarrassée d'hommes peu aptes à son Institut, il suggérait néanmoins au Recteur du collège de Coïmbre de traiter avec bonté ceux qui restaient, disant que le P. Ignace avait coutume de supporter les imparfaits, aussi longtemps qu'il y avait espoir de les aider.

640. La cause du changement chez le roi lui-même et chez les autres Princes n'était pas peu de chose. Car le P. Michel Gomez (qui affirmait que le P. Simon Rodriguez ne lui avait rien ordonné de tel) avait rebattu les oreilles du roi de graves accusations contre la tête de la Compagnie, le Père Ignace, soit personnellement soit par l'intermédiaire de l'un des Grands. Le Duc d'Aveiro était, croyait-on, le premier d'entre eux à le faire. Ils reprochaient au Père Ignace d'être ambitieux : ils en donnaient comme preuve le mariage de Don Juan de Borgia avec une Dame de la maison de Loyola et ils grossissaient la chose en disant que, bien que Don Juan ait émis ses voeux dans la Compagnie (ce qui n'était pas vrai), il avait voulu cependant épouser la nièce du Père Ignace lui-même. Ils ajoutaient que le P. Ignace s'arrangeait pour faire passer de l'argent du royaume de Portugal dans d'autres Provinces, que le P. Simon avait résisté à ses entreprises sur ce point en s'opposant à la constitution qui permettait ce transfert, et que c'est pour cette raison qu'il avait été destitué de sa charge. En troisième lieu, c'était aussi, disaient-ils, l'intention du Père Ignace, quand des hommes avaient acquis une bonne formation dans les lettres,

de les rappeler du Portugal pour les envoyer ailleurs, et d'autre part d'envoyer des étrangers au Portugal pour y faire leurs études. Et d'autres choses encore du même genre étaient insinuées dans les pieuses oreilles des Princes qui, en raison de ce genre de calomnies, cherchaient, semble-t-il, à faire revenir le P. Simon Rodriguez au gouvernement de cette Province. Le roi lui-même commença à en donner quelque signe au P. François Enriquez qui était venu le trouver pour parler de certaines affaires pressantes. Le roi en effet l'interrompant au beau milieu de son exposé, lui demanda où était Don Didace qu'il avait entendu dire être parti pour le royaume de Castille (ce jeune homme était de la noblesse et bien connu à la cour) ; le P. François lui répondit qu'il n'en savait rien, si ce n'est que quelques-uns avaient été envoyés en pélerinage, parmi lesquels ce Don Didace. Le roi l'interrogea ensuite sur Don Teuthonius, parce qu'il avait su qu'il se trouvait en Castille, et à la vérité fort peu satisfait ; Le Père lui donna satisfaction sur ce point. En troisième lieu, au sujet du P. Michel Gomez, le roi dit qu'il avait su qu'il avait été mal accueilli et victime de grandes injustices de la part de la Compagnie ; le P. François répondit ce qu'il en était. Alors le roi ajouta : "J'entends dire qu'on envoie de ce royaume à Rome de l'argent, et même des hommes ; bien mieux ! qu'une constitution a été faite par le Préposé Général pour que l'argent puisse être transféré d'un lieu dans un autre". Et il ajouta : "Ecrivez-lui de ne pas faire cela ; car, s'il le fait, moi je cesserai de faire des aumônes à la Compagnie". Le P. François Enriquez répondit que, bien loin que l'argent du Portugal soit envoyé à Rome, ils refusaient même de participer aux dépenses du Procureur Général. Au sujet de la Constitution, il répondit qu'il la comprenait en ce sens que les collèges d'une Province qui regorgeaient de

revenus puissent aider d'autres collèges de la même Province. Le roi approuva cela, pourvu que l'argent ne soit pas retiré de son royaume, et la reine qui était présente dit : "Qu'en aucune manière ni les hommes ni l'argent ne soient envoyés en dehors de ce royaume, parce que nous en avons besoin ici". En ce qui concerne les étrangers qui étaient envoyés au Portugal pour y faire leurs études (car le roi affirmait qu'on en avait envoyé), le Père dit que depuis l'arrivée du P. Miron, il était venu de Valence trois jeunes gens pleins de talent et de science qui, excellemment doués, furent admis au Portugal non pas pour être renvoyés en Espagne, mais pour rester là. "S'ils doivent rester, dit le roi, c'est bien" et il se tut. Quant à ce qu'il avait entendu dire de l'ambition du P. Ignace à propos du mariage, il sut dans la suite ce que nous avons dit plus haut : que le P. Ignace, non seulement l'avait ignoré, mais qu'il l'avait même désapprouvé lorsqu'il finit par savoir ce qui s'était fait. D'ailleurs il se rendit compte que ce mariage avait été à l'avantage de Don Juan plutôt qu'à celui de la maison de Loyola : l'importance de la dot et la noblesse avait fait souhaiter ce mariage également à des hommes illustres et puissants, tandis que Don Juan de Borgia n'avait aucun bien stable, mais seulement un "prélèvement ou commende" de l'Ordre de Saint Jacques qui n'est nullement transmissible à des successeurs. Le P. François Enriquez, revenant à son affaire, n'obtint pas ce qu'il demandait, pour la raison que le roi le lui avait déjà accordé un jour, semblait-il. Cependant comme il demandait au roi s'il voulait qu'on écrive au Père Ignace quelque chose au sujet de ce qui a été dit plus haut : "Ce n'est pas nécessaire, dit le roi, puisque les choses sont telles que vous le dites". Le P. François lui donnant l'assurance que le P. Ignace ne ferait rien dans ce royaume qui ne soit approuvé par le roi, et qu'il avait coutume d'écrire en ce sens aux Nôtres qui se trouvent au Portugal, le roi en fut content et

dit qu'il le voulait ainsi. Il faisait connaître aussi qu'il ne voulait pas qu'on fît quoi que ce soit contre le P. Simon Rodriguez, mais il se rendit compte que les Nôtres avaient pour celui-ci de l'affection.

641. Le même jour arriva à Lisbonne le P. Louis Gonzalez da Camara qui entretint aussitôt le Cardinal et Don Louis de ces affaires. Il s'aperçut qu'ils n'avaient rien su de ce qui avait été dit au roi contre le Père Ignace et qu'ils étaient tout disposés à favoriser la vérité et les intérêts de la Compagnie. Le Père Louis, pour sa part, ne pensait pas que les dispositions du roi à l'égard de la Compagnie aient changé, bien que, en raison des calomnies dont nous avons parlé, il ait été quelque peu ébranlé. "Et d'ailleurs, à supposer que le roi ait des dispositions hostiles à la Compagnie, il ne craignait pas que ce soit un grand dommage pour elle ; car c'était seulement la perte de biens temporels que l'on pouvait craindre, et cette perte là il ne fallait pas la craindre, étant donné qu'il était peut-être utile que s'écroule ce qui n'avait pas été édifié comme il faut". Il s'entretint aussi avec la reine qui commençait à vouloir favoriser nos intérêts. Il trouva également l'évêque de Portalegre dans d'excellentes dispositions. Les deux Infants se mirent en même temps à délibérer avec le P. Louis Gonzalez de la manière de traiter cette affaire avec le roi et il sembla à propos que le P. Louis Gonzalez aille lui-même trouver le roi et la reine.

642. Il alla d'abord trouver la reine qui le réconforta et lui exposa en détail beaucoup de choses dont voici le résumé : "Le roi était inébranlable dans la faveur qu'il accordait à la Compagnie, quoique fort malheureusement il ait subi bien des assauts. Ce qu'on lui avait mis

dans la tête au sujet de l'envoi d'argent et d'hommes en dehors du royaume, pour qu'il empêchât que cela ne se fît, ce n'était pas pour qu'au Portugal on soit soustrait au gouvernement du Père Ignace, ce que quelques-uns semblaient rechercher. Il se rendit compte aussi qu'on avait fait comprendre aux Princes que N. n'était pas apte au gouvernement, et il craignait que son nom ne semble avoir été donné par certains pour que, de cette manière, le gouvernement leur revienne à eux-mêmes : ceci était parti de Michel Gomez, comme aussi tout le reste. Enfin le P. Louis Gonzalez s'adressa au roi et il dit tout ce qu'il fallait pour dissiper les calomnies. Cependant le roi déclara qu'il voulait encore une plus ample information. Pour finir, le Père demanda au roi s'il voulait que le P. Torrès vienne au Portugal et bien que le roi n'y mît pas un très grand empressement, il fut content qu'on le convoque. C'est ainsi que le 13 octobre, on le convoqua et on lui demanda d'apporter avec lui toutes les lettres et instructions du Père Ignace. On espérait en effet pouvoir jeter pour la Compagnie des fondements solides maintenant que s'étaient écroulés ceux qui avaient été bâtis sur le sable. Bien que le roi ne convoquât pas le P. Simon Rodriguez, il était facile de voir qu'il n'était pas encore revenu à la chaleur d'autrefois. C'est par le Cardinal Infant et non par lui personnellement qu'une lettre fut envoyée au P. Torrès pour qu'il vienne au Portugal. Le P. Louis Gonzalez était ouvertement en lutte avec le Duc de Aveiro, mais après deux ou trois jours le roi fut tout-à-fait persuadé de ce qu'il en était et il décida d'avertir le Duc de Aveiro de ne pas persister dans l'affaire qu'il avait entreprise.

643. Malgré tout ce qui se disait dans la population, le roi ne manquait pas d'aider de ses aumônes les Nôtres de Lisbonne. Les efforts de

Michel Gomez pour faire revenir le P. Simon Rodriguez ne servirent à rien - il en entretint le roi - bien qu'il prétendit que la majorité des membres du collège voulaient obéir au P. Simon et non au Père Ignace ni au Père Miron, ce qui était faux. Toutefois de ceux qui étaient sortis ou avaient été renvoyés, peut-être était-il exact de dire quelque chose de ce genre. Le P. Louis Gonzalez note que N., dès son arrivée au Portugal, commençait à semer des bruits au mépris de la "tête" suprême, Ignace, et qu'il semblait viser à ce qu'il y ait au Portugal une tête distincte ; beaucoup des frères s'en rendant compte en furent peinés et ils écrivirent contre N. une lettre au Père Ignace, mais en chemin celui qui portait cette lettre fut rappelé par le P. Miron. Le P. Favre(1), le P. Araoz et le P. Strada le surent, dit-on, et pour finir, la chose en vint au point que N. s'efforçait de persuader au roi que, aussi longtemps que la Province de Portugal serait soumise au Père Ignace, il ne tirerait aucun bon fruit de la Compagnie. Car, disait-il, de même que, de l'entrée du Duc de Gandie dans la Compagnie, Ignace cherchait à tirer avantage pour les gens de sa parenté, il en userait de même avec les revenus de la Compagnie au Portugal. Des calomnies aussi abominables et des faux témoignages, Dieu en trouva pour ajouter à la couronne du Père Ignace, même en temps de paix et de prospérité. Bien vite cependant, la lumière de la vérité contraire dissipa ces nuages. C'est parce que les choses avaient un mauvais début que cette suite mauvaise en était sortie, supposait le P. Louis Gonzalez. Aussi pensait-il que ce n'était pas fâcheux pour la Compagnie si ce qui avait été

---

(1) Il n'est pas facile d'harmoniser les différents détails de ce récit de Polanco. Favre, par exemple, était mort depuis 1546. (N.D.L.R.)

mal bâti s'écroulait ; il fallait revenir à la voie de la pauvreté, de l'abjection, de la pénitence et des autres vertus.

644. Mais enfin le calme succéda à la tempête, même dans les affaires temporelles. A dire vrai, ceux qui étaient restés au collège de Coïmbre ne semblaient pas ressentir cette tempête du dehors, et même ils éprouvaient une grande consolation à penser qu'à l'avenir ils devaient être gouvernés avec une prévoyance et un soin particuliers de la part du Père Ignace. Tous semblaient marcher dans le Seigneur si sincèrement que, où qu'on portât ses regards, on ne voyait en quelque sorte que des miroirs qui brillaient chaque jour davantage. Le roi qui s'était montré plutôt froid relativement à l'arrivée du Père Torrès, commença peu après à manifester au Père Louis Gonzalez qu'il désirait beaucoup maintenant la présence de ce Père au Portugal : il semblait vouloir compenser de cette façon sa tiédeur précédente. L'arrivée de ce Père était vivement souhaitée, parce que la situation dans laquelle cette Province avait été laissée au mois d'août ne pouvait être maintenue longtemps sans de graves inconvénients, étant donné qu'il n'y avait pas une tête unique pour veiller aux intérêts généraux de cette Province. Les Recteurs n'étaient en quelque sorte que des moitiés de tête, car ils ne dépendaient pas l'un de l'autre. Et pourtant la diversité des intérêts était grande, non seulement à cause des affaires de l'Inde, du Brésil et du Congo, mais aussi en raison des revenus, procès et affaires du Portugal et principalement les affaires de la cour, qui subissaient des préjudices du fait que personne ne s'en occupait. Les supérieurs eux-mêmes et d'autres parmi les Pères qui portaient les plus importantes responsabilités insistaient pour qu'on leur envoie une "tête", à laquelle tous désiraient obéir et soumettre leurs volontés et leurs jugements,

tandis que le P. Miron réussissait très bien dans les missions en exerçant, pour l'édification de tous, les ministères de la Compagnie dont le bon renom parvenait jusqu'à la cour. Il avait confié son propre rôle au Père Godhino, Recteur de Coïmbre, mais celui-ci n'en était guère satisfait ni les autres non plus. Appelé, le P. Torrès arriva à Coïmbre, le 12 novembre, et il poursuivit ensuite sa route jusqu'à Lisbonne ; et c'est ainsi que le Seigneur, grâce à lui, mit ordre aux affaires de cette Province.

645. Le P. Louis de Grana était, croyait-on, à la tête de ceux qui étaient favorables au P. Simon Rodriguez. Pourtant, en ce qui concerne sa stabilité dans la Compagnie, il fut trouvé solide par le P. Jean de Saint Michel et fidèle à l'obéissance au Père Ignace. Il disait même que, s'il était rejeté du Portugal, il espérait devoir être accueilli soit dans le royaume de Castille, soit à Rome.

646. Le Père Emmanuel Fernandez, qui prêchait à Evora était allé jusqu'à dire qu'il pouvait chercher en dehors de la Compagnie sa consolation spirituelle et son repos, et alors il s'en retira. Mais parce que c'était un homme excellent, le Seigneur ne permit pas qu'il soit plus longtemps en proie à cet aveuglement et dès le lendemain, tout de suite, il revint. Pour qu'on voie combien il importe, quand on consulte quelque docteur du dehors, de bien poser la question sur laquelle porte la consultation, on dit que le P. Michel Gomez avait consulté le Docteur de Navarre et avait rapporté de cette conversation l'avis suivant : quiconque suivait le parti du P. Simon Rodriguez pouvait le faire en toute bonne conscience. Il ne faut pas mettre cela au compte du P. Simon lui-même, mais au compte de Michel Gomez qui, conformément à ses propres sentiments, provoquait ces

divisions. Peut-être, si on lisait l'avis du Docteur de Navarre lui-même, semblerait-il juste d'après la question posée. Mais la question est-elle posée bien ou mal, voilà ce qui a beaucoup d'importance. Par exemple, un prédicateur, le Frère Martin, disait que pouvaient être tranquilles ceux qui s'en allaient. Le P. Léon s'efforça de mieux l'informer au sujet des voeux simples de la Compagnie : ce prédicateur affirmait qu'on pouvait en être dispensé pour n'importe quelle raison, tandis que le P. Léon soutenait qu'une déclaration du Siège Apostolique était nécessaire. Le P. Michel de Sousa écrit que la consolation et la tranquillité dans les collèges sont égales à l'affliction et à la perturbation du passé. Ceux qui étaient en mission y trouvaient aussi des contradictions, toutefois plutôt auprès des ecclésiastiques et des religieux qu'auprès des séculiers. Un moine, dans l'archevêché d'Evora, se répandit en invectives contre les Nôtres, en présence du Père Miron, pendant presque toute sa prédication ; les auditeurs, très attachés à notre Compagnie, en étaient véritablement ulcérés et quelques-uns laissèrent là le prédicateur, en poussant les autres à s'en aller. Mais le Père Miron, après la prédication, selon la coutume de cette région, demanda à baiser à genoux la main du moine que celui-ci lui tendit ; par ce baiser il émut les auditeurs plus que s'il avait fait devant eux une prédication remarquable et quelques-uns furent touchés jusqu'aux larmes par cet exemple d'humilité. Dans l'archevêché de Braga, le P. Gonz alve de Sylveira, outre ses prédications, proposa les Exercices Spirituels à beaucoup de gens et en particulier à des notables de cette ville. Cela se faisait aussi en d'autres lieux et à Coïmbre, c'était partout avec un fruit remarquable.

647. Parmi d'autres qui étaient en mission, il y avait le P. Maximien qui, ayant entendu parler des troubles en question, envoya une lettre pour

protester qu'il ne voudrait jamais une autre Compagnie que celle du Père Ignace, grâce aux travaux, aux veilles et aux prières de qui Dieu l'avait fondée.

648. Cette année-là mourut le Père Jean de Saint Michel, un homme en qui brillaient maints dons de Dieu et dont les prédications étaient remarquables.

DU BRÉSIL

649. Le Père Emmanuel de Nobrega, tout en circulant en divers lieux du Brésil, avait sa résidence dans la ville de Saint Sauveur où se trouvait le principal de nos collèges, toutes les fois qu'il le pouvait commodément. C'est là que se passa le fait suivant digne d'être noté. Un des Nôtres, nommé Vincent Rodriguez, était continuellement en mauvais état de santé ; atteint de migraines d'un bout à l'autre de l'année et d'autres maladies, il ne pouvait travailler dans la vigne du Seigneur, alors que pourtant elle avait tellement besoin d'ouvriers. Le P. Emmanuel

de Nobrega, mû, croit-on, par une inspiration de Dieu, lui commanda en vertu de l'obéissance de se remettre, ce qui se produisit sur le champ. Ayant recouvré la santé et les forces physiques, le P. Vincent se consacra à venir en aide aux âmes pour la gloire de Dieu. Le collège de cette ville nouvelle de Saint Sauveur comptait un effectif des Nôtres qui n'était pas négligeable, mais qui semblait devoir être considérablement accru grâce au Roi. Dans la maison bâtie pour recevoir des enfants orphelins, on pouvait assurer la subsistance de deux cents enfants environ et dans presque toutes les villes fortifiées des Portugais, on réclamait des collèges semblables. On écrivait pour cela au P. Nobrega en lui offrant des serviteurs qui, pratiquant la pêche et l'agriculture, procureraient la nourriture nécessaire aux enfants ainsi que d'autres ressources du même genre. Le P. Nobrega se proposait d'accompagner le Gouverneur qui visitait les régions côtières et soit d'aller voir les résidences de la Compagnie, soit de fonder des collèges pour les enfants, là où celà semblerait utile, bien que quelques-uns aient été fondés déjà et ne fissent pas grand progrès. En partie parce que le sol de cette région est fertile, en partie parce que les enfants des indigènes sont nourris à peu de frais, ce n'était pas difficile d'assurer la subsistance de collèges de ce genre, d'autant plus que la terre cultivable était alors considérée comme sans aucune valeur et que les Grands du pays étaient dans d'excellentes dispositions. Toutefois un désir ardent possédait ceux des Nôtres qui vivaient dans cette ville : pénétrer dans l'intérieur des terres, espérant un fruit plus abondant dans les âmes, là où les indigènes n'avaient pas été exaspérés par des injustices de la part des Portugais qui se trouvaient dans les domaines de la côte. Et cela d'autant plus qu'ils apprenaient par l'expérience que les Nôtres ne

souhaitaient pas autre chose que leur salut. Mais les Nôtres n'osaient pas abandonner ces postes avant que d'autres n'aient été envoyés du Portugal à leur place pour en prendre soin au spirituel, voulant éviter que, au cas où seraient mis à mort ceux qui se seraient consacrés à la conversion des Brésiliens, les postes des Portugais ne restent à l'abandon.

650. Du poste de Pernambouc, le P. Nobrega était arrivé dans la ville de Saint Sauveur vers le début du carême ; un bâtiment étant envoyé en direction de la province de Saint Vincent, on y embarqua le P. Emmanuel de Payva et le P. Navarro avec mission de promulguer le jubilé dans ces régions côtières. Ledit P. Navarro se rendit dans une ville appelée Portus Securus pour y prêcher et y enseigner la doctrine chrétienne, ce qu'il fit avec grand fruit tant auprès des chrétiens de vieille souche qu'auprès des païens. Il y avait une véritable émulation entre cette population et une autre, voisine : c'était à qui des deux aurait la maison des orphelins la plus importante. Les Nôtres étaient à la tête des collèges de ce genre d'enfants. Le P. de Payva étant arrivé du port de Saint Esprit au moment du Carême, ne put s'en éloigner.

651. Il amenait avec lui trois de ces enfants, qui étaient venus du Portugal après avoir été formés à titre d'orphelins par le P. Domenech, et grâce à eux, il inaugura un collège pour ce genre d'enfants. A dire vrai, ils étaient destinés à Saint Vincent, mais parce qu'ils étaient plus nécessaires dans la ville du Saint Esprit, ils furent placés là, et aussitôt se joignirent à eux quelques-uns des habitants du lieu qui apprenaient aussi les vérités nécessaires au salut. Ces trois enfants, en même temps que ceux qui s'étaient joints à eux, soit par leurs petites

prédications auxquelles ils étaient formés par les Nôtres, soit par l'enseignement de la doctrine chrétienne, soit en chantant des hymnes pieuses, étaient une cause de grande édification aussi bien pour les chrétiens que pour les païens. Cette maison grandissait de jour en jour et on espérait qu'elle serait particulièrement remarquable.

652. Tout le temps que passa le P. Nobrega dans la ville de Saint Sauveur avec ses compagnons, il fut en raison de l'abondance de la moisson, accablé par la multitude des confessions chaque jour. Le dimanche, après avoir célébré la messe et prêché dans cette ville, il se rendait dans une autre localité, à une lieue de là, appelée "Vieille Ville" : il y célébrait le même jour une seconde messe et il y prêchait aussi. Le vendredi, il le faisait en ville, si bien que ce n'est pas étonnant s'il ordonna à son compagnon malade, comme nous l'avons dit, au nom de l'obéissance, de se remettre et de l'aider. Un fruit exceptionnel fut récolté là dans le grenier du Seigneur ; beaucoup de mariages furent conclus marquant une grande soumission à Dieu, une multitude de péchés furent extirpés, un grand nombre d'hommes se réformèrent moralement. Si du Portugal on avait envoyé des femmes pour que les Portugais les prennent pour épouses, toute cette ville aurait pu être considérée en quelque sorte comme une maison religieuse. L'usage abusif des jurons au nom de Dieu s'atténua. Toutes les fois que des discordes survenaient entre eux, aussitôt la paix se rétablissait. De vols, pas question. En un mot, ces gens se détournèrent totalement de toutes les dépravations morales. Presque tous s'empressèrent de gagner le jubilé. Un petit nombre seulement, qui vivaient avec des femmes brésiliennes de qui ils avaient eu des enfants se tinrent à l'écart des sacrements, parce qu'ils ne pensaient pas pouvoir facilement les abandonner avant de se marier avec d'autres femmes venant du Portugal.

653. La ferveur des serviteurs, qu'avaient fait naître la prédication et l'explication de la doctrine chrétienne dans leur propre langue, dépassait les progrès que faisaient leurs maîtres et ils retenaient le catéchisme mieux qu'eux. Ceux qui de païens étaient devenus chrétiens et libres et se trouvaient dans cette ville se rappelaient parfaitement que c'était dimanche et personne ne se trompait. Si des Brésiliens parlaient mal des "hommes blancs" (c'est ainsi qu'ils appellent les Portugais), ils s'offraient d'eux-mêmes à être punis. Ils n'avaient, disaient-ils, d'autre parenté que celle des chrétiens, bien que ceux de leur sang les poursuivent de leur haine, et les autres païens de leur animosité, à cause de leur amitié avec les chrétiens. Ils avaient beau souffrir mille mauvais traitements, ils persévéraient cependant avec fermeté.

654. Beaucoup parmi les chrétiens étaient morts, d'autres étaient malades ; profitant de cette circonstance, ceux qui auparavant les séduisaient par leurs superstitions commencèrent à leur dire que c'étaient les Nôtres qui, en les baptisant, causaient leur mort. Malgré cela, ils ne détournaient pas les chrétiens de leur bon propos, car les Nôtres, comme il convenait, faisaient des sorties contre ces séducteurs et dévoilaient leurs tromperies. Il y eut néanmoins un jugement de Dieu bien digne d'admiration dans cette province : il voulait séparer les bons des méchants et persuader aux gens que ceux qui recevaient le baptême devaient mener une vie conforme à la foi chrétienne et non pas telle que la menaient d'ordinaire ceux qui avaient été baptisés inconsidérément avant l'arrivée des Nôtres au Brésil. Car de ceux qui, après leur baptême, ne s'écartaient pas des vices et des péchés des païens, à peu près aucun ne survécut, alors qu'ils ne se rendaient pas aux sages avertissements des Nôtres ; de même leurs enfants

qui avaient été baptisés ; ainsi les pères furent châtiés et les enfants sauvés. Les Brésiliens eurent ainsi l'occasion d'apprendre qu'on ne pouvait servir à la fois Dieu et Belial, ni associer la foi chrétienne et les moeurs des païens. Etant donné en effet qu'avant l'arrivée des Nôtres, on ne leur parlait pas d'abandonner leurs moeurs vicieuses, ils pensaient qu'être chrétien ce n'était pas autre chose qu'être baptisé et porter des vêtements ; car auparavant, selon leur coutume, ils allaient tout nus. A dire vrai, ces hommes adonnés aux superstitions n'arrivaient pas à les persuader d'abandonner la foi ; néanmoins quelques-uns persistèrent à craindre les Nôtres comme responsables de la mort. Et pourtant par crainte ils faisaient tout ce qu'on leur disait, même si on leur réclamait des hommes qu'ils avaient fait prisonniers et qu'ils avaient l'intention de manger. Les enfants qui étaient élevés dans le collèges des orphelins se comportaient merveilleusement et ils aidaient les Nôtres dans l'oeuvre du Seigneur. Les Brésiliens étaient stupéfaits en observant dans cet âge si tendre une telle ferveur et une telle facilité pour parler des choses de la religion. En effet ils s'exerçaient dans la prédication et le chant aussi bien dans la langue brésilienne que dans la portugaise, et quand ils avaient bien appris pour le transmettre à d'autres, ce que le P. Nobrega et d'autres Pères leur faisaient apprendre, ils s'acquittaient fort bien de leurs fonctions à la stupéfaction des Brésiliens.

655. Ils faisaient quelquefois aussi des tournées à l'intérieur du pays et ils annonçaient la parole de salut, soit en exhortant, soit en chantant, soit en s'en prenant aux gens adonnés à la superstition. Quelques-uns les fuyaient eux aussi pensant qu'ils apportaient la mort avec eux ; dans certaines maisons des villages, on brûlait du sel et du poivre pour que, repoussés par l'odeur affreuse, ils ne s'en approchent pas. Mais les enfants,

portant haut la croix, y entraient et disaient qu'ils apportaient non pas la mort, mais la vie : seuls, disaient-ils, les méchants mouraient à l'occasion de leur venue, parce qu'ils ne menaient pas une vie chrétienne. A midi et le soir ils étaient accueillis d'une manière hospitalière par les Brésiliens qui leur offraient en abondance tout le nécessaire dont ils disposaient. Quand les enfants chantaient les litanies, ils les suivaient en répondant eux-mêmes : *ora pro nobis*. Ces enfants allèrent en pèlerinage à un lieu où l'on montrait les traces des pieds de saint Thomas, ou de quelque homme apostolique qui avait prêché aux Brésiliens la doctrine du salut, sur un rocher dans lequel, on le voyait, les pas s'étaient enfoncés, comme s'il avait été une boue molle. Aussitôt, d'eux-mêmes, les Brésiliens coupèrent deux branches de bois et confectionnèrent une grande croix qu'ils consolidèrent en posant à son pied un gros tas de pierres. Comme ils circulaient dans d'autres villages où les habitants s'étaient préparé du vin et de la chair humaine, ceux-ci, ce jour-là, d'eux-mêmes s'en abstenaient, ils invitaient les leurs à se passer de leurs chants habituels, et ils préparaient pour les enfants des chemins par où ceux-ci viendraient chez eux, comme pour des saints. Un jour les enfants arrivèrent à une rivière où quelques-uns perdirent pied, et les Brésiliens occupés à leurs beuveries ne les firent pas passer sur l'autre rive ; mais les enfants assemblèrent des branchages à la manière d'un radeau et les attachèrent solidement au moyen des cordes qu'ils emportaient pour leurs lits ; et ainsi ils passèrent, Dieu aidant, le fleuve qui était déjà proche de son embouchure ; puis ils revinrent auprès du P. de Nobrega.

656. Ils firent d'autres tournées ou sorties fort édifiantes, entre autres dans un village où vivait un noble Brésilien qui était ami

des chrétiens et pratiquait à leur égard l'hospitalité. Voulant planter près du village une croix, les habitants préparèrent à partir de leur village un chemin par où on pourrait la transporter. Les enfants ornés de couronnes, portaient la croix comme cela se fait dans les prières publiques ; les Brésiliens suivaient et répondaient au chant de la litanie : *ora pro nobis*; puis on dressa la croix sur le sol. Alors un des enfants se mit à parler dans leur propre langue de la Passion du Christ, faisant verser des larmes même à ce noble Brésilien ; et, comme les enfants adoraient la croix en faisant une génuflexion, lui aussi, fléchissant le genou, en fit autant. Cependant le diable, pour détourner les hommes du culte de la croix tâchait de persuader par ses suppôts que c'était chose vile et honteuse de fléchir ainsi les genoux et ils disaient par moquerie qu'on ressemblait alors aux femmes des chrétiens. Cet homme noble avait une fille gravement malade qu'il amena aux enfants pour qu'ils lui rendent la santé ; l'un d'eux doué d'une foi extraordinaire le lui promit. Les enfants ayant prié le Seigneur, très peu de jours après, la jeune fille guérit. Il leur confia son fils, un garçon très distingué pour qu'on l'instruise, et il fut baptisé le jour de Pâques.

657. Les Brésiliens aiment beaucoup la musique, si bien qu'ils écoutaient volontiers les enfants chanter. Bien qu'ils poursuivent leurs ennemis d'une haine atroce, si toutefois ceux-ci s'approchent de leurs villages en chantant ou en jouant de quelque instrument de musique, non seulement ils le font impunément, mais ils sont très bien reçus et on leur accorde tout ce qu'ils veulent. Aussi le P. Nobrega pensait-il que les Nôtres pouvaient pénétrer à l'intérieur des terres des Brésiliens et leur prêcher l'Evangile s'ils les abordaient avec ce genre de chants ou quelque instrument de musique. Et ils ne se contentent pas d'écouter, mais les

vieilles gens, hommes et femmes, et les Brésiliens de tout âge, quand ils entendent chanter ou jouer d'un instrument de musique, se mettent à danser. Quand on leur prêche la vérité, ils la reconnaissent et ils condamnent les tromperies de leurs maîtres. Le P. de Nobrega en fit l'expérience, parcourant sans arrêt un certain nombre de villages avec les enfants et la croix et les faisant chanter en l'honneur de Dieu et pour sa gloire, de la même manière que ces gens-là chantent d'ordinaire leurs mensonges. Disant les chants et prières habituels, on les exhorta au nom du Christ à se préparer à la religion chrétienne, non pas toutefois à la manière dont l'avaient fait leurs parents qui étaient devenus chrétiens simplement pour recevoir des vêtements, et qui avaient péri misérablement, mais pour Dieu et pour leur salut, comme l'avaient fait quelques-uns qu'ils nommaient et qui menaient une vie heureuse. On leur parlait de la gloire du Paradis et des peines de l'enfer qu'ils redoutent à l'extrême. Beaucoup, comme nous l'avons dit, écoutaient très volontiers ces chants, mais cependant, dans certains villages, ils cachaient leurs enfants, parce qu'ils croyaient qu'ils allaient mourir sur-le-champ ; ils tremblaient comme des feuilles et ils brûlaient du poivre pour écarter les Nôtres. Toutefois toujours, quand il fallait prendre de la nourriture ou se reposer la nuit, on était très bien reçu. Dans un village où ils savaient que les Nôtres allaient arriver avec les enfants, beaucoup de Brésiliens accouraient à leur rencontre, chargés de poissons pour leur nourriture et ils leur offraient aussi du gibier pris à la chasse. Mais quelquefois il fallait marcher pendant des heures dans des régions inondées, parce qu'on s'était trompé de chemin.

658. Quand on fut arrivé aux traces des pas de saint Thomas, les Brésiliens se comportaient si bien qu'on laissa là un des Nôtres avec deux enfants bien formés pour les instruire et pour

établir auprès de ces traces une maison où seraient élevés les enfants des habitants. Le chef du village accueillit chez lui les Nôtres avec les enfants et se montra très hospitalier, pour les refaire des fatigues du trajet. Ensuite quatre maisons ou collèges pour les enfants avec des églises, furent installés au milieu des Brésiliens pour que ces enfants soient exercés par les Nôtres en tout ce qui aide leur propre progrès et leur permet aussi de toucher les Brésiliens et de leur enseigner la foi.

659. Un de nos Pères, circulant dans les régions voisines de la ville de Saint Sauveur, tomba sur un enfant près de mourir ; ses parents, désespérant de sa vie, demandèrent à ce Père de lui rendre la santé. Il répondit en leur demandant qu'ils lui permettent de le baptiser, disant qu'alors il prierait Dieu de le sauver. Mais eux, persuadés que le baptême causait la mort, s'y refusaient. Le père enfin y consentit et alors, malgré la répugnance de la mère, l'enfant fut baptisé, et aussitôt il recouvra la santé. Dans ce même village, beaucoup de chrétiens brésiliens vivaient ensemble avec ceux de leur sang ; sous le coup de la mort de certains de leurs parents qui avaient été tués par leurs adversaires, ils s'en allèrent faire la guerre à ceux-ci ; ils en tuèrent un grand nombre, à titre de représailles, et ils en prirent vivants aussi un bon nombre. Or donc, comme ils apportaient un cadavre dans ce village où se trouvait le P. Vincent, un des notables parmi eux leur demanda de ne pas le faire parce que cela peinerait le P. Vincent. Les autres n'étant pas d'accord, il se retira dans d'autres villages. Apportant donc le cadavre au village, ces gens se mirent à convoquer leurs parents et amis selon la coutume pour exercer leur vengeance. Mais les Brésiliens chrétiens en avertirent le P. Vincent qui accourut avec le P. Payva. Les Pères blâmèrent les coupables avec véhémence et les menacèrent de la vengeance de Dieu, puis ils prirent le cadavre qu'ils étaient

sur le point de se partager entre eux. Ces gens tremblaient en voyant emporter ce corps, parce que ceci était considéré comme la pire des injustices, et en toute autre circonstance ils se seraient plutôt fait tuer que de laisser emporter le cadavre. Les Pères ensevelirent donc le corps près de l'ermitage et de la maison qu'ils habitaient. Mais lorsque les parents de ces gens, qui habitaient dans un autre village, le surent, regardant cela comme un grand déshonneur, ils vinrent de nuit, armés de leurs flèches, pour emporter le corps. Les Nôtres eurent beau veiller toute la nuit, ces gens-là furent tellement rapides que, lorsque les Nôtres arrivèrent au lieu de la sépulture, ils avaient déjà presque déterré le corps, et c'est miracle qu'ils n'aient pas transpercé les Nôtres de leurs flèches. Les Nôtres appelèrent leurs amis de ce village et un notable avec sa femme et ses enfants essayaient de toutes leurs forces de persuader les assaillants de s'en aller. Cette fois-là ils s'en allèrent, mais comme ils revenaient à plusieurs reprises, les Nôtres décidèrent d'enlever en secret le cadavre deux heures avant le lever du jour, quand ils seraient endormis, fatigués de chanter et de danser. Et non sans être incommodés par la puanteur affreuse, ils transportèrent le cadavre et l'ensevelirent près de la ville de Saint Sauveur. Quand les autres se réveillèrent, stupéfaits de ne pas trouver le cadavre, ils repartirent tous marris.

660. Entre autres fruits qui furent récoltés dans la ville de Saint Sauveur, celui-ci ne fut pas le moindre : un homme qu'on regardait plutôt comme un impie, après avoir fait les Exercices spirituels, opéra un changement de vie merveilleux. Il se mit à s'adonner si bien à l'oraison et à mépriser les choses de ce monde qu'avec d'abondantes larmes il s'efforçait d'obtenir du P. de Nobrega d'être admis dans notre Compagnie. En

effet, bien qu'engagé dans les liens du mariage, il n'avait pas eu de rapports avec sa femme. Cependant le P. de Nobrega, remettant la chose à la prochaine venue de l'Evêque, ne l'admit pas. Il y en eut d'autres qui reçurent la même formation au moyen des Exercices spirituels, parmi lesquels le Vicaire de l'Evêque. Un certain nombre aspiraient à entrer dans notre Compagnie et, bien qu'ils n'y soient pas admis, ils progressaient cependant beaucoup dans la dévotion et la réforme de leur vie. Les Nôtres, dans les villages voisins, se conciliaient tout d'abord la bienveillance des Brésiliens, et principalement des chefs de village ; ensuite ils exposaient le motif de leur venue : leur expliquer quelle était la volonté de Dieu pour leur salut. Ils leur exposaient la création du monde, l'Incarnation du Fils de Dieu; ils leur parlaient du jugement dernier, toutes choses nouvelles pour eux, bien que par je ne sais quelle tradition ils aient quelque connaissance du déluge universel. C'est dans leur propre langue qu'ils leur enseignaient la doctrine chrétienne, avec le concours de quelques enfants, fils de païens, mais qui avaient été formés dans nos collèges sous la direction des Nôtres. C'est dans la maison de celui qui l'emporte par son prestige sur tous les autres qu'ils les faisaient se rassembler pour entendre les paroles du salut. Rentrant chez eux, ils avaient coutume de faire le signe de la croix et de répéter ce qu'ils avaient entendu au catéchisme. Et la même chose se fit dans divers villages. Ils se montraient si empressés que tous auraient pu facilement devenir chrétiens si les Nôtres n'avaient pensé devoir différer la chose pour qu'ils soient mieux instruits. Quelquefois ils parlaient tellement bien à propos que les Nôtres en éprouvaient grande consolation. Un catéchumène, un des notables, parla toute une nuit de Dieu avec les siens, merveilleusement bien. Il dit aux Nôtres, entre autres choses : "Que n'ai-je été élevé dans vos moeurs, qui sont les vraies ! Car si je dois me dépouiller des miennes,

sans aucun doute cela me coûtera beaucoup". Et s'étant tourné vers l'un des siens, il dit : "Maintenant nos moeurs me sont en abomination, je vais vous quitter et me rendre auprès de ces Pères, abandonnant le premier rang que j'ai ici". Il offrait aussi aux Nôtres tout ce qu'il avait pour leur nourriture : poules, porcs et ainsi de suite... Les fils d'autres hommes occupant le premier rang se chargeaient du soin de convoquer la population à l'enseignement de la doctrine chrétienne, et réclamant le baptême, ils s'inquiétaient de savoir quel nom on allait leur donner. Pour bâtir la maison et l'église près des "traces" de Saint Thomas dont j'ai déjà parlé, les Brésiliens apportèrent eux-mêmes une quantité de bois et de pierres. Cet endroit dominait une mer où il y avait grande abondance de poissons, et de nombreux enfants pouvaient être nourris facilement.

661. Dans le village où se trouvait Vincent, il y en avait six qui souhaitaient se joindre à lui en se séparant de leur famille et devenir chrétiens. D'autres leur demandaient de les amener eux aussi à lui, parce qu'ils voulaient devenir chrétiens et ils ne se laissaient pas ébranler par les moqueries de beaucoup qui les persécutaient à cause des moeurs des chrétiens qu'ils voulaient imiter.

662. On pourrait dire des choses analogues de diverses régions du Brésil, mais c'est surtout dans la ville de Saint Vincent qu'une grande porte fut ouverte aux païens. La maison des Nôtres, dans laquelle étaient élevés beaucoup d'enfants, avait un effectif s'élevant à soixante, parmi lesquels quelques-uns avaient été admis dans la Compagnie. Le responsable était le P. Léonard Nûnez et il résidait là avec d'autres et portait beaucoup de fruit.

De même aussi le P. Navarro à Port Securus et d'autres à Pernambouc et dans la ville du Saint Esprit faisaient tout leur possible pour bien mériter des Portugais et des Brésiliens. Dans le poste de Illaeorum on désirait vivement et on réclamait les Nôtres et, pour avoir une maison des Nôtres et un collège pour les enfants, on offrait avec empressement tout ce qu'on avait.

663. Don Thomas de Sousa a écrit encore bien des choses sur ce qui se faisait au Brésil grâce aux Nôtres, et entre autres ceci. Un de nos Pères, souffrant terriblement de voir manger de la chair humaine dans certains villages qu'il visitait, se flagellait en public dans ces villages et il priait Dieu d'écarter de ces hommes de tels excès. Comme ils lui demandaient avec étonnement pourquoi il faisait cela, il répondit qu'il se punissait lui-même afin que le Seigneur détourne d'eux la punition d'un si épouvantable péché. Aussi la divine Bonté voulut-elle le consoler dans ces lieux qu'il visitait en extirpant la coutume qu'ils avaient de tuer des hommes et de manger dans leurs banquets ceux qu'ils avaient tués. On en choisit même parmi eux quelques-uns qui voulaient être chrétiens. Mais de ceux-là certains revinrent à leurs anciennes moeurs, d'autres persévérèrent dans la religion et les moeurs chrétiennes ; souvent, il est vrai, eux-mêmes étaient malades et leurs enfants en grand nombre quittaient cette vie ; mais contre les premiers qui étaient retournés à leur vomissement, la mort agit de la façon la plus cruelle, aussi bien pour les parents que pour leurs enfants ; touchés par ces jugements de Dieu ils amendaient leur vie. Innombrables furent ceux qui, grâce aux prières de la Compagnie, recouvrèrent la santé.

664. Un jour, un grand nombre de Brésiliens recevait le baptême ; la nuit suivante, l'un d'eux eut, racontait-il, une extase dans laquelle il avait

vu maintes choses concernant la gloire des Bienheureux ; et avec beaucoup d'émotion, il donnait certains détails conformes à la foi chrétienne. Un des plus importants parmi les habitants, nommé Zachoi, n'avait pas été admis par les Nôtres au baptême parce qu'il avait deux femmes ; il finit par venir demander, très assoiffé, l'eau du baptême, libéré de l'obstacle qui le retenait jusqu' alors et, quelques jours plus tard, ayant reçu le baptême, il tomba très gravement malade. Disposé et préparé à la mort, assis dans son hamac(c'est ce qui au Brésil sert de lit), il demanda à sa soeur ses vêtements en disant : "Ne vois-tu pas, ma soeur, combien descendent du ciel en chantant pour m'emporter avec eux?" et à ces mots, les mains levées vers le ciel, il rendit son âme au Seigneur. Cet homme avant son baptême était l'ami des chrétiens, on le voyait observer mieux que tout autre la loi naturelle et il s'abstenait de manger de la chair humaine ; les gens de sa famille aussi étaient comptés après lui parmi les meilleurs chrétiens de cette région. D'autres encore quittèrent cette vie le jour même de leur baptême pleins de foi et de douleur de leur vie passée dans le mal, et bientôt se répandit la coutume que ceux d'entre eux qui étaient malades faisaient venir les Pères. On les appelle également pour la sépulture de ceux d'entre eux qui meurent. Ils ont aussi une église où ceux qui meurent en chrétiens ont leur sépulture.

665. Certains des Nôtres s'entretenaient avec un Brésilien païen nommé Portagrandis, le reprenant de ses vices et le menaçant de mort s'il ne venait pas à résipiscence ; lui, avec une confiance insensée en lui-même, répondit qu'il ne mourrait pas. Il ne croyait pas ce qu'on lui disait, à savoir qu'il était terre et destiné à retourner à la terre, et que sa vie était dans la main de Dieu. Et dans les trois jours, le malheureux

fut emporté par une mort épouvantable.

666. Le fils d'un grand personnage qui avait été baptisé en même temps que son père étant parti faire la guerre, s'empara d'un des ennemis que la parenté de sa femme lui demanda pour le manger ; s'il ne le donnait pas, on le menaçait de lui enlever sa femme. L'homme eut peur et il leur abandonna son prisonnier. Blâmé par les Pères, il alla trouver cette famille ; il arracha le prisonnier de leurs mains et le remit aux Pères pour qu'il soit à leur service dans le bâtiment du collège. Mais ayant donné à cette même famille un autre cadavre , de honte et de douleur il tomba gravement malade. Demandant à se confesser, avec tant de contrition et de repentir que celui qui l'écoutait en était stupéfait et louait Dieu, il lui expliqua que ce qu'il souffrait lui était arrivé par suite d'un juste jugement de Dieu parce qu'il avait donné à la famille un cadavre à dévorer. Ainsi c'est le coeur absolument brisé qu'il quitta cette vie en vrai chrétien.

667. Dans la province de Pernambouc, le Gouverneur rapportait aussi qu'en bien des endroits les Brésiliens païens mis en branle parce qu'ils entendaient dire des Nôtres , venaient les trouver. Quand ils les savaient en chemin, ils allaient à leur rencontre avec les vivres nécessaires et ils demandaient leur bénédiction. Dans un village voisin de Pernambouc, d'eux-mêmes ils fabriquèrent une croix et la dressèrent ; ils attendaient les Nôtres auprès de cette croix pour recevoir d'eux la bénédiction et là une bonne centaine devinrent catéchumènes. Dans ce village s'était introduit un maître en fait de tromperies et les gens croyaient très fort à ses paroles vaines et superstitieuses ; les catéchumènes se réunirent et l'expulsèrent du village, disant qu' ils avaient une autre loi dans laquelle ils voulaient vivre. Comme il voyait quelle foi ils accordaient

aux Nôtres, il se prétendait apparenté à eux : assurément ils disaient bien la vérité, mais lui-même avait ceci de plus qu'eux qu'après avoir quitté la vie, il avait revécu de nouveau, conformément à ce que prêchaient ces Pères au sujet de la résurrection ; et pour cette raison, il affirmait qu'on devait le croire. Ces hommes simples l'ayant cru, ils allaient jusqu'à ne pas lui refuser leurs filles qu'il leur demandait. Un peu plus tard quelques-uns des Nôtres passèrent par ce village et, lorsque les catéchumènes eurent appris d'eux que tout cela n'était que mensonges et tromperies, ils s'enflammèrent d'une telle indignation qu'ils mirent à mort sur le champ ce misérable trompeur adonné aux superstitions.

668. En certains endroits une toux violente et universellement répandue tourmentait beaucoup de gens et ils mouraient de ce mal en grand nombre. Lorsque les Nôtres arrivèrent avec les enfants élevés dans la doctrine chrétienne, la maladie cessa aussitôt, ce qui contribua grandement à réfuter cette erreur qui détournait des Nôtres quantité de gens : ils craignaient que nous leur apportions la mort. En plusieurs endroits furent plantées diverses croix que les Brésiliens adorent avec grande vénération.

669. Deux païens ayant été condamnés à mort par jugement, on s'employa à les amener à la foi au Christ ; ainsi à la même heure où il leur fallait mourir, ils furent baptisés et au milieu des tortures, jusqu'à leur mort, ils avaient toujours à la bouche le nom de Jésus.

670. Le Gouverneur raconte encore que les Nôtres construisant une maison dans la ville de Portus Securus sans avoir d'eau potable à boire, il plut à Dieu qu'à ce moment un pan de la montagne voisine s'écroulât, et dans la crevasse fut

mise à jour une source limpide, d'une eau beaucoup plus fraîche que toutes les autres de cette province. Comme la maison en construction était dédiée à la Bienheureuse Vierge, la source elle-même fut appelée "Source de la Vierge".

DE L'INDE ORIENTALE ET D'ABORD DU COLLÈGE DE GOA

671. Il était question à Goa d'envoyer de nombreux sujets dans diverses places fortes et citadelles des Portugais et le P. Gaspar François Barzée, qui était arrivé du royaume d'Ormuz l'année précédente, se préparait à partir pour le Japon quand le Père François Xavier survenant, vers la fin de l'année dernière, bouleversa tous les projets. Autant ce retour était inattendu, autant remplit-il tous les Nôtres d'une joie extrême. De Cochin il vint par mer à Goa et après son arrivée, il se produisit à Goa tant de choses pour la gloire de Dieu et le bon renom de la Compagnie qu'il ne serait pas facile de les exposer toutes. Et les Nôtres et ceux du dehors avaient conçu de sa sainteté une telle opinion qu'ils pensaient qu'il ne pouvait rien faire qui ne lui ait été inspiré par la divine Providence. Lui donc, avant de quitter Goa, répartit les missions des Nôtres entre divers endroits. Il envoya le P. Maître

Melchior Nûnez à Bazaine pour y résider dans notre collège avec d'autres frères, parmi lesquels Fulgence Freire qui, alors qu'il était juge suprême à la citadelle de Dio, avait été admis dans la Compagnie à Bazaine. Furent désignés : le Père François Enriquez pour les chrétiens voisins de Bazaine, demeurant dans l'île de Tana ; le Père Gonzalve Rodriguez, pour le royaume d'Ormuz ; le Père Heredia, pour Cochin ; le Père Antoine Gomez pour la citadelle de Dio ; pour la région côtière de Comorin, les frères Antoine Fernandez et Alexis Madeira ; pour Coulam, Roch de Oliveira qui avait été les années précédentes à Malacca, afin d'aider le P. Nicolas Lancillote et d'apprendre aux enfants à lire, à écrire ainsi que la grammaire ; il désigna aussi Jean Lopez pour la ville de Saint Thomas comme aide du Père Alphonse Cypriano. Dans l'île d'Ormuz, après l'envoi du P. Gonzalez Rodriguez, il envoya notre frère Alvaro Mendez, l'élève du Père Gaspar, un homme doué d'une vertu exceptionnelle. A son sujet, ceux qui l'avaient vu ont raconté aux Nôtres le fait suivant : quatre ou cinq navires de pirates, extrêmement rapides, le rejoignirent alors qu'il faisait la traversée sur une toute petite embarcation, en venant du continent d'Arabie, c'est-à-dire de la ville de Maschate ; ils l'attaquèrent avec une nuée de flèches, tandis qu'il priait le Seigneur à genoux ; les flèches rebroussèrent chemin et elles n'atteignirent ni lui ni les matelots arabes qui l'emmenaient. En raison de la rapidité de leurs navires, les pirates auraient dû rejoindre facilement cette embarcation, mais Dieu les empêcha de pouvoir jamais la rattraper.

672. Dominique Carvalho était de ceux que le Père François avait désignés pour le Japon, mais pendant le carême, il s'en alla dans la patrie du ciel, comme sa rare vertu promettait de l'espérer.

Paul de Valle qui, pendant quatre ans, avait cultivé dans la région côtière de Comorin, la vigne du Seigneur, s'en alla lui aussi vers le collège du ciel. Prit la même route un des deux Japonais qui avait été désigné pour le Portugal, nommé Matthieu (le P. François en avait amené cinq avec lui) et qui édifiait merveilleusement tous les Nôtres par son zèle pour l'oraison et l'exemple qu'il donnait de l'humilité. Tout le temps que passa le Père François Xavier à Goa, les Nôtres s'offraient avec des désirs brûlants aux missions difficiles et dangereuses de la Chine et du Japon, dans lesquelles il y avait grand espoir de subir le martyre. A tous le Père François donnait ses instructions avec une grande sagesse spirituelle comme s'il ne devait jamais revenir en Inde, les encourageant aussi et les exhortant par des paroles fortes et pleines de douceur.

673. Je n'omettrai pas ce détail : à la place de la lecture qu'on fait d'ordinaire au réfectoire, le Père François Xavier voulut que chacun explique le déroulement de sa vie passée et sa vocation (tout en taisant les défaillances dans lesquelles il pouvait y avoir péché) ; grâce à cela il les stimulait à s'établir dans la ferveur de l'esprit, l'humilité et l'espérance dans le Seigneur ; puis il proposait à chacun des remèdes, selon son expérience dans les choses spirituelles. Ceux qu'il choisit pour être ses compagnons dans la mission de Chine et du Japon furent le P. Balthasar Gago et le Frère Alvaro Ferreira qui avait commencé à apprendre le japonais et il ordonna à celui-ci ainsi qu'au Père Balthasar d'apprendre le chinois. Il prit avec lui un jeune homme de nationalité chinoise qui avait été environ huit ans au collège de Goa, y avait appris la grammaire latine et avait fait des progrès dans la vertu et la vie spirituelle ; il pourrait enseigner tout de suite dans leur langue maternelle la doctrine

chrétienne aux Chinois. Le P. François emporta avec lui de magnifiques ornements sacerdotaux de pure soie brochée d'or, de belles images et enfin tout ce que le Père Gaspar s'était procuré dans le royaume d'Ormuz pour la mission du Japon ; il emmena jusqu'à Malacca Pierre de Alcaceva et Edouard de Silva pour les envoyer de là au Japon, avec deux des Japonais choisis par lui et qu'il avait amenés en Inde. Comme maintenant le moment du départ approchait, il faisait de nuit à nos frères de Goa des prédications par lesquelles il les consola merveilleusement et les instruisit dans les choses spirituelles. En effet les paroles qui sortaient de sa bouche, des paroles de feu, enflammaient le coeur des auditeurs. Les dernières paroles d'exhortation qu'il prononça en embrassant ses frères, avec d'abondantes larmes, portèrent sur la persévérance dans la vocation, sur une humilité très profonde qui naîtrait de la connaissance de soi, et par dessus tout sur la promptitude dans l'obéissance qu'il recommanda longuement comme une vertu tellement agréable à Dieu, dont lui-même faisait tant de cas, et qui était si nécessaire aux hommes de la Compagnie.

674. Il partit de Goa le jeudi saint, après que le Très Saint Sacrement eut été déposé dans un tabernacle ; en effet le moment de la navigation ne permettait pas de tarder davantage. Il n'emmena pas avec lui le Père Gaspar, comme il l'avait décidé auparavant, mais il dut renoncer à ce qu'il souhaitait tellement. Il l'établit comme Provincial, Préposé à toute l'Inde jusqu'aux Moluques, à la Chine et au Japon et à toutes les autres places fortes des Portugais ; il le mit à la tête du collège de Goa comme Recteur pour que de là, comme d'une sorte de pépinière, il envoie des ouvriers à cette vigne immense du Seigneur. Enfin il lui conféra tous ses pleins pouvoirs pour qu'il décide de tout librement, comme si c'était lui-même, le Père François qui était là. Et pour enseigner par l'exemple ce qu'il avait enseigné en paroles au sujet de

l'obéissance et de l'humilité, en particulier dans sa dernière exhortation, lui-même, à genoux, le premier de tous, lui fit obédience en son nom propre et au nom de tous les absents. Tout cela se déroula avec grande édification et consolation pour tous les Nôtres. Ainsi donc le Père Gaspar, qui fut le seul à ressentir très durement la charge qui lui était imposée et dont il se sentait totalement indigne, se trouva à la tête de tous les Nôtres qui vivaient dans les Indes orientales et dans l'Asie entière. Tout ce qu'il fit, aussi bien en tant qu'ouvrier intrépide qu'en tant que Préposé ayant le soin des autres, soit dans le royaume d'Ormuz, soit en Inde, semble, comme on le dit des saints, plus admirable qu'imitable, à moins de recevoir du Seigneur l'esprit que lui-même, il faut le croire, avait reçu. Car dans l'île d'Ormuz, dans le monastère d'un certain Jogues que par lui, nous l'avons dit, Dieu convertit à la foi, qui fut appelé Paul de la Sainte Foi et envoyé au Portugal, il fonda un collège avec quelques sujets qu'il avait admis dans la Compagnie ; et il les forma lui-même dans les choses spirituelles de telle manière qu'ils semblaient imiter la vie et les exercices des saints Pères du désert. Cinq d'entre eux moururent avant qu'il ne quitte ce royaume et finalement il n'en amena en Inde que trois. Peut-être en effet cette région ne pouvait-elle supporter de tels efforts spirituels, en raison de la chaleur excessive. Et pourtant ceux qui moururent avaient reçu pour la plupart des talents exceptionnels, disait-on, pour venir en aide à la Compagnie.

675. Quant à lui, non seulement il ne se ménageait pas dans les travaux entrepris pour venir en aide au prochain, prêchant extrêmement souvent, enseignant la doctrine chrétienne, entendant les confessions, mais il lui arrivait quelquefois de laisser passer deux jours entiers sans prendre aucune nourriture, pour ne pas soustraire un moment

aux confessions, et il ne se réservait que trois heures pour le sommeil. L'Esprit du Seigneur le remplissait de force et le rendait infatigable à la peine ; il faisait par lui des merveilles dans la conversion des coeurs ; des miracles sensationnels faisaient voir en lui le doigt de Dieu. Aussi son bon renom s'était-il répandu à travers l'Arabie, Babylone, la Perse, Alexandrie et jusqu'à Constantinople, avec une grande admiration pour tout ce que Dieu opérait par lui. En voici une preuve : un chrétien parmi ceux qui étaient détenus comme prisonniers à Constantinople avec beaucoup d'autres qui avaient été autrefois chrétiens, chargé de lettres de tous pour le Père Gaspar, prit la fuite ; il fut fait prisonnier dans la citadelle de Bazora qui appartient aux Sarrasins et, à cause de cette dévotion qu'il avait à l'égard du Père Gaspar à qui il avait écrit au sujet de son arrivée et dont il avait reçu une réponse, il fut décapité. Le commandant de cette citadelle envoya sa tête au bout d'une pique au Père Gaspar pour qu'il voie celui qui, afin de le voir s'était exposé à des peines et à des dangers aussi extrêmes. On doit croire cependant que, par cette sorte de martyre, il a échangé la vie présente pour une vie meilleure.

676. Le Père Gaspar Barzée était si efficace dans la discussion que, outre les Sarrasins et les Juifs dont nous avons parlé les années précédentes, il convainquit de leurs erreurs sept ou huit luthériens qui étaient dans son collège et il les délivra de ces erreurs. Il était épris de pauvreté d'une manière remarquable et se montrait très sévère à l'égard de son corps. Mais ce qui dominait en lui, c'était une foi vive et efficace, au point que rien ne lui semblait difficile ou impossible. Il racontait lui-même qu'en invoquant le nom de Dieu, il n'entreprenait rien de si difficile qu'il ne le menât à bonne fin, grâce à

cette foi que le Seigneur lui avait inculquée. Ce qui lui arriva en route, tandis qu'il revenait en Inde, a été dit en partie l'année précédente. J'ajouterai seulement ce trait relatif à la ville de Chiaul. Alors qu'on attendait là le même jour un jeu de javelines à cheval et une course de taureaux, les Portugais délaissèrent tout cela et à la place ils lui dressèrent dans l'arène une estrade où il prêcha, avec grande émotion et larmes du public. Après la prédication, on le pressait vivement de bien vouloir fonder là un collège de la Compagnie et le Vicaire épiscopal, se jetant à ses pieds, lui demanda d'accepter une maison consacrée à Saint Sébastien. La population offrait l'argent pour construire une maison pour les Nôtres, et le nécessaire pour en faire vivre quelques-uns jusqu'à ce qu'ils construisent le collège à leurs frais. Lui s'excusa avec une grande humilité, disant qu'il était le serviteur de la Compagnie et que dans ce domaine il ne pouvait rien accorder. Un prêtre âgé, ayant entendu une seconde prédication du même Père, se jetant à ses pieds, versait des larmes si abondantes sous le coup de l'émotion qu'il ne put jamais arriver à expliquer ce qu'il voulait. Bien qu'il ait passé à Chiaul un jour seulement, qu'il y ait célébré le saint sacrifice et fait les deux prédications dont nous avons parlé, il fut invité à aller visiter la prison d'Etat, ainsi que l'hôpital et d'autres malades dans la ville ; il rétablit aussi l'amitié entre des gens en discorde et, avec la grâce de Dieu, il obtint que beaucoup de péchés soient évités. Puis de là il vint à Goa, comme nous l'avons dit.

677. Quand il eut pris en main l'administration de ce collège, il décida de s'occuper tout d'abord du progrès spirituel des Nôtres et il amena une grande partie des frères à faire de nouveau les Exercices spirituels et des confessions générales.

Le jour de l'Ascension du Seigneur, tous s'étant levés à trois heures du matin et s'étant réunis dans la chapelle, il leur parla deux heures durant de l'offrande des voeux, pour leur plus grande consolation. Alors tous ou bien renouvelèrent leurs voeux, ou bien - ceux qui s'y étaient préparés - les émirent. Enfin pendant six ou sept mois à partir du moment où il prit en charge le gouvernement du collège, il ne permit pas aux membres du collège d'autre étude que celle de la connaissance de soi et de la mortification de la volonté propre, à laquelle lui-même, par de fréquentes exhortations, les encourageait et formait. Tous les jours il leur proposait et expliquait deux méditations sur les mystères de la vie du Christ et il les rendit tous bien disposés à rechercher la perfection de la pauvreté et de l'obéissance. Pour accroître la dévotion des frères, le même P. Gaspar, après le départ du Père François Xavier, fit aussitôt replacer le Très Saint Sacrement dans notre chapelle ; le sanctuaire et tout ce qui se rapporte au culte du Très Saint Sacrement fut l'objet de ses soins attentifs et généreux.

678. Le mois de septembre achevé, il introduisit enfin dans le collège l'étude des humanités, lorsqu'il pensa que, par l'entraînement à l'obéissance, à l'humilité et à l'oraison, de bons fondements avaient été jetés pour la science. C'est le jour même de saint Jérôme que fut inaugurée cette étude des humanités pour vingt-deux frères qui, admis en Inde et peu instruits dans les lettres, étaient dépourvus de culture. Parmi les jeunes orphelins qui étaient gardés à part dans une autre partie du collège, une quarantaine environ furent admis aux mêmes études de grammaire ; un maître du dehors, bien versé dans la pédagogie, pourvu d'une culture latine, grecque et philosophique, fut mis à la tête de l'école. Il s'y

ajoutait environ trente étudiants externes, fils des gens haut placés de cette ville.

679. Voici le règlement et l'horaire que le Père Gaspar voulut faire observer. Se levant à quatre heures du matin, les Nôtres devaient méditer une heure entière jusqu'à cinq heures. Ensuite venait le saint sacrifice auquel tous les étudiants participaient. Se rendant en classe à sept heures, ils y passaient trois heures. Venait ensuite l'examen avant le déjeuner et, celui-ci achevé, pendant une demi-heure on parlait des choses de Dieu en guise de récréation. A une heure de l'après-midi, on consacrait de nouveau trois heures aux études. Ensuite on donnait une autre heure entière, de huit à neuf, à l'oraison mentale après avoir accordé une heure à la répétition des cours. A neuf heures, pendant une demi-heure, le P. Gaspar traitait devant tous de la méditation de la vie du Christ et trois fois par semaine la nuit, plus longuement, c'est-à-dire pendant une ou deux heures, il faisait des prédications pour les gens de la maison sur les choses spirituelles. Après cela venaient les litanies pour l'Inde et pour d'autres besoins généraux. Avant d'aller se coucher, chacun consacrait une demi-heure à la méditation des bienfaits de Dieu. Et alors enfin on se livrait au repos. Outre les temps d'oraison déjà indiqués, il fallait donner dans la journée une demi-heure à une méditation que le P. Gaspar voulut qu'on affecte à venir en aide à la flotte qui, à ce moment-là , quittait Goa pour affronter les Turcs. Ainsi, tout en consacrant tant d'heures aux études, chacun donnait plus de trois heures à l'oraison mentale, sans compter le saint sacrifice, les exhortations et les entretiens spirituels. Il faut croire que l'homme spirituel qu'était le Père Gaspar jugeait que cela convenait ainsi à ce moment-là et pour les gens de ce collège. Toutefois ceux qui connaissaient bien pour l'avoir expérimenté ce climat

de l'Inde, parmi lesquels il y avait le Père François Xavier, affirmaient que l'effort des études et de la pratique des exercices spirituels pouvait difficilement être supporté en Inde. C'est pour cette raison qu'ils demandaient qu'on envoie d'Europe des hommes déjà instruits et exercés dans les vertus, car en Inde on ne pouvait devenir tel en raison de l'insuffisance de la nourriture et du caractère excessif du climat.

680. Ces efforts si continus que le Père Gaspar imposait aux siens, il est évident qu'ils n'auraient pas dû être imposés d'une manière générale, puisque nos constitutions elles-mêmes, qui n'étaient pas promulguées alors, prescrivent que ce temps soit plus limité et ramené à une mesure plus modérée. Aussi avons-nous dit que la conduite de ce saint homme était admirable plutôt qu'imitable, non seulement en ce qui concerne ce qu'il fit dans le gouvernement des autres, mais aussi par rapport à lui-même, en tant qu'ouvrier infatigable et brûlant d'une grande charité. Car lui-même, comme la suite l'a montré, ayant en très peu de temps épuisé ses forces et les ayant consumées dans le travail, quitta cette vie : bonne affaire, bien sûr, pour lui, il faut le croire, que d'achever le pèlerinage de la vie présente, mais il privait la Compagnie, et plus encore l'Inde, de son concours qui leur était des plus utiles et des plus nécessaires.

681. Mais pour en revenir à ce qui s'est passé à Goa, six ou sept jeunes recrues du Christ furent admises dans la Compagnie en ces jours-là par le Père Gaspar, parmi lesquels entre autres ce Fulgence Freire qui avait été juge suprême de la citadelle et de la place forte de Dio. Quelques-uns d'entre eux étaient des nobles. Un des orphelins qui étaient venus du Portugal était regardé parmi eux comme un modèle de vertu.

682. Pour provoquer l'édification du prochain, pendant tout l'hiver, le Père Gaspar organisait quatre prières publiques ou processions chaque semaine. Un des enfants orphelins , sur les marches de l'église à laquelle ils se rendaient, tenait quelquefois des propos sur la Passion du Seigneur, à la manière d'une prédication. Ces prières publiques étaient suivies par une foule innombrable de gens ; il sortait du collège quatre-vingts ou quatre-vingt dix pénitents qui se flagellaient ; ils accouraient aussi des églises avec des torches allumées. Ces enfants orphelins étaient formés à réprouver les jurons dont on usait et abusait dans cette ville, et ils le faisaient avec tant d'acharnement qu'un noble, qui se livrait au jeu, offrit à l'un de ces enfants un bon nombre de pièces d'or pour qu'il le laisse tranquille ; l'enfant lui répondit que ni or ni argent ne pouvaient l'empêcher de réprouver les offenses qu'il voyait faire à Dieu. Les mêmes enfants avaient coutume d'accompagner les funérailles des fidèles et ceux qui devaient subir la peine capitale ; ils allaient aussi visiter les malades avec nos Pères et ils étaient tenus en grande estime par la population. Ils étaient environ quatre-vingt dix, en comptant les Portugais et d'autres, de père portugais et de mère indienne, ainsi que d'autres dont les deux parents étaient indiens. Ces enfants avaient une habitation à part de celle de nos frères. A leur tête était le Père Paul, un Italien qui fut, sa vie durant, une colonne de ce collège de Goa et même de la Compagnie en Inde. Depuis le moment où il accompagna le Père François Xavier pour venir en Inde, il séjourna toujours à Goa, mais le parfum de sa vertu et le fruit de ses travaux s'étendirent fort loin. On aurait eu peine à croire, si on ne l'avait pas vu de ses yeux, quelle était la grandeur, l'assiduité, la persévérance de ses travaux.

Et bien qu'il fût si souvent occupé au milieu des hommes, sa "conversation" était totalement dans le ciel. Voilà donc l'homme à qui fut confié le collège de ce genre d'enfants.

683. Il était aussi à la tête de l'hôpital que les Nôtres avaient joint au collège pour soigner les malades, particulièrement les Indiens. Cependant il était extrêmement assidu à l'église pour y entendre les confessions. Dans le collège, il était soulagé grâce au concours d'Albert d'Arauso qui était responsable des enfants sous les ordres du Père Paul. Pierre de Almeida leur enseignait le chant et ainsi, pour l'édification et la dévotion de la population, au cours des messes et des offices divins, ils rehaussaient par leurs chants le culte de Dieu. Leur tenue était un vêtement blanc avec des croix rouges sur la poitrine et sur le bonnet qui était blanc aussi ; cela s'entend lorsqu'ils marchaient en procession - dans les prières publiques, car à la maison ils portaient des toges noires. Il y en avait beaucoup parmi ces enfants qui étaient excellents, et ils s'approchaient fréquemment de la confession et de la communion. Le Père Gaspar songeait à créer un collège à part pour élever ces orphelins : on en élèverait là soixante-douze, conformément au nombre des disciples du Seigneur, tous orphelins de père et de mère, et on les formerait dans toutes les disciplines ; quelques-uns parmi eux, s'ils y étaient aptes, pourraient être admis dans notre Compagnie. En ce qui concerne le collège des enfants, tel qu'il existait alors, le Père avait dans l'idée qu'on n'y admette que des enfants d'Indiens pour que, une fois formés là moralement et intellectuellement, ils soient rendus à leur pays, aptes à remplir d'autres fonctions. Il y avait tant d'enfants de cette ville qui désiraient se joindre à eux qu'il n'en serait resté à peu près aucun, même

les fils des principaux citoyens, qui ne fût prêt, et même qui n'aspirât à renoncer aux douceurs de la vie de famille pour se rendre à ce collège. Quelques-uns le demandaient à genoux au P. Gaspar, disant qu'ils ne quitteraient pas le collège, etc.. Un très grand nombre d'entre eux avaient dans leur maison paternelle des vêtements blancs d'uniforme tout prêts, et ils se joignaient aux enfants de notre collège dans les prières publiques. Un homme âgé et pieux, touché par les prédications du Père Gaspar, et désireux de se renoncer, se mit au service de Dieu pour diriger ces enfants, vêtu du même habit blanc, et pour les accompagner.

684. Avant son départ, le Père François Xavier avait décidé que dans certaines cours, qui pouvaient avoir un accès sur la rue et qui par l'intérieur communiquaient avec le collège, un de nos frères enseignerait la doctrine chrétienne, la lecture et l'écriture aux enfants de la maison qui ne les avaient pas apprises, et que tous les enfants des pauvres seraient admis à la même école. Trois cents enfants externes environ, abandonnant les autres écoles, se rendaient là pour s'instruire avec les autres enfants de la maison et les accompagner, comme on l'a dit, dans les prières publiques.

685. Leur maître, qui s'appelait Amator Corréa, institua la coutume qu'ils rentrent chez eux en chantant la doctrine chrétienne et que, s'ils voyaient des hommes jurer, ils les reprennent . Et ces enfants marchaient bien calmement et modestement si bien qu'à juste titre ils faisaient l'édification de ceux qui les voyaient. Un frère, qui était au service de l'église en tout ce qui concernait le culte, appelait les enfants à la doctrine chrétienne en agitant une clochette, et cela tous les jours à une heure de l'après-midi. Une troupe énorme d'enfants accourait vers lui. Non seulement il leur enseignait la doctrine chrétienne, mais il leur

adressait aussi une exhortation morale et il les retenait dans notre église jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Eux aussi, comme les autres écoliers, revenaient en chantant la doctrine chrétienne et, bien sûr, garçons et filles, séparément. Tout cela non seulement leur est fort utile à eux-mêmes, mais soulève une grande admiration chez les habitants de Goa, lorsqu'ils voient une telle sollicitude de la part de la Compagnie pour que leurs enfants soient bien formés.

686. De son côté, le portier, qui vers l'heure du déjeuner et du dîner, distribue les aumônes aux pauvres, a avec lui un des pauvres qu'il a formé et qui, pendant que lui-même prépare pour eux les aumônes, enseigne à tous les autres la doctrine chrétienne. Ensuite il sort lui-même et répète de nouveau avec eux la doctrine. Ainsi une grande partie du jour et de la nuit était consacrée à ce genre d'enseignement, aux prières et à la louange de Dieu.

687. Cette année-là, comme le déclaraient avec beaucoup de justesse aussi bien les gens de la maison que ceux du dehors, la situation de la Compagnie, non seulement à Goa, mais dans l'Inde entière, commença à être plus florissante qu'elle ne l'avait jamais été auparavant ; jamais avant ce moment ne s'étendit aussi loin dans ces régions son bon renom et son action. Semblablement grandissaient l'estime et l'affection à son égard, ce à quoi contribua fort l'arrivée du Père Gaspar. Tout de suite après son arrivée, il se mit à convoquer lui-même les enfants avec une clochette et à faire d'autres choses du même genre pour réveiller la ville, qui, comme Ninive, avait besoin d'une sorte de réveil de sa ferveur. Le Père Gaspar étant par sa réputation connu de cette population, on commença à affluer pour l'entendre. Et lui, en faisant deux ou trois prédications

quelquefois le même jour, exhortait ces gens à gagner le jubilé obtenu par le Père Ignace. Il y ajoutait des prières publiques et la pratique de la pénitence ou des flagellations. Le vendredi, il prêchait sur la Passion du Seigneur devant trois ou quatre mille personnes. Ainsi les coeurs s'enflammèrent et furent profondément touchés. Une grande ardeur pour la pénitence, une grande affection à l'égard du collège se développèrent, à ce point que de Bazaine, Chiaul, Chananor, Coulam et autres lieux, on affluait pour gagner son jubilé à Goa, pour entendre le Père Gaspar et pour confesser ses péchés.

688. Il y avait une telle affluence d'auditeurs que, notre église ne pouvant la contenir, il fallait dresser une estrade dans une cour, à l'intérieur de la clôture du collège, pour ne pas étouffer dans l'église. Une nuit, le Père avait ordonné à l'un des enfants orphelins de parler de la Passion du Seigneur aux auditeurs dont le nombre devait s'élever à trois mille. L'enfant, traitant d'un des mystères de la Passion, se mit à se frapper lui-même de gifles. Hommes et femmes en furent tellement bouleversés, soulevés de tels transports de douleur, qu'il y avait de quoi provoquer une admiration sans mesure.

689. Cette ville avait été envahie au plus haut point par le vice de la débauche. Les femmes portugaises, se livrant publiquement et en privé à ce péché, causaient aux hommes les plus graves dommages ; car outre les offenses faites à Dieu, cela provoquait un débordement de haines, d'inimitiés, de meurtres innombrables. Bien que ce genre de femmes, en raison d'une longue liberté et des tromperies du démon, fussent passablement dures et obstinées, les prédications du Père Gaspar, surtout sur la Passion du Seigneur, changèrent leur dureté et leur obstination en larmes et contrition. Avec

une grande connaissance intérieure d'elles-mêmes et de grands sentiments de componction, elles se mirent à s'adonner à la pénitence, à la prière, à la confession fréquente et, ce qu'on n'aurait jamais attendu d'elles, elles semblaient vivre non plus pour elles-mêmes, mais pour le Christ ; elles commencèrent à renoncer au luxe de leurs vêtements et à leurs riches parures d'or et de pierres précieuses. Pour donner un exemple précis au sujet de l'une d'entre elles particulièrement en vue, le P. Gaspar dans une prédication expliquait le texte d'Isaïe : "Les filles de Sion sont devenues orgueilleuses, elles ont marché la tête haute, etc..", en discourant sur les parures féminines dont il est fait mention ici. Une dame du plus haut rang, frappée plus que les autres par la crainte du Seigneur, une fois la prédication achevée, brisa ses colliers, ses bracelets, ses pendants d'oreilles de pierres précieuses et ses anneaux. Se dépouillant de ses riches vêtements, elle se rendit au coffre où elle gardait ses parures, elle les dispersa toutes, les rejeta loin d'elle ; puis aussitôt qu'elle put le faire, elle prit sur elle la pauvreté du Christ et la modestie de sa Bienheureuse Mère dans sa toilette. Une autre, une veuve très riche, dit au P. Gaspar qu'elle voulait faire don de tous ses biens pour faire construire à Goa un monastère dans lequel elle-même pourrait se retirer. Une autre se livra à de tels excès dans la pénitence qu'elle faillit en mourir. D'autres, voulant se montrer crucifiées au monde, se rendirent elles-mêmes "l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple". Beaucoup, aussi bien les femmes mariées que les veuves et les célibataires, commencèrent à se confesser et à communier tous les huit jours ; elles imitaient, dans l'austérité de leur vie, la vie des religieuses qui ont une règle rigoureuse dans les monastères et si nos confesseurs n'y avaient mis le holà, elles auraient dépassé toute mesure dans la pénitence. Il y en eut une parmi elles qui émit le

voeu de chasteté. Et dans les églises, en particulier dans la nôtre, elles passaient leur temps à écouter la parole de Dieu, à prier et à entendre des messes.

690. Il y avait à Goa un bon nombre d'hommes qui, ayant leurs épouses au Portugal, avaient depuis longtemps gardé chez eux des concubines. Cela arrivait souvent aussi pour d'autres qui n'étaient pas mariés. Des alliances illicites se faisaient ici et là avec des infidèles. Les jeux de hasard, les jurons, les blasphèmes, les médisances lésant gravement la réputation d'autrui avaient très large cours ; en un mot les hommes semblaient marcher dans l'ombre de la mort éternelle et avoir complètement obscurci la lumière de la raison par leurs vices et leurs péchés. Mais tous ces maux, Dieu aidant, commencèrent à se corriger. Le Père Gaspar, il est vrai, au début avait à souffrir une grande contradiction, lorsqu'il brandissait le glaive de Dieu contre ce genre de vices ; mais ceux qui semblaient indomptables se mirent enfin avec son aide sous le joug du Seigneur et beaucoup d'entre eux furent amenés à recevoir tous les huit jours les sacrements de la confession et de la communion et à pratiquer d'autres oeuvres de piété.

691. Un Sarrasin, légat du roi d'Idalchanus, un homme très puissant et qui comprenait en partie la langue portugaise, demanda au Vice-Roi la permission d'aller écouter la prédication du Père Gaspar. L'ayant obtenue, le Sarrasin entra dans l'église juste au moment où le prédicateur expliquait ce texte de l'Exode : "Dénoue tes sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte". Le Sarrasin resta en suspens, se demandant s'il devait sortir de l'église pour retirer ses chaussures. Finalement, confus et plein d'admiration pour la sagesse et la vertu du prédicateur, sans être pour autant

converti à notre religion, il se retira.

692. Le Père Gaspar ne se plaisait pas dans la compagnie et les conversations avec le Gouverneur et les autres grands personnages et il n'aimait pas aller les trouver, à moins qu'une nécessité relative aux affaires des pauvres ou du bien commun ne l'y oblige. Usant pour leur profit spirituel d'une certaine sévérité avec eux, il se faisait aimer et craindre d'eux, c'était visible. Le Vice-Roi lui-même aimait beaucoup la Compagnie et tout ce que les Nôtres lui demandaient pour le développement de la religion, il le leur accordait très volontiers. Le P. Gaspar fréquentait de préférence les gens dans l'affliction et les malades ; il s'employait activement à les consoler et à leur venir en aide; ni de jour ni de nuit il ne refusait son concours à quiconque le lui demandait et jamais il ne s'excusait. Ses prédications, il les travaillait dans le livre de la vie ; si, pour réfléchir d'avance à une prédication, il prenait auparavant une demi-heure de travail, ce temps lui semblait excessif. Et pourtant l'exercice de la prédication fut pour lui tellement fréquent que dans une seule semaine, il faisait quelquefois quatorze ou quinze prédications. Il ne faisait ou ne décidait rien sans avoir d'abord fait oraison.

693. Cette année là plus de cent femmes de mauvaise vie revinrent grâce à lui à une vie honnête. Celles qui étaient privées de parents, il prit soin de les marier toutes. Les concubines, ou bien il les unissait à un homme par le mariage, ou bien il les plaçait dans la maison d'honnêtes couples et là il veillait à ce qu'on leur fournisse le nécessaire. Il y en avait d'autres qu'il invitait souvent à venir entendre ses prédications et il les incitait à aller visiter d'autres femmes pauvres et malades. Il était si zélé et si efficace

pour faire sortir les gens de l'état de péché, qu'il arriva un jour ceci : ne pouvant amener un homme du peuple à s'abstenir d'un péché public, il convint avec lui d'une certaine somme et il lui donna vingt pièces d'or, moyennant quoi l'homme renonça à son péché ; cette somme, il la quêta à titre d'aumônes. Il y en avait un aussi qui était resté vingt ans éloigné de la confession et il craignait de se confesser au P. Gaspar parce qu'il possédait un livre de pratiques superstitieuses magiques, grâce auquel il avait coutume de s'entretenir avec le démon en latin, en grec et en portugais. Mais Dieu voulut qu'il tombât enfin entre les mains du Père Gaspar lui-même et, se confessant à lui, il lui remit pour qu'il le brûle ce livre rempli de peintures de monstres. Un autre encore qui, à plus de quatre vingts ans, ne s'était jamais confessé, se confessa à lui. Il faut noter le trait suivant : un homme de la noblesse ne pouvait être amené à se confesser à lui ; se trouvant dans son lit, éveillé, il sentit que quelqu'un le prenait de ses mains à la gorge si brutalement qu'il avait l'air de vouloir l'étrangler. L'homme alors invoquant le nom de la Bienheureuse Vierge fut délivré et il pensait que ceci lui était arrivé pour le punir parce qu'il avait refusé de se confesser au Père Gaspar. S'étant endormi, il crut voir le P. Gaspar qui lui demandait quelle était la cause de son affliction ; alors il se leva de son lit et, en pleurant à chaudes larmes, il alla chercher le Père pour se confesser à lui.

694. Avant de rentrer dans le royaume d'Ormuz, le P. Gaspar, voyant se produire beaucoup de miracles par le chef de l'une des onze mille vierges, désirait honorer cette tête ; il en avait été empêché alors par les difficultés du moment, mais cette année là il réalisa plus pleinement son désir et il organisa sous le vocable des onze

mille vierges une confrérie qui contribuerait à aider aussi les âmes. Un des deux autels de notre église à Goa fut attribué à cette confrérie et on fabriqua un autel de grande valeur. Comme, dans une prédication, il faisait connaître à la population ce qu'il avait organisé, et comme il avait fait l'ostension de la tête de la sainte vierge martyre, pendant deux jours, il y eut une énorme affluence qu'on estimait à plus de deux mille âmes, de gens venus, croit-on, pour voir ces saintes reliques.

695. A cette confrérie le Vice-Roi s'inscrivit et il donna une quantité d'argent suffisante pour faire un reliquaire où cette tête serait enfermée. En un seul jour cinq cents personnes environ s'inscrivirent et ensuite d'autres encore : à eux tous ils atteignirent jusqu'au nombre de deux mille membres. L'un d'eux donna sur le champ trente pièces d'or destinées à la cire qu'on dépensait pour le culte rendu à la vierge sainte et il obtint du Père Gaspar qu'il lui soit permis de fournir le nécessaire pour ces dépenses à perpétuité. Ils offraient les uns une chose, les autres une autre pour le culte de la vierge martyre. Une dame riche offrit au Père de donner avec joie tout son patrimoine pour qu'une autre confrérie, une confrérie de femmes, soit constituée en l'honneur de ces onze mille vierges. Cependant comme la confrérie des hommes augmentait énormément, les confrères de la Miséricorde craignirent que leur propre confrérie n'en subisse quelque perte ; aussi le P. Gaspar veilla-t-il à ce que les restitutions et autres aumônes qui étaient en général attribuées à l'oeuvre de la Miséricorde ne puissent être attribuées à la confrérie nouvelle et il mit tous ses soins à ce que l'autre confrérie plus ancienne s'accroisse.

696. Il avait voulu que dans cette nouvelle confrérie des onze mille vierges, on choisisse parmi les confrères soixante douze hommes pour aller visiter les pauvres gens, pourvoir à leurs nécessités et chercher à les détourner du péché. Mais comme les confrères de la Miséricorde dont j'ai parlé plus haut interprétaient cela comme leur faisant du tort, le Père Gaspar renonça à désigner ces soixante douze hommes. Cependant à leur place ce furent les deux mille confrères qui vaquèrent à ces oeuvres pies. Ces confrères, dans les débuts, étaient si pleins de zèle et ils s'efforçaient avec tant de ferveur de ramener à la voie du salut ceux qui vivaient en concubinage ainsi que ceux qui se poursuivaient de haines mutuelles ou qui avaient été victimes d'injustices, ou encore ceux qui menaient une mauvaise vie que jamais en Inde on n'avait rien vu de pareil. Ils apportaient même au P. Gaspar des listes de gens qui entretenaient des inimitiés et qui depuis vingt ou trente ans s'étaient abstenus des sacrements. En un mot, les fondements de la terre, c'est-à-dire de ceux qui se complaisent dans les passions terrestres, furent mis au jour. Alors, du matin au soir, les Pères Gaspar et Moralès avec le Père Paul de Camerino, le Père Antoine Vaz et d'autres Frères parcouraient avec leurs listes les rues qu'ils s'étaient réparties pour arracher dans les diverses maisons, hommes et femmes, à leurs haines et à leurs péchés. En l'espace de six mois, il y eut plus de mille cinq cents réconciliations . C'était si fréquent de se demander pardon dans l'église, il y avait une telle quantité de confessions, de restitutions et de changements de vie qu'on ne voyait pour ainsi dire que cela. Ces Pères menaient à bien des choses si difficiles qu'on les aurait à peine crues possibles si on ne les avait pas vues de ses yeux. Dans l'institution de cette confrérie, Dieu fit quatre ou cinq miracles évidents, d'après ce qu'on écrit.

697. Le Père Gaspar étant venu trouver l'Auditeur Général à Goa, celui-ci rendait grâces à Dieu du fait que voici : alors que précédemment il y avait eu tant de procès qui lui étaient soumis dans cette ville que quatre greffiers ne suffisaient pas à les enregistrer, maintenant les greffiers en avaient tout juste deux et ils voulaient vendre leur charge parce qu'ils ne pouvaient plus en tirer de quoi vivre. L'un d'eux, qui se trouvait là, en faisait l'aveu, et il dit qu'il allait vendre sa charge tout de suite, puisqu'une telle paix régnait dans la cité. Le mardi, un prêtre des Nôtres disait la messe avec des orphelins qui chantaient des chants appropriés et le P. Gaspar prêchait à l'autel de la vierge martyre.

698. A cause des pluies et des tempêtes qui se produisent à Goa en hiver, le Père Gaspar avait dit en manière de prédication qu'il avait compassion de ceux, hommes et femmes, qui venaient à notre collège, parce qu'il était éloigné de l'agglomération ; il cesserait ses prédications pendant quelque temps ou bien il prêcherait plus rarement, si tel était leur avis. Un homme respectable et d'un certain âge se leva, demandant, la tête découverte, qu'on ne tienne aucun compte de l'incommodité ou de la fatigue des auditeurs ; ni pluies ni chaleurs, disait-il, ne seraient un obstacle à leur bien et à leur consolation spirituelle. Beaucoup qui se levèrent avec lui étaient du même sentiment ; et de fait plus l'abondance des pluies était pénible, plus grande était la ferveur des gens qui affluaient à l'église. Il se trouvait à Goa quelques possédés des démons ; les Nôtres étaient aussitôt appelés auprès d'eux, et par la vertu de Dieu et la grâce de la foi ils expulsaient les démons et délivrèrent ces hommes.

699. C'était une chose nouvelle à Goa et inhabituelle que les dames d'un certain rang viennent dans les églises pour les prédications. Les

jours de fête, parce qu'elles y étaient tenues par le commandement de l'Eglise, elles venaient au Saint Sacrifice avec tant de faste et de parures qu'elles étaient cause pour ceux qui les regardaient d'un scandale peu ordinaire. Mais quand elles eurent entendu pendant quelque temps les prédications du Père Gaspar, il en allait tout autrement. Car c'est avec une correction et une modestie merveilleuses qu'elles venaient, souvent même à l'église. Bien plus, pour châtier leur corps, quelques-unes arrivaient pieds nus, recouvertes de leurs manteaux sous lesquels elles portaient un siège pour s'asseoir, et n'ayant que Dieu seul pour escorte. Tous les jours, un certain nombre d'hommes et de femmes communiaient dans l'église du collège. L'annonce d'un second jubilé ayant été envoyée de Rome à l'évêque de Goa, les confessions furent si nombreuses qu'il fut très difficile d'y satisfaire.

700. Tant de personnes se flagellaient le vendredi que rien ne pouvait provoquer plus d'édification ou d'admiration. Il y avait tout d'abord à quatre heures de l'après-midi une prédication du Père Gaspar qui avait pris pour thème ce mot du psaume : *multa flagella peccatoris ;* après avoir prêché une heure entière sur d'autres sujets, il consacrait une demi-heure à la proclamation de la Passion. Il y avait au maître-autel une image du Crucifix couverte d'un voile et lorsque le soleil déclinait vers le couchant, dès que le Père commençait à parler de la Passion du Seigneur crucifié, tous, fléchissant le genou et se frappant la poitrine, avec des soupirs et des larmes compatissaient longuement et avec une grande ferveur aux souffrances du Christ. Lorsque le Père Gaspar semblait sur le point de finir, ceux qui voulaient se flageller venaient, de l'intérieur, dans l'église et réunis à la chapelle du maître autel, ils la remplissaient. Quelques-uns même restaient à l'extérieur du "corps" de la chapelle parce que la chapelle ne pouvait

pas contenir un tel nombre et ils se mettaient à genoux tout auprès. Alors on allumait deux cierges et le sacristain écartant le voile découvrait l'image du Crucifié. Avec des transports de douleur presque inexprimables, tandis qu'on chantait le texte : *mortem autem crucis* (jusqu'à la mort sur la croix), ils imploraient à grands cris la miséricorde de Dieu, l'assistance accompagnant les pénitents avec force larmes. Et même si le P. Gaspar donnait le signal pour qu'ils cessent de se flageller, c'est à peine si enfin ils s'arrêtaient. Le nombre des pénitents de ce genre grandissait de jour en jour. La flagellation achevée, ils se retiraient dans une pièce, à l'intérieur du collège où cinq ou six de nos frères soignaient les plaies qu'ils s'étaient faites ; ceux qui tombaient en défaillance, on les réconfortait par de la nourriture et tous on les consolait. Un des frères faisait une brève exhortation pour les encourager et les exciter à la persévérance, et il leur redonnait beaucoup de forces dans le Seigneur. Dans les maisons privées aussi, hommes et femmes en très grand nombre usaient trois ou quatre fois par semaine de pénitences de ce genre. La chose en vint au point que des mères elles-mêmes fabriquaient pour leurs fils des "disciplines" et des vêtements bleus, semblables à ceux que portaient les Pénitents dans la confrérie de la Miséricorde. Même des enfants à peine âgés de neuf ans entraient quelquefois dans l'église en répandant le sang de leurs flagellations, ce qui ne contribuait pas peu à la confusion des pécheurs et à leur componction.

701. Dans l'île de Ceylan fut envoyé le Père Emmanuel de Morales qui, pendant toute la durée de son séjour à Goa, par ses travaux, soit en prêchant, soit en écoutant les confessions, soulageait grandement le Père Gaspar. Antoine Diaz, un des frères, lui fut adjoint et avant que les élèves du collège de Goa ne partent, il fit devant eux une

sorte d'exhortation spirituelle, où il expliquait l'union de la vie active et de la vie contemplative, et il les consola merveilleusement.

702. Comme les Turcs, que là-bas on appelle *Rumes*, se disposaient, disait-on, à attaquer la ville et la citadelle d'Ormuz, le Vice-Roi, partant pour cette région avec une grosse flotte, demanda que quelques membres du collège de Goa lui soient adjoints. Bien qu'on n'ait pu donner satisfaction à d'autres chefs qui faisaient la même demande, on ne put refuser au Vice-roi lui-même et à son fils , Don Ferdinand. Le P. Gaspar envoya donc le P. Antoine Vaz avec un étudiant du collège, François Duran, ainsi que deux des enfants orphelins qu'on réclamait aussi, et on les donna au Vice-roi. Quant à Don Ferdinand, on lui donna le P. François Lopez avec trois enfants orphelins. Partis le 7 novembre de Goa, ils se trouvaient encore vers la fin du mois dans la ville de Chiaul lorsqu'on les informa que les Turcs s'étaient déjà éloignés d'Ormuz, ce dont nous parlerons un peu plus loin. Toutefois, soit sur les bateaux, soit dans la ville de Chiaul, ils ne restèrent pas inactifs. Car outre que, par des entretiens privés, en disant les litanies (que les enfants orphelins chantaient tous les jours), en prenant soin des malades, ils se rendaient utiles à beaucoup de gens ; ils enseignaient tous les jours la doctrine chrétienne, aussi bien aux esclaves qu' aux hommes libres, et quelquefois ils prêchaient. Ils entendaient aussi beaucoup de confessions ; les enfants, selon leur coutume, s'attaquaient aux jurons et, par de pieuses exhortations, ils encourageaient aussi les grands au mépris des choses de ce monde. C'était bien agréable pour les maîtres lorsque leurs esclaves et leurs serviteurs, s'abstenant des vices habituels, remplissaient leur office comme il convenait ! De leur côté, les maîtres, renonçant au jeu, se portaient à l'écoute de la parole de Dieu et on faisait rendre compte de la doctrine chrétienne

aux auditeurs. Un de ces enfants, en prêchant sur la Passion du Seigneur, touchait fortement les auditeurs, jusqu'à leur faire verser des larmes.

703. Mais quand ils revinrent à Goa le Père Gaspar, privé de ses compagnons juste au moment où la promulgation du jubilé, dont il a été question plus haut, avait été proclamée, était écrasé de travail. Car il n'avait qu'un seul compagnon , le P. Paul de Camerino, pour entendre les confessions; et pour prêcher, aucun. Il tomba donc malade et, dans cet état, il n'édifia pas moins les Nôtres et aussi les gens du dehors qu'au temps où il était en bonne santé. Il était tellement affaibli que son estomac ne pouvait plus garder ni prendre à peu près aucune nourriture, car il avait complètement perdu l'appétit. Cependant il ne renonçait pas à ses prédications. Comme on lui donnait pour le nourrir des oeufs avec du sucre, il se plaignait qu'on faisait pour lui de grosses dépenses. Les dimanches et jours de fête, il prêchait trois fois : d'abord dans l'église cathédrale ou dans l'église de la Bienheureuse Vierge, appelée l'église du Rosaire; puis, revenant aussitôt au collège, il prêchait une seconde fois avant le déjeuner dans notre église, et une troisième fois l'après-midi, encore au collège. Le mardi aussi, le mercredi et le vendredi, il poursuivait ses prédications habituelles ; le reste du temps il le consacrait aux confessions et aux affaires, aussi bien celles de la maison que celles du dehors. Voilà les plaisirs délicats avec lesquels il soignait sa maladie !

704. De ce collège de Goa un des frères, nommé Antoine Fernandez, s'était rendu à un endroit au bord de la mer appelé Salas ; il y trouva beaucoup de Sarrasins et de païens qui avaient été faits prisonniers à la guerre et réduits en esclavage par le roi. Avec une grande ferveur il se

mit à traiter avec eux des choses de Dieu et à les persuader d'adhérer à la religion chrétienne. Il plut à la divine Bonté que lorsqu'il rentra de nuit au collège, il en laissait derrière lui quarante tout prêts à embrasser la foi chrétienne. Les jours suivants, le P. Gaspar le leur envoya avec un autre frère, Christophe de Acosta, l'après-midi, afin d'instruire ces hommes dans la doctrine de la foi. Et peu à peu, avec la grâce du Seigneur, presque tous s'adjoignaient au troupeau du Christ.

705. Il y eut cette année-là à Goa une tempête si épouvantable et si inhabituelle qu'on ne se rappelait pas avoir vu la pareille. Cependant le Seigneur en récolta ce fruit, au milieu des orages et des inondations, qu'un très grand nombre de gens s'affligeaient de leurs péchés et les confessaient.

706. Chez un prêtre qui était resté deux ans dans le collège et qui, en raison de son excellente conduite avait été promu aux ordres sacrés, un jugement de Dieu remarquable se manifesta. En effet il était tombé dans de graves tentations d'infidélité et les Exercices spirituels lui avaient été proposés pour qu'il se prépare à recevoir la grâce de Dieu. Cédant à la tentation du démon, sans saluer son hôte il fila "à l'anglaise" et il s'embarqua sur un bâtiment, avec l'intention de se rendre dans la citadelle de Maschata (elle est dans le royaume d'Ormuz, mais sur le continent) pour passer de là au Portugal. Le Seigneur permit que, tandis qu'il se trouvait dans la citadelle, les Turcs attaquent la ville de Maschata et la citadelle elle-même. Or il fut l'un des deux qui traitèrent avec les Turcs des conditions dans lesquelles la citadelle devait se rendre. Mais les Turcs, sans tenir compte des conditions, occupèrent et la ville et la citadelle, et l'ayant fait prisonnier, ils l'emmenèrent en même temps que

d'autres ; parmi eux se trouvait quelqu'un qui, se retirant du collège, s'était joint à ce prêtre sur le bateau. Ils les mirent sur une trirème avec les rameurs. L'autre qui avait été son compagnon dans l'infidélité, nommé André Montero, fut décapité par les Turcs. Quant au prêtre lui-même, nommé Michel Nobrega, il fut emmené en esclavage. En effet, bien que ces Turcs auxquels Dieu livra la citadelle de Maschata où, disait-on, régnaient l'usure et d'autres péchés graves, eussent donné aux Portugais la possibilité de racheter les prisonniers qu'ils voudraient, cependant le Gouverneur de la citadelle d'Ormuz, parce qu'ils avaient capitulé honteusement, pour faire peur aux autres, ne voulut pas les racheter.

707. Des navires, qui, cette année-là, étaient partis du Portugal pour l'Inde, quatre seulement étaient arrivés sains et saufs ; le cinquième périt la nuit sur la côte du royaume d'Idalchanus qui n'est qu'à une distance de quinze lieues de Goa; soixante dix Portugais en réchappèrent. De nombreuses lettres du roi en faveur de nouveaux chrétiens et de la religion furent perdues là. Du sixième navire, on ne savait rien de sûr. Aucun des Nôtres cette année-là n'avait été embarqué.

Au sujet du collège de Goa, pour cette année, en voilà assez.

DES NÔTRES QUI CETTE ANNÉE-LÀ SE TROUVAIENT À ORMUZ

708. On avait envoyé le Père Gonzalve Rodriguez à la place du Père Gaspar dans le royaume d'Ormuz. Succédant à un tel homme, qui avait fait là des choses tellement magnifiques et extraordinaires, il avait l'impression de prendre une charge extrêmement dure. Cependant il s'efforça de faire avec courage tout ce qu'il pouvait pour la gloire de Dieu. Il n'accepta aucun subside pour sa traversée; mais comme il s'employait activement à enseigner hommes libres et esclaves et à les aider spirituellement, on lui fit don du nécessaire par des aumônes. Il fut reçu aimablement par le Gouverneur de la citadelle d'Ormuz et par le Vicaire de cette ville. Il trouva, dans le collège que le Père Gaspar eut un jour l'idée de fonder et qui était consacré à Saint Paul, une sorte d'ermitage, car cet endroit était en dehors de la ville, comme il a été dit ailleurs. Il y resta quelque temps et de là il se rendait à la ville pour y prêcher. Il commença ses prédications le premier dimanche de l'Avent 1551 ; et le Seigneur lui donna crédit auprès de cette population. La satisfaction fut telle qu'à la fin d'une prédication quelqu'un lui dit: "Tu es celui qui doit venir et nous n'en attendons pas un autre". De jour en jour il plaisait davantage à cette population pour qui il continua de prêcher le dimanche, pendant toute l'année 1552. Au Portugal ce Père ne semblait pas avoir le talent de la prédication, mais là le Seigneur donna à sa parole d'être une parole efficace. Il commença à y avoir aussi affluence de gens qui

se confessaient à lui et comme il promulguait à cette population le jubilé, leur nombre s'accrut grandement et la moisson engrangée dans le grenier du Seigneur devint considérable. Un des premiers personnages de cette ville depuis quinze ou vingt ans, un autre depuis longtemps aussi, avaient eu chez eux des concubines. Le Seigneur, par l'intermédiaire du P. Gonzalve qui leur fit chasser de chez eux ce genre de femmes, les ramena à un état digne de chrétiens. Ce fut pour la ville un sujet de grande admiration. Quatre ou cinq autres Portugais contractèrent mariage avec les concubines qu'ils avaient chez eux. Il arrangea encore d'autres mariages soit de Portugais, soit même d'un certain nombre d'indigènes, pour les faire passer de la mauvaise habitude du péché à un état de vie honnête. Des hommes qui, depuis des années, avaient omis de se confesser, en se confessant à lui furent réconciliés. De nombreuses restitutions furent faites. Des commerces avec les infidèles prohibés par les saints canons et beaucoup d'autres péchés furent, grâce à ses soins diligents, abandonnés. Ayant rétabli l'amitié entre quelques hommes que des torts graves avaient séparés, il empêcha des duels de se produire. Mais ses principales occupations après la prédication étaient les confessions. A cause de leur grand nombre, quittant la maison Saint-Paul, il dut prendre un domicile près de l'hôpital. On lui envoya en renfort le frère dont il a été fait mention plus haut, nommé Alvaro Mendez. Celui-ci, pour sa part, expliquait lui aussi chaque jour la doctrine chrétienne, réveillait les gens la nuit en agitant une clochette pour les inviter à prier pour les âmes du purgatoire, à aller visiter les pauvres de l'hôpital et à d'autres services charitables ; ainsi vint-il en aide au P. Gonzalve. Cependant le Père lui-même de son côté, enseignait le mercredi la doctrine chrétienne et faisait à cette occasion une prédication

que femmes, esclaves et chrétiens habitant cette ville écoutaient en même temps que les enfants, et à la fin, les litanies récitées, il les renvoyait chez eux. Il célébrait souvent à l'hôpital et il administrait les sacrements aux malades.

709. Peu de temps après l'arrivée du Père, fut apportée de la ville de La Mecque au roi d'Ormuz, une lettre dans laquelle un Sarrasin de haut rang (on l'appelait Reides), de la famille de Mahomet, demandait au roi d'ordonner un jeûne de plusieurs jours aux hommes de tous âges, parce que Dieu était grandement irrité contre eux; il affirmait qu'il lui avait été révélé que la loi de Mahomet devait bientôt arriver à son terme et être anéantie à cause des péchés de ses adeptes. Le Père Gonzalve entendit lui-même le héraut qui à travers toute la ville ordonnait le jeûne à cette intention. Fasse le ciel que le Seigneur rende aussi vrai que ce qu'il disait des péchés ce qu'il a dit de l'extinction de la secte !

710. Déjà alors on parlait beaucoup d'une guerre imminente avec les Turcs qui avaient rassemblé une flotte dans cette mer. La ville même d'Ormuz commençait à être abandonnée par ses habitants et les marchandises à être transportées ailleurs. Les Portugais restèrent dans leur citadelle et ils y recueillirent les biens de plus grande valeur. Le Père Gonzalve, ainsi que son compagnon, s'y retira avec ses livres. On avait vu six trirèmes et le bruit courait que la flotte turque avait soixante bâtiments.

711. Depuis l'arrivée à Ormuz du Père Gonzalve, jamais les Sarrasins ne lui permirent d'adresser la parole au roi et, pour de bons motifs, le Gouverneur des Portugais ne l'aida pas à le rencontrer. On disait que le roi était plus endurci dans sa secte depuis le départ du Père Gaspar qu'il ne

l'avait été avant son arrivée. Cette île paraissait au Père Gonzalve extrêmement ingrate, un véritable purgatoire, surtout pendant cinq mois de l'année, car elle avait reçu non seulement cette malédiction de faire pousser des ronces et des épines, mais une autre encore plus lourde, puisqu'elle ne produit même pas de ronces ni aucune herbe, mais seulement du soufre, du sel et autres choses du même genre qui font en enfer le tourment des damnés. A maintes reprises il discuta avec les Sarrasins, les Juifs et les païens, et il les convainquait facilement ; mais en partie parce que quelques-uns voulaient obstinément s'encrasser dans leurs péchés, en partie parce qu'ils étaient attachés aussi à leurs erreurs par des liens sentimentaux, quand il croyait qu'ils allaient se convertir à la foi du Christ, ils disaient: "Mon père est mort dans ma religion et moi je veux mourir dans la même religion" ; en sorte qu'il voyait facilement que croire est un don de Dieu. Mais cela faisait beaucoup souffrir le P. Gonzalve que le spectacle de tant de pauvres hommes de nations si diverses qui, pour connaître la voie de la vérité et du salut, étaient tous aveugles. Et pourtant les Sarrasins étaient plus ardents pour propager les mensonges de Mahomet que les chrétiens pour promouvoir la vraie religion du Christ. Car des provinces innombrables, jusqu'à Malacca, furent contaminées par ce ferment maudit ; mais il avait à peine atteint la Chine et le Japon, provinces que le Père Gonzalve jugeait réservées par le Seigneur à la Compagnie.

712. Il arriva aussi à Ormuz une tempête (comme nous l'avons dit précédemment de la ville de Goa) telle que, si elle était arrivée ailleurs que dans cette ville, elle aurait vraiment plongé les hommes dans l'épouvante. En effet il s'élève alors un vent d'une extrême violence, au point qu'on a l'impression qu'il pénètre à l'intérieur

du corps jusqu'à la moelle des os. Une fois la violence de ce vent passée, le P. Gonzalve, étant sorti dans une rue, ne pouvait supporter l'air encore brûlant qu'en se couvrant le visage. Bien que l'île d'Ormuz soit sujette à ce genre d'assauts de l'air et du feu, les habitants disaient cependantqu'ils n'avaient jamais rien vu de semblable. Aussitôt après vint une comète qui, cheminant du nord vers le midi, passa au-dessus de l'île en commençant par la citadelle, avec une lumière si éclatante qu'on aurait dit une multitude de torches enflammées. Des tremblements de terre qui suivirent, on s'étonnait moins, car ils sont là-bas extrêmement fréquents. Un peu après, on annonça que trente trirèmes turques approchaient de l'île. Aussi parut-il bon au Gouverneur, avec l'approbation du Père Gonzalve, d'envoyer les chrétiens, qui étaient restés à Ormuz, et cherchaient refuge dans la citadelle, sur le continent voisin de l'Arabie. étant donné que, dans la citadelle, il n'y avait pas la quantité d'eau suffisante pour donner à boire à tant de personnes. Avec eux on envoya le compagnon du Père Gonzalve, Alvaro Mendez, pour les garder dans le devoir, et il prit soin de les restaurer en leur donnant une nourriture aussi bien spirituelle que matérielle. La ville, en effet, les habitants n'osaient pas, et les Portugais ne pouvaient pas la défendre ; il leur semblait suffisant de protéger la citadelle.

713. Le 19 septembre, les trirèmes turques approchèrent du port d'Ormuz, avec deux grands navires ; il en sortit des soldats qui sautant à terre entrèrent dans la ville à peu près vide, les hommes venant à peine de se retirer dans la citadelle. Ils se mirent à assiéger les Portugais dans leur citadelle, par mer et par terre, en disposant contre eux des machines de guerre. Cependant la citadelle était bien pourvue en hommes et en

tout ce qui était nécessaire, sans compter des murs solides que le fer des javelots n'endommageait guère. Bien qu'en raison de son extraordinaire humilité, le P. Gonzalve écrive fort peu de choses, les Portugais, eux, en écrivaient beaucoup sur lui : il portait, disait-on, le poids de l'armée et de la citadelle. L'attaque ennemie aurait peut-être été plus rude si les trirèmes, à qui le roi des Turcs avait donné l'ordre de se rallier dans le port de Suez, s'étaient montrées efficaces pour cette expédition, mais elles se trouvèrent incapables de naviguer sur cette mer, comme le raconta un des prisonniers. Avec d'autres trirèmes construites à la manière orientale, le chef des Turcs, nommé Pirobeche, tenta l'attaque. Mais le siège de la citadelle ne dura pas longtemps, les Turcs voyant, à leur grand étonnement, les javelots de fer rebondir des murs et revenir en arrière, bien que lancés par des machines puissantes qu'on appelle "balistes". Comme la principale de ces machines avait été mise en pièces par les "bombardes" des assiégés et que beaucoup de leurs hommes avaient été tués, après avoir passé quinze jours à Ormuz, les Turcs levèrent le siège et pillèrent une quantité de choses qu'ils trouvèrent dans la ville abandonnée, puis ils revinrent à leurs trirèmes. Les Portugais les avaient absolument terrorisés en leur faisant voir sept ou huit cents de ceux qui se servaient de petites bombardes, appelées "spincardes", et beaucoup d'autres machines de guerre. Après leur départ, on se rendit compte que, croyant que les Portugais sortaient de la citadelle, ils avaient à plusieurs reprises abandonné leurs propres machines et s'étaient enfuis en grand nombre; mais revenant sur leurs pas, ils tinrent bon jusqu'au moment que j'ai dit. Ensuite partant avec leur flotte vers une île voisine nommée Chio où il y avait beaucoup de Sarrasins d'Ormuz, des

Sarrasins riches, ils l'assiégèrent et la pillèrent. Leurs devins leur disaient qu'il y avait un danger imminent venant de la flotte du Vice-roi de l'Inde, et ils les encourageaient à se soustraire à ce danger. Quelques soldats portugais disaient que s'ils avaient rencontré le P. Gaspar à ce moment-là, ils auraient fait de lui leur général en chef pour attaquer le camp des Turcs qui les assiégeaient.

714. Il y avait alors, dans la citadelle de Magostan, Alvaro Mendez avec environ quatre cents chrétiens qu'il avait emmenés d'Ormuz et il endura avec eux des peines qui ne furent ni légères ni inutiles. Magostan est à douze lieues d'Ormuz. Ils furent accueillis par le commandant de cette citadelle qui toutefois laissait entièrement à Alvaro Mendez la charge de nourrir les chrétiens qu'il avait amenés avec lui. De plus, le Père était obligé nécessairement de remplir les fonctions de juge, et même de gouverneur, si l'un se plaignait d'avoir eu les dents brisées par un autre, un tel d'avoir reçu des coups de bâton, celui-là, d'autres mauvais traitements. Et parmi ces néophytes, il ne manqua pas de s'en trouver un pour dire qu'il abandonnerait la foi au Christ si l'on ne punissait pas celui qui lui avait fait du tort. Alvaro, tantôt en rétablissant l'amitié entre les uns, tantôt en menaçant les autres, tantôt en en jetant d'autres en prison, s'efforçait de maintenir ces hommes en paix. Le matin, il allait les voir tous et, si quelque chose de nécessaire leur manquait, il les écoutait et y pourvoyait. Cent cinquante d'entre eux n'avaient pas de quoi manger : il les nourrissait au moyen d'aumônes. L'après-midi, il enseignait à tous la doctrine chrétienne et il suffisait de deux hommes tout au plus, désignés pour cela, pour les amener à venir l'écouter. Ils apprirent que les Turcs

étaient parvenus à Ormuz ; émue par cette nouvelle, toute la population de cette citadelle de Magostan se mit à insulter les chrétiens ; ils les menaçaient en leur disant qu'il ne leur restait que quatre jours à vivre car ils devaient être tous alors punis de mort. Ils reprochaient aussi à Alvaro d'enseigner chez eux la doctrine chrétienne et d'y être venu avec des hommes misérables. Mais Alvaro, se rendant auprès du commandant de la place, obtint de lui la permission d'enseigner la doctrine chrétienne ; et lorsqu'il lui eut rapporté les propos que faisaient circuler les gens du pays qui lui étaient soumis, il plut à Dieu qu'enfin ils se comportent mieux avec lui. Peu après arriva la nouvelle que la ville d'Ormuz avait été prise et quelques-uns faisaient leurs bagages pour se retirer à l'intérieur de l'Arabie, mais Alvaro les reprit en riant d'être des hommes de peu de foi et, pour finir, quelques jours plus tard, on sut que les Turcs avaient battu en retraite.

715. Magostan était connu pour être extrêmement insalubre les autres mois que juin, juillet, août et une partie de septembre. Octobre et novembre sont pour ces gens-là meurtriers, lorsqu'apparaît au midi une étoile dont le signal est pour eux qu'à ce moment-là, ils voient leurs troupeaux marcher comme hébétés. Ainsi tous ceux qu'Alvaro Mendez avait amenés avec lui tombèrent malades de fièvres, mais à l'exception d'une femme et de quatre petits enfants, les autres guérirent. Alvaro fut enfin rappelé avec ces chrétiens dans la ville d'Ormuz, la chose ayant bien tourné avec l'aide de Dieu. On remarqua le fait que deux fois on mit le feu à notre collège Saint-Paul, mais le feu causa peu de dommages ; aussi disait-on que le Bienheureux Paul, à qui l'église est dédiée avait défendu l'église avec son épée. Si la bonté divine n'avait pas fait lever rapidement le siège de la citadelle d'Ormuz, toute la place, comme l'écrit le Père Gonzalve,

semblait destinée à périr en peu de temps. En effet on ne donnait alors à chacun qu'un peu de riz, sans pain ni poisson ni viande ; l'eau aussi leur était donnée en petite quantité et c'était en partie de l'eau salée apportée par la marée, étant donné que dans la citadelle il n'y en avait pas d'autre. Mais le Seigneur se chargea de la protéger. Pour racheter quelques-uns de ceux que les Turcs avaient faits prisonniers et emmenés de la ville de Maschate, surtout les femmes, le Père Gonzalve recueillit, au moyen d'aumônes, cinq cents pièces d'or.

DU COLLÈGE DE BAZAINE

ET DE LA POPULATION DE TANA

716. Le P. Melchior Nuñez, envoyé dans la ville de Bazaine, fut à la tête de ce collège cette année-là. Il trouva beaucoup de gens dans la population qui ne s'entendaient pas entre eux. Plus de cent cinquante refusaient de s'adresser mutuellement la parole et grâce au P. Melchior ils redevinrent amis ; parmi eux il y en avait eu qui avait entretenu cette haine huit ans durant. Le Père coupa court aussi à maints procès, d'où il résulta un fruit non moins considérable. Beaucoup d'autres, parmi les habitants, avaient vécu dans le péché mortel ; il les délivra de cet état de damnation en faisant épouser à quelques-uns les servantes dont

ils usaient comme de concubines, et en écartant des autres leurs concubines. Beaucoup avaient besoin de ce remède : en effet ayant demandé qu'on lui donnât une liste, il s'était rendu compte que, dans une population peu importante (en ce qui concerne les chrétiens), ces hommes dépassaient le nombre de cinquante et quelques-uns d'entre eux étaient mariés. Comme, dans la ville voisine de Tana, ils étaient nombreux dans ce cas, le Vicaire s'y rendit et il éloigna toutes les concubines non seulement des maisons, mais de la ville entière. Le P. Melchior eut soin aussi de faire arrêter certains qui, disait-on, semaient en ces lieux l'ivraie des hérésies, car le commandant, François Barreto, comme aussi le juge et le Vicaire lui prêtèrent un concours empressé dans une affaire de si grande importance.

717. A plus de vingt personnes il proposa les Exercices spirituels, surtout ceux de la Première Semaine, soit à la maison, soit au dehors. Parmi elles il y eut le commandant lui-même et des hommes qu'on appelle "Lascharini", qui exercent une certaine magistrature. Depuis l'arrivée du Père Melchior, vingt hommes pieux venaient se confesser tous les huit jours ; d'autres, tous les quinze jours ; et parmi eux il y en avaient qui consacraient à l'oraison un bon nombre d'heures. A ceux-là le Père faisait aussi des exhortations spirituelles pour que, se détournant des vanités, ils se rapprochent davantage de ce qui conduit au salut et pour qu'ils en entraînent d'autres par leur exemple.

718. Douze ou quinze personnages d'une qualité peu commune aspiraient à l'Institut de notre Compagnie. Tous les vendredis, le Père commença, comme cela se faisait à Goa, à inviter les gens à faire pénitence et dès le début, ils étaient plus de trente hommes en vue dont certains étaient

mariés et "Lascharini", qui se flagellaient. Il ne s'écoulait pas un seul jour sans que plusieurs ne reçoivent les sacrements dans l'église de notre collège. Les jours où le P. Melchior ne prêchait pas, il les employait à entendre les confessions. Celles-ci étaient tellement nombreuses que souvent elles empêchaient notre homme de prendre de la nourriture jusqu'au soir. Le dimanche il prêchait le matin à la cathédrale, l'après-midi dans notre collège ; le vendredi dans le même collège, matin et soir et, ce jour-là, sur la pénitence.

719. Le Seigneur envoya une maladie grave sur cette population et il enleva de ce monde beaucoup de païens et de Sarrasins qu'on trouvait morts sur les routes, ainsi que dix ou douze Portugais. A partir du moment où la maladie s'emparait d'eux, ils ne survivaient pas plus de vingt quatre heures. Cette maladie frappa les gens d'une grande terreur (on l'appelait *mordecin)*. A cette occasion, ils se mirent à faire des prières publiques et à fréquenter les sacrements ; ils venaient se préparer à gagner le jubilé, quelquefois de nuit en pleurant et en demandant pour l'amour de Dieu qu'on les entende en confession. Aussi le P. Melchior était-il occupé avec eux nuit et jour, bien qu'il fût retenu en ces mêmes jours par les prières publiques. D'autres frères aussi du même collège s'adonnaient à consoler ce genre de malades et à assister les mourants. Avec une grande ferveur donc, cette population se préparait à gagner la grâce du jubilé. Et même de la ville de Chiaul, on s'apprêtait à venir avec bon nombre de bateaux gagner à Bazaine le jubilé que le Souverain Pontife avait accordé dans nos églises. Ainsi croissait la moisson et le fruit spirituel ; la population s'était détournée des diffamations d'autrefois auxquelles elle avait été fort sujette et on se demandait mutuellement pardon.

720. Le jour même consacré aux B^x Pierre et Paul, le Père Melchior alla jusqu'à la ville de Tana pour y prêcher et il instruisit les gens pour qu'ils obtiennent la grâce du jubilé. Quant aux gens de la maison qui étaient dans le collège de Bazaine, il les exerçait aussi de mille manières à l'abnégation de leur volonté propre et au mépris des honneurs. Egide Barreto était l'un des membres du collège qui était à la tête de l'école des enfants. Alors qu'auparavant il y avait eu dans cette ville deux écoles, à partir du moment où il fut là, il ne resta que la sienne. Elle avait environ cent cinquante enfants, et cinquante d'entre eux apprenaient à écrire. Tous, après avoir entendu le saint sacrifice, arrivaient à l'école en chantant les prières habituelles et, les classes achevées, en rentrant chez eux, ils chantaient les mêmes prières dont le contenu était la doctrine chrétienne. Tous les jours, cette doctrine chrétienne leur était expliquée à eux en même temps qu'aux serviteurs des Portugais, dans l'église où Egide avait à peu près quatre cents auditeurs de ce genre. Il leur faisait aussi, les dimanches et jours de fête, des exhortations spirituelles en s'adaptant à leur manière de parler, car presque tous possédaient la langue portugaise, mais à leur façon. Ainsi donc, trois fois par jour, deux fois à l'école et une fois à l'église, Egide expliquait le catéchisme. Avec ses enfants il faisait aussi quelquefois de nuit des prières publiques et quand ces enfants s'avançaient leur cierge allumé dans une main et se flagellant de l'autre main, ils excitaient à la dévotion la population qui les accompagnait en grand nombre. Il ajoutait, le samedi à l'école, le *Salve Regina* et les litanies chantées sur un air approprié, et il y avait une telle affluence que c'est à peine si l'école pouvait la contenir. Quelques hommes aussi voulaient être instruits par le Père avec les enfants. La nuit , il agitait une clochette afin que l'on prie pour

les âmes du purgatoire. Dans une grande partie des maisons où l'on avait affaire à des gens mariés, fut introduite la coutume de réciter chaque nuit la doctrine chrétienne.

721. Le P. Melchior institua aussi la coutume qu'un homme, en vertu d'une charge particulière qui lui était confiée, appelle à l'église les chrétiens de cette province les dimanches et jours de fête, pour entendre le saint sacrifice. Comme l'église de notre collège était moins spacieuse, on se réunissait dans l'église Saint-François. Et les néophytes se trouvant mêlés aux Sarrasins et aux païens, il fit désigner pour eux un emplacement où ils habiteraient séparément des autres, afin de n'être pas détournés par leur exemple ou leurs paroles des règles de la vie chrétienne et de la foi.

722. Ce n'était pas peu de chose que l'admiration provoquée par le zèle pour la pénitence avec lequel on se préparait à gagner le jubilé, aussi bien les hommes que leurs femmes, les uns se flagellant, d'autres jeûnant, d'autres se rendant pieds nus à l'église où ils allaient obtenir cette grâce, se demandant mutuellement pardon en public dans les églises, ne craignant ni la pluie, ni la chaleur. Marchands, percepteurs, brahmanes étaient stupéfaits de voir que maintes restitutions leur étaient faites et ils voulaient se jeter aux pieds du P. Melchior pour lui rendre grâces. Toutefois ils ne se décidaient pas tout de suite à se convertir au Christ ; il y eut pourtant trois ou quatre marchands brahmanes qui embrassèrent la foi au Christ ; beaucoup renoncèrent à leurs taux usuraires à leurs abus de pouvoir, à leurs extorsions. Un des frères, pour qu'il pratique l'abnégation de lui-même, avait été envoyé de nuit avec une tête de mort à la maison d'un homme qui vivait en concubinage ; le lendemain, cet homme, le coeur brisé,

demanda une discipline pour se flageller, ainsi qu'une image du Crucifix ; il dit qu'il voulait chasser de chez lui sa concubine, ce qu'il fit aussitôt. Ainsi n'était pas non plus inutile au prochain ce qui était institué pour l'utilité des frères. Grâce à un autre de ces frères qui priait le juge en faveur de certains détenus de la prison, quelques-uns d'entre eux furent remis en liberté. Aux pauvres des aumônes considérables furent distribuées. Les jurons étaient réprimandés par les enfants, et beaucoup d'autres choses du même genre se firent pour le progrès des âmes. Quelques-uns s'adonnaient aux choses spirituelles au point qu'il y en avait qui consacraient chaque jour quatre heures à l'oraison mentale. Mille pièces d'or et plus, de revenu annuel, que le roi de Portugal a attribuées à ce collège, y sont dépensées pour les enfants que le Père François Xavier avait ordonné d'élever là cette année.

723. Dans la ville de Tana résidait le P. François Enriquez. Cette ville est à une distance de quatre lieues de Bazaine. Bien qu'en mauvais état de santé, le Père enseignait aux chrétiens, qui étaient là nombreux, les choses nécessaires au salut ; il baptisait leurs enfants, entendait les confessions des Portugais, en détournait beaucoup de péchés et de vices graves. Quelquefois aussi il se rendait à Bazaine pour aider le Père Melchior, lorsqu'une trop grande affluence de gens qui venaient se confesser l'exigeait. Tana était autrefois une ville très peuplée de Sarrasins, dans une île nommée Salsette, et la Compagnie a là une grande église sous le vocable de la Mère de Dieu. Le climat de cette région est salubre.

DES COLLÈGES DE COCHIN ET DES NÔTRES QUI SE TROUVAIENT SUR LA CÔTE DE COMORIN

724. A Cochin, la divine bonté opéra maintes choses par le Père Antoine de Heredia qui, étant le seul prêtre, eut à travailler beaucoup et assiduement pour entendre les confessions. Il prêchait néanmoins, et cela devant un auditoire nombreux. Car un fils du Vice-roi avait pris là ses quartiers d'hiver avec une flotte importante: ce fut pour le Père Antoine une moisson bien abondante. Il avait auprès de lui un des enfants orphelins envoyés du Portugal, qui exposait la doctrine chrétienne et apprenait à lire, à écrire et à chanter aux enfants qui se présentaient. Entre autres réconciliations nombreuses qui se firent par les soins du Père, il y en eut une remarquable : si elle ne s'était pas produite, des meurtres et d'autres malheurs graves semblaient menacer. En effet, d'un côté il y avait tous ceux qui administraient la charge de la questure (on les appelle la "chambre" de la ville), de l'autre un homme dont quelques nobles prenaient le parti. Or donc le Père obtint de cet homme qu'il pardonne la mort de son frère qui avait été percé de coups de poignard dans une église, pardon que n'avaient pas obtenu nombre de religieux et de personnes pieuses qui le lui demandaient auparavant.

725. Ce que nous avons rapporté plus haut au sujet des pénitents qui, le vendredi à Goa et à Bazaine se flagellaient, s'introduisit

à l'occasion du jubilé dans notre église de Cochin. Venaient ensuite les litanies avec d'autres prières adaptées aux nécessités de l'Inde. Le Père se rendit aussi en des lieux voisins, où il y a beaucoup de chrétiens qu'on dit avoir été initiés par l'apôtre Saint Thomas aux mystères de notre religion. Il célébra des messes dans leurs églises, utilisant le chant des enfants orphelins qu'il avait amenés avec lui. Il organisa également des prières publiques avec les chrétiens de cette région. Ainsi il remplit d'une grande consolation ces populations qui insistèrent pour qu'il revienne plus souvent et leur accorde cette consolation spirituelle.

726. Dans le collège de Cochin, deux fois par jour, on enseignait la doctrine chrétienne: deux jeunes gens, pour convoquer les chrétiens malabars en agitant une clochette, étaient envoyés dans différents quartiers. Ils se rassemblent si nombreux, surtout des serviteurs et des servantes, que l'église a peine à les contenir, du moins l'église qu'on utilisait alors, car une autre, plus grande, n'était pas encore achevée. Beaucoup de gens trouvèrent une aide dans les confessions ; mais la confession d'un homme de la noblesse qui vivait dans une citadelle voisine de la ville produisit un fruit exceptionnel pour l'utilité du pénitent et de toute sa maison. Les enfants aussi, fils des chrétiens de Cochin, faisaient des progrès merveilleux.

727. A Coulam, le Père Nicolas Lancillote dirigea cette année-là encore le collège du Sauveur-tel était en effet son nom - où il faisait former cinquante enfants des meilleures familles des provinces voisines d'une part à lire, à écrire et pour quelques-uns d'entre eux à la grammaire, d'autre part à la doctrine chrétienne et à la vie morale.

Il utilisait le concours de notre frère de Oliveira qui, les années passées, avait exercé cette charge d'enseignement à Malacca. En effet, le Père Nicolas lui-même était toujours en butte à la maladie mais, aidé par le travail et l'activité de ce frère et d'un autre frère, à la fois, il dirigeait le collège, prenait soin de l'hôpital des chrétiens et lui procurait le nécessaire. Il était aussi responsable des Nôtres qui servaient Dieu sur la côte de Comorin ou de la Pêcherie. Le collège lui-même, qui avait été d'abord bâti avec des murs de boue et couvert avec des feuilles de palmier, cette année-là, Dieu aidant, il le fit construire en pierre grâce à des aumônes. Car là-bas c'est en chaux et en pierres que se font les édifices destinés à durer. L'église avait déjà été bâtie de cette façon, ainsi qu'une grande partie de l'habitation et quant au reste, il espérait pouvoir l'achever les deux années suivantes de telle manière que soixante personnes puissent y habiter, et cela confortablement. Le roi de Portugal avait écrit à son Vice-roi en Inde de fournir tout le nécessaire pour la subsistance de ce genre d'enfants. Le roi était si heureux de voir progresser la religion en ces contrées qu'il n'épargnait aucune dépense et ne refusait rien de ce qu'on lui demandait ; pourtant le diable, par quelques-uns de ses suppôts, s'efforçait d'arrêter, et même de démolir ce que le Seigneur édifiait par ses serviteurs. Pour qu'ils puissent s'opposer à ces entreprises du démon et de ses suppôts, le Père François Xavier souhaitait vivement que soient envoyés par le Père Ignace des hommes sages et remplis de force spirituelle ; et bien qu'il eût écrit personnellement à ce sujet, et même envoyé notre frère André Fernandez, comme nous le dirons plus loin, il ordonna cependant au Père Nicolas de faire en son nom la même recommandation. Il estimait salutaire le conseil du Père Ignace d'admettre des enfants d'un âge tendre, n'atteignant pas dix ou douze ans,

parce que cet âge lui semblait conserver encore l'innocence et être plus apte à s'imprégner de la formation chrétienne qu'un âge plus avancé. Ainsi donc à ces enfants le Père Nicolas faisait des prédications sur tout ce qui concerne un chrétien, et il exigeait d'eux le compte rendu de ce qu'il avait dit. Et c'était la seule consolation de ce Père, dans son état de santé absolument délabré, de voir ces enfants si bien percevoir et expliquer les mystères de notre foi et donner des signes manifestes qu'ils les goûtaient. Il leur montrait clairement, et par des raisons naturelles et en employant des comparaisons et des exemples que toutes les moeurs et les rites des païens ne sont que mensonges et fraudes du démon et de ses suppôts, et qu'ils contredisent absolument la loi naturelle et la raison. Le P. Nicolas trouvait que les gens de ce pays n'avaient pas un esprit moins pénétrant que ceux de chez nous et qu'ils n'étaient pas moins capables d'assimiler la doctrine et les connaissances. Il prêchait quelquefois aussi aux Portugais et il entendait leurs confessions, mais ce qui lui prenait la plus grande partie de son temps, c'était la formation de ces enfants : comme ils étaient de famille particulièrement nobles et que le gouvernement des populations serait un jour entre leurs mains, le fruit de la peine qu'on dépensait pour eux pouvait avoir une portée beaucoup plus grande que si on la dépensait pour d'autres, issus du peuple. Le Père était pleinement d'accord avec ce que le Père Ignace avait recommandé : que, pour élever ce genre d'enfants, des collèges soient fondés en un très grand nombre d'endroits. Le Père Nicolas disait aussi avoir appris par l'expérience qu'il fallait attribuer aux Nôtres des provinces déterminées dans lesquelles ceux qui y résideraient s'efforceraient d'apprendre la langue du pays pour n'avoir pas à

recourir aux services d'un interprète ; il s'en trouve en effet bien peu parmi eux qui comprennent et expriment exactement ce qu'on dit. C'est parce que le Père Henri avait appris parfaitement la langue de cette province où ils vivaient qu'il avait récolté parmi les païens un fruit plus abondant que quiconque en avait eu dans aucune autre province de l'Inde. Quant au P. Nicolas, étant donné qu'il attendait la mort de jour en jour, il n' appliqua pas son zèle à apprendre la langue de cette région, mais il avait auprès de lui un homme encore jeune, jadis brahmane, à qui il avait enseigné la grammaire et, comme cet homme avait un esprit pénétrant, par son intermédiaire le Père exposait convenablement les mystères de la foi et de la religion. Le Père demandait la permission d'envoyer ce jeune homme à Rome.

728. Après la mi-octobre, il revint de la province de la Pêcherie où il s'était rendu au mois de septembre pour aller visiter le Père Henri et d'autres frères. Bien qu'il ait fait ce voyage au prix d'une fatigue considérable à cause du délabrement de sa santé, il en rapporta cependant, écrit-il, une consolation incroyable en voyant ces populations si bien instruites dans les choses de la foi. On aurait peine à décrire, dit-il, les moyens variés et l'activité déployée par le Père Henri pour préserver et cultiver ces plantes nouvelles. Mais, entre autres choses, il approuvait particulièrement celle-ci dont nous avons parlé les années précédentes : certains hommes étaient choisis parmi d'autres, soit mariés, soit libres ; après les avoir instruits avec un soin particulier le Père les rendait responsables des populations pour enseigner tous les jours la doctrine chrétienne aux petits garçons le matin, aux filles vers le soir, aux femmes adultes le samedi, aux hommes le dimanche ; ils devaient aussi reprendre les abus

païens, ensevelir les morts, baptiser les bébés s'ils étaient malades, et rendre au Père Henri un compte minutieux de tout. Le P. Henri avait de plus ses pénitences appropriées pour punir ceux qui se laissaient aller à quelque rite païen. Ces catéchistes (on les appelle en général *"Chanacopolae")* avaient le soin de faire venir à l'église, les jours de fête, leurs concitoyens. Les *"Chanacopolae"* avaient chacun un livre qui avait été écrit en langue malabar sous la dictée du Père Henri, sorte d'abrégé où étaient contenus les mystères de la foi et les vérités nécessaires au salut, en lisant aux gens quelques passages de ce livre, adaptés à leur compréhension, ils leur faisaient connaître ces vérités. Le Père Nicolas usait lui aussi de la même méthode dans ses prédications, tout en traitant un peu plus abondamment certains points particuliers. Il était heureux en voyant que le Père Henri recevait de divers endroits des lettres de ces gens, dans lesquelles ils le consultaient sur les problèmes qu'ils rencontraient, et que le P. Henri répondait soigneusement par ses lettres à leurs difficultés. Avec beaucoup de douceur et de sagesse, il pourvoyait aux cas qui se présentaient, en sorte que, à juste titre les chrétiens l'entouraient d'une grande vénération et affection et lui obéissaient ; et même les Sarrasins et les païens lui manifestaient beaucoup de considération. Le Père Gaspar aussi veillait avec soin à tout ce qui pouvait favoriser l'accroissement de la religion et l'aide apportée aux nécessités des Nôtres. Il s'employait en un mot à les encourager et à les consoler. D'autres frères aussi, sous la direction du Père Henri, s'acquittaient parfaitement de leurs fonctions. Ils obtenaient du Seigneur la grâce non seulement d'agir, mais de souffrir. Souvent ils recevaient des coups de bâton, souvent des coups de fouet ; quelquefois ils étaient faits prisonniers, et

emmenés par les infidèles. Le Seigneur cependant était leur protecteur et tout coopérait au bien de ceux qui aiment Dieu. Soixante mille hommes commencèrent là à professer la foi au Christ, dans la région côtière qui s'étend sur environ cinquante lieues.

DES NÔTRES QUI SE TROUVENT DANS L'ÎLE DE CEYLAN ET DANS LES CITADELLES DE DIO ET DE CHIROMANDEL

---

729. Dans l'île de Ceylan fut envoyé, à la demande du Vice-roi, le Père Emmanuel Morales, comme nous l'avons dit plus haut. Cette île est assez grande, elle s'étend sur cent lieues environ ; ses forêts sont plantées de canneliers, d'orangers et de citronniers ; le climat y est salubre ; les païens disent que c'était là le paradis terrestre. Le roi de Portugal a dans cette île quelques places fortes. Le Père Morales partit pour cette île avec l'un des principaux seigneurs de l'île ; celui-ci, alors qu'il était l'ambassadeur du roi de Ceylan auprès du Vice-roi, s'était converti à la foi au Christ, était demeuré six mois parmi les catéchumènes, et avait été baptisé cette année-là dans notre collège de Goa. On avait pour visée, en envoyant ce Père, que le roi de cette île lui-même, qui semblait n'être pas éloigné de la foi chrétienne,

se convertisse. Bien que cela n'ait pu se réaliser sur le champ, cependant la mission du P. Morales fut extrêmement fructueuse. Car les Portugais qui vivaient là en grand nombre, étant loin de la présence du Vice-roi, obéissaient bien moins qu'il n'aurait fallu aux lois de la justice divine et humaine et ils commettaient impunément une quantité de mauvaises actions.

730. Le P. Morales avait apporté avec lui un exemplaire de l'octroi du jubilé que nous avons dit avoir été envoyé à l'évêque de l'Inde et il le promulgua dans deux villes, à savoir Colombo et Cota. Les Portugais se livrèrent avec tant de ferveur à leur désir de pénitence que le P. Morales affirme n'avoir jamais rien vu de semblable. Dans cette île régnaient des péchés graves ; tout avait dégénéré en dérèglement et débauche, étant donné qu'il n'y avait personne pour tonner contre ou pour détourner du péché, sauf les Pères de l'ordre de saint François. Ceux-ci, par des entretiens privés et non pas par des prédications faites en public, puisqu'il n'y avait parmi eux aucun prêtre, essayaient pourtant, mais avec peu de fruit, d'en écarter quelques-uns de leurs vices. Très nombreux étaient ceux qui avaient chez eux, au vu et au su de tout le monde, des concubines, aussi bien chrétiennes que païennes. Le vendredi et le samedi, sans faire aucun choix dans les aliments, on mangeait de la viande à la table des gens en place ; les dimanches et jours de fête, tout autant que les jours ouvrables, on faisait des travaux serviles ; en un mot on ne tenait pas compte d'aucun des commandements de l'Eglise ; la plus grande partie du peuple chrétien avait abandonné le sacrement de pénitence ; on trouvait plus de prostituées que de femmes mariées, le nombre de femmes dépassant celui des hommes ; les chrétiens vivaient mêlés aux Sarrasins. Tout cela était passé en habitude, si bien que c'est à peine si on y voyait des

péchés ; et alors on n'y cherchait ni appliquait aucun remède. Aussi, alors que le P. Morales dans deux ou trois prédications s'élevait contre ces abus, ses paroles avaient peu de poids. Il y eut même quelqu'un pour lui dire ironiquement que, pour lui faire plaisir, il voulait bien vendredi s'abstenir de manger de la poule et de je ne sais quel accompagnement très raffiné, parce qu'il avait tout prêt chez lui, un plat confectionné avec les morceaux les plus délicats de la poule et assaisonné d'épices variées. Bien qu'il s'agit d'un homme de la noblesse, le P. Morales engageait le commandant militaire à faire jeter cet homme en prison comme suspect d'hérésie : bien portant et usant cependant d'aliments de ce genre alors qu'il en avait d'autres à sa disposition qui n'étaient pas défendus par l'Eglise, il semblait ne pas penser correctement des commandements de l'Eglise. Alors, lui, se mit à interpréter ce qu'il avait dit sérieusement comme si c'était une plaisanterie, afin d'éviter une punition.

731. Comme le Père continuait cependant à reprendre vigoureusement ce genre de péchés qui se répandaient au mépris des commandements de l'Eglise, quelques-uns à la fin vinrent le trouver, lui promettant de s'abstenir totalement de manger de la viande les jours où c'était défendu. Un dimanche étant entré dans son habitation, il y trouva des ouvriers en train de travailler ; il les reprit en s'étonnant de ce qu'ils profanaient impunément le jour saint et il leur ordonna de se retirer, affirmant qu'il aimait beaucoup mieux n'avoir pas une maison en bon état que de les voir profaner un jour férié. Comme il prêchait chaque dimanche et jour de fête, bouleversés par la crainte de Dieu les gens venaient confesser leurs péchés, disant qu'ils n'avaient jamais compris ces choses et que c'est pour cela qu'ils avaient glissé sans frein sur la pente des vices. Tous voulaient se confesser

au Père Morales. Et lui, pour leur donner satisfaction, s'employait à les entendre depuis le lever du jour jusqu'au soir et quelquefois il consacrait une bonne partie de la nuit à cette occupation. Il en résulta ce fruit que ceux qui avaient des concubines les éloignèrent d'eux, ou bien s'unirent à elles par un mariage légitime, réparant par la pénitence les torts causés à leurs proches. Ils apportèrent avec eux sept fouets (ce qu'on appelle des "disciplines") que très souvent ils se demandaient les uns aux autres, ou qu'ils demandaient quelquefois aux Franciscains. Ils se mirent à écouter dévotement et même avec beaucoup de plaisir les prédications, tenant dans leurs mains leurs chapelets. Ils disaient qu'ils voulaient désormais vivre en chrétiens. D'où il résulta que tout fut totalement amélioré. Maintenant plus de violence, plus de torts à l'égard des infidèles, car le P. Morales avait affirmé que l'injustice, même envers eux, était contraire à la volonté de Dieu. Par suite les infidèles eux-mêmes qui en eurent connaissance se mirent à entourer le Père d'une grande affection et bon nombre d'entre eux furent amenés à la foi au Christ.

732. Entre autres devint chrétien un homme puissant de cette province ainsi que son neveu et un autre notable jouissant d'un grand prestige ; ils furent suivis par la plupart de ceux qui étaient soumis à l'autorité de ce seigneur qui s'était converti. Comme la femme de ce grand personnage aspirait à la foi chrétienne, le Père fut invité par une lettre du mari à venir la baptiser, mais on le priait de se rendre au palais de celui-ci avant le jour. En effet les dames de la noblesse de cette région considèrent comme un grand déshonneur d'être vues par un autre homme que leur propre mari. La preuve évidente en fut donnée par la femme du chef des "Toccolari" qui, ayant été vue

par hasard par un étranger, se donna la mort en prenant du poison. Beaucoup souhaitaient être reçus dans le bercail chrétien et ils le demandaient avec des prières instantes, mais le Père Morales laissait leurs voeux pieux en suspens pour un temps, non seulement à cause des occupations du jubilé dont j'ai parlé, mais afin de faire davantage l'épreuve de leur persévérance ; il était résolu à attendre jusqu'après les fêtes de la Nativité du Seigneur, moment où se terminait le temps prescrit pour les indulgences, pour vaquer plus activement à leur conversion.

733. Déplorable est l'aveuglement des hommes de cette île, ainsi que les erreurs que, pour leur perte, le diable a gravées au fond de leurs coeurs. Il y en a parmi eux certains qui pensent qu'on ne doit tuer aucun animal, même pas les serpents venimeux. Il faut donc qu'ils s'abstiennent de viande et de poisson, même s'ils sont en proie à la faim la plus cruelle. Ils se nourrissent des feuilles d'un arbre qui rampe à travers d'autres arbres à la manière du lierre ; ils enveloppent ces feuilles de chaux. D'autres mangent en outre un fruit peu différent de la noix du cyprès, assez insipide et dur ; ils mangent aussi du riz. Mais ce sont les feuilles enduites de chaux qui sont leur nourriture quotidienne ; si la chaux leur fait défaut, ils en raclent sur un mur. D'autres ne tuent en fait d'animaux que les rats, les salamandres et les lézards ; ils s'abstiennent de la viande de boeuf et des autres animaux. Il y en a quelques-uns, qu'on appelle "paravers", qui tuent seulement les poissons et il ne leur est pas permis de manger un animal terrestre ; s'ils en trouvent un chez eux, fût-il venimeux, ils ont scrupule à le tuer. Cependant tuer des hommes, leur religion ne le leur interdit pas. Il y a une quatrième catégorie : ceux qui tuent les poules, les sangliers et d'autres animaux sauvages, mais s'abstiennent de tuer les vaches,

parce qu'ils sont persuadés qu'après la mort les âmes des hommes passent dans ces animaux. Tous rendent un culte à des idoles faites de pierre, de bronze et d'or et ils ont des temples immenses, qu'ils appellent "pagodes", où ils se réunissent pour immoler des victimes à leurs idoles. Ils ont pour cela des ministres des sacrifices qu'ils appellent *"diogi"* et *"ciangatari"*, et qui, dans leur religion, sont considérés comme supérieurs au commun des hommes par la piété ; ils portent des vêtements couleur safran. Aucun d'eux ne supportait la vue du P. Morales si jamais il allait sur les places à leur rencontre, ils fuyaient aussitôt jusqu'à ce qu'il soit passé. Il parla avec deux d'entre eux qui n'avaient pas pu l'éviter, mais ils ne voulurent rien lui découvrir de leurs lois, et ils ne répondaient pas à ses interrogations. Lorsqu'ils sortent au dehors, ils se couvrent la tête et le visage d'un voile fin. Ils habitent des maisons près des pagodes. Leurs édifices sont moins magnifiques que les remarquables églises d'Europe, mais à cause de l'or fin qui les recouvre, ils attirent les regards.

734. La région est considérée comme surpassant toutes les autres en fécondité ; elle est extrêmement riche en tout et surtout en animaux qu'on ne trouve pas ailleurs. Elle nourrit des éléphants d'un poids si énorme qu'à deux, ils peuvent tirer au sec un navire et le remettre à la mer. Ils sont capturés encore tout petits, assez souvent, par les chasseurs ; d'autres, lorsqu'ils sont plus âgés. Ce n'est pas seulement dans les forêts, mais aussi dans les villes qu'ils procréent et élèvent leur progéniture. On voyait sur les places des éléphants s'avancer avec leurs petits qui les suivaient par derrière. On les élève avec la même facilité et pour le même usage que les bêtes de somme en Europe, car ils s'allongent par terre pour recevoir leurs charges. Il y a des

boeufs et des vaches sauvages, et une espèce de bêtes qui leur ressemblent, appelées "mecrus", dont la viande est appréciée des nobles, indigènes et Portugais. Il y a aussi des buffles noirs du lait desquels les habitants se nourrissent. Sangliers, porcs-épics, lions, tigres et singes, de mille espèces, naissent dans ce pays. Les singes de l'Inde rappellent les chiens, quant à leur taille, et ils ont une queue longue de cinq coudées ; c'est un animal doux, la face blanche, le reste du corps noir. Il y a encore, en quantité innombrable, d'autres animaux terrestres et des oiseaux : aigles, faucons, vautours, coqs et poules sauvages, paons, perroquets et une multitude d'autres oiseaux. En ce qui concerne les arbres, leur abondance et leur variété sont extraordinaires; même dans les forêts murissent des oranges très sucrées et des figues ; toute la cannelle, dont use presque tout le monde, est importée d'ici. Ils ont aussi du poivre, du gingembre et d'autres épices; il y a abondance de gemmes et de pierres précieuses de toute espèce. Et dans une terre si heureuse le malheur des hommes est si grand qu'ils ne reconnaissent pas le créateur et l'auteur de tant de biens, qu'ils n'observent pas la loi naturelle, et qu'ils marchent, les malheureux, sur le chemin non pas du salut, mais plutôt de la damnation éternelle.

735. Vers la fin de cette année, le Père Gaspar écrivit à notre Père Morales de s'en aller à Cochin, à notre collège, parce que le Père Antoine de Hérédia qui avait été là-bas cette année-là, comme nous l'avons dit, passait de là dans le royaume d'Ormuz à la place du P. Gonzalve Rodriguez, atteint par la maladie.

736. Cependant le compagnon du P. Morales, Antoine Diaz, en instruisant les jeunes de la doctrine chrétienne, faisait dans cette île (de Cochin) du très bon travail, un travail fort utile, et le Père

Morales lui-même, grâce à ses ministères, un travail beaucoup plus utile encore. Mais à Cochin il travaillerait encore davantage et avec plus de fruit, semblait-il ; cette contrée est salubre, elle aussi, et en raison de la mauvaise santé du P. Morales, le Père Gaspar tenait compte également de la salubrité du climat.

737. Dans la ville de Saint-Thomas que les indigènes appellent Chiromandel et qui est dans le royaume de Biznaga, se trouvait le Père Cypriano et il travaillait à la fois à la conversion des infidèles et au soutien des chrétiens, en prêchant, bien sûr, et en entendant les confessions, en exposant la doctrine chrétienne et en pratiquant les autres oeuvres de piété habituelles à la Compagnie à l'égard des Portugais et des néophytes de cette région. Il avait pour compagnon Jean Lopez. Cette ville requiert des ouvriers bien affermis et d'une vertu solide, capables de se maintenir dans le devoir grâce à une grande pratique de l'oraison et de l'abnégation, car on y est porté aux vices et aux jouissances plus qu'en aucune autre ville de l'Inde entière. C'est au point que le P. Jean Lopez écrit en manière de plaisanterie : "A part le corps de l'Apôtre, ici rien de bon". En effet comme la ville est aux confins extrêmes de l'Inde, les Portugais qui commettaient quelque crime en Inde, avaient coutume de s'y réfugier. On s'émerveillait grandement que le Père Cypriano puisse suffire à des travaux si continuels, que vint grossir encore, comme en d'autres lieux, la grâce du jubilé. Parmi ceux qu'il entendit, il y en eut un qui ne s'était pas confessé depuis vingt-six ans et quelques-uns s'étaient abstenus de ce sacrement pendant de longues années. Dans un entretien familier, un Portugais avouait qu'il avait été longtemps dans de mauvaises dispositions à l'égard du Christ, parce que celui-ci ne le rendait pas riche comme il le faisait pour d'autres. Tout en étant chrétien,

quand il passait par des églises , en raison de cette rancoeur qu'il éprouvait, il ne saluait pas et ne donnait aucun signe de respect ; quelquefois se sentant attiré à adresser une prière à la B^se^ Vierge, il rentrait en lui-même et disait : "si je suis mal disposé à l'égard du Fils, comment prierai-je sa mère ?" Bien que son occupation fût de jouer aux jeux de hasard et de ne rien faire d'autre de bon, le Christ cependant eut pitié de lui.

738. C'est là que prêcha, dit-on, le B^x^ apôtre Thomas et qu'il reçut la couronne du martyre. Car dans la mer toute proche, on voit des ruines d'édifices, là où se trouvait jadis, d'après la tradition,la ville de Calaminia que la mer a peu à peu envahie. Les habitants d'Edesse racontent, il est vrai, que le corps de l'Apôtre a été transporté de là à Edesse, mais une grande partie des peuples de l'Inde a une opinion contraire parce que, dans son tombeau, on a trouvé un corps d'où s'est exhalé un parfum délicieux, et même les païens l'ont en grande vénération. Sur une pierre il y a une croix sculptée, avec des gouttes de sang, dont le Père Gaspar a envoyé au Père Ignace la reproduction, peinte sur parchemin. Le Vicaire de cette ville a porté témoignage qu'il a trouvé le corps pétrifié ainsi qu'une énorme poutre de bois qui, du vivant de l'apôtre, était venue d'ailleurs et que mille attelages de boeufs n'auraient pas pu déplacer ; mais l'apôtre la tira facilement avec une simple corde jusqu'à l'endroit où il voulait bâtir sa maison. Le Vicaire envoya un crucifix fait de ce bois au Bienheureux Ignace pour que s'il le jugeait à propos, il le donne au Souverain Pontife ; car dans ces régions, c'est considéré comme une relique extrêmement précieuse.

739. De Goa, le P. Antoine Gomez fut envoyé dans la citadelle de Dio. Elle se trouve dans le royaume de Cambaïa et elle est défendue par une

garnison de portugais. Par la prédication, dans laquelle le Père Antoine excellait, il portait un fruit abondant dans les âmes. Néanmoins, en partant, le Père François Xavier, qui s'était rendu compte de la façon dont il s'était comporté dans le gouvernement de ce collège de Goa qu'il avait dirigé après en avoir reçu du Père Simon Rodriguez la responsabilité, laissa une lettre adressée au Père Gaspar, lui disant que, quelques mois après son départ, il renvoie pour toujours le Père Antoine de notre Compagnie ; il pensait en effet agir ainsi pour la gloire et le service de Dieu. La raison de ce renvoi parut sans aucun doute suffisante au Père François Xavier ; et entre autres motifs, le principal fut peut-être celui-ci : ce Père avait exclu du collège tous les enfants indigènes, ne supportant pas leur imperfection, comme nous l'avons dit plus haut en son lieu. Non seulement ceci déplut à la ville de Goa et au Vice-roi, mais de plus le roi du Portugal ordonna qu'à l'avenir des changements de ce genre ne se fassent pas dans ce collège sans l'avis et l'approbation du Vice-roi. Il faut croire qu'il avait pris encore d'autres mesures qui n'avaient pas peu d'importance, puisque le P. François Xavier estima que, pour l'honneur de Dieu, un homme doué par ailleurs d'un talent remarquable pour la prédication, devait être écarté de la Compagnie. Quittant cette citadelle pour se rendre au Portugal, Antoine Gomez disparut dans un naufrage au cours de la traversée.

740. Dans la ville de Chiaul qui relève du royaume de Zamaluchi, comme nous l'avons vu plus haut, une église et un collège nous furent offerts. Mais en raison de la pénurie d'hommes, on ne put satisfaire aux désirs légitimes ni de ces gens, ni d'autres. Pourtant beaucoup de provinces semblaient mûres pour la moisson, mais les ouvriers étaient peu nombreux, la moissond'une certaine façon, infinie.

Car cette province, où il y avait si peu d'ouvriers de notre Compagnie s'étendait sur deux mille lieues à peu près, et dans des territoires tellement dispersés et éloignés qu'il serait très difficile qu'un seul et même supérieur Provincial les visite autrement que par lettres ou par d'autres qu'il y enverrait.

DU COLLÈGE DE MALACCA ET DE MOLUCO

741. Durant toute cette année, les Nôtres en Inde ne reçurent aucune lettre du Père François Perez qui était à la tête du collège de Malacca. La citadelle des Portugais avait été assiégée par de puissants ennemis du voisinage, ce que les Nôtres surent par une lettre écrite l'année précédente; au commencement de l'année suivante, le siège étant maintenant levé, on attendait une lettre ; c'est le moment en effet où la mousson pousse les navires de Malacca en Inde. Cependant, après tout, on se rendit compte que ce Père François Perez était épuisé par l'excès des travaux dans lesquels il se montra toujours d'une fidélité exemplaire. Extraordinairement aimé de cette population grâce aux prédications, aux confessions et à l'enseignement de la doctrine chrétienne, avec son compagnon Jean Bravo, il récoltait un fruit abondant. Dans notre petit collège, comme on l'avait fait dès le début, les enfants apprenaient à lire, à écrire et quelques-uns même la grammaire. La ville de Malacca a une population extrêmement nombreuse, et c'est

le marché le plus fréquenté dans le royaume de Malaysia, dans une province qu'on a appelée jadis la Chersonèse d'or. Bien que récente, depuis deux cent cinquante ans environ, cette ville s'est développée à cause des avantages qu'elle offre à la navigation et au commerce de plusieurs provinces en direction de l'Orient, de l'Occident et du Nord. Cette région était soumise au roi de Siam, tout en ayant son propre roi ou tyran, lorsque les Portugais, provoqués par les dommages qu'elle leur causait, occupèrent cette ville. Par l'exemple de sa vie non moins que par divers ministères, le P. François Perez y était source d'édification.

742. L'année précédente, le P. François Xavier avait quitté les Moluques et le P. Jean de Béira avait été désigné pour s'y rendre avec d'autres compagnons, comme on l'a dit plus haut. Alors soit dans l'île de Ternate (qu'on appelle Moluco parce que, parmi toutes les îles Moluques, elle est la principale), soit dans les îles d'Amboine et du More, beaucoup fut fait pour l'édification des Portugais ainsi que pour la conversion et la persévérance des indigènes. Personnellement le P. Jean de Beira circulait d'île en île ; le P. Alphonse de Castro résidait dans la citadelle même de Moluco et y prêchait la parole de Dieu, sentant une telle consolation au milieu de ses travaux qu'il pensait avoir fort à craindre le péché d'ingratitude, lors du jugement du Seigneur. Le peuple l'écoutait avec grand plaisir, que dis-je, avec avidité ; et s'approchant des sacrements de la confession et de la communion, ayant renoncé à leurs moeurs coupables, ces gens se portaient vers ce qu'il y avait de meilleur et qui les rapprochaient du salut. On espérait un progrès de la religion chrétienne plus grand de jour en jour dans les îles Moluques, un progrès tel que c'est à peine si, pour récolter cette moisson, tous les ouvriers de la Compagnie se trouvant en Inde suffiraient. Une île nommée Gilolo, dont le roi avait

essayé de détourner de la foi chrétienne les chrétiens des îles du More, assiégée par les Portugais, avait été soumise par eux à la suite d'une brillante victoire. Les habitants de l'île ayant été dispersés, le roi, lui, se livra misérablement au général de l'armée portugaise et il promit de lui-même qu'il se ferait chrétien. Cependant, sous l'effet des discours persuasifs des Sarrasins de l'île d'Amboine, il se refroidit quelque peu, mais il donnait comme prétexte qu'il voulait d'abord regrouper ses populations dispersées, parce qu'il craignait le roi de Ternate, ennemi acharné de la doctrine et de la religion chrétiennes, et redoutait qu'il ne se jette sur lui s'il se faisait chrétien alors qu'il était privé de son peuple. Toutefois il promit de nouveau à certains Portugais que aussi bien lui-même que son peuple se feraient chrétiens. Et ce n'était pas étonnant s'il craignait le roi de Ternate. Celui-ci , en effet, tout en se montrant apparemment soumis au roi de Portugal, persécutait vivement les chrétiens en les poursuivant et en les faisant mettre à mort et il mit sous son obéissance les îles du More avec leurs chrétiens.

743. Il se produisit de merveilleux jugements de Dieu dans ces îles du More dont j'ai déjà parlé, et où le P. Jean de Beira avait enduré de si lourds travaux, enseignant les populations de chrétiens, les détournant des moeurs dépravées et païennes, les dirigeant dans la voie du salut. Les susdits rois de Ternate et Gilolo, avec d'autres rois, ceux de Tidore et Bachan, les poussèrent de mille manières à abandonner la foi qu'ils avaient embrassée ; et non seulement par la persuasion mais en les terrorisant, ils finirent par obtenir ce qu'ils souhaitaient. Ainsi les travaux du P. François Xavier et dudit Jean de Beira, ainsi que les dangers qu'ils avaient courus pour

les instruire, semblaient avoir été en pure perte. Quand le Père Jean les invitait à venir à l'église, il les trouvait extrêmement récalcitrants. Mais il avait beau avoir de graves accès de fièvre, il ne cessait pas de les visiter. Deux ou trois fois il fit naufrage et les bateaux qui le transportaient ayant coulé, il gagna à la nage les terres des ennemis de notre foi. Il passa des jours et des nuits sur ces côtes tout nu, car vêtements, bréviaire, livres et tout le reste, il le perdit dans la mer. Il garda tout juste dans sa main un chapelet de la sainte Vierge avec quelques grains bénits qui avaient été envoyés en Inde par le Pape Paul III. Par crainte des Sarrasins qui étaient en guerre avec les Portugais, il dut se cacher. Blessé aux pieds, aux mains, aux bras et en d'autres parties du corps, il perdit beaucoup de sang; comme destiné à la mort, il passa presque neuf mois dans de grandes tribulations ; il n'était pas rare même qu'il souffrît de la faim. Pour finir, il fut vendu aux Sarrasins par des gens qui avaient renié leur foi. Mais rien ne l'affligea autant que de voir ces hommes impies soustraire à la sainte obéissance quatre de ses compagnons qui ne supportaient pas les peines de tant de tribulations.

744. Enfin, arraché par le Seigneur à tous ces dangers, il fut libéré ; quant aux Sarrasins et aux chrétiens que ces gens-là avaient détournés de la foi au Christ et de l'obéissance, Dieu par un jugement admirable les punit très sévèrement. En effet, la province qui était d'ordinaire plus fertile que les autres régions de ce pays et produisait tout ce qui était nécessaire à la nourriture, quand ils eurent abandonné la foi, cessa de donner du fruit aux apostats. Le riz, qu'ils conservaient soigneusement pour la semence, ils le trouvaient rongé et pourri ; ils le semaient de nouveau et à plusieurs reprises, mais aussi longtemps qu'ils furent rebelles à la lumière, jamais

il ne leur donna de fruit. Et non seulement pour le riz, mais aussi pour d'autres produits que la terre avait coutume de donner en abondance pour leur nourriture, il en fut de même. En outre les eaux devinrent affreusement salées. Aussi beaucoup de gens, du fait de la pénurie et de la mauvaise qualité de la nourriture et de la boisson, mouraient ou bien de faim ou bien de la maladie, conséquence de la faim. Malgré cela les Sarrasins ne cessaient de les égarer et de les engager à ne pas revenir à la foi chrétienne.

745. Quand le commandant de la citadelle eut envoyé des hommes aux îles du More pour ramener à Moluco le P. Jean de Beira, les Sarrasins, se portant vers ces îles, se mirent à entourer de murs les populations pour qu'elles résistent aux Portugais. Sur la route par laquelle ceux-ci devaient arriver, ils disposèrent des pieux pointus ingénieusement camouflés et ils préparèrent d'autres dispositifs du même genre qui rendaient l'approche extrêmement dangereuse. En outre, ils renforcèrent considérablement leurs troupes. Le commandant de la citadelle de Moluco, lui, avait envoyé un officier avec des Portugais et d'autres soldats de cette région qui, comparés aux chrétiens apostats, étaient très peu nombreux, en sorte qu'il semblait que leurs efforts seraient tout à fait inefficaces, d'autant plus que les positions des Sarrasins sur des montagnes très hautes et difficiles d'accès paraissaient les mettre à l'abri. Les Portugais, dès leur arrivée, exhortèrent les apostats à revenir à la foi, disant qu'ils n'apportaient avec eux ni armes ni soldats en grande quantité, mais la foi, la vérité : Dieu enfin était avec eux pour les aider. Eux déclarèrent qu'ils ne voulaient pas être chrétiens. Ayant fait cette réponse, ils se mirent à trembler d'une manière stupéfiante, au point qu'ils ne pouvaient tenir en main leurs armes, ni même rester debout. Bien qu'il fût à peu près midi, c'est à peine

s'ils voyaient la lumière du soleil, tant il faisait sombre, et ils ne pouvaient se reconnaître entre eux. De plus, la terre trembla violemment (ce qui d'ailleurs là-bas n'est pas rare) ; des pierres en feu, tombant sur leurs idoles et leurs maisons, jetaient tout par terre , des arbres furent complètement déracinés ; les chemins où ils avaient planté les pieux furent recouverts par ces pierres ainsi que par la cendre ; une seule et unique maison resta près de l'église qu'ils avaient détruite, les autres maisons furent rasées au sol. Quand ce cataclysme prit fin, les Portugais s'approchèrent du lieu et ils trouvèrent que tout avait bien changé de face ; ils n'éprouvèrent aucun mal des pieux qui avaient été disséminés ni des autres préparatifs des ennemis ; ils tuèrent ou blessèrent beaucoup des apostats, et pas un Portugais ne fut tué. Une autre localité distante de quatre lieues de la ville principale, contenait le même genre d'apostats et elle avait, elle aussi, des dispositions hostiles à l'égard des chrétiens. Au même moment, par suite du débordement d'un lac voisin, les habitants furent presque tous noyés et leurs maisons englouties.

746. Ainsi donc, les rebelles ayant été punis par un jugement de Dieu, le P. Jean de Beira se retira de la citadelle et revint trouver ces populations, laissant là-bas ses compagnons. Dès qu'il eut été aperçu par le chef de la région, les gens affluèrent vers lui des montagnes où ils s'étaient cachés ; jour et nuit ils ne quittaient pas le bon Père ; ils chantaient des cantiques d'allégresse, aussi bien les vieux que les jeunes, et ils lui construisirent une maison auprès de l'église. C'était une oeuvre qui n'était pas humaine mais divine que ces Portugais avaient accomplie contre des hommes de ce genre qui s'écartaient de la foi : on pouvait le conclure du fait que non seulement en si petit

nombre ils triomphèrent si facilement et sans aucune perte d'un nombre d'hommes important (car dans la place forte d'Otholochiava, il y avait plus de trois mille soldats et la population elle-même était extrêmement nombreuse), mais aussi du fait que, une fois qu'ils furent revenus à Acis, le Seigneur leur rendit aussitôt nourriture et boisson. Il semblait que les terres couvertes de cendre ne donneraient absolument aucun produit pendant plusieurs années, mais, en fait, d'une part les produits de la terre recommencèrent à subvenir aux besoins des indigènes, et d'autre part les eaux salées redevinrent douces aussitôt. Aussi non seulement on vit revenir à la foi ceux qui avaient été chrétiens précédemment, mais d'autres accueillirent les mystères chrétiens auxquels ils n'avaient jamais été initiés. Il y eut un jour où entre les uns et les autres, il y en eut cinq mille qui furent gagnés au Seigneur ; et telle semaine où il y eut plus de quinze mille conversions. Des îles voisines aussi on venait trouver le Père Jean de Beira, même des gens de langue différente, car le bruit de tels prodiges se répandit, à juste titre, dans les régions voisines. C'était moins les massacres et l'incendie de cette ville très peuplée dont, malgré leur petit nombre, les Portugais se rendirent maîtres que d'autres signes : pierres en feu, cendre, cataclysmes, qui frappaient leurs esprits, d'autant que dans des endroits extrêmement proches, distants d'une ou deux lieues, où il n'y avait pas ce genre d'apostats, on ne voyait aucun de ces fléaux.

747. Le Père Jean de Beira , ayant à la fois à convertir les infidèles et à faire persévérer les fidèles, ne pouvait suffire, à lui seul, à leur procurer les secours spirituels et temporels, à rétablir la paix, à entendre les confessions. Il fit venir des compagnons de la citadelle de Moluco;

puis, les laissant là, il partit lui-même en Inde pour aller chercher des ouvriers plus nombreux dans cette vigne du Seigneur. Ceux qui restèrent là étaient les Pères Alphonse de Castro et Nicolas Nuñez avec deux autres frères ; tout en résidant dans ce chef-lieu, ils en sortaient pour se rendre ailleurs. Le P. Alphonse de Castro prêchait avec une grande ferveur et tous vaquaient aux oeuvres de charité coutumières. Avant de se rendre aux îles du More, ils apprenaient à lire aux enfants de Moluco et leur enseignaient la doctrine chrétienne. Les dangers ne manquèrent pas à notre frère Nicolas Nuñez, surtout quand il partait pour les îles voisines afin de porter secours aux chrétiens. En effet étant sur un bateau, il fit naufrage et il perdit les livres des Pères et les siens , et tout ce qu'il avait avec lui. Il considéra comme un miracle d'avoir pu en réchapper en nageant tout nu et, après avoir souffert une faim terrible, la soif, la nudité et mille dangers de la part des Sarrasins, aucun tourment ne lui ayant été épargné, il arriva à la citadelle de Moluco sans le moindre vêtement . Une autre fois encore, tandis qu'il enseignait les chrétiens, les sarrasins ayant cherché à différentes reprises à le faire mourir, il leur échappa avec l'aide de Dieu. Quelquefois nos Pères dormaient dans de grands arbres et sur des montagnes désertes et glacées ; ils se nourrissaient d'un pain fabriqué avec je ne sais quelle racine, même pendant qu'ils étaient à Moluco, un endroit qui, comparé à d'autres, passait pour permettre de se refaire moralement et physiquement.

748. En arrivant à Malaca en l'année 1552, le P. Jean de Beira y trouva le P. François Xavier sur le point de partir pour la Chine et de là il passa en Inde. Vers le début de l'année suivante, ce Père Jean dénonça la trahison que les Sarrasins machinaient contre les Portugais et d'autres

chrétiens , et c'est grâce à lui que leurs citadelles furent démolies de fond en comble et que, les étendards du Christ ayant été levés, en plusieurs endroits les sectateurs de Mahomet furent terrassés.

DES ÉVÈNEMENTS DU JAPON

749. Le Père François Xavier quittant l'Inde le 17 avril, avait résolu d'emmener avec lui le Père Balthasar Gago en Chine et de désigner pour le Japon deux frères , Edouard de Silva et Pierre de Alcaceva. Parvenu à Malacca, il changea d'avis sur un point : ne voulant pas envoyer ces deux frères sans prêtre, et la moisson étant là-bas plus mûre et plus assurée, il envoya aussi le Père Balthasar au Japon. Le six juin, ils partirent donc de Malacca sur un bateau qui faisait voile vers la Chine. Une fois arrivés là, ils trouvèrent prêt fort à propos un autre bateau qui continuait jusqu'au Japon ; ils s'y embarquèrent le deux août, et le quatorze du même mois, ils arrivèrent au Japon. De là descendant à Cangoxima où avait été déjà le Père François Xavier, ils y furent retardés huit jours et très bien traités par le seigneur de cette ville. Le vingt-deux août, ils poursuivirent leur route jusqu'au royaume de Bungo, non sans risques, car sur ce petit bâtiment, ils furent le jouet d'une dangereuse tempête. Le sept septembre, ils abordèrent à Bungo où sur l'ordre du roi de Bungo, ils reçurent l'hospitalité dans une maison. Allant le voir le lendemain, ils lui offrirent en cadeau des armes et

d'autres présents que le Vice-roi de l'Inde lui envoyait, ce qui fit grand plaisir au roi. Il ordonnait aimablement que soient procurés chaque jour aux Nôtres avec munificence les produits de la terre et de la mer. Ce prince était puissant et son pouvoir s'étendait fort loin.

750. Le Père Côme de Torrès, qui était à Amanguchi avec notre frère Jean Fernandez, sut l'arrivée des Nôtres, et aussitôt il envoya ce même Jean à Bungo. En effet, comme ce dernier avait appris le japonais, pour exposer ce dont les Nôtres avaient été chargés par le Vice-roi de l'Inde, il pourrait faire fonction d'interprète et, par la même occasion, tenir quelque discours sur la religion chrétienne. Etant donc arrivés au Palais Royal, ils expliquèrent d'abord ce dont ils étaient chargés par le Vice-roi de l'Inde. Cinq jours après, le Père Balthasar, revenant avec son interprète, traita brièvement d'affaires qui le concernaient, et le Roi en éprouva beaucoup de satisfaction. Revenant une troisième fois quelques jours après, il lui remit en mémoire ce que lui-même, roi de Bungo, avait écrit au Vice-roi de l'Inde : à savoir que les maîtres en doctrine chrétienne seraient traités en amis par lui dans son royaume ; c'est pourquoi les Nôtres étaient venus au Japon pour prêcher cette doctrine, pour annoncer à ces populations un Dieu créateur du ciel et de la terre, ainsi que de nos âmes et de nos corps, rédempteur enfin du genre humain : "quiconque le servait et obéissait à ses préceptes, libéré des embûches des démons, parviendrait au bonheur éternel; celui qui l'ignorait devrait être soumis en cette vie à l'esclavage du démon, et dans la vie future aux peines del'enfer": voilà ce qu'ils voulaient proclamer. Il indiqua qu'on pouvait conclure de ses lettres que le Roi lui-même inclinait à embrasser la loi du Créateur : "ils étaient donc prêts, et

avec quel grand désir ! à la lui proposer ; qu'il voie donc si l'arrivée des Nôtres dans son empire lui était agréable et s'il décidait que les Nôtres y fixent leur séjour afin de pouvoir mieux remplir leur devoir ; mais s'il voulait en attendre d'autres venant de l'Inde, il devait se souvenir que la vie humaine est brève et incertaine ; les Nôtres, à coup sûr, garderaient à jamais le souvenir du bon accueil et de la faveur dont il les avait gratifiés ; s'il ne voulait pas décider si vite de cette affaire, les Nôtres iraient à Amanguchi pour apprendre la langue japonaise et quel que soit le moment où il voudrait se servir de leur concours et les faire venir, ils seraient à sa disposition". Comme ils savaient qu'un homme était envoyé par le roi à Amanguchi, ils demandaient qu'il donne l'ordre aux Nôtres de partir avec lui. Le roi répondit qu'il avait parfaitement compris ce qu'ils proposaient, " il n'ignorait pas qu'à Amanguchi se trouvait le Père Cosme ainsi que d'autres chrétiens, et il n'était pas content qu'il n'y ait pas à Bungo, comme à Amanguchi, quelques hommes qui deviennent chrétiens". Puisque donc le Père Cosme y prêchait la loi de Dieu et baptisait ceux qui voulaient être chrétiens, il souhaitait que le Père Balthasar avec son compagnon restent dans ses propres états et qu'ils appellent à la religion chrétienne des hommes de ses Etats. Il souhaitait aussi avoir avec le Vice-roi de l'Inde un échange de lettres qu'il n'aurait pas facilement si le Père Balthasar s'éloignait ; aussi désirait-il vivement qu'ils restent dans son royaume et qu'ils se consacrent à la conversion de ses sujets.

751. Le Père Balthasar loua comme excellente et donnée par Dieu cette volonté du roi, mais, ajoutait-il, il était d'une grande importance que le roi puisse lui-même conférer quelque peu avec le Père Cosme, vu que celui-ci l'avait précédé et

avait vécu davantage au Japon que lui-même ; et cela d'autant plus qu'à Amanguchi, ils avaient la libre possibilité, confirmée par le roi et approuvée par les grands de ce royaume, de prêcher et de baptiser. Cette possibilité il la jugeait nécessaire aussi dans le royaume de Bungo pour que ceux qui le voudraient puissent donner librement leur nom à la milice du Christ. Le roi répondit, sur ce dernier point, qu'il donnerait volontiers, cette nuit même, s'ils le voulaient, une lettre disant qu'il était d'accord pour qu'ils puissent promulguer librement la loi du Créateur ; il ferait le nécessaire pour qu'elle soit affichée sur le champ dans les carrefours. Ce ne serait pas une chose nouvelle car, déjà l'année passée, alors que d'autres des Nôtres passaient par Bungo, il leur avait donné cette permission de prêcher. Il ajoutait qu'il espérait que beaucoup de ses sujets se rallieraient à la religion chrétienne. Cependant comme le froid commençait à devenir plus rigoureux, il ne lui semblait pas opportun d'entreprendre en cette saison le travail de vaquer à la conversion des habitants de Bungo. Mais les Nôtres répondirent qu'ils avaient reçu de Dieu un corps pour pouvoir souffrir dans ce corps et imiter le Christ Seigneur pour le service et la gloire de qui ils ne se souciaient guère du froid !Alors le roi, tout en accueillant leur demande d'ordonner à l'homme qui partait pour Amanguchi d'emmener les Nôtres avec lui, déclara cependant qu'il voulait auparavant publier dans les carrefours la permission qui leur était accordée de prêcher la loi de Dieu. Toutefois la chose fut différée, parce que le P. Balthasar fut d'avis qu'il devait d'abord en parler avec le P. Côme : c'est à son retour que cette promulgation devrait se faire, quand il aurait vu comment était formulée l'autorisation donnée à Amanguchi. Le P. Balthasar envoya Pierre de Alcaceva à Amanguchi, distante de Bungo

de quatre lieues par l'intérieur des terres, et celui-ci fut accueilli par le P. Côme avec une extrême charité. Ensuite il envoya Edouard de Silva, Enfin, vers la fin de décembre de cette année, le P. Balthasar lui-même avec Jean Fernandea parvint à Amanguchi. Son arrivée apporta beaucoup de consolation non seulement aux Nôtres, mais encore aux néophytes. Depuis que, l'année passée, le Père François Xavier avait quitté cette ville et toute la province du Japon, y laissant déjà six cents chrétiens, le P. Côme de Torrès avait continué à les soutenir et à en amener d'autres au Christ, tant par l'exemple que par la parole, s'appliquant avec tout son zèle aux oeuvres de charité habituelles. Pour l'édification de ces hommes qui ont l'habitude d'une nourriture très frugale, le bon Père passa là un certain nombre d'années pendant lesquelles il ne se nourrissait que de riz qui lui tenait lieu de pain et de plats, comme aux autres gens, surtout les moins fortunés. Car chez les Japonais, l'usage du poisson et de la viande est extrêmement rare. Aux fêtes de Noël de cette année, ils passèrent toute la nuit à lire la vie du Christ et les Pères Côme de Torrès et Balthasar Gago dirent chacun trois messes. Le Père Côme expliqua la raison pour laquelle chaque prêtre ce jour-là dit trois messes ; eux écoutaient tout cela avec édification et à ce qui manquait à l'harmonie du chant, la charité et la joie spirituelle suppléaient.

Voilà ce qui concerne la moisson du Japon cette année-là.

DU PÈRE FRANÇOIS XAVIER
EN ROUTE POUR LA CHINE
ET DE SA MORT

752. Déjà quand il revint de la Province du Japon en Inde, le Père François Xavier y venait avec l'intention, une fois les affaires de la Compagnie réglées, de se rendre au royaume de Chine. C'était une tradition très répandue qu'il y avait là des hommes doués d'un bon jugement, attachés à des lois qui maintenaient les populations dans la justice, et capables d'aimer la vérité. Ces royaumes rejoignaient la grande Tartarie et d'un autre côté touchaient à la mer des Scythes. Le P. François voulut mettre tout en ordre, comme s'il pensait qu'il ne reviendrait jamais en Inde, ce qui de fait arriva par la suite. Tout d'abord il jugea devoir débarrasser la Compagnie de certains hommes parmi lesquels il y avait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le Père Antoine Gomez; et, comme il l'écrit lui-même au Père Ignace, c'est vraiment en vue de la gloire de Dieu et pour des raisons de grand poids qu'il en décida ainsi. Le Père Gomez ayant exclu du collège les enfants Indiens, non seulement le Père François en fit entrer d'autres à leur place, mais, en plus du collège où se trouvaient ceux-ci, sur la proposition du Père Gaspar, il approuva la création d'un autre collège pour soixante douze enfants, non pas des indigènes, mais des fils des Portugais : le Vice-roi demandait que cette oeuvre fut créée et il offrait un secours pour entretenir ces enfants. Le Seigneur fit si bien progresser l'oeuvre commencée cette année-là que ces soixante douze enfants, et par l'exemple de leurs vertus et par divers services de charité, attiraient le

peuple de Goa à la dévotion et à toute espèce de vertus. Entre autres fruits excellents récoltés grâce à ces enfants, il y eut en particulier ceux-ci : formés au chant, ils chantaient les offices divins à la gloire de Dieu, pour la grande édification des gens. Le Père Antoine Gomez avait supprimé du collège de Goa le chant et l'office au choeur que le fondateur de ce collège y avait jadis introduit avant l'arrivée de la Compagnie ; car, disait-il, le chant au choeur ne convient pas à notre Compagnie d'après son Institut. Cependant cette mesure ulcéra véritablement la population de Goa qui avait fait construire grâce à ses aumônes l'église du collège et son choeur pour qu'on y chante l'office divin. Par suite la population avait cessé de venir à l'église du collège et avait perdu tout sentiment de dévotion à son égard. Dans ces conditions, le Vice-roi et d'autres nobles insistaient pour que le chant fût rétabli dans les célébrations de l'office divin. Alors le Père François Xavier décida qu'on enseignerait le chant à ces enfants pour qu'à certains jours l'office divin soit chanté car, en Inde, tous les moyens qui contribuent au fruit spirituel doivent être mis en oeuvre, de l'avis du Père François Xavier aussi bien que du Père Gaspar. Cela ne semblait pas contraire à l'Institut de la Compagnie, puisque ces enfants ne font pas partie de la Compagnie, bien que beaucoup soient formés en vue de la Compagnie. Outre ces enfants, cent enfants Indiens étaient formés, pour une durée de trois ans, dans les vertus et la doctrine chrétienne afin de pouvoir, par les soins du Recteur, (quand ils auraient appris à lire et à écrire), s'adonner à d'autres tâches. Les revenus qui étaient jusqu'alors attribués aux temples des idoles subvenaient à leurs dépenses.

753. Le Père François pensait qu'il vaudrait la peine d'envoyer quelqu'un de la Compagnie de l'Inde à Rome, pour expliquer oralement au Père Ignace ce qui était nécessaire, afin de pourvoir, soit en ce qui concerne les constitutions et les règles, soit en ce qui concerne les sujets appropriés, aux besoins de cette vigne du Christ si étendue. Il choisit notre frère André Fernandez et il décida qu'en même temps que lui, deux Japonais qui s'étaient attachés à la Compagnie et avaient suivi le Père François en Inde, iraient avec lui au Portugal : après avoir reçu une formation en Europe et surtout à Rome, revenant auprès de leurs compatriotes Japonais, ils pourraient leur raconter ce qu'ils auraient vu. Tous les deux étaient doués d'une grande vertu et vie spirituelle. Mais l'un des deux nommé Matthieu, en raison du climat malsain de Goa, et parce qu'il s'adonnait avec un sérieux extrême aux exercices spirituels, mourut dans cette ville. L'autre, nommé Bernard, arriva au Portugal et à Rome ; c'était un homme de grand bon sens et fort pieux, mais une mort prématurée l'empêcha de revenir en Inde. André Fernandez, lui, rencontra le Père Ignace et, après s'être acquitté de son devoir, il reprit le chemin de l'Inde. On avait dans cette Province des directives spirituelles données par Le Père Simon Rodriguez ; le Père Gaspar rédigea de plus quelques règles, conformes à ce que semblait comporter la situation dans ce pays, et qu'André Fernandez remit au Père Ignace pour qu'il les examine. Le P. Gaspar reconnaissait que même une seule heure donnée à la méditation en Inde fatiguait le corps davantage que si on consacrait dix en Europe au même effort ; néanmoins il affirme aussi que l'oraison y était nécessaire ainsi que tous les moyens de progrès spirituel, et l'expérience l'a bien montré. Car cette région, d'une part discerne les fervents et, d'autre part, pousse les imparfaits à des chutes très graves,

en sorte qu'on a besoin d'un fondement spirituel tout-à-fait solide. Aussi souhaitaient-ils un profès de la Compagnie qui serait à la tête des autres avec trois ou quatre autres hommes éprouvés, même s'ils n'avaient pas de talent pour prêcher. Ils voudraient aussi quelqu'un pour donner le cours de Philosophie et un autre pour le cours de Théologie ; en outre deux théologiens qui seraient en même temps philosophes pour se rendre au Japon, afin que, avec l'aide de ceux qui avaient été envoyés précédemment pour apprendre la langue japonaise, ils puissent promouvoir la cause de la religion dans les universités japonaises et dans d'autres villes.

754. Ils souhaitaient aussi qu'une lettre adressée en commun à tous ceux qui obéissent à la Compagnie, soit envoyée par le Père Ignace pour les encourager dans les travaux - ils étaient très lourds - qu'ils supportaient pour aider les âmes : "qu'il leur explique comment ils devaient se comporter dans la conversion des infidèles ; qu'il écrive à la Province de l'Inde et au Recteur de Goa sur la manière de former dans la vie spirituelle ceux qu'on y admettait dans la Compagnie ; comment il fallait soutenir et faire avancer ceux qui avaient déjà posé les fondements d'une vie spirituelle et se trouvaient dans les missions : car on ne peut les visiter que rarement et difficilement ; et comme il semble y avoir des inconvénients plus graves à les rappeler dans les collèges qu'à supporter en eux quelques défauts, comment fallait-il s'y prendre pour éviter de donner à la population occasion de scandale. Gaspar, à la vérité, a toujours pensé que quelques défauts, quand ils ne nuisent pas trop au bien commun, devaient être supportés chez les hommes de la Compagnie en qui on voit beaucoup d'autres vertus, à condition qu'on puisse espérer que, les défauts

s'amenuisant, la vertu finalement persistera.

755. Le Père François Xavier désirait aussi obtenir une indulgence plénière qui serait gagnée certains jours moyennant la contrition et la confession. Car on était frappé de voir le fruit merveilleux produit par le jubilé que le Père Ignace avait obtenu du Souverain Pontife et communiqué à ce pays. Le Père Gaspar lui-même affirme être persuadé que depuis le commencement du monde, jamais la publication d'un autre jubilé n'a procuré autant de profit, tout particulièrement à Goa où il y avait lieu de réformer des péchés et des vices graves ; les prédications venant s'y ajouter, des semences de grandes vertus furent jetées. Il fit cependant une recommandation : quand l'annonce d'indulgences de ce genre était envoyée dans cette province, pour qu'elles puissent être gagnées dans nos églises, il fallait que cette annonce soit accompagnée d'un témoignage qui l'authentifie, celui des "sceaux pendants" ; car ce jubilé lui-même, le diable, par le ministère de certains ecclésiastiques, s'est efforcé de l'entraver, sous prétexte que la concession ne portait pas ce genre de sceaux du Siège Apostolique. La population cependant, très bien disposée à l'égard de la Compagnie et lui faisant entière confiance, a accueilli avec empressement et gagné l'indulgence susdite.

756. Ce n'était pas sans raison que les Nôtres se sentaient poussés à appeler d'Europe de nombreux sujets de la Compagnie ; car pour poursuivre les oeuvres une fois mises en train, ils avaient grand besoin de ce secours ; et à la place de ceux qui, en raison de leurs travaux, tombaient gravement malades, il fallait en envoyer

d'autres ; et à la place aussi de ceux qui étaient morts, il fallait, pour que l'oeuvre de Dieu ne s'arrête pas, en faire venir du collège de Goa, comme d'une pépinière, d'autres et encore d'autres. C'est ce qui arriva sur la côte de Comorin déjà citée où l'un de nos frères, nommé Louis Mendez, doué d'une grande vertu et d'une grande constance dans les saints travaux et les dangers, succomba vers cette époque sous le glaive des impies. Pendant quatre ans, soit dans le collège de Chiaul avec le P. Nicolas Lancillote, soit sur la côte de Comorin, il avait travaillé avec une énergie incroyable à instruire les chrétiens, à les fortifier dans la foi et à les exercer à la piété.

757. Il fut envoyé par le Père Henri à la principale ville de cette région, pour aider les chrétiens qui y vivaient. Il avait, pendant une vingtaine de jours, rempli consciencieusement cette mission quand un des habitants voulut profiter d'un usage admis dans cette province, usage extrêmement injuste et immoral ; celui qui veut piller convient avec le roi d'une grosse somme d'argent ; celui-ci lui concède la possibilité d'exécuter n'importe quels brigandages et il peut s'y livrer pourvu que chaque vol n'excède pas la valeur prescrite par le roi. Or donc un malfaiteur, conformément à cet usage, obtint du roi, ou plutôt du tyran, à qui cette ville était soumise, la permission de se livrer au pillage et de rançonner au gré de sa cupidité cette ville qu'il avait désignée et où Louis Mendez se trouvait à ce moment-là. Or il arriva qu'un peuple barbare - les "Badagues", comme on les appelle - s'était rendu maître par la force armée de cette ville, soumise par un droit héréditaire au tyran dont j'ai parlé. Descendant des montagnes qu'ils habitent, ces gens exigeaient que les tributs habituels leur soient payés par les chrétiens. En les payant, ceux-ci se plaignirent auprès d'eux des vols qu'ils subissaient de la

part de cet homme qui en avait obtenu la permission d'un roi inique. Les "Badagues", affirmant qu'il était juste et conforme à la raison qu'ils protègent des injustices ceux qui leur payaient des tributs, voulurent qu'on leur fasse connaître les voleurs et ils ne se soucièrent nullement du privilège du roi avec lequel ils étaient alors en guerre. Mais ce roi, ayant appris que ceux à qui il avait permis ces pillages avaient été dénoncés par les chrétiens et mis à mort par les Badagues, prépara une vengeance contre les chrétiens, et envoya à cette ville une troupe d'hommes armés afin que, se jetant sur la ville en pleine nuit, ils massacrent une multitude de chrétiens. Ils firent ce que le tyran leur avait prescrit et, arrivant à l'église, ils y trouvèrent Louis Mendez qui y prolongeait sans relâche sa prière : on peut croire qu'il attendait alors la mort par le martyre qu'il avait désirée. Donc, après en avoir massacré d'autres dans la ville, ils arrivent à l'église où un grand nombre d'hommes s'étaient rassemblés. Ils projetaient dela détruire et de l'anéantir par le feu et ils faisaient approcher des engins incendiaires. Alors le serviteur de Dieu, Louis, s'avançait à l'entrée de l'église, face aux Maures et les conjurait de ne pas aller plus loin en faisant un si horrible massacre, de ne pas incendier l'église, et de ne pas sévir contre des innocents. Pendant qu'il disait ces mots, un des Sarrasins de l'armée ennemis lui porta un coup violent à la gorge. Sous le choc de cette blessure, il tomba à terre et, avant d'expirer, il reçut une seconde blessure à la cuisse ; pour finir, ils lui coupèrent la tête et l'emportèrent avec eux. Ils tuèrent quelques hommes, en blessèrent d'autres et se retirèrent. Ainsi ce bon soldat du Christ que le P. François Xavier, à son arrivée en Inde au début de cette année, avait envoyé sur la côte de Comorin, se prépara en peu de temps, à peine un an, une

couronne éternelle et il laissa chez les autres, ses frères, un grand et ardent désir de l'imiter.

758. Un autre encore fut envoyé pour prendre sa place : il avait nom Antoine Fernandez. Détourné de sa route par la violence des vents et entraîné vers Baticala, il essaya de toutes ses forces de convertir le peuple de cette région. Mais tandis qu'il cherchait en vain à convaincre au moyen de raisonnements, ces hommes aveuglés par les ténèbres de l'erreur, les barbares lui dirent, en se moquant de lui, de laisser là ses arguments et de rappeler à la vie un cadavre qui gisait justement à cet endroit : c'est alors seulement qu'ils croiraient au Christ, s'ils voyaient un miracle. "Promettez-moi, leur dit le frère, que votre reine et vous, vous accéderez à la foi si le Seigneur fait cela par mon intermédiaire". Ils acceptent la condition et ils se dirigent vers le palais de la reine (le roi en effet ne vivait plus). Ce frère les suivait, ayant soulevé le cadavre sur ses épaules, avec un grand courage et en mettant en Dieu sa confiance. Les païens, voyant sa fermeté et sa confiance, et remplis de stupeur, dirent qu'ils renonçaient à tenir leur parole. Ainsi grâce à sa foi, et pour leur confusion, il s'en alla et il poursuivit sa route jusqu'au lieu qui lui avait été assigné.

759. Mais, pour en revenir au Père François Xavier, dans les lettres qu'il adressait tant au Père Ignace qu'au Père Simon Rodriguez, il recommandait instamment ceci : ceux qu'on doit envoyer en Inde, que ce soient des hommes longuement éprouvés, aptes à de grands travaux, qui se soient tirés de diverses probations d'une manière édifiante, des hommes en qui la Compagnie puisse avoir toute confiance, en particulier tous ceux qui doivent être envoyés au Japon, à Ormuz, en Chine et aux Moluques. En effet tous ceux qui auraient une

bonne formation littéraire, mais qui auraient été peu exercés dans les persécutions, peu éprouvés dans les travaux, ces hommes-là seraient de peu d'utilité dans ces régions. Ceux qu'il a renvoyés de la Compagnie étaient, dit-il, des hommes de ce type. Outre le fait d'être éprouvé dans la patience et les vertus solides, il faut, écrit-il, surtout au Japon mais aussi ailleurs, des hommes bien pourvus de doctrine, bien entraînés dans la philosophie et la dialectique pour pouvoir amener les Japonais à se contredire. Il leur faut avoir quelque connaissance de la sphère (terrestre-), des questions relatives à l'astrologie, de la philosophie aussi de la nature, des phénomènes météorologiques : il faut qu'on puisse rendre compte de la pluie, de la grêle, des orages, des comètes et des phénomènes naturels de ce genre dont les Japonais sont avides d'entendre parler. Et pour être recteur du collège de Goa, le Père François Xavier souhaitait qu'on n'envoie personne qui ne soit allé auparavant à Rome, qui n'ait été éprouvé et formé par le Père Ignace, et qui ne prenne cette charge de par l'autorité de celui-ci. Autrement, comme l'expérience le lui a montré, il ne pensait pas qu'il faille accepter comme recteur qui que ce soit de ceux qui étaient envoyés du Portugal. Et même, en quittant l'Inde, il a laissé établie à Goa cette disposition : que personne à l'avenir ne soit admis à gouverner le collège sans avoir montré une lettre du Père Ignace lui conférant cette charge. Il rend compte aussi des raisons pour lesquelles il a mis le Père Gaspar à la tête des autres à Goa et dans l'Inde entière : c'est évidemment, parce qu'il a en lui toute confiance et il précise qu'il fait grand cas, en lui, tout spécialement de son humilité et de son obéissance. Il souhaitait cependant que le Père Ignace envoie un homme plus versé dans les constitutions et les règles de la Compagnie.

760. Entre autres raisons qu'il accumule, qui rendent difficile cette mission et font qu'elle convient seulement à des sujets éprouvés, surtout celle du Japon, il y a celle-ci : il faut souvent s'abstenir longtemps de dire la messe, parce qu'on ne peut pas transporter facilement ce qui est nécessaire pour le saint sacrifice. Supporter le froid, la frugalité de la nourriture, n'avoir pas de lit - les lits ne sont pas en usage dans ce pays -, être méprisé et souffrir des persécutions et, tenir bon au milieu de grandes occasions de flancher, c'est le fait dune vertu non pas moyenne mais parfaitement éprouvée. Il pense que des sujets Flamands et Allemands de la Compagnie, ne seraient-ils pas aptes à prêcher en Europe, s'ils ont en eux les autres qualités décrites plus haut, conviennent à la mission du Japon et de la Chine, parce que, nés dans des régions froides, ils semblent plus aptes à supporter le froid. Ceux qui sont admis en Inde seront rarement capables, pensait-il, d'autre chose que de charges à l'intérieur de la maison, à moins qu'avant d'entrer dans la Compagnie, ils n'aient fait des études de lettres. Il faut donc, chaque année, envoyer des sujets d'Europe. En effet on en avait admis en Inde en son absence quelques-uns dont lui-même n'aurait jamais souhaité l'admission ; cependant certains sont devenus utiles au service de Dieu. Il invitait aussi le Père Simon Rodriguez à la mission de Chine, se référant entre autres choses à cette loi en usage dans cette région : quiconque y est plus éminent dans les lettres est, chez les Chinois, plus considéré et plus puissant.

761. Il explique aussi que les îles du Japon, découvertes il y a huit ou neuf ans, sont celles que les Argentins (?) appellent les îles d'Argent. Il avait été averti, disait-il, par des Portugais se trouvant au Japon que, lorsque les Portugais faisaient voile de la Nouvelle Espagne

(le Mexique) vers Moluco, ils arrivaient à proximité du Japon. La raison pour laquelle se perdaient les flottes avec lesquelles ils partaient pour découvrir ces îles d'Argent, c'était, disaient les Japonais, qu'il y avait là beaucoup de parages dangereux à cause de la hauteur des bancs de sable et de la mince couche d'eau : les navires heurtant le sable, s'y échouaient. Il pensait devoir, pour être en règle avec sa conscience, en avertir le roi et la reine du Portugal, l'empereur Charles et le roi de Castille, en leur recommandant de ne pas envoyer de la Nouvelle Espagne des flottes pour trouver ces îles d'Argent, de peur que ces flottes ne se perdent. Des îles d'Argent qui produisent de l'argent, il dit qu'il n'y en a pas d'autres que celles du Japon.

762. Le Père François Xavier quitta donc l'Inde le 17 avril, y laissant le très doux parfum de ses vertus qui se répandait, nous l'avons dit, jusqu'au Portugal. Quand il fut arrivé à Malacca et qu'il eut envoyé au Japon le Père Balthasar Gago avec deux frères, il commença à s'occuper de son départ pour la Chine. Comme il avait été interdit par le roi de Chine qu'aucun étranger ait accès à la partie continentale de son empire, on avait désigné pour les échanges commerciaux une île voisine nommée Sanchuam, distante du continent de 30 lieues. C'est donc là que les marchands portugais se rassemblaient pour conclure des affaires avec les Chinois. Bien que beaucoup de gens à Malacca déconseillent au Père François ce départ, parce que c'était encourir la mort pour des étrangers de séjourner dans les villes du continent, il se rendit néanmoins à Sanchuam. Là il convint avec un Chinois que, en échange du poivre qui lui avait été donné en aumône et dont la valeur s'élevait à trois cents pièces d'or, cet homme le déposerait dans la ville de Canton qui est au bord de la mer. Il payait ce

prix au marchand chinois parce que celui-ci s'exposait au danger en agissant contre la loi qui interdit de faire entrer un étranger sur le continent, et cela sous peine de mort. La charité de ce Père était si brûlante que, tout en sachant fort bien que le danger de mort ou de prison perpétuelle le menaçait, il pensait devoir s'y exposer pour amener à la voie du salut, en vue de la gloire de Dieu, quelques hommes de ce royaume.

763. La divine bonté lui suggérait ces désirs pour accroître son mérite, mais surtout parce qu'il voulait à l'imitation du Christ mourir comme le grain de blé jeté en terre à son entrée en Chine, pour que d'autres recueillent des fruits plus abondants ; mais elle trancha le fil de ses desseins. Tombant malade, il se tint enfermé sur le bateau qui le transportait et qui était près du port. Le lendemain, alors qu'on attendait qu'il sorte selon son habitude, il ne sortit pas, évidemment absorbé dans la prière. Ceux qui étaient au dehors entendaient seulement des soupirs et les paroles qui lui étaient si familières : *"Jésus, fils de David, aie pitié de moi"*. Tout ce jour-là , il ne prit aucune nourriture et aucune boisson. Le lendemain, qui était le premier décembre, il dit qu'il se sentait mal et il demanda qu'on lui permette de sortir du navire pour aller sur l'île. De ses paroles, quelques-uns de ses familiers, et entre autres le commandant de ce navire, pouvaient facilement conclure que le Père avait prévu qu'il devait mourir. On le débarqua donc à terre ; ce jour-là non plus il ne pouvait prendre aucune nourriture et on n'entendit pas autre chose de lui que des paroles et des entretiens s'adressant à Dieu et à la Bienheureuse Vierge. C'est ainsi que le 2 décembre 1552, en la fête de Sainte Bibiane, il rendit son âme à Dieu, sur une montagne déserte, dans un absolu dénuement de tout, n'ayant auprès de lui

aucun frère de notre Compagnie afin que, privé de toutes les consolations de la terre, il trouve tout en Dieu seul. C'était la onzième année depuis son départ pour l'Inde.

764. Les Portugais ensevelirent alors son corps près de la mer, revêtu des ornements sacerdotaux. Ils l'enfermèrent dans un coffre rempli de chaux vive, comme il en avait lui-même donné l'ordre, afin que la chair étant ainsi consumée, ils ne transportent que les os en Inde pour les y ensevelir. Mais deux mois et demi plus tard, voulant revenir à Malacca, non seulement ils ne trouvèrent pas le corps consumé mais même les vêtements étaient intacts et du corps s'exhalait un très suave parfum. L'ayant néanmoins replacé dans le même coffre, ils le chargent sur un navire qui, dirigé sur Malacca, y fut accueilli avec une grande vénération de la part de la population. Alors qu'en ces jours-là, une épidémie et une famine sévissaient dans la ville, l'une et l'autre s'arrêtèrent sur le champ. Quand, après avoir été enterré là, il y eut séjourné quelques mois, il fut transporté à Goa, pour le grand bien de l'équipage. En effet le mât ayant été brisé, le navire fut jeté deux fois sur des écueils par la violence de la tempête ; ils implorèrent le secours de celui dont ils avaient avec eux le corps et ils furent sauvés. Quand il arriva enfin à Goa, toute la ville vint en procession au-devant de lui. Au milieu d'une nombreuse assistance, il fut déposé dans l'église Saint-Paul, dans notre collège ; pendant plusieurs jours, une énorme affluence d'hommes et de femmes vinrent le visiter avec grande dévotion, jusqu'au moment où il fut de nouveau enfermé et mis à l'abri dans un cercueil.

765. On rapporte mille choses tout-à-fait extraordinaires au sujet de cet homme apostolique. Mais puisque sur l'ordre du roi de Portugal, Jean, il a été fait des enquêtes sur sa vie et ses miracles, et que c'est garanti par des documents officiels, nous nous abstenons de passer en revue ces faits en détail, qu'il nous suffise d'effleurer ce sujet. Il est sûr qu'à un homme muet et paralysé il a rendu l'usage de la parole et de la marche ; à des sourds, l'ouïe; à beaucoup de malades dont le médecin désespérait, la santé. Il est sûr aussi qu'il a rappelé deux morts à la vie ; qu'il avait l'esprit de prophétie, qu'il prédisait des évènements extrêmement éloignés, qu'il avait même une connaissance des secrets du coeur, toutes choses qui ne pourront être attribuées qu'à un pouvoir surnaturel. Don Pierre Mascarenhas, qui vivait encore cette année-là, a raconté ceci aux Nôtres à Lisbonne : un de ses élèves, qui avait vécu de longues années dans une vie de désordres, et qui, en raison de ses duels, s'était abstenu de la confession, fut interpellé par le Père François Xavier alors qu'il voulait partir pour le Japon ; il fut amené à se confesser et incité à entrer dans une voie plus proche du salut. Mais comme, après le départ de ce Père, il était retombé dans ses anciens vices, lorsque le Père François revint du Japon à Goa, dès qu'il se trouva en face de lui, sans qu'ils sachent rien l'un de l'autre, le Père François lui saisit la main et lui dit : "Tu as mal rempli la promesse que tu m'avais faite à mon départ pour le Japon " et il le confia au Vicaire en disant : "Prends soin de cette brebis" ; et à lui :"Confesse tes péchés et veille à ton salut". Cet homme, venant au Portugal cette année-là, disait que certainement, par aucun moyen humain le Père François n'avait pu être informé de ses péchés, et pourtant ce Père montrait bien qu'il les connaissait parfaitement.

J'ai parlé en détail de ce fait et non pas des autres qui, bien que plus remarquables, peuvent être lus ailleurs, où ils ont été consignés par écrit.

=:=:=:=:=:=:=:=:=:=:=:=:=:=